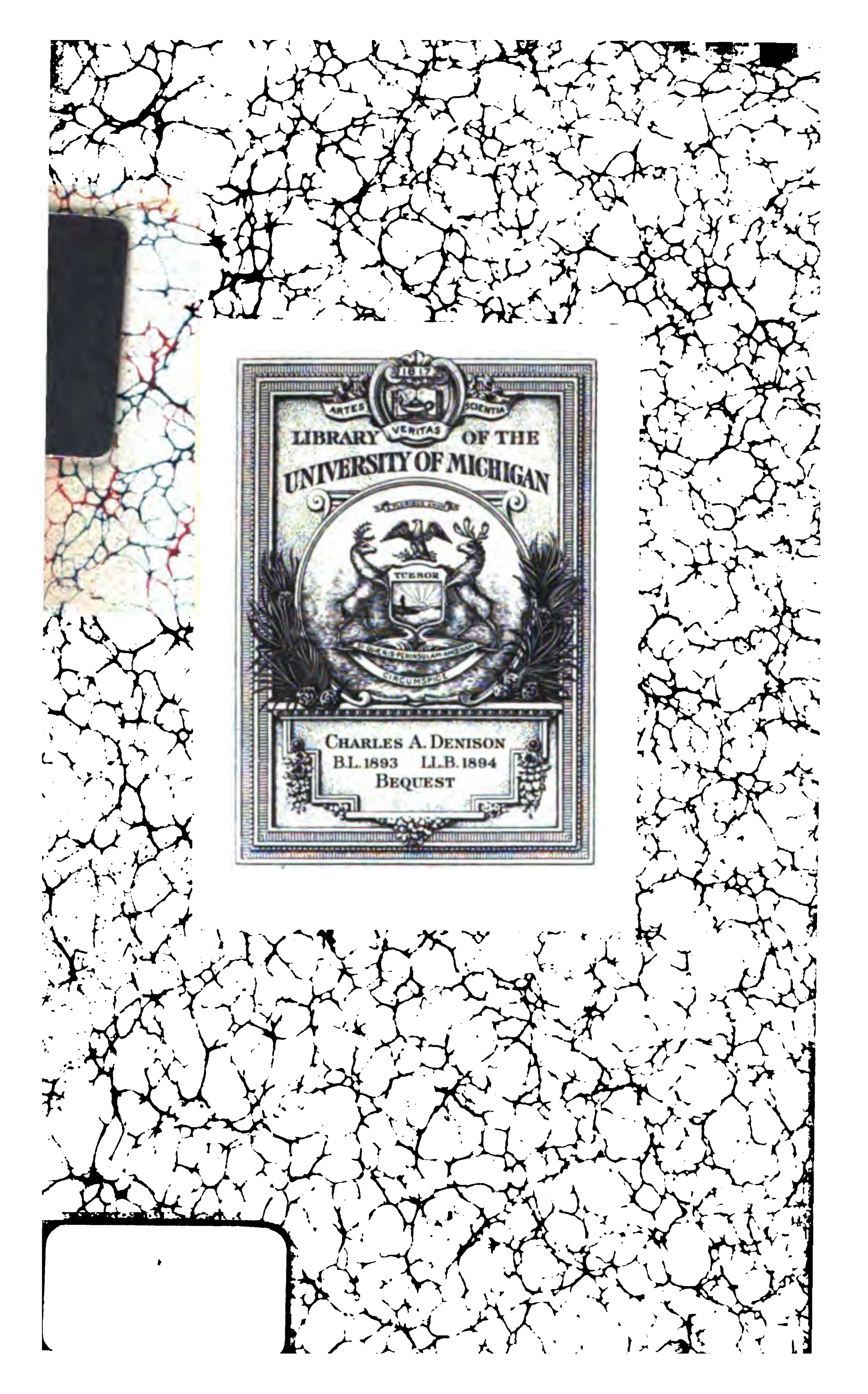
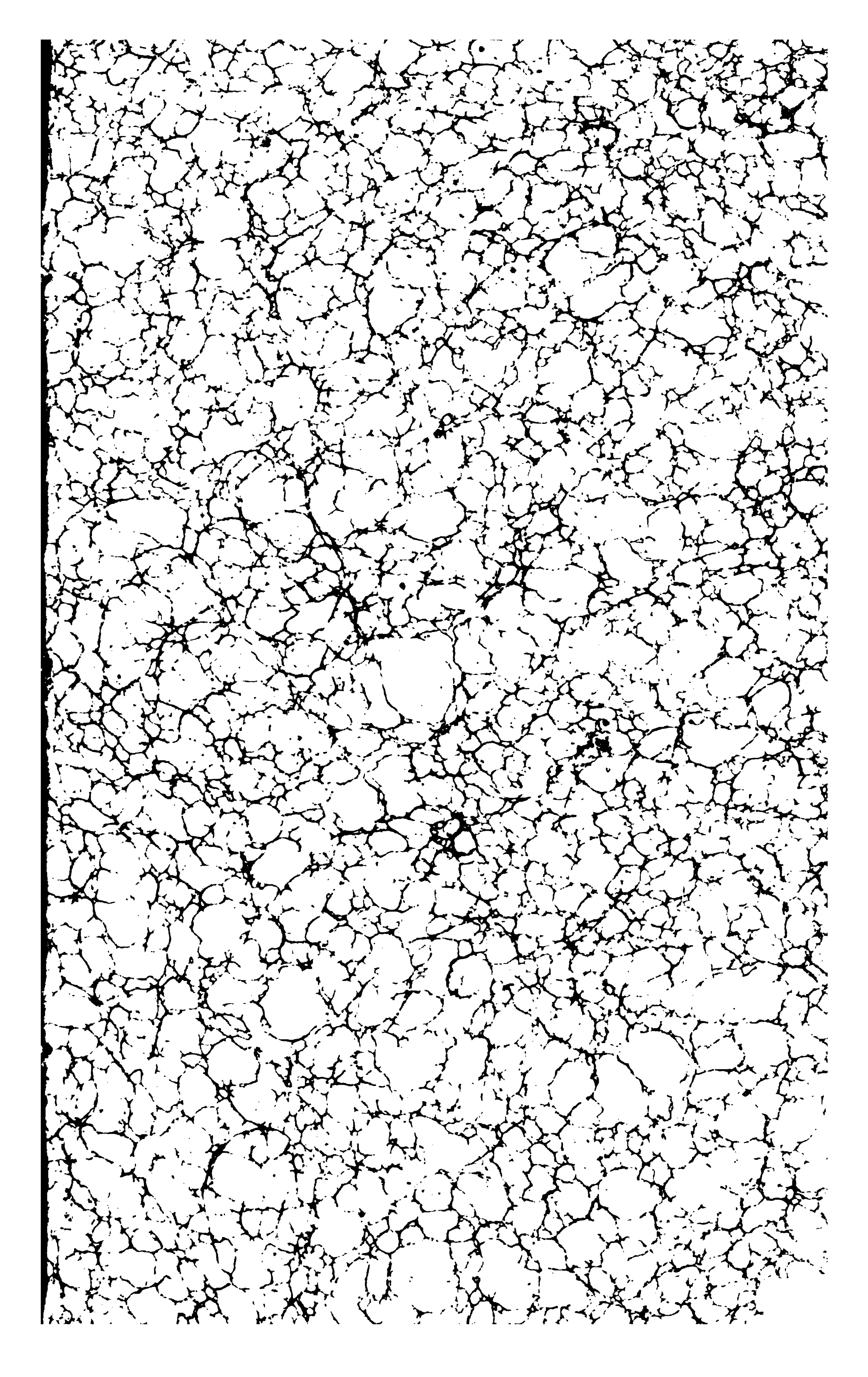


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

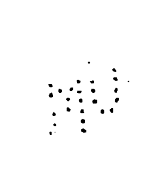
PAIR DE FRANCE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES DU ROYAUME,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME DIX-NEUVIÈME.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1848.



COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.

EXPOSITION DES FAITS.

HISTOIRE ROMAINE.

VII.

ÉTUDES HISTORIQUES.

HISTOIRE ROMAINE.

CENT CINQUIÈME LEÇON.

ROMANTISME DANS L'HISTOIRE. — ANNALES ROMAINES. ANNÉE 212 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, ce qui caractérise une science, ce qui la distingue des notions vagues et vulgaires, c'est d'avoir une méthode exacte et un but raisonnable, c'est-à-dire d'employer les moyens les plus efficaces pour discerner la vérité de l'erreur, et d'appliquer les résultats de ces recherches aux besoins réels de l'homme et de la société. Les études historiques n'ont de valeur qu'autant qu'elles remplissent ces deux conditions. Il faut, d'une part, remonter aux sources de tous les souvenirs, reconnaître, par un examen sérieux des traditions, des monuments, des récits, les faits qui demeurent certains ou probables, en écarter l'alliage impur des illusions et des mensonges; de l'autre, observer avec une attention profonde l'enchaînement des causes et des effets, afin que tant d'expériences mémorables, et trop

souvent calamiteuses, contribuent, s'il se peut, aux progrès des connaissances morales et politiques. Vous voyez, Messieurs, que l'histoire, sous quelque aspect qu'on l'envisage, est une science expérimentale, et que par conséquent la philosophie qui la doit régir est celle qui fait consister dans l'observation des choses sensibles les premiers pas de l'intelligence humaine.

Ce sont les annales romaines qui nous ont fourni, durant les années précédentes, la matière d'une étude positive. Elles étaient dignes du plus méthodique examen, par l'éclat des événements qui les remplissent, par l'importance des leçons qu'elles recèlent, par la consistance qu'elles prennent, et la certitude qu'elles acquièrent à mesure qu'elles s'avancent de l'époque de Pyrrhus à celle de Jules César. J'ai tâché de rassembler tous les éléments de chaque récit, et de vous mettre en présence de tous les faits mémorables, autant que la distance qui nous en sépare pouvait être comblée par les témoignages, les monuments et les vestiges qui nous en restent. J'ai recherché tous les moyens de fixer les dates, de reconnaître les lieux, de vérifier les circonstances, de remonter aux causes, d'observer les effets, d'apprécier les actions, de juger les personnages, et de rattacher enfin la science des temps passés à celle des mœurs humaines et sociales. Aux relations des historiens originaux ou les plus voisins de chaque événement, j'ai réuni les mentions qu'en ont faites d'autres écrivains de l'antiquité, et, lorsqu'il y avait lieu, les indications fournies par des inscriptions, par des médailles, par des débris quelconques de ce vieux âge; fort souvent j'y ai joint les réflexions, les conjectures, les hypothèses des auteurs modernes; en sorte qu'il n'est presque pas d'ar-

ticle un peu important de ces annales qui ne se soit revêtu, à nos yeux, des couleurs diverses qu'on lui a successivement imprimées. Il a fallu les considérer toutes, les rapprocher, les confronter, pour discerner les plus fidèles.

La plupart des souvenirs qui se sont conservés au sein de la république romaine, et qu'elle nous a transmis, ont pour objet ou ses affaires intérieures et surtout les dissensions civiles qui l'ont agitée, ou les guerres sanglantes qu'elle ne cessait d'entreprendre ou de soutenir au dehors. Cependant, au milieu de cette longue succession de catastrophes politiques et militaires, nos regards ont pu se porter quelquefois sur une branche moins amère et malheureusement moins féconde des annales de ce grand peuple, c'est-à-dire sur les progrès de son instruction, de son langage et de sa littérature. Nous avons recueilli d'âge en âge tous les monuments qui en subsistent, depuis les fragments des cantiques saliens jusqu'à ceux des livres de Fabius Pictor et de Cincius, jusqu'aux poëmes de Livius, de Nævius, d'Ennius et de Plaute. Nous sommes ainsi parvenus à l'époque où les Romains commencent à profiter des leçons de la Grèce, à s'initier aux secrets des beaux-arts, et à sentir le prix de cette culture des talents, sans laquelle la véritable civilisation ne s'ébauche, ne se développe et ne se maintient nulle part. Le premier siècle littéraire de Rome n'est que le cinquième de la durée qu'elle s'attribue; et il doit nous être permis d'ajouter qu'avant ce siècle elle n'a point d'histoire proprement dite; car, à peu d'exceptions près, les nations illettrées ne peuvent avoir que des traditions.

L'histoire n'est pas un simple registre d'actions ou

d'aventures personnelles, accomplies en des lieux et en des temps déterminés; elle doit peindre les états permanents ou insensiblement mobiles de la société, les mœurs, les habitudes, les usages, les institutions, les croyances qui ne changent ou ne s'altèrent que par degrés, sauf les cas pourtant de révolutions vastes et subites. Ces coutumes et ces opinions sont, à vrai dire, les articles les plus précieux de la science historique, ceux qui touchent de plus près à cette philosophie morale et sociale qui doit faire servir les expériences des siècles passés à l'instruction des générations futures. Voilà pourquoi nous avons spécialement étudié le système des institutions romaines, si toutefois ce nom de système convient à une suite d'établissements ébauchés, agrandis, altérés selon les besoins réels ou apparents de chaque époque. Il n'y a guère moins de vicissitudes dans les pratiques religieuses et politiques des Romains que dans leurs entreprises et leurs destinées. Partout leur histoire est pleine de révolutions et de mouvements, alors même qu'il s'agit des dieux et des sacerdoces; des pouvoirs suprêmes exercés par des monarques, par des dictateurs; des plus anciennes lois, soit royales, soit décemvirales de la division du territoire; de la distribution de la population en curies, en tribus, en centuries; des divers genres d'assemblées ou de comices tenus sous ces trois dénominations; de l'exercice des droits de cité; des qualités de citoyens, de plébéiens, de chevaliers, de patriciens, de sénateurs. Vous avez remarqué des variations fréquentes jusque dans les magistratures qui semblaient les plus régulières, telles que le consulat et, depuis 442, la censure. Ces deux dignités étaient qualifiées curules; titre qui appartenait aussi à la préture et à la grande

édilité. Entre les magistrats inférieurs, nous avons distingué les édiles plébéiens, les questeurs, et surtout les tribuns du peuple institués dès 493. Le cours de nos études amènera des observations nouvelles sur quelques-unes de ces institutions, et sur plusieurs autres qui ne se sont pas encore présentées à nos regards sous un assez grand nombre d'aspects. C'est lorsqu'elles nous seront toutes connues, du moins autant qu'elles peuvent l'être, que nous aurons vécu au sein de l'ancienne Rome, et que nous en rapporterons des souvenirs précis et profitables.

Tels sont, Messieurs, les divers genres d'observations, de vérifications, de recherches, qu'une étude historique doit embrasser et coordonner. J'avoue que des livres élémentaires d'histoire ne sauraient prendre cette étendue; et il paraît même qu'une instruction si exacte et si complète n'est pas celle qui conviendrait aujourd'hui à la plupart des lecteurs. Il ne faut, dit-on, que des résultats; mais des résultats dignes de quelque confiance ne s'obtiennent que par les travaux dont je viens de vous retracer le plan; et ils ne constituent point une science, tant qu'on ne découvre pas, d'une part leurs origines, de l'autre les applications utiles dont ils sont susceptibles. Or j'ai pensé que, dans la chaire que j'ai l'honneur d'occuper, l'histoire devait être traitée comme une science, et par conséquent soumise, autant que sa matière le permet, aux méthodes rigoureuses qui ont assuré les progrès de plusieurs autres branches des connaissances humaines. Les mathématiciens, les physiciens, les naturalistes, n'ont éclairé la société que lorsqu'ils ont renoncé à l'enseignement catéchétique, substitué aux décisions des preuves, aux croyances des

convictions, composé leurs leçons et leurs livres d'observations, d'expériences, de calculs, d'analyses et d'applications pratiques. Les procédés qui en histoire correspondent à ceux-là sont l'examen des textes, l'interprétation des monuments, la confrontation des témoignages, le rapprochement des circonstances, les réflexions qui tendent à reconnaître l'enchaînement naturel des faits, à saisir les rapports qu'ils ont entre eux, à recueillir enfin l'instruction morale et politique dont ils contiennent les germes. De part et d'autre il s'agit également de rassembler tous les éléments de la science, et de les suivre, d'un œil attentif et pénétrant, dans toutes leurs combinaisons réelles. Un pur et simple tissu de récits, sans indication de leurs sources et sans aperçu de leurs conséquences, remplit la mémoire de notions vraies ou fausses, et ne jette dans les esprits aucune lumière. Il habitue à croire au lieu de savoir; et il me semble qu'en tout ce qui n'est pas révélation divine, les croyances ne sont que des égarements; que celles qu'on appelle fortes, et qu'on recommande à ce titre, seraient, en histoire profane, précisément les plus aveugles; et qu'enfin, dans les études qui nous occupent, les vérités ne deviennent reconnaissables qu'avec le secours d'un scepticisme exigeant, qui écarte les illusions et les mensonges.

Je parle, Messieurs, d'un scepticisme qui n'a rien de commun avec le doute universel qu'on attribue à d'anciens philosophes, et dans lequel il n'y a jamais eu peut-être plus de bonne foi que de bon sens. Ce charlatanisme ou ce délire, vulgairement nommé pyrrhonisme, est né au sein de l'école éléatique, l'une de celles qui, dédaignant l'étude du monde visible, contemplaient im-

médiatement les essences, et prétendaient ramener toutes les idées humaines à je ne sais quel archétype, qu'elles appelaient l'infini, l'absolu ou l'unité. Le pyrrhonisme a commencé, bien avant Pyrrhon, par l'idéalisme, qui niait l'existence des corps, et se vantait de démontrer l'impossibilité du mouvement. C'était là, quoiqu'on en ait dit depuis peu, la doctrine de Zénon d'Élée : elle lui est expressément attribuée par Aristote, par Platon lui-même; et c'est bien en vain qu'on allègue, pour l'en disculper, quelques lignes inintelligibles de Proclus, qui lui est postérieur de neuf à dix siècles. Cet idéalisme, ce nihilisme de Zénon, et depuis de Pyrrhon, a été l'un des progrès, ou, si l'on veut, l'un des abus de la philosophie qu'on est convenu de nommer platonicienne, parce que Platon est l'écrivain qui, dans l'antiquité, l'a professée avec le plus d'éloquence et de succès. Le scepticisme au contraire tient à la philosophie aristotélicienne, à celle qui, cherchant dans les sensations et la réflexion les éléments de toutes nos idées, même des plus générales, n'aspire à s'éclairer que par l'observation, l'expérience, et la décomposition ou analyse. Il n'est plus question de révoquer en doute tous les faits sensibles et tous les souvenirs distincts, mais seulement de les vérifier avec une attention scrupuleuse, attendu que, parmi les opinions humaines les plus accréditées, il en est beaucoup de chimériques et beaucoup aussi d'incertaines. C'est ainsi, Messieurs, qu'en étudiant l'histoire des premières années de la seconde guerre punique, et en reconnaissant la vérité, j'oserai même dire la certitude des grands résultats et de l'ensemble des récits, nous avons été forcés, par un examen sévère des détails, d'en re-

jeter plusieurs comme fabuleux ou comme suspects. La crédulité dégrade l'histoire, le pyrrhonisme la détruit; il n'appartient qu'au scepticisme, c'est-à-dire au doute méthodique, de lui donner le caractère d'une science.

Le mysticisme, qui, ainsi que le nihilisme, n'a jamais été qu'un produit ou qu'un développement de la philosophie platonicienne, s'est introduit aussi depuis quelques années dans l'histoire, et ne l'a que trop dénaturée. Il y substitue aux observations les intuitions, aux recherches les divinations et les pressentiments, aux faits positifs les nécessités, aux détails réels des abstractions, des généralités métaphysiques; en un mot, au cours mobile des récits vulgaires il substitue des tableaux transcendants, composés *a priori*, réduits à l'unité, et représentant l'histoire absolue, idéale ou rationnelle. Je n'ai rien à dire sur ce dernier terme; car je dois avouer que je ne le comprends point lorsqu'on en fait de tels usages. Les mathématiciens qui l'ont employé les premiers lui donnent une signification précise; ils appellent irrationnelle ou incommensurable une quantité qui ne peut s'exprimer par aucun nombre entier ou fractionnaire, par exemple la racine carrée de deux; et rationnelle ou commensurable, toute quantité qui peut recevoir une telle expression. En transportant ces termes dans le langage commun, on ne leur a laissé aucun sens déterminé. Le plus souvent, *incommensurable* a été pris pour l'équivalent ou pour l'augmentatif d'immense, quoiqu'il soit loin d'avoir cette valeur; et *rationnel* se jette aujourd'hui si aventureusement à travers toutes les discussions philosophiques, littéraires, qu'il n'y a pas deux fois de suite le même sens. Il a bien l'air d'un dérivé du mot *raison*, mais tantôt de

raison signifiant rapport comme dans les traités de mathématiques, tantôt de raison signifiant le meilleur usage des facultés intellectuelles. Le plus souvent, il n'est susceptible ni de l'une ni de l'autre de ces acceptions; et il devient ainsi une de ces expressions vagues qui se multiplient dans la langue à mesure que les doctrines fantastiques pénètrent dans les esprits. Je ne saurais donc vous dire, Messieurs, ce que c'est que l'histoire rationnelle : je vois bien seulement que ce dernier mot, employé d'une telle manière, n'est pas du tout synonyme de raisonnable.

Toutes les fois que la philosophie de Pythagore et de Platon s'exalte jusqu'à l'idéalisme comme dans l'école d'Élée, ou jusqu'au mysticisme comme chez les alexandrins, elle tend à communiquer son empreinte à la littérature, et bientôt après à la société. Il faut bien, en effet, que la pensée influe sur l'expression, et l'une et l'autre sur les mœurs. Voilà comment apparaissent, à certaines époques, les théories ou les pratiques littéraires que l'on désigne aujourd'hui par le nom de romantiques. C'est encore un mot qu'il serait fort difficile de définir. On voit bien qu'il a pour racine le nom de cette ville de Rome dont nous étudions les annales, et dont la langue, transportée et déformée au delà des Alpes, est devenue la langue romane. Les ouvrages écrits en ce nouvel idiome ont été appelés romans; et cette dénomination est particulièrement restée à ceux qui contiennent des récits fabuleux d'aventures merveilleuses. On a fait depuis l'adjectif romanesque pour indiquer ce genre spécial de composition; et lorsque ensuite il a fallu imposer un nom à un système plus général de littérature, savoir à celui qui s'adapte au mysticisme,

on a inventé le mot de romantique, préférable en effet à tout autre par cela même qu'il ne signifie rien du tout. Ce sera, si l'on veut, la littérature mélancolique du Nord, ou bien l'expression des fortes croyances du moyen âge, la représentation des mœurs chevaleresques, la poésie des troubadours, le théâtre de Shakspeare; en un mot, tout ce qui ne ressemblera point aux compositions classiques.

On suppose ordinairement que ce nom de classique ne remonte qu'à l'usage d'expliquer dans les classes ou écoles certains livres considérés comme des modèles. Mais l'expression *classicus scriptor*, employée chez les anciens, ne tenait en aucune manière aux pratiques de l'enseignement: elle désigne, dans Aulu-Gelle, les meilleurs écrivains, ceux qui forment une classe éminente, ceux qui ne restent pas confondus dans la foule des auteurs vulgaires ou prolétaires : *Classicus assiduusque aliquis scriptor, non proletarius... Classici... primæ tantum classis homines.* Ce titre a distingué les productions qui, placées au premier rang par leurs contemporains, l'ont conservé ou repris à chaque nouvel âge de lumières. C'est l'étude de ces chefs-d'œuvre qui a fait reconnaître les méthodes à suivre pour obtenir de pareils succès; et le système appelé classique s'est ainsi composé d'un petit nombre de préceptes ou de conseils révélés par le génie lui-même dans ses créations les plus heureuses. Non, Messieurs, ces règles ne sont pas des liens qui entravent les mouvements de la pensée, ni des barrières opposées à l'essor des talents : loin de rétrécir la carrière, elles en font découvrir l'immensité, en même temps qu'elles en signalent les écueils. La littérature classique est sans bornes;

vous en pouvez juger par la variété infinie de ses produits en chaque âge et en chaque genre : elle embrasse tout ce qu'il y a de vrai et de beau dans les idées et les sentiments de l'homme. Sans doute elle est un système, mais comme la nature en est un; et voilà pourquoi sa fécondité demeure inépuisable: ce n'est qu'au terme où elle disparaît que la stérilité recommence. Le romantisme entreprend et n'achève pas; il n'ose vaincre aucune difficulté; il abandonne toutes les tâches qui deviennent laborieuses, et se complaît dans la multitude de ses capricieux essais; il est fécond, ainsi que les champs incultes, en ivraie et en ronces; tout pullule et croît chez lui, excepté les véritables productions, qui partout exigent de longs et opiniâtres efforts. La nature elle-même a besoin de temps et de soins pour accomplir et mûrir les siennes.

Je sortirais, Messieurs, du sujet que je dois traiter ici, si je m'arrêtais plus longtemps à des considérations générales sur la littérature romantique, et plus encore si j'examinais en détail à quel point elle dégrade la versification, dénature la poésie, égare la pensée, et pervertit l'art d'écrire; si enfin j'exposais comment, découragée par les chefs-d'œuvre et désespérant de faire aussi bien, elle s'est figurée qu'il lui suffirait de faire autrement, et qu'au lieu d'imiter attentivement la nature, elle aurait moins de peine à la surpasser par des monstruosités. Je ne dois envisager le romantisme que dans ses rapports avec l'histoire; et je pourrais me dispenser même de vous entretenir des usages qu'il fait d'elle, lorsqu'il la transporte dans des pièces de théâtre ou dans des romans.

De tous temps les poëtes dramatiques ont puisé des

sujets dans les annales des peuples; mais y trouver immédiatement tous les détails et le plan d'une tragédie, les plus habiles d'entre eux ne l'ont pas espéré : ils ont senti le besoin et largement usé du droit de retrancher, d'ajouter, de modifier et d'intervertir. Ils pensaient apparemment qu'il ne saurait y avoir d'art sans convenances, de poésie sans fiction, de spectacle dramatique sans illusion. Mais presque partout aussi, au premier et au dernier âge des théâtres, on a cru qu'il suffisait de traduire les récits en scène, et qu'il ne fallait pas d'autre fable que le rapprochement des faits qui pouvaient le plus frapper les regards. Ce sont là des questions littéraires que je n'entreprends pas de discuter. Il me paraît seulement qu'un tel système ne peut contribuer aux progrès réels ni de l'art théâtral, ni de l'instruction historique.

Il y aurait plus de profit à tirer des romans historiques ou des histoires romanesques, qui se sont fort multipliées de nos jours, mais dont il existait depuis vingt-trois siècles un exemple classique dans la *Cyropédie* de Xénophon. Là, on ne veut emprunter à l'histoire qu'un petit nombre de noms, d'époques, de faits mémorables, de résultats généraux : la fiction achève l'ouvrage; et l'on prétend qu'elle a plus de moyens de bien représenter les mœurs, par cela même qu'elle n'est point assujettie à raconter exactement les actions. Ce qui est certain, c'est que les livres de ce genre se composent fort vite, et se lisent, une première fois, très-avidement. L'instruction qu'on suppose qu'ils répandent est-elle aussi réelle et aussi pure qu'elle est facile à donner et à recevoir? Je crois qu'il est permis d'en douter. Mais il s'agit d'examiner l'influence du

romantisme sur les livres historiques proprement dits; et voici, Messieurs, les raisons que j'ai de craindre qu'il n'en flétrisse les formes, qu'il n'en altère les éléments, et qu'il n'éteigne la lumière qu'ils doivent jeter sur les sciences morales et politiques.

L'histoire avait pris, chez les Grecs et chez les Romains, une place honorable parmi les grandes compositions littéraires : le romantisme du moyen âge l'en a fait descendre; il l'a transformée en chroniques arides, en légendes puériles; et plus d'une fois, pour la maintenir dans ce déplorable état ou pour l'y ramener, on a prétendu qu'elle ne peut jamais manquer de plaire, de quelque manière qu'elle soit écrite. C'est une maxime de Pline le Jeune : *Historia, quoquo modo scripta, delectat.* Quand elle serait de Cicéron, comme la Harpe l'a supposé, je ne la trouverais pas plus vraie. Sans doute il faut lire les chroniques les plus informes, quand il n'existe pas d'autres relations originales; elles peuvent bien être instructives et nécessaires; mais il est difficile de sentir ce qu'elles ont de délectable, et je ne vois qu'un grand dommage à décolorer ainsi le tableau des destinées humaines. Il n'est point d'intérêt qu'une diction barbare ou négligée n'affaiblisse; et, pour peindre les révolutions des empires, les égarements et les malheurs des peuples, ce n'est pas trop de toutes les richesses d'un style énergique, rapide, animé. Il est vrai seulement qu'en aspirant à ce but on s'impose un travail difficile, et que, si l'on peut s'en dispenser en le déclarant classique, on accumule à bien moins de frais les volumes. Qu'importent les incorrections, la monotonie, la sécheresse, l'insignifiance? L'histoire romantique est ainsi faite; et l'on assure qu'elle doit toujours

plaire, de quelque manière qu'elle s'y prenne pour être insipide.

Un second moyen de simplifier beaucoup la tâche est de renoncer à toute critique, de prendre les récits tels qu'ils se rencontrent chez un chroniqueur, de les transcrire ou de les traduire dans leur naïveté primitive. Vous direz que cette pratique si commode expose à reproduire des erreurs ou des mensonges : D'accord, vous répondra-t-on ; mais voilà toujours les faits comme on les a racontés; voilà les traditions, les croyances, l'esprit du vieux temps. J'ignore, Messieurs, si vous serez pleinement satisfaits de cette réponse. Les annales de tous les siècles, et particulièrement celles du moyen âge, se composent d'événements sur chacun desquels il existe quelquefois des témoignages très-divers. Par exemple, lorsqu'il s'agit de la prise de Constantinople par les croisés en 1204, si vous n'écoutez que Villehardouin, vous plaindrez peu le sort des Grecs, et vous serez disposés à croire qu'ils ont mérité leurs malheurs : lisez d'autres récits, et surtout ceux de Nicétas, vous verrez cette catastrophe sous des aspects un peu différents. Au milieu de ces relations plus ou moins discordantes, si l'historien moderne ne vous en offre qu'une seule, celle qu'il juge la plus romantique, s'il ne vous avertit même pas qu'il en existe d'autres, il ne traite plus l'histoire comme une science, il s'épargne le soin d'en recueillir les éléments ; et, quand il réussirait à vous plaire, ce dont je n'oserais trop répondre, il ne vous instruirait pas.

Peut-être même aura-t-il pour dernière maxime que l'histoire ne doit rien enseigner, et qu'il est de sa nature de n'aboutir à aucun résultat. Quintilien dit, en effet,

qu'elle s'écrit pour raconter, non pour prouver : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum;* et il est certain que l'historien remplirait fort mal ses devoirs, si son travail tendait, comme celui d'un orateur ou d'un philosophe, à défendre une cause, à soutenir certaines opinions. On attend de lui des dépositions, des témoignages, dont il n'a dû ni préparer ni même prévoir les conséquences. S'il vous annonce, s'il établit d'avance le système politique ou moral que ses récits devront amener ou favoriser, vous aurez droit de craindre qu'il ne les arrange tout exprès pour une telle fin; et ce prospectus ne sera propre qu'à vous les rendre suspects. Mais, de ce qu'il ne faut pas qu'ils aient un but prédéterminé, s'ensuit-il qu'ils doivent rester étrangers, inutiles à toute étude philosophique, et que leur perfection consiste à n'être d'aucun usage? Ce n'est qu'au moyen âge, et à des époques très-récentes, qu'en composant des livres d'histoire on a quelquefois évité si soigneusement qu'ils devinssent bons à quelque chose. Tous les siècles éclairés, anciens et modernes, ont cherché dans les annales humaines des exemples et des leçons; et au fond je ne sais pas pourquoi l'on prendrait la peine de les écrire, de les lire, de les étudier, si elles ne devaient jamais contribuer à nous rendre plus expérimentés et plus sages.

Je viens de vous exposer, Messieurs, quelle est, sur les travaux historiques, l'influence de l'illuminisme et du romantisme. Elle a été fort sensible au second siècle de notre ère et durant les suivants, lorsque la philosophie et la littérature des néo-platoniciens ont amené l'âge des chroniques, des ténèbres et de la servitude. Depuis le douzième siècle, et surtout depuis le milieu du quin-

zième, des écoles expérimentales et classiques se sont peu à peu relevées dans les diverses contrées de l'Europe : la société leur doit tous les progrès qu'elle a faits, toutes les directions qui l'entraînent lentement, mais constamment, au bon ordre et à la liberté. Parmi les causes des pas rétrogrades qu'elle pourrait faire, je n'en connais pas de plus redoutables que le crédit qu'obtiendraient le mysticisme et le mauvais goût, car ils ne portent dans leur sein que l'oppression et le désordre. N'avons-nous pas vu, de nos jours même, à quels excès épouvantables l'enthousiasme, l'exaltation des sentiments, l'empire des idées absolues, le discrédit de l'expérience, la décadence des études littéraires, et l'ignoble barbarie du langage, peuvent conduire un peuple doux et poli, déjà même assez cultivé pour aspirer à devenir libre? et l'histoire de tous les âges antérieurs ne nous apprend-elle pas qu'on renonce à toutes les garanties sociales, à mesure qu'on dédaigne les méthodes exactes dans les sciences et dans les arts? N'en doutez pas, Messieurs, une philosophie extatique et une littérature vaporeuse n'offrent de chances qu'à l'anarchie ou au pouvoir absolu; et le plus grand service que nous puissions rendre aujourd'hui aux générations qui vont nous succéder, est de résister aux mouvements irréfléchis qui les engagent en des routes si fausses et si périlleuses.

Mais il ne m'appartiendrait pas d'entrer ici plus avant dans ces considérations politiques; il doit me suffire de vous avoir montré ce que deviendrait l'histoire, enveloppée de tant de nuages et de prestiges. Maintenant, pour me renfermer dans le genre d'études auquel cette chaire est consacrée, je vais reprendre les annales romaines au point où nous les avons laissées. L'histoire du

consulat de Fabius Maximus et de Sempronius Gracchus, élus en l'année 213 avant notre ère, s'est terminée par le récit des mouvements militaires qui se passaient alors en Espagne et en Sicile. Les deux Scipions, Publius et Cnéius, enrôlaient des Celtibériens, et s'alliaient à Syphax, l'un des rois numides. Mais, dans une autre partie de la Numidie, régnait Gala, dont le fils, Masinissa, s'armait pour Carthage et battait les troupes de Syphax. Pendant que se continuait le blocus de Syracuse, le proconsul Marcellus parcourait la Sicile, et y reprenait quelques places. D'autres cités, au contraire, se détachaient du parti de Rome pour seconder les mouvements des généraux carthaginois Himilcon et Bomilcar. Le commandant romain Pinarius ne sut prévenir la défection de la ville d'Enna que par le massacre des habitants. A Rome, on tint des comices d'élection : le jeune Publius Scipion, fils de celui qui commandait en Espagne, entra dans la carrière politique; c'est celui qui a été depuis surnommé l'Africain. Il devint édile en 212, et eut pour collègue son frère Lucius selon Polybe, Céthégus selon Tite-Live. J'ai exposé aussi comment les faisceaux consulaires furent décernés à Fulvius Flaccus et à Claudius Appius Pulcher.

Ces deux nouveaux magistrats entrèrent en charge le 15 mars de l'an de Rome 542, 2 avril 212 avant l'ère vulgaire. Ils avaient à continuer la guerre contre Annibal, dans le midi de l'Italie, chacun à la tête de deux légions que leur remirent l'ex-consul Fabius fils et Fulvius Centumalus. Le préteur Cnéius Fulvius Flaccus prit, en Apulie, le commandement de celles qui avaient servi en Lucérie sous Æmilius. Un autre préteur, Claudius Néron, occupa Suessula avec les troupes

que Térentius venait de commander dans le Picénum. Ce Néron et Cnéius Flaccus eurent besoin de faire des recrues pour mettre leurs divisions au complet. Junius Silanus, troisième préteur, eut le gouvernement militaire de la Toscane. Cornélius restait seul à Rome pour exercer la préture urbaine et celle des étrangers. C'était le sort qui avait ainsi distribué les départements de ces quatre magistrats. On maintint comme généraux d'armées Sempronius Gracchus en Lucanie, Sempronius Tuditanus dans la Gaule, Lentulus dans l'ancienne province romaine de la Sicile, Marcellus dans les États d'Hiéron, Otacilius à la tête de la flotte, Valérius en Grèce, Mucius Scævola en Sardaigne, les deux anciens Scipions en Espagne. Voyez, Messieurs, à combien d'expéditions la république savait à la fois pourvoir : elle avait alors vingt-trois légions, y compris les deux nouvelles que les consuls levaient. L'audace d'un Posthumius de Pyrgès troubla ces enrôlements : c'était un publicain ou fermier, comme Pomponius de Véies. Les publicains, en se chargeant des transports militaires, avaient stipulé que le gouvernement supporterait les pertes occasionnées par les tempêtes ; et, profitant de cette clause, ils supposaient de faux naufrages, ou en provoquaient de réels. Ayant chargé sur des navires délabrés et hors de service une assez modique quantité de marchandises d'une mince valeur, ils coulaient à fond ces bâtiments en haute mer, recueillaient les matelots sur des esquifs préparés exprès, et produisaient des états d'effets précieux abîmés au sein des flots. Dès l'année précédente, le préteur Atilius avait découvert cette fraude, et l'avait dénoncée au sénat, qui s'était abstenu de toute rigueur, pour ne pas indisposer

les fermiers, dont les services continuaient d'être réclamés par les besoins publics. Le peuple se montra moins complaisant. Deux de ses tribuns, Spurius et Carvilius, accusèrent Posthumius, et proposèrent de le condamner à une amende de deux cent mille pièces de monnaie. Au jour indiqué, les plébéiens s'assemblèrent en si grand nombre, que la place du Capitole suffisait à peine pour les contenir. Posthumius comptait sur l'opposition d'un troisième tribun, Servilius Casca, son parent, qui n'osa pourtant pas remplir un rôle si honteux. Mais les publicains, confrères ou complices de l'accusé, s'attroupent, et, par des rixes tumultueuses, ils s'efforcent d'empêcher que le jugement ne soit prononcé. Un combat allait s'engager, lorsque le consul Fulvius dit aux tribuns : « Ne voyez-vous pas qu'il est « temps de congédier l'assemblée, si vous ne voulez point « que la sédition éclate et que votre autorité soit méconnue? » Les consuls convoquèrent le sénat, et lui firent un rapport sur les manœuvres employées pour troubler et dissoudre l'assemblée du peuple. Les sénateurs ayant déclaré qu'une violence si scandaleuse était un attentat contre la république, les Carvilius intentèrent une action capitale contre Posthumius, qu'ils n'avaient jusqu'alors menacé que d'une amende, et ordonnèrent au viateur ou huissier de le traîner en prison, à moins qu'il ne donnât des répondants obligés de le représenter. Le traitant fournit des cautions, et ne comparut point au jour indiqué. Nouveau réquisitoire des tribuns; décret portant que si Posthumius ne se présente point avant les calendes de mai, ou n'allègue pas des excuses valables, il sera tenu pour banni; qu'on vendra ses biens au profit de l'État; qu'on lui interdira le feu

et l'eau. On procède ensuite contre chacun de ses complices, auteurs du tumulte : ils sont accusés de crime capital ; on veut qu'ils fournissent des cautions. Ceux qui n'en peuvent donner sont mis aux fers ; bientôt même ceux qui en offrent sont arrêtés ; et la plupart, pour se dérober aux poursuites, se condamnent eux-mêmes à l'exil.

Les enrôlements restaient difficiles, parce que la jeunesse était trop peu nombreuse pour compléter les anciennes légions et pour en former de nouvelles. Le sénat, sans dispenser les consuls de poursuivre les levées, nomma six inspecteurs, qu'il chargea de parcourir les bourgs, les villes, les marchés d'Italie : trois de ces commissaires devaient accomplir cette mission dans un espace de cinquante milles autour de Rome ; les trois autres au delà. Il s'agissait de reconnaître ce que chaque canton offrait de jeunes gens de condition libre, et d'enrôler tous ceux qui paraîtraient assez robustes pour porter les armes. On invitait les tribuns du peuple à proposer une loi qui ferait compter les campagnes du jour de l'enrôlement, sans attendre que l'enrôlé entrât dans sa dix-septième année. Par ces moyens, les levées s'opérèrent. Le chapitre où Tite-Live fait ce récit en contient un autre qui n'est pas sans difficulté, et dont voici une traduction littérale : « Des comices se « tinrent pour l'élection du souverain pontife ; Marcus « Cornélius Céthégus, nouveau pontife, les présida. « Trois candidats briguaient avec acharnement cette « dignité : le consul Quintus Fulvius Flaccus, qui avait « été auparavant deux fois consul et une fois censeur ; « Titus Manlius Torquatus, illustré aussi par deux con- « sulats et par l'exercice de la censure ; Publius Lici-

« nius Crassus, qui devait demander de plus l'édilité « curule. Ce troisième concurrent était jeune : il l'em- « porta sur les deux autres, vieux et honorés. Avant ce « Crassus, personne, depuis cent vingt ans, excepté « Publius Cornélius Calussa, n'avait été créé grand « pontife sans avoir rempli auparavant quelque ma- « gistrature curule. » La première observation à faire sur ce récit, c'est que Tite-Live nous a dit, trois pages plus haut, que, le grand pontife Lentulus étant mort, Céthégus lui fut donné pour successeur : (*Mortuus est*) *eo anno Lucius Cornelius Lentulus pontifex maximus... In Lentuli locum Marcus Cethegus* (*suffectus est*). Comment se fait-il que le souverain pontificat soit encore vacant? C'est, répondent Sigonius et Crévier, que Lentulus était à la fois grand pontife et pontife ordinaire, et que Céthégus ne lui avait succédé qu'en la seconde qualité. Mais ce double rôle est imaginaire : il n'y avait que huit pontifes, dont l'un était revêtu du titre et de l'autorité de pontife souverain; quand il mourait, on commençait par élire un simple pontife, qui recomplétait le nombre de huit; et aussitôt après on choisissait entre ces huit le chef du pontificat. Tite-Live nous débite ici tout autre chose : il nous amène trois compétiteurs, dont aucun n'est membre du collége pontifical; et celui qu'il crée pontife souverain y vient porter ce nombre à neuf. La présidence des comices par Céthégus, qui ne serait plus que l'un des pontifes ordinaires, n'est pas plus aisée à expliquer; car c'étaient les consuls qui tenaient les comices où le peuple procédait à l'élection d'un pontife quelconque. Nous en avons la preuve dans une lettre de Cicéron à Brutus, où il est dit que, les consuls Hir-

tius et Pansa étant morts, il fallut attendre que les comices par centuries leur eussent donné des successeurs, pour avoir un président des comices par tribus qui devaient nommer aux places vacantes dans les colléges sacerdotaux. Répondre, comme on le fait, que ce régime n'existait pas encore en 212, c'est une pure hypothèse, à l'appui de laquelle on ne peut citer que le récit même pour lequel on l'a inventée. J'aimerais mieux supposer avec Grævius qu'il faut lire *ea comitia Cethegus petiit*, au lieu de *habuit* : « Céthégus demanda qu'on tînt ces comices. » Cependant cette correction est encore très-hasardée. On serait d'ailleurs, comme l'observe Rollin, curieux d'apprendre les raisons de la préférence donnée au novice Licinius Crassus sur les deux personnages consulaires désignés ici comme ses compétiteurs. Enfin l'on est assez embarrassé du Cornélius Calussa, cité par Tite-Live comme ayant été grand pontife avant d'avoir passé par aucune charge curule. Ce nom de Calussa est inouï dans la famille Cornélia. Sigonius proposait d'y substituer Scapula, surnom qu'en effet on voit appliqué ailleurs à une branche de cette famille. Mais le besoin de recourir à tant de conjectures pour commenter ou rajuster un exposé de sept ou huit lignes autoriserait à soupçonner qu'il a été ou fort altéré par les copistes, ou bien mal conçu par l'auteur. En général, la seconde moitié du vingt-quatrième livre de Tite-Live et le commencement du vingt-cinquième prêtent beaucoup à la critique.

Cet historien raconte que les féries latines retinrent à Rome les consuls et les préteurs jusqu'au cinquième jour avant les calendes de mai (27 avril romain, 15 mai julien en 212); que ce jour-là même, après avoir

accompli sur le mont Albain les sacrifices usités, ils partirent pour leurs divers départements, et qu'en ces circonstances les prophéties d'un devin appelé Marcius répandaient de nouvelles alarmes superstitieuses. Le préteur urbain de l'année précédente avait été, comme nous l'avons vu, chargé par un sénatus-consulte de rechercher les livres de théologie hétérodoxe : les oracles de Marcius étaient tombés entre ses mains, il les remit au préteur urbain de l'an 212, Cornélius Sylla. On y remarquait deux prédictions, dont l'une, accomplie déjà, semblait accréditer l'autre, qui concernait une époque encore à venir. La première est rapportée par Tite-Live en ces termes : *Amnem Trojugena Cannam Romane, fuge : ne te alienigenæ cogant in campo Diomedis conserere manus. Sed neque credes tu mihi, donec compleris sanguine campum; multaque millia occisa tua deferat amnis in pontum magnum ex terra frugifera; piscibus atque avibus ferisque, quæ incolunt terras, iis fuat esca caro tua : nam mihi ita Jupiter fatus est.* « Romain, descendant des « Troyens, fuis le fleuve de Cannes » (on ne sait s'il s'agit de l'Ofanto, ou d'un ruisseau qui coulait sous les murs de Cannes); « fuis, de peur que des étrangers ne « te forcent à combattre dans le champ de Diomède » (on supposait que la plaine d'Arpi en Apulie était échue à Diomède dans le partage entre Daunus et lui; c'est ce que dit Festus). « Mais tu ne m'en croiras pas jus- « qu'à ce que tu aies rempli de sang cette campagne, « jusqu'à ce que le fleuve ait porté, de cette terre fer- « tile à l'immense mer, plusieurs millions de tes guer- « riers massacrés, et que ta chair soit la pâture des pois- « sons, des oiseaux, et des monstres terrestres; car voilà

« ce que Jupiter m'a révélé. » La seconde prophétie parut plus obscure, dit Tite-Live, parce que l'avenir est toujours plus incertain que le passé, et aussi parce que le langage en était plus énigmatique. Je doute pourtant, Messieurs, que vous la trouviez très-ambiguë. La voici : *Hostem, Romani, si expellere vultis vomicamque, quæ gentium venit longe, Apollini vovendos censeo ludos, qui quotannis comiter Apollini fiant : quum populus dederit ex publico partem, privati uti conferant pro se suisque. Iis ludis faciendis præerit prætor is qui jus populo plebeique dabit summum. Decemviri græco ritu hostiis sacra faciant. Hæc si recte faxitis, gaudebitis semper, fietque res vestra melior. Nam is divus exstinguet perduelles vestros, qui vestros campos pascunt placide.* « Si vous voulez, Romains, expul-
« ser l'ennemi et le fléau qui vient des nations lointai-
« nes, je suis d'avis que des jeux soient voués à Apollon ;
« jeux qui, tous les ans, seront célébrés en son hon-
« neur, tant par un décret du peuple et aux frais du
« trésor public, que par les contributions que les particu-
« liers offriront pour eux-mêmes et pour leurs familles.
« A ces jeux présidera le préteur, celui qui rendra la
« justice suprême au peuple et aux plébéiens. Que les
« décemvirs les célèbrent par des sacrifices selon la
« liturgie grecque. Si vous faites cela régulièrement,
« vous serez toujours en joie, et vos affaires devien-
« dront meilleures ; car ce dieu exterminera vos enne-
« mis, qui dévorent tranquillement vos campagnes. »
L'historien assure qu'il fallut toute une journée pour interpréter cet oracle. Le lendemain, un sénatus-consulte chargea les décemvirs d'interroger les livres sibyllins sur les jeux et le culte divin à pratiquer en l'honneur

d'Apollon. Le rapport entendu, les pères conscrits décrétèrent que des jeux seraient voués à ce dieu; qu'après qu'ils auraient été célébrés, douze mille livres d'airain seraient mises à la disposition du préteur, pour les cérémonies sacrées et l'immolation de deux grandes victimes. Un autre sénatus-consulte ordonna aux décemvirs de se conformer à la liturgie grecque, d'immoler à Apollon un bœuf aux cornes dorées, à Diane deux chèvres blanches à cornes dorées aussi, à Latone une vache toujours aux cornes dorées. Le préteur, au moment de faire célébrer ces jeux dans le grand cirque, publia un édit qui enjoignait aux citoyens de contribuer aux frais de cette solennité. Telle est, poursuit Tite-Live, l'origine des jeux Apollinaires, voués et consacrés pour obtenir la victoire, et non la cessation d'une épidémie, quoique ce soit là l'opinion commune. Le peuple y assista, la couronne sur la tête; les dames firent des supplications publiques. On ouvrit les portes des maisons, et l'on dressa dans les rues les tables des festins.

Ces détails, Messieurs, se retrouvent chez Macrobe, qui en ajoute quelques autres. Il dit que l'un des décemvirs ou quindécemvirs sibyllins s'appelait Cornélius Rufus, et reçut à cette occasion le surnom de Sibylla, dont on a fait par contraction Sylla. Macrobe transporte peut-être à un quindécemvir les noms du préteur Publius Cornélius Rufinus, qu'on a pu surnommer alors Sibylla ou Sylla, et qui est considéré comme le chef de la branche des Cornélius distinguée par ce dernier surnom. Nous lisons de plus, au chapitre XVII du livre I[er] des *Saturnales*, que, le peuple étant rassemblé au théâtre pour assister à la première représentation des jeux Apollinaires, tout à coup le bruit

se répandit que l'ennemi était aux portes de la ville. On abandonne le spectacle; on court aux armes, on vole à la défense des murs. Les Carthaginois sont repoussés. Mais à qui doit-on cette victoire? Au dieu Apollon, au dieu de la lumière et de la chaleur, qui, du tropique du Cancer (on entrait alors dans l'été), lançait directement ses rayons propices sur le champ de bataille. On avait vu une nuée de flèches qui frappait l'ennemi, le mettait en fuite, et ramenait les vainqueurs sains et saufs à leurs divertissements religieux : *Eoque tempore, nubes sagittarum in adversos visa ferri, et hostem fugavit, et victores romanos ad spectacula dei sospitalis reduxit.* On revint, en effet, reprendre les jeux; et, par surcroît de bonheur, on y retrouva un vieillard nommé Caius Pomponius, qui n'avait pas quitté le théâtre ni discontinué d'y danser, empêchant par là que les cérémonies sacrées ne fussent interrompues, ce qui eût été une irrégularité funeste. « Tout va « bien, puisque le vieillard danse, » s'écria le peuple romain : *Salva res est, dum saltat senex;* paroles qui restèrent proverbiales. Érasme les cite dans son savant recueil d'adages, mais en les modifiant un peu : *Omnia secunda, saltat senex.* Servius, dans son commentaire sur l'Énéide, énonce le même proverbe en ces termes : *Salva res, saltante sene.* Il suppose d'ailleurs que le vieillard a dansé tout seul au milieu de la célébration des jeux du cirque, et apaisé par ce moyen le courroux de la mère des dieux. Verrius Flaccus donne au vieux danseur le nom de Caius Pomponius, et dit que, pendant cette danse solitaire, on repoussait une irruption des ennemis; mais il place l'anecdote sous le consulat de Caius Fulvius et de Caius Sulpicius, qui n'ont jamais

été consuls ensemble; et, dans un autre endroit, où, d'après Sinnius Capito, il date plus exactement l'institution des jeux Apollinaires, en la rapportant au consulat de Fulvius et d'Appius, il change le nom du vieillard, de Pomponius en Volumnius. Vous concevez assez, Messieurs, quels doutes ces variantes doivent inspirer, surtout lorsqu'il s'agit d'une tradition qui tient aux superstitions populaires; et les derniers récits que vous venez d'entendre vous ont assez montré avec quel soin les chefs de l'État entretenaient la crédulité grossière de la multitude.

Dans notre prochaine séance, j'exposerai les événements militaires qui se sont passés en Italie, en Sicile et en Espagne, durant l'année 212.

CENT SIXIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 212 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, Tite-Live nous a dit qu'au mois d'avril 212, les commandements militaires ayant été distribués entre les consuls, les préteurs et d'autres officiers, on leva de nouvelles légions, et que l'on compléta les anciennes. Avec ces enrôlements coïncident les poursuites exercées contre le publicain Posthumius de Pyrgès et les complices de ses malversations. Le souverain pontificat fut déféré à Publius Licinius Crassus, si nous en croyons ce même Tite-Live, dont le récit nous a offert plusieurs difficultés. Cet historien nous a ensuite entretenus de la célébration des féries latines et de l'institution des jeux Apollinaires. Aux détails qu'il nous a fournis sur ce dernier article, qui n'est pas non plus sans embarras, j'ai joint les documents, fort incomplets aussi et fort incertains, que présentent des textes de Macrobe, de Verrius Flaccus et de Servius. Aujourd'hui, nous avons à suivre les mouvements des diverses armées romaines depuis le mois de mai de l'an 212 jusqu'au 23 mars 211.

Depuis qu'Appius avait quitté le camp de Syracuse, il y était remplacé par Titus Quintius Crispinus, qui, sous les ordres du proconsul Marcellus, continuait de serrer la place. Tite-Live nous a dit que Marcellus hivernait dans le bourg de Léon, et que ce bourg était situé à cinq mille pas de la ville : ce serait une distance d'environ deux lieues, mesure évidemment in-

exacte. Thucydide ne compte que six ou sept stades entre Léon et les murs des Épipoles, qui était le cinquième quartier de Syracuse et le plus septentrional. D'après divers autres documents, on peut placer, comme nous l'avons fait, le bourg dont il s'agit à l'est de Tyché ou de l'Achradine; mais, dans tous les cas, il ne serait éloigné des remparts de la ville que de trois quarts de lieue au plus. En conséquence, on a proposé de corriger le texte de Tite-Live, et de lire *mille et quingentis passibus*, au lieu de *quinque millia passuum*, mille cinq cents pas, au lieu de cinq mille. Le vigilant proconsul avait tenu la place bloquée jusqu'au printemps. Il eut alors à se tracer un plan de campagne : irait-il attaquer Himilcon dans Agrigente, ou se rapprocherait-il des murs de Syracuse pour y garder ses lignes? Il n'espérait plus d'emporter d'assaut une ville que les machines et le génie d'Archimède rendaient inabordable aux plus audacieux guerriers. Il prévoyait aussi qu'il ne serait pas facile de la prendre par la famine : la plus sévère vigilance n'empêchait pas de faire arriver des convois par terre et par mer. Marcellus pensa que le meilleur expédient serait de se ménager des intelligences dans la place, et d'employer pour y parvenir les Syracusains, qui s'étaient réfugiés en assez grand nombre dans son camp. Sosis, et d'autres préteurs échappés à la tyrannie d'Hippocrate et d'Épicyde, lui parurent capables de former et d'exécuter cette entreprise. Ils avaient, dans leur ville natale, des parents, des alliés, des amis, qu'ils pouvaient amener à une reddition volontaire. Le proconsul permit d'offrir toute espèce d'assurance et de garanties aux assiégés, s'ils voulaient se livrer aux Romains : qui que ce soit n'attenterait ni à leur vie ni à leur liberté; ils

conserveraient leurs anciennes lois, sans autre subordination que celle qui résulterait d'une honorable alliance. Ces promesses plaisaient fort aux Syracusains expatriés; mais toute communication avec leurs concitoyens leur fut impraticable. On parvint seulement à introduire dans Syracuse un esclave qui se donnait pour déserteur, et qui, s'adressant en secret aux amis des réfugiés, leur transmit les propositions de Marcellus. Plusieurs se prirent à cette amorce; il y en eut quatre-vingts qui, se cachant sous les filets d'une barque de pêcheurs, trompèrent la vigilance des gardes, et vinrent conférer avec le proconsul. Le complot allait réussir, lorsqu'un homme qui le découvrit, mécontent de n'avoir point été appelé à y entrer, en informa Épycyde, qui n'épargna aucun des conjurés.

Cependant un Lacédémonien, nommé Damippe, qui se trouvait à Syracuse, avait reçu d'Épicyde l'ordre de se rendre auprès de Philippe, roi de Macédoine, pour négocier avec ce prince, déjà dévoué aux Carthaginois. Damippe tomba entre les mains du commandant de la flotte romaine, qui le fit prisonnier. Épicyde mit tout en œuvre pour le délivrer; et Marcellus, qui croyait à propos de ménager Lacédémone, consentit à traiter du rachat de ce captif. Pendant les conférences qui se tinrent à ce sujet vis-à-vis les murs de l'Achradine et de Tyché, près du port Trogile, au pied d'une tour nommée Galéagre, un Romain eut le loisir d'examiner cette tour, d'y mesurer à l'œil les pierres, qui étaient toutes d'une égale grandeur, de les compter, et de reconnaître que la tour, bien moins haute qu'on ne l'avait cru, pouvait être assez facilement escaladée. Le proconsul reçut bientôt cet avis, et ne négligea point. L'embarras était

de dresser les échelles sur un mur, à la vérité peu fortifié, mais que par cette raison même Archimède avait muni de ses machines, et que les assiégés gardaient avec un soin particulier. Le hasard voulut que Marcellus apprit d'un transfuge qu'on allait, le lendemain, célébrer au sein de Syracuse la fête de Diane, qui devait durer trois jours. Épicyde, à qui plusieurs genres de provisions commençaient à manquer, avait du vin en abondance : il en fit distribuer au peuple dans tous les quartiers, aux soldats dans les corps de garde. Tandis qu'on se tenait ainsi en joie, Marcellus choisit l'une des trois nuits pour tenter, non-seulement l'escalade de la tour Galéagre, mais un assaut général. A la suite d'un conseil qu'il tint avec ses tribuns militaires, il choisit un certain nombre de braves centurions, qu'il chargea de rassembler environ mille hommes d'élite, les plus résolus qu'ils connaîtraient. Après avoir fait prendre à cette troupe du repos et un repas, on leur ordonna de se tenir prêts pour une expédition nocturne, à laquelle ils seraient appelés par le son de la trompette. En même temps on faisait provision d'échelles, mais en secret, et en se gardant des espions de l'ennemi.

Aux jours de fêtes, les Grecs commençaient leurs banquets vers deux heures après midi, et les prolongeaient jusqu'à la nuit. Les Romains prirent le temps du premier sommeil des bourgeois et des soldats syracusains, tous plongés dans l'ivresse. Les échelles étant confiées à un seul manipule d'environ cent vingt hommes, on avance sans bruit au pied du mur, on s'empare d'abord de la tour. On monte ensuite, par divers endroits, sur les remparts; et déjà les mille hommes les occupent. D'autres détachements continuent l'esca-

lade; et l'un d'eux s'efforce de faire brèche du côté de l'Hexapyle. Une poterne est abattue, et laisse un passage à un corps très-nombreux. C'est là le rendez-vous de tous les détachements : là viennent se rallier ceux qui sont entrés les premiers dans l'enceinte des murs. Mais ils ont déjà tué quelques Syracusains dans leurs lits; ils en ont épargné d'autres, qui achèvent de s'enivrer. Du haut des remparts, la trompette donne le signal de la bataille. Ce n'est plus en silence, c'est à force ouverte que l'armée romaine marche vers les Épipoles; elle y passe la nuit, et y fait un bruit effroyable, qui néanmoins ne parvient qu'inégalement dans les divers quartiers d'une si vaste cité. Plusieurs habitants descendent le long des murs, et prennent la fuite; d'autres se précipitent dans les fossés; tous croient que l'armée romaine est déjà en possession de la ville entière. Marcellus attendait le point du jour pour y entrer avec le gros de ses troupes. Il fait abattre la magnifique entrée à six ouvertures, et Syracuse le reçoit enfin victorieux dans son enceinte.

Épicyde, qui occupait le palais de l'île d'Ortygie, n'avait été averti de la surprise que lorsque les Romains se rangeaient en bataille dans les Épipoles. Il sortit de son île, et traversa l'Achradine, suivi d'un gros de combattants. Il ne voulait pas croire que l'ennemi fût déjà maître de la place : ce n'était, selon lui, qu'une poignée de téméraires qui, pour jeter l'alarme, avait escaladé les murs, et qu'il serait aisé d'en chasser. Mais, trop sûr enfin que les légions remplissaient les Épipoles, il leur fit lancer des traits, et se retira dans l'Achradine. En ce même moment, Marcellus passait de Tyché dans les Épipoles, et y rejoignait celles de ses troupes qui s'y étaient

établies. Là, dit-on, contemplant le désastre d'une cité longtemps florissante, qui avait résisté si glorieusement aux efforts d'Athènes et de Carthage, il versa des larmes, que lui arrachaient à la fois une honorable compassion pour les vaincus et la joie de sa propre victoire: *Illacrymasse dicitur, partim gaudio tantæ perpetratæ rei, partim vetusta gloria urbis.* Il lui restait cependant à se mettre en possession des quartiers de Néapolis, de l'Achradine et d'Ortygie. Il voulut employer des moyens de conciliation avant de déployer des forces qui ne pouvaient plus manquer d'être victorieuses; et, à son instigation, les Syracusains qui lui étaient affidés engagèrent leurs compatriotes à prévenir, en se rendant de plein gré, d'horribles calamités. Les soldats romains murmuraient de ces complaisances de leur général. A leurs yeux, les richesses de Syracuse étaient une proie qui leur appartenait. Leurs vœux ne furent que trop bien accomplis. Le proconsul ne put pénétrer dans l'Achradine, il la trouva fermée de toutes parts. Épicyde la faisait garder par des déserteurs romains, destinés, s'ils se laissaient prendre, à des supplices dont aucune composition ne devait les sauver. Dans les Épipoles mêmes, la citadelle Euryale tenait encore, défendue par sa situation sur un roc escarpé, auprès d'un grand chemin par où les convois arrivaient. Elle avait pour gouverneur un Argien nommé Philodème, créature d'Épicyde. En vain Sosis, l'ancien préteur, tenta de composer avec cet officier. Le Grec demanda du temps pour délibérer; il prévoyait qu'Himilcon et Hippocrate accourraient au secours de Syracuse à demi conquise, et il voulait leur en donner le temps. Arrêté par ces délais, Marcellus prit d'autres mesures.

Il établit son camp entre Néapolis et Tiché, dans un endroit presque désert. Il aurait pu se rapprocher davantage de l'Achradine ; mais le désir des habitants, et la crainte d'offrir à ses propres soldats des occasions de brigandage, le retinrent loin des lieux trop fréquentés. Il appréhendait d'avoir trop de désordres à réprimer, trop de rapines à punir. Bientôt il vit arriver dans son camp une députation de citoyens de Néapolis et de Tyché, qui, en état de suppliants, la tête ceinte de bandelettes, *cum infulis et velamentis*, se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent qu'il préservât les personnes de tout attentat, et les maisons du pillage. Ils savaient que, pris d'assaut, ils demeuraient, selon les lois de la guerre (si ce sont là des lois), à la merci du vainqueur, eux et leurs biens. Marcellus défendit de mettre à mort et de frapper aucun habitant de condition libre. Quant au pillage, c'était, disait-il, la récompense due à ses guerriers ; mais il annonça aux bourgeois qu'on y procéderait méthodiquement, sans troubler leur tranquillité, et sans rien faire enfin qui ne fût à propos. Il mit autour de son camp des corps de garde, pour empêcher que l'ennemi ne fondît sur ses retranchements, tandis que les soldats rassembleraient le butin qu'ils auraient enlevé. Ces précautions prises, les Romains sortirent du camp en poussant des cris d'allégresse, enfoncèrent les portes des maisons, pillèrent l'or, l'argent, les provisions, les meubles, et revinrent sous leurs tentes, enrichis pour longtemps, sans que le général eût à leur reprocher le plus léger désordre, la moindre violence, et se promettant des moissons plus abondantes, mais non moins régulières, quand l'Achradine et Ortygie leur seraient livrées. Voilà, Mes-

sieurs, d'étranges prix de la bravoure, de singuliers profits des héros! Il faut que de paisibles familles soient dépouillées des fruits de leurs travaux, parce que les tyrans qui les ont opprimées succombent, et que le sort des armes favorise une autre tyrannie. J'ai une trop haute idée de la valeur guerrière, pour ne pas croire qu'elle mériterait de plus nobles récompenses.

Quoi qu'il en soit, Philodème, le gouverneur de la forteresse Euryale, apprenant que les Romains disposaient d'une manière si méthodique de trois parties de la ville, menacé d'être bientôt privé de toute communication avec elles, et par conséquent des moyens de s'approvisionner, ne voyant pas arriver Hippocrate et Himilcon, sur lesquels il avait compté, prit le parti de traiter avec Marcellus. Il obtint la permission de retourner avec sa garnison auprès d'Épicyde, et remit la citadelle. Ce poste affermissait le proconsul dans Syracuse, et lui inspira la résolution d'assiéger l'Achradine par terre. Il la serra en effet de si près, et lui coupa si bien les vivres, qu'elle n'aurait pu résister longtemps, si les généraux Himilcon et Hippocrate n'étaient enfin survenus avec leurs troupes. Himilcon se chargea d'attaquer le camp de Marcellus, Hippocrate d'enfoncer les retranchements de Crispinus, qui n'était pas encore entré dans la ville. En même temps la flotte carthaginoise se rangeait sur le rivage, à portée de l'Achradine, et coupait les communications entre le proconsul et son lieutenant, tandis que, dans l'intérieur de la ville, des troupes syracusaines, commandées par Épicyde, faisaient des sorties sur les postes romains. Ces dispositions n'étaient pas mal combinées. Mais Crispinus repoussa vivement et poursuivit Hippocrate, qui eut

peine à se sauver. Épicyde, qui pour seconder son collègue était sorti des remparts, se vit contraint d'y rentrer. De son côté, Marcellus continuait d'investir l'Achradine, sans en approcher pourtant de trop près; car les Romains craignaient toujours les machines d'Archimède, et le moindre mouvement d'une solive sur les murs les glaçait d'effroi. Il est à remarquer néanmoins que les historiens ne font plus rien faire à cet habile mécanicien; ils le laissent inactif pendant cette troisième année du siége, comme pendant la seconde; et l'on a quelque peine à comprendre pourquoi ils ne le mettent plus en scène.

Un fléau qui s'étendit sur l'une et l'autre armée, la peste, suspendit les hostilités. Produite par les chaleurs de l'automne et par l'insalubrité naturelle du pays, elle affligea les environs de Syracuse encore plus que l'intérieur de la place. Des maladies mortelles, qu'amenaient le mauvais air et l'intempérie de la saison, se propagèrent par les soins mêmes que l'on prit des premières victimes; et bientôt il fallut ou les laisser périr sans secours, ou respirer auprès de leurs lits les poisons de la mort. Les yeux n'étaient plus frappés que du spectacle des funérailles, les oreilles que des gémissements et des cris de la douleur, jusqu'à ce que l'habitude du mal endurcît à tel point les âmes, qu'on refusait la pitié aux mourants et la sépulture aux morts. La terre demeurait jonchée de cadavres exposés aux regards des moribonds. Les odeurs infectes se joignaient aux accès de la terreur, pour ravir le jour aux malades et la santé à ceux qui avaient pu la conserver. Quelques-uns, aimant mieux périr par le fer, allaient attaquer les postes ennemis. Le camp des Carthaginois souffrit

plus que celui des Romains, que trois années de siége avaient acclimatés. Les Siciliens au service de Carthage désertaient des lieux si funestes, et retournaient dans leurs cités, peu éloignées de Syracuse. Les Africains, à qui manquaient de pareils asiles, succombèrent tous avec leurs chefs, Hippocrate et Himilcon. Marcellus, voyant le fléau redoubler ses ravages, logea tous les Romains, y compris ceux qui servaient sous Crispinus, dans les maisons de Tyché, de Néapolis et des Épipoles : les toits et l'ombre les soulagèrent; il en perdit néanmoins un grand nombre. Tel est, Messieurs, le tableau que Tite-Live a tracé, bien plus vivement dans sa langue, de la peste de Syracuse. La même description se retrouve, mais beaucoup plus traînante, au livre XIV[e] du poëme de Silius Italicus :

Fumabat crassus nebulis caliginis aer.
Squalebat tellus, vitiato fervida dorso;
Nec victum dabat, aut ullas languentibus umbras;
Atque ater picea vapor exspirabat in æthra.

Toutefois le poëte exprime plusieurs détails, soit imaginaires, soit réels, dont l'historien ne fait pas mention : la langue sèche, la gorge aride, une sueur froide, une toux âpre, une respiration brûlante :

Arebat lingua, et gelidus per viscera sudor
Corpore manabat tremulo; descendere fauces
Abnuerant siccæ jussorum alimenta ciborum.
Aspera pulmonem tussis quatit, et per anhela
Igneus efflatur sitientum spiritus ora.

Silius peint aussi les cadavres amassés ou épars sans sépulture :

Succubuit medicina malis. Cumulantur acervo
Labentum, et magno cineres sese aggere tollunt.
Passim etiam deserta jacent, inhumataque late
Corpora, pestiferos tetigisse timentibus artus.

Ce fléau avait fort secondé l'habileté de Marcellus et la valeur de ses légions. Les Romains se voyaient délivrés d'une armée considérable, qui les investissait eux-mêmes pendant qu'ils assiégeaient l'Achradine. Ils n'avaient plus à redouter qu'un faible corps de Siciliens, qui se rassemblait en deux bourgades voisines, et qui attendait de Carthage un nouveau renfort. En effet, Bomilcar venait de partir pour l'Afrique à la tête de sa flotte. Il annonçait au sénat carthaginois la mort d'Himilcon ; et, tout en racontant les autres malheurs des troupes africaines et syracusaines, il assurait que les Romains, affaiblis par la maladie, et imprudemment engagés au milieu d'une ville dont ils n'occupaient qu'une moitié, ne résisteraient point à de nouvelles forces de terre et de mer qui se déploieraient soudainement contre eux. Bomilcar obtint cent trente galères et sept cents bâtiments de transport ; on lui confia le commandement de cette flotte. Un si formidable armement surpassait de beaucoup celui qui restait aux Romains sur les côtes de la Sicile. Mais, après une heureuse traversée jusqu'au cap Pachynum, Bomilcar ne put venir à bout de doubler ce promontoire ; des vents contraires le forcèrent d'y relâcher, et laissèrent à Marcellus le temps de prendre ses mesures, quoique le seul bruit du retour de Bomilcar eût alarmé les assiégeants, et rendu quelque courage à leurs ennemis. Le proconsul savait bien que ses vaisseaux étaient inférieurs en nombre : il les fit néanmoins appareiller, résolu de livrer une bataille. Épicyde eut peur de ce mouvement : se croyant perdu si les vents obligeaient la flotte de retourner en Afrique, il prit le parti d'aller la rejoindre, et quitta l'Achradine, en y établissant, pour le remplacer

durant son absence, des officiers étrangers, chefs des troupes mercenaires; ce qui lui semblait plus sûr que de confier la garde de cette place aux Syracusains. Il trouva Bomilcar fort inquiet, malgré la supériorité de ses forces, et ne le détermina qu'avec peine à tenter le sort d'un combat. Les vents s'adoucirent; Bomilcar s'ébranla, doubla le cap, et s'avança vers la haute mer. Marcellus se disposait à le suivre, quand tout à coup l'ennemi prit le large, s'éloigna de la Sicile, et fit voile vers les côtes d'Italie, après avoir envoyé des courriers à Héraclée pour ordonner aux vaisseaux de transport de regagner l'Afrique. Il s'agit sans doute de la ville d'Héraclée située entre Agrigente et Sélinonte. On n'a jamais bien su les motifs de cette résolution de Bomilcar. Épicyde n'osa plus reparaître à Syracuse : il se réfugia dans Agrigente, pour y attendre les événements. Ce misérable intrigant, qui, abusant de la crédulité des Syracusains, avait compromis leur indépendance et leurs plus chers intérêts, les abandonnait au moment où il ne leur restait presque plus d'espoir. C'est ce qu'il faut toujours attendre de gens pareils; mais, au fond, ne plus se mêler de leurs affaires était le plus grand service qu'il pût rendre aux Syracusains, et il y avait longtemps qu'ils auraient dû l'y contraindre.

Les habitants de l'Achradine, et leurs compatriotes campés au voisinage de leurs murs, comprirent qu'il était temps de prévenir par une soumission volontaire les derniers malheurs qui les menaçaient : ils envoyèrent des députés à Marcellus, pour lui offrir de céder à Rome le domaine de leurs anciens rois, et le prier de leur conserver leurs biens, leurs lois, leur liberté. Le proconsul ayant accueilli favorablement ces propositions,

on résolut de lui dépêcher une seconde députation qui pût traiter au nom de toute la cité; mais on craignait d'être traversé par les commandants qu'Épicyde s'était donnés pour substituts. Deux de ces étrangers s'appelaient Philistion et Polyclite; le troisième joignait au nom d'Épicyde le surnom de Sindon. Pour ne plus les craindre, on ne trouva pas de meilleur expédient que de les assassiner tous trois; tant les peuples sont disposés à devenir cruels après qu'ils ont été crédules et lâches! Il se tint une assemblée générale, où ces mêmes Syracusains, qui, en présence de leurs tyrans, osaient à peine se permettre de secrets murmures, se plaignirent à grands cris des maux qu'ils avaient soufferts, et annoncèrent qu'une fois délivrés de l'oppression, ils auraient le courage de se venger des oppresseurs. Il se rencontra pourtant des citoyens qui surent mieux exprimer les véritables intérêts de la patrie. Les députés qui rapportaient les réponses de Marcellus représentèrent qu'après tout les Syracusains n'avaient été malheureux que par leur faute, que par la confiance insensée qu'ils avaient accordée à un Hippocrate, à un Épicyde. L'un était mort de la peste, la peur avait éloigné l'autre, leurs successeurs ne vivaient plus. De tant de Carthaginois prétendus auxiliaires, les uns venaient de périr, les autres de prendre la fuite. Il ne restait plus à Syracuse que ses véritables alliés, les Romains, qui se souviendraient des longs services d'Hiéron plus que des égarements trop expiés d'une aveugle multitude. On nomma de nouveaux préteurs, dont quelques-uns firent partie de la seconde députation qu'on envoyait à Marcellus. Elle rejeta le crime de la rupture des traités sur les deux émissaires d'Annibal; leurs fourberies

et leurs violences avaient enchaîné les volontés. Les bras avaient obéi à la nécessité; les cœurs étaient restés fidèles. Je suppose, Messieurs, que Marcellus savait à quoi s'en tenir sur cette fidélité secrète et sur ces infidélités nécessaires; il n'ignorait pas qu'un peuple entier n'est entraîné par l'ascendant de deux hommes que lorsqu'il est assez déraisonnable pour s'y complaire, ou assez lâche pour y consentir. Tout esclavage qui n'est point établi par la force irrésistible des armes est le crime de ceux qui le subissent, encore plus que de ceux qui l'imposent. Cependant les députés ajoutèrent que la gloire antique de Syracuse allait rejaillir sur son libérateur; que, désormais, les voyageurs qui visiteraient cette cité, en y admirant les monuments des victoires remportées par elle sur les Athéniens et les Carthaginois, se souviendraient que Marcellus a triomphé des vainqueurs de tant d'armées, et qu'elle est ainsi devenue la cliente de la famille Claudia. Pourrez-vous, Messieurs, ne pas reconnaître, dans ces flagorneries, un reste des habitudes serviles que les Syracusains avaient contractées depuis l'avénement d'Hiéronyme? Et ne serez-vous pas indignés de ces misérables considérations personnelles, quand il s'agit des destinées de deux nations? Vous penserez, pour l'honneur de Marcellus, que de pareils motifs n'ont point influé sur sa conduite sage et généreuse; que, tout au contraire, il se serait tenu pour offensé par ces flatteries puériles, s'il avait pu se distraire des intérêts de sa république, et de ceux même de l'alliée qu'elle allait reconquérir.

La capitulation n'éprouvait plus de difficultés que dans l'intérieur de la ville : les transfuges romains, qui formaient une partie de la garnison, se croyaient per-

dus si l'Achradine se rendait, et s'efforçaient de communiquer leurs alarmes aux soldats mercenaires. C'est nous, c'est vous, leur disaient-ils, qu'on va livrer à l'ennemi. La peur arma tous ces barbares; ils coururent chez les nouveaux préteurs, et les massacrèrent. Plus altérés de sang après en avoir fait couler, ils se répandirent dans les rues, exterminant tous ceux qu'ils rencontraient, et joignant le pillage aux assassinats. Pour s'assurer les fruits et l'impunité de leurs attentats, ils créèrent six gouverneurs, trois pour l'Achradine, trois pour Ortygie. A la fin, pourtant, les soldats étrangers se persuadèrent qu'ils avaient été trompés par les déserteurs romains, et furent affermis dans cette idée par les députés revenus du camp de Marcellus, qui protestèrent qu'on ne songeait point à sévir contre les troupes étrangères. Au nombre des six gouverneurs élus par les séditieux, se trouvait un Espagnol appelé Méric, honnête homme, à ce qu'on assure, qui détestait le brigandage auquel il venait de prendre part; ce qui, à vrai dire, n'est pas très-facile à expliquer. Marcellus, qui n'ignorait rien de ce qui se passait dans l'Achradine, résolut de gagner Méric; et, pour y réussir, il mit un jeune soldat espagnol à la suite des négociateurs qu'il envoyait dans la place assiégée. Ce soldat eut avec Méric des entretiens, qui d'abord ne roulèrent que sur les affaires d'Espagne. Le jeune émissaire, qui revenait depuis peu de cette contrée, dit qu'elle allait bientôt devenir toute romaine, par les succès de jour en jour plus éclatants des deux Scipions. Ces premiers propos, jetés à dessein, piquèrent la curiosité du gouverneur; il demanda plus de détails : le soldat ne les lui fit pas attendre; ils tendaient tous à montrer que, si jamais il prenait envie à Méric de re-



tourner en son pays et d'y reparaître revêtu de quelque puissance, il n'avait rien de mieux à faire que d'embrasser le plus tôt possible le parti de Rome. C'était prendre par son faible cet ambitieux officier; et, dès lors, son compatriote n'eut pas de peine à le convaincre qu'empêcher les Syracusains de se livrer au proconsul, c'était s'obstiner à leur perte et à la sienne propre; qu'il valait bien mieux se faire un mérite de la reddition d'une place à demi prise, que d'être écrasé dans sa catastrophe inévitable. Méric n'hésita plus sur le parti qu'il devait prendre; mais il avait cinq collègues qu'il fallait ménager. A leur insu, il envoya son frère au camp romain avec le soldat espagnol. Par l'entremise de ce soldat, le frère de Méric eut avec Marcellus une conférence, où furent concertés, sous la foi de serments mutuels, les moyens d'introduire les troupes romaines dans l'Achradine. Conformément à ces conventions, Méric commença par affecter un grand zèle pour la conservation de la place; il se plaignit de la liberté qu'on y laissait aux députés de Marcellus : il demanda qu'on ne leur permît pas d'y faire tant de courses et d'y exercer tant d'espionnage. A son dire, les députations au proconsul n'étaient pas non plus sans danger; on avait besoin de bien plus de précautions contre un ennemi artificieux. Il conseilla de distribuer les quartiers entre les six gouverneurs, afin que chacun d'eux devînt personnellement responsable d'un service déterminé. On lui confia la partie de l'Achradine qui s'étendait depuis la fontaine Aréthuse jusqu'au grand port, et qui confinait à l'île d'Ortygie. Marcellus, averti de cette disposition, attaqua ce côté de la ville : un bâtiment de transport, remorqué par une quadrirème, y amena une troupe de soldats,

qui descendit à terre vers les six heures du matin, et se présenta devant la porte d'Aréthuse. Méric en ouvrit l'entrée, et reçut le détachement dans l'enceinte, en même temps que Marcellus faisait escalader les remparts voisins. On accourut de toutes parts pour repousser l'assaut, sans songer aux ennemis qui avaient déjà pénétré dans la ville. Ortygie même était abandonnée de sa garnison et de ses habitants, qui volaient à la défense des murs escaladés. C'était ce qu'avait prévu le proconsul. Des barques remplies de soldats romains s'approchèrent de l'île, dont la porte était restée entr'ouverte, en sorte que ces guerriers y entrèrent presque sans combat. Marcellus apprit au même instant l'occupation d'Ortygie et d'une partie de l'Achradine : il fit aussitôt sonner la retraite, craignant que le feu de l'action n'entraînât les soldats à piller les trésors renommés des rois de Syracuse.

Il ne tenait qu'à lui d'exercer les prétendus et horribles droits d'un vainqueur sur une ville jadis alliée, devenue infidèle, et maintenant prise d'assaut. Son premier acte de clémence fut un ordre de laisser échapper les déserteurs romains : il ne voulut pas répandre le sang, même des traîtres. Il accueillit avec bienveillance les habitants des deux quartiers nouvellement réduits. « Vous avez, leur dit-il, effacé par vos outra-
« ges les bienfaits d'Hiéron. Nous vous demandions
« seulement de nous livrer deux intrigants auteurs de
« vos désastres, et de suivre l'exemple de ceux de vos
« magistrats et de vos concitoyens qui se sont réfugiés
« dans nos camps. Vous avez laissé à l'Espagnol Méric
« le soin d'accomplir, un peu tard à la vérité, les devoirs
« des Syracusains. » J'avoue, Messieurs, que je ne

saurais approuver l'éloge que Marcellus semble faire ici, du moins dans Tite-Live, de la conduite de Méric, qui, après tout, n'était qu'un traître. Qu'on profite des trahisons, c'est le droit ou l'usage de la guerre; mais il est injuste, imprudent même, et à tout le moins inutile, de les louer. « Vivez, Syracusains, poursuit « Marcellus, vivez; et que la perte de vos biens soit « l'unique châtiment de vos infidélités. » Le questeur eut ordre de s'emparer du trésor des rois au profit de la république. Le surplus du butin fut abandonné aux soldats; il ne paraît pas que le général s'en soit réservé aucune partie. La trompette annonça le pillage : rien dans Ortygie, rien dans l'Achradine n'échappa aux ravisseurs; et, la cruauté s'associant comme d'elle-même aux rapines, le sang coula dans plusieurs habitations privées. Vous nommez d'avance, Messieurs, la plus illustre victime, Archimède. Sa mort est diversement racontée. Les uns disent qu'il portait à Marcellus une caisse d'instruments de mathématiques, lorsque des soldats qui le rencontrèrent, croyant faire une riche capture, l'immolèrent pour s'en emparer. Les autres, qu'occupé à tirer des lignes et à résoudre des problèmes de géométrie, il fut abordé par un légionnaire, qui lui demanda son nom; qu'Archimède, plongé dans une méditation profonde, pria le *soudard* de ne point l'interrompre, et que celui-ci, offensé de cette réponse, se précipita sur lui, et l'étendit mort sur la place. Suivant le récit le plus ordinaire, Archimède, pendant qu'on saccageait l'Achradine, travaillait, au fond de son cabinet, à démontrer rigoureusement une proposition de géométrie; ni le bruit des armes, ni les cris du peuple, n'avaient pu le distraire de son travail. Un Romain,

pénétrant dans sa retraite, l'y trouva traçant en pleine paix des lignes droites et des lignes courbes, et lui mit l'épée sous la gorge. « Un moment, dit Archimède; « attendez que j'aie achevé ma démonstration : j'aurai « bientôt fait, et vous m'égorgerez ensuite, si tel est « votre bon plaisir. » Ce sang-froid, à la vue d'un péril extrême, étonna l'assassin, qui força le géomètre d'interrompre son ouvrage et de le suivre chez le proconsul. Il fallut obéir : Archimède prit sous son bras une cassette contenant des sphères, des horloges solaires, d'autres instruments de son invention, dont il voulait faire présent à Marcellus. Le pillard, s'imaginant que la cassette renfermait de l'or et de l'argent, ne résista point aux attraits de cette proie, et ne vit rien de mieux à faire, pour s'en assurer la possession, que de tuer le propriétaire. Toutes ces narrations offrent un fonds commun; mais les variantes et les invraisemblances de la plupart des détails autorisent à craindre que ce ne soit là qu'un conte inventé pour attribuer au premier mathématicien de l'antiquité une fin analogue aux travaux de toute sa vie. Ce qui est trop certain, c'est qu'il périt sous les coups de l'un des brigands de cette journée. On dit que Marcellus le pleura, et combla ses parents de bienfaits ou d'honneurs. Mais il me semble que le proconsul aurait pu et dû s'épargner tant de réparations et tant de regrets, en prenant d'avance, pour la conservation des jours d'Archimède, des mesures efficaces, semblables à celles qui sauvèrent les trésors du palais des rois. Il fallait, au moment même de l'entrée dans l'Achradine et dans l'île d'Ortygie, envoyer à la demeure du géomètre, comme à ce palais, une garde forte et fidèle, qui la préservât de toute atteinte. Archi-

mède mourait âgé de soixante-quinze ans, vers la fin de l'automne 212 avant J. C. De là jusqu'à la questure de Cicéron en Sicile, il ne s'est écoulé que cent quarante-sept ans; et, en moins d'un siècle et demi, les Syracusains avaient perdu le souvenir de l'homme de génie dont le nom devait le plus illustrer leur cité. Cicéron, au livre V de ses *Tusculanes*, l'oppose à Denys le Tyran, et s'exprime en ces termes : « Je parle d'Archi« mède, que je veux tirer encore une fois de la poussière, « l'ayant déjà en quelque sorte ressuscité jadis. Car, « pendant que j'étais questeur en Sicile, j'eus la curio« sité de rechercher son tombeau à Syracuse. On n'y « connaissait plus du tout ce monument; on préten« dait qu'il n'en subsistait aucun vestige : mais je le « cherchai avec tant de soin et de persévérance, qu'à « la fin je le déterrai sous des ronces et des épines. Je « parvins à cette découverte à l'aide de quelques vers « que je savais avoir été gravés sur sa tombe, et qui « disaient qu'on avait placé au-dessus une sphère et « un cylindre. M'étant donc transporté hors de l'une « des portes de Syracuse, dans un champ couvert de « tombeaux, et portant sur tous les points des regards « attentifs, je découvris, sur une petite colonne qui s'é« levait par-dessus les buissons, le cylindre et la sphère. « Je dis aussitôt, aux principaux Syracusains qui m'ac« compagnaient, que c'était sans aucun doute le monu« ment d'Archimède. En effet, dès qu'on eut fait venir « des ouvriers pour abattre les buissons et nous ouvrir « un passage, nous nous approchâmes de la colonne, « et nous lûmes sur sa base ce qui restait de l'inscrip« tion; elle n'était plus qu'à demi lisible; le temps en « avait effacé une partie. C'est ainsi qu'une des illustres

« cités grecques ignorerait encore où est le tombeau « du plus habile de ses citoyens, si un homme de la « petite ville d'Arpinum » (vous savez, Messieurs, que c'était la patrie de Cicéron) « n'était venu le lui ap« prendre. »

La sagesse, la modération, l'humanité de Marcellus inspiraient aux Grecs une meilleure idée du caractère moral des Romains. Jusqu'alors les Grecs s'étaient crus fort supérieurs à eux en vertus civiles. Ils trouvaient, dans les guerriers de Rome, une austérité presque rustique. Marcellus dissipa ces préjugés par ces actes de clémence. Maître de Syracuse, il eut à prononcer, peu après, sur le sort d'une ville sicilienne appelée Engyum ou Enguium, aujourd'hui Gangi, et autrefois très-considérable, à ce que dit Cicéron dans sa troisième *Verrine*. C'était une colonie crétoise : les habitants tenaient de leurs fondateurs une superstition qu'il était dangereux de contredire. Ils disaient que certaines déesses, apparemment Cybèle, Vesta, Junon et Cérès, qualifiées mères, apparaissaient de temps en temps dans un temple. Un homme d'esprit, nommé Nicias, s'était permis quelques plaisanteries sur ces apparitions; et, ce que lui pardonnaient encore moins ses concitoyens dévoués à Carthage, il inclinait pour le parti des Romains. De zélés personnages songeaient à le faire condamner à mort, comme un impie. Il eut avis de ce projet; et, pour en prévenir l'effet, il usa d'un expédient assez étrange : il contrefit l'insensé. Un jour qu'il haranguait le peuple, il se laissa tomber, fit des contorsions hideuses, poussa des cris perçants, déchira ses habits. On le crut agité par les Furies; on supposa que les déesses mères se vengeaient ainsi de

celui qui les avait outragées. Ce délire simulé lui valut la permission ou même l'ordre de sortir de la ville. Sa femme, avec laquelle il s'était concerté, le suivit, comme pour courir après lui à travers champs. Ils se réfugièrent tous deux avec leurs enfants auprès de Marcellus, qui les prit sous sa protection. Les gens d'Engyum, se voyant joués, redoublèrent de fureur contre les Romains, et se livrèrent à des emportements que le proconsul ne voulut pas laisser impunis. Il court à Engyum, il entre dans la ville, il menace les habitants. Mais Nicias survient, Nicias intercède pour ses compatriotes, qui l'ont voulu proscrire lui-même; ses plus cruels ennemis sont ceux pour lesquels il implore le plus ardemment la clémence du vainqueur, dont il baise les mains, dont il embrasse les genoux, en versant de grosses larmes. Marcellus se laisse attendrir; lui convient-il d'être plus rancuneux que Nicias? non; il pardonne; il ne permet pas que la ville éprouve le moindre dommage; mais il comble Nicias de largesses et d'honneurs. On dit même qu'il lui donna des terres, ce qui supposerait pourtant quelque expropriation, et par conséquent quelque dommage supporté ou par la commune ou par les particuliers. C'est Plutarque qui nous fait tout ce récit, en ajoutant que « Posidonius « le philosophe l'escript ainsi dans son histoire. » Il est pénible de révoquer en doute un conte si moral; mais à côté des détails fort édifiants qu'il présente il en est de si peu vraisemblables, qu'ils auraient besoin d'être mieux attestés. Ce trait, en le prenant pour réel, aurait contribué à populariser Marcellus chez les Siciliens, à leur montrer qu'il savait gagner les cœurs aussi bien que prendre les villes.

Il ne termina ses expéditions en Sicile que dans le cours des trois premiers mois de l'an 215. Presque toutes les cités de cette île lui envoyèrent des députations, et furent traitées par lui selon leurs divers mérites. Ceux qui, avant la prise de Syracuse, n'avaient pas abandonné Rome, ou s'étaient empressés de rentrer dans son alliance, obtinrent l'accueil honorable qu'on devait à leur fidélité. Ceux que la crainte seule avait forcés de se rendre subirent la loi du vainqueur et le sort des vaincus, *ut victi a victore leges acceperunt.* Tite-Live emploie ces expressions un peu vagues, et ne les explique par aucun détail. Cependant il restait aux Romains des ennemis à désarmer dans les environs d'Agrigente. Là commandaient, pour les Carthaginois, Hannon, Épicyde, et un troisième chef qu'Annibal avait envoyé en remplacement d'Hippocrate. Ce troisième officier était un Libyphénicien, c'est-à-dire d'une race mixte libyenne et punique, *mixtum punicum afris genus*, dit ailleurs Tite-Live. Il s'appelait Mutinès, capitaine actif, habile, digne élève d'Annibal. Épicyde et Hannon lui cédèrent le commandement des Numides auxiliaires, avec lesquels il ravagea les possessions des Romains, contint les alliés de Carthage, et les secourut fort à propos. Mutinès remplissait du bruit de sa renommée la Sicile entière; il relevait le courage presque abattu et les espérances du parti carthaginois. Les deux lieutenants, l'un Syracusain et l'autre Africain, qui se tenaient renfermés dans Agrigente, enhardis par les conseils et plus encore par les succès de Mutinès, osèrent sortir des remparts et camper sur les bords du fleuve Himéra. Informé de leur marche, le proconsul se mit aussitôt en campagne, et prit position à qua-

tre milles des ennemis, afin d'être à portée d'observer leurs desseins et leurs mouvements. Mutinès, pour ne pas lui laisser le temps de la réflexion, ni le moyen de retarder l'engagement, passa le fleuve, chargea les postes avancés, et porta dans les rangs le trouble et l'épouvante. Dès le lendemain, il livra une bataille régulière, et refoula les Romains dans leurs retranchements. Au moment de ces succès, il reçut la nouvelle d'une sédition de Numides; trois cents d'entre eux venaient de quitter le camp, et de se retirer à Héraclée Minoa. Mutinès part; il va calmer les esprits, il veut ramener les mutins sous leurs étendards. En partant, il recommande à ses deux collègues, Épicyde et Hannon, de n'engager aucune action en son absence. Cette espèce d'injonction les offensa l'un et l'autre, surtout Hannon, à qui la gloire de Mutinès donnait déjà de l'ombrage. Un Mutinès, un Africain amphibie, viendrait lui faire la loi, à lui Hannon, général carthaginois, envoyé par le sénat et par le peuple? Épicyde hésitait : Hannon sut l'entraîner à traverser le fleuve et à présenter la bataille : attendre Mutinès, ce serait lui ménager l'honneur de la victoire. Marcellus, qui jadis avait repoussé des murs de Nole Annibal tout fier encore de la journée de Cannes, ne se sentait pas disposé à céder à des ennemis qu'il venait de vaincre par mer et par terre. Il ordonne à ses soldats de s'armer à la hâte, de se mettre en marche, de se ranger en bataille. Dix Numides accourent vers lui; ils sont sortis des rangs carthaginois; ils annoncent que leurs compatriotes ne prendront aucune part au combat, qu'ils sont tous animés du même esprit que les trois cents déjà retirés à Héraclée; que de plus ils s'indignent de la basse jalou-

sie des deux chefs, qui veulent en finir avant le retour du troisième. Les Numides sont des perfides, mais cette fois ils tinrent parole : ils restèrent immobiles sur les ailes. Quand ils virent l'armée carthaginoise en déroute, ils l'accompagnèrent dans sa fuite jusqu'au point où elle prit brusquement la route d'Agrigente. Alors ils se débandèrent, et cherchèrent des asiles dans les places voisines. Le bruit de cette défection de la cavalerie numide avait couru de rang en rang dans l'armée romaine : Marcellus n'eut besoin d'aucun autre moyen d'enflammer le courage de ses guerriers. Leur premier choc frappa l'ennemi d'épouvante, et décida la victoire : les Carthaginois perdirent plusieurs milliers d'hommes et huit éléphants.

Tel fut le dernier exploit de Marcellus en Sicile. Après avoir réglé les affaires de cette île avec une intégrité digne de la majesté du peuple romain, il fit transporter à Rome, pour l'ornement de cette ville, les statues et les tableaux qui remplissaient Syracuse. C'étaient, si l'on veut, des dépouilles acquises par le droit de la guerre; mais, ajoute Tite-Live, c'est aussi l'origine et d'une funeste admiration pour les arts grecs, et de cette cupidité plus honteuse qui depuis porta les Romains à dépouiller indistinctement les édifices sacrés et profanes, au risque des plus déplorables représailles. De tant de chefs-d'œuvre jadis admirés par les étrangers dans les temples que Marcellus avait dédiés et si superbement décorés près de la porte Capène, à peine en subsiste-t-il maintenant quelques débris. Vous voyez, Messieurs, que Tite-Live n'approuve point la translation de ces modèles des beaux-arts. Avant d'adopter une opinion sur cet article, il est à propos d'entendre

ce qu'en dit Plutarque. « Au demourant, Marcellus es- « tant rappelé par les Romains pour la guerre qu'ils « avoient dedans leur païs et à leurs portes, s'en re- « tourna, rapportant quant et luy la plus grande par- « tie des plus beaux tableaux, peintures, statues et « autres telz ornements qui fussent à Syracuse, en in- « tention d'en embellir son triomphe, et puis après en « parer et orner la ville de Rome, laquelle auparavant « ne cognoissoit rien d'exquis ou de singulier en telz « ouvrages : car ceste politesse et ceste grace et gen- « tillesse d'ornements de peinture et de sculpture n'y « estoit point encore entrée, ains estoit seulement « pleine d'armes barbaresques, de harnois et de dé- « pouilles toutes souillées de sang, et couronnées de tro- « phées et de monuments des victoires et triomphes « gaignés sur divers ennemis; qui n'estoient point spec- « tacles plaisants, ains plus tost effroyables à veoir, ni « propres pour spectateurs tendres et delicats, ains plus « tost, comme Epaminondas appelloit la plaine de la « Bœoce, l'eschaffault où Mars jouoit ses jeux; et Xé- « nophon appelloit la ville d'Ephese la boutique de la « guerre : aussi me semble-t-il que l'on eust pu lors ap- « peller la ville de Rome le temple de Mars guerroyant, « ainsi que dit Pindarus. » Plutarque fait ici allusion aux premiers vers de la seconde Pythique de Pindare, où Syracuse, et non Rome, est appelée vaste champ de Mars Μεγαλοπόλιες ὦ Συράκοσαι, βαθυπολέμου τέμενος Ἄρεος. Ensuite Plutarque met en opposition avec la conduite de Marcellus celle de Fabius, qui ne voulut emporter de Tarente aucune de ces vaines images; et il poursuit en ces termes : « Les gens d'honneur re- « prenoient Marcellus premierement pour ce qu'ilz di-

« soient qu'en ce faisant il avoit suscité une grande « haine et envie contre la ville de Rome, en laquelle « non-seulement les hommes, mais aussi les dieux, es- « toient détenus prisonniers et menez en triumphe; « et puis pour ce qu'il avoit empli le commun populaire « de curiosité oisifve et de babil, attendu qu'il ne fai- « soit plus aultre chose, la plus part du jour, que s'a- « muser à causer et à deviser de l'excellence des ou- « vriers et de leurs arts et ouvrages, là où auparavant « ilz n'avoient accoustumé que de labourer ou de faire « la guerre, sans sçavoir que c'estoit de delices ny d'oi- « sifve superfluité, comme dit Euripide en parlant « de Herculès :

Simple il estoit grossement atourné,
Mais de vertus principales orné. »

Plutarque avoue néanmoins que le peuple de Rome sut gré à Marcellus d'avoir embelli la ville « des inge- « nieuses delices et elegantes voluptés des Grecs ; » et que ce grand capitaine « s'en glorifioit entre les Grecs « mesmes, disant qu'il avoit enseigné aux Romains à « priser et estimer les beaux et admirables ouvrages « de la Grece, ce qu'ils ne savoient pas auparavant. »

Vous voyez, Messieurs, qu'il se présente ici une double question : Était-ce compromettre les intérêts de Rome, que d'introduire chez elle les beaux-arts? Était-ce blesser les droits des Syracusains, que de leur enlever des ouvrages de sculpture et d'architecture? Ni les déclamations de vingt sophistes, ni l'éloquence de J. J. Rousseau, n'ont persuadé le genre humain de l'influence pernicieuse des arts et des lettres. On sait bien que les plus nobles genres d'études et de travaux peuvent prendre des directions fausses et nuisibles; mais d'eux-mê-

mes, et par leur nature, ils ne tendent évidemment qu'à développer les idées, la raison et la puissance de l'homme; qu'à embellir la vie, qu'à garantir la liberté, qu'à perfectionner la société, qu'à établir la véritable civilisation. Il n'appartient qu'aux arts d'éclairer les peuples, qu'aux peuples éclairés d'être libres, qu'aux peuples libres d'être sages. Ce n'étaient point les chefs-d'œuvre ou les essais des talents qui avaient perverti et asservi les Syracusains : au contraire, là, comme ailleurs, le mal est venu de l'ignorance grossière de la multitude. Elle manquait de l'instruction qui la pouvait seule prémunir contre les manœuvres des factieux, des intrigants, des oppresseurs. Les Syracusains ont mérité leur triste sort, en proscrivant leurs concitoyens les plus fidèles, et en se livrant à leurs plus perfides ennemis, aux Adranodore, aux Hippocrate, aux Épicyde, aux Carthaginois; en rompant, sans cause légitime, une ancienne et utile alliance avec Rome. Cette fois, Rome n'était point injuste; le siége de Syracuse devenait l'une des opérations nécessaires, indispensables de la guerre qu'elle soutenait contre Carthage. Marcellus vainqueur n'a point usé de tous les pouvoirs qu'une horrible jurisprudence semblait ériger en droits : si l'on peut lui reprocher quelque négligence, s'il n'a pas su prévenir ou empêcher tous les attentats, on est forcé de rendre hommage à sa modération, même à sa générosité. J'ignore sur quels fondements on prétendrait qu'une nation victorieuse, qui vient d'être forcée d'entreprendre une expédition dispendieuse, n'a pas le droit de s'en dédommager en exigeant des tributs, et en se maintenant en possession de quelques-uns des fruits et des monuments de ses triomphes. S'il est une proie dont

il soit légitime de se décorer après qu'on l'a justement conquise, ce sont les plus brillants symboles de la puissance humaine, c'est-à-dire les chefs-d'œuvre des arts. Je ne sais pas de plus douce interprétation de l'axiome *Væ victis!*

Nous n'avons pu porter aujourd'hui nos regards que sur la Sicile; nous aurons à considérer dans notre prochaine séance ce qui se passait en même temps dans l'Italie continentale et en Espagne, et nous complèterons ainsi l'histoire du consulat de Flaccus et d'Appius jusqu'au 23 mars 211.

CENT SEPTIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 212 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, dans notre dernière séance je ne vous ai entretenus que de la Sicile. J'ai raconté comment le proconsul Marcellus s'empara d'abord de trois quartiers de Syracuse, Tyché, Néapolis, Épipoles; comment, tandis qu'il investissait particulièrement l'Achradine, une maladie pestilentielle enlevait un grand nombre de ses soldats, et lui ménageait néanmoins des succès, en exerçant bien plus de ravages sur les assiégés et sur les Carthaginois. Bomilcar obtint du sénat africain une nouvelle flotte avec laquelle il aborda le cap Pachinum; Épicyde alla le rejoindre; Marcellus courut pour leur livrer bataille: mais Bomilcar s'enfuit vers les côtes d'Italie, Épicyde se réfugia dans Agrigente, et Marcellus revint achever le siége d'Achradine. Des conférences allaient aboutir à une capitulation, lorsque des déserteurs romains, qui la redoutaient comme leur arrêt de mort, excitèrent une révolte. Les séditieux se nommèrent six gouverneurs, dont l'un, Espagnol de nation, s'entendit avec Marcellus, et livra la porte d'Aréthuse aux Romains. Ils furent bientôt maîtres et d'Achradine et d'Ortygie. J'ai exposé les suites de cette conquête; j'ai recueilli surtout ce qu'on rapporte de la mort d'Archimède. Vous avez ensuite entendu un récit de Plutarque, relatif à la ville d'Engyum, dont les habitants avaient proscrit leur concitoyen Nicias : vaincus et conquis, ils

furent traités avec la plus généreuse clémence et par Nicias lui-même et par Marcellus. Ce proconsul se porta peu après sur Agrigente, et mit en déroute les troupes d'Hannon et d'Épicyde, en l'absence de Mutinès, troisième lieutenant d'Annibal. Ainsi se terminèrent les campagnes de Marcellus en Sicile : il en rapporta dans Rome des tableaux, des statues, chefs-d'œuvre d'artistes grecs.

Les deux consuls Quintus Fulvius Flaccus et Appius Claudius Pulcher, après avoir accompli tous les actes religieux, étaient partis ensemble pour le Samnium vers le 1er juin 212. Ils avaient résolu d'assiéger Capoue, persuadés qu'il fallait emporter cette place pour priver l'ennemi de sa principale ressource. De son côté, Annibal s'occupait des moyens de surprendre Tarente, ou du moins Thurium : il songeait surtout à profiter du mécontentement que ces deux cités venaient d'éprouver. Le sénat s'était aperçu de leur penchant pour le parti carthaginois, et des mouvements d'Annibal autour d'elles : en conséquence, non content de mettre dans l'une et l'autre de fortes garnisons romaines, il avait exigé un assez grand nombre d'otages, qu'il faisait garder à vue dans un édifice public, sur le mont Aventin, en face du temple de la Liberté. Tarente avait alors à Rome un envoyé, nommé Phinéas, qui, s'y voyant fort désœuvré, voulut se désennuyer par une intrigue. Il eut accès auprès des otages, ses compatriotes, sur lesquels on n'exerçait pas une vigilance bien sévère, parce qu'ils ne semblaient avoir aucun intérêt à s'échapper. Phinéas leur en inspira la pensée, et offrit de leur fournir des moyens d'évasion. Il corrompit quelques-uns de leurs gardes, préposés à la conservation du

temple voisin; et, se mettant à la tête des fugitifs, il les fit partir de nuit, les conduisit par des sentiers détournés, gagna enfin avec eux Anxur ou Terracine. On courut après eux, et on les saisit dans ce lieu même. Il eût été plus prudent sans doute de les épargner, de se borner à les retenir dans une prison plus étroite; mais on n'écouta que les premiers mouvements de la colère tous : ces otages furent frappés de verges, et précipités du haut du Capitole. Les Thuriens et les Tarentins dissimulèrent d'abord leurs ressentiments. A Tarente, la garnison commandée par Livius Macatus était trop forte pour qu'on osât l'insulter; mais il se trama entre treize jeunes seigneurs un complot qui devait livrer la place au général carthaginois, et qui avait pour chefs deux hommes de la plus haute distinction, Nico et Philomène. Ne voulant pas traiter par lettres avec Annibal, ils feignirent une partie de chasse nocturne; et, sortant tous treize de la ville par différentes issues, vers le coucher du soleil, ils se réunirent au rendez-vous qu'ils s'étaient donné. Le camp des Carthaginois n'était pas loin : ils y parvinrent à travers les forêts; et, de peur que leur nombre n'alarmât les sentinelles, Philomène et Nico se présentèrent seuls, laissant leurs onze compagnons cachés dans l'épaisseur du bois. Introduits dans la tente du général, les deux conjurés exposèrent leurs desseins, et les motifs qui les leur avaient inspirés. Annibal jugea qu'il fallait saisir une si heureuse occasion d'accomplir sans péril une conquête depuis longtemps désirée; mais, afin qu'on ne soupçonnât point la conférence qu'il venait d'avoir avec ces jeunes Tarentins, afin que la garnison romaine n'eût point à rechercher les causes de leur trop lon-

gue absence, il leur permit d'enlever un troupeau de bœufs dans un pâturage voisin, de rentrer dans la ville avec cette proie, de déclarer enfin que l'ardeur du butin les avait emportés jusqu'au voisinage du camp ennemi. Le commandant Macatus les reçut de fort bonne grâce : il était homme de plaisir, aimant la table et surtout le gibier. Ils lui promirent de lui amener de temps en temps de forts convois; Philomène, chasseur de profession, lui fit des présents exquis. Dès lors les permissions de chasser, de butiner ne leur manquèrent plus : ils eurent autant de conférences qu'ils voulurent avec Annibal, et obtinrent de ce général la plus solennelle promesse que Tarente, lorsqu'il en deviendrait maître, ne souffrirait aucun dommage en ses biens, en ses lois, en sa liberté; qu'elle ne serait assujettie à aucun tribut, ni forcée de recevoir une garnison carthaginoise. Du reste, on lui abandonnait, à lui et à ses soldats, tout ce que les Romains possédaient au sein de la place. Ces conditions acceptées, on convint d'un signal que donneraient les conjurés toutes les fois qu'ils demanderaient des entretiens. Philomène en eut ainsi de très-fréquents avec le général africain. Le prétexte de la chasse autorisait toutes les sorties du Tarentin, et les présents de gibier lui ouvraient les portes à toutes les heures de la nuit. Il menait toujours avec lui une escorte nombreuse et une meute de chiens. La chasse était, disait-il, son unique plaisir, sa seule manière de vivre. Lorsqu'il revint chaque fois avec une provision suffisante, elle lui était fournie par des Carthaginois qui avaient chassé à son profit, pendant qu'il conférait d'affaires plus sérieuses avec leur chef. Au milieu de la nuit, et au premier coup de sifflet de Philomène, les

Romains lui ouvraient une poterne, comme au pourvoyeur de leur commandant, et ils recevaient une part de la proie pour leur récompense. Ce manége dura fort longtemps sans éveiller le moindre soupçon. Quand vint le moment d'exécuter l'entreprise, Annibal s'éloigna de Tarente à une distance de trois journées, sans doute afin de rendre moins suspectes les menées des conspirateurs. Établi dans son nouveau camp, il feignit d'être malade; autre moyen d'écarter toute défiance. On le croyait oisif en ce poste : il y recevait des nouvelles de ses treize affidés. Ils le prièrent de partir en diligence et d'approcher de la ville. A cet effet, il se fit suivre de dix mille hommes tant cavaliers que fantassins, les plus alertes et les plus braves de son armée, ayant des vivres pour quatre jours. Environ quatre-vingts Numides le précédaient à cheval, chargés de veiller sur les routes, et de faire rebrousser chemin à toutes les personnes allant à Tarente, même de les tuer au besoin. Cet escadron ne passa que pour un parti carthaginois; on ne se douta point du corps d'armée qui marchait derrière. Arrivé à quinze milles de Tarente, Annibal fit halte sur les bords d'une rivière qui arrosait un vallon environné de montagnes; lieu trop écarté, trop désert, pour qu'on l'y pût découvrir. Il y rassembla ses guerriers, et, sans leur dévoiler son dessein, il leur ordonna de ne point se disperser, de rester attentifs aux commandements des officiers, de ne tenter, sans ordre, aucune entreprise. Il assurait qu'on ne tarderait point à recueillir les fruits de cette obéissance. Cependant Philomène, sorti, comme de coutume, sous prétexte d'une chasse, pénètre jusqu'au vallon : il rend compte au général de l'état de Tarente; il annonce que l'occasion

se présente de s'en emparer dès la nuit même. Macatus doit figurer dans un festin qui se donnera près du temple des Muses, dans la grande place. Le commandant ne s'y ménagera pas; et, pour peu qu'on se hâte, on va le trouver ivre et assoupi par la bonne chère. En effet, au milieu de ce repas, Macatus reçut l'avis de l'approche d'un parti de cavaliers numides aux environs de la ville. Loin de s'en épouvanter, il se persuada de plus en plus qu'Annibal n'était pas sorti de son camp, tint table jusqu'au soir, et remit les affaires au lendemain. Nico et les autres conjurés employaient mieux leur temps : ils épiaient Macatus. Quand ils le virent rentrer en son logis, ils l'abordèrent d'un ton familier, en contrefaisant l'ivresse, et lui tinrent des propos plaisants qu'il écouta fort volontiers, le festin l'ayant mis en joie; ils ne le quittèrent que lorsque le sommeil l'eut accablé. A l'instant ils avertissent leur troupe, et font toutes les dispositions nécessaires pour introduire l'ennemi. Il était minuit, un profond silence régnait en tous lieux. Philomène revient; à son coup de sifflet ordinaire, la poterne s'ouvre devant lui; il aide à porter sur une civière un énorme sanglier. Le Romain qui est là de garde considère l'animal, et, tandis qu'il l'admire, se sent percé d'un coup d'épée qui l'étend par terre : trente Carthaginois entrent à la suite de la civière, brisent la porte, appellent une troupe plus nombreuse de leurs camarades; et tous les soldats endormis au corps de garde sont égorgés. Annibal devait entrer par la porte Téménide, qui regardait la campagne et qui tenait son nom de Téménus, descendant d'Hercule. Sur une hauteur appelée du nom d'Hyacinthe, le général carthaginois allume un feu qui avertit

de son arrivée : Nico répond à ce signal par un flambeau qu'il élève du milieu de la ville. Annibal attaque la porte en dehors, et Nico en dedans : des deux parts on fait main basse sur tous les Romains qui la défendent. Le vainqueur s'avance sans résistance par la rue Bathéa, et range son infanterie en bataille sur la grande place, laissant hors des murs sa cavalerie, qui tombera sur la garnison romaine si elle sort. Les Tarentins sont invités à rester paisiblement dans leurs maisons, et à ne pas s'épouvanter : l'ordre est donné de n'épargner aucun Romain. Macatus, instruit enfin de cette catastrophe, songe au moins à sa sûreté personnelle; il a, malgré quelque reste d'ivresse, assez de présence d'esprit pour gagner une des portes qui s'ouvrent sur la mer, monte sur une barque, et se sauve dans la citadelle, gardée par les siens.

Philomène, impatient de venger les otages tarentins précipités du Capitole, fait sonner la trompette à la manière romaine. Les soldats de la garnison accourent à ce signal, et sont massacrés avant la fin de la nuit par les Carthaginois. Au point du jour, les Tarentins qui ont entendu ce tumulte en ignorent encore la cause. Plusieurs se figurent que ce sont les Romains qui ont pris querelle entre eux ; mais on est bien détrompé en voyant les Carthaginois dépouiller les cadavres des soldats de Macatus. Les habitants, convoqués sans armes sur la place publique, écoutent des harangues où on les félicite d'être délivrés du joug romain. Tous n'étaient pas également rassurés par ces protestations : ceux qui avaient contracté des engagements particuliers avec Rome prirent le parti de se réfugier dans la citadelle, encore occupée par un assez grand nombre de

guerriers. Mais ceux des gens de Tarente qui ne s'étaient point déclarés contre Carthage se confièrent en ses promesses, et reçurent en effet d'Annibal un gracieux accueil. Il savait adoucir à propos sa férocité naturelle, et dissiper l'effroi qu'il avait excité. Il retraçait les témoignages de bienveillance donnés par lui aux Italiens après ses victoires de Trasimène et de Cannes, et opposait à ce tableau celui de la conduite atroce de Rome à l'égard des otages. En congédiant l'assemblée, il enjoignit d'inscrire le mot *Tarentin* sur chaque maison habitée par les bourgeois, et ajouta que si quelqu'un s'avisait d'afficher cette inscription sur une seule demeure des Romains, cette infidélité serait punie de mort. Ces précautions prises, il partagea ses troupes en deux bandes, l'une pour piller les maisons non inscrites, l'autre pour repousser les attaques imprévues. Le pillage s'opéra sans désordre, et le butin, quoique si partiel, surpassa les espérances des Carthaginois.

La citadelle, forte par sa situation et par son enceinte, bâtie dans une presqu'île sur un terrain plat, et entourée de rochers escarpés, semblait inabordable au moins de trois côtés. Le général africain, après des tentatives inutiles, désespéra de l'emporter d'emblée. Il prit soin de fermer de murailles la partie de la ville qui regardait cette forteresse, et qui restait exposée à découvert aux attaques de la garnison. Il prévoyait que les Romains s'efforceraient de renverser ces barrières, et que l'ardeur des combats pourrait les entraîner fort loin. Le fossé était creusé : on allait jeter les fondements d'un mur opposé à celui de la citadelle. La garnison ne manqua point de faire une sortie, qui fut mollement repoussée. Annibal feignit une retraite; les Ro-

mains le poursuivirent jusque dans l'intérieur de la ville, et tombèrent dans les embuscades qu'il avait préparées; il en périt un grand nombre dans les rues et dans le fossé; et ce carnage leur ôta pour quelque temps la tentation de ruiner les travaux commencés. Le mur s'éleva sans obstacle, aux yeux de Macatus. On creusa même un second fossé en deçà du rempart; et la terre jetée le long de la ville forma un boulevard soutenu de pieux, hérissé de palissades, et presque aussi fort qu'une enceinte bâtie de pierres. D'autres ouvrages, construits encore derrière ce rempart, achevaient de rendre la ville imprenable du côté de la citadelle. Dès lors les Tarentins se crurent capables de se défendre eux-mêmes, sans le secours des Carthaginois; et Annibal, pour ne pas devenir suspect à ses nouveaux alliés, se retira sur les bords d'une rivière nommée jadis tantôt Galésus, tantôt Eurotas, aujourd'hui Tara. Lorsqu'il eut établi là son camp, à cinq milles de Tarente, il résolut d'assiéger la citadelle en bonne forme. Il visitait fréquemment la ville, où il n'avait laissé qu'autant de ses soldats qu'il en fallait pour aider les habitants à perfectionner leurs constructions. Considérant que la forteresse était accessible par la langue de terre qui la joignait de plein pied à la ville, il fit avancer vers ce lieu ses machines, et forma une ligne de circonvallation. Cependant il arrivait aux Romains un renfort envoyé par mer de Métaponte; et, ce secours ayant relevé leur courage, ils risquèrent une sortie, qui leur réussit à tel point, qu'ils démolirent les ouvrages et brûlèrent les machines des assiégeants. Annibal crut à propos de discontinuer l'entreprise; seulement il avait des mesures à prendre pour laisser la mer libre aux

Tarentins; car la citadelle, située à la tête du port, leur pouvait interdire tout commerce maritime; et il ne tenait qu'à la garnison romaine d'empêcher la sortie et l'entrée des vaisseaux. C'était ainsi Tarente qui souffrait un siége. Tout abondait au sein de la forteresse, tout manquait à la ville. Comment s'y prendre pour ouvrir, au contraire, le port aux habitants, et le fermer à leurs ennemis? Il fallait qu'une flotte carthaginoise vînt de Sicile croiser aux environs de Tarente; mais les circonstances ne permettaient guère ce mouvement. Annibal imagina de faire transporter par terre les vaisseaux retenus dans le havre des Tarentins, et de les mettre en mer sans les faire passer par l'ouverture du port. Il avait remarqué que, depuis le havre jusqu'à un endroit où la mer formait un coude en baignant la presqu'île, le chemin était uni et facile. Une rue large et sans embarras conduisait de l'un de ces points à l'autre. On commença par transporter sur des chariots faits exprès les galères les moins pesantes. A force de lier entre elles plusieurs charrettes et de fabriquer des voitures nouvelles, on vint à bout, non sans peine, de rouler jusqu'à un autre rivage des vaisseaux tout équipés. Dès-lors la citadelle, auparavant maîtresse de la mer, se vit menacée, à son tour, de ne plus recevoir de convois; car les bâtiments tarentins, naguère inutiles au fond du havre, se tenaient à l'ancre à l'entrée du port, et ne laissaient passer que les barques chargées pour la ville. Ce nouveau stratagème rehaussa beaucoup le crédit et la renommée du général carthaginois. En partant pour retourner sur les bords du Galésus, il laissait la citadelle bloquée par terre et par mer.

A peu de distance de Tarente, il reçut une députation des Capouans. Ils l'informaient que les deux consuls avaient réuni leurs légions, et semblaient se disposer à faire le siége de Capoue; que déjà ils avaient ravagé les environs de cette place et affamé ses habitants. Annibal aimait Capoue; c'était sa première conquête. Pour la secourir, sans renoncer à réduire la garnison romaine enfermée dans la forteresse de Tarente, il mit en mouvement un de ses lieutenants, Hannon, qui commandait dans le Bruttium. Il lui ordonna de s'avancer vers Capoue, et d'y conduire autant de blé, autant de provisions qu'il en pourrait amasser. Hannon ne perdit pas un moment; il prit sa route par des lieux écartés du camp romain. Arrivé à quelques milles de Bénévent, il campa sur une hauteur, d'où il envoyait des détachements enlever de toutes parts les blés serrés dans les granges. Les Capouans, avertis par lui du jour et de l'heure précise où ils devaient venir prendre ces grains, n'envoyèrent qu'environ quatre cents chariots et un petit nombre de mulets. Ce n'était pas la moitié de ce qu'il fallait. Hannon s'indigna de cette négligence; il ordonna de revenir avec de plus forts moyens de transport. Dans l'intervalle d'un convoi à l'autre, les Bénéventins avertirent les consuls, dont l'un, Fulvius Flaccus, se détachant de son collègue, courut de Bovianum à Bénévent, et y mit ses légions à couvert. Il y était entré de nuit; son arrivée resta secrète. Hannon se crut en sûreté; et, afin d'accélérer l'approvisionnement de Capoue, il parcourut lui-même les campagnes pour y recueillir des vivres. Pendant son absence, arrivèrent de Capoue deux mille charrettes, qui mirent de la confusion au camp des Carthaginois.

Le mélange des charretiers, des paysans, des soldats, empêchait tout service régulier. Le consul, instruit de ce désordre, rassembla ses troupes vers le soir, et leur dit de se tenir prêtes pour attaquer durant la nuit les retranchements de l'ennemi. En effet, il sortit sur les trois heures du matin, et poussa vivement son entreprise. Mais le camp qu'il s'agissait d'assaillir était avantageusement posté sur une éminence; Fulvius s'aperçut que les efforts obstinés de ses guerriers n'aboutissaient qu'à éclaircir leurs rangs; il convoqua ses tribuns militaires, et fit donner le signal de la retraite. Toutefois il annonçait que l'armée reviendrait le lendemain; qu'elle bloquerait le camp ennemi; qu'elle empêcherait Hannon d'y entrer, et le convoi d'en sortir; que, pour être sûr de ce succès, il allait écrire à son collègue de venir le rejoindre. Cette résolution timide ne plût pas aux soldats romains : ils refusèrent d'obéir. Des manipules qui s'étaient avancés jusqu'aux portes du camp déclarèrent qu'on ne les forcerait point à reculer. Vibius, leur capitaine, arracha une enseigne, la lança sur les retranchements, et s'écria : « Qu'à jamais nous soyons, ma troupe et mòi, en exécration à la « république, si nous ne reprenons pas son étendard! » Il parlait à des Péligniens, à des soldats latins, d'une intrépidité à toute épreuve. A sa suite, ils traversent le fossé, montent sur le rempart, y entraînent la colonne entière. Le consul lui-même cède à la puissance de ce langage et de ce spectacle imprévu; il excite à l'assaut. On veut suivre et sauver la troupe pélignienne; on s'élance sans voir le péril. Il n'y a plus rien d'escarpé, rien de pénible. Les traits sont émoussés, les dards n'ont plus de pointes : nul n'est arrêté par les

chocs, ni retardé par les blessures. Peu importe qu'on perde son sang, si l'on ne doit défaillir que sur le terrain qu'on veut envahir. Un tel dévouement est invincible : voilà, presque en un clin d'œil, les Romains en possession de ces retranchements si bien défendus.

Aussitôt le carnage commence. Carthaginois, charretiers, campagnards, sont passés indistinctement au fil de l'épée. Il en périt six mille; environ sept mille autres demeurent prisonniers. Le vainqueur s'enrichit d'une énorme proie : blés, fourrages, chariots, équipages, trésors d'Hannon, ustensiles de sa troupe, et tout ce qu'elle a ravi à travers les campagnes. Le consul, après avoir renversé les retranchements, rentra dans Bénévent, et y attendit son collègue Appius. Les deux magistrats procédèrent ensemble à la distribution des récompenses militaires; ils décernèrent les plus brillantes à Vibius et à un centurion romain nommé Pédanius, qui, pour n'être pas surpassé en bravoure par un Latin, avait aussi jeté une enseigne sur les remparts, et avait entraîné sa légion, la troisième des *principes*, à reconquérir ce gage de la valeur romaine. Le camp, assailli ainsi de deux côtés, avait été emporté plus vite. Le malheureux Hannon retournait au Bruttium avec un petit nombre de cavaliers, faible débris d'une armée formidable. Il les conduisit, depuis Cominium, par des chemins détournés. Ce n'était pas une retraite : il fuyait. La nouvelle de ce désastre consterna les Capouans : ils allaient passer des délices et de l'abondance à une disette extrême. Ils adressèrent une seconde députation à leur protecteur Annibal, qui, toujours occupé du blocus de la citadelle de Tarente, et jouissant d'un assez doux repos sur les bords du

Galésus, reprenait volontiers les habitudes molles et nonchalantes qu'il avait jadis contractées au sein de Capoue. Les envoyés lui peignirent vivement la situation périlleuse de sa ville bien-aimée. Les consuls sont à ses portes. Bénévent, qu'ils occupent, n'est qu'à un jour de marche. Vont-ils enlever Capoue aussi rapidement qu'Arpi? Qu'est-ce qu'un coin de terre comme Tarente, en comparaison de la capitale de la Campanie, de ses déliceux palais et de ses temples magnifiques? Ces discours touchaient Annibal sans l'ébranler: il promettait beaucoup; mais, pour le moment, il ne pouvait détacher que deux mille chevaux, qui arrêteraient les ravages des Romains dans les plaines campaniennes.

Cependant la vigilance de Rome trompa l'espoir qu'il avait conçu de prendre par famine la citadelle de Tarente. Le préteur Servilius, informé de l'état de cette place, fit partir pour l'Étrurie son lieutenant Caius Servilius, avec ordre de rassembler le plus de provisions qu'il serait possible, et de les porter sur des vaisseaux à la garnison assiégée. Le convoi, arrivé à bon port, força la ligne des galères tarentines, et ravitailla la forteresse. Il était temps; car Livius ne pouvait presque plus tenir; on essayait déjà de débaucher sa garnison, qui, augmentée de soldats romains transférés de Métaponte, manquait de plus en plus de vivres. Annibal profita de l'évacuation de Métaponte : cette place, sacrifiée par les Romains, s'empressa de se livrer à leur ennemi; et Thurium suivit cet exemple, se souvenant du sort affreux qu'avaient essuyé ses otages. Les Thuriens ayant traité en secret avec les Carthaginois, Magon vint du Bruttium occuper leur ville.

Il s'agissait d'en chasser une garnison romaine, commandée par Marcus Atinius, officier brave et actif, mais fort inconsidéré. Il avait enrôlé des habitants, et prétendait les employer contre les Carthaginois qui se présenteraient sous les murs. Hannon y parut à la tête d'un corps d'infanterie, tandis que Magon mettait des cavaliers en embuscade derrière des collines. Atinius ne soupçonna point ce piége. Plein de confiance dans sa garnison romaine et dans sa milice bourgeoise, il attaqua les bataillons d'Hannon. Les Thuriens, spectateurs du combat, n'y voulurent prendre aucune part : les Romains poussèrent vivement l'infanterie africaine, qui recula exprès, et perdit assez de terrain pour les attirer jusqu'au lieu où la cavalerie était embusquée. A l'instant la troupe de Magon s'élance, les Thuriens fuient, et regagnent leurs murs; les Romains, enveloppés de toutes parts, se battent en désespérés : mais il faut céder enfin; et, lorsqu'ils veulent rentrer dans Thurium, les habitants leur en ferment les portes. Atinius y est reçu néanmoins : il y a des amis, parce qu'il a gouverné avec douceur. Quelques-uns même proposent de rester sous la domination romaine. Ce parti n'était plus possible; on fit sortir Atinius sur une barque, en pleine sûreté, et l'on accepta une garnison carthaginoise.

Les consuls n'en fondirent pas moins sur le territoire de Capoue, résolus de le dévaster, d'affamer la ville, et de la soumettre à toutes les rigueurs d'un siége. Depuis cinq ans (Tite-Live dit trois ans, ce qui est inexact), la défection de cette cité demeurait impunie. Sans doute une attaque aurait paru téméraire tant qu'Annibal campait au voisinage; mais il était loin.

maintenant; Capoue et Marcellus avaient affaibli sa puissance, et l'on ne devait plus craindre de se mesurer avec ses troupes en rase campagne. Toutefois les deux armées consulaires ne semblaient pas assez fortes pour soutenir tout l'effort des Carthaginois. On prévoyait qu'aussitôt que le siége aurait commencé, Annibal ne manquerait pas d'y accourir avec tout ce qu'il avait de forces autour de Tarente et dans le Bruttium. Il importait surtout d'empêcher qu'il ne prît Bénévent : pour y mettre obstacle, les consuls y appelèrent Sempronius Gracchus, qui faisait la guerre en Lucanie. Ce brave proconsul fit sur-le-champ les préparatifs de son départ, ne laissa dans sa province qu'un petit corps de troupes sous les ordres d'un lieutenant qu'il nomma, et prit avec lui ses volons, cette infanterie légère qu'il avait si habilement formée. Avant de se mettre en route, il ordonna des sacrifices : on dit que les aruspices ne trouvèrent dans les victimes que des présages funestes, et lui recommandèrent de se tenir en garde contre les mauvais conseils de faux amis. Je fais mention de ces contes, parce que nous ne devons pas effacer de l'histoire antique les traces que la superstition et l'imposture y ont imprimées. Deux factions, l'une pour Rome, l'autre pour Carthage, divisaient alors la Lucanie. Un nommé Flavius tenait un rang élevé dans la première; il affectait un dévouement aveugle à la cause des Romains, et personne ne soupçonnait les intelligences secrètes qu'il entretenait avec Magon. Ayant obtenu de cet officier carthaginois, dans une entrevue clandestine, la promesse de l'affranchissement absolu des Lucaniens, Flavius trama la perte du proconsul, et se promit d'arriver par ce moyen à la plus

haute fortune. Quel présent à offrir au général carthaginois, quel titre à ses faveurs que la tête de Sempronius, du chef des invincibles volons! Impatient d'exécuter ce projet infâme, ce traître aborde le proconsul, et lui dit : « Je puis vous ménager la gloire de gagner « à votre république tous les cœurs de mes compatrio« tes. Il suffira d'une conférence que vous aurez avec « leurs chefs. Ils savent que Rome s'est relevée de l'a« baissement où la journée de Cannes l'avait réduite; « ils savent aussi qu'elle n'est point inexorable, et qu'un « repentir sincère efface à ses yeux le crime ou le mal« heur des défections de ses alliés. Les principaux Lu« caniens vont se rendre en un lieu solitaire, et voisin « de votre camp; daignez y entendre leurs supplications « et recevoir leurs nouveaux honneurs. » Une confiance aveugle entraîna Sempronius à ce rendez-vous; il ne s'y fit accompagner que de ses licteurs et d'une faible escorte de cavalerie. A peine arrivé à l'endroit indiqué, il se vit environné de troupes carthaginoises. Des cavaliers et des fantassins, commandés par Magon et cachés derrière des collines, attendaient la victime que le perfide Lucanien leur amenait. Ils parurent, et Flavius se joignit à eux : à l'instant une grêle de traits éclata sur les Romains. « Nous sommes trahis, s'écria le « proconsul. Que nos derniers moments soient dignes « de Rome, et que le traître nous devance aux enfers! » Il dit, et s'enveloppa le bras gauche de son manteau; car ni lui ni aucun des siens n'avaient apporté de boucliers. Le glaive à la main, il fond sur l'ennemi, sans autre espoir que de mourir vengé. Ses compagnons tombent autour de lui, percés des traits que les Carthaginois lancent du haut des collines. On veut l'épar-

gner lui-même et le prendre vivant; mais il n'y peut consentir. Il court sur Flavius; il fait seul un carnage horrible, et l'on est forcé de lui porter des coups mortels, pour se préserver des siens. Rome perdit ainsi l'un de ses meilleurs citoyens et de ses plus vaillants capitaines : il avait été deux fois consul, en 215 et 213, et il était resté chef des volons. J'ai suivi la tradition qui le fait périr en Lucanie, au milieu des champs que Tite-Live qualifie anciens, *veteres campi*. D'autres disent qu'il s'était rendu à Bénévent; qu'écarté de ses licteurs et suivi de trois esclaves, il se disposait à se baigner dans la rivière de Calor; qu'un gros d'ennemis, caché sous des saules, saisit le moment où il était nu et désarmé, pour l'accabler de pierres. Selon un troisième récit, il faisait, en pleine campagne, à cinq cents pas du camp romain, un sacrifice d'expiation, pour détourner l'effet des sinistres présages qu'avaient offerts, comme nous l'avons dit, les entrailles des premières victimes: deux compagnies de Numides, embusquées par hasard en ce lieu, tombèrent sur lui et le massacrèrent. On varie pareillement sur ses funérailles. Ceux qui le font lapider auprès de la rivière de Calor ajoutent que sa tête, portée aux pieds d'Annibal, fut, d'après les ordres de ce général, remise par Carthalon au questeur Cnéius Cornélius, qui lui fit rendre les derniers devoirs, et que les obsèques du proconsul furent célébrées au camp de Bénévent et par l'armée entière. Le premier récit me paraît, comme à Tite-Live, le plus vraisemblable. Cet historien le termine en disant qu'Annibal voulut honorer la mémoire et les cendres de Sempronius; qu'il lui fit dresser un bûcher, autour duquel la cavalerie carthaginoise fit

des évolutions, en même temps que les fantassins espagnols accomplissaient des danses funèbres à la manière de leur pays. Ce vertueux Romain recevait ainsi les hommages de ses concitoyens et de ses ennemis; mais sa mort déconcertait les plans des consuls pour le siége de Capoue. Elle eut un effet plus déplorable encore : la troupe des volons se débanda, et se crut dégagée de ses serments, ayant perdu celui qu'elle appelait son père plutôt que son général.

Les armées consulaires ne prospéraient point en Campanie. Des milliers de soldats, que la soif du butin avait attirés dans la plaine, s'y virent investis par la cavalerie de Magon et par une troupe de Capouans : attaqués à l'improviste et ne sachant pas se mettre en bataille, ils prirent la fuite; l'ennemi les poursuivit; ils perdirent plus de quinze cents hommes avant de rejoindre les lignes. Le peuple de Capoue, naturellement audacieux et enflé de ce succès, faisait chaque jour des sorties, et harcelait Fulvius et Appius jusque dans leurs retranchements. On osait même les défier au combat; mais l'échec qu'ils venaient d'essuyer les rendait circonspects : ils méprisaient les bravades, et craignaient de s'exposer aux risques d'une action générale. Une aventure particulière ranima le courage des légions. Il existait des relations amicales entre le Romain Titus Quintius Crispinus et le Capouan Badius. Celui-ci, avant la défection de ses compatriotes, avait été secouru dans une maladie et comblé de tous les bienfaits de l'hospitalité par le Romain Crispinus; dès qu'on fut en guerre, il porta si loin l'ingratitude, qu'il se présenta au camp des consuls pour demander une entrevue à Crispinus, et lui proposa un combat singu-

lier. Crispinus répondit qu'ils avaient, l'un et l'autre, bien assez d'adversaires à défier sans violer ainsi les droits sacrés de l'amitié; le Capouan répliqua par des accusations de poltronnerie et par des protestations de haine. « Non, s'écria-t-il, je ne reconnais plus en vous « qu'un ennemi de ma patrie et de mes dieux. » Vaincu par ces outrages, et cédant aussi aux sollicitations de ses camarades, le Romain accepta le défi, après avoir obtenu l'autorisation des consuls. Le voilà qui s'arme, qui monte à cheval, qui vole au rendez-vous, et appelle Badius par son nom. Le Capouan se montre; les deux rivaux courent à bride abattue l'un contre l'autre, s'entre-choquent, et se frappent à coups redoublés. Mais la victoire couronne la valeur et le bon droit de Crispinus. Le Capouan tombe, et, quoiqu'il ait l'épaule percée de part en part, il échappe à son vainqueur; il se sauve parmi les siens, abandonnant son cheval, ses armes, son bouclier. A la vue de ces dépouilles, et de la lance de Crispinus teinte du sang de Badius, les Romains signalent par leurs acclamations le triomphe de leur concitoyen, et les généraux lui décernent les récompenses de la bravoure.

Cependant Annibal avait quitté le territoire de Bénévent, pour s'avancer vers Capoue à la tête de son armée. Trois jours après son arrivée, il la mit en bataille. L'avantage récemment obtenu par les Capouans et par la cavalerie de Magon lui semblait un gage assuré des succès qu'il allait obtenir avec des forces plus imposantes. En effet, dès le premier choc les Romains plièrent; et leur défaite aurait été bientôt complète, si les consuls n'avaient mis toute la cavalerie en mouvement. L'action se passa presque entière entre les guerriers à

cheval. Tandis que les deux partis se disputaient la victoire, ils aperçurent presque en même temps, sur les hauteurs, le corps de troupes que Sempronius avait commandé, et qui, depuis sa mort, était sous les ordres du questeur Cornélius. Les consuls le prirent pour un renfort qui arrivait aux Carthaginois; et Annibal, avec plus de raison, pour un surcroît de Romains. De part et d'autre, on sonna la retraite : on s'éloignait avec des avantages à peu près égaux; toutefois les Romains avaient perdu plus de monde au commencement de l'action. Les consuls se séparèrent dès la nuit suivante : ils partageaient leurs légions en deux corps; Fulvius prenait la route de Cumes, Appius celle de la Lucanie. Annibal, après quelque hésitation, se mit à la poursuite d'Appius; mais celui-ci eut l'adresse de le fatiguer par des marches feintes, de le promener par différents circuits, de l'engager en des chemins écartés, et de rebrousser tout à coup chemin, pour se rabattre sur Capoue et se poster à la vue de cette place. L'astucieux Carthaginois avait manqué son coup, et n'aurait pas de longtemps retrouvé une chance favorable, sans la témérité de Marcus Centénius Pénula. C'était un centurion de première classe, d'une taille gigantesque et d'une vaillance très-renommée. Brûlant de se signaler par une action d'éclat, il s'adressa au préteur Publius Cornélius Sylla, qui l'introduisit dans l'assemblée des sénateurs. Là, Centénius demanda cinq mille hommes, promettant de les employer à la ruine d'Annibal dans la Lucanie, pays dont il se vantait de connaître toutes les routes et d'avoir examiné toutes les issues. On a peine à comprendre comment le sénat se laissa éblouir par ces vaines paroles, et confia une mission d'une telle

importance à un officier qui n'avait encore aucune habitude d'un commandement général. Les pères conscrits mirent à sa disposition, non cinq mille hommes, mais huit mille : savoir, quatre mille légionnaires et autant d'auxiliaires. Sur la route il recruta un tel nombre de volontaires, qu'il avait sous ses ordres environ seize mille soldats, lorsqu'il arriva, plein d'audace, en Lucanie. Il se posta aussitôt en face d'Annibal, qui s'était arrêté en ces lieux après avoir inutilement suivi les traces d'Appius. Une bataille se livra, dont le résultat ne pouvait être longtemps incertain. D'une part, des soldats indisciplinés, levés à la hâte, faiblement armés; de l'autre, des troupes aguerries et Annibal. Les Romains combattirent avec un courage obstiné durant deux heures; leur chef les animait par ses exemples. A la fin, Centénius, touché de leur triste sort, et renonçant à tout espoir, se jeta au milieu des bataillons ennemis, pour ne pas survivre au désastre qu'on avait droit de lui imputer. Il expira sous les coups; ses soldats se débandèrent, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Mais la cavalerie carthaginoise occupait tous les passages. Des seize mille vaincus, mille à peine échappèrent à la mort.

Les consuls avaient de nouveau investi Capoue, et fait conduire à leur camp, par diverses voitures, toutes les munitions de guerre et de bouche nécessaires pour un siége. Casilinum, ville voisine dont ils étaient maîtres, leur servait de magasin. Ils réparèrent un fort que Fabius avait fait construire à l'embouchure du Vulturne, fleuve dont le nom a passé depuis à une ville qui fut bâtie au même endroit. Au moyen de ce poste, et de la garnison qu'on y plaça, les Romains

tenaient à leur disposition la mer et le cours de la rivière au-dessous de Capoue. Ils fermaient de ce côté tous les passages, l'accès des renforts et des approvisionnements que les assiégés attendaient. Pour eux, les vivres ne leur manquaient pas; on chargea sur des navires au port d'Ostie, et l'on transporta en des places maritimes les blés récemment venus de Sardaigne, et ceux que le préteur Marcus Junius avait achetés en Étrurie. Annibal, qui n'ignorait aucun de ces mouvements, et qui devait se croire vivement intéressé à secourir et à conserver Capoue, différa néanmoins de s'y rendre, soit qu'il ne jugeât point que sa présence fût encore nécessaire, soit qu'il espérât qu'une entreprise nouvelle étonnerait les consuls, et produirait une diversion utile aux assiégés. Vainqueur de Centénius, il se promettait de l'être du préteur Cnéius Fulvius, qui commandait un corps d'armée en Apulie. C'était là que la fortune appelait le général carthaginois; là qu'elle lui offrait une occasion favorable, qu'il ne retrouverait plus s'il la laissait échapper; là enfin qu'il voyait ses succès préparés par l'imprudence du préteur lui-même. Des transfuges apuliens informaient Annibal de l'état des troupes de Fulvius. Ce commandant s'était conduit avec une sage modération, en reprenant les villes qui avaient abandonné Rome pour Carthage; mais ses soldats, chargés de butin et enflés de leurs prospérités, ne songeaient plus qu'à en jouir. Plongés dans la mollesse, ils secouaient le joug de la discipline militaire et prenaient des habitudes licencieuses. Le préteur autorisait ces désordres par sa propre nonchalance. Ces renseignements déterminèrent Annibal à prendre la route de l'Apulie, à s'avancer sur les légions de Fulvius,

campées alors auprès d'Herdonée. A la nouvelle de son approche, les Romains se rassemblent confusément autour de leurs enseignes; ils courent çà et là comme des furieux; ils prétendent marcher contre l'ennemi. Annibal s'aperçut de cette agitation : il apprit que les légionnaires répandaient l'alarme, et faisaient violence à leur chef pour l'amener à donner le signal du combat. Le Carthaginois, profitant de ces troubles, distribua dans les hameaux voisins et dans les buissons trois mille hommes armés à la légère, qui devaient se montrer tous à la fois et fondre brusquement sur les Romains dès que l'action serait engagée. Deux mille autres Africains commandés par Magon gardaient les passages où l'on prévoyait que se précipiteraient les fuyards. Ces arrangements pris, Annibal se présenta dès le point du jour en ordre de bataille; et Fulvius ne se fit pas longtemps attendre, quoiqu'il prévît assez sa défaite, et qu'il ne cédât que par contrainte à l'impétueuse turbulence de ses légions. Elles se rangeaient selon leurs caprices, pêle-mêle et sans dessein, abandonnaient ensuite leurs rangs pour en prendre de plus commodes, de moins exposés aux attaques de l'ennemi. Il ne restait là nul vestige de l'ordre des armées romaines. En vain les tribuns militaires allaient criant que la première légion et l'aile gauche formaient un trop grand front, qu'elles seraient infailliblement enfoncées, faute d'appui et de profondeur; en vain ils exhortaient à serrer et à multiplier les rangs : les soldats n'écoutaient plus de remontrances. Jamais encore le général carthaginois n'avait remporté une victoire si facile. A peine le cri de ses troupes eut-il annoncé le premier choc, que les Romains, saisis d'une terreur

panique, se mirent en déroute, s'ils n'y étaient même d'avance. Fulvius, imprudent comme Centénius, était moins intrépide : on le vit aussitôt s'enfuir à toute bride, accompagné d'environ deux cents cavaliers, et laissant son armée à la merci du vainqueur. Elle fut à la fois prise en flanc, attaquée de front, harcelée par derrière, culbutée de toutes parts. De dix-huit mille hommes, deux mille au plus échappèrent au carnage, et leur camp fut envahi sans obstacle.

Les deux victoires d'Annibal sur Centénius et sur Fulvius frappèrent la ville de Rome d'une consternation générale, que tempérait pourtant l'annonce des succès obtenus devant Capoue par les armées consulaires. Le sénat dépêcha Létorius et Métilius aux deux magistrats suprêmes, pour les inviter à recueillir les débris des deux armées vaincues. On craignait que l'effroi et le désespoir n'entraînassent les fuyards à se livrer aux Carthaginois, ainsi qu'il était arrivé après la journée de Cannes. Les sénateurs désiraient surtout qu'on ne négligeât aucun soin pour rallier les volons de Sempronius. Les consuls exécutèrent ces ordres avec un grand zèle, et poursuivirent d'ailleurs plus activement que jamais le siége de Capoue. Ils postèrent Décimus Junius à l'embouchure du Vulturne, Aurélius Cotta dans Pouzzoles, en les chargeant de pourvoir à la subsistance des assiégeants, de faire transporter au camp les blés qui arrivaient d'Étrurie et de Sardaigne. Ces deux officiers s'acquittèrent ponctuellement de ces devoirs. Aux armées de l'un et de l'autre consul se joignit celle que le préteur Claudius Néron amena de Suessula, où toutefois il laissait une garnison. Les trois généraux se disposèrent à former les lignes de circon-

vallation et de contrevallation; ils firent élever des forts de distance en distance pour battre la place en ruines. Les habitants, lorsqu'ils tentèrent des sorties pour interrompre les travaux, pour renverser les ouvrages, essuyèrent des échecs qui leur apprirent à se tenir resserrés dans l'enceinte de leurs murs. Ils recoururent encore une fois à leur dieu tutélaire, Annibal; il venait de passer d'Herdonée dans le territoire tarentin : les députés capouans le trouvèrent près de Brundusium. Ils s'efforcèrent vainement de l'arracher à cette contrée, où le retenait toujours le dessein de réduire par force ou par ruse la citadelle de Tarente. Il se contenta de leur promettre d'aller bientôt les rejoindre; il surviendrait inopinément, et le seul bruit de son arrivée forcerait à lever le siége. La députation, qui ne rapportait que ces vaines espérances, eut peine à rentrer dans ses foyers; elle trouva les avenues de la ville étroitement fermées et presque impénétrables. Les consuls recevaient alors une lettre du préteur Publius Cornélius : il leur mandait que le sénat jugeait à propos de laisser aux Capouans la faculté de sortir de leur ville et d'emporter leurs effets, mais avant les ides de mars. Passé ce terme, ceux qui n'auraient pas profité de l'indulgence de la république seraient déclarés ses ennemis. Les bourgeois de Capoue rejetèrent ces offres; ils y répondirent par des outrages. C'est en cet état que les ides de mars, fin du consulat d'Appius et de Flaccus, laissaient les affaires de la Campanie et de toute l'Italie méridionale.

La campagne des Scipions en Espagne avait commencé par des succès : ils avaient mis Asdrubal hors d'état de passer en Italie, et d'y conduire une armée au secours d'Annibal. Ils se crurent eux-mêmes en mesure

d'affaiblir la puissance carthaginoise sur son propre territoire au delà du détroit de Gadès (autrement dit Porthmos ou colonnes d'Hercule). Ils comptaient parmi leurs soldats trente mille ou, selon quelques éditions de Tite-Live, vingt mille Celtibériens, qui, ayant déserté l'étendard de Carthage, suivaient les aigles romaines. Cependant Carthage entretenait encore trois armées dans la Péninsule sous les ordres, l'une du généralissime Asdrubal, frère d'Annibal; l'autre de Magon, et la troisième d'Asdrubal, fils de Giscon. Les deux derniers de ces généraux campaient ensemble; et le généralissime se tenait assez près d'eux. Il s'était d'abord posté sur les rives de l'Anas (la Guadiana), non loin d'Anitorgis, place dont il est difficile de reconnaître aujourd'hui la position précise : on la fait correspondre à Villa Harta, ou à Villa Robligo, ou bien à la ville d'Albarracin. Les Scipions s'avancèrent de ce côté, résolus de livrer bataille au frère d'Annibal avant qu'il pût être secouru par ses deux collègues. Impatients de terminer la guerre, pressés de porter à la fois plusieurs coups, les deux généraux romains divisèrent leurs troupes. Publius Scipion l'aîné, et proconsul, en prit les deux tiers; Cnéius garda l'autre, et y joignit les vingt mille ou trente mille Celtibériens. On a beaucoup blâmé ce partage et surtout cette composition de l'armée de Cnéius, où les auxiliaires surpassaient de beaucoup en nombre les guerriers de Rome. Tandis que Publius marchait contre Magon et le fils de Giscon, Cnéius demeurait à la merci des Celtibériens qu'on lui avait donnés. Le généralissime carthaginois sut profiter de cette imprudence : il employa les Espagnols qui servaient sous lui à débaucher leurs compatriotes enrôlés par les Ro-

mains. L'argent corrompit ces mercenaires : Asdrubal leur en offrit plus qu'ils n'en pouvaient espérer des Scipions. Il n'exigeait d'ailleurs d'eux aucun service; il les payait pour se retirer dans leurs demeures sans combats et sans fatigues. Cette défection leur parut commode et même légitime, puisqu'il ne s'agissait point de tourner leurs armes contre ceux avec qui ils avaient traité, mais seulement de renoncer à la solde que Rome leur avait promise. Cnéius s'épuisa en arguments, en protestations, en prières, pour retenir ces fugitifs; ils partirent enseignes déployées. Affaibli ou presque anéanti par leur désertion, et déjà trop éloigné de son frère, il se vit forcé de reculer, passa la rivière, et fit sa retraite par la même route que les Celtibériens qui l'avaient abandonné.

Publius, qui croyait n'avoir à combattre que les deux armées réunies de Magon et du fils de Giscon, en eut sur les bras une troisième, qui semblait sortir de terre. C'était celle de Masinissa, fils du roi des Massyliens Gala. Après avoir défait Syphax en Afrique, Masinissa venait de passer en Espagne; et déjà sa cavalerie africaine harcelait et fatiguait Publius, avant l'arrivée des deux généraux carthaginois. Par surcroît on attendait Indibilis, roi des Lacétans, qui amenait contre les Romains sept mille cinq cents hommes que Tite-Live qualifie Suessétans, sortis apparemment de la ville que le géographe Ptolémée appelle Suestasium, aujourd'hui peut-être Sanguesa, dans la Navarre. Le jeune Masinissa, qui joignait à l'ardente activité de son âge la prudence et l'habileté qui d'ordinaire se font plus longtemps attendre, obsédait le camp des Romains, arrêtait leurs convois, les empêchait de fourrager et de rapporter du

bois des forêts voisines, insultait Publius jusque dans ses retranchements. Le proconsul, ainsi assiégé et presque affamé, apprit qu'Indibilis avançait à grandes journées; qu'il allait bientôt rejoindre Masinissa; et, pour prévenir cette jonction, il résolut de courir au-devant du roi des Lacétans. Il partit donc au milieu d'une nuit, ne laissant dans son camp qu'un petit nombre de troupes sous les ordres du lieutenant général Titus Fontéius. Publius croyait avoir caché son départ à la cavalerie africaine qui l'investissait; mais le vigilant Masinissa, qui s'en était aperçu, le suivait en queue avec ses escadrons. Un léger combat s'engage entre Indibilis et Publius; des bataillons se heurtent, et, dans ce choc tumultueux, les Romains ont l'avantage. Tout à coup Masinissa survient; il tombe sur les flancs des légions; la bâtaille se renouvelle plus furieuse, et la fortune change. Environné de tant d'ennemis, le proconsul vole de rang en rang, combat en soldat, et reçoit un coup de lance au côté; un même cri s'élève dans l'une et l'autre armée : « Le général romain est mort! » La victoire des Carthaginois n'est plus douteuse : les vaincus se font jour à travers les premières lignes de l'infanterie ennemie, mais ils ne peuvent échapper à la cavalerie numide; et pas un d'eux ne survivrait à ce désastre, si la nuit n'en dérobait quelques-uns aux regards des vainqueurs.

Cnéius, ignorant la déroute des légions et la mort de son frère, s'avançait du côté de l'Èbre, vers les provinces les plus attachées au parti de Rome. Le poursuivre sans perdre un instant, l'accabler à l'improviste de leurs forces victorieuses, fut la résolution soudaine et commune de Masinissa, d'Indibilis, de Magon et du fils de Giscon. Ils coururent se joindre au frère d'Annibal; et tous ensemble ils se promirent d'éteindre

cette fois le nom romain dans les Espagnes. Les cavaliers numides reçurent l'ordre de prendre les devants, de harceler en queue le faible corps qui restait à Cnéius, de retarder sa marche par de petits combats, pour donner à l'infanterie le temps de l'atteindre et de l'écraser. A la vue de ces Numides, Cnéius devina et prévit ses malheurs. Il apprenait que tous les généraux ennemis s'étaient mis à sa poursuite : il en concluait qu'ils avaient triomphé de son frère, qui d'ailleurs ne paraissait point et ne donnait pas de ses nouvelles. Ces soupçons funestes, la défection récente des Celtibériens, et de mortelles inquiétudes, navraient l'âme de Cnéius Scipion. Il dissimula pourtant ses alarmes; et l'avant-garde ennemie l'ayant joint vers le soir, il profita de la nuit pour prendre de l'avance; mais, dès le lendemain, les Numides l'atteignirent, et commencèrent leurs hostilités, voltigeant autour de sa troupe, prenant en queue et en flanc son arrière-garde. Il se trouvait à toutes les attaques, et donnait l'exemple d'un courage intrépide. Rassemblant ses soldats, il les conduisit sur une colline, pour y prendre quelque repôs après de longues fatigues. Ce n'était pas là un poste sûr, ni capable de tenir longtemps contre de fortes armées. La nuit s'y passa néanmoins assez tranquillement, et les périls ne recommencèrent qu'avec le jour. Cnéius avait disposé sa troupe en cercle autour du tertre qu'il occupait, ses cavaliers et ses bagages au centre, l'infanterie aux bords. Il n'y avait moyen ni de creuser le roc pour faire un fossé, ni de lever du gazon pour en construire des remparts; point de bois, point de buissons au voisinage; par conséquent point de palissades, de gabions ni de fascines. Il fallait demeurer sans retranchements dans un poste accessible de toutes parts, et

que d'innombrables ennemis allaient assaillir. Le général imagina de faire un boulevard avec les bagages et des bâts de bêtes de charge; et en effet cette barrière arrêta durant quelques instants l'impétuosité des cavaliers numides. Les piétons africains en furent d'abord effrayés; mais leurs chefs n'eurent pas de peine à leur prouver qu'un si vain obstacle pouvait tout au plus étonner les yeux, et non déconcerter des hommes de cœur. Il ne fallut que quelques efforts pour désunir des ballots entassés, liés à des harnais de chevaux et à des câbles; on pratiqua ainsi une entrée par laquelle, après une résistance médiocre, on pénétra dans le camp romain. La fuite sauva le plus grand nombre des légionnaires; ils traversèrent les montagnes, gagnèrent les forêts, et, par des chemins détournés, se réfugièrent à l'ancien camp de Publius Scipion, encore occupé par le lieutenant Fontéius. Mais Cnéius périt dans la mêlée, vingt-neuf jours après son frère. Quelques-uns disent qu'il mourut dans une tour; qu'il s'y était retiré avec plusieurs braves pour la défendre, et que, les ennemis ayant mis le feu aux portes, il fut suffoqué par la fumée ou consumé par les flammes. Rome perdait en un mois deux de ses plus vaillants capitaines, ceux qu'elle avait appelés deux foudres de guerre; qualification appliquée depuis à deux autres Scipions :

Geminos, duo fulmina belli,
Scipiadas, cladem Libyæ.

Publius et Cnéius, célèbres par leur bravoure, par leurs exploits, par leurs malheurs, le sont aussi par leur amitié fraternelle. Elle a été inaltérable en Espagne, où Cnéius, toujours simple lieutenant du proconsul son frère, ne laissa jamais voir le moindre mouvement de jalousie ni d'ambition. Tous deux servaient leur pa-

trie, loin du foyer des intrigues et de la puissance, sans briguer les consulats ni les prétures, sans songer à leur avancement personnel, sans accroître leur patrimoine, sans enrichir leur famille. C'est à Cnéius que l'histoire peut décerner le plus d'éloges; car Publius avait, comme nous l'avons vu, assez mal commencé la seconde guerre punique en Italie; et, s'il a commandé beaucoup plus habilement en Espagne, vous venez de voir qu'il y a fini par une faute grave, qui a causé sa perte, entraîné celle de son frère, et compromis le sort des armes romaines dans cette contrée; mais il est le père de Scipion l'Africain. Ce nom de Scipion, Messieurs, s'est déjà reproduit et reparaîtra si souvent dans les annales de Rome, qu'il importe de bien distinguer les principaux personnages qui l'ont porté : c'est le soin que nous allons prendre, en terminant cette séance.

L'une des branches de la famille Cornélia était désignée par le surnom de Scipion, depuis qu'un Cornélius avait servi de bâton de vieillesse (*scipio*) à son père. Ce fait remonte au moins à l'an 400 avant notre ère. En 394, un Publius Cornélius Scipion est maître de la cavalerie sous le dictateur Camille, et devient ensuite tribun militaire. Son fils est édile curule en 365, au moment même de l'établissement de la grande édilité. Cet édile a deux fils, Lucius consul en 350, et Publius commandant de la cavalerie sous Camille encore en la même année. De là il faut franchir l'intervalle d'un demi-siècle, pour retrouver un Scipion consul en 298; c'est celui qui est surnommé Barbatus; il est arrière-petit-fils du grand édile. On a conservé l'inscription placée sur son tombeau. Un monument du même genre atteste des victoires remportées en Sardaigne par son fils Lucius, consul en 259. On ne sait pas bien quel était le

degré de parenté entre ces deux Scipions et celui qui, surnommé Asina, a exercé les fonctions consulaires en 260 et 254. Son fils les a remplies en 221. Suivent les deux frères Publius et Cnéius, dont nous venons d'étudier l'histoire : ils étaient nés de Lucius fils de Barbatus. Ils ont obtenu, chacun une fois, l'honneur des faisceaux consulaires, Cnéius en 222, Publius en 218. Sénèque et Valère-Maxime racontent que, Cnéius ayant demandé la permission de venir d'Espagne à Rome pour marier sa fille, le sénat voulut prendre ce soin, et dota cette jeune Romaine d'une somme de onze mille as tirée du trésor public; c'est à peine six cents francs. Aussi Sénèque remarque-t-il que cette somme ne suffisait plus de son temps pour acheter un miroir à la fille d'un affranchi; mais il félicite les époux à qui le peuple romain avait jadis servi de beau-père : *O felices viros puellarum, quibus populus romanus loco soceri fuit!*

Tels sont les Scipions, déjà au nombre de onze, qui se montrent dans les annales de Rome jusqu'à l'an 212 et 211. Vous y avez aussi observé les débuts de celui qui va devenir le plus célèbre de tous sous le surnom d'Africain; j'ai dit qu'il était fils du Publius qui vient de mourir en Espagne, et j'aurai à vous parler de lui jusque sous l'année 186, époque de sa mort, selon Cicéron. Il eut deux fils, qui ne soutinrent pas sa gloire : l'un manquait de vertu, l'autre de santé; mais son frère Lucius, consul en 191, obtiendra, contre Antiochus roi de Syrie, des succès qui lui vaudront le surnom d'Asiatique. Celui d'Africain, beaucoup plus illustre, sera porté une seconde fois par un fils de Paul-Émile, qui, adopté dans la famille de Scipion, est le plus souvent dénommé Scipion Émilien. C'est un élève de Polybe, et le destructeur de Carthage. Les autres

Scipions mémorables à quelques titres sont tous issus de Cnéius que nous venons de voir périr en 212, et le surnom de Nasica les distingue. Le premier d'entre eux est le fils même de Cnéius : consul en 192, il donne le jour à celui que l'extrême bonté de son cœur fera surnommer *Corculum,* tendre cœur, et auquel les faisceaux seront deux fois décernés en 163 et 155. Le troisième Nasica, né du second, et dit Sérapion, deviendra l'implacable ennemi des Gracques et l'idole de l'aristocratie romaine. Celui qui naîtra de lui, élevé au consulat en 112, mourra vivement regretté en cette année même, et laissera un fils bien moins estimable et plus fameux : c'est celui que l'histoire appellera Métellus Scipion, parce qu'il aura été adopté par Métellus Pius. Son fils méritera d'être enveloppé dans la disgrâce de Julie, sous le règne d'Auguste. Un dernier Scipion, arrière-petit-fils du Métellus, vivra sous Tibère, Caligula, Claude et Néron, et ne manquera d'aucun de leurs vices. Ainsi finira, après avoir longtemps dégénéré, une race illustre, dont les annales s'étendent sur plus de quatre siècles. Les années de son plus vif et plus pur éclat sont celles de la seconde et de la troisième guerre punique.

Dans la prochaine séance, nous verrons comment la mort de Publius et celle de Cnéius ont été vengées en Espagne par un jeune capitaine, Lucius Marcius.

CENT HUITIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 212 ET 211 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, les Romains avaient confié le commandement de la garnison de Tarente à un officier peu vigilant, ami de la bonne chère et des plaisirs : Annibal en profita, entretint des intelligences dans la place, et la surprit en une nuit qui suivait un jour de festin. Je vous ai exposé les détails de ces événements d'après Polybe, Tite-Live et Appien. La garnison se réfugia dans la citadelle, dont le général carthaginois avait entrepris le siége, lorsque les Capouans l'appelèrent au secours de leur ville, menacée par les consuls. L'un d'eux, Fulvius Flaccus, s'avança en secret jusqu'à Bénévent, et attaqua le camp d'Hannon. Cette entreprise audacieuse aurait été abandonnée, si deux braves guerriers, Vibius et Pédianus, n'avaient entraîné l'armée et le consul à la poursuivre : elle eut un plein succès. La forteresse de Tarente tenait toujours, et s'approvisionnait; mais les Romains se résignèrent à perdre Métaponte, et Magon leur enleva Thurium par la faute du commandant Atinius. Sempronius Gracchus lui-même se laissa tromper par un traître nommé Flavius, et périt assassiné dans une conférence en Lucanie. Il y a des variantes sur les détails de sa mort, mais non sur les regrets qu'elle inspira. Le siége de Capoue n'avançait point; l'ardeur des légions s'amortissait : leur courage fut pourtant ranimé par le combat singulier où Cris-

pinus vainquit le Capouan Badius. Les consuls, après avoir essuyé deux échecs, se séparèrent. Appius réussit à fatiguer Annibal par des marches feintes; mais la témérité du centurion Pénula rendit aux Carthaginois leurs avantages, et leur général remporta sur le préteur Fulvius une victoire éclatante. Rome n'en conservait pas moins l'espoir de réduire Capoue, et prenait, pour en venir à bout, de sages mesures que le succès devait bientôt couronner. Mais le temps des épreuves et des revers durait encore : les deux Scipions, Cnéius et Publius, périrent en Espagne à vingt-neuf jours de distance l'un de l'autre; une imprudente disposition de Publius avait amené cette double catastrophe. A cette occasion, j'ai terminé la dernière séance, en vous offrant, Messieurs, un tableau généalogique des personnages qui, au nombre de plus de vingt, sont à distinguer, sous le nom de Scipion, dans le cours des annales romaines, depuis l'an 400 avant l'ère vulgaire jusqu'au règne de Néron.

La mort de Publius et celle de Cnéius semblaient éteindre la puissance romaine en Espagne: un élève de Cnéius, le jeune Lucius Marcius, conçut l'espoir de la rétablir. On le distinguait parmi les chevaliers, non par sa fortune, elle était médiocre, mais par sa bravoure et par ses talents militaires. Il rassembla les légionnaires fugitifs; et, des guerriers dispersés ou occupant divers postes, il composa un corps d'armée, qui se réunit d'abord au camp où commandait le lieutenant général Fontéius, puis traversa l'Èbre, et mit ce fleuve entre l'armée et l'ennemi. N'ayant plus de proconsul, et ne jugeant pas Fontéius capable de la sauver de tant de périls, elle se crut en droit d'élire un chef, et y procéda

selon les formes usitées au champ de Mars. Mais l'élection n'interrompit aucunement le service; on continuait de monter la garde, de fortifier et d'approvisionner le camp : les manipules venaient l'un après l'autre déposer leurs suffrages, qui tous, sans exception, se réunirent en faveur de Marcius. Cependant Asdrubal, fils de Giscon, passa aussi l'Èbre, et rangea ses troupes dans la plaine en face des Romains. A l'aspect des Carthaginois, les soldats de Marcius ne voyaient déjà plus en lui qu'un jeune homme qui n'avait encore aucune expérience du commandement général; et, lorsqu'il leur eut donné le signal de la bataille, ils n'y répondirent que par des cris lamentables, se déclarant perdus sans ressource, invoquant les mânes des Scipions, se prosternant à terre, ou se frappant la tête de leurs armes. La consternation se propageait dans tous les rangs; elle devint universelle. Les officiers s'efforcèrent de ranimer leur courage; Marcius surtout parcourait toutes les files, et employait toutes les ressources de son éloquence naturelle : « A quoi bon des larmes, quand il s'agit d'une bataille inévitable? C'est aux femmes qu'il appartient de pleurer les grands capitaines; des hommes, des Romains, les vengent. » Marcius sut mêler aux reproches des paroles si affectueuses, qu'il regagna par degrés la confiance des légionnaires. Dès qu'ils entendirent les premiers sons de la trompette ennemie, ils se retrouvèrent intrépides, altérés de vengeance, et déjà même remplis d'allégresse: ils coururent aux armes, et leur chef n'eut plus qu'à modérer leurs mouvements. Les Carthaginois, parvenus aux portes du camp romain, marchaient en désordre, méprisant ce reste d'ennemis vaincus, qu'ils allaient immoler sans résistance. Voilà

que, tout au contraire, les Romains s'élancent de leurs retranchements; leur contenance est fière, la fureur étincelle dans leurs yeux, et le bon ordre se maintient néanmoins dans leurs lignes; ils enfoncent les bataillons africains sans leur laisser le temps de se reconnaître; et le choc est si vif, que toute l'armée du fils de Giscon s'enfuit épouvantée. Les Carthaginois ne savaient par quel prodige ces nouveaux ennemis sortaient du sein de la terre. Les Romains n'étaient-ils pas anéantis? Comment survivent-ils à leurs défaites? Leurs Scipions revoient-ils le jour? Quel autre général les commande, et vient de présider à une si brusque sortie? De leur côté, ces Romains s'acharnaient à poursuivre les fuyards : il fallut toute l'autorité de Marcius pour mettre un terme à cette course, qui pouvait entraîner dans quelque embuscade. Voyant que les vainqueurs ne poussaient pas plus loin leurs avantages, le fils de Giscon recommença de les mépriser, et, rentré dans ses retranchements, ne les fit garder qu'avec négligence. Marcius le sut, et résolut d'en profiter le plus tôt possible, de ne point attendre que d'autres troupes carthaginoises vinssent renforcer celles qu'il avait en présence. Il fallait attaquer ce seul corps, de peur d'être accablé bientôt d'une multitude innombrable d'Africains et d'Espagnols : c'était le moyen de déconcerter les plans de Carthage, de rendre de la confiance aux soldats de Rome, de rétablir la supériorité de leurs armes. Cependant il convenait de consulter, sur un si hardi projet, une armée de républicains; elle l'accomplirait bien plus sûrement quand elle l'aurait approuvé. Marcius assemble donc tous ses guerriers; il leur adresse, dans Tite-Live, une harangue dont je ne rapporterai que les prin-

cipaux traits : « Soldats, si vous savez combien je révère « la mémoire des Scipions, vous devez comprendre que « le commandement général que vous m'avez déféré après « leur mort est un fardeau dont je sens le poids autant « que l'honneur. Leur image me poursuit sans cesse; ils « me conjurent de les venger; ils m'ordonnent de suivre « leurs leçons; et, au milieu des souvenirs qui m'affligent, « des regrets qui me déchirent, des alarmes qui me tour- « mentent, je dois faire ce qu'ils feraient eux-mêmes. « Non, ne pleurons pas des citoyens immortels; com- « battre comme eux est l'hommage que nous leur devons; « et voilà sans doute le sentiment qui vous animait hier, « quand vous appreniez si bien aux Carthaginois que le « nom romain vivait et triomphait encore. Je n'ai point « enchaîné votre audace, je l'ai réservée à une plus glo- « rieuse entreprise. Devant vous sont étendus, endormis « et désarmés, sans défiance, quoique vaincus et en petit « nombre, les ennemis qui vous restent : ils sont loin de « vous croire assez hardis pour les attaquer dans leur « propre camp. Osons ce qu'on nous croit incapables « d'oser; et l'idée même qu'on a des difficultés qui nous « doivent arrêter rendra nos succès plus faciles : *Au- « deamus quod credi non potest ausuros nos; eo ipso « quod difficillimum videtur, facillimum erit.* A la « troisième veille, nous marcherons en silence; je me suis « assuré qu'il n'y a ni vedettes ni garde régulière. Un « premier cri, un seul assaut vous suffira; vous les sur- « prendrez engourdis, vous ne les réveillerez qu'en les « frappant d'un effroi mortel; et, cette fois, vous ne me « verrez point, comme hier, retenir vos bras vengeurs. « Dira-t-on que c'est un projet hasardeux? Il serait bien « plus téméraire de permettre à deux autres armées de

« rejoindre celle que nous pouvons exterminer. Si nos « généraux ont péri pour avoir divisé leurs troupes, il « est trop juste que nos ennemis, qui commettent la même « faute, y trouvent leur perte à leur tour. Allez donc, « sous la protection des dieux, réparer vos forces; et « fondez ensuite sur le camp de ces Africains, avec au- « tant de vigueur que vous en avez mis à défendre le « vôtre. » Ce discours fit une vive impression sur tous les esprits : on a raconté même que, tandis que Marcius le prononçait, une flamme miraculeuse s'élevait de sa tête, et se rabattait en forme de cornes sans lui faire mal. Cette tradition s'est conservée dans la famille des Marcius, et paraît même y avoir été consacrée par des médailles : il en existe une, mais d'un temps fort postérieur, à laquelle on attribue cette intention. Ce qui n'est ni fabuleux ni incertain, c'est l'empressement des soldats de Marcius à exécuter son dessein héroïque. Ils partirent au milieu de la nuit, et le fils de Giscon n'eut aucun soupçon de leur marche silencieuse.

Il avait divisé ses Carthaginois en deux camps, l'un plus considérable et plus rapproché des Romains, l'autre séparé du premier par une montagne et un vallon; ils communiquaient entre eux par un chemin que flanquait une forêt épaisse. Le général romain y embusqua sa cavalerie et quelques manipules de fantassins. Il conduisit le reste de sa troupe au premier camp ennemi, qui fut surpris et forcé à l'instant même; car il n'y avait point de corps de garde aux portes, et nulle sentinelle ne veillait sur les retranchements. Maîtres du terrain et rangés en bataille, les Romains joignirent leurs cris guerriers au son de leurs trompettes, entrèrent dans les tentes, et portèrent partout l'épou-

vante et la mort. Marcius avait pris soin de s'emparer des portes du camp et de fermer toutes les issues. On mit le feu aux baraques couvertes de chaume; et l'éclat des flammes acheva d'éveiller ceux que les clameurs n'avaient point arrachés au sommeil. La plupart des vaincus se livraient eux-mêmes; quelques-uns couraient aux portes, qu'ils essayaient en vain de franchir: l'unique ressource était de se précipiter du haut des remparts. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre à la cavalerie embusquée dans la forêt. Après ce massacre, Marcius ne perdit pas une minute; il entraîna ses guerriers au second camp, encore plus négligemment gardé. Il en était sorti des détachements pour aller chercher du bois et des fourrages. On voyait les lances et les flèches rassemblées par tas dans des corps de garde, les soldats dispersés prenant le frais hors des tentes, se promenant sans armes, ou assis sur l'herbe. Il est un peu étrange que ces Carthaginois du deuxième camp n'eussent été avertis du péril ni par les cris jetés au sein du premier, ni par les flammes, ni par le rapport d'aucun fuyard; mais cette aveugle sécurité n'est pas sans exemple; et de plus Tite-Live met entre les deux camps une distance de six milles. Comme le jour avait paru, l'approche des Romains ne put cette fois demeurer cachée: tout ce qui restait dans l'enceinte des retranchements courut aux armes; un rude combat s'engagea sous la porte; mais les Africains perdirent courage, dès qu'ils s'aperçurent que les habits et les boucliers des Romains étaient couverts d'un sang récemment versé. L'ardeur extrême des assaillants montrait d'ailleurs assez qu'ils accouraient d'une première victoire à une seconde plus immanquable. Les Car-

thaginois ne songèrent plus qu'à fuir, et tous ceux qui trouvèrent des issues se pressèrent d'abandonner un camp qui ne pouvait plus être que leur tombeau. L'histoire doit des hommages à l'audace, à l'habileté de Marcius : il venait de rétablir les affaires et la gloire de Rome en Espagne. On a compté jusqu'à trente-sept mille Africains tués ce jour-là, outre dix-huit cent trente prisonniers, et la prise d'un riche butin au milieu duquel on distinguait un bouclier pesant trente-huit livres, et où l'image d'Asdrubal, frère d'Annibal, était empreinte. Ces détails sont donnés par un auteur que Tite-Live cite en le nommant Claudius, et en le désignant comme ayant traduit du grec en latin les annales d'Acilius : il est difficile de savoir s'il s'agit de Claudius Quadrigarius, ou de Clodius Licinius, ou de quelque autre Claudius. Tite-Live ajoute que, selon Valérius Antias, les Romains ne prirent que le camp de Magon; qu'ils y tuèrent sept mille ennemis; qu'Asdrubal, apparemment le fils de Giscon, survint, et, défait à son tour, laissa dix mille des siens étendus sur le champ de bataille et quatre mille trois cent trente prisonniers. Enfin Tite-Live lisait dans Pison que, les Romains ayant lâché pied, Magon, acharné à les poursuivre, tomba dans une embuscade, où il perdit cinq mille hommes. Voilà, Messieurs, des variantes incommodes. Mais tous les historiens s'accordaient à célébrer la renommée de Marcius : *Apud omnes magnum nomen Marcii ducis est.* On assure aussi que le bouclier où se voyait le portrait d'Asdrubal subsista, sous le nom de bouclier de Marcius, jusqu'à l'incendie du Capitole, en l'année 86 avant J. C.

Ainsi se terminait le consulat de Quintus Fulvius Flaccus et d'Appius Claudius Pulcher : il est mémo-

rable par des revers et par des succès. Rome avait à regretter trois généraux illustres, Sempronius et les deux Scipions; mais le jeune Marcius promettait de raffermir en Espagne la puissance de la république. Annibal s'était emparé de Tarente; mais la citadelle tenait toujours; et les consuls assiégeaient Capoue. Marcellus avait pris Syracuse, et les Carthaginois ne conservaient qu'un coin de terre en Sicile. L'époque des élections arrivait : il fallait qu'un des consuls présidât les comices; ils étaient tous deux absents. Le sénat ordonna au préteur urbain de les inviter par écrit à rentrer dans Rome. Appius y revint seul; il importait que Fulvius restât devant Capoue. Les élections se passèrent paisiblement : on élut Publius Sulpicius Galba, qui n'avait encore été que questeur, et allait débuter dans les magistratures curules par la plus éminente : il eut pour collègue Cnéius Fulvius Centumalus, dont c'était aussi le premier consulat. Peut-être n'y voulut-on appeler aucun personnage plus célèbre, afin de laisser avec plus de bienséance à la tête des légions qui assiégeaient Capoue les deux magistrats qui allaient déposer les faisceaux. En effet, on chargea Fulvius et Appius de poursuivre cette entreprise en qualité de proconsuls, ayant auprès d'eux le propréteur Claudius Néron, qui conservait le commandement d'une légion. Quatre autres propréteurs furent maintenus dans leurs anciens postes : Sempronius Tuditanus dans la Gaule Cisalpine avec deux légions, Junius Silanus en Étrurie avec un égal nombre de troupes, Otacilius à la tête d'une flotte de deux cents voiles chargée de deux légions et croisant sur les côtes de la Sicile, Lévinus enfin à la tête de cinquante vaisseaux pour garder la côte d'Italie et

observer les mouvements de la Grèce. Les comices nommèrent quatre nouveaux préteurs: Caius Calpurnius Pison, à qui le sort assigna la préture urbaine; Sulpicius Gallus, qui eut celle des étrangers; Cornélius Lentulus, auquel échut la Sardaigne, où il conduisit deux légions; et Cornélius Céthégus, qui allait, aussi avec deux légions, gouverner en Sicile l'ancienne province romaine, tandis que Marcellus demeurait proconsul dans le royaume d'Hiéron, pour achever la conquête de l'île entière. Nous compléterons, autant que les monuments le permettent, la liste des magistrats romains de l'an 211 en nommant les édiles curules, Licinius Crassus et Licinius Pollion; les édiles plébéiens, Aurunculeius Cotta et Manilius Vitulus; les dix tribuns du peuple, Sempronius Blésus, Servius Pulex Géminus, Aurélius Cerretanus, Villius Tappulus, Sicinius Népos, Curatius Népos, Manilius Népos, Fulvius Flaccus, Apronius Limo et Titius Rufus; les huit questeurs, Tibérius Claudius Néron, Livius Salinator, Servilius Pulex, Ælius Pætus, Junius Brutus, Æmilius Papus, Marcius Ralla et Scribonius Libon. La censure vaquait depuis 214. Rome avait sur pied vingt-trois légions, sans compter les troupes alliées, quand les nouveaux consuls, Centumalus et Sulpicius Galba, s'installèrent le 15 mars de l'an romain 543, 23 mars de l'an julien 211 avant l'ère vulgaire.

Aussitôt après les élections, Appius repartit pour Capoue, et y rejoignit Fulvius; ils prétendaient se rendre maîtres de cette place par famine plutôt que par force. Deux généraux la défendaient; l'un Capouan, nommé Seppius Lésius, homme de basse extraction; l'autre Carthaginois, estimé parmi les siens et portant

le nom d'Hannon. Celui-ci s'enferma dans Capoue, et y commanda les troupes africaines. Pour Lésius, on disait que, lorsqu'il était encore enfant, un devin avait prédit à sa mère qu'il deviendrait un jour le chef des Capouans, et qu'elle s'était écriée qu'apparemment la ville serait réduite à la dernière extrémité quand elle élèverait aux premiers honneurs un si médiocre sujet. En effet, au moment du siége, aucun homme de mérite n'osa se mettre à la tête des affaires, et il fallut descendre à Lésius.

A Rome, les deux consuls, Centumalus et Galba, reçurent d'Espagne un message apporté par deux cavaliers, et adressé par Marcius, qui, en rendant compte de ses succès, demandait instamment des secours et des vivres. Par mégarde, il s'était donné le titre de propréteur, que les soldats seuls lui avaient conféré, et qui parut un attentat à l'autorité légitime. Des légions s'arroger le droit de choisir leur chef, et faire des élections militaires loin des comices sacrés de la république! c'était une licence impardonnable, et qui devait effectivement devenir d'un très-dangereux exemple. Peu s'en fallut qu'on ne traitât Marcius en coupable. Le sénat, en lui répondant, supprima le titre de propréteur, et promit toutefois des habits et des provisions aux soldats romains restés en Espagne. Les consuls firent convoquer le peuple par le ministère de ses tribuns, afin de procéder régulièrement au choix d'un général qui prît la place des deux Scipions. C'était se montrer sévère à l'égard d'un jeune citoyen qui venait de rendre un service inappréciable. Mais un peuple libre doit être ombrageux sur de tels articles. Ce projet d'élection fut néanmoins suspendu par le besoin plus pressant de

venger un affront que venaient d'essuyer les armes romaines. Le préteur Cnéius Fulvius s'était laissé battre en Apulie par les troupes d'Annibal, et tout semblait autoriser à l'accuser de mauvaise conduite et de lâcheté. Il était frère du Fulvius Flaccus consul de l'année précédente, et maintenant proconsul sous les murs de Capoue. Malgré le crédit de ce magistrat, le tribun du peuple, Sempronius Blésus, poursuivit ardemment le propréteur. « Nous avons vu, disait-il, des généraux « compromettre le sort de nos armées par impéritie ou « par excès de zèle; mais les enivrer, et les livrer à l'en« nemi, vaincues d'avance par la débauche, c'est un « crime nouveau parmi nous. D'une troupe d'esclaves « Sempronius a su faire une armée invincible : Fulvius, « au contraire, a corrompu et dégradé nos légions. Ce « n'est pas tout encore; il a le premier pris la fuite. Nous « avions vu des capitaines demeurer et périr sur le « champ de bataille après la déroute de leurs soldats; « ici c'est le général qui se met en sûreté, et qui aban« donne ses troupes au fer de l'ennemi : lui seul échappe, « et nous apporte la nouvelle du désastre. Quoi! les fu« gitifs de Cannes auront été relégués en Sicile et privés « des honneurs militaires! Quoi! l'on décernera des pei« nes contre les légionnaires entraînés dans la fuite de « ce Fulvius! on leur défendra de prendre des quartiers « d'hiver dans les bourgs, et de camper à moins de dix « milles de distance des villes, et leur chef restera seul « impuni! Est-il à Rome deux justices, l'une pour le « noble et le riche, l'autre pour le citoyen pauvre et sans « honneur? » L'accusé rejetait la faute sur les soldats; il disait : « Je n'ai engagé le combat qu'à la sollicitation et « sur les menaces de mes troupes. Elles n'avaient contre

« elles aucun désavantage de terrain; mais, cédant aux « forces et à la réputation de l'ennemi, elles ont fui, et je « me suis retiré après elles. Qu'ai-je fait de plus que Té- « rentius Varron à Cannes? Fallait-il qu'obstiné à com- « battre sans espoir, j'expiasse de mon sang la lâcheté « d'autrui? Je ne me suis pas laissé attirer dans une em- « buscade; je n'ai commis aucune imprudence. Ai-je pu « amortir l'ardeur des Carthaginois, et inspirer du cou- « rage à ceux qui n'en voulaient plus avoir? » Ces allé- gations ne dissipaient aucunement les préventions du peuple, et ne ralentissaient pas le zèle du tribun. Il se tint deux assemblées, et chaque fois Blésus conclut à une amende pécuniaire. En une troisième séance, on entendit des témoins : ils déposaient que le propréteur avait fui le premier; que l'armée ne s'était débandée que sur l'annonce faite par lui d'un péril extrême. L'assemblée s'écria que la procédure devait prendre un caractère plus grave, et le tribun rendit l'accusation capitale : il traita Fulvius en criminel d'État. Le propréteur en appela au collége entier des tribuns, disant que Blésus avait manifesté sa mauvaise foi par ses variations; qu'après avoir conclu deux fois à une amende, il dénaturait maintenant la procédure. Le tribunat déclara qu'il ne s'opposait point à la poursuite, et qu'elle pouvait être, au gré de Blésus, ou civile ou capitale. Blésus, ainsi autorisé, accusa le propréteur de crime d'État. Pour juger une telle cause, les comices par tribus ne suffisaient point : le tribun obtint du préteur urbain la convocation des comices par centuries. La coutume accordait aux accusés un délai de vingt-sept jours pour préparer leur défense : Fulvius les employa en sollicitations; il conjura surtout le proconsul son frère d'user de tout son crédit pour

détourner le coup qui menaçait leur famille. Le proconsul écrivit au sénat, en demandant la permission de quitter le camp, et de venir plaider à Rome une cause qui le touchait de si près; mais les pères conscrits n'écoutèrent que l'intérêt public, et, malgré les services du proconsul, ne voulurent rien accorder à ses affections fraternelles. Le propréteur n'eut dès lors d'autre ressource que de prévenir l'arrêt des comices en s'exilant lui-même : il partit pour Tarquinies. Le peuple ne l'en jugea pas moins avec une inflexible sévérité : l'assemblée des centuries déclara qu'il avait mérité le bannissement auquel il s'était condamné.

Quoique profondément affligé de cette sentence, le proconsul Fulvius n'en garda aucun ressentiment. Il continua le siége de Capoue avec le même zèle, et y partagea tous les soins, tous les travaux de son collègue Appius. Attentifs à ménager le sang des guerriers, ils évitaient les attaques périlleuses; ils s'appliquaient à couper les vivres aux assiégés, et à les empêcher de sortir. Les progrès de la famine devenaient de plus en plus sensibles, surtout aux esclaves et aux dernières classes du peuple; et toutes les issues semblaient si bien fermées, qu'on ne tentait plus de les franchir pour aller avertir Annibal de la détresse commune. Un soldat numide osa néanmoins se charger de cette commission. Porteur de lettres adressées à ce général, il réussit à traverser, durant une nuit, le camp romain, sans être découvert. Enhardis par cet exemple, les Capouans risquèrent des sorties qui leur étaient quelquefois avantageuses, le plus souvent funestes. La cavalerie africaine obtenait des succès, l'infanterie capouane se faisait battre; mais les victoires mêmes servaient mal une

garnison faible, pour qui les moindres pertes étaient de grands dommages. Cependant, comme les cavaliers carthaginois multipliaient ces agressions, les assiégeants sentirent le besoin de s'en mieux garantir. Sur la proposition d'un centurion nommé Navius, les généraux prescrivent une nouvelle manière de combattre. Chaque cavalier devait porter en croupe un fantassin, armé de sept javelots de la plus petite espèce. Le bois de ces dards n'avait qu'une longueur d'environ quatre pieds; mais le fer ressemblait, par sa figure, aux plus gros et aux plus longs javelots. Les boucliers de ces fantassins étaient légers, et plus petits que ceux des cavaliers. Au moment d'un combat contre les Africains, cette infanterie romaine devait sauter prestement de cheval, se réunir, se former en bataillon, lancer les javelots, et dérouter ainsi des ennemis qui ne s'attendraient point à être attaqués à la fois par des cavaliers et par des lignes de fantassins. Navius exerça longtemps les soldats romains à ce manége : il leur apprit à se mettre à pied au premier signal, à se rallier, à darder leurs armes contre les hommes et contre les chevaux. Lorsque la cavalerie carthaginoise recommença ses escarmouches dans la plaine, entre la ville et le camp des assiégeants, elle y rencontra une cavalerie romaine portant ainsi une infanterie en croupe; la bataille s'engagea, et eut le résultat que Navius avait prévu : on fit un horrible carnage d'Africains; et, depuis ce temps, ce genre de combats s'est perpétué dans les armées de Rome.

Annibal se vit enfin obligé de renoncer aux doux loisirs dont il jouissait sur les bords du Galésus. Les nouvelles que lui apporta le soldat numide le décidè-

rent à discontinuer le blocus de la citadelle de Tarente : il importait bien davantage de secourir Capoue. S'y refuser plus longtemps était compromettre la réputation de ses armes et la fidélité de ses alliés. Capoue lui en avait concilié plusieurs, qui l'aidaient à subsister en Italie : s'il abandonnait cette place menacée d'un prochain désastre, toutes les cités voisines allaient rentrer sous la domination romaine, et il n'aurait plus qu'à repasser les mers. Il ne fallut pas moins qu'un intérêt si pressant pour l'arracher à l'indolence dont il avait pris depuis quatre ans l'habitude. Il reprit sa première ardeur; mais il ne retrouva plus son ancienne fortune. N'ayant point de temps à perdre, il laissa dans le Bruttium ses gros équipages et ses troupes pesamment armées; il n'amena qu'une infanterie légère, et que sa cavalerie tant de fois victorieuse des Romains. Débarrassé d'un attirail qu'il jugeait superflu, il suivit à grandes journées la route de la Campanie. Trente éléphants que l'on conduisait derrière lui ne retardèrent point sa marche : il arriva au pied du mont Tifate, qui dominait Capoue, et campa dans un vallon que couvrait cette montagne. Prévoyant qu'un pays ruiné par les armées des consuls ne lui fournirait pas longtemps assez de subsistances, il se hâta de s'emparer de Galatie; et, dès qu'il eut chassé la garnison romaine, il retomba sur le camp de Fulvius et d'Appius. Malgré leur vigilance, il eut l'adresse d'indiquer à la garnison capouane le moment où il attaquerait les proconsuls, lui ordonnant de faire une sortie à la même heure. Il ne manqua point en effet de paraître à point nommé à la tête d'une armée formidable ; et cette apparition soudaine inspira quelque frayeur aux Romains, qui s'étonnèrent

encore plus de voir au même instant les assiégés sortir de la place, conduits par Hannon et Bostar. Les deux généraux de Rome eurent bientôt pris leur parti : ils se partagèrent leurs troupes, et firent tête, Appius à la garnison capouane, Fulvius à l'armée d'Annibal. Le propréteur Claudius Néron plaça la cavalerie de la sixième légion sur le chemin de Suessula, et le lieutenant Caius Fulvius occupa les bords du Vulturne avec toute la cavalerie des alliés. Un fracas épouvantable signala le premier choc : aux cris des combattants se mêla le bruit que faisait sur les remparts la populace de Capoue, en frappant de grands coups sur des bassins, sur des chaudières, pour effrayer l'ennemi. Tite-Live remarque ici que certains peuples pratiquaient ce tintamare pendant les éclipses de lune. Mais les Romains n'étaient pas si faciles à épouvanter. Appius repoussa la garnison, qui se défendit faiblement dans la plaine et au pied des murs : les légionnaires la poursuivirent jusque sous la porte, qu'ils trouvèrent ouverte; mais ils s'y virent arrêtés par les machines qu'on y avait disposées : le jeu des balistes et des scorpions les força de s'éloigner. Ils ne perdirent pas beaucoup de monde; mais il leur fallut renoncer au dessein d'entrer dans la place et de la prendre d'emblée. Appius s'était avancé au premier rang; son exemple et ses discours entraînaient les soldats à vaincre tous les obstacles, et à finir le siége par ce coup d'éclat. Tandis qu'il parlait, un trait parti d'une baliste l'atteignit sous l'épaule gauche : la plaie n'était pas mortelle, elle était assez grave néanmoins pour obliger ses guerriers à la retraite : ils la firent en bon ordre, après avoir massacré un grand nombre d'ennemis jusque sous la porte.

De son côté, le proconsul Fulvius, qui luttait contre toutes les forces d'Annibal, avait rangé ses troupes au pied des retranchements de son camp. Annibal mit d'abord en mouvement un corps d'Espagnols, qui, précédé de trois éléphants, enfonça la sixième légion, et pénétra jusqu'aux remparts du camp romain. Ces Ibériens craignaient de s'être trop avancés, et pourtant brûlaient d'envie de saisir la proie à laquelle ils semblaient toucher. Il faut, se dit Fulvius, les immoler sous les retranchements qu'ils sont sur le point d'assaillir. Ils n'étaient ni nombreux ni à portée d'être secourus. Navius reçut l'ordre de s'adjoindre l'élite des centurions, et d'attaquer le corps d'Espagnols. Pour exécuter ce commandement, il saisit l'enseigne portée par un officier du second manipule de la première ligne, et d'une voix haute: « Soldats, s'écrie-t-il, si vous tardez à me suivre, « je lancerai votre étendard au milieu de vos ennemis. » Il dit; ceux qui ne peuvent l'entendre l'aperçoivent au moins, parce qu'il est d'une taille élevée; tous s'honorent de le suivre, et, le premier, il s'avance à travers une grêle de traits dirigés sur lui seul. Que ne peut un tel exemple? Un lieutenant nommé Atilius fit pareillement marcher le premier manipule contre ce corps d'Ibériens, qu'attaquèrent en même temps les deux commandants du camp romain, Licinus et Popillius. Les trois éléphants périrent dans le fossé; leurs cadavres le comblèrent, et y firent un pont par lequel les Espagnols cherchaient un passage. Des historiens racontent que les éléphants, entrés par la brèche avec un bon nombre d'Ibériens et de Numides, renversèrent les tentes à coups de trompe, et firent un affreux dégât; qu'Annibal sut introduire dans le camp des soldats de

son parti qui parlaient latin, et qui excitèrent les Romains à s'enfuir, en assurant que les retranchements étaient déjà au pouvoir du général carthaginois; que cette ruse ayant été découverte, les imposteurs en portèrent aussitôt la peine; qu'on chassa les éléphants avec des brandons allumés, et que la terre demeura couverte d'Espagnols et de Numides taillés en pièces. Je dois vous dire, Messieurs, que ce récit de Tite-Live diffère beaucoup de celui de Polybe. L'historien grec réduit à de simples escarmouches les tentatives d'Annibal pour délivrer Capoue. Là, le général carthaginois tente seulement d'attirer les Romains dans la plaine; bientôt il reconnaît que sa cavalerie ne suffira point pour forcer les proconsuls dans leurs retranchements. Il songe alors à tourner ses forces contre Rome, persuadé que cette résolution alarmera les deux généraux, et appellera une partie de leurs légions à la défense de la capitale.

Chez l'historien latin, Annibal, déconcerté par le double désavantage de ses cavaliers et de la garnison capouane, fit sonner la retraite, qui s'opéra en bon ordre. Les légionnaires l'auraient troublée par une vive poursuite, si Fulvius n'avait retenu leur ardeur. C'était assez pour lui d'avoir appris aux Capouans combien peu ils devaient compter sur la force et le dévouement de leur protecteur. On venait de lui tuer huit mille hommes, outre trois mille de la garnison de Capoue. Tous ne conviennent pas de ces nombres; mais il est certain que cette journée laissait la place sans espoir, et en préparait la prochaine reddition. Annibal n'espéra plus de succès pour sa cavalerie dans un pays coupé par des lignes, et contre des ennemis couverts

de retranchements. Il voyait la Campanie ruinée, sans grains, sans fourrages, sans moyens d'alimenter une armée considérable. Il savait que les Romains allaient employer contre lui toutes leurs forces, et que s'il laissait à leurs légions le temps de se poster avantageusement elles ne tarderaient point à l'envelopper, et à le réduire à la détresse la plus dure. Devait-il, pour un léger échec, s'éloigner d'une ville qu'il avait entrepris de secourir? Lui convenait-il de rester, pour être témoin de la capitulation? Où fuir? où cacher sa honte? Il résolut de marcher droit à Rome : on lui avait assez reproché d'avoir négligé, après la bataille de Cannes, l'occasion de surprendre cette orgueilleuse cité. Le moment arrivait de réparer une telle faute. Une attaque imprévue le rendrait maître au moins de quelques quartiers de la ville. L'un des proconsuls accourrait probablement pour la défendre; il s'agirait de livrer bataille à celui qui se serait ainsi détaché; et, dans tous les cas, les Capouans profiteraient de cette diversion pour introduire des convois dans leurs murs. Annibal appréhendait seulement que les Capouans, dès qu'ils le verraient parti, ne traitassent avec la république romaine. Il leur écrivit, et confia sa lettre à un soldat numide, qui feignit de déserter, passa dans le camp des proconsuls, et de là chez les assiégés. Le général carthaginois les exhortait à supporter quelques jours de disette, et leur donnait l'assurance d'en être prochainement délivrés. C'était le dernier rayon d'espérance qui luisait aux regards d'une population affamée, qui venait de perdre une si grande partie de ses défenseurs. Annibal n'avait plus qu'à décamper en secret, et qu'à bien cacher sa marche. Mais des transfuges informèrent

Fulvius que tout se préparait pour un départ, dans le camp carthaginois : le proconsul conjectura qu'ils allaient prendre le chemin de Rome, et dépêcha un courier pour en instruire le sénat. En effet, tous les bateaux qui se trouvaient sur le Vulturne servirent à faire passer l'armée africaine : dès l'aurore du lendemain, elle était sur l'autre rive avec son chef. Dans Rome, les sénateurs assemblés délibérèrent sur les mesures qu'il convenait de prendre. Cornélius Asina proposa de rappeler autour de Rome toutes les légions dispersées en Italie : c'était tomber dans le piége tendu par Annibal, et sauver les Capouans désespérés. Fabius Maximus répondit qu'il y aurait de l'infamie à lever le siége, à trembler au moindre geste d'Annibal, à se traîner dans tous les détours de ses marches. On adopta l'avis mitoyen qu'ouvrit Valérius Flaccus : écrire aux deux proconsuls, les instruire de l'état de Rome, des forces dont elle disposait pour se défendre; s'informer de celles d'Annibal ; savoir combien il fallait de légionnaires pour continuer d'assiéger Capoue; laisser les deux généraux maîtres d'y rester ensemble ou de diviser leurs troupes, et d'en diriger une partie quelconque vers Rome, sous la conduite de l'un d'eux. Ayant reçu ce message, ils convinrent que Fulvius conduirait à Rome quinze mille fantassins et mille cavaliers. Appius, qui n'était pas guéri de sa blessure, demeurait au camp avec le reste de l'armée. Fulvius passa le Vulturne, et marcha par la voie Appienne, en côtoyant la mer de plus près qu'Annibal, qui avait pris la voie Latine. Le général carthaginois ayant brûlé tous les bateaux après s'en être servi, le passage du Vulturne offrit des difficultés aux Romains. Il leur fallut chercher du bois, fabri-

quer des traîneaux; mais rien n'arrêta plus la suite de leur marche. Leur chef Fulvius avait eu la précaution d'enjoindre aux villes qu'il devait traverser, Sétia (aujourd'hui Sezza), Cora, Lanuvium, de tenir prêts les vivres dont il aurait besoin, de rassembler les grains des campagnes voisines, et de rappeler dans leurs murs les soldats des garnisons romaines qui se trouveraient dispersés. Ces ordres furent ponctuellement exécutés.

Polybe dit qu'Annibal se dirigea par le pays des Samnites; qu'il fit prendre les devants à un détachement qui devait reconnaître et occuper les passages; qu'à Rome on le croyait encore près de Capoue, lorsqu'il passait déjà l'Anio ou le Teverone, et campait à cinq milles du Capitole. Tite-Live lui fait faire quelques détours avant d'arriver à ce terme. Il le conduit de Calès (ou Calvi) à Sidicinum, puis à Suessula, de là vers Aliffes (présentement Alife). Annibal reprend ensuite la voie Latine, s'arrête deux jours à Casinum (depuis Mont-Cassin), pour ravager les champs voisins; passe à Aquinum, à Intéramna (dont les ruines se voient près de Ponte-Corvo) et à Frégelles, sur les bords du Liris ou Garigliano. Les Frégellans rompirent leur pont; et l'un d'eux marcha jour et nuit pour venir donner avis au sénat romain de l'approche des Carthaginois. Cette nouvelle répandit l'alarme dans tous les quartiers de la ville; la peur exagérait le nombre et la force des ennemis. On ne voyait point arriver Fulvius; on en concluait que les armées proconsulaires avaient été vaincues. Non, disait-on, Annibal, s'il n'était victorieux, n'aurait pas la témérité d'approcher si près de nos murs : il ne l'a pas osé au temps de ses plus hautes prospéri-

tés. Les dames romaines faisaient retentir de leurs cris toutes les rues; de leurs gémissements et de leurs prières, tous les temples. Échevelées, prosternées au pied des autels, et tendant aux dieux des mains suppliantes, elles n'omettaient aucun des signes d'un mortel effroi.

Les deux consuls de l'année, qui, selon toute apparence, étaient restés au sein de la ville, y avaient levé une légion, et en formaient une seconde : les citoyens épars à la campagne allaient se rendre à une revue générale. Rome ne manquait pas de défenseurs; il s'en présentait de toutes parts. Cependant Annibal, après avoir dévasté le territoire de Frégelles, s'était avancé par ceux de Frusino, de Férentinum, d'Anagnia, jusqu'à Lavicum, près de l'emplacement actuel de Zagaruolo; et il avait gagné les environs de Tusculum ou Frascati. Cette ville ne lui ouvrit point ses portes; il ne la jugea pas digne d'un siége; il descendit à Gabies, non loin du lieu aujourd'hui appelé Osteria del Finocchio. Par la voie Prénestine, il arriva jusqu'à huit mille pas de Rome sur les terres de la tribu Pupinia, et y établit son camp. Son avant-garde, c'est-à-dire sa cavalerie numide, massacrait ce qui résistait, faisait des prisonniers, chassait devant elle des milliers de Latins, et recueillait un énorme butin dans un pays cultivé, depuis longtemps préservé d'incursions militaires, et qui ne s'attendait pas à cette irruption soudaine. La consternation régnait dans les campagnes comme à la ville, quand le proconsul parut à la tête d'une armée aguerrie et victorieuse; avant son arrivée, le sénat, par un décret spécial, lui avait conféré une uissance égale à celle des consuls. C'était une modification toute nouvelle de la constitution de l'État; mais, en général, les Romains se

laissaient volontiers entraîner par les conjonctures à suspendre le régime ordinaire de leur république; et, quoi qu'en aient dit certains auteurs, je crois que cette extrême facilité avec laquelle se dérangeaient la distribution et l'exercice des pouvoirs a été l'une des principales causes de l'établissement final du despotisme. Fulvius, investi de cette autorité inusitée, entra dans Rome par la porte Capène, à laquelle correspond actuellement celle de Saint-Sébastien; il traversa le quartier des Carènes, entre le mont Cœlius et le Palatin, passa les Esquilies, et vint camper entre les portes Esquiline et Colline, où les édiles plébéiens lui firent porter des vivres et des munitions. Les consuls de l'année et les sénateurs s'y transportèrent : il se tint un conseil de guerre. On convint que les consuls resteraient campés entre ces deux portes; que le préteur urbain Calpurnius aurait le commandement de la citadelle et du Capitole, et que le sénat resterait assemblé au Forum, afin de prendre toutes les délibérations nécessaires. Les remparts furent bordés de soldats; et l'on disposa des corps de troupes en dehors des murs, à des distances convenables. Des détachements envoyés sur la montagne d'Albe et à Ésule observaient les mouvements des Carthaginois. Horace parle d'Ésule comme d'un lieu voisin de Tibur ou Tivoli, et de Tusculum fondé par Télégonus :

... Eripe te moræ :
Ne semper udum Tibur, et Æsulæ
Declive contempleris arvum, et
Telegoni juga parricidæ.

Annibal, informé de ces dispositions par des transfuges, commençait à se défier du succès de son entreprise.

Il se posta néanmoins au delà de l'Anio, et assit son camp à trois mille pas de Rome. Là, sans tenter aucune attaque, il se bornait à de simples dégâts, lorsqu'un jour la curiosité l'entraîna jusqu'auprès de la porte Colline : il parut vers celui des temples d'Hercule qui était situé hors de cette porte. On en comptait huit autres consacrés à ce dieu dans les différents quartiers de l'ancienne Rome. Le général africain était suivi de deux mille cavaliers. Fulvius, indigné de cette audace, résolut de livrer un combat. Il détacha un escadron de sa cavalerie, qui ne tarda pas d'en venir aux mains. Pour renforcer cette troupe, le proconsul s'avisa de mettre en mouvement un corps de douze cents Numides, déserteurs de l'armée d'Annibal et ses ennemis irréconciliables. Du mont Aventin, qu'occupaient ces Numides, il leur fallut, pour gagner la porte Esquiline, traverser la ville entière. Leur marche effraya la multitude, qui ne savait pas que Fulvius eût amené avec lui des Africains, et qui se figura que l'ennemi avait déjà franchi les murs. Elle en serait sortie elle-même, si elle n'avait craint de rencontrer de plus inévitables périls. Chacun se retira dans ses foyers, pour s'y défendre ou y attendre la mort. Plusieurs prirent les armes, et leur terreur panique coûta la vie à quelques Numides. Telle devint, au milieu des rues, la confusion des hommes et des bestiaux amenés par les campagnards, que la troupe africaine eut peine à se faire jour. Elle se débarrassa pourtant de cette populace, parvint à la porte Esquiline, en sortit, et par des chemins creux, à travers des tombeaux, rejoignit les escadrons romains, avec lesquels elle combattit. Après un choc violent, les Carthaginois, repoussés, rentrèrent dans leur camp,

8.

ramenés par leur général. L'effroi continuait de régner au sein de la ville, et la livrait à une anarchie difficile à réprimer, car tous les chefs militaires ou civils étaient occupés sur les remparts et au dehors. Pour remédier à ce désordre intérieur, le sénat décréta que tous les anciens magistrats, ex-censeurs, ex-consuls, ex-dictateurs, exerceraient dans les divers quartiers, et jusqu'à la pleine délivrance de la cité, des pouvoirs pareils à ceux dont ils avaient été jadis revêtus. Cependant Annibal repasse l'Anio, range ses troupes, présente la bataille : Fulvius et les deux consuls l'acceptent. Tout est prêt de part et d'autre; les premiers coups vont se frapper; mais un orage survient, et sépare les deux armées. C'est un miracle, au dire de quelques écrivains : Jupiter Capitolin a suscité cette tempête, ou bien Rome elle-même a soulevé la nature contre ses ennemis. Le lendemain, on reprend les armes; nouvel ouragan, qui force à rentrer sous les tentes, et le ciel ne redevient serein que lorsque les deux armées ont évacué la plaine. Il faut dire que ces merveilles manquent à la narration de Polybe; il ne parle point des deux tentatives de combat; il tient Annibal en repos, en état d'observation, et prêt à saisir les occasions favorables, s'il s'en présente.

Le gouvernement romain, qui reprenait de la confiance, crut à propos d'en faire parade : il saisit ce moment pour envoyer des renforts aux troupes qu'il entretenait en Espagne. Annibal se sentit outragé par le départ de plusieurs légions qui s'éloignaient des murs par lui menacés. En même temps il apprit d'un transfuge qu'un domaine qu'il occupait venait d'être vendu aussi cher que s'il n'en eût pas été maître. Par repré-

sailles, il mit en vente les boutiques du Forum, et vint camper près de la porte Capène. Mais le séjour inutile et d'ailleurs très-court qu'il y fit devint un sujet de dérision pour les Romains. Ils consacrèrent en ce lieu un temple au dieu appelé Rédiculus, nom auquel Festus attribue expressément cette origine. Mais ce grammairien rapporte qu'Annibal aperçut en l'air des spectres hideux qui l'épouvantèrent, et lui firent prendre la résolution de retourner sur ses pas; et qu'à cette occasion s'introduisit le terme *rediculus a redeundo*. Vous ne penserez pas, Messieurs, que ce soit là l'étymologie la plus naturelle de ce mot : il vient de *ridere*, rire, bien plutôt que de *redire*, s'en retourner. D'autres peuples ont eu des dieux du rire et du ridicule. Toutefois l'opinion de Festus a été fort accréditée. Cornificius la professait : *Rediculi fanum, extra portam Capenam, Cornificius ait fuisse, qui Rediculus propterea appellatus est, quia, accedens ad urbem, Annibal ex eo loco redierit, quibusdam visis perterritus.* Varron donne à ce dieu le titre de *Tutanus*, tuteur ou protecteur de Rome; il lui fait dire : *Noctu Annibalis quum fugavi exercitum... Tutanus Romæ nuncupor.* Selon Pline l'Ancien, de tous les ennemis de Rome, Annibal était le seul qui eût lancé un trait dans l'enceinte de cette ville; et ce fut là toute la gloire qu'il remporta de cette expédition. Je crois qu'il est fort permis de se défier de tous ces détails. Que le général carthaginois ait échoué dans cette entreprise, c'est un point avéré; mais les Romains, selon leur usage, ont attaché à ce fait le plus de circonstances merveilleuses qu'ils ont pu.

Depuis que Fulvius avait quitté le siége de Capoue,

Appius le continuait, sans que la place songeât encore à capituler. Annibal, qui prévoyait que ce délai ne pourrait plus être long, décampa des bords de l'Anio, et gagna la petite rivière de Tutia, simple ruisseau qui prenait sa source en Toscane et allait se perdre dans le Tibre :

> Tutia deducit tenuem sine nomine rivum,
> Et tacite Tuscis inglorius adfluit undis,

dit Silius Italicus. Cluvier croyait reconnaître la Tutia dans la *Fossa* moderne près de la *Prima Porta*. D'autres supposent que ce ruisseau venait du territoire des Sabins, du voisinage de Castel Giubileo, où se voient les ruines de Fidènes. Mais, de Fossa, Tite-Live conduit les Carthaginois chez les Capénates, peuple étrusque. Là, au milieu d'un bois sacré, s'élevait un temple dédié à la déesse Féronia, et enrichi des tributs de la superstition vulgaire. Attirés par ce trésor, les Africains, sans l'épuiser, en tirèrent beaucoup d'or et d'argent. Après qu'ils eurent démoli, renversé le temple, d'autres soldats fouillèrent dans les ruines, et y trouvèrent encore des richesses. La destruction de ce saint lieu n'est pas douteuse; mais on ne sait trop si Annibal l'a pillé en revenant de Rome, ou lorsqu'il était venu tenter le siége de cette grande cité. Cœlius, cité par Tite-Live, le fait partir de la Campanie pour le Samnium, passer dans les cantons des Péligniens et des Marrucins, suivre la route de Sulmone, rabattre sur Albe et sur le pays des Marses; de là remonter vers Amiterne, puis par Forules, Cutilies, Réate, aboutir à Érétum, près des Sept Collines. Tite-Live a tracé un autre itinéraire, et ces variantes peuvent inspirer des doutes légitimes. Toujours supposerons-nous que, dans sa retraite, l'armée

carthaginoise se dirigeait vers l'orient. Les Romains la suivaient en queue; l'un de leurs généraux, apparemment Sulpicius, consul en charge, la harcelait fort vivement. Il l'atteignit à Frégelles; et, pour lui rendre de plus en plus difficile le passage du Liris, dont les Frégellans avaient rompu le pont, il se posta sur des hauteurs. L'habileté d'Annibal et la valeur de ses Numides le sauvèrent de ce mauvais pas. Les cavaliers africains firent face de toutes parts, et donnèrent à leur infanterie le temps de repasser le fleuve. Le principal avantage qu'obtint le consul fut de recouvrer une partie du butin que les ennemis emportaient, et dont ils furent obligés de se décharger au passage du Garigliano; il fit d'ailleurs trois cent soixante prisonniers, qu'il conduisit au camp sous Capoue. De son côté, Annibal marchait assez rapidement au secours de cette place; mais, ayant appris en route qu'Appius en avait continué le blocus, ce qu'il ne présumait pas, il ralentit ses pas, afin de n'arriver qu'avec toute son armée. Dès qu'il l'eut rassemblée, il tomba soudainement et de nuit sur le camp d'Appius, extermina un grand nombre de Romains, et força le proconsul de se réfugier sur des hauteurs pour y attendre des renforts. Du reste, le général africain se voyait menacé d'avoir bientôt sur les bras toutes les forces de Rome. Cette prévoyance lui fit prendre le parti d'abandonner la défense des Capouans : il gagna la Lucanie, puis le Bruttium, et se rabattit avec une telle impétuosité sur Rhégium, qu'il pensa surprendre cette ville : du moins il enleva beaucoup d'habitants dispersés dans la campagne, et les réduisit en captivité. Voilà comment se terminait son expédition sur Rome; elle n'est pas très-glorieuse, quoiqu'elle ait été quelquefois célébrée. Ne

craignons pas de redire qu'elle n'est pas assez bien connue. Polybe la réduit à fort peu de faits : il dit que, le cinquième jour après son arrivée de Tarente à Capoue, Annibal partit brusquement pour se rendre aux bords du Tibre; qu'il avait eu la précaution de laisser des feux allumés dans son camp, afin qu'on ne soupçonnât pas son départ; qu'il traversa le Samnium avec une célérité inouïe, et passa l'Anio avant que les Romains eussent avis de son entreprise; que cependant l'activité des consuls déconcerta ses desseins; que ces deux magistrats se portèrent à sa rencontre à la tête d'une légion et de troupes nouvellement levées; que, par leur extrême diligence, ils le contraignirent de rebrousser chemin; qu'il ne réussit qu'à ravager les champs, et qu'encore fut-il obligé d'abandonner une grande partie de son butin pour échapper aux guerriers qui le poursuivaient. Ces résultats, Messieurs, sont les seuls sur lesquels nous puissions pleinement compter.

Les deux proconsuls Fulvius et Appius, réunis devant Capoue, vont en finir avec cette ville. Les habitants ont perdu tout espoir de délivrance. Les deux généraux romains promettent la vie sauve à tout Capouan qui sortira de la place et se rendra dans leur camp. Pas un seul n'osa s'y présenter : tous avaient sur la conscience leur défection odieuse, et se persuadaient qu'elle serait déclarée impardonnable. Le désordre et l'anarchie régnaient dans leur cité : plus de délibération, plus de conseil salutaire, plus d'assemblée de la noblesse, plus de séances du sénat. Toute la puissance publique résidait aux mains de ce vil Lésius, dont il a été déjà fait mention, ou plus réellement des chefs carthaginois Hannon et Bostar, occupés de pourvoir à

la sûreté de leurs troupes plutôt qu'à celle des citoyens. On écrivit au généralissime Annibal des lettres où les reproches ne lui étaient pas épargnés : « Vous avez donc « trahi les intérêts de Capoue! Vos soldats demeurent « ici sans défense, à la merci des Romains. Peu vous im-« porte que nous succombions, pourvu que vous n'en « soyez pas témoin; voilà pourquoi vous avez affaire « chez les Bruttiens. En assiégeant Rome, vous auriez « sauvé Capoue. Mais ce sont les Romains qui montrent « de la constance : ils agissent en ennemis acharnés; vous, « en ami lâche et volage. Nous vous adressons ces plain-« tes amères, parce qu'il serait temps encore de réparer « vos torts, et de forcer les retranchements des proconsuls « en même temps que nous nous précipiterions sur eux. « N'avez-vous passé les Alpes que pour surprendre Rhé-« gium et une moitié de Tarente? Votre place n'est-elle « pas en face des plus fortes armées de Rome? » On confia ces lettres à des Numides, qui souvent s'étaient chargés et bien acquittés de pareilles commissions. Cette fois, ils firent semblant de se livrer aux Romains; ils se donnèrent pour déserteurs, et attendirent le moment où ils pourraient s'évader et se rendre auprès d'Annibal. L'un d'eux s'était fait suivre d'une Capouane, avec laquelle il avait des relations intimes; il eut l'imprudence de lui confier son secret; elle en instruisit les proconsuls, en s'offrant à soutenir sa dénonciation devant le transfuge qu'elle accusait, et auquel en effet on la confronta. Il assura d'abord qu'il ne la connaissait point, mais l'aspect des tortures lui arracha l'aveu de sa mission : il indiqua même plusieurs autres Numides, faux déserteurs comme lui, et porteurs des mêmes dépêches; car, pour plus de sûreté, les Capouans en avaient multi-

plié les copies. On saisit plus de soixante-dix de ces émissaires : après les avoir battus de verges et leur avoir coupé les poings, on les renvoya dans la ville, où ils ne pouvaient plus qu'être à charge. La vue de ces Numides mutilés inspira une consternation universelle. Le peuple s'attroupa sur la place où se tenaient les comices, et força Lésius à y convoquer les sénateurs. Au milieu d'une assemblée très-nombreuse, la proposition d'un message aux proconsuls et d'une capitulation entraînait la pluralité des suffrages, quand un sénateur, irréconciliable ennemi des Romains, dont il avait à redouter les ressentiments, ce Vibius Virrius, partisan déclaré de Carthage et premier auteur de la défection, s'exprima en ces termes : « Une députation à des « Romains! Avez-vous oublié quels sont nos rapports « avec eux? Le temps n'est plus où nous allions implo- « rer leurs secours contre le Samnium, solliciter leur « alliance, nous vouer à leur république. Nous les avons « abandonnés, trahis, dès qu'ils ont été malheureux. « Avons-nous épargné leur garnison? ne l'avons-nous « pas suffoquée dans nos étuves? n'avons-nous pas ac- « cueilli leur ennemi mortel? ne venons-nous pas de « l'armer contre leur ville? et ils pourraient pardon- « ner de tels outrages! Ah! voyez comme ils négligent, « à Tarente et ailleurs, tous leurs autres intérêts pour « vous poursuivre; comme ils dirigent contre vous tou- « tes leurs forces; avec quelle rigueur vous êtes inves- « tis, resserrés depuis un an par deux de leurs légions! « Le besoin de défendre leurs propres murs, de voler « au secours de leurs enfants, ne les a pas distraits des « vengeances qu'ils vous réservent. Qu'attendez-vous « d'un peuple qui a soif de votre sang, qui s'apprête

« à vous accabler d'opprobres? Me verrai-je donc en« chaîné au char d'un Appius, d'un Fulvius, traîné par « les rues de Rome pour orner leur triomphe, attaché « enfin à un poteau, sous les verges et la hache d'un « licteur? Verrez-vous vos maisons embrasées, vos « murs démolis, vos femmes outragées? Souvenez-vous « d'Albe, que Rome a ruinée, quoiqu'elle en fût issue : « quelle grâce attendre pour Capoue, qu'elle hait plus « qu'elle ne déteste Carthage? Mourons pour la patrie « et avec elle : c'est notre sort et notre gloire. Un der« nier festin est préparé chez moi, à la fin duquel une « coupe empoisonnée terminera nos malheurs. Que ceux « qui méprisent la vie me suivent : des buchers sont « prêts pour consommer nos corps. Les Romains ap« prendront à nous estimer, et le perfide Annibal re« grettera de nous avoir trahis. » Les affections personnelles qui dictaient cette harangue étaient trop faciles à discerner pour qu'elle pût entraîner une population entière à mourir. N'avait-on pas mille exemples de l'indulgence de Rome pour les nations soumises? Vingt-sept Capouans accompagnèrent Virrius, et prirent part au repas funeste auquel il les avait conviés. Ils affectèrent de s'y montrer joyeux; mais le poison n'agissant qu'avec lenteur à cause des viandes et du vin dont il avait été précédé, ils eurent plus de temps qu'il ne convenait pour envisager leur dernière heure. Tous périrent, plus tôt ou plus tard : les uns près des bûchers préparés pour eux, les autres dans leurs maisons, où ils avaient pris le parti de retourner.

Les historiens ne nous ont point transmis le texte de la capitulation; nous ne la connaissons que par ses effets. D'abord les proconsuls se firent ouvrir une

porte, celle qu'on appelait de Jupiter, afin de prendre possession de la ville. Le lieutenant Caius Fulvius y fit entrer une légion et de la cavalerie, s'empara de toutes les portes, y mit des corps de garde, et se fit apporter toutes les armes. Lorsqu'il ne resta plus aux assiégés aucune issue ni aucun moyen de défense, on mit aux fers les soldats qui composaient la garnison carthaginoise, et l'on envoya les sénateurs capouans au camp romain, où ils devaient être jugés : ils étaient chargés de chaînes, et on les avait contraints de livrer tout ce qu'ils possédaient d'argent et d'or. La quantité d'or fut de soixante-dix livres, celle d'argent de trois mille deux cents livres : c'est bien peu dans une cité opulente. On lit en quelques manuscrits trente et un mille deux cents livres d'argent et deux mille soixante-dix d'or, ce qui serait plus convenable. Ceux de ces sénateurs qui s'étaient le plus ouvertement déclarés contre Rome furent mis en garde dans deux villes romaines, vingt-cinq à Calès et vingt-huit à Téanum. Une contestation s'éleva entre les proconsuls Appius et Fulvius, dont le premier inclinait à la clémence, et le second voulait user d'une rigueur qui servît d'exemple. Appius demandait qu'au moins le sort des vaincus fût soumis au jugement du sénat, ainsi que le parti à prendre à l'égard de certaines villes municipales, accusées de connivence avec Capoue. Fulvius prétendait user des droits qui, selon lui, appartenaient aux généraux après la reddition des places ennemies; et, tandis que son collègue écrivait aux pères conscrits, il sortit brusquement de la tente où se tenait le conseil de guerre, et ordonna aux tribuns de légions et aux chefs des alliés de lui tenir deux mille cavaliers prêts à partir au premier signal. Au milieu

de la nuit, il sortit avec cette troupe, arriva dès le point du jour aux portes de Téanum, se fit représenter par les magistrats les vingt-huit sénateurs capouans qu'on y retenait captifs, et ordonna leur supplice : tous périrent à l'instant sous la hache des licteurs, après avoir été battus de verges. De là, sans perdre un instant, il courut à Calès, et enjoignit d'attacher aux poteaux les vingt-cinq autres prisonniers. Pendant les apprêts de cette exécution, il reçut d'un courrier des lettres du préteur de Rome et un décret du sénat : se doutant bien qu'il y trouverait l'ordre de surseoir, il n'ouvrit pas le paquet, le mit dans son sein, et, malgré les murmures de l'assemblée, qui devinait que l'affaire était évoquée, il exigea l'accomplissement de son exécrable sentence ; il ne lut les lettres que lorsqu'il n'était plus temps de se conformer à ce qu'elles prescrivaient. Il faut dire, à la honte des sénateurs romains, qu'ils n'ont jamais désapprouvé cette atrocité : ils semblaient se féliciter d'être vengés sans l'avoir voulu. C'était joindre la mauvaise foi à la barbarie.

Jubellius Tauréa, qui, en 215, avait osé, comme nous l'avons vu, défier le plus vaillant des cavaliers de Rome, vint se présenter devant le tribunal du proconsul Fulvius, et lui demander la mort. « Arrête, lui dit-il, et « mets le comble à tes fureurs. N'ai-je donc pas acquis « le droit de figurer parmi tes victimes ? » Fulvius commençait à se lasser de répandre le sang : il venait de lire et de publier le décret du sénat. « Il est trop tard, » répondit-il à Jubellius, qui répliqua, dit-on, en ces termes : « Quoi ! j'aurai vu ma patrie réduite en servitude, « j'aurai poignardé ma femme et mes enfants, pour les « arracher à l'infamie, et le plus farouche des vainqueurs

« me refusera le trépas! » A ces mots, il montre un fer caché sous sa robe, se perce le cœur, et tombe aux pieds du proconsul. Tite-Live avoue que certains auteurs racontent différemment la mort de Jubellius Tauréa : ils disent qu'il avait été conduit à Calès avec les sénateurs, et condamné comme eux au dernier supplice; qu'au moment de le subir, il proféra des paroles énergiques; que le bruit de l'assemblée étouffait sa voix; que Fulvius commanda le silence; qu'aux premiers mots répétés par Jubellius, les licteurs l'accablèrent de coups, et commencèrent par lui l'exécution. Ces écrivains ajoutent que le proconsul avait reçu auparavant les lettres apportées de Rome, mais qu'elles lui laissaient la faculté de juger lui-même les Capouans ou de les renvoyer aux sénateurs, et qu'il aima mieux se charger seul de venger la république. Il restait à prononcer sur les destinées des simples habitants de Capoue et du voisinage : ce soin ne regardait plus que Fulvius, car son collègue Appius venait de mourir. Fulvius se présenta devant quelques petites places de la Campanie : Atella et Calatia se rendirent à lui ; il ne mit à mort que les chefs de la défection. Environ quatre-vingts seigneurs campaniens périrent ; on relégua les autres nobles en diverses prisons, où la plupart moururent de misère; on vendit à l'encan les hommes du peuple. Que faire maintenant de la ville même de Capoue, cette cité superbe qui se disait l'émule de Rome? Plusieurs pères conscrits proposaient de la raser : le plus grand nombre aima mieux la conserver, pour y établir des laboureurs, qui cultiveraient le plus beau et le plus fertile territoire de l'Italie. La république acquérait de riches domaines, des habitations magnifiques : elle y envoya

des affranchis, des ouvriers, des négociants, sans donner néanmoins à ces nouveaux habitants plus de priviléges qu'aux plus médiocres villages : point de sénat, point de comices, point de magistratures municipales. On y installerait chaque année un préfet, qui maintiendrait l'ordre et jugerait les procès. Tous les anciens Capouans étaient dispersés, sans espoir de retour. On trouva que les Romains avaient usé de clémence en ne démolissant pas les murs d'une cité rebelle; comme si en ce point ils avaient consulté autre chose que leur propre intérêt! Une opinion moins déraisonnable se forma contre Annibal, qui n'avait pas voulu ou n'avait pas pu secourir une ville importante qui s'était donnée à lui.

J'aurai à vous exposer, la prochaine fois, les autres événements du consulat de Fulvius Centumalus et de Sulpicius Galba.

CENT NEUVIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 211 ET 210 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, les derniers faits qui se sont placés sous le consulat de Quintus Fulvius Flaccus et d'Appius Claudius Pulcher sont les entreprises et les succès du jeune Marcius en Espagne, les victoires qu'il y remporta sur les Carthaginois, et qui rétablirent en ce pays la puissance romaine, presque anéantie depuis la mort des deux Scipions. Fulvius Centumalus et Sulpicius Galba prirent possession des faisceaux le 23 mars 211; j'ai indiqué les autres magistrats et officiers civils ou militaires qui furent installés vers la même époque, ou maintenus dans leurs fonctions. A Rome, on apprit les heureux exploits du jeune Marcius, et, malgré la satisfaction qu'on en ressentait, on se formalisa du titre de propréteur qu'il se donnait, en vertu d'une élection purement militaire. On jugea bien plus sévèrement le préteur Fulvius, qui s'était laissé battre en Apulie; et, quoiqu'il fût le frère d'un consul de l'année précédente, maintenant proconsul et continuant le siége de Capoue, le tribun Sempronius Blæsus ne ralentit pas ses poursuites : l'accusé s'exila de lui-même, et n'évita pourtant pas un jugement populaire qui le condamna au bannissement. Sous les murs de Capoue, le centurion Navius enseigna aux soldats romains une nouvelle manière de combattre; il mit des fantassins en croupe des cavaliers. Annibal quitta enfin les bords du Galésus; mais, ne réus-

sissant point à délivrer Capoue, il voulut opérer une diversion en marchant sur Rome. Il s'avança jusqu'à huit mille pas de cette ville, que son approche frappa d'un mortel effroi. Le proconsul Fulvius se détacha pour la secourir; et la tentative d'Annibal échoua, non sans quelque ridicule. Appius, l'autre proconsul, continuait d'assiéger les Capouans, qui, abandonnés du général carthaginois, capitulèrent enfin. Malgré leur soumission, Fulvius exerça contre eux des vengeances cruelles, que Rome n'a point assez désavouées. Pour achever de prendre connaissance des événements militaires de ce consulat, nous aurons à porter nos regards sur l'Étolie et sur l'Espagne.

L'Étolie, État composé de quelques villes grecques, confinait du côté de l'orient à l'Achaïe, dans laquelle même on l'avait comprise; et du côté de l'occident à l'Épire. Longtemps l'Acarnanie, province épirote, avait obéi aux Étoliens. Ceux-ci, vers le nord, touchaient à la Thessalie et à la Macédoine; et, depuis peu, l'Acarnanie avait été usurpée sur eux par le roi des Macédoniens, Philippe, qui, par suite de ses intelligences avec Annibal, se disposait à passer en Italie, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le remarquer. Ce projet de descente fut déconcerté par l'habileté du préteur Lévinus, qui, à la tête de cinquante vaisseaux et d'une légion, observait les démarches de Philippe, et gardait les côtes d'Italie depuis Brundusium. Informé des préparatifs de l'expédition macédonienne, Lévinus résolut de la traverser en soulevant contre ce prince les Étoliens et leurs alliés : le sénat romain avait sans doute conçu ou approuvé ce dessein. Le propréteur, dont la flotte croisait sur les côtes de la Grèce, commença par attirer des Éto-

liens sur ses vaisseaux; et, dans les entretiens secrets qu'il eut avec eux, il les trouva fort enclins à seconder ses vues. Une assemblée générale des cités étoliennes devait se tenir sous peu de jours, apparemment à Naupacte, ville maritime, depuis Lépante : il s'y rendit. Après un récit modeste des derniers succès des armes romaines, de la prise de Syracuse et de Capoue, il fit valoir les avantages des alliances avec sa république: communication des droits de cité, garantie des priviléges locaux, protection contre des voisins ambitieux, et, pour les Étoliens, qui seront les premiers alliés de Rome outre-mer, certitude de recouvrer l'Acarnanie. Deux chefs étoliens, Scopas et Dorimaque, répondirent à ce discours par un long éloge des Romains, et en proposant de faire entrer dans la ligue nouvelle contre Philippe autant de nations voisines qu'il serait possible. En conséquence, on dépêcha des ambassades à l'Élide, à Lacédémone, au roi de Pergame Attale, à Pleuratus, qui gouvernait une partie de la Thrace selon Tite-Live, de l'Illyrie selon Polybe, à Scerdilédus, qui régnait sur un plus grand nombre de cantons illyriens. Chlænéas, député aux Spartiates, leur dit que tous les maux de la Grèce venaient de la Macédoine; des intrigues de l'ancien Philippe; des brigandages de son fils Alexandre; des vengeances d'Antipater; des agressions de Cassandre, de Démétrius, d'Antigonus Gonatas. Il retraça particulièrement les perfidies d'Antigonus, qui n'avait consulté que son intérêt personnel en ménageant Sparte, et en feignant de la vouloir délivrer de la tyrannie de Cléomène. Mais il peignit surtout sous les plus odieuses couleurs le monarque régnant Philippe, sa barbarie à l'égard des Messéniens, la fureur impie avec laquelle il avait ren-

versé les temples de Thermes. Il s'agit probablement de la ville de ce nom qui était voisine du fleuve Achéloüs, non de celle qui existait en Galatie. Aux crimes de Philippe l'orateur oppose les services des Étoliens, qui ont volé aux secours de la Grèce, attaquée soit par Antipater, soit par les Gaulois. Il expose que, si les Macédoniens n'ont pu résister à la seule Étolie, leur perte est inévitable lorsqu'ils auront à combattre à la fois sur mer les flottes de Rome et d'Attale; sur terre, les troupes de l'Élide, de l'Étolie et de Lacédémone. Enfin il déclare que l'ancienne alliance des Spartiates avec la Macédoine est abolie par les guerres qui l'ont suivie, tandis que les engagements qu'ils ont récemment pris avec les Étoliens subsistent dans toute leur vigueur. Cette harangue fit une impression vive; l'assemblée jugea qu'il serait difficile d'y répondre. Lyciscus lui-même, venu pour soutenir l'opinion contraire, parut presque y renoncer; et pourtant, après quelques instants de silence, il se ravisa, et plaida la cause de Philippe à peu près en ces termes : « Je suis Acarnanien, « et néanmoins je prends la défense de la Macédoine « et de son roi mon maître. On vient de calomnier « tous ses aïeux, à commencer par le fils d'Amyntas. « Olynthe, il est vrai, succomba sous ses armes; mais « c'était la Grèce qui triomphait avec lui. Il vous a « délivrés d'Onomarque et de Philomèle, tyrans impies, qui, après avoir pillé le temple de Delphes, allaient envahir vos contrées. Vous reconnûtes alors « ses bienfaits, vous le proclamâtes votre capitaine général. S'il a inspiré à la Laconie quelques alarmes, « il le fallait pour contraindre vos pères à s'associer « aux cités voisines, et à jouir avec elles des avantages

« de la paix. Alexandre a traité les Thébains avec ri-
« gueur; je n'en veux pas disconvenir, pourvu qu'on
« avoue qu'ils l'avaient irrité, et qu'ensuite il a conquis
« la Perse au profit des Grecs. Parmi ses successeurs,
« il en est que vous avez eus pour ennemis; mais sied-
« il aux Étoliens de s'en plaindre, eux qui vous ont
« été bien plus nuisibles? N'ont-ils pas excité le roi
« d'Épire Alexandre à déchirer l'Acarnanie, et à ven-
« dre ses habitants comme esclaves? Leurs généraux
« n'ont-ils pas ensanglanté les villes, profané les tem-
« ples? A-t-on oublié les brigandages d'un Timée, à
« Ténare en Laconie, dans le sanctuaire de Neptune;
« à Luses en Arcadie, dans celui de Diane? Jamais les
« Scythes, jamais les Galates ont-ils été plus funestes
« à la Grèce que les Étoliens? Pour ne parler que du
« temps où nous vivons, les noms de Dodone et de
« Dium ne rappellent-ils pas bien assez leur licence
« irréligieuse? Comparez à leur conduite celle d'An-
« tigonus. Vous offensez ce prince, il vous fait la guerre;
« vous lui livrez bataille, il en sort vainqueur; vos vil-
« les, vos murs, votre liberté sont en sa puissance, il
« vous rend tout ce que vous avez perdu, et chasse le
« tyran qui vous tenait asservis; si bien que vous dé-
« clarez solennellement que vous lui devez votre salut.
« Pourquoi faut-il que j'ajoute que depuis vous avez
« rompu les engagements contractés avec lui, que vous
« avez servi l'Étolie contre la Macédoine? Quoi! parce
« que vous avez mis en oubli les bienfaits d'Antigonus,
« et brisé les liens qui vous attachaient à nous, vous
« seriez dégagés de vos obligations, et dispensés de
« reconnaissance! Il vous serait permis d'être à jamais
« ingrats, parce que vous avez commencé de l'être! Ah!

« vos traités avec nous sont inscrits sur des colonnes « que le temps n'a point détruites; ils sont consacrés « par la foi des dieux immortels. L'heure est arrivée « d'y redevenir fidèles, aujourd'hui que Philippe vous « en somme. Que parlez-vous de la difficulté ou de « l'exigeance des conjonctures? C'est au contraire de « votre loyauté que dépend le repos de l'Achaïe; et « c'est de notre union avec des barbares que naîtront « les troubles. Impatients de se venger de Philippe, « les Étoliens appellent à leur secours les forces de « l'Occident. Qu'arrivera-t-il? la tempête qu'ils excitent « retombera tôt ou tard sur leurs têtes; leurs défenseurs « prétendus vont devenir leurs conquérants, et menacer « la Grèce entière. Citoyens de Sparte, il vous appar« tient de conjurer cet orage. Imitez la prévoyance de « vos ancêtres : ils ont su repousser les sollicitations « de Xerxès. Gardez-vous de vous engager dans une « guerre où vous auriez contre vous la Macédoine, « l'Épire, la Thessalie, la Béotie, l'Acarnanie; avec « vous l'Étolie toute seule. Sacrifier au plus mince in« térêt la concorde, la probité, l'honneur, voilà le « penchant des Étoliens. Lacédémone a d'autres maxi« mes : la décence et l'équité président à ses conseils; « et, si l'on avait pu inspirer de vaines préventions à « quelques-uns de ses magistrats, ils en seraient bien« tôt guéris par la droiture naturelle de leur raison. »

Le ton menaçant de ce discours pouvait intimider l'assemblée; mais elle s'effrayait davantage à l'aspect de la flotte de Lévinus, et à l'annonce d'une confédération prochaine entre les Romains, les Étoliens et le roi Attale; elle se décida pour ce qui lui faisait le plus de peur, pour le parti qu'elle jugeait le plus fort.

C'est malheureusement le résultat ordinaire, et en quelque sorte la loi commune des délibérations de cette espèce. L'Élide, Lacédémone, les rois Scerdilédus et Pleuratus entrèrent dans la ligue de l'Étolie et de Rome; et l'on conclut un traité conçu en ces termes : « Le bon « plaisir des Étoliens, des habitants de l'Élide, des La-« cédémoniens, de Pleuratus et de Scerdilédus étant de « contracter alliance avec le roi Attale et avec les Ro-« mains, ils s'armeront sans délai contre le roi Phi-« lippe. Les Romains fourniront vingt quinquérèmes « au moins à la confédération. Toutes les conquêtes qui « seront faites depuis les confins de l'Étolie jusqu'à Cor-« cyre appartiendront aux confédérés, et le butin à « Rome. Cette dernière emploiera tous ses moyens pour « faire restituer l'Acarnanie aux Étoliens, ses anciens « maîtres. Les Étoliens ne pourront traiter avec le roi « Philippe qu'autant qu'il aura promis de laisser en « paix Rome et ses alliés; et réciproquement Rome ne « se réconciliera au même Philippe qu'à condition qu'il « ne fera plus la guerre à l'Étolie ni aux alliés de l'É-« tolie. » Ces conditions n'ont été signées que deux ans après, quand les Étoliens les eurent acceptées à Olympie, et les Romains dans leur sénat. Elles furent depuis placées au Capitole, comme le monument de la première alliance entre Rome et la nation grecque. Mais les expéditions militaires contre Philippe commencèrent avant la signature de cet acte. Lévinus s'empara de l'île et de la ville de Zacynthe ou Zante; il enleva aux Acarnaniens OEniades et Nasos, et remit ces deux places sous la domination de l'Étolie. Persuadé que ces premières conquêtes suffiraient pour suspendre la descente projetée par Philippe, le général romain condui-

sit sa flotte à Corcyre, où il passa l'hiver. Philippe, en effet, dès qu'il eut reçu à Pella la nouvelle de la ligue formée contre lui, changea son plan de campagne. Il résolut d'employer le printemps à une incursion sur les terres de l'Illyrie, près d'Apollonie et d'Oricum, et de se préparer ainsi à guerroyer, en été, les nouveaux ennemis qu'il avait en Grèce. Par ses courses en Illyrie, il se proposait d'effrayer les Épirotes, de les contenir chez eux, de les empêcher d'entrer en Macédoine durant son absence. Après avoir ravagé les environs d'Apollonie, et contraint ainsi les Apolloniates à se retirer dans leurs murs, il se replia sur Pélagonie et sur Sintia, villes de son propre royaume, afin d'en fermer l'accès aux Dardaniens. De là, dans l'espoir de s'associer les Thessaliens, il descendit chez eux, et leur laissa son fils aîné Persée, avec quatre mille hommes pour garantir la côte. Revenu en Macédoine, il n'y passa que peu de jours; il en repartit pour se porter sur les Thraces et sur les Mèdes, peuples qui avaient coutume de fondre sur la Macédoine aussitôt qu'ils savaient ses rois occupés ailleurs. Philippe dévasta le territoire d'une place que les historiens appellent Phragandes, et qui est restée inconnue. Il assiégea Topiris, autre ville de Thrace, qu'Antonin nomme Topyrum, et Procope Topros : on croit que c'est celle qui depuis a pris le nom de Ruskioï. Cependant les troupes étoliennes se répandaient dans l'Acarnanie, dont Scopas, leur chef, se promettait la conquête, déjà commencée par l'occupation de Nasos et d'Œniades, tombées au pouvoir du propréteur Lévinus. Les Acarnaniens s'apprêtaient à résister en désespérés; ils tinrent une assemblée générale, où ils déclarèrent qu'ils ne déposeraient les armes qu'après la défaite entière des Étoliens; qu'ils

laisseraient sans aliments et sans asiles ceux de leurs soldats qui reviendraient vaincus; que nul homme, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante, ne serait dispensé de prendre les armes. Les sexagénaires, les enfants et les femmes furent confiés aux Épirotes, qui se chargeaient aussi de recueillir les cendres des Acarnaniens qui périraient sur les champs de batailles, et d'orner leurs tombeaux d'inscriptions honorables. Enfin on écrivit au roi Philippe; on le conjura de suspendre toutes ses autres entreprises pour venir au secours de l'Acarnanie. Il exauça leurs prières; après avoir pris par composition quelques villes de la Thrace, il s'approcha du camp des Acarnaniens. Ses mouvements et les leurs déconcertèrent les Étoliens, qui reculèrent au fond de leur province, sans avoir rien entrepris. Mais Philippe ne songeait plus à descendre en Italie: retiré à Pella, il s'y tenait en repos; et c'était tout ce qu'avait voulu Lévinus. Ce propréteur, au retour du printemps, partit de Corcyre pour Naupacte. Son arrivée en cette ville rendit de l'activité aux Étoliens : ils se donnèrent, eux et leurs alliés, un rendez-vous sous les murs d'Anticyre, ville de la Locride en Achaïe, et entreprirent aussitôt le siége de cette place. Les Romains l'attaquèrent par mer : elle se rendit à discrétion, et passa sous la domination des Étoliens. Lévinus ne réserva pour ses troupes que le butin à piller; une maladie grave l'obligea de séjourner en ce lieu plus longtemps qu'il ne se l'était proposé, et jusqu'après le renouvellement des consuls.

Les affaires de Rome dans la Grèce avaient été habilement conduites; mais, en Espagne, Marcius, malgré son talent et son zèle, ne pouvait plus tenir tête aux ar-

mées carthaginoises, s'il ne recevait de puissants secours. C'était seulement par bravade qu'on lui avait envoyé un faible renfort au moment même où Annibal campait aux bords de l'Anio. Quand on eut pris Capoue, on songea plus sérieusement à se défendre en Espagne. Claudius Néron, qui, sous le titre de propréteur, venait de commander une légion en Campanie et d'y obtenir des succès, reçut l'ordre de conduire aux rives de l'Èbre six mille légionnaires et trois cents cavaliers avec six mille huit cents soldats alliés, savoir, six mille d'infanterie et huit cents de cavalerie. On lui laissait le choix de tous les guerriers qui devaient composer cette armée. Elle s'embarqua aussitôt à Pouzzoles, et, après une traversée heureuse, elle aborda Tarragone. Les galères qui l'avaient amenée ayant été mises en sûreté, et les forçats ainsi que les volontaires étant incorporés à l'infanterie, Claudius opéra près de l'Èbre la jonction de ses troupes avec celles que Marcius et Titus Fontéius avaient conservées. Toutes s'avancèrent ensemble vers l'ennemi, alors campé entre Illiturgis et Mentissa, au pied des montagnes appelées encore aujourd'hui les Roches noires, *Penas negras*. Elles investirent soudainement Asdrubal, et lui coupèrent les vivres en s'emparant d'une gorge qu'un bois couvrait. Pour se tirer de ce péril, l'astucieux Carthaginois entama une négociation. Il promit de quitter l'Espagne, lui et tous ses soldats, sous la seule condition de la vie sauve. Un héraut vint de sa part faire cette proposition à Claudius Néron, qui s'y laissa prendre. Il fallut des conférences pour régler la manière de rendre les villes et les provinces. Chaque jour, Asdrubal élevait de nouvelles difficultés, tantôt sur le jour de l'évacuation, tan-

tôt sur l'introduction des garnisons romaines : il mesurait ces délais sur les vivres qui lui restaient : et, après que les débats avaient inutilement rempli la journée, il détachait, au milieu de la nuit, de petites bandes de ses soldats, qui, sortis du camp, cheminaient à l'insu des Romains, grimpaient sur les monts, et prenaient des positions avantageuses. Son infanterie s'écoula ainsi tout entière, descendit des montagnes, et gagna les plaines ; il n'avait plus auprès de lui que sa cavalerie et ses éléphants. S'apercevant qu'un brouillard épais allait couvrir le terrain qu'occupaient les armées, il adressa un message à Claudius Néron pour s'excuser de ce qu'il ne pourrait, ce jour-là, se rendre à la conférence : c'était, disait-il, une fête carthaginoise à laquelle la religion l'obligeait d'assister. La crédulité du propréteur et le brouillard favorisèrent pleinement l'évasion des éléphants, des cavaliers et de leur général. Lorsque le soleil eut dissipé l'obscurité, les Romains trouvèrent le camp des Carthaginois tout à fait désert. En vain ils se mirent à la poursuite d'Asdrubal : il faisait sa retraite en si bon ordre, qu'il en fut quitte pour quelques escarmouches entre son arrière-garde et l'avant-garde de Claudius. La plus belle occasion de terminer au profit de Rome la guerre d'Espagne était manquée. Il la fallait recommencer, et aucun général ne paraissait disposé à se charger de ce soin. Nul candidat ne se présentait au moment où les comices allaient élire un proconsul qui remplacerait définitivement Marcius et Claudius, dont les fonctions n'étaient que provisoires. Un jeune homme se montra seul, revêtu de la robe blanche, sur le tertre des prétendants. C'était Publius Scipion le fils, celui qui déjà avait obtenu l'édilité avant

l'âge fixé par les lois. Il ne comptait encore que vingt-six ans selon Polybe, que vingt-quatre selon les autres historiens; et néanmoins toutes les centuries, ou même tous les citoyens, s'accordèrent à lui déférer un commandement qui semblait exiger une longue expérience et une habileté consommée. Je dis avec Tite-Live les centuries, quoique Gronovius ait substitué à ce mot celui de tribus dans le texte de cet historien. Il est vrai qu'ordinairement l'élection des proconsuls se faisait en comices par tribus; mais peut-être la gravité des circonstances entraîna-t-elle à préférer, pour cette fois, une forme plus solennelle. Il se pourrait aussi que le proconsulat n'ait été délégué que par simple commission à un si jeune citoyen.

A peine les Romains eurent-ils proclamé ce choix, qu'ils s'en repentirent : ils se reprochèrent d'avoir plus écouté leurs affections que leur raison, leurs lois et leurs maximes antiques. Le souvenir du désastre des deux Scipions, le père et l'oncle du nouveau proconsul, leur inspirait des alarmes; c'était un mauvais présage. Pour calmer ces inquiétudes populaires, le jeune général prononça, dans la plus prochaine assemblée, une harangue où respiraient la bravoure et l'espoir. Il usa de toutes les ressources de son éloquence naturelle, que sa physionomie noble et gracieuse rendait de plus en plus persuasive. D'ailleurs un préjugé adroitement propagé depuis son adolescence lui conciliait la faveur publique. On assurait qu'il avait un commerce secret avec les dieux; que des inspirations mystérieuses réglaient toutes ses démarches; que le bonheur le suivait partout; et que les succès attribués à sa prudence étaient réellement des dons célestes. On

ajoutait qu'il devait le jour à l'union miraculeuse de sa mère avec un serpent, sous l'image duquel Jupiter s'était peut-être caché. Scipion n'affirmait point ces merveilleux récits; il ne les désavouait pas non plus; et, loin de dissiper tant de prestiges, il les entretenait par des pratiques singulières. Chaque jour, avant l'aurore, il allait au Capitole, se faisait ouvrir le temple du dieu, et passait une heure en contemplation. Les chiens qui veillaient à la garde du mont Sacré n'aboyaient point à son approche, apparemment parce que ses fréquentes visites les avaient familiarisés avec son aspect; mais on lui en tenait compte comme d'un prodige; et, jusqu'au sein de sa famille, on croyait ou l'on feignait de croire à ses priviléges surnaturels. Sa conduite n'était pourtant pas d'une régularité fort exemplaire; dès sa jeunesse, il avait pris des habitudes licencieuses, et son père l'avait un jour arraché des bras d'une courtisane: c'est ce que nous ont appris déjà des vers de Nævius. La politique seule a depuis enchaîné ses passions, et lui a commandé plus de sagesse. Du reste, on admirait en lui un rare assemblage de vertus civiles et militaires : prudence et activité, désintéressement et magnificence, caractère ferme et manières affables. Toujours accessible, il savait mieux qu'aucun de ses contemporains gagner et conserver l'affection du peuple et des soldats. La nature avait imprimé dans les traits de son visage tous les signes de la bonté, de la bravoure, des sentiments tendres et nobles. Sans affecter une vaine parure, il ne négligeait aucun des soins qui devaient entretenir et relever les avantages extérieurs dont il se sentait doué. Nous lisons dans Aulu-Gelle qu'il se faisait raser la barbe, pratique qui com-

mençait de s'introduire à Rome; et qu'en toute circonstance on le trouvait habillé avec la plus décente et la plus élégante simplicité. Mais il attachait plus d'importance encore à la culture de son esprit; et j'ai déjà eu occasion de vous parler de ses relations avec le poëte Ennius.

C'était donc un général de la plus haute espérance que l'on envoyait en Espagne. Cependant on crut à propos de lui adjoindre un vieux propréteur, Marcus Junius Silanus, qui devait, non partager son autorité, quoi qu'en ait dit Zonaras, mais l'aider de ses conseils, et au besoin tempérer les mouvements d'une trop vive ardeur. Scipion s'embarqua au port d'Ostie, à la tête de trente quinquérèmes, qui portaient dix mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie. Cette flotte remonta de la mer Tyrrhénienne à celle de la Gaule, se renforça de trois galères à Marseille, doubla le cap des Pyrénées, aujourd'hui cap de Vendres, et aborda heureusement au port d'Empories.

L'hiver suspendait alors le cours des exploits guerriers: Marcellus, qui depuis la prise de Syracuse n'avait pas quitté la Sicile, revint à Rome. Après son départ de cette île, une flotte carthaginoise y débarqua huit mille fantassins et trois mille cinq cents cavaliers numides, armée formidable à laquelle se livrèrent Murgance, Hybla, Macella, et d'autres places moins importantes. Mutinès, qui avait conservé le commandement de sa troupe de Numides, désolait les campagnes et les villes alliées des Romains; il exerçait impunément ces ravages sous les yeux des légions, mécontentes de n'avoir pas suivi Marcellus à Rome pour partager les honneurs de son triomphe; elles se plaignaient aussi de la défense qu'on leur avait faite d'hiverner dans les

villes siciliennes. De dépit elles restaient inactives, et refusaient d'obéir aux ordres de Marcus Cornélius Céthégus, à qui Marcellus avait remis le pouvoir militaire ainsi que l'administration des États d'Hiéron. Il n'eût fallu qu'un chef pour qu'une sédition éclatât. Cornélius, par la punition des plus mutins, par un adroit mélange d'indulgence et de sévérité, parvint à calmer cette effervescence et à rétablir la discipline. On reprit les armes, et l'on fit rentrer dans le devoir les villes rebelles, y compris Murgance, qui fut abandonnée, avec son territoire, à des Espagnols, en récompense de leurs services et de leur zèle pour les intérêts de la république. Comme Marcellus était général d'une armée établie en un pays étranger, on ne lui donna point, à son retour, sa première audience dans l'enceinte de Rome. Le préteur Calpurnius assembla le sénat au temple de Bellone. Ce fut là que le vainqueur de Syracuse raconta son expédition et demanda le triomphe. Il semblait difficile de le lui refuser, après avoir, en son absence, rendu grâces aux dieux de ses victoires. Ses partisans murmuraient de ce qu'on n'avait pas fait revenir avec lui ses soldats, qui auraient attesté ses glorieux services. Mais, parce qu'on lui avait ordonné de remettre son armée aux mains d'un successeur, on prétendit le traiter comme un général qui n'avait point achevé de remplir sa mission, et l'on ne lui décerna que l'ovation simple. Il entra dans le Capitole à pied, couronné de myrte, au son des flûtes et des instruments à cordes, non sur un char ni au bruit des fanfares, non la tête ceinte de lauriers ni avec un cortége de légions. Pour justifier le refus de ces honneurs suprêmes, on disait que ses succès paisibles avaient été obtenus

par des insinuations et d'adroits manéges, plutôt que par la force des armes et par l'effusion du sang. Le sénat décréta néanmoins que Marcellus conserverait au sein de la ville les insignes du généralat, le titre de proconsul, et ne rentrerait point dans la condition privée. Marcellus voulut se rendre à lui-même une justice plus complète. De sa propre autorité, il parut sur la montagne d'Albe avec toute la pompe triomphale, le char, les lauriers, les trompettes. J'avouerai, Messieurs, que je ne puis voir, dans cette démarche, qu'une ostentation puérile, tout à fait indigne d'un si grand homme. Personne cependant ne lui reprocha cette audace; on ne blâma que l'ingratitude ou les vains scrupules des sénateurs. Il ne manqua rien à la solennité de son ovation, puis de son triomphe illégal. On porta devant lui un plan de Syracuse, quelques machines d'Archimède, des meubles précieux, des vases, des statues, des tableaux, de riches dépouilles en bronze, en argent et en or. Il était précédé aussi de huit éléphants, et de deux personnages qui avaient contribué à ses victoires, Méric et Sosis. Vous vous souvenez, Messieurs, que le premier est un Espagnol qui a livré aux Romains l'île d'Ortygie, et le second un Syracusain qui leur a ouvert l'Achradine. Rome les récompensa libéralement : elle leur accorda le droit de cité, et leur assigna des domaines; à Méric, cinq cents mesures de terre à prendre sur les biens confisqués en Sicile; à Sosis, des propriétés d'une égale surface dans le territoire de Syracuse, avec une magnifique maison au sein de cette ville. On chargea de plus le préteur Marcus Cornélius de désigner, en telle partie de l'île qu'il jugerait à propos, une ville et des terres qui appartiendraient

à Méric et à ses Espagnols. Enfin l'on gratifia de quatre cents arpents Belligène, qui avait engagé Méric à se déclarer pour les Romains.

Nous avons dit, en l'une de nos séances précédentes, que Marcellus avait fait transporter à Rome plusieurs productions de la sculpture et de la peinture des Grecs. Il en décora particulièrement les temples de la Vertu et de l'Honneur, érigés par lui pour accomplir un vœu qu'il avait fait durant la guerre contre les Gaulois. Ces deux temples, bâtis hors des murs, étaient tellement disposés, qu'on ne pouvait entrer au sanctuaire de l'Honneur sans passer par celui de la Vertu. Plutarque nous apprend que les Romains ne se couvraient pas la tête lorsqu'ils sacrifiaient à l'Honneur; et il conjecture qu'ils ont voulu par là faire entendre qu'il est de la nature de l'honneur de se montrer à découvert. Il ajoute que peut-être aussi cette pratique était fondée sur l'ancien usage de se découvrir en présence des personnages honorables. Sur le revers d'une médaille de Galba, l'Honneur, représenté sous un habit de femme, tient de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite une pique. La Vertu se montre en habit militaire, le casque en tête, et tenant une pique de la main droite, un bâton de la gauche. Ces deux divinités se trouvent séparément sur plusieurs médailles consulaires et impériales. Disons à cette occasion qu'il existe aussi une médaille du triomphe de Marcellus, où se lit son nom, et où se voient deux épis de blé, symboles de la fertilité de la Sicile.

L'époque des élections approchait, et les consuls encore en charge étaient tous deux en Apulie assez désœuvrés; car Annibal, depuis la prise de Capoue, se

tenait tranquille au fond du Bruttium. A vrai dire, Centumalus et Sulpicius Galba n'ont attaché leurs noms propres à aucun des faits mémorables qui remplissent l'histoire de leur consulat; ce sont deux noms qui ne servent que de dates. Sulpicius Galba reçut l'ordre d'aller prendre, en Grèce, la place de Lévinus, que sa maladie retenait à Anticyre, et qui ne pouvait plus observer les mouvements de Philippe ni seconder ceux des Étoliens. Centumalus vint à Rome présider les comices. Le sort appela la centurie composée des plus jeunes citoyens de la tribu Véturia à voter la première : elle se déclara pour Otacilius alors absent, et pour Manlius Torquatus, qui étonna toute l'assemblée en demandant qu'on ôtât la prérogative à la centurie qui venait de le désigner. Pressé d'exposer le motif d'une proposition si étrange, « C'est, dit-il, que ces jeunes gens « vous proposent, en ma personne, un sujet qui m'est « connu comme incapable de remplir les fonctions con« sulaires ; car il a la vue faible, et serait sans cesse obligé « d'emprunter les yeux d'autrui. Ce n'est point quand « les Carthaginois sont à vos portes, qu'il vous faut un « aveugle à la tête de vos armées. » Cette modestie de Manlius détermina la centurie à persister dans le choix qu'elle avait fait de lui. Pour lors il le prit sur un ton plus haut : « Vous ne me connaissez pas, leur dit-il ; « sachez que je ne souffrirais point la licence de vos « mœurs, et que vous sentiriez le poids de la puissance « dont vous m'auriez revêtu. Croyez-moi, choisissez « mieux, et souvenez-vous que vous avez besoin de « consuls dignes de se mesurer avec Annibal. » Les jeunes citoyens cédèrent : ils prirent conseil des anciens de leurs tribus, qui se trouvaient distribués en d'autres

centuries, et qui leur proposèrent le temporiseur Fabius, Marcellus ou Lévinus. Ils ne voulurent pas du temporiseur : ils nommèrent Lévinus et Marcellus, qui obtinrent les suffrages de toutes les autres centuries. On élut ensuite quatre préteurs, Publius Manlius Volso, Lucius Manlius Acidinus, Caius Lætorius et Lucius Cincius Alimentus. Des lettres de Sicile annoncèrent la mort d'Otacilius, qui venait d'être d'abord désigné pour consul avec Manlius par la tribu Prérogative. Les élections furent suivies d'un nouveau règlement en matière religieuse. Le sénat ordonna une seconde célébration des jeux apollinaires ; il les déclara annuels. Les bruits de prodiges se renouvelaient : on racontait que la statue de la Victoire, érigée sur le faîte du temple de la Concorde, avait été transportée, par un coup de foudre, sur l'une des corniches de l'édifice ; que le feu du ciel avait renversé les portes et les remparts d'Anagnia et de Frégelles ; que des ruisseaux de sang avaient coulé pendant une journée entière dans la grande place de Suder, ville d'Ombrie (aujourd'hui Todi) ; qu'une pluie de pierres venait de tomber sur la ville d'Érétum, et une mule d'enfanter un poulain à Réaté. Décret du sénat pour prescrire un jour de prières solennelles et neuf jours consécutifs de sacrifices ; empressement des citoyens à fléchir le courroux des dieux par l'immolation des grandes victimes ; élection des nouveaux ministres du culte, en remplacement de ceux qui sont morts dans le cours de l'année. Marcus Æmilius Lépidus devint quindécemvir sibyllin. Caius Livius remplit dans le collége pontifical la place vacante par le décès de Pomponius Matho. Marcus Servilius succéda, comme chef des augures, à Spurius

Carvilius. La mort récente d'Otacilius faisait vaquer aussi un pontificat; mais on ajourna le choix du successeur; on destitua le grand prêtre de Jupiter, Caius Claudius, qu'on accusait de n'avoir pas observé ponctuellement les rites en offrant les entrailles d'une victime. Il importe de recueillir ces détails, afin de ne pas se former une trop haute idée de la sagesse romaine : les grossières superstitions de ce peuple rendent raison de ses fautes et de ses malheurs.

Le consulat de Marcus Claudius Marcellus et de Marcus Valérius Lévinus s'ouvrit aux ides ou quinzième jour de mars de l'an de Rome 544, 5 avril de l'an 210 avant notre ère; c'était pour la quatrième fois que Marcellus obtenait cette dignité. Il convoqua le sénat selon l'usage, mais en avertissant qu'il ne prendrait aucune résolution importante avant l'arrivée de son collègue Lévinus, encore malade à Anticyre. Marcellus n'ignorait pas les manœuvres secrètes de ses ennemis personnels, surtout de Cornélius Céthégus, préteur en Sicile, homme ambitieux et envieux, quoique recommandable par des talents et des succès. Céthégus avait soumis, repris plusieurs villes siciliennes; mais, pour jouir d'une réputation égale à celle de Marcellus, il avait besoin de le rabaisser. Après avoir écrit à Rome plusieurs lettres, où il affirmait que presque tout restait à faire en Sicile, et qu'on se trompait si l'on croyait avoir affaibli les Carthaginois et subjugué les insulaires, il envoya en Italie des Syracusains, qui, apostés autour de Rome et cachés dans les villages, devaient se réunir quand il en serait temps, et se plaindre tous ensemble de l'administration de Marcellus. Cette trame odieuse vint, malgré le secret qui l'enveloppait, à la connais-

sance du consul, qui, dès la première assemblée des sénateurs, s'en expliqua en ces termes : « J'ai des ennemis « qui du fond de leurs retraites sèment des bruits sourds « contre moi. Pourquoi tant de mystères? Je convo« querai moi-même le sénat, et leur fournirai tous « les moyens de produire leur accusation au grand « jour. » Cette franchise déconcerta l'intrigue, et la força du moins d'ajourner ses attaques. Une tranquillité profonde régna durant quelques jours. Mais bientôt les places publiques commencèrent à retentir des murmures d'un peuple inquiet et volage. « Quels consuls nous « a-t-on donnés? Braves guerriers, il est vrai, habiles « capitaines; mais la république ne sera-t-elle jamais « gouvernée que par des entrepreneurs d'expéditions et « de conquêtes? N'avons-nous pas, l'an dernier, bien « assez souffert de l'approche d'Annibal? Nos champs « n'ont-ils pas été assez dévastés? L'incendie de nos gran« ges fume encore. Pas un seul consulat qui ne soit marqué « par un désastre, par le massacre de quelques légions, « par la diminution du nombre des citoyens. » Pendant que ces vains propos circulaient dans Rome, le feu prit soudainement à divers quartiers, la veille des fêtes de Minerve appelées Quinquatries, c'est-à-dire le 19 mars romain, qui, en cette année, correspondait au 19 avril julien. L'embrasement commença autour du Forum, consuma des boutiques de changeurs et des auberges, s'étendit à beaucoup d'habitations particulières, aux prisons publiques, à la poissonnerie voisine du Tibre, au parvis de l'ancien palais des rois; le temple de Vesta n'en fut préservé que par le dévouement de treize esclaves, qu'on affranchit en récompense de ce service. Il était trop aisé de reconnaître que ce malheur n'était pas for-

tuit : les premières flammes étaient sorties de différents lieux au même instant. Le consul ordonna une enquête : il promit de payer les dénonciations; et bientôt la famille des Calavius fut accusée sur le témoignage de l'un de ses esclaves, nommé Mannus. Campaniens d'origine, les Calavius avaient voulu tirer vengeance des rigueurs récemment exercées contre les Capouans, et s'étaient associé cinq jeunes gens de ce pays, fils des victimes de Fulvius Flaccus. Mannus les dénonça tous, en les déclarant disposés à d'autres entreprises criminelles, si l'on ne se hâtait de les arrêter. En vain ils prétendirent qu'on ne devait point écouter un esclave dont ils avaient, la veille, sévèrement puni l'indocilité : il leur fallut subir eux-mêmes un interrogatoire public dans la grande place. Convaincus par l'incohérence de leurs réponses mensongères, et enfin par leurs aveux, ils périrent du dernier supplice, avec ceux de leurs serviteurs qui avaient coopéré à leur crime. Mannus, mis en liberté, reçut une somme de vingt mille as d'airain.

Lévinus, dont la santé se rétablissait, rentrait en Italie. Les Campaniens, lorsqu'il traversa leur province, s'attroupèrent autour de lui, implorant sa protection, et demandant la permission de porter au sénat romain leurs justes plaintes contre le cruel Fulvius, leur persécuteur implacable. « Je n'ai, répondait ce proconsul, « aucun motif personnel de maltraiter les Campaniens; « mais, tant qu'ils seront les ennemis déclarés de Rome, « tant qu'ils poursuivront le cours de leurs trahisons et de « leurs forfaits, je les contiendrai dans leurs murs, comme « des bêtes féroces dont il importe de prévenir les rava- « ges. Quel usage ont-ils fait de quelques moments de « liberté? Ils se sont réfugiés près d'Annibal, et ils ont

« incendié Rome. Non, Lévinus, vous ne tarderez « point à contempler les effets de leurs fureurs. A « peine le temple de Vesta, auquel est attaché notre « salut, a-t-il échappé à leurs derniers attentats. » Le consul néanmoins crut devoir quelque pitié à de malheureux suppliants. Par son ordre, ils jurèrent entre les mains de Fulvius qu'ils rentreraient dans Capoue le cinquième jour après l'audience qu'ils obtiendraient des sénateurs. Moyennant cette promesse, Lévinus leur permit de le suivre à Rome. En approchant de cette ville, il rencontra la troupe de Syracusains apostée pour accuser Marcellus, et se laissa aussi accompagner de cette autre escorte. Regardait-il comme une sorte d'entrée triomphale celle qu'il allait faire au milieu des députés de deux grandes cités conquises? ou bien croyait-il honorer la république par ce spectacle de deux peuples vaincus, réduits à d'humbles supplications? Toujours ne se pressa-t-il point d'introduire dans l'assemblée du sénat ces Siciliens et ces Capouans; la république avait bien d'autres affaires. D'abord il rendit compte aux pères conscrits de l'état où il avait laissé la Macédoine, le roi Philippe, les Étoliens, les confédérés de la Grèce et de l'Asie. Il dit que, Philippe ayant désormais assez d'embarras dans ses propres domaines pour ne plus songer à descendre en Italie, la flotte romaine laissée en Grèce suffirait pour le forcer au repos, et que Sulpicius n'avait plus besoin de la légion que portaient ses galères. On la rappela en Italie, où devait rester l'un des consuls pour continuer la guerre contre Annibal. L'autre se rendrait en Sicile, et y aurait sous ses ordres le préteur Cincius et la flotte qu'Otacilius commandait. On donnait à chacun des deux ma-

gistrats suprêmes deux légions, et l'on statuait que celui à qui le sort attribuerait l'expédition d'Italie nommerait à son gré un général des troupes destinées à la Gaule cisalpine. On prorogea le proconsulat de Centumalus en Apulie, de Fulvius en Campanie. Calpurnius alla commander en Étrurie, et Manlius Volso, avec le titre de préteur, en Sardaigne. Le nombre des légions fut diminué : de deux on n'en fit qu'une, composée de cinq mille fantassins et de trois cents cavaliers. Les soldats qui comptaient plusieurs années de services obtinrent leur congé. Rome se repeupla; Annibal n'inspirait plus de terreur. Dans Tite-Live, Sulpicius Galba reçoit l'ordre de renvoyer toute son armée, et de ne garder que des Romains; Marcus Cornélius, de remettre ses troupes à celui des consuls qui passera en Sicile; le préteur Cincius, de conduire en cette île deux légions formées des débris de la bataille de Cannes. Les légionnaires qui ont servi sous Marcus Claudius, sous Marcus Valérius, sous Fulvius, sont dispensés de faire la campagne de l'an 210. La république ne met sur pied que vingt et une légions.

Le sort assigna l'Italie à Lévinus, la Sicile à Marcellus. A la nouvelle de ce partage, les Siciliens qui se trouvaient à Rome jetèrent des cris d'alarmes. Vêtus d'habits lugubres, ils coururent chez tous les sénateurs, pour déclarer qu'ils déserteraient leur patrie plutôt que de retomber sous la puissance d'un tel magistrat. A les entendre, il eût mieux valu pour la Sicile d'être consumée par les flammes de l'Etna, ou engloutie dans les flots de la mer, que de subir encore le joug de son vainqueur et de son tyran. Ces discours, auxquels leur exagération même aurait dû ne laisser aucun crédit, retentissaient

dans Rome, accueillis à la fois par les envieux et par le vulgaire, plus disposé à la compassion qu'à l'examen. Plutarque raconte que les Syracusains s'étant présentés en suppliants à l'assemblée des sénateurs, Lévinus les repoussa, et soutint hautement la cause de son collègue; que celui-ci, alors occupé à offrir dans le Capitole un sacrifice à Jupiter, accourut au sénat, y prit sa place, proposa divers sujets de délibération qui ne souffraient point de délai, puis quitta son siége, et alla se ranger auprès des députés de Syracuse, pour attendre le jugement à prononcer entre eux et lui. Dans Tite-Live, Marcellus déclare que, si l'échange des départements convient à son collègue, il est prêt à y consentir. « C'est, « ajoute-t-il, un parti que je ne prendrais point, si le sé- « nat avait déjà entendu les plaintes des Syracusains. Je « me prête en ce moment à leurs désirs, afin qu'ils aient « plus de liberté de m'accuser, n'ayant pas à craindre de « me revoir dans leurs foyers. J'entends, au surplus, que « cet échange soit purement volontaire de ma part, et j'es- « père que le sénat ne l'exigera point par un décret. » Le sénat en effet ne l'ordonna point, il se contenta de le permettre; et Marcellus accepta le commandement de l'armée qui devait combattre dans l'Italie méridionale. Aussitôt après ce nouvel arrangement, on donna audience aux Siciliens. Les deux consuls présidaient l'assemblée; et, malgré la présence de leur vainqueur, les envoyés de Syracuse s'exprimèrent sans crainte et sans ménagement. Ils commencèrent par retracer les services du roi Hiéron, et les attribuèrent à leur nation même; ils assurèrent qu'elle avait détesté Hiéronyme et les deux tyrans Épicyde et Hippocrate; qu'elle était restée toujours ennemie d'Annibal, toujours fidèle au peuple romain. A

la suite de ce préambule, ils accusèrent Marcellus d'avoir tardé beaucoup trop à les secourir contre l'oppression des deux émissaires de Carthage; d'avoir fortifié le parti d'Annibal par la cruauté révoltante avec laquelle il avait traité les habitants de Léontium; d'avoir dédaigné les propositions et les promesses des plus illustres Syracusains pour écouter un Sosis, simple ouvrier en fer, et s'associe à un Méric, misérable réfugié d'Espagne; d'avoir préféré ce plan de conduite afin de verser des torrents de sang, et de ravir les biens des plus anciens alliés de Rome; d'avoir saccagé les maisons, dépouillé les temples, profané les autels, outragé les dieux en les transportant en d'autres demeures; enfin, de n'avoir laissé en Sicile que des campagnes désolées, qui ne pouvaient plus nourrir leurs habitants. Quand les accusateurs eurent achevé leur harangue, Lévinus leur ordonna de sortir; Marcellus s'y opposa, et voulut qu'ils entendissent sa réponse. On conjecture qu'il quitta la chaise curule, et vint prendre la place d'un accusé. « Non, dit-il, je ne compromets en ce moment « ni la majesté du peuple romain, ni la dignité d'un « consul. Je n'ai point à me justifier, mais il importe de « prouver que les Syracusains se sont attiré leurs mal-« heurs. Que parlent-ils d'Hiéron, et qu'ont-ils de « commun avec lui? Il était le plus religieux observa-« teur des traités : ils se sont établis en révolte ouverte; « ils ont attenté à la personne de nos ambassadeurs; « ils nous ont fermé leurs portes; ils ont dirigé con-« tre nous les armes des Carthaginois. Où sont ces « nobles citoyens dont j'ai repoussé les offres? De tous « ceux qui sont ici présents, et qui sans doute s'attri-« buent des rangs distingués, puisqu'ils parlent avec

« tant de mépris de Méric et de Sosis, en est-il un seul « qui soit venu me promettre d'introduire les Romains « dans leurs murs? Plus ils rabaissent ceux à qui je « me suis associé, comme à nos seuls amis sincères, « mieux ils prouvent que je n'ai négligé personne. « Leur obstination, leurs offenses m'ont forcé de con- « quérir leur ville : ils n'ont à se plaindre que d'Anni- « bal et des Africains, qui les ont abandonnés. Usant « des droits de la victoire, j'ai disposé des richesses de « Syracuse : pères conscrits, je n'en ai pas fait mystère, « puisque j'ai orné de ces dépouilles vos murs et les « temples de vos dieux. Encore une fois, je n'ai nul « besoin de justification; c'est la république qui est « intéressée à l'approbation que vous donnerez aux « mesures que j'ai prises. Cependant, puisque vous « venez d'entendre les allégations des Siciliens et ma « réponse, je vais sortir avec eux, afin que notre ab- « sence atteste la pleine liberté de votre délibération. » Marcellus se retira donc ainsi que ses accusateurs, et se rendit au Capitole pour y procéder au recrutement.

Il avait des jaloux, des ennemis parmi les sénateurs. Titus Manlius Torquatus opina contre lui, et entraîna plusieurs suffrages. « Oui, disait-il, il ne tenait qu'à Mar- « cellus de terminer cette guerre sans effusion de sang. « Il fallait délivrer Syracuse de ses tyrans, lui rendre « ses biens et la paix. Qu'a-t-il fait en la prenant, en « la pillant, que la punir des maux dont Épicyde et « Hippocrate l'avaient accablée elle-même? Oubliait- « il qu'en tous nos besoins elle nous avait secourus « de ses grains et de son argent? Ne se souvenait-il « plus d'Hiéron? Ah! si cet excellent prince pouvait « revivre, de quel œil verrait-il Rome embellie des

« dépouilles de sa capitale saccagée? » Malgré ces déclamations, le plus grand nombre des suffrages proclama l'innocence de Marcellus et la régularité de ses actes. On approuva le pillage qu'il avait permis; on confirma les donations qu'il avait faites. Seulement il fut recommandé à Lévinus de traiter Syracuse avec bienveillance. Ce décret étant prononcé, les Siciliens rentrèrent dans l'assemblée, et avec eux le consul, qui reprit sa place. Ils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent grâce; il leur promit sa protection; et, depuis ce temps en effet, il prit à cœur les intérêts de leur cité, obtint qu'on lui conservât ses lois, ses coutumes, sa liberté, et qu'elle ne dépendît de Rome qu'au titre honorable d'alliée. Elle se montra si reconnaissante de ces services, qu'elle régla par un décret solennel que toutes les fois qu'un descendant de Marcellus aborderait en Sicile, les citoyens iraient à sa rencontre, lui offriraient des couronnes de fleurs, et célébreraient son arrivée par des sacrifices. L'île entière se reconnut pour la cliente de cette famille. Les vainqueurs romains devenaient ainsi pour l'ordinaire les patrons des villes et des provinces qu'ils avaient conquises, et ce titre passait à leurs enfants.

Il restait à statuer sur les plaintes des Campaniens : « Le sang déjà versé, disaient-ils, ne doit-il pas suffire « à votre vengeance? Quelques-uns de nos sénateurs « se sont donné la mort; d'autres ont péri sous la hache « de vos licteurs. Ce qui reste de la noblesse capouane « n'a pas été jugé assez coupable pour mériter les « supplices que l'on prodiguait. Nous réclamons, pour « ceux qui vous ont échappé et pour leurs enfants, la « vie, la liberté, une modique part de leurs biens.

« Qu'il vous souvienne que d'anciens traités leur ac-« cordaient le droit d'épouser des Romaines. Leur sang « s'est mêlé avec le vôtre : puisse une alliance si étroite « leur donner parmi vous autant de protecteurs que « de parents ! » Malgré l'adresse de cette harangue, et quoique la cause des Capouans pût sembler meilleure que celle de Syracuse, ils furent traités avec plus de sévérité. On se souvenait que leur défection avait été le signal de celle de bien d'autres villes : ils s'étaient obstinés à soutenir le parti d'Annibal; et ils n'en pouvaient pas, comme les Syracusains, rejeter la faute sur des usurpateurs du pouvoir. Après qu'on eut entendu et fait sortir leurs députés, des sénateurs proposèrent de mander Fulvius et d'écouter son rapport. Mais, parmi les sénateurs présents, on remarquait des lieutenants généraux, qui, dans les armées proconsulaires, avaient contribué à la prise de Capoue. Interrogés en cette qualité, Marcus Atilius Régulus répondit : « Je n'ai « connu en cette ville que deux personnes amies du « nom romain; c'étaient deux femmes, Oppia et Faucula. « La seconde n'est pas recommandable par la pureté « de ses mœurs, mais elle a soulagé, accueilli, comblé « de bienfaits nos guerriers. Tous les autres Capouans, « plus dévoués au perfide Annibal que les Carthaginois « eux-mêmes, sont aussi coupables que ceux que Ful-« vius a condamnés. Cependant ils sont citoyens ro-« mains; leur crime n'a point aboli leurs priviléges; « ce n'est point au sénat, c'est au peuple qu'il appartient « de les juger. Les pères conscrits n'ont prononcé jadis « sur les Satricans rebelles qu'après que le peuple, sur « la proposition du tribun Antistius, leur eut renvoyé « cette cause. Il faut aujourd'hui recourir de même

« au ministère des tribuns du peuple pour qu'ils nous « fassent autoriser à punir les Campaniens. » Conformément à cet avis de Marcus Régulus, on s'adressa aussitôt à un autre Régulus, dont le prénom était Lucius, et qui occupait une place dans le collége tribunitien; il présenta aux tribus une demande conçue en ces termes : « Qu'il vous plaise, Romains, de statuer selon « votre volonté sur le sort des Atellans, des Calatins, « des peuples qui habitent les bords du Sabatus, et « généralement de tous les Campaniens vaincus et as-« sujettis par le proconsul Fulvius. Décidez ce qui sera « fait de leurs villes, de leurs campagnes, de leurs « meubles tant sacrés que profanes. » Les comices répondirent : « Voulons et ordonnons que les pères con-« scrits maintenant assemblés puissent, après avoir « prêté un nouveau serment, juger à la pluralité des « voix l'affaire qui nous est proposée, *id volumus « jubemusque.* » En vertu de ce plébiscite, le sénat décréta que les dames Oppia et Faucula seraient maintenues libres et en pleine possession de leurs biens; que, si elles avaient d'autres grâces à demander, elles viendraient à Rome; qu'on partagerait les autres Capouans en plusieurs catégories; qu'on punirait ceux de la première par la confiscation de leurs biens, par l'esclavage de leurs femmes et de leurs enfants, à l'exception des filles, qui, à raison de mariage, étaient sorties du pays avant la reddition; que les seconds demeureraient détenus en prison jusqu'à un jugement définitif; qu'on traiterait moins rigoureusement les troisièmes; qu'on leur rendrait leurs meubles, mais que le fisc retiendrait tous leurs bestiaux, hormis les chevaux propres au labourage, et tous leurs esclaves excepté les impubères.

Du reste, les Atellans, les Calatins, les peuples voisins du Sabatus, restaient libres, hors ceux qui s'étaient réfugiés chez les ennemis. Injonction de sortir de la Campanie à tous les Capouans qu'on avait trouvés enfermés dans leur ville durant le siége: on leur assignait des habitations au delà du Tibre, mais non sur les rives de ce fleuve; ils n'avaient permission de s'établir que dans les territoires de Véies, de Sutri, de Népeté; encore n'y devaient-ils pas posséder plus de cinquante arpents de terre. Ceux qui ne s'étaient enfermés ni dans Capoue ni en aucune autre ville rebelle pouvaient s'établir au delà du Liris, du côté de Rome. Ceux qui avaient quitté Capoue avant l'arrivée d'Annibal furent transportés en deçà du Vulturne, sans pouvoir séjourner, ni bâtir de maisons, ni posséder de terres, dans un espace de quinze milles à partir de la mer. Il était statué, de plus, que les biens des sénateurs capouans, des magistrats d'Atella et de Calatie, seraient vendus dans Capoue; que les personnes nées libres et qui venaient d'être condamnées à l'esclavage seraient conduites à Rome pour y être mises à l'enchère; enfin, que les statues de bronze enlevées aux Campaniens, leurs autres meubles sacrés et profanes pareillement confisqués seraient à la disposition des pontifes, pour être employés à des usages religieux. Quand les sénateurs eurent arrêté tous ces articles, ils rappelèrent dans leur salle les députés de Capoue, qui, après la lecture d'un décret si détaillé, n'imputèrent plus leurs malheurs qu'à leurs propres égarements et au courroux des dieux immortels. Ils cessèrent d'accuser Fulvius d'inhumanité, quoiqu'il eût assurément trop mérité ce reproche. Par l'exécution prompte et rigoureuse de ces disposi-

tions, la Campanie se vit arracher les monuments de sa puissance et presque tous ses anciens habitants. De nouvelles colonies romaines la repeuplèrent. La mollesse et l'oisiveté l'avaient perdue : des mains laborieuses vinrent cultiver son riche territoire, et l'industrie y ramena bientôt la prospérité.

Les consuls s'occupèrent des préparatifs de la campagne prochaine, continuèrent les enrôlements, recrutèrent des rameurs et des matelots. Le trésor public manquant des moyens de pourvoir à tous les besoins de la marine, ils recoururent à un expédient déjà plus d'une fois employé : c'était d'obliger les particuliers à fournir, par tête, la solde des gens de mer et des vivres pour trente jours. Ce tribut parut onéreux : les citoyens romains en avaient payé tant d'autres depuis l'an 218, que leur générosité se lassait, et que leurs ressources privées commençaient à s'épuiser. Le peuple murmura, il s'indigna; il ne manquait plus qu'un chef aux mécontents pour que la révolte éclatât. Ils disaient déjà que les consuls, après avoir ruiné la Sicile et la Campanie, se disposaient à exploiter Rome. Déjà il ne lui restait qu'une terre déserte, ravagée l'an dernier par les Carthaginois. L'ennemi a enlevé les laboureurs, et la république enrôlé les esclaves. Maintenant il faut soudoyer des matelots. Où puiser cette contribution nouvelle? Comment donner ce qu'on n'a pas? Les citoyens ne possèdent plus que leur liberté; qu'on les mette en vente, ils n'auront pas de quoi se racheter de l'esclavage. Ces propos s'échauffaient, la multitude s'attroupait; elle obsédait les consuls, et leur signifiait que si, dans un délai de trois jours, ils ne révoquaient pas leur édit, elle saurait se rendre justice à elle-même.

Touchés de ces plaintes ou effrayés de ces clameurs, les consuls assemblèrent le sénat dès le lendemain. Les pères conscrits voulaient maintenir l'édit, comme l'unique moyen de préserver l'Italie de la descente du roi de Macédoine, de conserver la Sicile, d'en finir avec Annibal. Lévinus ouvrit un avis que j'exposerai au commencement de notre prochaine séance, où j'achèverai l'histoire de ce consulat.

CENT DIXIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉE 210 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, pour terminer l'histoire du consulat de Sulpicius Galba et de Fulvius Centumalus, il nous a fallu porter nos regards sur l'Étolie et sur l'Espagne. Lévinus s'est concerté avec les Étoliens, et, secondé par eux, il a soulevé plusieurs cités grecques, même Lacédémone, contre le roi de Macédoine Philippe. Le besoin de résister à cette confédération a distrait ce prince de son projet de descente en Italie. Chez les Espagnols, Marcius, malgré sa bravoure et ses succès, ne pouvait plus, avec le peu de forces dont il disposait, tenir tête aux armées carthaginoises. Claudius Néron lui amena un renfort de six mille huit cents hommes; mais Asdrubal promit d'évacuer la péninsule, et parvint, en trompant Claudius, à se tirer d'une position périlleuse. Ce fut alors que Publius Scipion, élu par les comices proconsul à l'âge de vingt-quatre ou vingt-six ans, conduisit onze mille guerriers en Espagne. Marcellus revint de Sicile, n'obtint du sénat que la simple ovation, et se décerna, de sa propre autorité, l'honneur du triomphe sur le mont Aventin. Le moment était venu de nommer de nouveaux consuls : Manlius Torquatus n'accepta point les premiers suffrages qui l'appelaient à cette dignité; les centuries la conférèrent à Lévinus et à Marcellus, qui en prirent possession le 5 avril 210. Lévinus entra dans Rome, accompagné de Campaniens

et de Siciliens, qui venaient se plaindre, les premiers des rigueurs de Fulvius, les seconds de celles de Marcellus. Le sénat approuva les actes de l'un et de l'autre. Cependant Marcellus, à qui le sort avait assigné la Sicile, consentit à céder le commandement à son collègue Lévinus, et à prendre en échange celui de l'Italie méridionale; et l'on invita Lévinus à traiter les Syracusains avec bienveillance. Les sénateurs se montrèrent beaucoup plus sévères à l'égard des Capouans : je vous ai rapporté les dispositions du décret prononcé contre eux. Les consuls enrôlaient des soldats et des matelots, et publiaient un édit qui obligeait les particuliers de subvenir à des dépenses auxquelles ne suffisait pas le trésor public. De violents murmures éclatèrent; le sénat s'assembla; il inclinait à maintenir l'édit; et nous avons laissé cette délibération au moment où Lévinus prit la parole pour proposer une autre mesure.

« C'est à nous, dit-il, de donner l'exemple des sa-« crifices. Voulons-nous trouver nos inférieurs disposés « à supporter des charges que nous leur imposons? « commençons par en accepter nous-mêmes le fardeau. « Déposons dès demain au trésor de la république no-« tre or, notre argent, notre monnaie de cuivre, sans « rien réserver que des anneaux pour nous, pour nos « femmes et nos enfants, qu'une bulle d'or pour nos « fils, et une once d'or pour ceux d'entre nous qui ont « des épouses ou des filles, que des harnais de chevaux « pour ceux qui ont rempli des magistratures curules, « et l'argent qui doit leur servir à se procurer la salière « et la coupe consacrées aux usages religieux. Les au-« tres sénateurs ne conserveront qu'une livre d'argent; « les pères de famille, que cinq mille as de cuivre mon-

« nayé. Portons aux triumvirs de la banque tout le « surplus de ce que nous possédons en cuivre, en ar« gent, en or; portons-le sans nous y obliger par un « sénatus-consulte; et que cette contribution volontaire, « que ce zèle patriotique excite l'émulation d'abord « des chevaliers, puis de tous les autres citoyens. Voilà « le seul expédient que nous ayons trouvé, mon col« lègue et moi, après l'avoir longtemps cherché en« semble. » L'assemblée leur en rendit grâce, et chaque sénateur s'exécuta sans délai. C'était à qui s'inscrirait le premier : les triumvirs suffisaient à peine à recevoir les dons, et leurs commis à enregistrer les noms de ceux qui les offraient. Les chevaliers et les simples plébéiens imitèrent cet honorable empressement. Sans édit, sans contrainte, la république obtint les moyens d'équiper et d'entretenir ses flottes.

On croyait voir un parfait équilibre entre elle et ses ennemis. Si Annibal occupait Tarente, Rome en gardait la citadelle. Philippe, toujours redoutable, était bloqué dans sa Macédoine par les vaisseaux de la république. En Sicile, Rome dominait à Syracuse, Carthage à Lilybée. Le peuple romain avait perdu en Espagne deux fortes armées et deux généraux illustres : il n'y envoyait qu'un jeune proconsul, mais plein d'espérances et riche d'avenir. Annibal, réfugié dans le Bruttium, ne s'y traçait d'autre plan de campagne que de saccager le pays, afin que ceux qui l'envahiraient après lui n'y trouvassent que des ruines. Ce projet indigna les peuples et les disposa en faveur de Marcellus, qui travaillait à les ramener à son parti. Salapie, ville apulienne, située à quelques lieues de la mer, presque à l'embouchure de l'Aufide, se partageait entre les deux nations

rivales. Des deux chefs qui la gouvernaient, l'un, nommé Dasius, tenait pour Carthage; l'autre, appelé Blasius, servait Rome et entretenait des relations secrètes avec Marcellus : il lui avait promis de l'introduire dans la place; mais il fallait amener Dasius à s'y prêter, et pour cela lui faire part de ce dessein. Blasius risqua cette confidence, et Dasiùs ne la reçut que pour s'en servir contre son rival. Annibal ayant reçu des lettres de ce Dasius, où Blasius était dénoncé comme un traître, leur enjoignit, à l'un et à l'autre, de se rendre auprès de lui. Quand il eut expédié les affaires qui l'occupaient, lorsqu'ils entrèrent dans sa tente, il les mena tous deux à l'écart; et Blasius, prenant le premier la parole, accusa Dasius de pratiquer avec Rome des intelligences criminelles. On dit qu'Annibal ne sut pas démêler entre eux le coupable, et se figura que leurs accusations réciproques ne provenaient que de leur rivalité : il les renvoya, en les exhortant à la concorde. Ce n'est point en cette occasion que sa clairvoyance et sa sagacité se font admirer. Blasius continua, moins timidement que jamais, de négocier avec les Romains, et de solliciter son collègue, qui, frustré des récompenses qu'il s'était promises, se détacha fort volontiers d'Annibal. Voilà qu'il est convenu entre les deux chefs salapiens qu'ils livreront à Marcellus leur ville et la garnison, composée de cinq cents Numides, les meilleurs cavaliers de l'armée carthaginoise. Un corps de Romains paraît à l'improviste devant la place. Les Numides s'aperçoivent qu'ils sont trahis; mais, résolus à vendre chèrement leur vie, ils espèrent au moins de s'échapper d'une ville qui va se livrer aux Romains. Ils trouvèrent toutes les issues fermées; et, voyant bien que leurs che-

vaux leur seraient inutiles au milieu d'une enceinte murée, ils combattirent à pied avec un acharnement inouï. Accablés de toutes parts, ils succombèrent les armes à la main : de cinq cents, il n'en survécut que cinquante, qui se rendirent. Annibal faisait là une perte plus considérable qu'elle ne semblait l'être : depuis ce temps, sa cavalerie eut moins de supériorité. Il s'en consolait, autant qu'il pouvait, par l'espoir de conquérir la citadelle de Tarente, toujours défendue par ce Livius qui avait laissé surprendre sa ville, et qui expiait par des privations forcées son ancien goût pour la bonne chère. Cette forteresse allait se voir réduite à la dernière pénurie, si les Romains n'eussent songé à la ravitailler. Lévinus lui envoya de Sicile les provisions dont elle manquait. Les barques qui les portaient étaient escortées par des galères; et le commandant de cette escadre s'appelait Décimus Quintius, homme né dans un rang obscur, mais devenu un très-habile marin. Marcellus, qui savait discerner le mérite, l'avait fait capitaine d'une galère; on lui confia bientôt la direction de quatre quinquérèmes : c'était l'escadre qui accompagnait et protégeait le convoi destiné à la citadelle de Tarente. Quintius, informé que les Tarentins avaient en mer une flotte bien plus considérable, que Démocrate commandait pour eux vingt vaisseaux de guerre, crut à propos de prendre un détour, et fit voile vers les côtes de la Lucanie. Il y rassembla des bâtiments équipés, d'après ses ordres, par les alliés de Rome, dans les ports de Pestum et de Vélia. De là il vint à Rhégium, recruta des rameurs entre Crotone et Thurium; et, lorsqu'il se sentit assez fort pour se mesurer avec la flotte tarentine, il conduisit ses barques au point qu'elles de-

vaient atteindre. Cependant Démocrate, instruit de ces préparatifs, se mit en mouvement, et se porta, pour attendre le convoi, à quinze milles de la forteresse, c'est-à-dire à la hauteur de Sacriportus, place maritime, voisine de Métaponte et de l'embouchure du Bradanus, aujourd'hui le Bradano, vers les confins de la Lucanie et du pays tarentin. Il ne s'agit point ici du Sacriportus voisin de Préneste, dont parlent Velléius Paterculus, Florus, Aurélius Victor et Appien. Au moment où l'escadre romaine, secondée par un temps et des vents favorables, entrait, à la voile et sans le secours des rames, dans le golfe de Tarente, elle aperçut les vaisseaux ennemis, baissa aussitôt les voiles, mit ses rameurs en exercice, et s'apprêta au combat. La victoire allait assurer aux uns ou aux autres l'empire de la mer, priver Annibal de tout moyen facile de communication avec Carthage, ou bien affranchir Tarente de la domination de Rome. On supposait du moins que la bataille aurait l'un de ces résultats. Elle fut donc vive et acharnée. Des deux côtés les galères partent au même signal, et se heurtent du bec de leurs proues. Après ce premier choc, elles s'éloignent à la rame, pour revenir à plusieurs reprises les unes contre les autres, chaque fois avec plus d'impétuosité. Elles s'accrochent enfin, et l'on vient à l'abordage : les plus fortes entraînent celles qu'elles ont saisies avec des mains de fer et des crampons; les traits volent, les glaives se croisent. Tous les vaisseaux sont aux prises; mais nulle part l'action n'est plus animée qu'entre celui qui porte Quintius et celui où commande Nicon, seigneur tarentin, signalé par la haine implacable qu'il a vouée aux Romains. Nicon cherche Quintius, il l'at-

taque, il l'atteint d'un trait qui le précipite dans la mer. Suivi de ses Tarentins, Nicon saute sur le vaisseau ennemi, et s'empare de la proue, où il trouve les Romains consternés de la mort de leur chef. La poupe résiste encore, mais une galère tarentine survient, et s'en rend maîtresse. Cet échec déconcerte les autres vaisseaux de Rome : tous prennent la fuite; plusieurs vont échouer sur la côte voisine, où ils sont la proie des Thuriens et des Métapontins. Une partie des barques chargées de vivres tombe au pouvoir des vainqueurs. Le surplus gagne le large en louvoyant, et se réfugie en divers ports. Cette déroute n'aurait laissé aucun espoir à Livius dans sa citadelle de Tarente, s'il n'eût, en ce même temps, combattu avantageusement ceux qui la bloquaient. Ils s'étaient répandus par pelotons dans les campagnes, apparemment pour y trouver des moyens de subsistance. Livius les fit suivre par un détachement qu'il mit sous les ordres de Persius, capitaine entreprenant. Persius mit ces fourrageurs en fuite, et les contraignit à regagner leur ville, où ils ne rentrèrent pas sans peine; car on ne leur ouvrit que la moitié d'une porte, de peur que les Romains n'y pénétrassent avec eux. Livius trouva ainsi les moyens de s'approvisionner autour de sa place, et d'empêcher ses ennemis d'user de la même ressource.

Marcellus reprenait alors dans le Samnium des villes qui s'étaient livrées aux Carthaginois, et entre lesquelles Tite-Live nomme Maronée et Mèles. On ne sait à quel lieu appliquer le premier de ces noms : le second semble correspondre à Mileto ou à Molise. Annibal avait dans ces places des garnisons, des magasins, des caisses militaires. Le consul y fit trois mille prisonniers,

et y trouva des provisions, qu'il s'empressa de partager entre ses soldats; mais il reçut une triste nouvelle, qui interrompit ses conquêtes. Deux Fulvius commandaient, en qualité de proconsuls, deux armées de la république. L'un, surnommé Flaccus, est celui qui avait réduit Capoue : il contenait dans le devoir les habitants indociles de la Campanie. L'autre, distingué par le surnom de Centumalus, venait d'être consul en 211, et il continuait de diriger les légions qui couvraient l'Apulie. Aussi brave que Flaccus, il était bien moins actif, trop indolent pour entreprendre, trop négligent pour exécuter avec un plein succès. Toutefois, entraîné par l'exemple de Marcellus, il voulait reconquérir les places de sa province qui avaient secoué le joug de Rome, et il commença par Herdonée, qui n'était forte ni par elle-même ni par sa garnison, et qui, depuis la prise de Salapie, depuis la retraite d'Annibal, passait pour disposée à se détacher de Carthage. S'étant approché de cette place, Centumalus, persuadé qu'elle allait se soumettre d'elle-même, et rassuré d'ailleurs par l'éloignement du général carthaginois, se dispensa de toute précaution, s'inquiéta peu de l'indiscipline de ses troupes et du désordre qui régnait dans son camp. Il avait contracté dès longtemps l'habitude de cette insouciance. Le général carthaginois ne manqua point d'en profiter. Averti de la sécurité du proconsul, Annibal sort brusquement de sa retraite, ne se fait suivre que des corps les plus alertes de son armée, s'avance à grandes journées, arrive avant qu'on sache qu'il s'est mis en route. Le voilà déjà présentant la bataille. Fulvius Centumalus pense qu'il est de son honneur de ne pas la refuser : il fait sortir ses légions; il les range comme il

peut, sans considérer que son adversaire le surpasse en forces autant qu'en habileté. Annibal invite ses guerriers à se souvenir que, deux ans auparavant, ils ont vaincu en ce même lieu un autre Fulvius; c'est le présage d'une victoire nouvelle. L'action s'engage: la sixième légion romaine ose attaquer l'ennemi; elle est intrépide, mais Annibal est encore plus astucieux. Il a prescrit à ses cavaliers de se diviser en deux corps aussitôt qu'ils verront l'affaire entamée : l'un ira prendre les légionnaires en flanc ou en queue; l'autre doit envahir le camp romain. En effet, au même instant l'armée de Centumalus se sent attaquée par la cavalerie numide, et entend les cris qui partent de son camp ravagé. La sixième légion, placée à la seconde ligne, se décourage, et tombe en désordre sur la cinquième, par qui la première ligne est occupée. Jusqu'à ce moment, les Romains, quoiqu'en perdant beaucoup de monde, avaient intrépidement résisté autour de leurs enseignes. Mais la déroute une fois commencée s'étendit bientôt d'un corps à l'autre; il se fit au centre un carnage horrible : là périrent, avec le proconsul lui-même, onze tribuns militaires. On ne connaît pas d'une manière précise le nombre des autres victimes : les rapports varient entre sept mille et treize mille. Ceux qui échappèrent, Romains ou alliés, se réfugièrent dans le Samnium, auprès de Marcellus. Le champ de bataille resta au vainqueur, qui s'empara aussi du camp et le pilla. Les soldats carthaginois s'enrichirent des dépouilles de tant de vaincus massacrés. Un succès si brillant rétablissait les affaires d'Annibal et sa gloire, affaiblie par les revers de l'année précédente. Rome apprit avec terreur ce désastre imprévu, et surtout le traitement bar-

bare que les habitants d'Herdonée avaient subi pour avoir seulement montré quelque penchant à se redonner à elle. Le général carthaginois venait de réduire en cendres cette malheureuse ville, d'abattre ses murs, de mettre à mort les chefs de la bourgeoisie, tous ceux qu'il soupçonnait de quelque intelligence avec le proconsul, de transporter le reste de la population à Thurium et à Métaponte. On craignait le même sort pour toutes les villes alliées où se déborderait le torrent africain. Mais le vaillant Marcellus restait à la république. On se souvenait que les Carthaginois avaient toujours fui devant lui. En le comparant à Fabius, on reconnaissait que la circonspection du temporiseur aurait éternisé la guerre, si l'activité de Marcellus n'eût tranché des nœuds trop longs à démêler. On n'en redoutait pas moins les revers auxquels un général entreprenant est plus exposé que celui qui sait mesurer ses mouvements. Une lettre de Marcellus au sénat calma tant soit peu ces alarmes : après avoir annoncé la défaite de Fulvius, il ajoutait : « Je suis tel encore qu'après la jour« née de Cannes. Je marche contre le vainqueur, et je « compte sur le même succès qu'autrefois; je ne tarde« rai point à modérer la joie qui l'enivre et à rabattre « sa fierté. » En effet, il sortit du Samnium, s'avança vers la Lucanie, la traversa, continua de marcher au midi, gagna le Bruttium, et vint camper dans une vallée, près de Numistron, non loin, à ce qu'il semble, de la ville actuelle de Glocento. Tite-Live et Plutarque placent Numistron chez les Bruttiens, Ptolémée chez les Lucaniens : c'est que jadis ces deux peuples n'en avaient formé qu'un seul; et les anciens géographes les prennent volontiers l'un pour l'autre. Marcellus, en rangeant

aussitôt ses troupes en bataille, défia l'ennemi, qui avait fortifié son camp sur une hauteur voisine. L'armée de Rome occupait toute la plaine, et son aile gauche s'étendait jusqu'à la ville de Numistron. Annibal ne refusa point le combat : il se hâta de prendre des postes avantageux, disposa son aile droite sur la colline, le centre et la gauche dans les vallons. A neuf heures du matin l'action commence. L'aile droite des Romains et leur première légion affrontent le choc de la milice espagnole, les éléphants, et la grêle de pierres que lancent les frondeurs baléares. Déjà fort maltraitées, elles allaient s'affaiblir de plus en plus, quand Marcellus, qui s'en aperçut, fit passer son aile gauche à droite, et remplaça la première légion par la troisième. Ce mouvement était facilité par les intervalles que les Romains laissaient toujours entre leurs manipules et entre leurs lignes. Les Carthaginois, au contraire, combattaient par phalanges serrées. La bataille se renouvela plus acharnée, plus sanglante, et dura jusqu'à la nuit. Chaque parti se retira dans son camp, ayant beaucoup perdu, et sans avantage décisif pour l'un ni pour l'autre. Le lendemain, dès que le soleil se lève, Marcellus conduit ses guerriers au même champ de carnage; ils y reprennent les mêmes rangs; mais ils y attendent en vain Annibal, il n'y veut pas reparaître; il retient ses soldats à l'ombre des tentes. Le consul, maître du champ de bataille, livre aux légionnaires les dépouilles des morts, et fait brûler les corps des Romains tués le jour précédent. Ce spectacle n'émeut point Annibal, qui, plus jaloux de conserver ses forces que de contester des points d'honneur, décampe en silence au milieu de la nuit suivante, et reprend le chemin de l'Apulie. Mais,

résolu de troubler cette retraite, Marcellus, après avoir confié le soin de ses blessés à un tribun militaire dans les murs de Numistron, vole à la poursuite des Carthaginois, et les atteint près de Venouse. Là se livrèrent de légers combats, tantôt d'infanterie, tantôt de cavalerie, toujours à l'avantage des Romains. Annibal employait ses ruses ordinaires; il changeait de camp, il dressait des embûches. Mais le consul savait les éviter, et ne s'engageait qu'en des routes qu'il avait fait soigneusement observer. L'unique succès du général africain, dans le reste de la campagne, fut d'échapper aux batailles décisives que Marcellus tentait de provoquer.

Pendant ce même temps, Fulvius Flaccus régissait la Campanie. Établi à Capoue, il vendait ou donnait, soit à loyer, soit à ferme, les maisons et les terres confisquées, sans obliger toutefois les fermiers à s'acquitter en argent: il n'exigeait d'eux que du blé pour les besoins de Rome et des légions. Afin de maintenir la discipline parmi ses soldats, il les avait délogés des maisons de Capoue, craignant pour eux le séjour d'une ville où Annibal et les siens s'étaient amollis. Les légionnaires habitaient des baraques construites sur les remparts, composées de planches et de paille, couvertes en chaume, et par conséquent très-combustibles. Cent soixante Capouans conçurent le dessein d'y mettre le feu. La famille de Blosius était à la tête de ce complot, que dénoncèrent des esclaves qu'on y avait fait entrer. Fulvius Flaccus fit fermer les portes de la ville et saisir les conspirateurs, qui furent jugés et condamnés à mort. Les délateurs reçurent en récompense dix mille as d'airain et la liberté. Ce même Fulvius transmit au sénat les prières des Acerrans, dont les maisons

avaient été brûlées, et des Nucériens, qui avaient vu détruire leur ville : les pères conscrits permirent aux premiers de rebâtir leurs habitations, et transférèrent les seconds dans les murs d'Atella, sorte de châtiment que Rome infligeait assez ordinairement aux cités subjuguées. La république, à qui la conquête de la Campanie valait une grande abondance de blé, en fit porter à la garnison de la citadelle de Tarente. Une escadre, sortie des ports de l'Étrurie, y conduisit avec ces provisions un renfort de deux mille soldats, tant romains qu'alliés, et traversa les mers plus heureusement que n'avait fait la flotte commandée peu auparavant par Quintius.

En Espagne, les succès du jeune Scipion passaient toutes les espérances. Débarqué sur la côte de ce pays avant la fin de l'hiver, il renvoya les vaisseaux marseillais qui avaient transporté ses troupes, et qui l'avaient accompagné par honneur. Depuis Empories, où il était d'abord descendu, son armée avait marché par terre, et sa flotte avait suivi jusqu'à Tarragone. De là, visitant les villes alliées et les camps romains, il gagna tous les cœurs par l'aménité de ses manières, par l'urbanité de ses discours. Avec quelle grâce il louait les vieux guerriers qui, sous son père et son oncle, avaient si bien servi la république, et qui, depuis la mort de ces deux illustres capitaines, depuis la déroute de deux armées romaines, soutenaient avec tant de constance les attaques de trois corps d'ennemis! Il honora surtout le brave Marcius, se l'attacha, et ne rougit point de prendre ses conseils; mais, estimant peu Claudius Néron, il ne le mit point au nombre de ses lieutenants; il préféra Junius Silanus, qu'au surplus la ré-

publique lui avait adjoint. Dès que la saison permet de se préparer à une campagne, Scipion rassemble toutes ses troupes; il leur tient, dans Polybe et dans Tite-Live, un discours dont voici les principaux traits : « Non, je n'ai point à vous reprocher la mort de mon « père et de mon oncle. De perfides Celtibériens ont « seuls causé, par leur défection, tous nos malheurs. « Vos deux illustres chefs, trop peu défiants, se sont « séparés, et vous ont divisés en deux corps. Désormais, « instruits par une fatale expérience, nous resterons « unis, et nous reprendrons l'ascendant qui nous appar- « tient sur trois généraux ennemis, tombés aujourd'hui « dans l'erreur qui nous a perdus. Leurs trois armées « sont dispersées en différentes régions. Passons l'Èbre, « et que le souvenir de nos désastres ne nous inspire « qu'un plus ardent courage. Rome s'est toujours mon- « trée plus terrible après ses revers. Porsenna, les Gau- « lois, les Samnites l'ont vaincue sans l'abattre. Après ses « défaites à la Trébie, au lac de Trasimène, à Cannes, « elle a conquis Syracuse et repris Capoue. J'ai pour « garants des succès qui nous attendent la fortune de « la république, les suffrages unanimes des citoyens qui « m'ont déféré l'honneur de vous commander, la pro- « tection que les dieux m'ont assurée par d'infaillibles « auspices et par des songes prophétiques, *per noctur- « nos etiam visus*, mes pressentiments qui ne m'ont « jamais trompé, les jugements enfin que l'état pré- « sent des affaires suggère à la raison. Toutes les na- « tions espagnoles sont mécontentes et lasses du joug « africain; c'est ce qu'attestent les députés qui m'arri- « vent de toutes parts. » Malgré l'assurance qu'exprimait ce discours et la confiance qu'il devait inspirer, le

jeune général ne s'appliqua pas moins soigneusement à prendre toutes les mesures qui pouvaient le mieux contribuer à l'accomplissement de ses desseins. Il laissa Silanus en deçà de l'Èbre, avec trois mille fantassins et trois cents cavaliers, pour défendre les alliés ou pour les forcer à rester soumis. Il confia le commandement de la flotte à son intime ami Lélius, dans le sein duquel il déposait ses vœux, ses projets, ses chagrins. Dès l'enfance, la conformité de leurs goûts, de leurs mœurs, un même amour de la vertu et de la gloire, avaient étroitement uni leurs âmes. Scipion part, suivi de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de deux mille cinq cents de cavalerie, passe l'Èbre, et entre dans les provinces espagnoles que les Carthaginois ont asservies. On lui conseillait de tirer parti de la dispersion des ennemis; on lui disait que les généraux africains, séparés par la distance des lieux, l'étaient encore plus par leurs vues et leurs sentiments; que Magon demeurait campé entre l'Anas et le Bétis; qu'Asdrubal, fils de Giscon, retiré dans la Lusitanie, ne songeait qu'à se maintenir sur les rives du Tage; que l'autre Asdrubal, frère d'Annibal, s'amusait, chez les Carpétans, au siége d'une place qui lui résistait opiniâtrément; que ce troisième général était le plus à la portée des Romains, et celui qui serait le plus difficilement secouru par les deux autres; qu'il fallait donc diriger contre lui les premiers efforts. Mais ce plan était si directement indiqué par les circonstances, que les ennemis devaient le prévoir et s'en garantir. Scipion en suivit un que personne encore ne soupçonnait, et qu'il avait néanmoins conçu avant de sortir de Rome. Des mémoires recueillis par lui sur les affaires de l'Espagne le lui

avaient suggéré; durant toute la traversée, il s'était secrètement occupé à le méditer, à combiner dans son esprit tous les détails de l'exécution. Depuis son arrivée, il se faisait donner par les gens du pays des renseignements sur l'état des places et des côtes, particulièrement de Carthagène. Les marins lui apprenaient les heures précises du flux et du reflux, sensibles sur les bords de la Méditerranée les plus voisins du détroit. Affermi par ces instructions dans son entreprise, il commença par la dévoiler à son ami Lélius : il lui déclara qu'il allait attaquer Carthage la Neuve, parce que cette conquête entraînerait celle de l'Espagne entière, et mettrait Rome en possession du port le plus commode et le plus sûr de la Péninsule, d'une place destinée par l'ancien Amilcar à recevoir les flottes, à servir de magasin militaire et de centre aux pouvoirs politiques, où l'on trouverait amassées les riches dépouilles de tant de provinces; où pourtant l'on n'aurait à vaincre qu'une garnison de mille Africains et une population nombreuse à la vérité, mais composée d'artisans et de matelots, inhabiles au métier des armes, incapables de soutenir un siége. Scipion se promettait d'achever en fort peu de jours cette expédition imprévue, contre laquelle l'ennemi, persuadé qu'on ne songerait jamais à surprendre Carthagène, n'avait préparé aucun moyen de défense. Lélius applaudit à ce grand dessein, et en garda fidèlement le secret. Dès le soir, le général quitte les bords de l'Èbre; il marche toute la nuit, sans dire à ses troupes ni à ses officiers où il les mène. Les Romains croyaient si fermement aux inspirations célestes et aux visions nocturnes qui dirigeaient la conduite du jeune Scipion, qu'ils le suivaient aveuglément et avec une pleine assurance. Après

sept nuits de marche, l'armée arriva devant Carthage la Neuve, au lever de l'aurore; et Lélius avait si bien réglé les mouvements de la flotte, qu'au même instant elle abordait le port et en fermait l'entrée. Les vaisseaux carthaginois, qui s'y étaient crus libres et en sûreté, n'en pouvaient déjà plus sortir. Carthagène, devenue en peu de temps une cité opulente et puissante, était située au midi de l'Espagne, en face et à peu de distance de l'Afrique, environnée de fortes murailles, défendue et dominée par une citadelle qui portait encore le nom du fondateur Asdrubal, à qui probablement elle avait servi de palais. La ville, bâtie dans un fond, ne tenait au continent que par une langue de terre. Le port avait à son entrée une telle profondeur, que les vaisseaux s'y tenaient toujours à flot sur les bords extrêmes; ce n'était plus qu'une sorte d'étang salé, qui croissait et décroissait selon le flux et le reflux, et contenait moins d'eau que de vase. Une île fermait le port : c'est celle qui s'appelle aujourd'hui Scombrera, et dont l'ancien nom Scombréria venait de la prodigieuse quantité de maquereaux (*scombri*) qu'on pêchait aux environs. A droite et à gauche de cette île, deux goulets servaient de passages aux navires, qui entraient facilement, surtout quand le vent sud-ouest les poussait. Un rivage escarpé, de hautes montagnes mettaient le port à l'abri des bourrasques.

Par terre, les Romains commencèrent le siége sans creuser de fossés. Les remparts de leur camp leur suffirent; mais, derrière ce camp, ils tracèrent une ligne qui aboutissait en demi-cercle à la mer, et que flanquaient deux petits forts à ses extrémités, sur les bords de l'eau. Ce travail terminé, la flotte de Lélius entra

aussitôt par les deux goulets, et se rangea en bataille dans le port. Les assiégés, pour le défendre, quittèrent leurs murailles ou n'y laissèrent que peu de monde; et Scipion saisit ce moment pour livrer par terre un premier combat. Le récit de cette attaque soudaine est suspendu, chez les anciens historiens, par une harangue du général à ses soldats : « Ne vous étonnez pas, lui « font-ils dire, si je commence la campagne par où les « autres la finissent. Cette place vaut la peine qu'on « change de méthode pour s'en rendre maître. En la « prenant, vous enlevez à l'ennemi toutes ses ressour-« ces, vous lui coupez sa communication avec l'Afrique, « d'un seul coup vous lui ravissez ses vivres, ses tré-« sors, ses machines de guerre, ses arsenaux, sa flotte, « et les otages qu'il retient pour s'assurer de la soumis-« sion des villes espagnoles. La péninsule est à nous : « votre bravoure, votre affection et les dieux m'en ré-« pondent. Oui, c'est le ciel qui m'inspire : le dieu des « mers en personne, Neptune, a daigné m'apparaître « et me conseiller cette entreprise. Il m'a promis un pro-« dige dont vous allez être témoins, et qui vous rendra « l'assaut plus facile que vous n'oseriez l'espérer. Comp-« tez sur ma reconnaissance : des couronnes d'or et d'au-« tres prix militaires attendent ceux d'entre vous qui « monteront les premiers sur ces murs. » Le prodige annoncé dans ce discours était la marée baissante, phénomène dont on suppose que les guerriers romains n'avaient aucune connaissance. Quand ce dernier point serait avéré, je ne consentirais pas, Messieurs, à louer Scipion d'une telle astuce; mais elle est fort préconisée par des écrivains anciens et modernes, qui recommandent de tromper les hommes plutôt que de les éclairer,

et qui font consister l'habileté des chefs, la science du pouvoir, à tirer parti de l'ignorance et des erreurs. C'est le moyen d'obtenir par hasard des jours de succès, et de perpétuer, durant des siècles, les égarements et les malheurs du genre humain. Quoi qu'il en soit, Scipion s'apprête à conquérir Carthage la Neuve. Magon y commandait, et ne négligeait aucun soin pour la défendre. De ses mille hommes de troupes réglées, il en retint cinq cents dans la citadelle, et posta l'autre moitié vers les temples de Saturne, d'Alète et de Vulcain, dans la partie orientale de la ville. Ayant ensuite armé mille habitants, il les rangea près de la porte opposée au camp romain, avec ordre de se tenir prêts à faire une sortie au premier signal. Les Romains n'étaient que depuis trois jours devant Carthagène; au quatrième, le camp étant déjà fortifié et toutes les mesures prises pour l'assaut, Scipion ordonna de le livrer: les trompettes l'annoncèrent, et leur son, répercuté par les montagnes, remplit la ville et les rivages. Les deux mille hommes de Magon n'étaient armés que d'épées, l'espace entre la ville et le camp n'ayant point assez d'étendue pour permettre l'usage du trait. Magon range sur les remparts les archers, les frondeurs, les catapultes, d'autres machines, tandis que Scipion fait avancer ses balistes, ses mantelets, ses tours roulantes. Soudain la porte s'ouvre, les deux mille hommes sortent et marchent contre les conducteurs des machines ennemies. Le général romain, dont les troupes sont disposées sur le penchant d'une colline, les retient, et ne leur permet de se mettre en mouvement que lorsqu'il voit les assiégés dans la plaine, assez loin de leurs murs, pour n'en pouvoir plus recevoir de secours. Le choc ainsi

retardé éclate enfin avec plus de violence. Les bourgeois le soutiennent avec un courage égal à celui des troupes réglées; ils disputent longtemps la victoire, jusqu'à ce que la supériorité des forces romaines les repousse dans l'enceinte des murs. Les assiégeants les poursuivent, et y entreraient avec eux, si le signal de la retraite n'était donné par Scipion. Ce premier combat, livré de très-grand matin, frappa la ville d'épouvante. Plusieurs bandes bourgeoises désertèrent les remparts et les tours; elles se sentaient déjà incapables de les défendre. Scipion s'aperçut de ce mouvement; il s'était posté, pour tout observer, sur la colline de Mercure, ou de Teutatès. A la vérité, quelques manuscrits de Tite-Live portent *Mercurium cantati*; mais il faut sans doute ou supprimer ce mot *cantati* ou le changer en *Teutatem*. Les Espagnols avaient emprunté des Gaulois le culte de ce dieu, qui paraît le même que le Thoth des Égyptiens et le Mercure des Grecs. De cette hauteur, quel qu'en soit le nom, le proconsul reconnaît que le moment est venu de tenter l'escalade par terre, et n'est point arrêté par les difficultés que présente un mur prodigieusement élevé, bâti à redents, c'est-à-dire en forme de dents de scie, saillant par intervalles, et presque inaccessible. Toute l'armée romaine marche à l'assaut : Scipion y porte à la fois la prudence d'un général et la bravoure d'un soldat. Il est au pied de la muraille, il aide ses compagnons d'armes à dresser les échelles; mais trois écuyers l'accompagnent et le couvrent de leurs pavois. Sa présence, ses exemples encouragent les assaillants, malgré l'énorme quantité de traits et de pierres lancés sur eux par les assiégés. En même temps Lélius fait avancer des barques chargées des guerriers de sa flotte,

qui montent à l'assaut du côté du port. Les Romains n'étaient là que trop nombreux et trop ardents. Ils s'embarrassaient par leur multitude et par leur ardeur impatiente. Leur général ne comptait point sur le succès définitif de cette attaque : il essayait l'intrépidité de ses soldats, et portait le trouble dans les rangs ennemis; il attendait l'heure qui lui devait offrir un plus sûr moyen de triomphe.

Du côté de la terre, les murs de la place avaient une telle élévation, que les plus longues échelles n'en pouvaient atteindre le sommet. Il fallait d'ailleurs braver à la fois et les coups portés par l'ennemi que l'on attaquait corps à corps, et les traits lancés en flanc, des angles saillants de la courtine. Avant même d'être frappé, on éprouvait des éblouissements sur les derniers degrés de ces échelles, dont les plus hautes étaient les moins fermes, les plus faciles à renverser. Quelques-unes fléchissaient, et se rompaient sous le poids des guerriers qui en occupaient les divers échelons. Le proconsul ne laissa pas durer trop longtemps des manœuvres si périlleuses; il fit sonner la retraite, transporter les blessés, et suspendre tous les travaux. Vers midi, la marée baissa : l'étang devenait alors guéable; tout au plus l'eau allait-elle à la ceinture de ceux qui le traversaient. C'est ce que Scipion avait appris des marins de Tarragone. Mais, de plus, il s'éleva un vent du nord qui épuisa le port, chassant les flots en haute mer. Profitant de ces circonstances, le proconsul ordonna de recommencer l'attaque au lieu même où l'on venait de la tenter; il voulait par là occuper les assiégés du côté des terres. Ensuite il détacha cinq cents hommes seulement pour escalader les murs voisins de cet étang,

que l'écoulement des eaux avait mis à sec. « Suivons, « leur dit-il, la route que nous aplanit Neptune : je vais « vous frayer le chemin et marcher à votre tête. » En effet ils ne rencontrent aucun obstacle, et traversent l'étang sous le poids de leurs échelles. Scipion veut dresser la première, mais ses écuyers l'en empêchent. De ce côté, la muraille est basse; elle n'est ni fortifiée ni gardée. On la croit assez défendue par les eaux. Point de postes, point de machines; Magon employa toutes ses forces sur l'autre point. Les cinq cents hommes que guide Scipion se partagent : les uns, couverts de boucliers en forme de tortue, se dirigent vers la porte qui confine à l'étang, et travaillent à l'enfoncer à coups de hache; les autres montent sur le rempart, s'en rendent maîtres, courent à la porte que leurs compagnons investissent, en rompent les barricades, et parviennent bientôt à l'ouvrir. Tandis que Scipion rejoint le gros de son armée, les cinq cents guerriers entrent dans la ville, la traversent réunis en ordre de bataille, et viennent prendre en queue les assiégés, qui la défendent vers la langue de terre qui communique à la plaine. Là règne une telle confusion dans les rangs espagnols et carthaginois, qu'on ne s'aperçoit que les Romains sont dans la place que par les coups qu'ils portent et par le son éclatant de leurs trompettes. Scipion avait pourvu d'un très-grand nombre de ces instruments les cinq cents braves qui venaient de franchir les murs. Ce bruit imprévu glaça d'effroi toutes les troupes de Màgon; elles ne se défendirent plus qu'avec mollesse. La porte contiguë à la terre fut brisée à son tour, et l'armée romaine entra le glaive à la main. L'usage, ou, comme on disait, le droit des généraux romains, quand

ils prenaient d'assaut une ville ennemie, était d'ordonner le massacre de tout ce qui se montrait dans les rues, hommes et femmes, enfants même, et jusqu'aux animaux, surtout les chiens: ils voulaient imprimer ainsi une terreur profonde qui retînt les habitants dans l'intérieur des maisons. Après avoir permis d'user, dans les premiers moments, de ce droit horrible, Scipion, escorté de mille guerriers, fit son entrée dans Carthagène. Les bourgeois s'enfuyaient, les uns à l'orient vers les temples de Saturne et d'Alète, les autres à l'occident vers la citadelle, où déjà Magon s'était renfermé. Ni ces faibles bandes réfugiées sur des hauteurs, ni Magon lui-même n'étaient capables d'une longue résistance. Scipion marcha en personne sur la forteresse; Magon se rendit à discrétion, et fut remis entre les mains de Lélius, qui eut ordre de le bien traiter. La garnison et les habitants ayant été désarmés, le général récompensa ses guerriers en livrant la ville au pillage. Ce mot éveille ordinairement l'idée du désordre et du tumulte; mais Polybe nous assure que les Romains procédaient à ces rapines avec beaucoup de régularité. Ils y employaient un certain nombre de soldats choisis en chaque légion, en chaque manipule; et ce nombre n'excédait jamais la moitié de l'armée. Le surplus se tenait en ordre de bataille, en dedans ou en dehors des murs, pendant toute l'expédition. Chacun des ravisseurs remettait exactement aux tribuns légionnaires tous les effets qu'il avait enlevés, et dont il s'était engagé par serment à ne rien détourner à son profit. On vendait toutes ces dépouilles, et le produit de la vente se partageait fidèlement, sous les yeux des tribuns, entre tous les soldats de l'armée, y compris la moitié tenue en réserve

ainsi que les malades et ceux qui avaient été commandés ailleurs pour des services militaires. Cette discipline, au sein du brigandage, est, dit-on, admirable : j'admirerais bien plus les sentiments de justice et d'humanité qui auraient entraîné à s'en abstenir, à ne pas dépouiller de malheureux et paisibles habitants de leur patrimoine ou des fruits de leurs travaux, en expiation de l'ascendant exercé sur eux par les chefs des cités ou des armées ennemies.

Quand le temps accordé pour le pillage de Carthage la Neuve fut écoulé, on conduisit les prisonniers sur la place publique, et l'on transporta en un même lieu toutes les dépouilles. Les captifs se trouvèrent au nombre de six mille, sans compter les femmes, les enfants et les esclaves. Deux vieillards et quinze sénateurs attirèrent la compassion du proconsul, qui chargea Lélius d'en prendre soin. Scipion distingua les Espagnols de naissance des Africains de la garnison. Ces derniers seuls subirent l'esclavage; les premiers, mis à part et distribués par familles, n'éprouvèrent que des traitements tolérables. Le vainqueur finit par remettre les habitants en possession de leurs maisons et de leur cité; c'est-à-dire apparemment qu'il leur permit de conserver leurs lois, leurs coutumes, sous l'empire de la république romaine, pour laquelle il leur demandait de la reconnaissance et de l'amitié. Échappés, contre leur attente, à la mort et à la captivité, ils exprimèrent leur joie par des larmes et par toutes les démonstrations d'un parfait dévouement. Le corps des ouvriers n'obtint que des ménagements, et non pas les faveurs octroyées à la pure bourgeoisie. Scipion déclara que désormais ils exerceraient leur industrie, non plus à leur profit,

mais sous les ordres et au compte des Romains. Polybe dit que ces artisans étaient au nombre de deux mille; qu'ils reçurent l'ordre de se rendre chez le questeur (Caius Flaminius) pour faire inscrire leurs noms; qu'on les partagea en plusieurs troupes d'environ trente hommes chacune, en leur préposant des chefs qui devaient les surveiller et répondre de leur conduite. Vous voyez, Messieurs, que le jeune général, l'un des meilleurs hommes de ce temps, était loin de sentir combien l'on doit d'égards aux classes les plus laborieuses de la société. Il réduisait ces ouvriers à une sorte de servitude, toutefois en leur promettant la liberté dès qu'il ne resterait plus de Carthaginois en Espagne. Il choisit parmi eux de jeunes matelots, actifs et robustes : il doubla ainsi le nombre des rameurs sur sa flotte, qu'il venait d'augmenter de dix-huit galères prises dans le port de Carthagène. Il était arrivé avec trente-cinq vaisseaux de guerre; il en avait maintenant cinquante-trois, bien armés, bien approvisionnés, et commandés par son plus intime ami. Il saisissait de plus dans le port soixante-trois navires marchands, chargés de blé, d'armes, d'airain, de fer, de toiles, de nattes de jonc, de tout ce qu'il fallait pour équiper une flotte considérable. Il trouvait dans les greniers quarante mille muids de blé, deux cent soixante-dix mille d'orge; il s'emparait d'une grande quantité de machines de siége: cent vingt grosses catapultes, deux cent quatre-vingt-une plus petites, vingt-trois balistes de première grandeur, cinquante-deux moyennes, un nombre incalculable de scorpions, de traits, et d'armes de toutes espèces, avec soixante-quatorze étendards. Les monnaies de bronze saisies chez les particuliers étaient

réparties entre les soldats; mais le trésor de l'armée acquérait des monnaies d'argent du poids total de dix-huit mille trois cents livres, outre la vaisselle du même métal et deux cent soixante-seize coupes d'or, qui, pour la plupart, pesaient chacune une livre au moins. Le questeur Caius Flaminius recueillit toutes ces dépouilles, dont on estime la valeur à six cents talents d'argent, ajoutés par Scipion aux quatre cents qu'il avait apportés de Rome.

Il restait à régler le sort des otages que les Carthaginois avaient exigés des villes et des provinces; sur ce point les anciennes relations ne sont pas d'accord entre elles : Tite-Live en convient. D'une part, on assure que le nombre de ces otages espagnols ne passait pas trois cents; de l'autre, on l'élève à sept cent vingt-cinq. Les variantes s'étendent à d'autres articles. Nous avons vu la garnison carthaginoise réduite à deux mille hommes : ailleurs elle est de sept mille, de dix mille même. Au lieu de six mille prisonniers, certains auteurs en comptent aussi dix mille; et quelques-uns, pour montrer une exactitude plus scrupuleuse, disent dix mille vingt-cinq. Les scorpions, dont Tite-Live n'ose borner le nombre, n'étaient pas plus de soixante en tout tant grands que petits, selon Silénus, auteur grec dont la fidélité paraît suspecte à Denys d'Halicarnasse, et qui n'est pas mieux recommandé par Diogène Laerte et par Tzetzès. Valérius Antias, au contraire, comptait précisément six mille scorpions de première grandeur et treize mille d'une moindre dimension. Ce même Valérius met Junius Silanus et non Lélius à la tête de la flotte romaine; il donne pour commandant à la garnison carthaginoise Armès et non pas Magon. Les rap-

ports ne sont guère plus uniformes en ce qui concerne le nombre des galères prises par Scipion et le poids de l'or et de l'argent qu'il ramassa dans Carthagène. Je reviens, Messieurs, aux otages détenus dans la ville conquise; c'était, nous dit-on, une brillante jeunesse de l'un et de l'autre sexe, la fleur de la noblesse ibérienne, le plus riche butin tombé aux mains du vainqueur. Il fondait sur ce précieux dépôt l'espérance de s'attacher les plus illustres familles. S'étant fait amener tous ces jeunes otages, il leur adressa des paroles affectueuses. « Consolez-vous, leur disait-il, et bénissez « le jour qui vous met au pouvoir d'une république « dont vous ne devez attendre que des bienfaits. C'est « à regret qu'elle retient sous le joug des peuples indo- « ciles : elle aspire à conquérir des amis. Oui, vous « reverrez vos foyers, vous revolerez dans les bras de « vos mères, et je n'exigerai d'autres rançons que l'af- « fection de vos parents. » Il se mit ensuite à leur distribuer de petits présents, des bijoux qu'il avait choisis dans le butin et réservés pour cet usage; aux filles des poupées et des bracelets, aux garçons de petites épées et des couteaux. Il voulut avoir une liste complète de leurs noms avec désignation de leurs villes natales. Enfin des courriers dépêchés par lui se rendirent auprès des familles de ces nobles enfants; et bientôt on vit leurs pères accourir à Carthage la Neuve pour les reconnaître et les reprendre. Quelques députés des divers cantons de l'Espagne se trouvaient alors dans cette ville : ils réclamèrent plusieurs jeunes otages, que le général leur fit remettre aussitôt. Ceux qu'on ne redemandait point encore, il les confia au questeur Flaminius, en lui ordonnant d'adoucir par

les meilleurs traitements les rigueurs de leur exil.

Après tant de fatigues et de soins, le proconsul et l'armée prirent quelque repos. Lélius resta dans la place : Scipion se retira dans son camp, et y passa la nuit. Le lendemain, dès que le jour parut, il assembla ses officiers, ses soldats, tous ceux qui servaient sur la flotte, y compris les rameurs; et, selon l'usage des généraux après une victoire, ou des historiens après de pareils récits, il prononça une harangue. Vous comprenez assez, Messieurs, qu'elle consiste en actions de grâces, d'abord aux dieux immortels, puis aux guerriers de la république; en félicitations sur le triomphe qu'on vient d'obtenir; en présages de ceux dont il doit être suivi. Elle se termine par l'annonce des récompenses qui vont être distribuées. Une couronne était promise à celui qui le premier serait parvenu au plus haut point des murs. Jadis les couronnes murales que décernaient les Romains n'étaient tissues que de brins d'herbes; mais déjà il fallait de l'or façonné en créneaux. Deux concurrents se présentèrent : Quintus Trébellius, centurion dans la quatrième légion, et Digitius, simple soldat de marine. Lélius soutenait vivement la cause du second, Tuditanus celle du premier; la dispute s'échauffait entre la marine et les troupes de terre. De peur qu'elle ne dégénérât en sédition, le proconsul nomma trois commissaires, qu'il chargea de vérifier les faits, Lélius, Tuditanus et Cornélius Claudius. Ce dernier passait pour impartial, mais les deux autres semblaient plutôt des parties que des juges : les deux sections rivales n'en devinrent que plus turbulentes. Lélius s'approcha du tribunal où siégeait le proconsul, et lui déclara, au nom des trois commissaires, que des deux parts on était dis-

posé à se battre et à se parjurer plutôt que de renoncer à ses prétentions. Scipion comprit qu'il importait de terminer sans délai une affaire si périlleuse. Sans plus de perquisition, il prononça que Digitius et Trébellius avaient gagné au même instant le haut des murailles; que l'un et l'autre méritaient également une couronne d'or. Il décerna ensuite plusieurs autres prix, et le premier de tous à Lélius, par lequel, disait-il, il avait été lui-même, non pas seulement secondé, mais égalé. Trente bœufs et une couronne d'or récompensèrent Lélius. Le camp et la ville retentissaient des éloges de toutes les vertus de Scipion, des hommages rendus à sa sagesse, à sa bravoure, à sa modération, à sa générosité. Oui, disait-on, l'âme du père a passé dans le fils.

Magon, le général des troupes carthaginoises, n'avait rien négligé de ce qui pouvait soutenir les intérêts de sa patrie; Scipion et Lélius eurent pour lui tous les égards dus à un vaillant ennemi. Des Espagnols réduits par les Carthaginois à la servitude languissaient encore dans les fers. Le proconsul ordonna de pourvoir libéralement à leurs besoins. Cependant une captive vint se jeter à ses pieds, femme d'un âge avancé et d'une noble physionomie. Par ses larmes, par ses supplications, elle attira l'attention du proconsul, dont les regards et les prévenances l'enhardirent à parler. « Ordonnez à vos Ro« mains, lui dit-elle, d'avoir pour leurs captives plus de « ménagements que n'en ont eu les Carthaginois. » Scipion crut qu'on avait mal pourvu à leur subsistance. Il manda les officiers publics qu'il avait chargés de ce soin : ils protestèrent qu'ils s'en étaient fidèlement acquittés. Ne s'en rapportant point à leur parole, il fit revenir la

dame, et lui annonça qu'il allait lui donner, à elle et à ses compagnes, des nourriciers plus attentifs. « Oh non ! « répondit-elle, ce n'est point des aliments qui nous sont « distribués que nous avons à nous plaindre; » et, en proférant ces mots, elle tournait ses regards sur ses nièces, sur d'autres princesses déchues qui l'environnaient, brillantes encore, au sein de l'infortune, de jeunesse et de beauté. Scipion comprit quel devoir il avait à remplir : des larmes échappèrent de ses yeux; il tendit la main à la suppliante; et l'intérêt qu'il prit au sort des jeunes captives rassura pleinement celle qui leur servait de mère. Les lois et les mœurs de Rome leur garantissaient tous les respects dus à leur sexe, à leur âge, à leur rang et à leurs malheurs. Il promit qu'elles seraient traitées, non comme des esclaves, mais comme ses propres sœurs ou ses filles, et les confia au plus vertueux de ses officiers, en le chargeant de remplir à leur égard les saints devoirs d'une honorable hospitalité.

Scipion avait quelquefois montré des penchants qui ne promettaient pas tant de sagesse. On savait dans l'armée quel était le plus faible côté de ses mœurs et de son âme. De jeunes guerriers crurent lui complaire en lui amenant une captive dont ils avaient distingué la beauté ravissante. Il n'avait que vingt-cinq à vingt-sept ans, et n'était point marié : tant de charmes firent sur lui une impression vive; mais, en éblouissant ses yeux, ils n'aveuglèrent pas sa raison. Il interrogea la captive, voulut savoir d'elle quels étaient son pays, sa famille, ses engagements. Dès qu'il la sut fiancée à un prince celtibérien nommé Allucius, épris pour elle d'une passion ardente, le proconsul réprima celle qu'il

sentait naître dans son propre cœur. « Je vous remer« cierais d'un présent si magnifique, dit-il à ceux qui le « lui offraient, si j'étais encore un homme privé; mais « vous avez tendu un piége à votre général, qui se doit « tout entier à l'honneur, et qui ne pourrait sans « honte se laisser distraire, par une affection tendre, « des obligations austères que vos intérêts et ceux de « l'État lui imposent. » Il fit venir le père de la belle Espagnole et le prince Allucius, auquel il adressa, dit-on, ces paroles. « Nous sommes jeunes, vous et moi, « et nous pouvons nous faire l'aveu mutuel des senti« ments de notre âge. Oui, mon bonheur eût été d'u« nir mon sort au sien; mais j'appartiens en ce moment « à la république qui m'a confié ses guerriers, et cet « engagement rigoureux ne me permet pas d'en con« tracter de plus doux. Jouissez d'une félicité que le ciel « me refuse. Reprenez votre épouse, telle que vous l'au« riez reçue des mains de sa mère, et voyez seulement « si vous ne devez pas quelque amitié aux Romains. Il « n'est pas que vous n'ayez entendu parler de mon on« cle et de mon père. Jugez de Rome par les Scipions, « et décidez s'il est un peuple dont l'alliance soit plus « digne des vœux et de la fidélité de l'Espagne. » Les parents de la princesse avaient apporté sa rançon. Le proconsul la refusa; ils insistèrent, il l'accepta, mais pour l'ajouter à la dot de l'épouse d'Allucius. Il est fort possible, Messieurs, que les anciens écrivains aient embelli ce récit de quelques circonstances : l'opinion qui le déclarait tout à fait historique se fondait particulièrement sur un monument trouvé dans le Rhône, et qui se conserve à la Bibliothèque du roi sous le nom de bouclier de Scipion. Les antiquaires croyaient

y reconnaître une image de l'action généreuse qui vient de vous être racontée; mais Millin a prouvé qu'il représente Agamemnon remettant Briséis aux mains d'Achille. Les romanciers et les poëtes dramatiques de nos siècles modernes étaient plus en droit de s'emparer d'une telle narration. Vaumorière a essayé d'en tirer parti dans son *Grand Scipion*, en quatre volumes in-8°. Desmarest de Saint-Sorlin et Pradon ont exposé ce général sur nos théâtres du dix-septième siècle, Desmarest en laissant la scène à Carthagène, Pradon en la transportant au camp près de Zama, où Scipion rend Ispérie, nièce d'Annibal, à Lucérius, prince celtibérien. A la vérité, les trois vieilles unités classiques sont observées dans ce chef-d'œuvre; mais les vers au moins sont tout à fait dignes de la muse romantique et des applaudissements de la jeune France.

Vous m'avez dû haïr, et ce n'est point un crime :
Prince, pour un rival la haine est légitime.
Je le suis, je l'avoue. Ah dieux! vous le savez
De quels feux j'ai brûlé; mais de grâce achevez
Un triomphe immortel, dont la gloire semée
De tout ce que j'ai fait passe la renommée.
Pour laisser un exemple à la postérité,
Rare, mais cependant qui puisse être imité,
Oui, Madame, aujourd'hui je veux, quoi qu'il m'en coûte,
Enseigner aux mortels cette nouvelle route...
Prince, rassurez-vous, je vous donne la vie;
Je fais plus, de ma main, recevez Ispérie.
Retournez à Zama couronner votre foi :
Elle est un présent digne et de vous et de moi.
Je vous demande ici pour toute récompense,
Pour le prix et le nœud d'une étroite alliance,
Prince, que vous soyez, en lui donnant la main,
Ami de Scipion et du peuple romain.

Cette tragédie, Messieurs, a paru en 1697; c'était

cent trente-deux ans trop tôt ; elle réussirait bien mieux aujourd'hui. On admirerait bien plus qu'alors l'originalité de ces constructions et de ces coupes : *Je vous demande, pour toute récompense, que vous soyez... laisser un exemple à la postérité, rare, mais cependant*, etc. Pouvons-nous espérer une versification plus franche, même après les derniers progrès de notre civilisation poétique ? Mais cet hommage que nous avons été entraînés à rendre à Pradon et à sa nouvelle école, nous force de renvoyer la fin du consulat de Lévinus et de Marcellus à notre prochaine séance.

CENT ONZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 210 ET 209 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, un discours de Lévinus a entraîné les sénateurs et, à leur exemple, les chevaliers, les simples citoyens, à faire, de leurs propres deniers, les frais de l'équipement d'une flotte. Les forces des deux peuples rivaux, les Carthaginois et les Romains, semblaient à peu près égales. Rome obtint un premier avantage en s'emparant de Salapie, qui lui fut livrée par les deux chefs de cette ville, Blasius et Dasius; mais elle perdit une bataille navale, et une grande partie du convoi destiné à ravitailler la citadelle de Tarente. Heureusement Livius, gouverneur de cette forteresse, trouva les moyens de s'approvisionner dans les campagnes voisines. Annibal vainquit près d'Herdonée le proconsul Fulvius Centumalus, qui périt dans cette action avec des milliers de légionnaires. Ceux qui échappèrent à ce carnage se réfugièrent dans le Samnium, où Marcellus reprenait des villes. Vous avez vu cet habile capitaine se mesurer avec le général africain, le forcer à regagner l'Apulie, le poursuivre et le harceler dans sa retraite. Mais c'était surtout en Espagne que prospéraient les armes romaines : je vous ai raconté, d'après les historiens antiques, les exploits du jeune Scipion et de son ami Lélius, le siége et la prise de Carthagène, les actes de clémence, de modération, de sagesse,

qui mirent le comble à la gloire de ses triomphes.

Le prince celtibérien Allucius, à qui sa jeune épouse venait d'être si généreusement remise par le vainqueur, le proclama un héros ou un demi-dieu, et disposa si bien les peuples à se dévouer aux Romains, qu'aussitôt quatorze cents cavaliers espagnols vinrent se joindre à leurs troupes. Des envoyés du proconsul annonçaient en chaque ville qu'on pouvait venir reprendre, sans rançon, à Carthagène, les otages autrefois livrés aux Carthaginois; et ces annonces excitaient un enthousiasme universel. Tant d'heureuses nouvelles furent portées à Rome par une quinquérème qu'expédia Scipion, que commanda Lélius, et sur laquelle on avait embarqué le général africain Magon, les sénateurs de Carthage la Neuve, et d'autres captifs d'un ordre distingué : Lélius mit trente-quatre jours à faire ce voyage.

Le sénat apprenait en même temps les succès obtenus en Sicile, d'où les Carthaginois venaient d'être enfin expulsés. Le consul Lévinus, après avoir réglé l'administration de l'État syracusain, en conciliant les intérêts de ce pays avec ceux de Rome, avait entrepris de s'emparer d'Agrigente, l'unique place, le seul port qui, dans cette île, restât encore au pouvoir de Carthage. Agrigente était défendue par une garnison nombreuse et par une forte armée que commandait Hannon; mais il existait une fatale rivalité entre ce général et son lieutenant Mutinès, beaucoup plus habile que lui. Mutinès avait fait ombrage à Annibal lui-même, qui s'en était débarrassé en le reléguant d'Italie en Sicile. Là, ce brave officier s'illustrait par de nouveaux exploits, ravageait les cantons possédés par les Romains, épou-

vantait leurs alliés, et, en acquérant tant de gloire, causait des déplaisirs mortels à son général Hannon. Aveuglé par cette jalousie, Hannon finit par destituer Mutinès, et par donner à son propre fils le commandement de la cavalerie numide, qui n'en demeura que plus attachée, plus dévouée à son ancien capitaine. Impatient de se venger, Mutinès n'en trouva pas de plus sûr moyen que de se mettre en correspondance avec le consul : il lui inspira l'idée de se porter sur Agrigente; et, dès qu'il le sut en marche, il disposa les Numides à favoriser cette expédition. S'étant de lui-même remis à leur tête, il s'empara d'une des portes de la ville du côté de la mer, et la livra aux Romains. La garde carthaginoise ayant été aussitôt passée au fil de l'épée, les légionnaires, mêlés aux Numides, s'avancèrent en ordre de bataille jusqu'au centre de la place. Hannon croyait qu'il ne s'agissait que d'une émeute des cavaliers africains : pour l'apaiser, il se dirigea vers la place publique; mais il ne tarda point à reconnaître des Romains au milieu de cette cavalerie; et, trop sûr d'avoir été trahi, il ne songea plus qu'à fuir. Avec Épicyde et quelques autres officiers, il sortit de la ville, courut au port, et s'embarqua sur un petit bâtiment. Son armée allait suivre son exemple; mais déjà Lévinus occupait toutes les issues; pas un seul de ces Carthaginois n'échappa : ils périrent tous sans avoir combattu; et la Sicile entière passa sous la domination de Rome, que cette conquête appelait à disputer et un jour à posséder seule l'empire de la mer. Selon les usages barbares de ce temps, les chefs des Agrigentins tombèrent sous la hache des bourreaux, après avoir été battus de verges; les autres habitants, réduits en ser-

vitude, furent vendus à l'encan. On mit la ville au pillage; on transporta dans Rome les plus riches dépouilles et le produit des ventes. Entre les places siciliennes qui tenaient encore au parti carthaginois, les unes se livrèrent d'elles-mêmes aux Romains; les autres, trahies ou emportées de vive force, passèrent aussi sous le joug des vainqueurs. Le consul eut bientôt pacifié toute l'île, qui, réduite en province, devint, par son heureuse fertilité, le grenier de la république. Lévinus n'alla point chercher à Rome les honneurs du triomphe; le voisinage d'Annibal interdisait alors ces solennités; mais des lettres du sénat lui ordonnèrent de venir présider les comices d'élection. Appeler à remplir cette fonction son collègue Marcellus, qui poursuivait Annibal dans le midi de l'Italie, c'eût été interrompre une campagne de laquelle on se promettait de grands avantages. En repassant dans le continent à la tête de dix galères, Lévinus y amena, si nous en croyons Tite-Live, une multitude de vagabonds, de bandits, qui avaient exercé sur toutes les routes de la Sicile d'énormes brigandages. Ils s'étaient attroupés, au nombre de quatre mille, dans la ville d'Agathyrne, et l'on devait craindre qu'ils ne troublassent par leurs rapines la paix que le consul venait de rétablir dans l'île. Il les fit saisir par son armée et transporter à Rhégium, espérant qu'ils aideraient les Rhégiens à ravager les terres des Bruttiens, alors alliés d'Annibal. Agathyrne, que Strabon nomme Agathyrse, et l'*Itinéraire* d'Antonin Agatynnum, était l'une des plus anciennes villes siciliennes, fondée, à ce qu'on disait, dès le temps de la guerre de Troie : on la place sur la côte septentrionale de l'île, entre Halèse et Tyndaris; on croit en retrouver les vestiges près

de San-Marco et du promontoire aujourd'hui appelé Capo d'Orlando, dans la vallée de Demona.

A peine arrivé à Rome, Lévinus y reçut des nouvelles qui ne lui permettaient pas d'y faire un long séjour. Valérius Messala, commandant de la flotte romaine en Sicile, transmettait un avis qu'il avait reçu de quelques captifs africains, ou que, selon Tite-Live, il leur avait extorqué par des tortures. Il s'agissait de deux résolutions récemment prises par le sénat de Carthage: l'une, d'équiper une flotte et de lever une armée pour reconquérir la Sicile; l'autre, de faire passer Asdrubal d'Espagne en Italie avec une armée formidable, qui renforcerait celle d'Annibal son frère. Pour prévenir les effets de la première, on crut à propos de renvoyer le plus tôt possible Lévinus en Sicile, quoiqu'il y eût laissé à un citoyen recommandable, au préteur Cincius, le commandement de l'armée et l'administration du pays. Toutefois, le consul ne repartit de Rome qu'après avoir rendu compte de son expédition, et présenté au sénat les personnages qui, abandonnant le parti de Carthage, avaient le plus utilement servi les intérêts de la république, particulièrement Mutinès. Les pères conscrits les comblèrent d'honneurs, et ratifièrent toutes les promesses que Lévinus leur avait faites. Mutinès, sur la proposition d'un tribun du peuple et par l'autorité du sénat, obtint les droits de citoyen romain. La présidence des comices aurait trop longtemps retenu le consul dans les murs de Rome. On voulut qu'il nommât un dictateur, qui se chargerait de ce soin. Il y consentit, mais en déclarant qu'il ne ferait cette nomination qu'après son retour en Sicile, et qu'il choisirait Valérius Messala. Cet amiral méritait un tel honneur et par l'avis

important qu'il venait de communiquer, et par d'autres services récemment rendus. A la tête de cinquante vaisseaux, il avait côtoyé l'Afrique, opéré une descente sur le territoire d'Utique, et reconduit à Lilybée sa flotte, chargée de butin et de captifs : une si heureuse expédition ne lui avait demandé que treize jours. Mais les lois ou les anciens usages ne permettaient pas de procéder, hors de l'Italie continentale, à la nomination d'un dictateur. En conséquence, un décret des sénateurs enjoignit à Lévinus, et, à son défaut, au préteur urbain Lucius Manlius, de se faire indiquer par le peuple un citoyen digne de la dictature. Lévinus ne tint pas compte de ce décret, et défendit au préteur d'y avoir égard. Ce fut le collége des tribuns qui se chargea de provoquer un choix populaire. Le peuple s'empressa d'exercer ce nouveau droit, en désignant Fulvius Flaccus, alors proconsul en Campanie. Lévinus, pour ne pas coopérer à l'abolition de l'une des prérogatives du consulat, partit de la ville en secret, au milieu d'une nuit, et prit la route de Sicile. On eut recours à Marcellus, qui était en Italie, et qui nomma Fulvius Flaccus.

Le jour des élections n'étant point encore arrivé, le dictateur fit quelques autres usages de son pouvoir suprême. D'abord il prit pour commandant de la cavalerie Licinius Crassus, qui en ce temps était grand pontife. Ensuite il transféra de Capoue en Étrurie le lieutenant général Sempronius Blæsus, et confia l'armée de Campanie au préteur Calpurnius, qu'il retirait du pays des Étrusques. Au nom de Rome, il envoya une ambassade au roi des Massésyliens ou de la Numidie occidentale, Syphax, qui autrefois en avait adressé une

en Espagne aux deux frères Scipions, et qui venait, par de nouveaux députés, d'assurer le sénat de la persévérance de son dévouement. Après avoir reçu avec de grands égards et des protestations d'amitié les envoyés de ce prince, on lui députait Lucius Génucius, Publius Pétélius et Publius Popillius. Ils étaient chargés de lui offrir les présents de la république, une robe et une tunique de pourpre, un trône d'ivoire, un vase d'or du poids de cinq livres. Il y avait, pour de petits rois du même pays, des coupes d'or du poids de trois livres et des robes bordées de pourpre. On attachait de l'importance à susciter aux Carthaginois le plus d'ennemis qu'on pourrait en Afrique. Depuis plus de soixante ans, Rome s'était alliée à l'Égypte : je vous ai parlé, Messieurs, de ses relations avec Ptolémée Philadelphe, sous l'année 273. Maintenant elle faisait partir pour Alexandrie M. Atilius et Manius Acilius, porteurs de présents destinés au roi Ptolémée Philopator et à la reine que Tite-Live appelle Cléopâtre. Ce monarque, en 209, n'avait point encore fait mourir sa première épouse pour prendre la courtisane Agathoclée; mais il est vrai qu'Eurydice est appelée aussi Cléopâtre par l'historien Josèphe, et Arsinoé par l'auteur du troisième livre des *Machabées*. Toujours la reine d'Égypte reçut-elle des Romains un habillement de pourpre magnifiquement brodé, avec une écharpe du même prix; et le roi, une robe et une tunique de pourpre, et un trône d'ivoire. Cependant Fulvius, qui aspirait à redevenir consul au moment où il abdiquerait la dictature, convoqua les centuries, et obtint en effet, avec Fabius, les suffrages de la tribu Galéria, que le sort appelait à voter la première. Toutes les autres centuries allaient,

selon l'usage, se prononcer en faveur des deux mêmes personnages, quand deux tribuns du peuple, qui l'un et l'autre se nommaient Arennius, s'opposèrent à l'élection de Fulvius, rompirent les comices, et obligèrent de les renvoyer à l'un des jours suivants. L'opposition des deux tribuns se fondait sur les dangers que pourrait courir la liberté publique, si l'on donnait l'exemple de réinvestir immédiatement des pouvoirs consulaires un citoyen qui, en ce moment, exerçait sur les suffrages une double influence et par son autorité dictatoriale et par la présidence de l'assemblée. Je crois, Messieurs, que ces raisons auraient paru décisives à un peuple qui aurait eu encore le sentiment de ses intérêts et de ses droits. Mais Fulvius, plaidant lui-même sa propre cause, fit valoir des décrets et des exemples antérieurs. Il rappela qu'après la mort de Flaminius et le désastre essuyé à Trasimène, les comices avaient suspendu, pour tout le temps où Annibal resterait en Italie, la loi qui interdisait les réélections immédiates; qu'en conséquence Fabius avait été maintenu deux années de suite dans les fonctions de consul; qu'il n'était pas non plus défendu aux comices de conférer cette dignité à leur président; que Posthumius avait ainsi recueilli lui-même les suffrages qui lui décernèrent les faisceaux. A mon avis, Messieurs, la conclusion à tirer de pareils faits eût été qu'il ne fallait point autoriser, par un exemple de plus, la violation des règles communes. Le peuple romain n'en jugea point ainsi; les abus que depuis on a quelquefois nommés des précédents avaient dès lors de l'autorité. Les centuries renvoyèrent la question au sénat, qui la décida au gré de Fulvius : il fut élu consul pour la quatrième fois, avec Fabius Maximus, qui

l'était pour la cinquième. Cicéron place sous leur consulat commun la prise de Capoue : c'est dans le second discours contre Rullus que cette erreur échappe à cet orateur illustre. Il voulait dire apparemment que Fabius et Fulvius, consuls ensemble, affermèrent pour la première fois à une compagnie de traitants le territoire de Capoue. C'est en 211, sous le consulat de Fulvius Centumalus et de Sulpicius Galba, que Fulvius Flaccus, alors proconsul, s'est emparé de cette ville. Des ressemblances de noms et de circonstances auront un instant trompé Cicéron; et je n'ai pas cru inutile de vous faire observer cet exemple des méprises auxquelles peuvent être entraînés, par de telles rencontres, les esprits les plus attentifs.

Après l'élection des deux consuls de 209, Fulvius Flaccus et Quintus Fabius Maximus, on maintint Marcellus à la tête des troupes qu'il venait de commander avec tant d'habileté; Scipion, Lévinus et Sulpicius, dans leurs proconsulats, le premier en Espagne, le second en Sicile, le troisième sur les côtes de la Grèce, pour observer des mouvements de Philippe. Les nouveaux préteurs étaient Hostilius Tubulus, Véturius Philo, Titus Quintius Crispinus, Aurunculéius Cotta. Le sort assigna la préture urbaine à Hostilius. La famille des Hostilius, qui prétendait remonter au temps de Romulus, se divisait en quatre branches, les Mancinus, les Catons, les Saserna, les Tubulus. Tite-Live attribue au Tubulus qui devint préteur de la ville en 209, le commandement de l'armée près d'Ariminum : il est plus vraisemblable que cette fonction militaire a été remplie par le préteur des étrangers, Véturius Philo, qui avait bien moins de procès à juger au sein de Rome.

On chargea Quintius Crispinus des affaires de la Campanie : il appartenait aussi à une famille très-ancienne, originaire d'Albe, jouissant, disait-on, depuis la destruction de cette cité, des honneurs du patriciat romain, et comprenant quatre branches, que distinguaient les surnoms de Capitolinus, Cincinnatus, Flamininus et Crispinus. Il y avait une autre famille de Quintius, originairement plébéienne : Cicéron en fait mention dans son discours pour Cluentius. Le quatrième préteur, Aurunculéius, partit pour la Sardaigne. La côte nord-est de cette île était toujours menacée par les Carthaginois : une de leurs flottes, composée de quarante galères, avait mouillé, selon Tite-Live, devant Olbia, c'est-à-dire près du promontoire aujourd'hui nommé Lugodori, non loin de Santa-Lucia. Amilcar, qui la conduisait, avait fait une descente dans les campagnes, s'était rembarqué à l'aspect de l'armée du préteur Publius Manlius Vulso, avait fait voile vers Caralis (ou Cagliari), et, après en avoir ravagé le territoire, avait regagné l'Afrique avec un butin considérable. Il fallait se tenir en garde contre de pareilles expéditions. Rome avait besoin de se défendre ou de se précautionner partout, et spécialement de contenir l'Étrurie : elle y envoya un commandant particulier, Caius Calpurnius.

Tite-Live rapporte encore ici des prodiges, ou plutôt il recueille les contes populaires qui agitaient alors les esprits. Tusculum avait vu naître un agneau avec des mamelles pleines de lait, et la foudre endommager le toit du temple de Jupiter ; à Anagnia, les habitations voisines de l'une de ses portes embrasées tout à coup par le feu du ciel, ces flammes entretenues sans aucun aliment durant plusieurs jours, et le bois sacré de

Diane déserté par les oiseaux qui y faisaient leurs nids. Ce bois aboutissait à un carrefour que l'historien appelle *compitum Anagninum*, à l'endroit où la voie Lavicane se confondait avec la voie Latine. Cluvier y fait correspondre la petite ville de Castel Matteo; on le rapproche aujourd'hui de l'auberge dite Osteria d'Anagni. A Terracine, d'énormes serpents avaient bondi sur l'eau, comme des poissons. A Tarquinies (maintenant Corneto), il venait de naître un porc à figure humaine. Dans le territoire de Capène, quatre statues érigées dans le bois de la déesse Féronia avaient rendu des flots de sang pendant vingt-quatre heures. Pour détourner les effets de ces funestes présages, les pontifes ordonnèrent deux jours de supplications ou prières solennelles, l'un à Rome dans tous les temples, l'autre dans le bois de Féronia, de grands sacrifices, et tout l'appareil des cérémonies expiatoires. On procéda ensuite au remplacement des ministres du culte public décédés dans le cours de l'année. Caius Servilius succéda, comme pontife, à Titus Otacilius Crassus; Tibérius Sempronius Longus, à un autre Sempronius, dans le collége des décemvirs ou quindécemvirs sibyllins. On laissa vacantes les places de roi des sacrifices et de chef des curions, qui n'étaient point occupées depuis la mort de Marcus Marcius et d'Æmilius Papus. La dignité de censeurs fut décernée à Véturius Philo et à Licinius Crassus, alors grand pontife et auparavant édile. Le premier mourut et le second abdiqua, selon l'ancien usage, sans qu'ils eussent fait ni l'un ni l'autre aucun acte censorial. Les édiles curules, Lucius Véturius et Licinius Varus, donnèrent au peuple les grands jeux; et les édiles plébéiens, Quintus Catius et Lucius Porcius

Licinus, après avoir employé le produit des amendes à fabriquer des statues de bronze pour le temple de Cérès, célébrèrent aussi des jeux populaires, avec autant de magnificence que le comportait l'état des affaires de la république. Les dix tribuns du peuple pour l'année consulaire qui va s'ouvrir sont deux Asellus, Augurinus, Bibulus, Calvinus, Florus, Longinus, Matho, Rufus et Turinus.

Le 15 mars de l'an de Rome 545, correspondant au 25 mars julien de l'an 209 avant notre ère, Quintus Fulvius Flaccus et Quintus Fabius Verrucosus prennent possession des faisceaux. En racontant les succès obtenus en Espagne, Lélius ne dissimulait pas qu'Asdrubal Barca se disposait à passer en Italie avec un renfort de troupes amené par Masinissa, fils du roi de la Numidie orientale. Malgré l'alarme que répandaient ces nouvelles, on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces pour les triomphes du jeune Scipion, et l'on ne voulut fixer aucun terme à son proconsulat. Le plébéien Mamilius Vitulus voulait devenir chef des curions, emploi sacerdotal qui n'avait encore été déféré qu'à des patriciens. Les tribuns du peuple s'en rapportèrent sur ce point au sénat, qui décida que les comices éliraient à leur gré un noble ou un roturier. Mamilius obtint les suffrages, et fut le premier plébéien revêtu de cette dignité, qui n'était d'ailleurs pas très-brillante. Il fallait aussi un grand prêtre de Jupiter : Valérius Flaccus le devint malgré lui. C'était un jeune homme nonchalant et déréglé : pour le forcer à mener une vie plus sage, le grand pontife Licinius le voua au culte du roi des dieux, qui pourtant n'était pas lui-même un modèle de régularité, si nous en croyons ses

légendes. Nous devons de plus observer ici combien il est étrange qu'au sein d'un peuple à qui la liberté semblait si chère, un citoyen pût être contraint à remplir une fonction publique si peu analogue à ses habitudes. Quoi qu'il en soit, Valérius Flaccus, une fois pontife, réforme ses mœurs, regagne l'estime de ses compatriotes et de ses parents, et revendique, comme attachée à son sacerdoce, une prérogative que ses prédécesseurs avaient perdue : il s'agissait du droit d'entrer et d'opiner au sénat. Il alla, de son propre mouvement, y prendre place; et, le préteur urbain l'en ayant fait sortir, il appela de cette offense au collége tribunitien, qui prit sa défense. Le préteur avouait que jadis le premier prêtre de Jupiter avait siégé parmi les pères conscrits, porté la robe bordée de pourpre, et joui de l'honneur de la chaise curule; mais il soutenait que la négligence, les désordres, l'indignité des devanciers de Valérius, avaient pour toujours éteint ces priviléges. Les tribuns insistèrent, le préteur se désista, et Valérius, introduit dans le sénat, y reçut un très-honorable accueil. Les consuls avaient à terminer de plus importantes affaires avant d'entrer en campagne. Fulvius remit à son frère Caius les légions destinées d'abord à la sûreté de la capitale; elles allaient être maintenant conduites en Étrurie, d'où Caius ramènerait celles qu'il y trouverait postées. Fabius chargea son fils Quintus de mener en Sicile un corps de trois mille trois cent trente-six hommes, débris d'une armée vaincue en Apulie, de les réunir aux restes de la bataille de Cannes, et de faire passer en Italie, sur trente quinquérèmes, les deux légions qui avaient servi à la conquête de Syracuse et à la conservation de l'île. Les trente galères devaient être em-

ployées au siége de la ville de Tarente. Le surplus de la flotte de Sicile restait à la disposition de Lévinus, de Cincius et de Messala, dont l'un aurait bientôt à tenter une descente en Afrique. On maintenait d'ailleurs dans l'île les cavaliers numides de Mutinès; on y enrôlait de nouveaux soldats, et l'on prenait la résolution d'y envoyer des troupes levées dans le Latium et chez les alliés. Les enrôlés siciliens, entre lesquels on distinguait comme les plus aguerris ceux qui avaient servi sous Épicyde à la solde des Carthaginois, se joignirent aux légions romaines, et composèrent avec elles deux armées. Lévinus en confia une à Cincius pour la défense particulière de l'ancien royaume d'Hiéron : il se réserva l'autre; avec elle, et à la tête des Numides, il parcourut les autres contrées de l'île, recommandant aux propriétaires la culture de leurs domaines, animant l'activité des plus diligents, réveillant par des menaces l'indolence des laboureurs paresseux, et parvenant ainsi à faire ensemencer toutes les terres. Aussi recueillit-on des moissons abondantes, qui, après avoir fourni la nourriture des insulaires, remplirent les greniers de Rome et de Catane, et assurèrent la subsistance de l'armée qui devait passer l'été devant Tarente. En même temps soixante-dix galères garantissaient la sûreté des côtes siciliennes.

Les enrôlements chez les Latins et les autres alliés excitèrent des murmures au sein de leurs diètes. Rome ne cesserait-elle jamais d'absorber les forces de tous les peuples qui avaient le malheur de lui être associés? Depuis l'ouverture de la guerre contre Annibal, les maladies, les fatigues et les armes n'avaient-elles pas moissonné bien assez de jeunes générations? Qu'arrive-

rait-il de pis, si l'on tombait au pouvoir des Carthaginois? Ils renvoient leurs captifs sans rançon. Rome condamne ses alliés à l'exil, les transporte hors de l'Italie, les laisse vieillir loin de leurs terres natales. Combien n'en fait-elle pas languir en Sicile depuis huit années? Et il faudrait lui permettre encore des levées nouvelles, qui achèveraient d'épuiser tant de contrées, et de les réduire en de vastes solitudes! Non : le moment était venu de lui refuser des secours dont elle avait tant abusé, et de la contraindre ainsi à traiter enfin avec Carthage. Ces propos circulaient dans toutes les assemblées : Tite-Live nomme douze colonies, dont les députés déclarèrent qu'elles ne fourniraient plus aucun contingent ni en hommes ni en argent : Albe, Ardée, Calès, Carséoles, Circéi, Cora, Interamna, Narnia, Népété, Sétia, Suessa, Sutrium. Les consuls répondirent, non par des prières, mais par des remontrances; ils parlèrent des obligations attachées à l'honneur, au bonheur d'une alliance avec Rome, des périls qu'entraîneraient l'ingratitude, l'indocilité, la défection; ils ajoutèrent qu'ils voulaient bien s'abstenir de rapporter au sénat les paroles inconsidérées qu'ils venaient d'entendre, et laisser aux colonies le temps de prendre, en d'autres assemblées, des délibérations plus judicieuses. Les envoyés répliquèrent qu'il ne restait à leurs compatriotes ni argent ni soldats; qu'il n'y aurait pas moyen d'exercer sur eux les exactions nouvelles dont on les menaçait. Cette réponse étant définitive, il fallut bien que les consuls en fissent le rapport aux pères conscrits, qui en demeurèrent consternés, se figurant qu'un vaste complot existait contre le salut de la république, entre ses colonies, ses alliés et ses ennemis. Fulvius

et Fabius eurent besoin de tout leur ascendant pour rendre aux esprits quelque assurance : ils affirmèrent que les autres villes se montreraient plus traitables, et qu'on ramènerait même les plus indociles, si l'on savait leur inspirer des inquiétudes et de l'effroi. Les consuls commencèrent par rassembler en leur présence les agents de dix-huit colonies qui ne s'étaient point expliqués encore; et l'un d'eux, Marcus Sextilius, député de Frégelles, parlant au nom de cette ville et des dix-sept autres, promit des contingents complets, ou même augmentés, s'il était nécessaire. Le sénat combla d'honneurs les dix-huit agents, ordonna de les présenter au peuple, qui leur adresserait des félicitations et des actions de grâces. Un orateur prononça en pleins comices l'éloge de ces colonies fidèles, en retraçant leurs anciens services. Tite-Live les a nommées toutes, et nous devons, Messieurs, recueillir cette énumération historique : Adria, Ariminum, Bénévent, Brindes, Cosa, Crémone, Ésernie, Firmum, Frégelles, Lucérie, Norba, Pestum, Plaisance, Pontia, Saticule, Signia, Spolète et Venouse. Quelques éditions ajoutent Nole; ce serait une dix-neuvième ville, et le nombre total des colonies, y compris les douze réfractaires, s'élèverait à trente et un; mais le nom de Nole ne se lit point ici dans les manuscrits les plus authentiques, et ne s'accorde pas avec les nombres de dix-huit, *duodeviginti*, et trente, *triginta*, que l'historien énonce expressément. Du reste, on sait que Rome avait alors plus de trente colonies; Sigonius en compte cinquante-trois à cette époque. Tite-Live ne parle que de celles à qui Fabius et Fulvius demandèrent des secours. Il s'agissait de punir les douze qui avaient refusé d'en fournir : on

crut plus sage de ne se venger d'elles, du moins en ce moment, que par un profond mépris; et, pour remplacer les sommes qu'elles ne payaient point, on retira une certaine quantité d'or depuis longtemps caché et amassé au fond du trésor public. Cette réserve s'appelait *aurum vicesimarium*, soit qu'il faille entendre par là le vingtième des revenus de l'État, soit plutôt que ce fonds provînt du vingtième qui se payait à chaque affranchissement d'esclaves, en vertu d'une loi portée jadis par Manlius. Il est difficile d'éclaircir si cet impôt se prenait sur le pécule de l'esclave ou sur les deniers du maître; mais son existence n'est point douteuse. L'*aurum vicesimarium* se trouva, en 209, du poids de quatre mille livres d'or. Une partie de ce fonds servit à rhabiller les soldats de Scipion en Espagne. Le préteur Véturius, les deux proconsuls Marcellus et Sulpicius et les deux consuls de l'année eurent à leur disposition chacun cent livres d'or. Mais on en délivra cent de plus à Fabius, qui devait déposer cette somme dans la citadelle de Tarente, pour subvenir aux besoins imprévus de la guerre qu'il allait entreprendre en ce lieu. Il est vraisemblable qu'on n'épuisa point, à beaucoup près, les quatre mille livres.

Telle était la superstitieuse crédulité du peuple romain, que j'ai encore, Messieurs, à vous reparler de prodiges. Voici à Sinuessa des coups de foudre, une pluie de lait, un hermaphrodite, et un enfant qui vient au monde avec une tête d'éléphant; à Priverne, un bœuf doué du don de la parole, et un vautour qui se réfugie dans une boutique; à Rome, dans le sanctuaire de la Fortune, un déplacement de l'une des figures qui ornaient la couronne de cette déesse; au mont d'Albe, au

lac d'Ostie, à Capoue, des effets terribles du feu céleste. Contre de si funestes présages, on eut recours aux victimes de première qualité, aux jeux d'Apollon, et à d'autres pratiques religieuses. Le préteur Hostilius reçut l'ordre de célébrer ces jeux avec l'appareil usité depuis quelques années. On offrait au dieu un bœuf aux cornes dorées et deux chevaux blancs; à sa mère, une génisse à cornes dorées aussi. Les jeux apollinaires ont été depuis confondus avec les séculaires.

Des comices se tinrent pour l'élection des censeurs, et l'on investit de cette dignité deux personnages qui n'avaient pas encore été consuls, Marcus Cornélius Céthégus et Publius Sempronius Tuditanus. Leur premier acte fut d'inviter le sénat à mettre en valeur, au profit de la république, le territoire campanien, d'où l'on avait chassé les anciens propriétaires. Le peuple, à qui les sénateurs renvoyèrent cette proposition, décida que ces vastes plaines et ces collines si fertiles seraient affermées, et les revenus versés au trésor public. Les censeurs avaient à nommer un prince du sénat, honneur très-ambitionné, parce que celui à qui on le conférait devait le conserver durant toute sa vie. Sempronius en voulait disposer en faveur de Fabius Maximus; Céthégus s'y opposa, alléguant une vieille coutume, qui consistait à inscrire à la tête de la liste du sénat le plus ancien de ceux qui avaient précédemment exercé la censure, et réclamant, à ce titre, la préférence pour Titus Manlius Torquatus. Mais Sempronius ne céda point: il déclara, d'une part, qu'étant en tour de fonction, il entendait user du droit de choisir lui seul le chef des sénateurs; de l'autre, que la république n'avait pas de plus grand citoyen que Fabius, au ju-

gement d'Annibal lui-même. Fabius fut donc, en 209, à la fois consul et prince du sénat. En continuant la liste des pères conscrits, les censeurs en retranchèrent huit de ceux qui jusqu'alors y avaient figuré. Ils ôtèrent aussi le cheval public à beaucoup de chevaliers, à ceux qui avaient pris la fuite à la bataille de Cannes, à ceux qui, après ce désastre, s'étaient disposés à quitter l'Italie, et surtout à Cécilius Métellus, auteur de cette proposition. On les condamna tous à se monter à leurs frais, à servir durant dix ans dans les armées de la république sans recevoir de solde et sans être admis à faire valoir leurs années de service. On rechercha aussi ceux qui, ayant atteint l'âge de dix-sept ans, s'étaient dispensés de prêter le serment militaire depuis le commencement de la guerre contre Annibal : ils perdirent tous les droits de cité, en demeurant tributaires. Vous pouvez vous souvenir, Messieurs, que ces rigueurs avaient été déjà exercées contre ces mêmes chevaliers, en 214, par les censeurs Philus et Atilius Marcellus : pour qu'elles se renouvellent en 209, il faut supposer que ceux qu'elles avaient flétris étaient rentrés dans l'ordre équestre, ce qui ne nous a pas été dit. Sempronius et Céthégus donnèrent ensuite à l'entreprise le rétablissement des édifices du Forum consumés par l'incendie de l'an 213, sept boutiques, les boucheries, et le palais de Numa. Le recensement opéré par Céthégus et Sempronius ne s'éleva qu'au nombre de cent vingt-sept mille cent huit citoyens en état de porter les armes; mais ce lustre n'est placé par Tite-Live que sous l'année 208 ou même 207.

De tout l'hiver Marcellus n'avait point paru à la ville; il observait, il suivait Annibal, et se tenait prêt

à le combattre partout où il pourrait l'atteindre. Au printemps, les consuls arrêtèrent leur plan de campagne. Fabius se chargea du siége de Tarente, tandis que son collègue Fulvius s'opposerait aux entreprises du général carthaginois, et que Marcellus continuerait de le harceler. Fabius avait concerté ces manœuvres de vive voix avec Fulvius, par lettres avec Marcellus. Il écrivit de plus au gouverneur de Rhégium, pour lui ordonner de mettre en mouvement les troupes ramenées de Sicile par Lévinus, et de les employer à empêcher les Bruttiens, les plus fidèles alliés d'Annibal, de lui porter aucun secours. Lévinus, après avoir soumis la Sicile, en avait tiré un corps de bandits, attroupés, comme nous l'avons vu, aux environs d'Agathyrne, et pillant indistinctement les domaines carthaginois et romains. A ces brigands, transportés ainsi à Rhégium au nombre de huit mille, le gouverneur joignit des transfuges bruttiens, et, à la tête de ces troupes avides de pillage, il fondit sur le Bruttium, le dévasta, et entreprit dans le territoire des Locriens le siége de Caulonia ou Caulon, quelquefois appelée Aulon ou Aulonia, ville alors importante, située près de l'embouchure du fleuve Sagra, aujourd'hui Sagriano : on croit en apercevoir les vestiges non loin de Castel-Vetere en Calabre, sur les côtes de la mer Ionienne. Caulonia était déjà déserte au temps de Strabon, qui la dit fondée par les Achéens, et qui ajoute que les habitants, chassés par les Bruttiens, se réfugièrent en Calabre, et y bâtirent une ville du même nom. Marcellus, dès que la terre eut produit assez de fourrage pour sa cavalerie, se mit en campagne, et atteignit, près de Canusium en Apulie, Annibal occupé à

s'assurer de cette place. Ce n'était plus l'Annibal de Trasimène et de Cannes, qui cherchait les lieux découverts et de vastes champs de bataille : maintenant il évitait les plaines, il aimait à camper en des défilés et à l'ombre des forêts. Il quitta donc les environs de Canusium, pour se retirer en des forts peu abordables. Marcellus, qui ne le perdait jamais de vue, venait chaque soir se placer à portée des retranchements carthaginois, fortifiait son propre camp, et présentait la bataille. Annibal ne voulait plus d'action générale ; il ne permettait à ses troupes que des escarmouches ; il temporisait à son tour. Cependant le général romain, qui le côtoyait sans cesse, le força enfin de traverser une vaste plaine, d'y faire halte et d'y camper. Un combat s'engagea, que la nuit interrompit, sans perte considérable de part ni d'autre. Le lendemain, Annibal harangua ses soldats : « Vous allez, leur dit-il, achever « vos triomphes de Trasimène et de Cannes. Les Ro« mains l'exigent : ils vous harcèlent, et ne vous lais« sent pas respirer jusqu'à ce que vous ayez consommé « leur ruine. Ils se croient redoutables parce qu'ils sont « téméraires. Leurs poursuites ne sont qu'incommodes ; « mais il ne vous faut qu'une victoire pour vous en dé« livrer. » Les Carthaginois étaient fatigués en effet de l'obstination de Marcellus : il interceptait leurs convois ; il les empêchait de s'éloigner de leur camp et de butiner dans les campagnes. Ils engagèrent vivement la bataille ; et, après deux heures d'une lutte vigoureuse, l'aile droite des Romains commençant à plier, les plus courageux alliés de Rome parurent s'affaiblir. Marcellus, pour remédier au mal, risqua une manœuvre qui lui a été reprochée : il donna ordre à la dix-huitième

légion, postée à la seconde ligne, de passer à la première et d'y remplacer le corps qui semblait chanceler. A la vue du péril, elle hésita, et s'avança plus lentement que ce corps ne se retirait, en sorte que l'ennemi pénétra fort avant dans les manipules. Bientôt le désordre gagna toutes les troupes proconsulaires; elles s'enfuirent. C'était le premier revers qu'essuyait Marcellus: il rentra dans son camp, laissant sur le champ de bataille deux mille sept cents hommes, romains ou alliés, quatre centurions légionnaires, deux lieutenants généraux, et six étendards, savoir deux de la dix-huitième légion, et quatre du corps qui s'était le premier laissé enfoncer. Dès le jour suivant, le proconsul convoqua ses soldats, et leur adressa d'amers reproches : « C'est « aux dieux, leur disait-il, qu'il faut rendre grâces de « ce que l'ennemi n'a pas su profiter de sa victoire. S'il « vous eût poursuivis, s'il eût assiégé votre camp, vous « le lui auriez abandonné aussi vite que vous avez fui « devant lui. Non, je ne reconnais plus ces Romains « vainqueurs d'Annibal, ces guerriers qui le poursui- « vaient avec tant d'ardeur, ces braves qui pendant « deux années m'avaient inspiré tant d'estime. » Ce discours fut interrompu par les soupirs et les sanglots des soldats : tous demandaient pardon de cette déroute soudaine, à laquelle une légion timide les avait entraînés; tous protestaient qu'ils affronteraient les plus imminents périls, et reviendraient victorieux. « A demain « donc, reprit Marcellus; je saurai si vous accomplis- « sez vos promesses, et si vous méritez le pardon que « vous demandez. » Il ne fit donner que de l'orge au lieu de froment aux manipules qui avaient perdu leurs étendards, dégrada les centurions, leur ôta l'épée et le

baudrier, et ordonna aux cavaliers et aux fantassins de se rendre sous les armes autour de sa tente dès le point du jour. A peine l'aurore commençait-elle à se montrer, qu'ils étaient prêts à marcher au combat. Le proconsul annonça qu'il placerait à la première ligne les manipules qui avaient à recouvrer leur honneur; selon Plutarque, ils demandèrent eux-mêmes que le moyen d'effacer tant de honte leur fût accordé. « Faites, « leur dit-il, que Rome apprenne votre victoire aussi-« tôt que votre fuite. » L'armée, après avoir pris de la nourriture, sortit du camp et se rangea en bataille. Marcellus se posta au centre, pour régler les mouvements de la dix-huitième légion. La vingtième forma l'aile gauche, sous les ordres des lieutenants Cornélius Lentulus et Claudius Néron. « Quel homme que ce « Marcellus! s'écria Annibal, vainqueur, il poursuit; « vaincu, il insulte : il est temps de lui inspirer l'effroi « qui convient à sa faiblesse. »

Le Carthaginois disposa ses troupes dans la plaine, en plaçant les Espagnols à leur tête. Le signal est donné; le choc commence, et, durant quelques heures, les succès se contrebalancent; les éléphants, poussés alors contre les Romains, jettent de la confusion dans quelques manipules, écrasent des soldats sous leurs pieds et pénètrent dans les files. Soudain, un tribun légionnaire, nommé Décimius Flavus chez Tite-Live, Flavius chez Plutarque, saisit l'enseigne du premier manipule des hastats, ordonne à cette compagnie de le suivre, la conduit à l'endroit où les éléphants causent le plus de tumulte, et fait lancer sur eux une grêle de traits. Selon Plutarque, le tribun attaqua lui-même le premier éléphant qu'il rencontra, et lui porta un

coup violent avec le bois de l'enseigne. Ces animaux blessés se tournèrent contre les troupes carthaginoises qui les suivaient, les culbutèrent, les terrassèrent, et leur firent infiniment plus de mal qu'aux Romains. Ceux-ci, profitant de ce désordre, entrèrent dans les bataillons carthaginois, y portèrent l'effroi et la mort. Marcellus envoya sa cavalerie contre ces corps entamés : elle acheva leur déroute. L'armée d'Annibal regagna le camp, débandée et poursuivie de fort près. Au pied des retranchements, deux éléphants tombèrent morts, et leurs cadavres fermèrent le passage aux fuyards, dont il se fit, en ce lieu, un carnage horrible. Pour Annibal, il mettait au premier rang des devoirs d'un général le soin de se conserver et de ne pas exposer sa personne : aussi l'a-t-on vu sortir de tant de batailles, sans y avoir reçu de blessures graves. Il perdit huit mille hommes dans cette journée de Canusium, et ressentit, plus impatiemment que jamais, le besoin de voir arriver son frère Asdrubal en Italie. Dès la nuit qui suivit cette défaite, il décampa, et se retira dans le Bruttium, d'où il envoyait des détachements ravager les lieux voisins. De son côté, Marcellus avait perdu trois mille guerriers; et le nombre des blessés était si considérable dans le reste de son armée, qu'elle eut besoin de plusieurs jours de repos, après lesquels il la conduisit à Sinuessa en Campanie, et l'y retint pendant les chaleurs de l'été.

Le consul Fulvius enlevait des places fortes aux Carthaginois; il détachait de leur parti les Hirpins et les Lucaniens, qui lui livrèrent, avec leurs villes, les garnisons qu'Annibal y entretenait. Fulvius fit ces conquêtes sans verser de sang, et sans exercer d'autres ri-

gueurs que les réprimandes qu'il adressait à quelques chefs, auteurs de l'ancienne défection de ces provinces. L'entrée du Bruttium lui fut ouverte par la reddition de Volcéi, ville située au midi de Consentia, et vers l'endroit où est aujourd'hui Clocento, près des sources du Savuto, jadis l'Ocinarus, à l'extrémité des deux Calabres. Les Bruttiens députèrent au consul deux de leurs concitoyens, Vibius et son frère Pactius, chargés de lui demander la paix aux conditions que les Lucaniens avaient obtenues : il la leur promit. Ces succès de Fulvius et de Marcellus favorisaient l'entreprise plus importante de Fabius Maximus. Ce consul devait reprendre Tarente : il commença par s'emparer de Mandurie, ville comprise alors dans le pays des Salentins, et maintenant dans le territoire d'Otrante. Quelques-uns la font correspondre à la ville actuelle de Mandula; d'autres à Casal-Nuovo, près du lac Andoria; et cette seconde opinion peut se fonder sur une ligne de Pline l'ancien : *In Salentino, juxta oppidum Manduriam, lacus.* Après avoir pris à Mandurie quatre mille hommes, Fabius se porta sur Tarente. Vous savez, Messieurs, que les Romains en occupaient la citadelle : il s'agissait de forcer la ville défendue par une garnison nombreuse qu'Annibal avait composée en partie de ses plus vieux soldats et en partie de Bruttiens, sous les ordres de Carthalon, l'un de ses plus braves officiers. Le corps d'armée d'Annibal n'étant pas très-loin de la place, il importait de la prendre avant qu'elle pût être secourue. Fabius se disposait donc à l'attaquer du côté du port et avec l'aide de Livius, qui commandait toujours dans la citadelle. On dressa les machines sur les galères romaines, et l'on employa au siége tout ce qui exis-

tait sur la côte de bâtiments de transport et de barques appartenant à la république. Sur les galères s'élevaient des tours à plusieurs étages qui surpassaient la hauteur des remparts. Les vaisseaux d'un ordre inférieur contenaient des balistes et des catapultes, qui devaient lancer d'énormes pierres. Les plus petits navires servaient à transporter ces pierres, les traits et les échelles. On n'avait rien à redouter de la flotte carthaginoise, occupée devant Corcyre, et mise à la disposition du roi de Macédoine, Philippe, qui faisait la guerre aux Étoliens. Annibal avait à défendre dans le Bruttium les places qu'il n'avait pas encore perdues, et surtout Caulonia, menacée, comme nous l'avons dit, par le corps de brigands siciliens et de Bruttiens transfuges, que dirigeait le gouverneur de Rhégium. A l'approche d'Annibal, cette troupe s'était retranchée sur une hauteur, et s'y maintenait avec opiniâtreté. Plutarque, en racontant cette expédition contre Caulonia, dit que Fabius l'avait prescrite tout exprès pour donner de l'occupation au général carthaginois, et sans s'inquiéter d'ailleurs des périls que ces bandits pourraient courir. Il ajoute qu'Annibal investit pendant quelques jours la colline qu'ils défendaient, et que la disette les força de se rendre à composition. Toujours avaient-ils retenu assez longtemps Annibal, pour qu'il ne lui fût plus possible d'arriver assez tôt au secours de Tarente.

Un jeune Tarentin vint, dit-on, trouver Fabius, dans l'armée duquel il servait, et lui dit : « Seigneur, « les Carthaginois ont surpris Tarente par artifice. « Pourquoi serait-il indigne des Romains d'user d'un « moyen pareil pour rentrer dans cette place? J'y ai

« une sœur, dont les charmes et les talents ont séduit « le chef de la division bruttienne de la garnison. Il ne « tiendrait qu'à elle d'entraîner à votre parti un amant « si passionné; et dès lors vous seriez assuré de la con« quête que vous avez entreprise. » L'austère consul ne dédaigna point cet expédient, et permit au jeune soldat de passer dans les murs de Tarente comme transfuge. Mais, dès que celui-ci se fut établi dans la maison de sa sœur, le Bruttien craignit que ses assiduités ne déplussent à ce nouvel hôte, et ne reparut pas. Le Tarentin, que cette réserve déconcertait, prit le parti d'en parler à sa sœur. « Ne m'avez-vous pas écrit, lui dit« il, que vous aviez fait connaissance avec un officier « de la garnison? Par quel hasard ne l'ai-je point en« core vu? Qu'importent sa condition et sa patrie, si « c'est un brave homme? En temps de guerre, il est fort « sage de se ménager l'appui des étrangers; et la né« cessité dispense des bienséances vulgaires. » Enchantée de ce langage, la sœur en fit part au Bruttien, qui recommença ses visites, et trouva dans le frère un ami plein de bienveillance. Le plus parfait accord s'étant établi entre ces trois personnages, le Tarentin ne douta plus du succès de sa négociation. Plutarque nous avertit que certains auteurs racontaient autrement cette aventure : suivant eux, c'était une Bruttienne, *non* une Tarentine, qui, ayant d'abord gagné par ses attraits, l'affection de Fabius lui-même, alla, de l'aveu et à l'instigation de ce consul, séduire dans Tarente l'officier bruttien, et le disposer en faveur de Rome. Le frère de la dame ne joue plus là aucun rôle. Les deux récits, Messieurs, pourront vous paraître également suspects: je ne voudrais garantir ni l'un ni l'autre.

Le premier, celui qu'adoptent Tite-Live et Plutarque, se continue par des entretiens entre Fabius et le jeune Tarentin, qui, le sixième jour après le commencement des attaques, revient de nuit à la tente du consul, à travers les gardes et les postes qui environnent la place. Il a pris des arrangements avec le général bruttien, qui a promis de livrer aux Romains une porte déterminée qu'il aura été chargé de défendre. Sur cette assurance, Fabius prépare un assaut général par mer et par terre, vers six heures du soir; et, au même instant, toutes les troupes romaines sortent les unes de leur camp, les autres de la citadelle, et font semblant de tenter l'escalade aux endroits par lesquels ils ne se proposent réellement pas de pénétrer. L'air retentit des cris des assaillants; les galères s'approchent; les machines se mettent en mouvement; et les défenseurs de la ville se rassemblent vers les points qui paraissent ainsi menacés. Alors le consul, à la tête d'un fort détachement, se glisse en silence jusqu'à la porte qui lui a été désignée; l'officier bruttien lui tient parole; les Romains franchissent les remparts, se répandent au cœur de la ville, et vont rompre une autre porte, par laquelle entrent d'autres détachements. De retour à la place publique, Fabius ordonne à ses soldats de pousser des cris effroyables : à ce bruit, toute la garnison abandonne les murs; elle accourt au centre, et un combat sanglant s'engage. Les bourgeois ne tardèrent pas à jeter leurs armes et à s'enfuir en désordre. Démocrate et Nicon périrent en braves : Philémène, le perfide auteur de la défection en 212, s'échappa de la mêlée, et se précipita dans un puits; c'est du moins ce que l'on a supposé. Il ne reparut plus, et l'on ne retrouva

que son cheval. Carthalon avait mis bas les armes : il tournait ses pas vers le consul, dont il espérait obtenir grâce, à raison d'une ancienne hospitalité entre sa famille et celle des Fabius; mais un soldat qui le rencontra lui trancha la tête. Les Romains impitoyables massacraient sans distinction tous les ennemis, Tarentins, Bruttiens et Carthaginois. Les uns disent qu'on n'immola les Bruttiens que dans le premier feu du combat et de la victoire; d'autres, au contraire, qu'on les fit périr exprès et pour satisfaire d'anciens ressentiments; et nous verrons, en effet, qu'à la fin de la seconde guerre punique, Rome les traitera fort durement : elle prendra plaisir à les plonger dans l'ignominie, les réduira au ministère de licteurs et de bourreaux. Mais, pour ne pas dépasser l'époque de la reprise de Tarente, nous devons dire que Fabius est accusé d'avoir donné l'ordre de n'épargner aucun de ceux qui avaient contribué à livrer cette ville aux Africains. Il craignait, dit-on, s'il se montrait clément, d'être soupçonné d'avoir usé d'artifice plutôt que de force dans cette expédition. Voilà donc, Messieurs, ce Fabius si vanté; voilà ces Romains tant admirés! La vengeance et la vaine gloire les entraînent aux plus cruels excès : ils ne savent rien pardonner. Ils pourront devenir puissants, ils ne mériteront pas de rester libres.

Au massacre succéda le pillage. Tarente était, comme Syracuse, richement décorée, et si peuplée qu'il y restait trente mille bourgeois que le fer n'avait point exterminés. Les vainqueurs vendirent cette population à l'enchère. De cette vente, et de ce qu'on prit, soit de monnaie, soit d'objets précieux, les questeurs reçurent pour le trésor public quatre-vingt-trois mille livres

d'or. Plutarque parle de trois mille talents en argent monnayé; ce serait seize à dix-sept millions de francs. Il est bon d'observer que, selon Pline, Cyrus n'avait rapporté des dépouilles de l'Asie entière que trente-trois mille livres d'or; ce qui n'aide point du tout à croire que Fabius en ait enlevé quatre-vingt-trois mille à la seule ville de Tarente. J'ai déjà eu, Messieurs, plusieurs occasions de vous inviter à vous défier des chiffres de Tite-Live ou de ses copistes. Du reste, Fabius laissa aux Tarentins leurs statues et leurs tableaux; il n'avait point, comme Marcellus, le goût des beaux-arts; et il ne vit dans ces chefs-d'œuvre que l'attitude donnée par les sculpteurs et les peintres aux divinités tarentines : elles étaient représentées les armes à la main. « Laissons, dit-il, à ce peuple, ses « dieux irrités, qui l'ont si mal défendu. » Il fit pourtant conduire à Rome un Hercule colossal, en bronze, ouvrage du célèbre Lysippe, qui, au temps d'Alexandre, était devenu, de serrurier, sculpteur. A côté de cette statue, on érigea dans le Capitole une statue équestre de Fabius. Il restait, à Tarente, un autre colosse, haut de quarante coudées, à ce qu'on dit, et qui eût été trop difficile à transporter.

Annibal, après avoir reçu à composition le gouverneur de Rhégium et sa troupe, s'était avancé à grandes journées vers Tarente, et n'avait plus qu'une distance de cinq milles à franchir pour y arriver, lorsqu'il apprit la prise de cette ville. On dit qu'il s'écria : « Les « Romains ont donc aussi leur Annibal. » Il ne recula point aussitôt : il voulut garder pendant quelques jours le poste qu'il venait d'occuper, et gagna ensuite Métaponte, où il conçut l'idée d'un nouveau strata-

gène. A son instigation, les habitants envoyèrent à Fabius une députation chargée de lui annoncer que la ville et la garnison carthaginoise allaient lui être livrées, s'il voulait donner aux bourgeois toutes les sûretés désirables. Le consul se laissait prendre à ce piége; il indiquait le jour où il se rendrait à Métaponte; et Annibal dressait une embuscade sur le chemin. Mais les augures et les aruspices vinrent déclarer à Fabius, tout prêt à partir, que tous les présages étaient menaçants, que les entrailles des victimes ne prédisaient que des malheurs. Soit superstition, soit prudence et défiance, le consul retarda son départ. De nouveaux députés métapontins lui arrivèrent : il les fit arrêter, et l'appareil des tortures leur arracha l'aveu de la fraude qu'Annibal leur avait conseillée. Fabius se tint donc en repos : il se contenta d'avoir pris Tarente; c'était une assez belle campagne. Caton, depuis censeur, y avait servi, âgé alors de vingt-cinq ans. Cicéron lui prête, dans le livre *de Senectute* ces paroles : *Ego Quintum Maximum, eum qui Tarentum recepit, adolescens ita dilexi senem, ut æqualem... cumque eo miles profectus sum ad Tarentum.*

Dans notre séance prochaine, je compléterai l'histoire de cette année consulaire par le récit des succès que Scipion obtenait en Espagne.

CENT DOUZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 209 ET 208 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, nous avons, dans notre dernière séance, achevé l'histoire du consulat de Marcellus et de Lévinus, et fort avancé celle du consulat suivant. Lévinus a pris Agrigente et par là terminé la conquête de la Sicile entière. Mutinès, qui avait contribué à des succès si décisifs, en a été récompensé par le titre de citoyen romain et par d'autres honneurs. Fulvius, nommé dictateur pour tenir les comices d'élection, n'a rempli cette fonction qu'après avoir envoyé des ambassades et des présents au roi numide Syphax, au roi et à la reine d'Égypte. Les centuries ont nommé consuls, malgré l'opposition du tribunat, leur président Fulvius et Fabius Maximus Verrucosus. Les prétures et les commandements militaires ayant été distribués, on a élu des pontifes et réglé les cérémonies expiatoires qui devaient prévenir les effets d'un très-grand nombre de prodiges. Les deux nouveaux consuls, installés le 25 mars julien 209, ont procédé, non sans difficulté, aux enrôlements auxquels se refusaient plusieurs villes alliées et douze colonies. Des radiations de sénateurs et de chevaliers et d'autres mesures sévères ont signalé la censure de Céthégus et de Sempronius. Le proconsul Marcellus s'est mesuré trois jours de suite avec Annibal, la première fois sans résultat, la seconde au désavantage des Romains, qui ont triomphé à la troi-

sième. Ces batailles se livraient vers le milieu du mois d'août. Le consul Fulvius enlevait aux Carthaginois plusieurs places de la Lucanie et du Bruttium, et facilitait ainsi l'expédition de son collègue Fabius sur Tarente : vous avez entendu tout ce qu'on raconte des artifices ou des manœuvres qui ont remis les Romains en possession de cette ville importante.

Pour compléter l'histoire de cette année consulaire, nous avons surtout à recueillir ce qu'on sait des succès de Scipion en Espagne. Maître de Carthage la Neuve, il y entretenait, par des exercices assidus, l'activité de ses troupes de terre et de mer : tantôt ses légions sous les armes parcouraient à pas redoublés un espace de quatre milles, comme pour prévenir l'ennemi et lui surprendre un poste avantageux ; tantôt elles s'entre-choquaient avec des lances dont les pointes étaient recouvertes de cuir. Le jour suivant, elles se lançaient mutuellement et paraient de leurs boucliers des dards armés d'un simple bouton, et ne se reposaient qu'en chaque quatrième journée. Scipion veillait aussi sur le travail des armuriers, visitait leurs ateliers plusieurs fois par jour, leur faisait distribuer des vivres en abondance, et ne négligeait aucun soin pour accélérer leurs ouvrages. Les anciens habitants de Carthagène s'accoutumaient à leur condition nouvelle, et se plaisaient à fabriquer des armes pour leurs vainqueurs. La ville ressemblait à un vaste arsenal, et retentissait du bruit des forgerons, qui battaient le fer et polissaient l'acier. En même temps on relevait les murs du côté du port, et l'on fortifiait la partie par laquelle étaient entrés les Romains. Le moment arriva où Scipion crut pouvoir s'éloigner de cette place : il y laissa une garnison consi-

dérable, et se rendit à Tarragone; il y fit aborder la flotte, et y conduisit le corps de son armée de terre avec une partie des otages trouvés dans Carthage la Neuve. Durant son séjour à Tarragone, il s'occupa spécialement de sa cavalerie; elle apprit à tourner les chevaux au premier signal, de droite à gauche, de gauche à droite, et à faire la conversion entière. Les escadrons s'exercèrent à des évolutions semblables à celles des simples cavaliers; chaque brigade à se détacher, quand il le fallait, à courir à bride abattue sur l'ennemi, et à reprendre ses rangs; les corps de cavalerie, à passer de la tête de l'infanterie sur les flancs, puis aux dernières lignes, à livrer et à soutenir des attaques. Les officiers étudiaient ces divers mouvements et les enseignaient à leurs troupes. Le général parcourait les villages où ses cavaliers étaient distribués, s'informait de leurs progrès, ne voulait ignorer aucun détail. A certains jours, il rassemblait sa cavalerie entière, et elle manœuvrait sous ses ordres. Jamais il ne se plaçait à la première ligne de son armée : selon lui, c'était pour un chef s'exposer beaucoup trop, se condamner à être aperçu de toutes parts et à ne voir personne, se priver des moyens de diriger les officiers subalternes. Il ne prenait donc pas de place fixe; il se portait à la tête, à la queue, au centre de ses légions, les animant toutes par sa présence, excitant le zèle, tempérant l'impétuosité. Telle était sa méthode même dans les exercices et les revues; et elle lui réussit dès lors si bien, que déjà il ne trouvait presque plus rien à reprendre dans les mouvements de ses guerriers.

En renvoyant en chaque lieu les otages jadis exigés par les Carthaginois, il gagnait l'affection des peupla-

des et des roitelets de l'Espagne. Un de ces petits princes, nommé Édescon, dont l'épouse et les enfants étaient tombés au pouvoir des Romains, se rendit à Tarragone, où Scipion passait les derniers jours de l'hiver. Ce général vit avec plaisir arriver auprès de lui un roi espagnol, accompagné d'une troupe assez considérable de serviteurs et d'amis. « Je suis, dit Édescon, « le premier à vous rendre hommage ; c'est une faveur « insigne que les dieux m'accordent. Mes pareils hési« tent encore entre Rome et Carthage ; ils font en secret « des promesses à l'une et à l'autre. Je hais cette dupli« cité ; je veux que mon exemple et mon entremise fixent « toutes les incertitudes. Si vous me rendez mes enfants « et ma femme, si vous m'accordez votre protection, « si vous m'honorez de votre alliance, j'ose vous assu« rer que vous n'aurez bientôt plus d'ennemis en Espa« gne. » Scipion accueillit avec empressement toutes ces demandes, conclut un traité avec Édescon, le retint durant plusieurs jours, le combla ainsi que ses amis et ses proches de bienfaits et d'honneurs, et, par ce moyen, concilia en effet aux Romains la plupart des peuples espagnols qui s'étaient voués à Carthage. Dès lors il n'eut plus besoin de sa flotte : il incorpora dans ses légions, les rameurs, les matelots, toutes les troupes de mer ; et, à la tête d'une armée si formidable, il sortit de Tarragone accompagné de Lélius, dont il avait attendu le retour. Les forces carthaginoises dans la Péninsule étaient divisées entre trois généraux, peu d'accord entre eux et occupant diverses provinces. Le premier, Asdrubal, frère d'Annibal, avait le titre de généralissime, et se trouvait le plus à la portée de Scipion, qui résolut de l'attaquer avant l'approche des deux

autres, Magon et Asdrubal, fils de Giscon. L'armée du frère d'Annibal était plus considérable encore que celle de Scipion, mais composée en très-grande partie d'Espagnols auxquels s'étaient jointes les troupes amenées par Masinissa. Ces Espagnols ne tardèrent point à se détacher d'une cause qui n'était point la leur, et qu'ils ne servaient que par nécessité. Deux monarques, Indibilis et Mandonius, se disposèrent les premiers à la défection. Asdrubal avait exigé d'eux d'énormes tributs et pris en otage leurs enfants et leurs femmes. Les deux rois s'évadèrent ensemble, et, en suivant une chaîne de montagnes qui séparait les deux camps, ils arrivèrent à celui du général romain. « Nous savons, dit Indibilis, « à quel point le nom de transfuge est odieux ; mais « notre désertion est justifiée, seigneur, par l'infidélité « des Carthaginois et par votre loyauté généreuse. C'est « auprès de vous que règnent la justice et l'urbanité. « Du reste, mettez-nous à l'épreuve, et ne jugez de « nous que par les services que nous rendrons à votre « république. — Non, répondit Scipion, nul engage- « ment sacré ne vous liait à des traîtres ; vous n'avez « rompu que des liens imposés par la violence. » Les deux rois virent aussitôt reparaître leurs enfants et leurs épouses ; ils allèrent chercher leurs troupes, les mêlèrent aux auxiliaires de Rome, et servirent de guides au général. A l'aspect de l'armée romaine, Asdrubal hésita s'il livrerait une bataille : il s'y résolut dans l'espoir de passer, s'il la perdait, à travers les Pyrénées et les Alpes pour descendre en Italie. Son camp se trouvait alors dans le pays des Castellans, près de la ville appelée par Tite-Live Bécula, Bétula, ou Bésula, qui pourrait correspondre à Besalu en Catalogne. Mais Polybe désigne

ici un lieu voisin de Castulon, ville de l'ancienne Bétique, comprise aujourd'hui dans le royaume de Castille. L'un et l'autre historien indiquent la rivière du Tech, peut-être au lieu du Tage. Il est ainsi devenu très-difficile de reconnaître l'endroit où Asdrubal succomba. C'était, selon les narrations, sur une hauteur qui avait la forme d'une presqu'île, et d'où l'on voyait la plaine arrosée par le fleuve. Scipion, qui avait disposé son armée dans cette plaine, ne savait trop s'il devait aller attaquer l'ennemi bien plus avantageusement posté. Après deux jours d'incertitude, il craignit de laisser à Magon et au fils de Giscon le temps de venir l'envelopper, et ranima l'ardeur de ses guerriers. « Ce rocher, « leur dit-il, qu'Asdrubal a pris pour refuge, n'est pas « plus élevé que les remparts de Carthage la Neuve; « vous en précipiterez vos ennemis, auxquels je vais fer« mer toutes les issues. » Il détache en effet quelques manipules pour garder la langue de terre, les replis du fleuve, et un chemin creux qui conduit de la colline à la plaine; et, dès qu'il a pris ces mesures, il mène à l'assaut son infanterie légère et jusqu'aux valets de pied. Le rocher avait plusieurs étages, dont le premier n'était occupé que par un assez petit nombre de frondeurs et d'hommes de traits. Asdrubal n'avait point encore mis en ordre ses troupes réglées; il les croyait inabordables dans les étages supérieurs. Cependant les Romains, à travers les broussailles et les ronces, s'avancent jusqu'au pied du roc; et, lorsqu'ils se sentent atteints de javelots et de pierres lancés de haut en bas, à leur tour ils s'arment de pierres, en font pleuvoir une grêle sur la faible troupe établie au premier poste, y grimpent eux-mêmes, s'en rendent maîtres, massacrent enfin

tous les ennemis qu'ils y trouvent, à l'exception de ceux qui parviennent à remonter plus haut. Ce premier succès obtenu, Scipion retourne à son armée, la divise en deux corps, en confie un à Lélius pour assaillir la droite du rocher, et, à la tête de l'autre, marche lui-même vers la gauche. Attaqués à la fois de ces deux côtés, les Carthaginois le sont encore par le détachement qui s'est emparé de l'étage inférieur. Asdrubal fait sortir enfin son armée des retranchements, et commence à la ranger en bataille. Mais Lélius est déjà parvenu, par la pente la plus douce, au sommet du tertre; il est de niveau avec l'armée ennemie encore en désordre; il fond sur elle, et la force à reculer. Bientôt les cris de la division commandée par Scipion se font entendre; et le choc qui éclate de ce côté consomme la déroute de l'armée carthaginoise : fantassins, cavaliers, éléphants, tout fuit et rentre dans le camp pêle-mêle. On porte à huit mille le nombre des soldats d'Asdrubal qui périrent en cette journée, y compris ceux qu'exterminèrent les manipules que Scipion avait placés aux issues de la colline. Asdrubal se hâta de rassembler les débris de ses forces, et se réfugia dans les Pyrénées, suivi de Masinissa. Scipion ne les poursuivit point : il s'empara du camp qu'ils abandonnaient, et ramassa douze mille prisonniers, dix d'infanterie et deux de cavalerie. Dans ce nombre se trouvaient des Espagnols, qu'il renvoya sans rançon; mais il remit les Africains à son questeur, qui les vendit au profit de la république.

Cette victoire acheva de soumettre à Scipion tous les roitelets de la péninsule. Il en vint un troupeau se prosterner à ses pieds, en lui déférant, par l'organe d'Indibilis, le titre de roi. Édescon l'avait déjà salué de

ce nom, sans qu'il y prît garde : cette fois il s'en indigna, convoqua son armée, et, en présence des princes espagnols, déclara qu'honoré du titre de général d'une armée romaine, il n'en accepterait jamais aucun autre; que celui de roi ne serait à ses yeux qu'une offense; qu'il protégerait les souverains et ne consentirait pas à se confondre avec eux. Ce langage n'était pas dicté par la seule prudence : il exprimait les véritables sentiments de Scipion, qui depuis, en Afrique, en Asie, en Syrie, comme en Espagne, refusa toutes les couronnes qu'on s'avisa de lui offrir, et ne vainquit que pour Rome. Du reste, il fit des présents à tous ces princes ibériens; il donna trois cents chevaux à Indibilis, en lui en laissant le choix. Le questeur avait distingué parmi les prisonniers un jeune prince, d'une belle et noble figure, parent de Masinissa, et l'avait envoyé au général. Celui-ci interrogea le jeune captif, qui répondit : « J'ai « nom Massiva, et je suis Numide. Orphelin dès l'enfance, « élevé à la cour de Gala, mon aïeul maternel, j'ai « suivi mon oncle Masinissa en Espagne. Jamais encore « je n'avais vu de bataille; on me gardait au camp, pen- « dant que vous étiez aux prises avec Asdrubal; je me « suis échappé à l'insu de mon oncle. J'ai voulu mon- « ter à cheval, j'ai eu le malheur d'en tomber, et me « voilà captif. » Le général ordonna qu'on prît un grand soin de Massiva ; et, l'ayant fait revenir, il lui demanda s'il ne lui serait point agréable d'aller rejoindre son oncle. L'enfant pleura de joie, et s'écria que c'était le plus ardent de ses vœux. Scipion le fit revêtir d'une saie espagnole ornée d'une agrafe d'or, y ajouta un anneau d'or, un manteau brodé à la romaine, un cheval richement équipé; et Massiva partit avec une es-

corte de cavaliers. J'ignore, Messieurs, si ces détails, rapportés par le seul Tite-Live, méritent une pleine confiance.

En effet nous voyons que la marche d'Asdrubal vers les Pyrénées et l'usage qu'il pouvait faire du trésor militaire qu'il avait su conserver inspiraient des inquiétudes à Scipion. Fallait-il le poursuivre, lui livrer un nouveau combat, empêcher son départ et son passage en Italie? Un conseil de guerre délibéra sur ces questions. Plusieurs soutenaient qu'on ne devait accorder aucun répit à un ennemi vaincu : le général prévoyant l'arrivée prochaine des armées de Magon et du fils de Giscon, jugea qu'on ne pouvait envoyer aux Pyrénées qu'un détachement, qui en occuperait quelques passages, et conduisit le principal corps de ses troupes au cœur de l'Espagne. A la fin de la campagne, il retournait à Tarragone, et avait franchi les défilés du pays des Castellans, quand il apprit que les trois armées carthaginoises venaient de se rejoindre. Le fils de Giscon et Magon étaient venus un peu tard au secours d'Asdrubal Barca; mais ils s'étaient enfin concertés avec lui, et avaient reconnu qu'il ne leur restait qu'à prendre l'une ou l'autre de ces résolutions : ou qu'Asdrubal traversât la Gaule pour descendre en Italie, ce qui était à la fois prescrit par le sénat de Carthage et presque exigé par les conjonctures; ou qu'on se réfugiât en Lusitanie, près du détroit de Cadix, lieux non encore occupés par les Romains. On convint que le fils de Giscon remettrait ses troupes à Magon, et irait avec de fortes sommes d'argent faire des levées dans les îles Baléares; que Magon s'établirait en Lusitanie; qu'Asdrubal conduirait en Italie le plus d'Espagnols qu'il

serait possible; que Masinissa resterait au cœur de la Péninsule, à la tête de trois mille cavaliers d'élite. Scipion demeurait maître de la plus grande partie de la contrée; il y avait obtenu les hommages des vaincus et l'affection de ses soldats, auxquels, après l'affaire de Bécula, il avait abandonné tout le butin, ne réservant à l'État que le produit de la vente des prisonniers. Il était le général le plus loué et le moins censuré dans la ville de Rome. On disait que Fabius n'avait repris Tarente que par artifice; que Fulvius s'était tenu en repos durant une grande partie de la campagne; que Marcellus, retiré à Venouse, Plutarque dit à Sinuessa, avait permis aux Carthaginois de guérir leurs blessés et de ravager des cantons fertiles.

L'un des tribuns du peuple, Caius Publicius Bibulus, ennemi déclaré de Marcellus, avait fait grand bruit du revers essuyé par ce proconsul dans la première journée de ses combats contre Annibal; et, pour flétrir la gloire de la troisième, il se plaignait du séjour à Venouse, où les soldats avaient été logés dans les maisons, au lieu d'être distribués sous des tentes selon l'antique usage. Plutarque, qui suppose que Sinuessa servit de retraite ou de quartier à Marcellus, lui fait reprocher par Bibulus d'y avoir pris des bains chauds. Strabon assure, en effet, qu'il y avait des eaux thermales près de Sinuessa. Le tribun représentait le proconsul comme un second Annibal, énervé par les délices d'une autre Capoue: il finit par intenter une accusation expresse, que Marcellus méprisa d'abord, mais qui parut à ses amis assez sérieuse pour qu'il vînt à Rome se défendre. La cause devait se plaider au cirque de Flaminius; tous les citoyens y accoururent. L'accusateur parla le

premier, et commença par inculper les nobles, les généraux patriciens, qui, par leurs lenteurs trop bien concertées, prolongeaient depuis dix ans le séjour d'Annibal en Italie. Il adressa ensuite à Marcellus les reproches que je viens d'indiquer. Le proconsul y répondit par un simple exposé de ses expéditions, et il n'en fallut pas davantage pour dissiper les préventions que Bibulus avait essayé d'élever contre lui. On se souvint des hommages rendus à sa bravoure et à son habileté par Annibal lui-même, et les acclamations du peuple le vengèrent avec éclat des invectives du tribun. Il fut élu consul pour la cinquième fois par les comices que Fulvius vint présider, et il eut pour collègue Titus Quintius Crispinus. Les centuries nommèrent quatre préteurs: Licinius Varus, qui resta dans la ville pour y rendre la justice aux citoyens, et qu'on chargea d'ailleurs de réparer trente anciennes galères dans le port d'Ostie, et d'en équiper vingt nouvelles, les unes et les autres destinées à croiser le long des côtes du territoire romain; Licinius Crassus, qui devait juger les procès des étrangers, et se mettre en campagne, selon que le sénat le lui ordonnerait; Julius César, auquel échut la Sicile, et Quintus Claudius Flaminius, ou Flamen, c'est-à-dire grand prêtre, que le sort envoya résider à Tarente, pour veiller sur le pays des Salentins. On régla que Fulvius, à l'expiration de ses fonctions consulaires, conserverait, en qualité de proconsul, une légion sous ses ordres en Campanie; que Lévinus continuerait de commander en Sicile une flotte, qui était de cent galères, depuis qu'on y avait joint celles qui venaient de servir au siége de Tarente; que Sulpicius Galba garderait le commandement de l'armée et de la flotte qui protégeaient

la Grèce contre les entreprises du roi de Macédoine; que Scipion poursuivrait en Espagne le cours de son administration et de ses triomphes. De ses quatre-vingts galères, il en avait détaché cinquante pour la Sardaigne, qu'elles devaient garantir d'une invasion des Carthaginois. On attacha aussi des fonctions militaires au titre de propréteur, que reçurent Hostilius Tubulus, successeur de Caius Calpurnius en Italie; Térentius Varron à Arrétium; Véturius Philo dans la Gaule cisalpine; Lucius Cincius, à qui l'on confiait la flotte qui gardait les côtes de l'Italie et de la Sicile; Arunculéius Cotta en Sardaigne; et M. Junius Silanus en Espagne, sous les ordres de Scipion. La république mettait ainsi sur pied vingt et une légions, toutes composées de citoyens romains, et laissait aux deux consuls la faculté de faire des levées nouvelles s'ils le jugeaient à propos.

Des lettres de Caius Calpurnius avaient informé le sénat que l'Étrurie se soulevait. La rébellion s'était fomentée dans Arrétium, où, depuis longtemps, les magistrats et le peuple montraient peu d'affection à la république romaine. Marcellus, avant de prendre les faisceaux, partit pour l'Étrurie, et annonça aux habitants qu'il allait appeler dans leur territoire les troupes qu'il avait commandées en Apulie : l'effroi rétablit le calme, au moins en apparence. Térentius Varron, qu'on employait encore, malgré l'amer souvenir de Cannes, se transporta aussi chez les Étrusques, établit son tribunal sur la place publique d'Arrétium, cita devant lui les sénateurs, et leur demanda des otages. Ils le prièrent de leur accorder un délai de trois jours pour en délibérer. Il y consentit, mais avec peine, et en posant des corps de garde à toutes les portes, afin qu'il

ne sortît personne. Ses ordres furent mal exécutés : sept membres du sénat s'évadèrent avec leurs familles, et l'on ne s'en aperçut que lorsque tous les autres sénateurs comparurent de nouveau en présence de Varron. Il confisqua les biens des fugitifs, et se fit livrer des otages, qu'il conduisit à Rome au nombre de cent vingt. Son rapport exagéra le mal : à l'entendre, l'Étrurie entière était en feu. Il y retourna à la tête d'une légion, et y devint chef d'une armée assez considérable pour qu'il la partageât avec Hostilius. Varron resta dans les murs d'Arrétium ; Hostilius parcourut la province.

Vers la fin de cette année consulaire, les édiles curules, Caudinus et Servius Sulpicius Galba, présidèrent à la célébration des jeux romains ; et les édiles plébéiens, Caius Servilius et Quintus Cécilius Métellus, donnèrent au peuple des représentations du même genre. Mais il s'éleva, relativement à Caius Servilius, une contestation. Son père, envoyé jadis dans la Gaule Cisalpine, en qualité de commissaire, pour la distribution des terres entre des colons, avait passé pour mort : on le disait tué par les Boïens près de Modène. C'était une erreur ; ils l'avaient seulement réduit à l'esclavage, et il vivait encore. Dès qu'on le sut, on agita la question de savoir si le fils d'un esclave pouvait, au sein de Rome, remplir des fonctions publiques. Toutefois il est probable que ce démêlé n'eut pas de suite. Le sénat ne décida rien non plus sur la demande que lui présentèrent des députés tarentins pour le rétablissement de leurs lois et de leurs libertés ; il voulut attendre le retour de Fabius.

Tite-Live rejette aux deux années suivantes 546,

et 547 de Rome, 208 et 207 avant notre ère, les deux campagnes de Sulpicius Galba contre Philippe, roi de Macédoine. Mais, d'après les récits de cet historien lui-même comme d'après ceux de Polybe, la seconde de ces campagnes tombe en une année où se célébraient les jeux Olympiques, c'est-à-dire à l'an 1er de l'olympiade 143, ce qui place la première à l'an 4 de l'olympiade 142. Or cet an 4 correspond à 209 avant J. C., au consulat de Fabius et de Fulvius, non à celui de Marcellus et de Crispinus. Je vais donc, Messieurs, vous exposer dès ce moment l'histoire de ces deux campagnes, en les attachant, l'une au premier, et l'autre au second de ces consulats.

Nous avons vu que les Romains, pour empêcher Philippe de joindre ses forces à celles des Carthaginois en Italie, lui avaient suscité des ennemis autour de son propre royaume. Depuis quelques années, ils entretenaient une flotte, qui soutenait la ligue formée contre ce monarque, et gardait les côtes de la Grèce. Les Étoliens, Lacédémone, Attale, roi de Pergame, Pleuratus en Illyrie, Scerdilédus en Thrace, s'étaient alliés aux Romains. Des lettres de Sulpicius apprirent au sénat que la Grèce se partageait entre Philippe et Rome; que l'Achaïe se déclarait pour le prince macédonien; que Sparte s'armait contre l'Achaïe; que la flotte romaine et celle d'Attale frappaient de terreur les alliés de la Macédoine, Béotiens, Eubéens, Acarnaniens; que les mouvements des troupes de Scerdilédus et de Pleuratus épouvantaient l'Épire. Polybe ajoute que certaines peuplades de la Thrace n'attendaient qu'un moment opportun pour fondre sur les États de Philippe; et qu'afin de lui fermer l'entrée de la Grèce, les Étoliens

s'étaient déjà rendus maîtres du passage des Thermopyles. Au milieu de tant d'embarras, Philippe ne manquait ni de bravoure ni de prudence. Il encourageait par des promesses les députés des provinces attachées à son parti, s'occupait sérieusement des moyens de les secourir, et se mettait en mesure de résister au roi de Pergame. Celui-ci venait de descendre dans l'île de Péparèthe, dont Étienne de Byzance fait mal à propos l'une des Cyclades : c'était une île de la mer Égée ou de l'Archipel, celle que les géographes modernes ont appelée Opula, Liméni, Saraquino, et qui est plus connue sous le nom de Pipéri. Ovide la dit féconde en oliviers :

... Nitidæque ferax Peparethos olivæ.

Pline vante ses excellents vins, qui jadis lui avaient valu le nom d'Εὔοινος. Elle avait pour chef-lieu une ville appelée Péparèthe : Philippe y envoya des troupes pour en fortifier la garnison. En même temps Polyphante, l'un des généraux macédoniens, mettait à couvert la Béotie et la Phocide; Ménippus entrait dans l'Eubée, à la tête de quinze cents hommes; et le roi lui-même se transportait à Scotussa, rendez-vous de son armée. Il y avait deux Scotussa, l'une en Macédoine sur les bords du Strymon; l'autre en Thessalie, près du Phères et du Pénée; c'est de cette seconde qu'il s'agit. Philippe n'y fit pas un long séjour : informé qu'Attale était à Nicée, et allait se rendre à Héraclée dans la Phthiotide, où devait se tenir une assemblée des confédérés, il résolut de troubler et de dissoudre cette diète, mais il arriva trop tard; et, après avoir dévasté le territoire d'Éniades, non loin des Thermopyles, il revint à Scotussa, où il laissa son armée. Quelques troupes légères et les cavaliers de sa garde l'accompagnèrent jusqu'à Démétriade, où il at-

tendait les renseignements qui devaient régler ses mouvements ultérieurs; ceux des ennemis lui étaient annoncés par des feux allumés de distance en distance, espèce de télégraphes à laquelle les anciens donnaient le nom de pyrsie, πυρσεία, et dont ils faisaient beaucoup d'usage.

Les ravages que les Étoliens exerçaient dans l'Achaïe forcèrent Philippe à quitter Démétriade et à s'approcher de la Grèce. Il rencontra près de Lamia l'armée étolienne commandée par Pyrrhias, l'un des préteurs, ayant en cette année-là pour collègue le roi Attale. Cette armée, quoique des soldats de ce prince et mille Romains y fussent réunis aux Étoliens, essuya deux défaites, et Pyrrhias ne trouva d'asile sûr que dans les murs de Lamia. Philippe cependant revint sur ses pas, et campa aux environs de Phalara, ville de Thessalie, à l'embouchure du Sperchius, près du golfe Maliaque qui sépare l'Eubée du continent. Là il reçut des ambassadeurs du roi d'Égypte, Ptolémée Philopator, et plusieurs envoyés de Chios, de Rhodes et d'Athènes. Tous l'engageaient à finir cette guerre. Les Étoliens avaient pris pour médiateur Amynandre, roi de l'Athamanie, l'un des cantons de l'Épire. Au fond, ces négociateurs ne désiraient si vivement la paix que parce qu'ils redoutaient l'influence du roi de Macédoine sur les affaires de la Grèce. On convint d'une suspension d'armes jusqu'à une assemblée en Achaïe, dont on fixa le lieu et le jour. Dans cet intervalle, pour prévenir les obstacles qu'Attale et les Romains mettraient à l'accommodement, Philippe traversa la Thessalie et la Béotie, accourut en Eubée, où le roi de Pergame songeait à descendre, et en fortifia les ports. Les Argiens lui ayant déféré l'honneur de présider aux jeux Héréens,

il s'y rendit à la tête d'un petit corps de cavalerie et d'infanterie légère. Ces jeux tiraient leur nom de celui de Junon, Ἥρα, divinité tutélaire de l'Argolide. Ils se célébraient à quinze stades de Mycènes. La statue de la déesse, ouvrage de Polyclète, y paraissait sur un char attelé de deux bœufs, et la jeunesse argienne y marchait sous les armes. Après une hécatombe, la fête se terminait par des joutes ou combats gymnastiques, dont le prix consistait en une couronne de myrte. D'autres jeux Héréens ont été institués dans les îles de Samos et de Cos et à Corinthe. De ceux d'Argos, le roi de Macédoine passa plus tard aux jeux Néméens, dont on lui avait aussi décerné la présidence. C'est une solennité antique dont on ne connaît pas bien l'origine. Elle se renouvelait tous les cinq ans, ou tous les trois ans, ou tous les deux ans, car les traditions varient aussi sur ce point; et le lieu même de la ville de Némée n'est pas sans difficulté. Pline la place dans l'Arcadie; Étienne de Byzance dans l'Élide; Strabon, Ptolémée, Pausanias dans l'Argolide, ce qui est beaucoup plus probable. Le nom de Némée paraît y avoir été commun à un canton, à une forêt, à un fleuve, et à une ville. Des courses à pied, à cheval, en char, le disque, la lutte, tous les exercices du pugilat remplissaient ces jours de fête. On couronnait les vainqueurs; des orateurs et des poëtes célébraient leurs triomphes. Ces jeux appartenaient à la fois aux habitants d'Argos, de Corinthe et de Cléones; ils en élisaient tour à tour les présidents. Philippe, en jouissant de cet honneur, se plongea, dit-on, dans la débauche et s'enivra de voluptés. Ce fut, à ce qu'il semble, entre les jeux Héréens et les jeux Néméens, qu'il partit pour Rhium, lieu où devait se tenir l'as-

semblée politique. Rhium était le nom d'un promontoire, situé vis-à-vis d'un autre appelé Antirrhium, à l'entrée du golfe de Corinthe. Apparemment il existait aussi un bourg ou une ville de Rhium. Les Étoliens avaient des députés dans ce congrès, où l'on penchait le plus généralement à la pacification. « Étoliens, s'écria « un orateur, voyez avec quel empressement les rois « et les peuples vous conjurent de consentir à la paix. « Que n'avons-nous pas tenté pour vous réconcilier avec « Philippe? Il s'agit de prévenir sa ruine et la vôtre, et « d'assurer le salut de la Grèce. Vous avez allumé un « incendie, qu'il sera difficile d'éteindre si les vents con- « tinuent d'agiter la flamme; l'incendiaire y périra « peut-être le premier; mais le feu gagnera le voisinage « et consumera la contrée entière. Si la guerre ne devait « nuire qu'à vous seuls, seriez-vous sages d'en courir « les risques? Et quand une entreprise si hasardeuse « devrait vous réussir, faudrait-il acheter à nos dépens « une si faible gloire? Non, une ligue avec des étran- « gers n'imprimera au nom étolien qu'une infamie « ineffaçable. Vous prétendez préserver les Grecs de la « tyrannie macédonienne : c'est par vous qu'ils sont op- « primés, trahis, accablés. Car à quelles conditions trai- « tez-vous avec les Romains? A celles de rester vous- « mêmes maîtres des villes qu'ils vous aideront à envahir, « et de leur céder le butin dont ils dépouilleront nos « campagnes. Qu'espérez-vous y gagner? Ils vous écrase- « ront après nous sous leur joug de fer. Ils ont resserré « Annibal dans un coin de l'Italie, où il a peine à se dé- « fendre. Qu'ils fassent quelques progrès encore, et le tor- « rent se déborde sur la Grèce. Que devenez-vous alors? « Des esclaves qui ont eux-mêmes forgé leurs chaînes.

« Il en est temps encore : renoncez à vos résolutions « funestes, et ne vous précipitez pas avec nous dans un « abîme de calamités. » On introduisit ensuite les envoyés de Philippe : comme ce prince n'était pas du corps hellénique, il ne traitait avec la diète que par des ambassadeurs. Les siens déclarèrent qu'il consentirait à la paix si les Étoliens y souscrivaient; que s'ils s'y refusaient, il saurait les en punir eux seuls. Les Étoliens demeuraient incertains et à demi ébranlés, quand ils apprirent qu'Attale arrivait à la tête de sa flotte, à Égine, et Sulpicius avec la sienne, à Naupacte, aujourd'hui Lépante. « Point de paix, dirent-ils alors, « si l'on ne restitue aux Messéniens leur ville de Pylos, « aux Romains l'Atintanie, à Pleuratus et à Scerdi« lédus le pays des Ardiéens, partie orientale de l'Il« lyrie. » L'assemblée se sépara.

Philippe, s'il eût joint à ses propres forces la flotte que lui avait envoyée Prusias, roi de Bithynie, et celle que les Carthaginois pouvaient lui fournir, aurait eu les moyens de se mesurer avantageusement avec les Romains. Il laissa échapper la plus belle occasion qu'il pût espérer; il ne laissa pour défendre l'Achaïe que cinq galères et quatre mille hommes. Pendant qu'il assistait aux jeux Néméens, vers le 12 hécatombæon, 22 juillet julien 209, Sulpicius Galba ravageait les campagnes entre Sicyone et Corinthe. Cette nouvelle interrompit le cours des plaisirs auxquels il se livrait, et lui rendit pour quelques journées sa bravoure. A la tête de ses cavaliers et de son infanterie, il courut venger ses alliés. Les Romains ne l'attendaient pas; dispersés par pelotons, ils ne s'occupaient que de pillage. Son arrivée soudaine les força de se rallier, de regagner

leurs vaisseaux, de se rembarquer pour Naupacte. Leur fuite rehaussa la gloire du monarque macédonien : lorsqu'il reparut aux jeux de Némée, le cirque et les théâtres retentirent de sa renommée. Il se montrait sans diadème, sans manteau de pourpre, sans ornements royaux : ces allures populaires lui gagnaient l'affection d'une nation républicaine, et semblaient des gages de l'indépendance dont il annonçait le maintien. Mais l'excès et l'infamie de ses déréglements révoltaient les cœurs honnêtes. On le voyait employer sans pudeur, pour satisfaire ses passions effrénées, la séduction, la corruption, la violence; et l'on craignait que la liberté qu'il promettait à tous ses concitoyens ne se réduisît aux licences qu'il s'accordait à lui-même. On l'accusait d'avoir enlevé l'épouse de l'un des chefs du pays, et de l'avoir envoyée en Macédoine en la flattant du vain espoir d'y devenir reine. Par tant de désordres et de scandales, il avait trop mérité les revers qu'il essuya durant les derniers mois de la campagne. La ville de Dymes, à la frontière de l'Élide, venait de recevoir une garnison étolienne, qu'il entreprit de chasser. A cet effet, il renforça ses troupes de celles du général achéen Cycliadas, traversa le fleuve Larisse, entra dans l'Élide, dévasta les campagnes, et se porta enfin sur la capitale pour la surprendre ou l'assiéger. Il ignorait qu'elle ne manquait d'aucun moyen de défense; que Sulpicius, passant en secret de Naupacte à Cyllène, avait débarqué et fait entrer de nuit dans les murs d'Élis quatre mille légionnaires. Parvenu à la portée de l'ennemi, et remarquant des étendards romains mêlés à ceux des Étoliens et des Éléens, Philippe voulut reculer; il n'était plus temps. Un de ces dards en forme de hallebarde que les

Romains savaient seuls lancer, atteignit son cheval, qui, après de violentes secousses, tomba et jeta le monarque par terre. Il fallut combattre à pied, et s'enfuir sur une autre monture, en laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. Philippe vint camper à cinq milles d'Élis, et ne se consola de sa défaite que par la prise d'une tour ou d'un château, où des paysans s'étaient réfugiés avec leurs troupeaux : il y prit, à ce qu'assure Tite-Live, vingt mille pièces de bétail et quatre mille hommes. Il y a probablement de l'exagération dans ces deux nombres et surtout dans le second.

Survint un courrier macédonien annonçant qu'un certain Éropus avait corrompu le gouverneur de la ville de Lychnide, aujourd'hui Ocrida; que la rébellion s'étendait sur tout le pays des Dassarètes; et que les Dardaniens ne tarderaient point à se mettre aussi en mouvement. A l'instant, Philippe renonce à ses projets sur l'Achaïe, y laisse pourtant deux mille cinq cents soldats sous la conduite de Ménippe et de Polyphas, traverse l'Achaïe, la Béotie, l'Eubée, et regagne la Thessalie. A Démétriade, il reçoit des nouvelles encore plus tristes. Les Dardaniens venaient d'entamer la Macédoine, et d'envahir la petite province nommée Orestide, puis le territoire d'Æstrée, aujourd'hui compris dans l'Albanie septentrionale. C'est sans doute par méprise que le texte de Tite-Live porte *campum Argestæum*, au lieu d'*Æstræum*. Quelques-uns des révoltés, pour encourager les autres, avaient répandu le bruit de la mort de Philippe, qui, dans le combat entre Corinthe et Sicyone, s'était heurté la tête contre un arbre avec tant de violence, que l'une des cornes de son casque s'en était brisée, *cornu alterum galeæ*

perfregit, dit Tite-Live. Depuis longtemps les rois de Macédoine portaient deux cornes à leur casque : les médailles en font foi. Ils s'en glorifiaient comme d'un trait de ressemblance avec Jupiter *Bicornis*. Un Étolien ayant ramassé les morceaux de la corne de Philippe et les ayant portés à Scerdilédus, ce chef reconnut parfaitement la garniture du casque royal de la Macédoine, et s'en servit de son mieux pour faire accroire aux Dardaniens, aux Mésiens, que le monarque n'existait plus. Philippe sentit donc le besoin de se montrer à ses sujets; et sa rentrée dans son royaume délivra les Romains de la crainte de le voir descendre en Italie pour joindre ses forces à celles d'Annibal. Dès qu'il eut quitté la Grèce, Sulpicius profita de son absence pour regagner l'île d'Égine avec la flotte dont il disposait : il y passa l'hiver auprès d'Attale; leurs troupes y restèrent réunies. Les Achéens, moins contenus, attaquèrent, presque à la vue de Messène, un corps d'Étoliens et d'Éléens, et remportèrent un avantage.

Les événements que je viens d'exposer, Messieurs, sont arrivés en Grèce dans le cours de l'année 209 et de l'hiver qui l'a suivie. Je vais en continuer immédiatement le récit par celui de la campagne de Sulpicius Galba en 208. Ce proconsul partit d'Égine au printemps, à la tête de vingt-cinq galères romaines, auxquelles le roi de Pergame en joignait trente-cinq des siennes. Protégés ainsi par une flotte de soixante quinquérèmes, les Étoliens ne redoutaient plus l'Achaïe ni la Macédoine : au contraire, leur armée de terre et celle des Spartiates, leurs alliés, épouvantèrent la Béotie, l'Acarnanie, tout le Péloponnèse, en même temps qu'Attale et Sulpicius répandaient la terreur dans les îles et sur

les côtes. Quand Philippe apprit que la flotte romaine abordait Lemnos, il vint camper à Démétriade, afin d'être à portée de secourir ses associés. Les députés de plusieurs peuples accouraient autour de lui : ils lui dirent que les Étoliens gardaient le passage des Thermopyles et interceptaient les communications de la Macédoine avec la Grèce; que Scerdilédus, Pleuratus, et les Mèdes ou Médiens, peuplade de la Thrace méridionale, se mettaient en mouvement et prenaient une attitude menaçante. Il fit aux envoyés plus de promesses qu'il n'espérait d'en tenir, et se contenta de pourvoir aux besoins pressants. Sulpicius avait conduit ses vaisseaux de Lemnos à Péparèthe, et ravageait les campagnes de cette île : Philippe y envoya des troupes pour fortifier au moins la garnison du chef-lieu. Il confia un autre détachement à Polyphante qu'il chargea de secourir la Béotie; à Ménippe, mille soldats, armés de petits boucliers échancrés, et qu'il destinait à défendre Chalcis, capitale de l'Eubée. Polybe adjoint à ces mille hommes cinq cents Agriens, appelés par erreur Éniens dans les manuscrits de Tite-Live. Selon Étienne de Byzance et Strabon, les Agriens habitaient une province de l'ancienne Thrace, entre le mont Rhodope et l'Hémus : ils tiraient leur nom de l'Agriane, rivière dont parle Hérodote, et qui, prenant sa source dans le deuxième de ces monts, se déchargeait dans l'Hèbre. Le roi de Macédoine se rendit ensuite à Larisse, non à la ville de ce nom, qui fut la capitale de la Thessalie, et qui, célèbre par le séjour d'Achille, passe aussi pour la patrie du cheval Bucéphale, mais à Larisse, voisine du mont OEta, à douze lieues de Démétriade. De là Philippe se porta sur Héraclée, afin de troubler l'as-

semblée que les Étoliens devaient y tenir pour concerter avec Attale les opérations de la campagne. Arrivé trop tard et quand les délibérations étaient déjà prises, le Macédonien revint à Démétriade, et envoya partout des ingénieurs, qui, postés sur des hauteurs, posaient des sentinelles de distance en distance, et allumaient des feux télégraphiques, pour l'informer de l'état de chaque contrée. Il se plaça lui-même sur le Tisée, mont thessalien, très-élevé, dit-on, mais dont la situation précise n'est pas connue. Si ces précautions faisaient honneur à sa vigilance, les Romains avaient encore mieux pris leurs mesures. Sulpicius et Attale entreprenaient le siége d'Orée, ville maritime de l'Eubée, dévouée à la cause macédonienne. Le proconsul l'allait attaquer par mer, et le roi de Pergame par terre. Ils restèrent quatre jours devant la place, sans rien entreprendre encore, mais ils mirent à profit ce délai. Ils négocièrent avec le commandant Plator, homme infidèle et vénal, qui promit de leur livrer une ville presque imprenable par les armes. Deux citadelles qui communiquaient entre elles par des souterrains la défendaient de toutes parts. L'une s'élevait au centre de la ville, l'autre près du rivage. Sulpicius commença par attaquer la seconde, qui offrait l'aspect d'une tour à cinq étages, trop difficile à escalader. Il fit avancer ses galères, chargées elles-mêmes d'une tour égale en hauteur à ce donjon, au sommet duquel les assiégés avaient disposé leurs machines. Un combat s'engage, qui attire les regards de toute la garnison et des bourgeois. Mais, à l'instant, Plator ouvre aux Romains une porte qui donne sur la mer, et ferme celle de la citadelle du centre aux bourgeois qui veulent s'y réfugier quand

l'autre est prise. Un massacre horrible par son extrême facilité enveloppe la plupart des habitants; la garnison se rallie, et ne peut faire une longue résistance. Plator intercède pour elle auprès du vainqueur, qui consent à la transporter à Démétrium, dans la Phthiotide, avec permission à chaque soldat de retourner dans son pays. La ville que Tite-Live appelle ici Démétrium pourrait n'être que Démétriade; cependant Étienne, après Strabon, distingue ces deux places, et met Démétrium sur les bords de l'Amphryse, de cette rivière près de laquelle Apollon avait gardé, nous dit-on, les troupeaux d'Admète. Plator se retira au camp d'Attale; et les Romains pillèrent Orée.

Enhardi par ce succès, Sulpicius conduisit aussitôt sa flotte victorieuse devant Chalcis dans le canal de l'Euripe. La nature a formé deux ports aux extrémités de ce détroit; mais les deux goulets sont continuellement exposés à des vents orageux, qui soufflent du haut des montagnes voisines et s'engouffrent entre les rives. On a quelquefois supposé que l'Euripe avait son flux et son reflux comme l'Océan. Il est sûr au moins que les flots y sont plus agités qu'ailleurs; et Cicéron en a comparé les mouvements violents à ceux des assemblées du peuple romain : *Quod fretum*, dit-il dans le discours pour Muréna, *quem Euripum, tot motus, tantas, tam varias habere creditis agitationes, commutationes, fluctus, quantas perturbationes, et quantos æstus habet ratio comitiorum.* Sulpicius Galba n'avait point assez prévu ces tempêtes, qui eurent bientôt repoussé toutes ses galères. Ses négociations auprès des commandants de Chalcis n'ayant pas non plus réussi, il se hâta de lever l'ancre, et entreprit avec Attale

la conquête plus facile de Cynus, ville et arsenal des Opuntiens dans la Locride. Ils l'envahirent sans obstacle, et la dépouillèrent sans pitié : cette fois, le butin échut aux soldats du roi de Pergame. Pendant que le prince employait beaucoup de temps à rançonner les plus riches bourgeois de Cynus, Philippe s'avançait par terre à grandes journées. Indigné de la trahison de Plator, et vivement affligé de la perte d'Orée, il s'était mis en marche à la première nouvelle du siége de Chalcis. Il se proposait d'entrer dans l'Eubée par un pont de bois qui joignait cette île au continent. En vain les Étoliens s'efforcèrent de l'arrêter au défilé des Thermopyles; il passa malgré leur résistance, et continua si rapidement sa route, qu'en un seul jour ses troupes franchirent un espace de soixante milles, si nous en croyons les historiens. Ayant su en chemin que ce n'était plus Chalcis mais Cynus que ses ennemis menaçaient, il se dirigea d'Élatée ou Élatie, ville de la Phocide, vers le pays des Opuntiens, et il eût surpris Attale occupé à extorquer des rançons, si des fourrageurs crétois dispersés dans la plaine n'eussent reconnu de loin et annoncé aussitôt l'arrivée des Macédoniens. Attale se pressa de se rembarquer; mais ses galères étaient à sec sur la grève; et Philippe, qui survint pendant qu'on se hâtait de les remettre à flot, troubla du moins leur départ et leur causa quelque dommage. Toutefois elles mirent à la voile, et regagnèrent Orée, d'où le roi de Pergame fut bientôt contraint de partir, pour aller défendre ses États attaqués par le roi de Bithynie, Prusias. Sulpicius Galba, séparé d'Attale, reprit son quartier d'hiver dans l'île d'Égine; et Philippe, maître de la campagne, reconquit plusieurs places, parmi lesquelles Tite-Live

nomme Torone. Ce ne saurait être Torone en Macédoine ni Torone en Épire : les commentateurs substituent à ce nom celui de Thronium, ville comprise dans la Locride, entre le golfe Maliaque et le fleuve Boagrius. L'historien latin fait ensuite mention de Tritone et de Drymes, appartenant, dit-il, à la Doride. D'autres placent ces deux cités dans la Phocide; et ces variantes donnent lieu de croire que les limites des divers cantons de la Grèce n'étaient pas très-fixes. Quoi qu'il en soit, le roi macédonien, après ces modiques conquêtes, revint à Élatée, pour être à portée d'une diète achéenne qui allait se tenir dans la ville d'Ægium, remplacée aujourd'hui par Vostitza. Les ambassadeurs de l'Égypte et de Rhodes se rendirent à l'assemblée, qu'interrompit pour quelques jours l'annonce d'une incursion de Machanidas, roi de Sparte. Les Éléens allaient être, disait-on, attaqués par Machanidas pendant la célébration des jeux Olympiques; ce qui eût été un attentat à la religion et à la foi des traités. Titus Manlius était chargé par le sénat romain de se rendre à ces jeux, si les armées ennemies ne l'en empêchaient pas, et d'y annoncer aux Siciliens, aux Tarentins expatriés, qu'ils pouvaient rentrer dans leurs foyers et dans leurs biens. De son côté, Philippe, après avoir congédié les ambassadeurs étrangers, et protesté qu'il n'avait point allumé la guerre, qu'il ne s'opposait point à la paix, entra dans la Béotie, passa par Mégare, de là se rendit à Corinthe, et courut au secours de l'Élide, pourvu de tout ce qu'il fallait de troupes et de vivres pour tenir la campagne. Le bruit de sa marche vers les villes de Phliunte et de Phénée et l'apparition de son armée près d'Hérée suffirent pour décider Macha-

nidas à rentrer à Lacédémone. N'ayant plus devant lui d'ennemis, le roi de Macédoine retourna au port d'Ægium : il comptait y trouver la flotte carthaginoise, et s'en aider pour tenir en respect les cités confédérées. Mais, dit Tite-Live, les Carthaginois venaient de sortir de ce port, n'y rencontrant pas Philippe, et apprenant que les vaisseaux du proconsul et d'Attale s'étaient éloignés d'Orée. Ce départ inopiné des Romains et des Pergamiens alarmait les Africains : ils craignirent que Sulpicius n'eût conçu le dessein d'occuper le détroit de Rhium, et d'envelopper au passage les galères qui s'y présenteraient. En conséquence, la flotte de Carthage, pour éviter des rencontres fâcheuses et les périls d'un combat inégal, avait croisé en face des îles Phocéennes, et de là gagné un des ports de l'Acarnanie. Voilà, Messieurs, ce que Tite-Live expose; mais on a lieu de croire ou qu'il s'est trompé ou que les copistes ont altéré son texte. Car les îles que Pline appelle Phocéennes sont voisines de la Crète, et regardent le cap Sammonium, Capo-Salamone : l'étendue de mer qui les sépare d'Ægium est trop vaste pour qu'il soit croyable que les galères carthaginoises aient fait un pareil trajet. C'était là d'ailleurs une route opposée à celle qu'il fallait suivre pour aborder un port acarnanien. C'était enfin s'exposer à rencontrer cette flotte romaine qu'il s'agissait d'éviter. Frappés de ces considérations, certains interprètes ont imaginé que Tite-Live voulait parler de Phocée, ville maritime de l'Éolide dans l'Asie Mineure; hypothèse que vous ne jugerez pas plus soutenable, si vous consultez des cartes géographiques de ces contrées. On concevrait bien mieux que les Carthaginois, pour atteindre l'Acarnanie, se fussent dirigés vers les

côtes de la Phocide et non vers des îles Phocéennes. Cependant, comme Tite-Live indique des îles, Gronovius a jugé à propos de faire ici une correction qui substitue aux Phocéennes les Échinades, c'est-à-dire cinq petites îles de la mer Ionienne, vis-à-vis l'embouchure du fleuve Achéloüs, et non loin des côtes de l'Acarnanie.

Le congrès d'Ægium recommença, et Philippe s'efforça de faire bonne contenance, malgré le sentiment pénible de l'inutilité de sa campagne. Il prenait les dieux à témoin de tous ses efforts pour soutenir la cause de ses alliés. Il disait : « J'ai eu affaire à des ennemis qui ne savaient que fuir. Sulpicius a disparu de « Chalcis; Attale s'est rembarqué devant Cynus; Machanidas s'est à peine montré. Ne sont-ce pas d'éclatants aveux de leur faiblesse et de l'effroi que votre défenseur leur inspire? A ces discours il joignit des actes qui pouvaient mériter plus de confiance ou d'affection : il restitua aux anciens possesseurs les villes qu'il avait reprises; aux Achéens Hérée, ville d'Arcadie, et le petit canton de Triphylie ou des Trois Tribus, dans l'Élide; aux Mégalopolitains, Aliphéra, patrie de Philopœmen et de Polybe. Il partit des ports de la Grèce avec huit galères achéennes, dont quatre étaient quadrirèmes, et les autres à deux rangs de rames, avec sept quinquérèmes qui lui appartenaient en propre, et vingt barques. Il se proposait de renforcer de cette petite flotte celle des Carthaginois. Dans sa traversée, il descendit sur les côtes de l'Étolie, à Érythres, près d'Eupalium. Ses hostilités répandirent l'effroi; les habitants de la plaine cherchèrent des asiles sur les montagnes et au sein des forêts. Tels furent particu-

lièrement les refuges des garnisons de Potidanie et d'Apollonie, deux forteresses qui dépendaient de la confédération étolienne, et dont la position n'a pas été bien reconnue. Arrivé à Corinthe, Philippe renvoya son infanterie en Macédoine par terre, parcourut les côtes du Péloponèse, et en visita les ports. Après avoir établi à Ægium, en qualité de commandant, le préteur des Achéens, Nicias, il s'embarqua, selon Tite-Live, à Cenchrées, l'un des ports de Corinthe, situé sur le golfe Saronique, à quarante stades de Léchée, autre port de la même ville, côtoya l'Attique, passa presque à la vue des troupes confédérées le long du promontoire de Sunium, et s'avança dans la mer Égée, vis-à-vis l'île d'Hélène. Ces divers récits de Tite-Live ne doivent pas, Messieurs, vous paraître exempts d'embarras. Le nouvel embarquement du roi de Macédoine au golfe Saronique semble assez peu conciliable avec celui qui s'est précédemment opéré dans un des ports de l'Achaïe. Le roi a passé par Anticyre; de là il est entré avec ses galères dans le golfe de Corinthe, séparé du Saronique par la langue de terre connue sous le nom d'isthme de Corinthe. A-t-il fait transporter par terre ses vaisseaux d'un golfe à l'autre? ou bien avait-il dans le Saronique de nouvelles galères toutes prêtes? ou enfin sa petite flotte a-t-elle traversé les mers du Péloponnèse pour le venir rejoindre dans ce même golfe Saronique? Je pose et ne résous point ces questions. Philippe gagna l'Eubée, vint à Chalcis, et loua la fidélité des citoyens. Il trouva la ville d'Orée déjà repeuplée, et en confia la garde à ceux des habitants qui avaient préféré l'exil à la domination romaine. S'étant rendu ensuite à Démétriade, centre de ses expéditions,

il en partit pour la Macédoine; et, parvenu à Cassandrée entre le golfe Thermaïque et le Toronaïque, il fit construire cent galères par une multitude énorme d'ouvriers. Enfin il se porta jusqu'à l'extrémité de ses États pour soumettre les Dardaniens. Rome n'avait plus à craindre de le voir arriver en Italie au secours d'Annibal : c'était là le résultat des campagnes de Sulpicius Galba. La seconde est, comme je l'ai dit, de l'an 208, où les jeux Olympiques eurent lieu en juillet julien.

Les autres événements de cette même année 208 nous occuperont dans notre prochaine séance.

CENT TREIZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 208 ET 207 AVANT J. C.
— SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, vous avez vu Scipion mettre à profit son séjour et ses loisirs à Carthage la Neuve et à Tarragone, en exerçant son infanterie et sa cavalerie à tous les genres de mouvements militaires. Par la restitution des otages, par d'autres actes de bienveillance et de justice, il gagnait l'affection des peuples, et obtenait les hommages des rois espagnols. Édescon, Mandonius, Indibilis se sont détachés, pour se livrer à lui, des armées carthaginoises commandées par Asdrubal, Magon et le fils de Giscon. Une victoire éclatante, remportée sur Asdrubal par Scipion, a forcé le général africain de s'enfuir vers les Pyrénées, tandis que le vainqueur repoussait le titre de roi dont le saluaient les Espagnols. De tous les généraux romains, il était le plus loué et le moins censuré dans Rome, où le tribun Bibulus accusait, mais sans plus de succès que de justice, l'habile et vaillant Marcellus. Pour venger l'accusé, les comices l'ont élu consul. Je vous ai exposé comment les divers commandements militaires ont été distribués entre lui, son collègue Crispinus, les préteurs et les proconsuls. Marcellus, avant de prendre les faisceaux, est allé réprimer une rébellion en Étrurie. C'était le temps où les édiles curules et plébéiens célébraient des jeux publics. Nous avons rectifié une erreur chronologique de Tite-Live, chez qui deux campagnes du proconsul

Sulpicius Galba en Grèce seraient de l'an 208 et de l'an 207 avant notre ère, tandis que la première est réellement de 209 et la seconde de 208. Les détails de l'une et de l'autre ont été mis sous vos yeux : elles ont eu pour résultat de seconder les mouvements des Étoliens, des Thraces, des Illyriens et du roi de Pergame Attale contre Philippe, roi de Macédoine, et de l'empêcher de descendre en Italie, où l'appelait Annibal. Vous avez remarqué la présence de Philippe aux jeux Héréens et Néméens de 209, et aux jeux Olympiques de 208. Nous avons à recueillir aujourd'hui les autres événements de cette dernière année.

Les consuls, Marcus Claudius Marcellus et Titus Quintius Crispinus, s'étaient installés le 15 mars de l'an de Rome 546, 208 avant J. C. Annibal avait perdu Capoue et Tarente : il ne pouvait plus compter que sur un fort petit nombre de places importantes dans l'Italie orientale et méridionale; les Bruttiens eux-mêmes tendaient à se détacher de lui. Ses défaites et ses victoires avaient épuisé ses forces; et il retrouvait à peine dans l'armée qui lui restait quelques-uns des vainqueurs de Trasimène et de Cannes. Rome triomphait en Sicile, en Espagne, en Grèce; et tout semblait lui promettre de nouveaux succès dans la campagne qui allait s'ouvrir. Mais d'abord la superstition retarda le départ des consuls : il fallut de nombreux sacrifices pour détourner l'effet des prétendus prodiges. A Capoue, la foudre avait frappé les temples de Mars et de la Fortune, et des rats avaient rongé l'or suspendu au temple de Jupiter. Les rats et les souris exerçaient alors beaucoup d'influence sur les délibérations publiques. La rencontre inopinée d'un de ces animaux suspendait le cours de la

plus sérieuse affaire. Au cri ou à la vue d'une souris, les Romains, assemblés en comices, se séparaient éperdus et consternés. C'en était assez, selon Plutarque et Valère-Maxime, pour que les dictateurs et les maîtres de la cavalerie donnassent leur démission, persuadés que leur promotion déplaisait aux dieux immortels, et, selon Pline, pour que les auspices mêmes fussent réputés nuls : *Soricis occentu dirimuntur auspicia*. Que n'avait-on pas à redouter, quand la souris venait à ronger des objets destinés aux usages de la vie civile, ou surtout aux cérémonies religieuses? Cependant, Messieurs, si le poil de l'animal était blanc, le présage devenait heureux : *Mures, cum candidi provenere, lætum faciunt ostentum*, nous dit encore Pline. Il se rencontrait, dès le temps des guerres puniques, quelques incrédules ou esprits-forts qui prétendaient s'élever au-dessus de ces persuasions communes. Caton luimême, quoique assez attaché aux vieilles routines et imbu de fortes croyances, s'effrayait peu des cris et des mouvements de ces sinistres animaux. On vint lui dire (c'est saint Augustin qui nous le raconte) qu'un rat avait rongé le cuir d'un soulier : « Rassurez-vous, « répondit-il; mais si le soulier avait rongé le rat, ce « serait un alarmant prodige. » Cicéron, fort honnête homme d'ailleurs, inclinait encore plus à l'incrédulité : les souris avaient dévoré, dans sa bibliothèque, les livres de politique du divin Platon, et il osait déclarer qu'il ne trouvait, dans un si léger dommage, rien de menaçant pour la république. *Quod Platonis Politiam nuper apud me mures corroserint*, (an) *de republica debui pertimescere?*

On annonçait, au printemps de l'an 208, bien d'au-

tres prodiges : un essaim d'abeilles avait pénétré au milieu de la place publique de Casinum; à Ostie, le tonnerre avait renversé le mur et brisé la porte de la ville; à Céré, un vautour était entré dans le temple de Jupiter : en général, pourtant, les vautours passaient pour des oiseaux de bon augure. Un lac voisin de Volsinies avait paru ensanglanté. Plutarque ajoute qu'un bœuf avait parlé, et qu'un enfant à tête d'éléphant était né d'une femme. Les aruspices ne voyaient dans les entrailles des victimes que d'effrayants présages, et s'en autorisaient pour retarder le départ de Marcellus. Ces délais irritaient l'ardeur impatiente de ce consul, pressé de livrer une bataille décisive qui pût mettre un terme aux incursions d'Annibal. Plutarque dit que Marcellus « ne songeoit d'autre chose la nuict en dor-« mant, ne parloit d'autre chose le jour avec ses amis « et compagnons en veillant, ne requérant autre chose « aux dieux en ses prières et oraisons... Et si n'eust « esté qu'il estoit jà comblé de gloire, et que par plu-« sieurs preuves il n'eust fait cognoistre qu'il estoit au-« tant meur, autant sage et prudent que nul autre ca-« pitaine de son temps, j'eusse dit que c'estoit une « passion et affection de jeunesse qui le transportoit, et « un désir plus ambitieux que ne portoit l'aage à la-« quelle il se trouvoit alors; car il avoit plus de soixante « ans quand il fut éleu consul pour la cinquiesme fois. » Enfin, Messieurs, à force de sacrifices, les pronostics semblaient devenir moins sinistres; mais une peste survint, qui remplit la ville de malades, sans néanmoins en frapper de mort un très-grand nombre. Pour apaiser le courroux céleste, on décida que désormais les jeux Apollinaires seraient célébrés, chaque année, le sixième

jour (Tite-Live dit par erreur le cinquième) du mois quintilis, depuis juillet. Il paraît que le temple de l'Honneur et de la Vertu, voué par Marcellus en son premier consulat, l'an 222 avant J. C., n'était point encore érigé en 208. On dit qu'en cette dernière année, les pontifes s'opposèrent à la dédicace de cet édifice, parce qu'il n'était pas décent de renfermer deux divinités sous un même toit, et qu'on ne saurait à laquelle des deux s'adresser s'il venait à être frappé de la foudre. En vain le consul se moquait de ces scrupules; il fallut bâtir deux temples distincts; et cette construction, malgré l'activité qu'il y mit, ne lui laissa pas le temps d'en faire lui-même la dédicace : ce soin fut réservé à son fils, qui s'en acquitta quelques années plus tard.

Quand on eut achevé les cérémonies religieuses, les sénateurs s'assemblèrent pour régler les affaires de l'État. Ils ordonnèrent à Scipion de détacher de sa flotte cinquante galères, et de les envoyer dans la Sardaigne, dont les côtes semblaient menacées, ainsi que celles de la Sicile et de l'Italie, par une flotte de deux cents voiles qu'équipait, disait-on, Carthage. En Sicile, on partagea le commandement des armées entre Sextus César et Lévinus : le premier devait avoir sous ses ordres les troupes de terre, principalement composées de soldats échappés au désastre de Cannes; et le second soixante-dix vaisseaux, auxquels s'en joindraient trente laissés en réserve au port de Tarente. On permettait à Lévinus d'attaquer, s'il le jugeait à propos, les côtes africaines, et de les ravager s'il le pouvait. En même temps, le préteur urbain, Licinius Varus, reçut l'ordre de radouber trente bâtiments restés à Ostie, et d'en équiper vingt récemment construits, afin que ces cin-

quante galères pussent garder les côtes voisines de Rome. Le sénat eut ensuite à prononcer sur le sort des Tarentins rebelles, et sur la conduite du gouverneur Livius Macatus, que Cicéron, par une méprise assez étrange, a confondu avec Livius Salinator jugé en 218, comme je vous l'ai exposé, Messieurs, dans l'une de nos séances précédentes. La plupart des pères conscrits auraient traité les habitants de Tarente aussi sévèrement que l'avait été la population de Capoue, si leur vainqueur, Fabius, alors prince du sénat, n'avait intercédé pour eux. Manius Acilius proposa et l'assemblée résolut de mettre une forte garnison dans leur ville, de les obliger à n'en pas sortir, et d'ajourner à des temps plus paisibles la sentence définitive à porter sur leurs destinées. Quant à Livius Macatus, vous vous souvenez, Messieurs, qu'il s'était déshonoré par son intempérance et son incurie, mais qu'après avoir laissé surprendre la place, il avait habilement défendu et conservé la citadelle. Les uns demandaient pour lui des récompenses, les autres un châtiment exemplaire. Quelqu'un s'avisa de dire qu'on lui devait la reprise de la ville : c'était lui-même, selon Plutarque, un de ses partisans, selon Tite-Live, qui tenait ce propos. « Oui, « répondit Fabius, il est certain que jamais je n'aurais « repris Tarente, si Livius ne l'avait pas laissé prendre. » Les historiens ne nous apprennent point comment se termina l'affaire ; et nous pouvons présumer qu'elle fut renvoyée aux censeurs.

Aucun autre grand intérêt ne retenant plus les deux consuls au sein de Rome, Crispinus en partit le premier, se rendit en Lucanie ; et, jaloux de s'illustrer, comme Fabius, par la prise d'une place importante, il entre-

prit le siége de Locres, en y employant à la fois des forces maritimes et les machines dont s'était servi Marcellus devant Syracuse. Cependant, Annibal s'étant avancé jusqu'au promontoire de Lacinium, le consul se hâta de rejoindre son collègue, ce même Marcellus, qui venait aussi de quitter Rome pour reprendre à Venouse son armée de l'année précédente. Ils se rencontrèrent entre cette dernière ville et Bantia, vers les sources du Bradano, non loin des villes actuelles de Petra Galla et de Acerenza, dans la Pouille. Là ils établirent deux camps, séparés par une distance de trois milles ou deux lieues. Un des premiers résultats de leurs conférences fut d'ordonner au commandant de la flotte, Cincius, de se porter devant Locres, et à une partie des troupes campées près de Tarente d'aller investir cette même ville de Locres par terre. Mais Annibal, informé par les Thuriens du mouvement de ces troupes, eut recours à ses artifices ordinaires, il embusqua sur leur chemin trois mille cavaliers et deux mille hommes d'infanterie; et, lorsqu'elles parvinrent, sans précaution et sans défiance, à un vallon où serpentait le Laüs, aujourd'hui le Lao, elles se virent enveloppées tout à coup par cinq mille ennemis. Une action vive s'engagea, où deux mille Romains furent massacrés, et douze cents faits prisonniers; le surplus s'enfuit, et à travers les rochers et les forêts regagna Tarente, tandis que Cincius commençait le siége de Locres. Annibal ignorait encore la jonction des deux consuls, il ne l'apprit que lorsqu'il eut établi son camp auprès des leurs. Ne voulant pas les combattre tous deux ensemble, il se contint dans ses retranchements, ne se permit que des escarmouches, et attendit l'occasion d'user de stratagè-

mes. Un tertre où plusieurs ruisseaux prenaient leur source lui parut plus propre à une embuscade qu'à un campement. Les Romains, au contraire, se plaignaient de n'y avoir pas été conduits par leurs deux chefs; et Marcellus inclinait fort à les y placer : il ne soupçonnait pas qu'Annibal s'en emparait. Des détachements numides s'y transportaient durant la nuit, et s'y tenaient cachés le jour dans les trous du rocher et dans les broussailles. Un seul homme se montrait sur la hauteur, d'où il observait les mouvements des Romains et en donnait avis à leurs ennemis. Marcellus entraîna son collègue à visiter ce poste. Plutarque raconte qu'avant de se mettre en marche, les consuls ordonnèrent des sacrifices; qu'on trouva dans la première victime immolée un foie sans tête, présage funeste selon la science des aruspices; que dans la seconde, au contraire, la tête du foie était d'un très-grand volume, ce qui faisait compensation. Marcellus accepta ce second augure, quoique les experts le jugeassent fort suspect. Le récit de cette même aventure par Valère-Maxime donne deux têtes au second foie. Quoi qu'il en puisse être, voilà les deux généraux qui partent, escortés seulement de deux cent vingt cavaliers, dont cent quatre-vingts sont étrusques et quarante frégellans. Marcellus le fils, tribun légionnaire, accompagne son père; Aulus Manlius, autre chef de légion, se joint à eux, ainsi que deux commandants de troupes alliées, Lucius Arennius et Manius Aulius. Les Numides embusqués, avertis par leur sentinelle de l'approche de ce petit corps de Romains, le laissent avancer jusqu'au pied du rocher, fondent sur lui à l'improviste, l'attaquent en front et en queue. Les perfides ou lâches Étrusques prennent aussitôt la

fuite : il ne reste autour des consuls que les Frégellans et cinq ou six officiers. Percé d'un coup de lance, Marcellus tombe de cheval et périt. Crispinus, malgré deux blessures dangereuses, Marcellus fils, plus légèrement atteint, et quelques autres guerriers réussissent à force de bravoure à se dégager, et retournent à leur camp. Aulus Manlius, Manius Aulius, et presque tous les Frégellans expirent. Arennius, dix-huit cavaliers, et Lucius Arennius demeurent captifs entre les mains de l'ennemi. Le camp romain apprend trop tard ce désastre; on s'y apprête à marcher au secours des deux généraux, mais l'arrivée de Crispinus et du petit nombre de guerriers sauvés avec lui arrête le mouvement de l'armée.

Ainsi mourait ce Marcellus, redouté d'Annibal, le vainqueur de Syracuse, et l'un des grands citoyens de Rome. Sa mort honorait son courage, mais non sa prudence et son habileté; elle lui laissait la réputation d'un soldat intrépide plutôt que d'un sage capitaine; et la patrie pouvait lui reprocher le malheur même dont il était la plus regrettable victime. Elle n'oublia pourtant jamais les services qu'il lui avait rendus ni les soins qu'il avait pris pour faire rejaillir sur elle l'éclat des arts de la Grèce. Il avait aussi, si nous en croyons Plutarque, fondé à Catane en Sicile un magnifique gymnase, et si richement décoré le temple de Minerve à Linde, dans l'île de Rhodes, que par reconnaissance les habitants lui érigèrent à lui-même une statue en ce même lieu. On y lisait une inscription que Posidonius a recueillie, et qu'Amyot a traduite en ces termes :

Amy passant, tu vois icy l'image
De Claudius Marcellus, le lignage

Duquel estant à Rome très-illustre,
Est esclarcy encore par son lustre;
Pour ce qu'il fust comme une estoile claire
En son païs, où le lieu consulaire
Il tint sept fois (1), et à chascune feit
Des ennemis grand meurtre, qu'il desfeit.

Je ne dois pas craindre, Messieurs, de vous citer ces vers d'Amyot; car ils ressemblent fort, par leur coupes et leur prosaïsme, à ceux qui se fabriquent aujourd'hui. Plutarque assure de plus que Marcellus fit transporter de Syracuse à Samothrace des statues et des tableaux, qu'on plaça dans le temple des dieux Cabires, divinités mystérieuses qui pourraient être les mêmes que celles qu'Hérodote appelle *Patœques*. On a cru reconnaître en elles la triade, composée du principe actif, du principe passif, et du cosmos ou produit universel. En terminant la vie du consul célèbre qui vient de nous occuper, Plutarque dit que sa postérité s'est perpétuée honorablement jusqu'à Marcellus, fils d'Octavie et l'époux de Julie, celui dont la mort prématurée a été déplorée par Virgile en des vers encore admirés, quoique bien classiques.

Annibal n'eut pas plutôt appris l'événement inespéré qui venait de s'accomplir, qu'il se rendit au lieu où restait étendu le corps du consul; et, loin de laisser éclater la joie qu'il en pouvait ressentir, il se montra sensible au malheur d'un si redoutable ennemi. Il lui enleva du doigt l'anneau avec lequel le consul cachetait ses dépêches, se promettant apparemment d'en faire, au besoin, quelque artificieux usage. Aulu-Gelle dit que les Romains, ainsi que les Grecs, portaient un anneau, une bague, au quatrième doigt de la main gau-

(1) Il fallait dire cinq fois.

che, doigt appelé par cette raison annulaire; et nous voyons, dans Macrobe, que les anciens s'étaient figuré que l'un des nerfs de ce doigt s'étendait et communiquait au cœur. Selon Pline, les Romains, dès les premiers temps, portaient deux anneaux, savoir aux deux doigts qui précèdent immédiatement le petit; c'est ce que cet auteur a vérifié lui-même sur des statues de Numa et de Servius Tullius; mais, dans la suite, ces ornements se multiplièrent sur l'une et l'autre main à toutes les jointures digitales. Lucien parle d'un homme qui en avait seize; Juvénal, de Crispinus qui pouvait à peine soutenir le poids de ses bagues :

Ventilet æstivum digitis sudantibus aurum,
Nec sufferre queat majoris pondera gemmæ;

et Martial, de Charinus qui ne les déposait pas même la nuit :

Senos Charinus omnibus digitis gerit,
Nec nocte ponit, annulos.

Le général carthaginois contempla longtemps le corps du consul, admira sa taille et la noblesse de ses traits, ordonna de l'ensevelir dans une étoffe précieuse, le fit porter pompeusement sur le bûcher, recueillit les cendres, les renferma dans une urne d'argent, surmontée de deux couronnes, l'une d'or, l'autre de laurier, et renvoya les restes de Marcellus à son fils, qui avait reçu, comme je l'ai dit, une blessure légère dans le combat. On a débité que des Numides attaquèrent les porteurs de cette urne funèbre; qu'elle tomba par terre et se brisa; que les cendres qu'elle renfermait se dispersèrent sur la place; qu'Annibal punit ces brigands, et laissa d'ailleurs les restes de Marcellus sans sépulture, disant que, puisque tel était l'arrêt du des-

tin, il ne convenait pas de s'opposer à la volonté des dieux. Plutarque attribue ce récit à Cornélius Népos et à Valère-Maxime; mais nous ne lisons plus rien de pareil dans les livres, fort apocryphes, qui subsistent sous les noms de ces deux auteurs; et Plutarque trouvait au contraire, dans les écrits de César Auguste et de Tite-Live, que les cendres du consul étaient parvenues intactes aux mains de son fils. Nous n'avons aucun moyen de vérifier le témoignage de César Auguste; et celui de Tite-Live n'est pas tel, à beaucoup près, que le biographe grec le suppose; car il consiste à dire qu'Annibal inhuma lui-même le corps de Marcellus au lieu où il l'avait trouvé : *Castra in tumulum in quo pugnatum est, extemplo transfert; ibi inventum Marcelli corpus sepelit.* Du reste, l'historien latin fait remarquer les variantes des relations qui concernaient cet événement; il cite Lucius Célius, ou Caius Lélius, qui avait recueilli trois récits fort divers : l'un traditionnel, l'autre emprunté de l'éloge funèbre de Marcellus prononcé par son fils, et un troisième plus exact. Tite-Live ne prend pas la peine de nous exposer ces trois relations, de nous apprendre en quoi elles différaient; il se contente de dire que la plupart des auteurs, *plerique*, s'accordent à dire que le consul, étant sorti de son camp pour aller à la découverte, périt dans une embuscade. Voyez, Messieurs, par cet exemple après tant d'autres, combien il reste d'incertitudes sur les détails des anciennes annales, et jugez si le scepticisme, appliqué à de telles particularités, n'est pas le résultat nécessaire des observations attentives et des études exactes.

Annibal s'étant posté sur la hauteur qui venait d'être

si fatale aux Romains, Crispinus, leur seul consul, décampa dès la nuit suivante, quoique fort souffrant de ses blessures, et alla s'établir entre des montagnes du plus difficile accès. Informé que le général africain s'était emparé du cachet de Marcellus, il se hâta d'expédier des courriers à toutes les villes alliées, pour les prémunir contre les lettres qui leur parviendraient scellées de cet anneau. Les anciens employaient leurs bagues à cet usage : *Veteres non ornatus, sed signandi causa annulum secum ferebant*, dit Macrobe. Un fil réunissait les plis de leurs dépêches; et ils en fixaient le nœud en y appliquant de la cire ou quelque substance molle, qui recevait l'empreinte de l'anneau. Un des personnages de Plaute s'en explique en ces termes :

Cedo te ceram ac linum, actutum age, obliga, obsigna cito,

« vite, de la cire et du lin, liez les plis, et apposez le « cachet. » Et Cicéron, dans sa troisième Catilinaire, dit que, Céthégus ayant reconnu son sceau, on coupa le lin et on lut les lettres : *Tabellas proferri jussimus... Primum ostendimus Cethego; signum cognovit; nos linum incidimus, legimus.* Plusieurs de ces anneaux portant diverses figures nous sont parvenus à travers les âges, et se conservent dans les cabinets d'antiquités. Le courrier de Crispinus arrivait à peine à Salapie, lorsqu'il en survint un autre, transfuge de l'armée romaine, qu'Annibal avait chargé de fausses lettres de Marcellus. La garnison romaine y était invitée à se présenter au-devant du consul, qui viendrait au milieu de la nuit suivante. Les Salapiens renvoyèrent le messager, avec ordre de dire au prétendu consul qu'il trouverait tout disposé pour le recevoir. Des bourgeois armés de

traits se rangèrent sur les remparts; des corps de troupes se distribuèrent sur divers points de la place, et les meilleurs soldats près des portes. Vers trois heures après minuit, Annibal arrive devant les murs : son avant-garde est composée de déserteurs romains et de Carthaginois vêtus à la romaine. Ils demandent en latin qu'on leur ouvre la porte; et en effet la herse se lève au moyen de leviers et des cordes. On en laissa passer six cents, autant qu'il en faut pour les massacrer à coup sûr et sans risques. Aussitôt la herse retombe avec fracas, et à ce signal les traits et les pierres pleuvent du haut des murs sur les ennemis restés en dehors. Dans l'intérieur de la ville, on égorge les six cents; les rues sont bientôt jonchées de leurs cadavres. Annibal se retira, comprenant qu'il était tombé dans le piége qu'il avait tendu, mais s'étant bien gardé d'exposer sa propre personne.

Cincius continuait et pressait le siége de Locres. Magon y commandait pour Carthage, et reprenait l'espoir de mieux défendre la place, depuis qu'il savait la mort de Marcellus, et que de plus il apprenait qu'Annibal conduisait son armée au secours des assiégés, et marchait précédé d'un corps nombreux de cavalerie. Aussitôt que du haut des tours Magon eut aperçu cette première troupe, il fit à l'improviste une vigoureuse sortie contre les Romains, qui, supérieurs en nombre et en valeur, repoussaient victorieusement l'ennemi, lorsque, enveloppés tout à coup par la cavalerie africaine, ils se virent forcés à la retraite. Cincius, abandonnant les machines, reçut les troupes de terre sur sa flotte, et revint à Rome. Annibal se maintint en possession de Locres. Crispinus, de plus en plus malade de ses blessu-

res, se dégagea des montagnes, confia les troupes de Marcellus à un lieutenant général qu'il chargea de les conduire à Venouse, et partit suivi des siennes pour Capoue. De là, il écrivit aux sénateurs une lettre conçue à peu près en ces termes : « Mon collègue n'est plus, « et je ne lui survivrai pas longtemps; il faut de nou« veaux chefs à la république. Tarente est menacée « par l'ennemi qui a fait lever le siége de Locres : en« voyez-moi trois d'entre vous à qui je puisse confier « les secrets de l'État, et qui m'aideront de leurs con« seils. » Le sénat confia l'armée de Marcellus à Fabius, fils du Temporiseur, et vers Crispinus députa Cincius Alimentus qui revenait de Sicile, Sextus Julius César et Licinius Pollion. Ils avaient ordre d'inviter le consul, s'il ne pouvait se rendre à Rome pour tenir les comices d'élection, de nommer à cet effet un dictateur. On priait aussi Crispinus de se transporter avec ses troupes à Tarente, si sa santé le lui permettait, et d'en faire partir le préteur Quintus Claudius, afin de préserver les villes alliées de l'invasion des Carthaginois. On ne sait pas si le consul quitta Capoue, s'il mourut dans cette ville ou à Tarente : c'est une question qui reste indécise; mais, avant d'expirer, il nomma dictateur Titus Manlius Torquatus, qui prit pour commandant de la cavalerie Caius Servilius, alors édile curule. Le sénat chargea le nouveau dictateur de présider à la célébration des grands jeux, voués en 217 par le préteur Marcus Æmilius. En les célébrant avec l'appareil ordinaire, Manlius Torquatus promit, au nom de la république, qu'ils seraient renouvelés en la cinquième année suivante. Les affaires de Rome n'étaient pas heureuses au midi de l'Italie; mais Annibal ne savait

point encore profiter de ses succès; et Carthage ne prospérait ni en Espagne, ni, comme nous l'avons vu, en Grèce, ni enfin en Sicile. Le proconsul Lévinus profita de l'éloignement de la flotte carthaginoise pour descendre, avec cent vaisseaux, de Sicile en Afrique, sur le territoire de Clypéa ou Aspis, située vers l'endroit où est maintenant Kalibia, entre le cap Bon et le port d'Adrumète. De belles et fertiles campagnes y souffrirent un cruel ravage, sans que les Carthaginois se missent en devoir de les défendre. Ils y rappelèrent pourtant leur flotte; et Lévinus, dès qu'il la sut en mouvement, rembarqua ses troupes avec un riche butin, et courut insulter les galères africaines. Il livra un combat naval, dissipa quatre-vingt-trois vaisseaux ennemis, en prit dix-huit, et, enrichi de cette proie nouvelle, regagna Lilybée.

Cependant Asdrubal, parti d'Espagne, traversait la Gaule, se disposait à passer les Alpes et à rejoindre son frère Annibal. La première mesure à prendre pour arrêter sa marche était de donner à la république d'habiles et vaillants consuls. Le grand Fabius, âgé de plus de quatre-vingts ans, ne semblait plus propre qu'aux délibérations intérieures du sénat. On jeta les yeux sur Claudius Néron, dont la valeur était éprouvée; mais on sentait le besoin de lui adjoindre un collègue plus prudent, qui sût, au besoin, tempérer sa bouillante audace, et se mieux tenir en garde contre les astuces du général carthaginois. On se ressouvint de Livius Salinator, qui, après son consulat, en 219, s'était confiné à la campagne, mécontent d'une condamnation probablement injuste. Depuis, rappelé au sein de la ville par Marcellus et Lévinus, consuls en 210, il n'y avait

reparu qu'avec une longue barbe et tous les signes extérieurs de ses profonds ressentiments. Lorsqu'ensuite les censeurs l'eurent obligé de reprendre sa place au sénat, il s'y était condamné à n'opiner qu'en fort peu de mots, ou en se rangeant à l'avis déjà proposé qu'il entendait adopter. Il n'avait rompu ce silence que pour défendre avec courage son parent Livius Macatus, l'ancien gouverneur de Tarente. Maintenant qu'il voyait ses concitoyens disposés à le nommer consul, il s'opposait de tout son pouvoir à leur vœu : « Irai-je, disait-il, aussi léger que ce peuple, quitter mes habits lugubres pour me revêtir de la robe blanche de « ceux qui prétendent à ses suffrages? S'il me juge « digne de reprendre les faisceaux, pourquoi m'a-t-il « condamné? Et, si la sentence qu'il a portée contre « moi est équitable, pourquoi vient-il m'offrir des « honneurs? » On lui répondait que les erreurs d'un père ou d'une patrie ne dispensent pas les enfants de leurs obligations, et on lui citait l'exemple de Camille, accourant d'un injuste exil au secours de ceux qui l'avaient banni : Livius se laissa fléchir.

Les centuries, après lui avoir décerné le consulat ainsi qu'à Claudius Néron, élurent quatre préteurs, entre lesquels le sort distribua les fonctions de cette manière : Caius Hostilius préteur urbain ; Lucius Porcius préteur des étrangers, et commandant militaire dans la Gaule Cisalpine; Mamilius en Sicile; Aulus Hostilius en Sardaigne. Fulvius Flaccus eut à conduire, en qualité de proconsul, l'armée de Crispinus dans le Bruttium; Lévinus conserva le commandement de la flotte sur les côtes de la Sicile; Sulpicius Galba, celui de la flotte destinée à veiller sur la Grèce; les Scipions et, sous eux,

le propréteur Silanus restèrent à la tête des armées d'Espagne. On confia au propréteur Tubulus une légion en Campanie, à Claudius Flamininus deux légions à Tarente, avec ordre de protéger le pays des Sallentins, à Térentius Varron deux légions en Étrurie. La république en mettait sur pied vingt-trois, y compris celles que les deux consuls commanderaient. On ne put associer ces deux magistrats dans une seule et même expédition : il régnait entre eux trop de mésintelligence, et le vieux Fabius ne vint pas à bout de les réconcilier. Livius ne pardonnait point à Néron de l'avoir négligé dans son adversité. « Non, disait-il, ne tentez pas de « rapprocher deux cœurs si peu faits l'un pour l'autre ; « fiez-vous plutôt à l'émulation jalouse qui va nous « commander des efforts pour nous surpasser l'un l'au- « tre. » Le sénat eut besoin d'employer toute son autorité pour obtenir d'eux la promesse de se concerter quand il s'agirait du salut public. En tout cas, leur séparation aurait été inévitable, puisqu'il fallait opposer l'un d'eux à Annibal dans le Bruttium, l'autre à Asdrubal dans la Gaule Cisalpine. Le sort envoya Néron au midi de l'Italie, et Livius au nord, dans la Gaule Cisalpine. Ils entraient en charge le 15 mars de l'an de Rome 547, 5 mars julien de l'an 207 avant l'ère vulgaire.

L'histoire de chaque année consulaire commence par des fêtes, des jeux, des cérémonies religieuses, et des prodiges, qui ne manquent jamais chez les peuples superstitieux. Publius Ælius Pætus obtint une place vacante dans le collége des augures par le décès de Marcellus ; et Cnéius Cornélius Dolabella devint roi des sacrifices, en remplacement de Marcus Marcius mort

depuis deux années. Les édiles, tant curules que plébéiens, donnèrent des jeux publics, à l'occasion desquels il y eut un lectisterne en l'honneur de Jupiter. On décora de trois nouvelles statues le temple de Cérès. Un travail plus utile fut entrepris pour couvrir la place où se tenaient les comices par curies : jusqu'alors le peuple romain ne s'était assemblé qu'en plein air, sans abri contre la pluie ni contre l'ardeur du soleil. Maintenant, Messieurs, voici les prodiges de l'année : une pluie de pierres à Véies; la foudre frappant à Minturnes le temple de Jupiter et le bois sacré de Marica, déesse de l'endroit, femme de Faunus, ou personnage à confondre soit avec Vénus, soit avec Circé; un autre coup de tonnerre sur le mur et la porte d'Atella, et dans la même ville un ruisseau de sang; à Capoue, un loup qui met en pièces le gardien de l'une des portes; des pluies de pierres et de grêles sur l'Aventin, sur le lieu le plus sacré de ce mont, sur l'*Armilustrum*, place que Plutarque y indique près du tombeau de Tatius; un nouveau né venant au monde à Frusinone avec la taille et la force d'un enfant de quatre ans; un autre dont on ne peut reconnaître le sexe. Ce dernier présage est si funeste, au dire des devins d'Étrurie, qu'on transporte l'enfant hors du territoire romain, et qu'on l'abandonne, enfermé dans un coffre, à la merci des flots. Pour les autres prodiges, on se contenta des expiations ordinaires, des sacrifices, une neuvaine solennelle, *sacrum novemdiale*. Enfin le poëte Livius Andronicus, l'affranchi de Livius Salinator et le fondateur du théâtre latin, ainsi que je l'ai exposé, ayant composé un cantique sacré, il arriva que, tandis que trois fois neuf jeunes filles choisies pour représenter trois fois le chœur des

neuf Muses, s'exerçaient à chanter ce poëme dans le temple de Jupiter Stator, la foudre éclata sur le temple de la reine Junon au mont Aventin encore. Les aruspices consultés déclarèrent qu'il s'agissait d'apaiser le courroux de cette déesse, et que ce soin regardait les dames romaines. Rassemblées au Capitole par un décret des édiles curules, les dames domiciliées à Rome et aux environs de cette ville dans un rayon de dix milles chargèrent vingt-cinq d'entre elles de recueillir les contributions qu'elles payeraient toutes sur leurs dots, du consentement de leurs maris. Du produit de cette taxe, on fit un bassin d'or, qu'elles présentèrent à Junon, en lui offrant aussi un sacrifice. Les quindécemvirs ordonnèrent de plus une marche, qui commença au temple de Junon hors des murs, continua par la porte Carmentale, de là par la rue appelée *Vicus jugarius*, jusqu'à la grande place, puis au marché aux bœufs, au Vélabre et au temple de Junon reine. La procession s'ouvrait par deux vaches blanches, destinées à servir de victimes : suivaient deux statues de la déesse en bois de cyprès, puis vingt-sept filles, qui, vêtues de robes traînantes, faisaient retentir de leurs chants toutes les rues que l'on traversait. Les décemvirs, couverts de leurs prétextes et couronnés de lauriers, fermaient la marche. Arrivées au terme ou peut-être au milieu de cette promenade, les jeunes filles formèrent un cercle en se tenant par des rubans, et dansèrent un branle au son de leurs chansons. Il est déplorable de voir un peuple qui a des affaires sérieuses à traiter, une guerre considérable à soutenir, s'amuser de pareilles futilités, et se dégrader par tant de pratiques superstitieuses.

Quand on eut assez sacrifié, chanté et dansé en

rond, les consuls procédèrent à l'enrôlement avec plus de rigueur que jamais, à la ville, dans les campagnes, et jusque dans les colonies maritimes, qu'on avait auparavant exemptées de fournir des contingents de troupes, parce qu'elles se chargeaient de garder les côtes et de repousser les pirates. Sept de ces colonies, Ostie, Alsium, Anxur ou Terracine, Minturnes, Sinuessa, Sena Gallica (ou Sinigaglia) et Antium réclamèrent. Leurs députés n'obtinrent aucune rémission, excepté ceux d'Antium et d'Ostie. Encore obligea-t-on les jeunes gens de ces deux villes à jurer qu'ils ne passeraient jamais, plus de quarante à la fois, une seule nuit hors de leurs murs. Au lieu de *ultra quadraginta*, plusieurs éditions de Tite-Live portent *ultra triginta dies*, pas plus de trente jours, leçon beaucoup moins plausible. Car il y aurait eu, en des circonstances si critiques, trop d'imprudence à permettre à toute la jeunesse de ces deux places de s'absenter pendant un mois entier. On voulut au contraire s'assurer tant de renforts, qu'on fit reprendre les armes aux anciens volones de Sempronius, et qu'on autorisa les consuls à choisir, dans les divers camps de leurs provinces, autant de troupes qu'ils jugeraient à propos pour grossir leurs armées. Scipion envoya d'Espagne à Livius douze mille hommes: savoir, deux mille légionnaires, huit mille Espagnols et Gaulois, et deux mille cavaliers tant Ibériens que Numides, tous sous la conduite de Marcus Lucrétius; enfin quatre mille archers et frondeurs vinrent de Sicile, expédiés par le préteur Mamilius. Il ne fallait pas de moindres préparatifs pour résister efficacement aux deux frères, Annibal et Asdrubal. Cependant le premier demeurait encore en repos au fond de l'Italie mé-

ridionale : il n'espérait pas qu'Asdrubal pût de sitôt franchir les Alpes, se souvenant des difficultés par lesquelles il y avait été lui-même arrêté. Mais Asdrubal avait su gagner l'affection des Gaulois : beaucoup d'Arvernes et d'autres montagnards s'étaient joints à lui, et il trouvait les routes plus praticables et fort aplanies depuis onze ans. Aussi paraissait-il déjà au sommet des Alpes. Les huit mille Liguriens armés par Carthage se disposaient à le rejoindre, et toute la nation ligurienne à le soutenir, si l'on ne se hâtait de lui donner de l'occupation chez elle. Ces nouvelles et ces avis parvenaient au sénat, adressés par Lucius Porcius, préteur de la Gaule Cisalpine. Les deux consuls accélérèrent donc leur départ, même sans avoir achevé les levées. Rome se livrait déjà aux plus mortelles alarmes. « Les dieux, « disait-on, voudront-ils nous protéger à l'orient et à « l'occident? Ne réservent-ils pas à ces deux frères l'hon« neur de nous porter les derniers coups? Jusqu'ici nous « avons pu réparer nos désastres de Trasimène et de « Cannes par la conquête de la Sicile, par des succès « en Espagne et des victoires en Italie; mais la scène « vient de changer : deux armées s'avancent sur Rome, « et vont la presser des deux parts. Nos consuls com« battront séparés, et le premier qui sera vaincu va ren« dre immanquable la jonction des deux armées enne« mies. »

On rapporte, Messieurs, que Fabius, usant de l'autorité que lui donnaient sa longue expérience et sa dignité de prince du sénat, exhorta Livius à la prudence. « Ne vous hâtez pas, lui dit-il, de livrer bataille, « n'agissez qu'après avoir mûrement observé. — Pour« quoi donc, répondit Livius, me prescrirais-je tant

« de lenteurs? Il me tarde au contraire ou de me couvrir de gloire, si je suis vainqueur, ou de me réjouir « d'un nouveau désastre des Romains, si je suis vaincu. » Ce discours serait exécrable : il faut penser que Livius ne l'a point tenu; car ses actions l'ont démenti. De son côté, Néron, en arrivant dans les villes Sallentines, où la plus forte partie de son armée était distribuée, trouva la campagne déjà commencée fort avantageusement par le préteur Hostilius, qui, informé qu'Annibal conduisait ses troupes vers Sallente, par le territoire de Larinum ou Larina, s'était élancé sur lui, et, le mettant en déroute, lui avait tué environ quatre mille soldats et pris neuf étendards. Le préteur victorieux vint au-devant du consul, et lui remit son armée. Néron choisit quarante mille hommes d'infanterie, deux mille cinq cents de cavalerie, et chargea Hostilius de conduire le surplus à Capoue. Annibal, retiré dans le Bruttium, y rassemblait toutes ses forces : de ses troupes de campagne et des garnisons de ses villes, il ne composait qu'une seule armée. Aspirant à rentrer dans les places qui s'étaient redonnées à Rome, il se porta d'abord sur Grumente, et vint camper au pied des murs. Néron s'y rendit, et les deux camps n'étaient qu'à cinq cents pas l'un de l'autre. La plaine qui les séparait, environnée de coteaux découverts, libre elle-même de buissons et de broussailles, ne laissait craindre aucune embuscade. Il s'y livra plusieurs petits combats : Annibal eût mieux aimé une action générale qui pût lui ouvrir la route de la Gaule Cisalpine, où Asdrubal venait de descendre et assiégeait déjà Plaisance. Le consul, malgré son extrême vivacité, n'acceptait point les défis du Carthaginois; mais il forma un corps

de deux mille cinq cents alliés et de cinq manipules de légionnaires, et en confia la conduite à un tribun militaire, Tibérius Claudius Asellus, et à l'un des préfets de troupes alliées, Publius Claudius. Ces deux officiers avaient ordre de partir durant la nuit : ils gagnèrent le sommet des collines, et cachèrent leurs soldats derrière ces hauteurs. Au point du jour, Néron fait sortir de son camp son infanterie et sa cavalerie; il les range en bataille; et, voyant les ennemis accourir avec moins d'ordre que d'impatience, il fait commencer le choc par ses cavaliers qu'Aurunculéius commande. En même temps l'aile droite des Romains s'avance, et cette attaque soudaine inspire aux Carthaginois une vive alarme, dont pourtant ils se remettent : ils reprennent leurs rangs, suivent leurs enseignes, et, quoique surpris, vont combattre sans désavantage, quand tout à coup les cris des manipules embusqués derrière les collines répandent un nouvel effroi. Annibal lui-même se croit enveloppé et se presse de ramener sous les tentes ses troupes déjà débandées. Huit mille Carthaginois massacrés, sept mille autres prisonniers, neuf étendards enlevés, quatre éléphants tués et deux pris : tels furent en cette journée les avantages des Romains, qui n'avaient perdu que cinq cents hommes. Deux jours après, le consul reparut dans la plaine, et, le combat qu'il offrait n'étant point accepté, il resta maître du champ de bataille, fit dépouiller les vaincus et brûler les corps des cinq cents Romains qu'il avait à regretter.

Annibal, fatigué des insultes qu'il essuyait chaque jour jusqu'aux portes de son camp, prit le parti de décamper en silence, au milieu d'une nuit, laissant néanmoins, selon son ancienne habitude, des feux al-

lumés, des tentes dressées, et un petit nombre de Numides sur les remparts. Attaqués dès le lendemain, ces Numides montèrent à cheval, et regagnèrent à toute bride le gros de l'armée carthaginoise, que son chef menait dans l'Apulie. Néron s'empara, non sans précaution, du camp ennemi, en abandonna le pillage à ses soldats, se mit avec eux à la poursuite des Africains, et les atteignit près de Venouse. Là s'engagea un combat où Annibal perdit encore deux mille hommes, surcroît de revers qui le força de se rendre à Métaponte, pour y prendre et joindre à son armée les troupes d'Hannon. Celui-ci alla faire de nouvelles levées dans le Bruttium; Annibal revint à Venouse, et s'avança jusque vers Canusium. Néron, qui l'avait suivi jusqu'à Métaponte, envoya Fulvius défendre la Lucanie, si elle venait à être attaquée. Cependant Asdrubal, forcé de lever le siége de Plaisance, avait envoyé à son frère quatre cavaliers gaulois et deux Numides, porteurs de lettres. Ces émissaires avaient échappé, dans presque toute la longueur de l'Italie, à la vigilance des Romains : ils cherchaient Annibal autour de Métaponte, lorsque, s'égarant en des chemins qu'ils ne connaissaient pas, ils tombèrent, près de Tarente, entre les mains de quelques fourrageurs de l'armée romaine, qui les conduisirent au propréteur Claudius. En vain ils essayèrent de tromper cet officier par des réponses évasives : l'appareil des tortures leur arracha l'aveu de leur mission et leurs lettres, que le propréteur remit toutes cachetées au tribun légionnaire Virginius, pour être portées à Néron, vers qui l'on menait aussi les six émissaires sous l'escorte de deux escadrons samnites. Ces lettres, traduites par un interprète, et les réponses des six captifs apprenaient qu'As-

drubal, ayant manqué la prise de Plaisance, allait attendre son frère en Ombrie. Néron conçut alors un grand dessein, qu'il tint secret, persuadé que, en de graves circonstances, un général doit s'élever au-dessus des lois communes. Il envoya seulement au sénat les lettres interceptées, en ajoutant que, puisque la jonction des deux armées ennemies devait s'opérer en Ombrie, il convenait d'appeler à Rome la légion qui couvrait Capoue, de faire de nouveaux enrôlements, de diriger des troupes sur Narnie. En même temps des courriers expédiés par lui aux Larinates, aux Marrucins, aux Frentans, aux Prétuciens, portent l'ordre formel de tenir prêts sur tous les chemins des vivres pour les soldats, des chevaux, des voitures, tous les moyens de transport. Aussitôt, il prend l'élite de son armée, six mille fantassins, mille cavaliers, annonce qu'il va s'emparer de la place la plus voisine de la Lucanie, y surprendre la garnison carthaginoise; il ordonne de se tenir disposé à partir au premier signal. En effet il part de nuit, laisse son camp sous la garde de son lieutenant Catius, tourne subitement du côté du Picénum, et marche à grandes journées pour rejoindre son collègue Livius.

Cette entreprise, dès qu'elle fut connue dans Rome, y excita des alarmes et du trouble. On ne savait s'il la fallait approuver ou blâmer, et l'on se réservait de la juger d'après l'événement, ce qui est, dit Tite-Live, le comble de l'iniquité, *quò nihil iniquius est.* Un camp restait sans chef et sans force, en présence d'un ennemi tel qu'Annibal. Le consul prenait la route du Picénum et de la Gaule, ne se reposant que sur l'erreur de ceux qui le croiraient sur le chemin de la Lu-

canie. Qu'arrivera-t-il lorsque Annibal, mieux instruit, mènera toutes ses forces à la poursuite des six mille soldats de Néron, ou bien fondra sur un camp qui n'a plus de chef, ni de défense, ni d'auspices? On se retraçait les anciens désastres et la mort récente de deux consuls. Si l'on a couru tant de périls, enduré tant de revers, quand il ne fallait résister qu'à une seule armée, qu'à un général, que va-t-on devenir maintenant qu'on a sur les bras deux guerres puniques, deux armées formidables, dont chacune a son Annibal, car Asdrubal est aussi le fils d'Amilcar, et le destructeur en Espagne des deux premiers Scipions? Asdrubal n'a-t-il pas traversé la Gaule et les Alpes plus rapidement que ne l'avait fait son frère? N'a-t-il pas su mieux que lui séduire et soulever les peuples? Et Néron n'était-il pas celui dont ce même Asdrubal s'est joué en Espagne comme d'un enfant? Ces discours, qui peut-être n'étaient pas tous aussi déraisonnables que Tite-Live le suppose, Néron ne les entendait pas; il poursuivait sa marche audacieuse : quand il l'eut assez avancée, il ne craignit plus de révéler son secret; il en instruisit son armée. Selon lui, jamais général n'a conçu un dessein plus téméraire en apparence, plus sûr en réalité. La victoire est infaillible. Les forces de Livius sont déjà imposantes, et n'attendent qu'un renfort pour prédominer. L'arrivée inattendue d'une seconde armée, qui ne paraîtra qu'au moment de l'action, achèvera la défaite des Carthaginois. L'opinion régit la guerre, *famam bellum conficere*, et, selon le cours qu'elle prend, enflamme ou éteint les courages. Ne voit-on pas déjà les peuples accourir sur le passage de cette seconde armée, applaudir à son dévouement généreux, lui offrir

des vivres, pourvoir avec profusion à tous ses besoins, lui prodiguer tous les témoignages d'admiration et de bienveillance, attirer sur elle par des vœux ardents les faveurs célestes, et préparer d'avance les couronnes qu'elle va mériter? Rassurés et entraînés par des exhortations si pressantes, les soldats de Néron ne s'arrêtaient ni le jour ni la nuit, n'accordaient à la nature que les instants de repos qu'il était impossible de lui refuser, et n'usaient qu'avec réserve des secours et des bienfaits offerts par chaque population qu'ils traversaient.

Néron informa enfin Livius de l'arrivée prochaine de cette armée; il le priait de décider si leur jonction devait s'opérer de nuit ou en plein jour; s'ils camperaient séparément ou ensemble. Livius préféra l'arrivée nocturne et l'unité de campement. Il mit à l'ordre du jour (*tessera*) que les tribuns, centurions, fantassins et cavaliers de son armée recevraient dans leurs tentes ceux de même grade et de même arme. Toutefois Néron amenait réellement plus de six mille hommes, sa troupe s'étant grossie en chemin de vétérans et de volontaires; mais ils n'apportaient guère que leurs armes pour tout bagage, en sorte qu'un seul camp suffirait durant peu de jours. Probablement les deux collègues occupèrent des tentes distinctes, en divers quartiers; et peut-être le signal de la trompette se donna-t-il de deux manières différentes aux veilles de la nuit, car Asdrubal soupçonna que les deux consuls s'étaient réunis. Son camp n'était qu'à cinq cents pas du leur, près de Sinigaglia; il venait de faire en deux mois le chemin où Annibal en avait employé six, en 218. Son armée, dans laquelle il comptait, en descendant les Alpes, quarante mille fantassins, huit mille cavaliers et quinze

éléphants, s'était aussi accrue par l'enrôlement d'un très-grand nombre d'Insubriens et de Liguriens. Néron, dès le matin qui suivit la nuit de son arrivée, assembla le conseil de guerre; le préteur Porcius s'y trouva. La troupe qu'il commandait s'était postée, avant celle de Livius, vers l'endroit que les consuls occupaient : elle y était parvenue en franchissant les montagnes et en trompant la vigilance des ennemis. Il y avait deux camps voisins ou même contigus, celui de Porcius et celui des consuls. La plupart des membres du conseil proposaient de différer le combat, afin de laisser quelque repos aux soldats de Néron, fatigués d'une marche et longue et rapide. « Quoi donc! s'écria Né-« ron, voulez-vous que nous perdions, par un délai inu-« tile, tout le fruit de notre entreprise, et qu'Annibal « ait le temps de s'apercevoir de mon absence? Non, « il faut que, vainqueur d'Asdrubal, je sois de retour à « Canusium, avant que son frère sache que j'en suis « parti : il faut qu'il apprenne de moi la déroute de l'armée « qu'il a fait venir d'Espagne. » Cet avis prévalut. Les consuls haranguèrent leurs troupes hors du camp. Asdrubal sortit du sien; mais il vit chez les Romains deux chefs leur faisant des allocutions, des boucliers d'une espèce nouvelle, des chevaux plus maigres et plus harassés qu'autrefois; il lui parut même que le nombre de ses ennemis s'était augmenté. Ses soupçons se réveillèrent; il envoya des détachements pour surprendre, s'il était possible, quelques prisonniers, pour reconnaître si l'enceinte du camp romain n'était pas agrandie, pour écouter si la trompette ne sonnait pas deux fois. Les rapports qu'on lui fit auraient pu l'entretenir dans une fausse sécurité; car il n'y avait toujours que deux

camps, celui de Livius et celui de Porcius; ni l'un ni l'autre n'avait pris plus d'étendue; et les deux sons de la trompette ne devaient pas sembler alarmants; mais Asdrubal en distingua trois: il en conclut qu'indépendamment du préteur, il y avait deux chefs de l'armée romaine, qu'il fallait donc que Néron eût rejoint son collègue, et par conséquent vaincu Annibal, puisque celui-ci ne le poursuivait point. Tourmenté de ces idées, Asdrubal fait éteindre les feux; dès la première veille de la nuit, il ordonne à ses troupes de plier bagage, et décampe en silence; il s'achemine vers l'Insubrie, où il attendra des lettres de son frère et des nouvelles plus certaines. Dans le désordre d'une retraite nocturne et précipitée, ses guides, mal surveillés, s'échappent; l'un reste derrière, l'autre passe le fleuve Métaure. L'armée carthaginoise erre à l'aventure, et beaucoup de soldats, las de suivre les enseignes, se couchent çà et là le long des chemins. Le général, en attendant que le jour vienne éclairer sa marche, remonte le Métaure, en suit les détours sinueux, et gagne ainsi trop peu d'avance. En vain il se flatte de trouver bientôt un passage commode; le fleuve s'encaisse entre des rives de plus en plus élevées à mesure qu'on s'éloigne de son embouchure. Le Métaure ou Metauro a conservé son nom; il arrose le duché d'Urbin, et se jette dans l'Adriatique.

Cependant les Romains poursuivent Asdrubal; ils l'atteignent. Néron arrive le premier à la tête de sa cavalerie; Porcius le suit avec des troupes légères; ils chargent et harcèlent l'arrière-garde carthaginoise, qui se débande, va se retrancher sur une hauteur, ou aider Asdrubal à y fortifier un camp. Mais Livius survient :

il conduit une infanterie qui marche en bon ordre, prête à combattre sans reprendre haleine. Le général africain, forcé de ranger ses troupes en bataille, place à l'aile gauche ses Gaulois, à la droite ses Espagnols et les Carthaginois, au centre les Liguriens précédés d'une ligne d'éléphants. Chez les Romains, Néron commande l'aile droite vis-à-vis les Gaulois ; Livius la droite en regard des Africains et des Espagnols ; Porcius est au milieu en face des éléphants et des Liguriens. L'aile droite d'Asdrubal s'ébranle la première ; la gauche des Romains soutient un choc violent : la terre se couvre de morts, cavaliers et fantassins ; et la victoire demeure incertaine, lorsque, dans l'espoir de la décider, Asdrubal dirige contre l'aile de Livius les Liguriens et les éléphants. Aussitôt Porcius met en mouvement la légion qu'il commande au centre. Ses cavaliers portent des fantassins en croupe : les uns et les autres attaquent les éléphants, dont la fureur se tourne contre les bataillons carthaginois. La ressource d'Asdrubal fut de faire tuer à l'instant six de ces animaux : on leur enfonçait un ciseau entre les oreilles, à l'endroit où le col se joint à la tête, et l'on abattait ainsi ces masses énormes, quand on ne pouvait plus les gouverner. Ceux des éléphants qui échappèrent à la mort coururent sans guide, écrasant tout ce qu'ils rencontraient, Africains et Romains : ils ressemblaient, dit Tite-Live, à des vaisseaux sans gouvernail qui flottent à l'aventure. Cependant Néron n'avait point encore pris part à l'action, parce que l'aile gauloise, opposée à la sienne, était couverte par une colline qui s'avançait dans la plaine. « Eh « quoi ! s'écria-t-il, ne serons-nous venus de si loin que « pour être spectateurs oisifs d'une bataille ? » Après d'inu-

tiles efforts pour franchir la colline, il détacha quelques cohortes, tourna la ligne, vint fondre sur le flanc droit de l'ennemi, l'attaqua sur les derrières. Ces mouvements, exécutés avec tant de vivacité que les Carthaginois et les Romains eux-mêmes s'en aperçurent à peine, fixèrent le destin de cette journée mémorable. Des Espagnols et des Liguriens massacrés de toutes parts en queue, en flanc et de front, le carnage s'étend aux Gaulois, vaincus d'avance par leurs fatigues de la nuit précédente, par le sommeil, la soif et la chaleur d'un soleil ardent. Asdrubal, après des prodiges de valeur et d'activité, poussa son cheval au milieu d'une cohorte romaine, et périt les armes à la main, comme il convenait au fils d'Amilcar, au frère d'Annibal, *patre Hamilcare et Hannibale fratre dignum*, dit Tite-Live. Cet historien porte à cinquante-six mille le nombre des ennemis de Rome exterminés aux bords du Métaure, et celui des prisonniers à cinq mille quatre cents. Polybe n'évalue la perte des Carthaginois qu'à dix mille hommes : peut-être n'y comprend-il pas les Gaulois. On prit de plus quatre éléphants; on recouvra quatre mille Romains qu'Asdrubal avait enlevés dans ses courses; on amassa un butin immense en or, en argent, en effets précieux. Polybe dit qu'on en réserva, pour le trésor public, une valeur de plus de trois cents talents. Les consuls et le préteur n'avaient perdu, selon certains récits, que deux mille guerriers tant légionnaires qu'alliés : d'autres disent huit mille. Il restait à poursuivre un corps de Cisalpins, échappé ou absent du carnage, fuyant sans chef et sans étendards; il eût suffi d'un escadron pour les anéantir : « Non, dit le consul Livius,

« laissons vivre quelques ennemis pour publier leur « défaite et notre gloire. »

Dans notre prochaine séance, je vous entretiendrai, Messieurs, des suites de cet événement, et j'achèverai l'histoire du consulat de Livius Salinator et de Claudius Néron jusqu'au 23 février 206.

CENT QUATORZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 207 ET 206 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, les consuls de l'an 208 étaient Marcellus et Crispinus. Trop longtemps retenus à Rome par des cérémonies puériles destinées à expier de prétendus prodiges, ils partirent pour leurs armées aussitôt après que le sénat eut prononcé sur les habitants de Tarente et sur l'ancien gouverneur de cette ville, Livius Macatus, des sentences assez peu sévères. Une grave imprudence commise par les deux collègues réunis causa leur perte : en visitant, avec un détachement de deux à trois cents hommes, une hauteur voisine de leur camp, ils tombèrent dans une embuscade qu'Annibal y avait dressée; Marcellus périt, et Crispinus, mortellement blessé, ne lui survécut pas longtemps. Les historiens nous ont exposé les détails et les suites de ce désastre. Ils nous ont raconté aussi comment les artifices du général carthaginois tournèrent contre lui-même à Salapie. Mais il força Cincius de lever le siége de Locres; et, malgré le succès d'une descente de Lévinus sur les côtes de l'Afrique, l'état des affaires de Rome était d'autant plus alarmant qu'Asdrubal s'avançait à travers les Gaules pour se rejoindre à son frère. Des comices présidés par un dictateur, Manlius Torquatus, élurent les consuls de l'an 207, Claudius Néron et Livius Salinator. Je vous ai indiqué les autres ma-

gistrats de cette même année, et la distribution des commandements militaires. Il m'a fallu encore vous entretenir de prodiges, de sacrifices, de pratiques superstitieuses. Enfin pourtant l'on procéda aux enrôlements, et les consuls partirent, Néron pour la Lucanie, Livius pour la Gaule Cisalpine. Entre les avantages obtenus par le premier, vous avez remarqué le bonheur qu'il eut d'intercepter des lettres adressées par Asdrubal à son frère Annibal. Néron conçut alors le dessein presque téméraire d'aller en secret et à grandes journées se joindre à son collègue. Nous avons terminé notre dernière séance par le récit des circonstances et du plein succès de cette entreprise. La mémorable bataille du Métaure a rétabli la gloire et la puissance des armes romaines : Asdrubal a succombé, et des milliers de Carthaginois ont péri avec lui. Vous savez, Messieurs, qu'Horace a célébré ce triomphe dans les dix dernières strophes de l'une de ses plus belles odes, celle qui commence par le vers

Qualem ministrum fulminis alitem..

Le nom de Néron, si déshonoré depuis, y reçoit des hommages immortels :

Quid debeas, o Roma, Neronibus,
Testis Metaurum flumen, et Asdrubal
Devictus...

Annibal y déplore ses malheurs :

C'en est donc fait! dans les murs de Carthage,
Non, je n'enverrai plus d'orgueilleux messagers :
Asdrubal! Asdrubal! la fortune volage
Fuit tes drapeaux et trahit ton courage!
Je reste sans espoir au milieu des dangers.

C'est la traduction de M. Halévy; elle représente sinon toutes les idées, au moins le mouvement du texte :

Carthagini jam non ego nuntios
Mittam superbos : occidit, occidit
Spes omnis, et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

Silius Italicus a consacré au même événement une partie du quinzième livre de son poëme; mais il n'y a jeté aucun grand trait de poésie, presque aucun vers remarquable par la pensée, le sentiment ou l'expression.

Néron, vainqueur, partit avant la fin de la nuit, emportant avec lui la tête d'Asdrubal; et, dès le sixième jour, il rentra dans son camp de Canusium. A Rome, on attendait impatiemment des nouvelles de l'armée : le sénat demeurait assemblé; les citoyens ne quittaient point la place publique; les femmes visitaient les temples, couraient d'un sanctuaire à l'autre, imploraient toutes les divinités. Le bruit se répandit enfin que deux cavaliers avaient annoncé dans le camp de Narnie la défaite des Carthaginois. On ne voulait pas y croire; on trouvait des arguments qui démontraient l'impossibilité d'un tel résultat. Un courrier se présenta, venant de Narnie, et porteur d'une lettre d'un officier nommé Lucius Manlius Acidinus. Les sénateurs ordonnèrent qu'on la leur apportât; le peuple demandait qu'elle fût lue en comices. Le courrier eut beaucoup de peine à percer la foule; mais enfin le sénat reçut le message, et, lorsqu'il en eut pris connaissance, le préteur en fit part au peuple. L'incrédulité commune restait inflexible; il fallait des témoignages plus directs pour la désarmer. On annonça l'approche d'un messa-

ger des consuls, ou, selon Tite-Live, de leurs trois envoyés, Lucius Véturius Philo, Publius Licinius Varus, et Quintus Cécilius Métellus. La multitude courut à leur rencontre jusqu'à l'endroit où a été construit depuis le pont Milvius, aujourd'hui Ponte Molle. Ceux qui apprirent les premiers que la bataille était gagnée, Asdrubal tué, les consuls sans blessures, s'empressèrent de rentrer dans la ville pour y répandre ces nouvelles de porte en porte. Les lettres des consuls, lues d'abord au sein du sénat, puis à l'assemblée des citoyens, excitèrent une allégresse générale, dont on ne savait plus modérer les transports. Les acclamations, les applaudissements redoublaient à chaque détail. En sortant du Forum, les uns coururent aux temples pour rendre aux dieux des actions de grâces, les autres à leurs maisons pour raconter à leurs femmes, à leurs enfants, de si glorieux succès. Les sénateurs décrétèrent et le préteur Hostilius indiqua trois jours de solennités religieuses. Au milieu d'un concours immense, les dames romaines, revêtues de leurs riches habits, et entourées de leurs jeunes familles, remerciaient les dieux d'un triomphe qui semblait avoir terminé la guerre. En effet, tous les biens, toutes les marchandises reprenaient déjà leurs anciennes valeurs; les contrats, les ventes, les achats, les payements, se faisaient comme en pleine paix; personne ne cachait plus son argent, et le commerce tendait à se rétablir. Vous remarquerez, Messieurs, cette vive sensibilité d'un peuple libre : il a une patrie, il vit et respire en elle; c'est lui-même que les prospérités publiques relèvent.

Néron, de retour à Canusium, commença par jeter la tête d'Asdrubal devant les retranchements ennemis :

il exposa des Africains chargés de chaînes, et en mit deux en liberté, en leur ordonnant d'instruire Annibal de ce qui s'était passé aux rives du Métaure. Accablé des coups qui frappaient son pays et sa famille, et désespérant cette fois de la fortune de Carthage, le général carthaginois décampa, rassembla ses forces, qui ne pouvaient plus se disperser sans péril, les concentra dans le Bruttium, où il donna rendez-vous aux Métapontins et à tous ses alliés lucaniens; *Metapontinos... et Lucanorum qui suæ ditionis erant, in Bruttium agrum traduxit.* C'est par ces paroles que Tite-Live termine son vingt-septième livre.

Le vingt-huitième s'ouvre par un tableau des nouveaux succès du jeune Scipion en Espagne. Après le départ d'Asdrubal, Carthage l'avait remplacé par Hannon, qui, arrivé d'Afrique à la tête d'une autre armée, levait encore des troupes dans la Celtibérie, mettait sur pied neuf mille hommes, et campait à peu de distance de ses collègues, Magon, autre frère d'Annibal, et Asdrubal, fils de Giscon. Ces trois généraux africains occupaient l'Espagne occidentale. Scipion, qui à l'orient tenait sous sa puissance toutes les côtes de la Méditerranée, détacha contre Hannon dix mille hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie, tous commandés par le propréteur Silanus. A travers des défilés qu'on aurait crus impraticables, Silanus, guidé par des transfuges celtibériens, arriva près de l'ennemi; et, apprenant qu'Hannon avait formé deux camps, l'un d'Africains, l'autre d'Espagnols, il résolut d'attaquer le second, où le service était fort négligé. Les manipules romains défilèrent sans bruit sur la gauche, et parvinrent, sans être aperçus, à deux milles d'Hannon.

Après s'être arrêtés dans un vallon couvert de bois et de montagnes, et s'y être rafraîchis durant quelques heures, ils s'avancèrent; et, à leur approche inattendue, les premiers postes ennemis poussèrent des cris d'effroi, qui retentirent dans le camp africain. Hannon et Magon accourent : ils mènent en hâte quelques bataillons au secours du camp de leurs alliés espagnols; ils y trouvent à peine quatre mille hommes armés de boucliers et deux cents cavaliers; le surplus est presque sans armes. Ils rangent leurs meilleures troupes en première ligne, et ne font des autres qu'un corps de réserve. Les Romains commencent l'attaque : ils lancent leurs larges javelots; les Celtibériens se courbent pour laisser passer le fer, se relèvent ensuite, et dardent leurs propres traits, que les Romains parent de leurs boucliers. L'action se passe dans une sorte de taillis récemment coupé : les souches et les buissons empêchent les manipules de se serrer autant qu'à l'ordinaire, mais laissent aussi moins de liberté aux évolutions des Celtibériens. Déjà la première ligne de ceux-ci est enfoncée et massacrée : la seconde, quoique des Carthaginois la renforcent, est entamée à son tour; Magon s'enfuit avec toute sa cavalerie et deux mille fantassins; Hannon, qui reste jusqu'à la fin du combat, n'en sort que prisonnier de guerre. Après dix jours de marche, Magon regagne l'armée qu'Asdrubal, fils de Giscon, commande près du détroit de Gadès. Scipion, pour mieux profiter de ces succès de Silanus, court vers le coin de terre où Asdrubal s'est confiné : il le suit aux bords de l'Océan, au fond de l'Espagne. Mais Asdrubal se retire dans la Bétique pour en contenir les peuples; il partage son armée, et la répartit dans les

villes. Le proconsul, qui ne voit plus d'ennemis en campagne, laisse à son frère Lucius dix mille hommes d'infanterie pour prendre des places et observer les mouvements des Carthaginois. L'une de ces places est nommée Aurinx ou Oringis par Tite-Live, Oningis par Pline, qui la place dans l'Andalousie, sur la rivière Singulis ou Xenil. Les manuscrits de Tite-Live portent : *In Melessum*, ou *Messessum*, ou *Messensium finibus sita est*. Peut-être doit-on lire *Massiensium*, et entendre le territoire de Massia, auquel attenait celui d'Ecija. Alors la situation d'Aurinx serait à chercher dans la partie occidentale de l'Andalousie, vers Coronil, Moron et le royaume de Séville. Aurinx se recommandait par ses richesses, par les mines d'argent que ses environs recélaient, et par leur fertilité en grains. Lucius campa près de cette ville, et, avant d'en faire la circonvallation, somma les habitants de se rendre. Sur leur refus, il traça ses lignes, et fit commencer les attaques par un tiers de ses troupes. Les assiégés se défendirent en faisant pleuvoir de leurs remparts les traits et les pierres. Dès qu'une échelle était dressée, ils la renversaient avec des fourches, ou la tiraient en haut par des crocs de fer nommés *loups* chez les anciens. Le lendemain, Lucius fit sortir les deux autres tiers de son armée : à l'aspect de ce grand nombre d'assaillants, les bourgeois renoncèrent à la défense de leurs murs ; la garnison, se croyant trahie, se rangea en bataille dans l'un des quartiers de la place ; une troupe d'habitants ouvrit une porte et s'évada. Ces fugitifs ne portaient que leurs boucliers, ils n'avaient point d'armes offensives. Les Romains n'en fondirent pas moins sur eux comme sur des ennemis ; ils en firent un carnage

horrible, qu'on a trop le droit de reprocher à Lucius. Ce capitaine entra dans la ville par la porte que les bourgeois avaient ouverte; et là, devenu plus humain, il ne mit à mort que ceux qui s'obstinèrent à garder leurs armes; il fit prisonniers tous les Carthaginois et trois cents Espagnols, en rendant aux autres leur liberté, leurs biens, leurs maisons non pillées, et leur ville. Publius Scipion applaudit à cet heureux coup d'essai de son frère Lucius, et le chargea de conduire à Rome Hannon et ce qu'on avait pris de noblesse carthaginoise. Ce surcroît de bonheur enchantait les Romains : ils voyaient le fils de Giscon resserré dans un coin de l'Espagne, comme Annibal à l'extrémité de l'Italie.

Lévinus, parti de Sicile avec un armement considérable, n'avait eu d'abord d'autre dessein que de descendre en Afrique entre Utique et Carthage, et d'en rapporter du butin. Il revenait à Lilybée, lorsque, arrêté par soixante-dix galères carthaginoises, il engagea un combat, où il en prit dix-sept et en submergea quatre. La campagne étant partout achevée, le consul Livius écrivit au sénat que son armée n'avait plus d'occupation; que le préteur Porcius suffisait avec ses deux légions pour contenir les Cisalpins. Les sénateurs, à qui ces lettres furent apportées par le lieutenant général Quintus Fabius, rappela au sein de Rome et Livius et Néron, en ordonnant néanmoins au second de laisser ses troupes dans sa province. Les deux collègues se concertèrent, par écrit, pour entrer ensemble dans Rome; le premier arrivé devait attendre l'autre. Contre toute apparence, ils avaient été constamment d'accord. Le peuple courut au-devant d'eux; le

sénat s'assembla pour les recevoir dans le temple de Bellone, hors des murs. Ils ne demandèrent le triomphe que pour rendre aux dieux des actions de grâces plus solennelles. Après trois jours de prières et de sacrifices, les pères conscrits décidèrent, dans leur sagesse, que Livius, dans le département et sous les auspices duquel s'était livrée la bataille du Métaure, triompherait sur un char attelé de quatre chevaux, et suivi de son armée; Néron, à cheval et sans escorte. Cette inégalité n'indisposa point Néron; les acclamations publiques l'en dédommagèrent bien assez. « Le voilà, « disait-on, le véritable héros, quoiqu'il ne soit qu'à « cheval! Il a traversé toute l'Italie, il a volé au se- « cours de son collègue, il a trompé Annibal et vaincu « Asdrubal. » Une telle ovation, depuis la porte de Rome jusqu'au Capitole, surpassait le plus magnifique triomphe. Livius distribua cinquante-six as à chacun de ses soldats; Néron promit d'en distribuer autant aux siens, lorsqu'il rentrerait dans son camp. Il fut le plus célébré dans les chansons militaires de cette fête, par cela même que c'était à lui qu'elles adressaient le plus de traits satiriques.

Il est particulièrement question de Claudius Néron dans le chapitre XVII du troisième livre des discours de Machiavel sur Tite-Live, chapitre intitulé *Che non si offensa uno, e poi quel medesimo si mandi in amministrazione e governo d'importanza*, « Qu'on ne « doit point, après avoir offensé un citoyen, lui confier « un commandement ou une commission d'une haute im- « portance. » Machiavel dit que Néron, faisant la guerre en Espagne contre Asdrubal, l'avait, en le serrant de près, réduit à la nécessité de combattre dans une posi-

tion défavorable, ou à périr faute de subsistances; mais que le général carthaginois, en amusant le Romain par des propositions d'accommodement, réussit à sortir de ce mauvais pas; ce qui attira sur Néron les reproches, les railleries, les injures des sénateurs et des citoyens. Depuis, ils le firent consul, et il prit le parti de quitter son camp pour aller rejoindre son collègue Livius, et livrer avec lui une bataille à Asdrubal. En apprenant cette marche, Rome laissa éclater son mécontentement; et ses alarmes ne se calmèrent que lorsqu'elle eut connaissance de la journée du Métaure. Interrogé dans la suite sur les motifs de la résolution qu'il avait prise, Néron déclara qu'elle lui était inspirée par le besoin de recouvrer sa renommée, ou, si son entreprise échouait, de se venger ainsi de ses concitoyens, qui l'avaient jadis accablé d'outrages. Il est, Messieurs, fort peu croyable que Néron ait jamais tenu un propos si insensé : les historiens en attribuent un semblable à son collègue Livius, qui probablement n'a jamais non plus proféré de telles paroles; je vous en ai déjà fait remarquer l'invraisemblance. L'observation de Machiavel repose donc sur des données plus que suspectes. Par l'impression, dit-il, que fit une telle injure sur un Romain, dans un temps où cette république n'était pas encore corrompue, on peut juger de l'effet qu'elle produirait sur les citoyens d'un État où les vertus seraient moins en honneur. Je crois bien, Messieurs, que la maxime de ne point employer ceux qu'on a blessés est d'ordinaire fort bonne à suivre; mais l'exemple de Claudius Néron est mal choisi pour l'établir; il la contredirait plutôt; il prouverait au moins qu'elle doit souffrir des exceptions; car, peut-

être, c'est précisément à cause de l'offense que Néron s'était attirée, et dont il voulait effacer la tache, qu'il a rendu à sa patrie un si éminent service.

On ne conçoit guère pourquoi, les deux consuls étant à Rome, le sénat imagina de faire présider les comices d'élection par un dictateur. Néron conféra ce titre à son collègue Livius, qui choisit pour maître de la cavalerie Quintus Cécilius Métellus. Ce choix fixa les regards et les suffrages des centuries, qui décernèrent les faisceaux à ce Métellus et à Véturius Philo. On élut préteurs Marcus Cécilius Métellus, frère du nouveau consul; Mamilius Turinus, alors édile plébéien; Servilius et Tibérius Claudius Asellus. Le sort assigna au premier de ces quatre magistrats la préture urbaine, à laquelle un décret du sénat adjoignit pour cette fois celle des étrangers; au second, la Gaule Cisalpine et l'armée que Porcius venait d'y commander; au troisième, la Sicile et la flotte de Lévinus; au quatrième, la Sardaigne et une légion récemment levée. Lévinus revint à Rome, et Hostilius ramena en Italie les troupes qui avaient servi sous ses ordres en Sardaigne. On maintint les Scipions et Silanus en Espagne, Sulpicius Galba près de la Macédoine et de la Grèce. Livius prit en Étrurie la place de Térentius Varron; et Néron demeura sans emploi, apparemment parce que son entreprise, d'ailleurs si glorieuse et si heureuse, avait été irrégulière. Tite-Live nomme Quintus Claudius Flamininus, comme chargé du commandement à Tarente et chez les Salentins : il y a là sans doute quelque méprise, c'est Titus Quintius Flamininus qu'il faut dire pour accorder Tite-Live avec lui-même et avec Plutarque. Hostilius alla contenir les Campaniens dans le devoir, et

Livius, après sa dictature, remplit une mission pareille en Étrurie, où il restait, disait-on, sinon des ennemis à combattre, du moins des rebelles et des traîtres à punir : ils avaient fourni des vivres à l'étranger et tramé des complots en sa faveur. Pendant que Livius les recherchait, Rome continuait de se réjouir de sa victoire sur Asdrubal. Les édiles curules, Cnéius Servilius Cépion et Servius Cornélius Lentulus, célébrèrent et recommencèrent trois fois des jeux publics avec une grande pompe. Les édiles plébéiens, Mamilius Turinus et Pomponius Matho, en donnèrent aussi de très-solennels.

Les consuls, Métellus et Philo, entrèrent en charge le 15 mars de l'an de Rome 548, 23 février julien 206, et commencèrent par payer à la superstition publique le tribut ordinaire. Encore des prodiges : à Satricum, deux serpents se glissent dans le temple de Jupiter, et la foudre frappe le temple de Matuta; même accident à Terracine, sur les quatre temples de Jupiter, de Cérès, de Salus et de Quirinus. Autour d'Antium, des moissonneurs aperçoivent des épis ensanglantés. Près de Céré, on voit naître un porc à deux têtes et un agneau hermaphrodite. Deux soleils luisent sur les environs d'Albe; une lumière subite éclaire au milieu d'une nuit l'horizon de Frégelles. Ailleurs, un bœuf a parlé; l'autel de Neptune, au cirque Flaminien, a sué. Enfin une vestale laisse éteindre le feu sacré, et le grand pontife l'en punit. De nombreuses victimes rachètent les malheurs annoncés par tant de présages funestes. Lorsqu'on en vint aux affaires sérieuses, le sénat chargea les consuls de veiller au rétablissement de l'agriculture dans les cantons voisins de Rome. Les campa-

gnards s'étaient réfugiés dans la ville; les granges avaient été brûlées ou détruites, les esclaves ruraux pris à la guerre ou entraînés à déserter, les bestiaux enlevés par l'ennemi. Le préteur Mamilius prit l'intendance des laboureurs et des colonies, quand les consuls, au retour du printemps, partirent pour se mettre à la tête, Metellus de l'armée de Néron, Philo de celle de Quintus Claudius vers Tarente. Ils se réunirent dans les champs de Consentia, où Annibal, tout affaibli qu'il était, remporta encore sur eux quelques avantages. Des légionnaires envoyés au pillage s'enfuirent en tumulte devant un corps de Bruttiens et de Numides. Les Romains n'osaient pas forcer le camp d'Annibal, tant ils lui croyaient de ressources dans la seule force de son génie! Tite-Live se laisse ici entraîner à rendre de grands hommages à ce général, à son ascendant sur ses troupes, à sa constance dans l'adversité, à la souplesse ou l'habileté avec laquelle il changeait d'attitude et de mouvements, selon le besoin des circonstances. Je crois, Messieurs, qu'en tous temps et en tous lieux on a fort exagéré les talents des conquérants fameux; qu'on leur a tenu compte des faveurs les plus gratuites de la fortune, et des limites qu'elle imposait elle-même et sans eux à ses rigueurs. Quoi qu'il en soit, Annibal imite maintenant les lenteurs de Fabius : il se tient sur la défensive.

Publius Scipion redoublait d'activité au sein de l'Espagne, devenue le principal théâtre de la guerre. Magon, second frère d'Annibal, avait hiverné dans les lieux qui conservaient le plus d'affection pour Carthage. L'Asdrubal fils de Giscon promettait aux Espagnols des renforts qu'il allait recevoir de l'Afrique : en attendant, il avait cinquante mille fantassins, se-

lon Tite-Live; soixante-dix mille, selon Polybe; quatre mille cinq cents cavaliers, au dire de l'historien latin; quatre mille seulement, au rapport de l'historien grec, et trente-deux éléphants. Appien compte trente-six de ces animaux, et réduit la cavalerie à quinze cents hommes. Toujours, vous le voyez, toujours des variantes dans les chiffres. Le chef de ces troupes vint camper à Silpia ou à Élinge, nom qu'on ne peut plus attacher à aucun point géographique. On conjecture, sans trop de fondement, qu'il s'agit d'une place qui confinerait à l'Estramadure, non loin de Cordoue. Des cavaliers numides survinrent, conduits par Masinissa, avec qui Magon et Asdrubal entreprirent le siége d'une ville que l'histoire ne nomme pas. Publius Scipion, informé à Tarragone de ces mouvements et de ce grand nombre des troupes ennemies, sentit le besoin de renforcer les siennes : il députa Silanus à un prince allié, Colichas ou Colcas, qui régnait on ne sait sur quel pays, mais qui tenait vingt-huit villes sous sa domination; celui-ci fournit trois mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Scipion les reçoit, part de Tarragone, obtient sur sa route d'autres secours, et ne rassemble pourtant que quarante-cinq mille hommes, tant fantassins que cavaliers. Au bruit de sa marche, les Carthaginois levèrent le siége qu'ils avaient commencé, et vinrent camper près de la ville de Bécula, sur les confins de la Bétique. Scipion s'avance, passe Castulon, traverse la province des Orétans, paraît en présence de l'ennemi, et se dispose à camper dans une plaine terminée par une colline, derrière laquelle il laisse la plus grande partie de sa cavalerie. Persuadés qu'il n'en a point d'autre que celle qu'il montre dans la plaine,

les généraux africains envoient la leur pour troubler ses préparatifs de campement. Mais à l'instant le corps des cavaliers romains s'élance du lieu où il est embusqué, et son apparition soudaine fait reculer les agresseurs, attaqués en même temps et poursuivis par les manipules et par les pionniers. Les Carthaginois admiraient, non sans effroi, l'adresse des guerriers de Rome à sauter de cheval, à y remonter, à se transformer si prestement de cavaliers en fantassins, de fantassins en cavaliers. Voilà donc les escadrons ennemis qui se désunissent, qui fuient à droite, à gauche, ou vers leur camp. Scipion fortifie le sien, et en élève les remparts. Un premier combat, d'un si bon augure, ranime le courage de ses troupes, sans amortir pourtant l'ardeur des Africains. Quelques jours se passent en escarmouches; de part et d'autre on sort des tentes, et l'on se range en bataille, mais à peu de distance des retranchements. Asdrubal paraissait le premier dans la plaine; Scipion en sortait le dernier, après avoir chaque fois bien observé la disposition des lignes ennemies. Elles étaient toujours rangées dans le même ordre, les Carthaginois au centre, les Espagnols aux deux ailes, les éléphants en avant. Publius affectait de placer de même aux deux ailes les Espagnols, et au milieu ses légions, trompant ainsi Asdrubal et les Romains eux-mêmes, et leur laissant croire qu'il engagerait dans cet ordre-là l'action générale. Il ne la fit pas longtemps attendre; car il n'eût pas tardé à manquer de vivres, dans un pays éloigné des provinces les plus dévouées au parti de Rome. Avant le lever du soleil, il ordonne des sacrifices, et, s'élançant du pied des autels, il s'écrie, avec l'air et l'accent de l'enthousiasme : « Je vais obéir aux ordres du ciel;

« c'est mon devoir; et, si jusqu'à ce jour la victoire « m'a été fidèle, c'est parce que je l'ai été moi-même « à l'inspiration. » A ces mots, on se persuade que les dieux viennent de lui révéler le succès de la bataille qui va se livrer. Pour fortifier une prévention si favorable, il se fait apporter par les aruspices les entrailles des victimes, et y découvre tous les présages qui lui conviennent. Des oiseaux, en cet instant, traversent les airs. « Voyez-vous; dit-il, ces messagers ailés que le « ciel me députe pour m'assurer de sa protection? » Il dit; et, comme pour se délivrer de la divinité qui l'agite, *magnum si pectore possit excussisse deum*, il pousse des cris aigus, tourne sur un pied, les yeux fixés au firmament, et imite, par les mouvements de tous ses membres, les contorsions des prophétesses. Ses soldats se mettent à tournoyer et à se débattre comme lui; on dirait qu'il est le chef d'une armée de convulsionnaires. Sûrs de marcher à la victoire, ils sont impatients de fondre sur la proie que les dieux leur ont livrée; et le proconsul se complaît à redoubler leur ardeur, en feignant de la modérer. On a, Messieurs, beaucoup loué ces artifices : « Voilà, dit-on, la « haute politique et la stratégie transcendentale. » Je ne reviens pas sur une question que nous avons déjà plus d'une fois soulevée : celle de savoir si l'erreur, la superstition, la crédulité grossière peuvent jamais être utiles, et si les succès éphémères que le mensonge obtient par hasard compensent les fléaux profonds dont il accable le genre humain. Quoi qu'il en soit, Publius, après avoir exalté l'imagination de ses guerriers, crut à propos de leur faire prendre une plus forte et plus solide nourriture, de peur que la faim, la lassitude et l'extase

même n'affaiblissent la vigueur de leurs corps et de leurs âmes.

Ce jour-là, il se montra le premier dans la plaine, et envoya des cavaliers, des troupes légères insulter l'ennemi, encore enfermé dans les retranchements. Asdrubal crut son honneur intéressé à ne pas se faire attendre; et, sans laisser à son armée le temps du plus léger repas, il la rangea en bataille. Scipion avait déjà rangé la sienne, mais dans un ordre nouveau : les Espagnols au centre; les légions divisées en deux corps, l'un à l'aile gauche, sous la conduite de Silanus et de Marcius, l'autre à l'aile droite, commandé par le proconsul lui-même. A mesure que ses troupes légères et ses cavaliers revenaient de l'escarmouche à laquelle il les avait employés, il les faisait rentrer dans les lignes par les intervalles qui séparaient les manipules, en leur prescrivant de se porter ensuite à la pointe de l'une et de l'autre aile. Quand il n'y eut plus qu'un stade de distance entre les deux armées, il ordonna d'abord à la milice légère et à la cavalerie de l'aile gauche de s'étendre pour attaquer en flanc les Carthaginois; aux manipules de l'aile droite, d'envelopper aussi l'ennemi; à la pointe droite, de remplir les vides que les manipules auraient laissés. Par un second ordre, les légionnaires des deux ailes furent avertis de s'avancer à grands pas, et au contraire les Espagnols du centre de ne marcher qu'à pas lents. Le général voulut de plus que la première ligne de son corps de bataille ne fût pas droite, mais formât des angles saillants et admît des coupures. En résultat, l'armée romaine offrait la figure d'une double équerre; de telle sorte que les deux ailes composées de légionnaires eussent à combattre les Espagnols des

deux ailes ennemies, et que les Africains formant le centre d'Asdrubal demeurassent dans l'inaction, parce que la crainte d'être enveloppés et serrés en flanc par les deux ailes du proconsul les empêcherait de s'avancer jusqu'aux Espagnols du parti romain. Une dernière précaution de Publius fut de retarder l'engagement au delà de deux heures après midi : il savait qu'Asdrubal n'avait fait prendre aucune nourriture à ses soldats, et il lui convenait de les tenir à jeun le plus longtemps possible. Enfin l'action commença par les mouvements des extrémités de l'une et de l'autre aile des Romains, et par le désordre des éléphants placés à l'avant-garde carthaginoise. Les légionnaires fondirent l'épée à la main sur les Espagnols des deux ailes d'Asdrubal, et en firent un carnage horrible; puis s'élancèrent sur le centre africain, et y trouvèrent une résistance longtemps invincible. Déjà ce rude combat éclaircissait les rangs des Romains, inférieurs en nombre. On dit que Scipion sauta de cheval, saisit un bouclier, et, armé d'un glaive, se porta au milieu d'un bataillon ennemi, en s'écriant : « Romains, suivez et « sauvez votre général! » qu'enflammés par ces paroles, les légionnaires poussèrent un grand cri, pénétrèrent dans les rangs où leur proconsul s'était enfoncé, et massacrèrent des milliers de Carthaginois, épuisés de fatigues et d'abstinence à la fin d'une si laborieuse journée; que ceux de ces Africains qui échappaient au carnage retrouvaient à peine la force de regagner leur camp; qu'ils n'auraient pu y rentrer ni surtout le défendre sans un violent orage, qui empêcha les vainqueurs de les poursuivre. Scipion rentra donc dans ses retranchements. S'était-il en effet élancé le premier au fort de

la mêlée, en simple soldat ? Appien seul l'affirme ; le silence de Tite-Live, de Polybe, de tous les autres historiens, permet d'en douter.

Asdrubal prévoyait que, dès le matin du jour suivant, les Romains voudraient achever leur victoire : « Ils viendront, disait-il, escalader le camp ; la superstition seule « a pu les en détourner pendant un orage qui leur semblait un avertissement du ciel. » Le général africain employa donc la nuit à se prémunir contre une attaque. Des vallons voisins on apporta des pierres, qui servirent à élargir et à fortifier les remparts. Mais ces nouveaux ouvrages ne rassuraient point une armée vaincue. Les désertions commencèrent et se multiplièrent dès cette nuit même. Ce qui restait d'Espagnols s'évadait par troupes ; Attane, roitelet turdétan, donnait l'exemple de la défection, et débauchait un grand nombre de ses compatriotes. Asdrubal, déconcerté par ces trahisons, et apprenant d'ailleurs que les villes voisines de Bécula se donnaient déjà aux Romains, résolut de quitter avant le jour un poste qu'il ne jugeait plus tenable. Scipion s'y présenta dès l'aurore, et n'y trouva personne : sa cavalerie, mise aussitôt par lui à la poursuite des fuyards, n'eût pas manqué de les atteindre, si, sur la foi de ses guides, elle n'eût pris un chemin qui devait être plus court. Elle arriva aux bords du Bétis, pour en disputer le passage aux Carthaginois ; mais Asdrubal ne se hasarda point à traverser un fleuve en présence d'un ennemi formidable ; il se dirigea vers l'Océan, et s'éloigna ainsi des légions romaines. Cependant les cavaliers et la milice légère du proconsul poursuivaient toujours les Africains, les attaquaient tantôt en queue, tantôt en flanc, les fatiguaient, et re-

tardaient leur marche; en sorte que Scipion eut le temps d'arriver avec le gros de ses troupes. Le combat ou plutôt la boucherie laissa presque sans ressources les trois généraux de Carthage, Asdrubal, Magon et Masinissa; il ne leur restait que six mille hommes, la plupart désarmés. Ils gagnèrent précipitamment le sommet d'un mont, et s'y fortifièrent sans peine : l'embarras était d'y subsister. Asdrubal s'embarqua sur des vaisseaux prêts à partir d'un port voisin, et, se transportant à Gadès, renvoya de là ses navires à Magon, qui s'évada non moins lâchement. Masinissa seul s'arma de constance, demeura sur la montagne, et y défendit le mieux qu'il put les misérables débris des forces carthaginoises. Peut-être commença-t-il alors à se dégoûter de ses alliés, qui l'abandonnaient sur un rocher, en proie à la disette et aux vainqueurs.

Scipion, lorsqu'il sut l'évasion nocturne de Magon et d'Asdrubal, reconnut qu'il suffisait que Silanus, à la tête d'un détachement, continuât d'investir la montagne, et repartit lui-même pour Tarragone. Tandis qu'il recueillait sur son passage les plus doux témoignages de l'affection des peuples, Silanus eut un entretien secret avec Masinissa. On ne connaît pas d'une manière assez précise les conditions de l'engagement contracté par ce prince numide avec les Romains; mais, depuis, il s'y montra constamment fidèle. Les troupes qu'il commandait sur ce mont obtinrent la liberté de se disperser, et de se répandre en divers cantons de l'Espagne; pour lui, il regagna l'Afrique, et s'occupa d'arrangements convenables au nouveau parti qu'il avait résolu d'embrasser. De son côté, Publius Scipion envoya son frère Lucius à Rome, pour annon-

cer que la guerre d'Espagne et la conquête de cette péninsule étaient achevées. Quelques esprits conçurent dès lors l'idée d'employer un si habile et si heureux conquérant à une descente en Afrique; et ce projet lui sourit si fort à lui-même, qu'il entama des négociations auprès des rois voisins de Carthage. Syphax régnait sur les Massésyliens, qui n'étaient séparés de l'Espagne que par un court trajet de mer. Leurs côtes, bornées d'un côté par la Numidie proprement dite, de l'autre par la Mauritanie Tingitane, regardaient Carthage la Neuve. Scipion dépêche à Syphax l'agent le plus sûr qui puisse être chargé de cette mission délicate : c'est Lélius, l'intime ami du proconsul. Lélius se fait écouter, il persuade; et, si rien ne se conclut encore, Syphax comprend du moins que les affaires d'Annibal sont presque désespérées en Italie, et celles du fils de Giscon ruinées en Espagne; il se déclare disposé à traiter directement avec le proconsul, et à le recevoir honorablement dans son royaume. Carthage, informée de cette négociation, se hâte à son tour d'envoyer des ambassadeurs à ce roi numide; et, pendant qu'ils séjournent à sa cour, Scipion prend la résolution de s'y rendre en personne. C'est courir les risques de la traversée; c'est mettre sa vie et sa liberté à la merci d'un prince barbare. Il n'importe, Scipion a bravé bien d'autres périls; il laisse à Tarragone Marcius, chargé de veiller sur les provinces en deçà de l'Èbre; il établit Silanus à Carthage la Neuve, et s'embarque au port de cette ville avec Lélius sur deux quinquérèmes équipées pour voguer et à la rame et à la voile. Déjà les vents et les rameurs l'ont conduit à la vue des côtes africaines, quand ses deux vaisseaux sont aper-

çus d'Asdrubal, qui de Gadès vient de gagner la capitale de Syphax, et d'y mettre sept trirèmes à l'ancre dans le port. Les Carthaginois se préparent au combat, rangent leurs rameurs, rassemblent leurs milices, lèvent les ancres. Durant ces mouvements tumultueux, les deux galères de Scipion règlent les leurs, et sont poussées par un vent favorable dans le port, où la protection du roi les garantit de toute attaque. Publius Scipion et le fils de Giscon débarquent presque en même temps, et sont conduits ensemble au palais de Syphax.

Un jeu de la fortune réunissait ainsi à la cour de ce petit roi deux généraux qui représentaient deux républiques rivales et puissantes, briguant l'une et l'autre son alliance. Il joua d'abord auprès d'eux le rôle de médiateur, leur offrit à tous deux une honorable hospitalité, les logea sous le même toit, en des appartements voisins, leur proposa enfin une conférence qui tendrait à les réconcilier, et à pacifier les deux peuples. Scipion s'en excusa, disant que, d'une part, il n'avait jamais eu d'inimitié personnelle contre Asdrubal, et, de l'autre, qu'il n'était point chargé de traiter avec Carthage. Mais il ne refusa point de prendre place à la table de Syphax, à côté du fils de Giscon et sur le même lit. Dans ce festin, l'esprit, les grâces, l'urbanité de Scipion, rendirent sa supériorité si sensible, qu'on prétend qu'Asdrubal même la reconnut, et s'écria : « Quel homme que ce Romain! Invincible à ta-« ble comme à la tête de l'armée, qu'on l'ait à *côté de* « soi ou vis-à-vis, il faut toujours lui céder. » Le Carthaginois eut assez de pénétration pour prévoir que Scipion, par son affabilité, sa modération, son adresse,

allait attacher les Numides au parti de Rome. Syphax, en effet, traita secrètement avec le proconsul, et lui prodigua des hommages publics. Pour le préserver du péril d'être attaqué sur mer par les sept trirèmes carthaginoises, il amusa et retint Asdrubal en Afrique jusqu'au débarquement de Scipion en Espagne. Les deux quinquérèmes n'eurent à résister qu'à une tempête de quelques heures, et rentrèrent sans dommage au port de Carthage la Neuve.

Publius retrouvait l'Espagne aussi tranquille, aussi soumise qu'il l'avait laissée. Il ne restait qu'à punir deux villes rebelles, Illiturgis, qui, après la mort des deux premiers Scipions, avait massacré ou livré les Romains réfugiés dans ses murs; Castulon, qui s'était donnée aux ennemis. Deux corps d'armée marchèrent contre ces deux places : Marcius assiégea Castulon; le proconsul, en cinq jours, arriva sous Illiturgis, et, après avoir harangué ses soldats, les divisa en deux troupes l'une sous ses propres ordres, l'autre sous la conduite de Lélius. Les habitants se défendirent en désespérés : tous coururent aux remparts; leurs femmes leur apportaient des pierres, et leurs enfants des traits. Plusieurs jours de suite, les Romains tentèrent vainement l'escalade; et Scipion s'indignait de se voir arrêté par une seule ville dans le cours de ses triomphes. Il prend une échelle, la dresse contre le mur, et monte à l'assaut; mais il est atteint d'un trait entre la tête et l'épaule, et il le faut remporter dans sa tente. Lélius continue l'assaut; ses discours animent toutes les cohortes; bientôt les remparts sont envahis, et la citadelle va céder aux efforts opiniâtres des assiégeants. Elle semblait inabordable, et l'on avait cru qu'une fai-

ble garnison suffirait pour la défendre. Située sur une roche escarpée et taillée à pic, elle dépassait la hauteur de toutes les échelles, et défiait tous les genres d'escalade. Des déserteurs africains, passés de l'armée d'Asdrubal dans celle des Romains, attachèrent au rocher de gros clous et des crampons de fer. A l'aide de ces instruments, les premiers montés donnaient les mains aux autres, les derniers poussaient et soutenaient leurs camarades : à force d'agilité, ils grimpèrent jusqu'au sommet de la forteresse. Ni là, ni dans la ville, il n'y eut aucun pillage : tout fut mis à feu et à sang. Le fer moissonna la population entière, hommes, femmes et enfants; le feu dévora les maisons; et il ne resta que des ruines de cette grande cité.

Castulon ne subit point un sort aussi rigoureux : les habitants se divisèrent; et, quoiqu'ils fussent défendus par une garnison carthaginoise que commandait Himilcon, leur chef et particulièrement Cerdubelle les disposèrent à se rendre. Himilcon lui-même capitula secrètement avec les Romains, et obtint d'eux pour les bourgeois, qui n'en étaient pas prévenus, un traitement moins sévère. Marcius et quelques autres lieutenants parcoururent des provinces pour achever de les soumettre. L'armée de Marcius passa le Bétis, prit possession de deux cités opulentes qui ne sont point nommées, et delà se présenta devant Astapa, aujourd'hui Estepa, sur les confins du royaume de Grenade et de l'Andalousie. C'était une ville dévouée à Carthage, et à laquelle Rome avait à reprocher des brigandages, des piéges dressés aux marchands et aux pourvoyeurs. Du reste, elle manquait de fortifications, soit naturelles, soit artificielles : les habitants, désespérés, apportèrent

leurs meubles sur la place publique, en firent un monceau sur lequel ils placèrent leurs enfants et leurs femmes, et qu'ils environnèrent de matières combustibles. En confiant ce dépôt à cinquante d'entre eux, ils leur dirent: « Nous allons vaincre les Romains, ou périr. Si nous sommes vaincus, promettez-nous que « le fer et le feu préserveront nos familles de l'infamie « et de la captivité. » Les cinquante prêtèrent ce terrible serment. Ces mesures prises, les Astapans ouvrent leurs portes, et vont livrer un combat; les Romains ne s'attendaient pas à cette sortie. Marcius détache des cavaliers et des troupes légères, qui ne tiennent pas devant des forcenés prêts à mourir. Des manipules s'avancent, et trouvent encore une résistance opiniâtre, jusqu'à ce qu'enfin la force et l'art triomphent de la fureur. Il se fait un affreux carnage de ces malheureux Astapans, qui sont exterminés sans qu'il en échappe un seul. Lorsqu'ils ont tous péri, leurs enfants et leurs femmes se laissent égorger et consumer par les flammes, où se précipitent, après tant de victimes, les cinquante exécuteurs qui les ont immolées. Les plus avides soldats romains qui cherchèrent l'or et l'argent déposés sous l'amas des meubles incendiés, furent dévorés ou atteints par le feu. Mais, après ce tragique événement et la soumission plus paisible de quelques autres places, Rome se vit en possession de toute l'Espagne: il ne restait à Carthage que Gadès, où séjournait encore, avec Magon, Masinissa, déjà Romain au fond du cœur.

Scipion, de retour à Carthage la Neuve, voulut y honorer les mânes de son père et de son oncle, les précurseurs de ses conquêtes et de sa gloire. Il avait fait vœu de célébrer, en mémoire de leurs exploits im-

mortels, un combat de gladiateurs; et, au lieu d'esclaves ou de mercenaires, il se présenta des braves pour donner ce spectacle à l'armée victorieuse. Les roitelets du voisinage y envoyèrent quelques-uns de leurs sujets, afin d'exposer aux regards la vigueur et l'adresse des Espagnols. Il se rencontra, dit-on, des hommes qui saisirent cette occasion de terminer par des duels publics leurs querelles ou inimitiés personnelles. On cite deux cousins germains qui se disputaient la principauté de la ville de Lacibis ou Ibis, vers le lieu où est à présent Torre de la Cevada, en Andalousie. Ces deux rivaux s'appelaient Corbis et Orsua. Le père de ce dernier n'avait régné qu'après la mort de son frère aîné, père de Corbis, qui en conséquence prétendait rentrer dans ses droits, rouverts par le décès de son oncle. Le proconsul s'efforça vainement de les concilier; il aurait eu pourtant le pouvoir de juger une si petite cause. Ils s'obstinèrent à vouloir que le dieu Mars la décidât; et Corbis, plus âgé, plus expert, mit son jeune et fougueux rival hors de combat.

Cependant, si nous en croyons Appien, Magon osait encore se mettre en campagne à la tête d'un petit corps de mercenaires celtibériens. Poursuivi par Marcius, il en perdit quinze cents, vit le reste se dissiper, et chercha son salut dans la fuite. Un Hannon, qui n'est point à confondre avec les généraux du même nom dont nous avons parlé, se retrancha sur une hauteur, y fut investi de toutes parts; et ses troupes, pressées par la famine, demandèrent à capituler. Elles envoyèrent des députés à Marcius, qui, avant de rien accorder, exigea qu'on lui livrât Hannon et tous les transfuges, et qu'on remît en liberté les prisonniers de

guerre. Aussitôt les soldats espagnols se saisirent des transfuges et d'Hannon, et les abandonnèrent à la discrétion des Romains. Marcius demanda ensuite, comme rançon, des sommes payables à l'instant même, et ne les voulut pourtant recevoir qu'après que les bataillons de Hannon seraient descendus de la colline dans la plaine. « Cette élévation, leur disait-il, ne con« vient point à des suppliants; » paroles dures et trop peu dignes d'un vainqueur; peut-être sont-elles controuvées. On dit néanmoins qu'il y ajouta des reproches fort sévères : « Vous avez mérité la mort, en sui« vant les étendards de Carthage contre les intérêts « de l'Espagne votre patrie. L'Espagne s'est soumise « aux Romains, vos maîtres légitimes. Il me plaît tou« tefois de vous faire grâce; allez où bon vous semblera, « mais après avoir déposé vos armes : la liberté ne « vous est accordée qu'à ce prix. » Ces fiers Ibériens s'indignèrent de ce langage; et, préférant la mort à tant d'ignominie, ils se jetèrent les armes à la main à travers les troupes romaines, et vendirent chèrement leur vie. La plupart furent taillés en pièces; les autres gagnèrent Gadès, où Magon, dépourvu d'hommes et de vivres, ne pouvait plus se soutenir. Pendant ces expéditions de Marcius, Scipion assiégeait Castace, ville tout à fait inconnue aux géographes. Les bourgeois n'aspiraient qu'à se rendre; et le proconsul, informé de ces dispositions, suspendait les hostilités. La garnison s'obstinant à soutenir le siége, les habitants se précipitèrent sur elle, la massacrèrent sans pitié, et ouvrirent leurs portes à Scipion, qui, par reconnaissance, confia le commandement de la place au plus distingué d'entre eux. Après quoi Silanus et Marcius

se répandirent le long des côtes, et achevèrent de ravager les territoires des peuplades qui tenaient encore pour Carthage. Vous remarquez sans doute, Messieurs, que les détails que je viens d'emprunter d'Appien s'accordent mal avec les récits que j'ai extraits auparavant de Polybe et de Tite-Live. Il est beaucoup plus sûr de s'en tenir aux récits de ces deux historiens; mais je n'ai pas dû omettre des variantes si graves.

En reprenant le cours des narrations de Tite-Live, nous lisons que Marcius, par le seul effroi que ses armes inspiraient, soumit les autres peuples de la contrée, et ramena son armée à Carthagène, où Scipion l'attendait; qu'en ces mêmes jours des transfuges arrivèrent de Gadès, qui promirent d'en livrer la garnison africaine avec le commandant et la flotte; que Magon s'était retiré dans cette place, et qu'au moyen de vaisseaux rassemblés sur l'Océan, il avait tiré des renforts tant des côtes d'Afrique que de certains cantons d'Espagne; que Scipion, après avoir traité avec les transfuges de Gadès, confia des cohortes légères à Marcius, sept trirèmes et une quinquérème à Lélius, en chargeant ces deux officiers de concerter leurs opérations sur terre et sur mer. Magon commandait en personne ses nouvelles levées, campées, au nombre de quatre mille hommes, hors des murs de Gadès. Marcius attaqua ce camp, en chassa les ennemis, les poursuivit à la tête de sa cavalerie, et força Magon de rentrer dans la place. La flotte de Lélius était à Cartéia, qu'Appien nomme Carpessus. Moralès fait correspondre cette ville à Algésiras; quelques autres, à Tarifa; d'autres encore, à Conil, à un lieu voisin de Carthagène; et il est vrai que Polybe et Tite-Live parlent ailleurs d'une Cartéia,

capitale des Olcades, aux environs de Carthage la Neuve. Mais il s'agit ici d'un port situé sur l'Océan, et très-rapproché des colonnes d'Hercule; car Tite-Live s'en exprime en ces termes : *Lælius interim, freto in Oceanum evectus, ad Carteiam classe accessit : urbs ea in ora Oceani sita est, ubi primum e faucibus angustis panditur mare.* Il y a donc lieu de placer Cartéia à l'entrée du détroit, près du mont Calpé, que les Maures ont appelé Gebel Tarick, nom qui s'est transformé en Gibraltar. Ce lieu est nommé Tartessus par plusieurs anciens géographes, Pomponius Méla, Pline, Ptolémée, le rédacteur de l'*Itinéraire* d'Antonin, et Étienne de Byzance. Une tout autre ville de Tartessus existait entre les deux embouchures du Bétis ou Guadalquivir. Ce qui semble incontestable, c'est que la flotte de Lélius abordait à peu de distance de Gadès.

Dans l'intérieur de cette dernière place, on découvrit le complot tramé pour la livrer aux Romains. Magon arrêta les conjurés, et les envoya en Afrique sur une quinquérème, que suivaient huit trirèmes commandées par Adherbal. Lélius fondit sur ces huit galères; la quinquérème s'était avancée dans le détroit, et la marée devait l'empêcher de revirer et de venir au secours des huit autres vaisseaux. Adherbal suivrait-il la quinquérème, ou tournerait-il ses proues contre l'ennemi? Tandis qu'il hésitait sur le parti à prendre, les Romains le pressaient déjà de toutes parts. Une action s'engagea dans le détroit, où la violence des flots laissait peu de pouvoir à l'art du pilote, à l'habileté des manœuvres, et poussait les navires, amis ou ennemis, l'un contre l'autre, malgré les efforts des rameurs pour éviter les chocs. Un vaisseau mis en fuite revenait, ramené par

la vague, sur le vainqueur ; et celui-ci, en rencontrant un courant opposé, semblait fuir à son tour. Une galère qui se disposait à heurter de sa proue son adversaire tournait tout à coup sur elle-même, prêtait le flanc, et recevait le coup qu'elle allait porter. Toutefois la quinquérème de Lélius, plus leste apparemment, ou plus pesante, ou mieux défendue par le grand nombre de ses bancs de rames contre la violence des flots, parvint à couler bas deux trirèmes carthaginoises, en brisa une troisième en la chargeant par le travers, et aurait pu maltraiter les cinq autres, si Adherbal n'eût pris le parti de les diriger vers l'Afrique. Lélius reprit la route de Cartéia, où il apprit ce qui s'était passé dans les murs de Gadès, la découverte de la conspiration, et le départ des conjurés pour Carthage, où ils allaient être jugés. Il communiqua ces fâcheuses nouvelles à Marcius. Ils reconnurent l'un et l'autre qu'il fallait renoncer à leur entreprise, et rejoignirent le général en chef à Carthagène. Leur retraite rendit à Magon quelque repos et même l'espoir de recouvrer l'Espagne, surtout lorsqu'il sut que les Ilergètes s'étaient révoltés contre les Romains. Il en écrivit au sénat carthaginois, en exagérant ces prétendus avantages, et en demandant des secours qui assureraient la victoire. Toujours la ville de Gadès restait-elle sous la domination africaine.

Scipion tomba malade : on exagéra le danger de son état ; on le déclara mourant ; on annonça sa mort. Il n'en fallut pas plus pour disposer les Espagnols à la défection, les soldats romains à la révolte. Les rois Indibilis et Mandonius ne s'étaient alliés ou soumis à Rome que dans l'espoir qu'elle les laisserait maîtres de

toute l'Espagne, lorsqu'elle en aurait chassé les Carthaginois. Dès qu'ils crurent que le proconsul ne vivait plus, ils se persuadèrent que le moment était venu d'expulser de la péninsule les Romains eux-mêmes. Ils armèrent donc les Lacétans (ou Catalans), leurs sujets, soulevèrent les Celtibériens (ou Aragonais), ravagèrent les territoires des peuples les plus fidèles, tels que les Suessétans et les Sédétans. En même temps s'agitaient les esprits au sein des légions romaines. Un corps de huit mille soldats campait alors sur les bords du Sucro, aujourd'hui le Xucar, qui prend sa source près de Cuença, et se jette dans la Méditerranée à peu de distance de Gandia. La discipline s'était affaiblie depuis que la victoire avait amené le repos. On regrettait les pillages qui faisaient vivre dans l'abondance, et dont les occasions devenaient de jour en jour moins fréquentes. Si la guerre était achevée en Espagne, pourquoi ne pas retourner à Rome? Les légionnaires prenaient un ton plus fier en demandant leur solde; ils se permettaient contre leurs tribuns des railleries piquantes, ou bien ils essayaient de les entraîner à la rébellion. Ils finirent par les chasser, en les remplaçant par de nouveaux officiers, simples soldats, chefs des mutins, par un Albius de Calès, un Atrius d'Ombrie, qui osèrent prendre le nom de consuls, et se faire précéder de licteurs. On portait devant ces deux misérables les faisceaux et les haches qui devaient être bientôt les instruments de leurs supplices. En attendant, ils levaient des impôts sur les villes et commandaient le pillage des campagnes, se donnant le plus de complices qu'ils pouvaient, afin d'avoir plus de chances d'impunité. Cependant la nouvelle de la mort de Scipion ne se confirmait point; et

ceux qui l'avaient répandue s'excusaient d'avoir été trop crédules : de faux rapports, disaient-ils, les avaient trompés. On apprit enfin, par des voies sûres, que la santé du proconsul était parfaitement rétablie. Arrivèrent, envoyés par lui, sept tribuns légionnaires, qui visitèrent tous les quartiers, y trouvèrent des attroupements de soldats, écoutèrent leurs plaintes, et employèrent les plus sages mesures pour calmer l'effervescence commune. Ils se félicitaient de ce que la mutinerie n'avait pas été portée aux derniers excès, et promettaient de faire au général un rapport fidèle des égarements, des réclamations et des services de la troupe.

Jamais encore Scipion, quoiqu'il eût acquis déjà tant d'expérience, n'avait eu de sédition à calmer et à punir. Celle-ci ne l'outrageait point personnellement, puisqu'elle le supposait ravi par une mort prématurée à ses légions; mais elle n'avait pas moins troublé l'ordre, pas moins compromis les intérêts de la république. « Je crains peu, disait-il, les hostilités étrangères; je « redoute la contagion des maux intérieurs. » Il commença par promettre aux mécontents le payement de la solde; et, pour se mettre en état de remplir cet engagement, il exigea des villes espagnoles les tributs ordinaires; la levée s'en fit avec éclat. Par son ordre, on proposa aux légionnaires ou de recevoir la paye dans leur camp, ou de venir la chercher à Carthage la Neuve; et, pour les engager à préférer ce dernier parti, il répandit le bruit d'un prochain départ des troupes qu'il avait en cette ville, et qu'il enverrait contre Indibilis et Mandonius. Les séditieux tinrent conseil, et résolurent d'aller tous ensemble à Carthagène : ils comptaient sur la clémence du proconsul, qui tant de fois avait pardonné

à des ennemis bien plus déclarés, et qui d'ailleurs, en renvoyant son ancienne garde, se mettait entre leurs mains. Pendant qu'ils délibéraient aux bords du Sucro, un conseil de guerre se tenait à Carthage la Neuve, et l'on y condamnait à la mort, sans les entendre, les trente-cinq d'entre eux réputés les plus coupables. Il s'agissait de prévenir les désordres que pouvait provoquer l'exécution d'une tellesentence. Les sept tribuns légionnaires envoyés au camp gagnèrent la confiance des trente-cinq condamnés, et leur offrirent l'hospitalité à Carthagène. Il était convenu que chacun de ces tribuns accueillerait cordialement ses cinq hôtes, les régalerait, les ferait boire, puis les chargerait de liens et de chaînes, et informerait bien secrètement le proconsul de l'accomplissement de ces dispositions. L'armée séditieuse entra vers le soir dans la ville, y reçut des témoignages d'affection, et en vit partir le lendemain matin, sous la conduite de Marcius, les troupes qui jusqu'alors y avaient environné le proconsul. Mais Marcius devait les retenir près des portes, les y ranger avec leurs bagages, et rentrer aussitôt que le signal lui en serait donné. Averti par les sept tribuns que les trente-cinq victimes étaient garrottées, Scipion convoqua tous les soldats arrivés la veille; et, pendant qu'ils se rassemblaient sans armes et dans une pleine sécurité sur la place publique, Marcius ramenait son armée pour les investir. Scipion parut : les rebelles, qui s'attendaient à le retrouver abattu et languissant, s'apprêtaient à l'effrayer de leurs clameurs; ils le virent brillant de santé, plus animé, plus menaçant qu'au fort d'une bataille; l'indignation enflammait son visage; ses yeux étincelaient de courroux. La harangue véhémente qu'on suppose

qu'il leur adressa remplit trois chapitres dans Tite-Live, et beaucoup d'espace aussi chez Polybe. Il y est parlé de Coriolan, et de la légion campanienne qui s'est mise en possession de Rhégium. Le proconsul ne sait quel nom donner à ceux auxquels il s'adresse. Les appellera-t-il citoyens? Ils ont trahi leur patrie. Soldats? Ils ont violé leurs serments militaires. Ennemis? Ils n'en ont pas l'extérieur, s'ils en ont les sentiments. Ce que ce discours contient de plus positif, c'est l'annonce du supplice que vont subir, en présence de l'armée, les deux prétendus consuls Atrius et Albius, et après eux trente-trois autres mutins. Cette exécution n'excita aucun murmure; les soldats renouvelèrent leurs serments; et l'on a donné beaucoup d'éloges à la conduite que tint le jeune proconsul dans ces conjonctures critiques. On ne peut sans doute excuser la révolte de huit mille légionnaires, ni surtout les entreprises de leurs deux chefs; mais j'avoue que j'admirerais davantage la sagesse de Scipion, s'il avait régulièrement jugé les coupables avant de les condamner, et employé pour les saisir des moyens plus honorables et moins frauduleux. Il me semble qu'il a fait jouer aux sept tribuns militaires un rôle ignoble, qui n'appartenait qu'à des espions ou à des sbires, et que des braves ne devaient point accepter.

Les autres exploits de ce général, sous le consulat de Métellus et de Philo, vous seront exposés, Messieurs, dans notre prochaine séance.

CENT QUINZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 206 ET 205 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, le succès de l'entreprise de Claudius Néron, la défaite et la mort d'Asdrubal enivraient de joie les Romains, et frappaient Annibal d'un mortel effroi. A la vue de la tête de son frère jetée devant son camp, il commença de désespérer de la fortune de Carthage. En Espagne, Publius Scipion, son frère Lucius, le propréteur Silanus et Marcius poursuivaient le cours de leurs exploits, entre lesquels vous avez distingué la prise d'Oringis par Lucius. Hannon, l'un des trois généraux carthaginois, fut envoyé captif à Rome; les deux autres étaient Magon, et Asdrubal fils de Giscon. Le consulat de Livius et de Néron s'est terminé par le triomphe du premier et l'ovation plus glorieuse du second. Nommé, on ne sait trop pourquoi, dictateur par son collègue, Livius présida les comices, qui décernèrent les faisceaux à Philo et à Métellus. Après la distribution des emplois civils et des commandements militaires, après les cérémonies religieuses destinées à détourner les effets des prétendus prodiges, la campagne de 206 s'ouvrit, et les deux nouveaux consuls se rendirent dans l'Italie méridionale. Mais l'Espagne continuait d'être le théâtre des plus mémorables événements. Je vous ai particulièrement exposé les préparatifs, les détails et les suites de la bataille de Bécula, gagnée par Scipion. Masinissa se détachait du parti de Carthage, et

il semblait facile d'attacher Syphax à celui de Rome. Vous avez vu ce second roi numide recevoir à la fois dans son palais le proconsul et le fils de Giscon, Asdrubal, mais donner au Romain des témoignages non équivoques de prédilection. Rentré en Espagne, Scipion, secondé par ses lieutenants, s'empara des villes d'Illiturgis, de Castulon, d'Astapa, et, pour honorer les mânes de son père et de son oncle, célébra dans Carthagène des jeux athlétiques. Après avoir fait mention de quelques récits d'Appien, qui s'accordent assez peu avec ceux de Tite-Live, j'ai recueilli ce que l'historien latin raconte du séjour d'une flotte romaine à Cartéia et des efforts de Marcius pour s'emparer de Gadès, seule place importante qui restât aux Carthaginois dans la péninsule. Le complot qui la devait livrer aux Romains ayant été découvert, Marcius engagea, non sans quelque succès, un combat naval dans le détroit; mais il se vit forcé de rentrer à Cartéia, et d'ajourner ses projets sur Gadès. Une maladie de Scipion provoqua la défection des rois Indibilis et Mandonius, et la rébellion de huit mille soldats romains à Sucro. Notre dernière séance s'est terminée par l'exposé de la répression de cette révolte.

Les rois Mandonius et Indibilis, craignant d'être traités avec la même sévérité, réarmèrent ce qu'ils avaient encore de sujets et d'alliés, rentrèrent dans le pays des Sédétans, parvinrent à rassembler vingt mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents de cavalerie. Scipion, résolu de marcher contre eux, adressa une harangue nouvelle à ses soldats, convoqués sur la place publique de Carthage la Neuve. « Deux rois « brigands, leur dit-il, désolent les campagnes et brû-

« lent des granges : c'est le seul exploit dont ils soient « capables. J'avoue qu'ils ne sont pas dignes de se « mesurer avec vous; cependant il faut bien contenir « ces bandits, préserver les plaines et vos alliés de « leurs ravages. N'employons pas d'autres bras que les « nôtres contre de si faibles adversaires, et consom- « mons, sans effort et sans péril, l'ouvrage de la paci- « fication des Espagnes. » Ce discours ayant été accueilli avec enthousiasme, on se mit aussitôt en marche, et, le dixième jour, on arriva sur les bords de l'Èbre. Scipion passa le fleuve, et, en quatre autres jours, gagna le pays des Sédétans. Un circuit de collines aboutissait à une montagne qui bornait la plaine où les Romains campèrent; l'ennemi occupait le vallon, le fond d'un bassin étroit. Pour engager la bataille, le proconsul fit lâcher quelques bestiaux qu'il avait enlevés. Les Espagnols fondirent sur ce bétail, et les Romains sur les Espagnols. L'action semblait encore indécise, quand des cavaliers que Lélius tenait cachés derrière la montagne survinrent pour écraser les Ilergètes, pris en queue, peu d'instants après, par des escadrons qui s'étaient glissés le long des collines. Les deux rois perdirent beaucoup de monde : pour faire croire qu'ils n'étaient point découragés par ce revers, ils se présentèrent dès le lendemain à la tête de leurs troupes, placèrent les plus aguerris au fond de la vallée, la cavalerie sur les ailes, l'infanterie légère sur le penchant du mont. Le proconsul se garda bien de faire entrer tous ses Romains dans le vallon, où ils n'auraient pas eu assez d'espace pour s'étendre. Il n'y rangea que son infanterie, la jugeant assez ferme pour braver le premier choc. La cavalerie, partagée en deux corps et toujours comman-

dée par Lélius, se posta sur les hauteurs, et se tint prête à prendre l'ennemi en flanc dès que l'action serait engagée. En effet, ces deux torrents se précipitèrent à droite et à gauche sur les escadrons ilergètes, qui, occupés ainsi à se défendre, ne firent plus aucun mouvement pour rompre les manipules romains. En tous ces combats divers, qui se livraient à la fois dans une même enceinte, la victoire couronna l'habileté de Scipion et le courage de ses guerriers : on dit que pas un seul Espagnol n'échappa, excepté pourtant les deux rois, qui se sauvèrent avec leur milice légère, sans avoir pris part à l'action. On pilla leur camp; et l'on compta dix-sept mille hommes qu'on leur avait tués, et trois mille qu'on emmenait prisonniers. Les vainqueurs avaient perdu mille deux cents guerriers, et trois mille étaient blessés.

Mandonius vint se prosterner aux pieds du proconsul, implorer sa clémence pour lui-même et pour Indibilis, qui n'osait se présenter : « Vous avez tous deux « mérité la mort, répondit Scipion : vivez; je ne vous « ôte point vos armes, je ne les crains pas. Je n'exige « point d'otages; ce seraient des victimes innocentes « qu'il me faudrait punir de vos prochaines infidélités. « Vivez; souvenez-vous des bienfaits de Rome, et songez à « son pouvoir. » Les deux monarques amnistiés payèrent, comme amende, tout l'argent nécessaire à la solde de l'armée romaine, que son chef divisa en deux corps. Silanus allait conduire l'un à Tarragone, et Marcius l'autre aux bords de l'Océan. Il restait à prendre Gadès, à forcer Magon dans son dernier retranchement. Scipion, encore plus impatient de conquérir Masinissa, rejoignit Marcius, dans l'espoir d'une entrevue prochaine avec le

prince numide, qui la désirait tout aussi ardemment. Masinissa trouva bientôt un prétexte pour sortir de Gadès : « Ma cavalerie dépérit ici, dit-il à Magon ; « elle y manque de fourrage, elle s'énerve dans l'inac« tion ; il vaut mieux que j'aille avec elle dévaster les « provinces. » Selon Appien, c'était Asdrubal qui commandait alors à Gadès ; et ce serait à l'amour que sa fille Sophonisbe avait inspiré à Masinissa qu'il faudrait attribuer la conduite politique de ce prince. La jalousie seule l'aurait entraîné à changer de parti, en voyant Sophonisbe, qu'Asdrubal lui avait promise, passer dans les bras de Syphax en vertu d'un décret du sénat carthaginois. Dans Tite-Live, au contraire, Asdrubal a toujours favorisé Syphax, ce qui est beaucoup plus vraisemblable ; et c'est Magon qui, sans soupçonner les desseins de Masinissa, le laisse partir. Le prince embarque sa cavalerie, la conduit à terre, et députe trois seigneurs à Scipion, qui en retient deux en otage, et renvoie le troisième pour indiquer un rendez-vous. Le proconsul et le Numide se rencontrent l'un et l'autre sans escorte. La longue chevelure de Scipion, ses traits, où respirent à la fois la douceur et la fierté, son extérieur noble et simple, sans négligence et sans appareil, tout commande à Masinissa l'admiration et le respect ; il bénit les dieux, qui lui ont ménagé cette entrevue, et commence par remercier le général de lui avoir autrefois renvoyé un neveu. Il promet d'être le plus fidèle allié de Rome ; il n'attend que l'occasion de la bien servir et de rompre d'autres engagements. Dès qu'il montera sur le trône de ses ancêtres, il mettra son pouvoir et ses forces à la disposition de la république. « Oui, dit« il, si jamais il vous est permis de descendre devant

« Carthage, sa perte vous est assurée. » Le traité conclu, Scipion repartit aussitôt pour Tarragone; et Masinissa, d'accord avec lui et afin de mieux cacher leurs projets communs, fit quelques dégâts dans les lieux voisins de la conférence, avant de rentrer à Gadès.

Magon n'y resta pas longtemps; il reçut l'ordre de passer en Italie au secours de son frère Annibal; et, avant de quitter l'Espagne, il signala son départ, selon la méthode carthaginoise, par des vexations révoltantes. Il dépouilla les temples de Gadès, exigea des habitants d'énormes tributs, et grossit ainsi le trésor qu'on lui avait envoyé d'Afrique pour faire des levées dans la Gaule, chez les Liguriens et en Italie. Il se flattait de rétablir les affaires d'Annibal et de ranimer la guerre. En passant avec ses vaisseaux devant Carthage la Neuve, il risqua une tentative sur cette place, qu'il croyait dégarnie. Quelques détachements de son armée descendirent pour dévaster les environs, et la flotte entra de nuit dans le port : le reste de ses soldats débarqua et se mit à escalader la muraille à l'endroit même dont Scipion s'était rendu maître. Mais la garnison romaine avait été avertie par des campagnards fugitifs, et avait observé tous les mouvements de la flotte africaine. Magon n'eut pas plutôt dressé ses échelles, que les légionnaires sortirent avec des matelots, renversèrent les machines, et poursuivirent les assaillants jusqu'à leurs galères. Les Carthaginois se hâtèrent de lever les ponts : autrement les Romains y entraient pêle-mêle avec les fuyards. Ceux-ci, restés en grand nombre sur la grève, se jetèrent à l'eau pour regagner leurs vaisseaux à la nage; plusieurs se noyèrent, on massacra les autres. Le lendemain, on trouva entre la mer et la

ville huit cents cadavres carthaginois, et assez de boucliers pour armer deux mille hommes. Déconcerté par un si rude échec, Magon revint à Gadès : il en trouva les portes fermées, et se réfugia dans une ville voisine que Tite-Live appelle Cimbis, nom qui ne se retrouve chez aucun ancien géographe, et auquel pourtant les éditeurs n'en substituent aucun autre qui soit réellement préférable. Magon se plaignit vivement de cette infidélité des Gaditains, Phéniciens d'origine, puisqu'on parlait encore chez eux la langue punique. Les magistrats rejetèrent la faute sur le peuple. Le suffète et le trésorier, deux des premiers magistrats, allèrent s'excuser auprès de Magon, qui, par un inconcevable excès d'iniquité, les fit déchirer à coups de fouet et attacher à des croix. Tels furent ses adieux à l'Espagne. Après son départ, Gadès ne différa point de se livrer aux Romains, qui devenaient ainsi maîtres de toute la péninsule.

Magon rembarqué descendit à Pityuse. Ce nom est commun, chez les anciens, aux deux îles que nous appelons aujourd'hui Iviça et Formentera. De là, la flotte africaine passa aux îles Baléares, Majorque et Minorque. Le général se proposait d'hiverner dans la première ; car l'automne allait finir, et la mer devenir peu tenable. Mais les habitants, frondeurs célèbres, firent pleuvoir sur la flotte africaine une grêle de pierres, qui l'empêcha d'aborder. Elle ne put entrer qu'à Minorque, où elle trouva des vivres en abondance. Magon y leva dix mille insulaires, qu'il força de passer à Carthage, et ne partit lui-même pour l'Italie qu'au printemps de l'an 205.

A Rome on songeait à rappeler Scipion, dont la gloire

et la puissance inspiraient des inquiétudes : on craignait qu'il ne s'érigeât en souverain de la contrée qu'il avait conquise. Sa mission était accomplie, l'ennemi chassé de l'Espagne, et ce vaste pays rangé sous la domination de Rome. A peine de retour à Tarragone, Scipion vit arriver deux nouveaux proconsuls envoyés par le sénat : l'un, Cornélius Lentulus, pour gouverner l'Espagne citérieure depuis les Pyrénées jusqu'au fleuve Sucro; l'autre, Manlius Acidinus, préposé à l'Espagne ultérieure, du Sucro à l'Océan. Tous deux étaient d'anciens préteurs fort considérés dans la république. Le jeune Scipion n'hésita pas un instant à leur remettre le commandement; et l'on doit de très-grands éloges à son obéissance, ainsi qu'à la sage politique qui ne lui laissait pas le temps d'abuser d'un si vaste pouvoir, et d'exiger un trop haut prix de ses services. Il partit avec son frère Lucius, avec son ami Lélius; et une escadre de dix vaisseaux le ramena dans Rome. Le peuple lui prodigua les hommages; le sénat l'honorait d'une estime plus sévère; et les vieux capitaines ne dissimulaient point une jalousie qui ajoutait à sa gloire. Fabius, âgé de quatre-vingt-seize ans, se montrait le rival le plus déclaré d'un ex-proconsul qui en avait à peine trente. Scipion, selon l'usage, s'arrêta hors des murs de Rome, et demanda que le sénat s'assemblât au temple de Bellone, pour entendre le récit des expéditions faites depuis cinq ans en Espagne. Son éloquence et sa modestie excitèrent un vif intérêt. « J'ai trouvé, dit-il en « finissant, j'ai trouvé, quand je débarquai à Tarragone, « une armée romaine fort affaiblie, et quatre armées d'en« nemis victorieux. J'ai laissé, en partant, les légions « de la république en possession de l'Espagne entière,

« où il ne reste pas un seul Carthaginois. » Sans espoir d'obtenir le triomphe, il en fit pourtant la demande. Il n'avait exercé qu'un proconsulat extraordinaire, sans consulat antérieur, et n'avait point combattu sous la garantie superstitieuse, mais estimée nécessaire, des auspices. Son entrée fut assez décorée par la prodigieuse quantité d'argent qui le précédait, quatorze mille trois cent quarante-deux livres pesant en barres, qu'on portait au trésor public avec d'énormes sommes de monnaies. L'année consulaire touchait à son terme : les comices se tinrent, présidés par le consul Philo, et décernèrent les faisceaux au conquérant des Espagnes, quoiqu'il n'eût pas, à plus de dix ans près, l'âge exigé par la loi ou par la coutume. On s'était déjà dispensé des règles communes en le nommant édile et proconsul. Il eut pour collègue Licinius Crassus, surnommé *Dives* à cause de son opulence. La famille des Licinius, illustre parmi les plébéiennes, s'est divisée en quatre branches, distinguées sur les médailles par les surnoms de Muréna, Nerva, Crassus et Stolon. Le Crassus Divès élu consul était pontife suprême, charge qui ne permettait point à celui qui l'exerçait de sortir de l'Italie. Apparemment les centuries donnaient un tel collègue à Scipion, afin que celui-ci pût seul entreprendre la conquête de l'Afrique, objet de ses vœux ardents et de ceux de la multitude. Entre les quatre préteurs qu'on élut, le sort chargea Cnéius Servilius de juger les procès des gens de la ville et des étrangers, Spurius Lucrétius de gouverner la Cisalpine, Æmilius Papus de commander en Sicile, Octavius d'aller en Sardaigne prendre sous ses ordres la flotte romaine et une légion de nouveaux enrôlés. A l'égard des proconsulats, on

maintint Acidinus et Lentulus en Espagne; Publius Sempronius remplaça, sur les côtes de la Grèce, Sulpicius, accusé de négligence. Métellus garda l'armée qu'il venait de commander en qualité de consul, et Livius se rendit en Étrurie, à la tête d'une troupe de volons, pour observer le débarquement de Magon sur les côtes liguriennes. Les propréteurs étaient Quintius à Tarente, Hostilius à Capoue, Quintus Flaminius à Rhégium.

L'installation des consuls Scipion et Crassus est du 15 mars de l'an de Rome 549, jour correspondant au 13 février julien de l'an 205 avant notre ère. Pour acquitter des vœux faits en Espagne, Scipion sacrifia cent bœufs à Jupiter, et célébra des jeux dont il acquitta la dépense sur l'argent qu'il avait rapporté à la république. Il introduisit ensuite dans le sénat dix députés de Sagonte, qui, par l'organe du plus âgé d'entre eux, demandaient la ratification des priviléges accordés à cette ville par les généraux romains, et la permission d'appendre une couronne d'or au temple de Jupiter. Ils exprimaient, non sans quelque emphase, la reconnaissance qu'ils devaient à ce dieu, à Rome et aux Scipions, surtout au vainqueur des deux Asdrubal. Ils obtinrent sans difficulté les faveurs qu'ils sollicitaient, et même quelques autres. Le sénat leur assigna un logement honorable, ordonna de leur servir des festins qui passaient pour magnifiques et que désignait le terme de *lautia,* leur fit distribuer par tête plus de dix mille as d'airain, évalués à sept ou huit cents francs, et, pour contenter l'envie qu'ils témoignaient de visiter l'Italie, leur donna des lettres de recommandation et des escortes. Vous pouvez, Messieurs, remarquer dans ces détails le progrès de l'urbanité romaine. L'affaire

importante était le partage des expéditions militaires entre les deux consuls. Scipion brûlait de partir pour l'Afrique, et d'immortaliser son consulat par la ruine de Carthage. S'attendant bien à rencontrer quelque opposition dans le sénat, il déclara que, si les pères conscrits s'obstinaient à l'empêcher de finir la guerre, il allait recourir à l'autorité du peuple. Ces paroles, peu mesurées, indisposèrent les vieux sénateurs et surtout leur prince Fabius, qui se récria vivement contre la présomption du jeune consul. Peut-être Fabius, en feignant de s'alarmer pour l'État, ne craignait-il en effet que de voir sa propre gloire de plus en plus éclipsée. Il prononça un discours que Tite-Live s'est complu à écrire avec beaucoup d'art; en voici quelques traits : « Croira-t-on qu'à mon âge une jalousie secrète m'excite à fermer au consul une carrière où il a fait glorieusement les premiers pas, mais que j'ai parcourue tout entière? Non : cinq consulats, deux dictatures et bien plus de triomphes disent assez que je ne suis pas le rival d'un débutant, qui n'a pas atteint l'âge de mon fils. Il y a douze ans qu'étant dictateur, je souffris qu'on m'égalât le maître de la cavalerie : je ne me vengeai de cette injure qu'en le délivrant du péril où il s'était engagé. Aujourd'hui que je suis rassasié d'honneurs et las de la vie elle-même, voudrais-je rentrer en lice avec un adolescent dont la fleur s'épanouit, *cum adolescente florentissimo*? Mais l'intérêt sacré de la république appelle Scipion dans le Bruttium, pour en chasser le plus redoutable de nos ennemis. Pourquoi l'aller défier en Afrique, quand il est en Italie? Serait-ce que le conquérant des Espagnes craindrait par hasard de se mesurer avec Anni-

« bal, et trouverait plus facile de ravager les domaines « de Carthage que de délivrer ceux de Rome? Veut-« il épuiser le trésor public par l'équipement et l'en-« tretien d'une flotte nouvelle, plus considérable et « plus dispendieuse qu'aucune autre? A-t-il résolu de « s'éloigner de son collègue et de Rome, au risque de « ne pouvoir plus les secourir lorsque Annibal viendra « les attaquer? On compte sur Syphax, parce qu'on s'est « livré une fois, avec une heureuse témérité, aux mains « de cet astucieux Numide; sur Masinissa, parce qu'il « aspire à hériter, en Afrique, de la puissance des Car-« thaginois. Quel gage a-t-on de la bonne foi de ces « deux princes? Qui vous répond qu'ils ne passeront « point en Italie aussitôt que vous n'y serez plus, qu'ils « ne hâteront pas la descente de Magon en Ligurie, et « sa jonction avec Annibal? Si deux consuls *ont* à « peine suffi pour arrêter aux bords du Métaure cet « Asdrubal que vous aviez laissé sortir de l'Espagne, « que deviendrons-nous quand, privés des légions que « vous aurez emmenées à Carthage, nous serons, en « votre absence, menacés à la fois au nord et au midi « par les Africains? » Ce discours, bien plus long chez Tite-Live, produisit, à ce qu'assure cet historien, une impression profonde.

Scipion répliqua; il trouva la preuve des ressentiments jaloux de Fabius dans l'art même que ce vieux capitaine employait à s'en défendre. « Pour moi, ajou-« tait-il, j'aspire avec franchise non-seulement à *vous* « égaler, mais à vous surpasser. Lorsqu'à vingt-quatre « ans je demandai le commandement de l'armée d'Es-« pagne, nul de vos généraux ne consentait à se char-« ger d'une mission si périlleuse. Mon père venait d'y

« périr, nos légions d'y succomber. Ce pays appartenait « à Carthage; je le trouvai inondé d'Africains comman- « dés par quatre généraux. Fabius ne m'empêcha point « de courir ces hasards; il ne prenait pas encore à ma « conservation l'intérêt qu'il témoigne aujourd'hui. Je « n'aurai pourtant pas quatre armées à combattre en « Afrique, et apparemment je n'y arriverai pas plus « novice, moins expérimenté qu'à mon débarquement « au port d'Empories. » La harangue continue par un exposé plus brillant que modeste des exploits de l'orateur, et par des démentis assez incivilement appliqués à chaque assertion de son adversaire. Elle se termine par des traits qui ne sont pas moins piquants : « Vos « vœux, Fabius, seront accomplis : je combattrai con- « tre Annibal, mais dans sa patrie, où j'aurai su le rap- « peler; et la prise de Carthage vaudra bien celle des « forts à demi-ruinés du Bruttium. Permettez qu'à l'é- « gard de l'Italie je me repose sur le zèle et l'habi- « leté de mon collègue. Si vous avez pu vous-même « arrêter Annibal dans ses courses victorieuses, pour- « quoi jugez-vous le brave Crassus incapable de sui- « vre vos traces, et de repousser un ennemi qui déjà « succombe, accablé de ses revers? Ne savez-vous pas « que Crassus est retenu en Italie par sa dignité de « souverain pontife? Je ne chercherai point à obscur- « cir l'éclat des exploits dont s'enorgueillit Fabius; « ce serait imiter son exemple, et m'écarter, comme « lui, du sujet que nous avions à traiter : je veux, tout « adolescent que je suis, avoir sur un vieillard l'avan- « tage de la modération et de la retenue : *Modestia et* « *temperando linguæ adolescens senem vicero*. Les « effets plutôt que mes paroles font foi de mes res-

« vices, et je m'en rapporte avec confiance à l'opinion « qu'on a pu en concevoir. » Ce discours déplut à la plupart des sénateurs. « Que ferez-vous, dit Fulvius « au jeune consul, que ferez-vous si nous réglons au- « trement les départements consulaires? Obéirez-vous « à notre décret, ou en appellerez-vous au peuple? » Scipion répondit qu'il ferait ce qu'il jugerait convenable à l'intérêt public. « Oui, reprit Fulvius, votre « parti est pris, vous recourrez au peuple; » et, s'adressant aux tribuns, qui assistaient selon leur droit à cette séance, il les avertit qu'on avait affaire à un consul résolu à méconnaître l'autorité du sénat. Les tribuns assurèrent qu'ils ne permettraient jamais à Scipion de présenter sa demande aux comices. Le consul demanda un délai de vingt-quatre heures pour se concerter avec son collègue, et l'assemblée se sépara en s'ajournant au lendemain.

Durant cet intervalle, Fabius allait criant par la ville que c'en était fait de la république si l'on permettait à Scipion d'entreprendre l'expédition qu'il avait projetée. Si elle devait avoir lieu, Fabius engageait Crassus à s'en charger, au mépris des lois prétendues sacrées qui obligeaient le grand pontife à rester au sein de l'Italie. Le sénat, dans sa séance du jour suivant, décréta que Scipion irait commander en Sicile une flotte de trente-cinq vaisseaux seulement, et pourrait descendre en Afrique, s'il croyait une telle entreprise utile à l'État; que Licinius Crassus continuerait dans le Bruttium la guerre contre Annibal, en prenant à son choix l'une des armées que Métellus et Philo avaient commandées l'année précédente; que le sort désignerait celui de ces deux ex-consuls qui deviendrait lieutenant de

Crassus; ce fut Métellus. Scipion partit pour la Sicile, accompagné de trois cents de ses plus braves soldats d'Espagne, et se promettant bien d'exécuter ses projets ultérieurs. Mais Crassus, à l'instigation de Fabius, ne souffrit pas qu'on mît à la disposition du jeune consul les fonds nécessaires à la formation et à l'entretien d'une armée considérable, et ne lui laissa que la faculté de recruter des volontaires, et d'employer à la construction, à l'équipement d'une flotte, les secours que les alliés voudraient bien fournir. L'Étrurie contracta et remplit cet engagement. Scipion obtint de Céré du blé et d'autres provisions; de Populonie, du fer; de Tarquinies, des voiles; de Volaterra, des bois de charpente; d'Arrétium, des armes, trois mille boucliers, autant de casques, des pertuisanes, des épées, des piques, des faux, des chaudrons, des meules pour quarante galères; de tous ces articles, cinquante mille de chaque espèce, outre cent vingt mille boisseaux de blé et les vivres des décurions et des rameurs pendant la traversée; de Pérusia, de Clusium et de Rusella, des planches de sapin provenant des coupes de leurs forêts, et de plus une quantité considérable de froment. Il se fit, en Ombrie et en quelques villes sabines, de fortes levées de soldats : les Marses, les Péligniens, les Marrucins, s'inscrivirent à l'envi au nombre des rameurs, comme volontaires. Six cents hommes parfaitement armés sortirent de Camérinum. Nursie, Réaté, Amiterne, y ajoutèrent leurs contingents de soldats. Toutes ces villes, Messieurs, se retrouvent, sous d'autres noms, dans l'Italie actuelle. Cerveteri correspond à Céré; les ruines de Populonie se voient encore près de Piombino; Corneto remplace Tarquinies. Les autres cités sont immédiate-

ment reconnaissables dans Volterra, Arezzo, Perugia, Chiusi, Bagni di Roselle, Camerino, Norcia, Rieti, Amiterno. J'ai déjà eu occasion de dire que les Marses occupaient les environs du lac Fucin, aujourd'hui Celano, dans l'Abruzze ultérieure; les Péligniens, les lieux compris entre les rivières Pescara et Sangro, dans l'Abruzze citérieure; les Marrucins, le territoire de Chieti. Au moyen de tant de secours, Scipion arma environ sept mille volontaires, mit sur le chantier, et au bout de quarante jours à flot, vingt quinquérèmes et dix quadrirèmes. Tite-Live assure qu'avant le départ de Scipion, la république avait envoyé au temple de Delphes Marcus Pomponius Matho et Quintus Catius, chargés d'offrir une couronne d'or pesant deux cents livres, et plusieurs statues d'argent, dont le poids total était de mille livres. C'était une partie des dépouilles rapportées d'Espagne.

On a droit de s'étonner de cette vaine offrande, lorsqu'on voit que, pour subvenir aux frais de la guerre en Italie, il fallut ordonner aux questeurs d'aliéner un vaste domaine depuis la Fosse grecque jusqu'à la mer. Quelques-uns placent ce territoire au delà du Vulturne, près du Clanius et des villes de Trébula et Atella, actuellement Trentola et Aversa. C'est une simple conjecture, acceptable pourtant, puisqu'il n'y en a pas de plus plausible. Il paraît que des Campaniens s'étaient emparés de certaines portions de ce domaine : car on promit à ceux qui dénonceraient ces usurpations le dixième du produit de la vente des champs à recouvrer par le fisc; et l'on chargea le préteur d'empêcher les Campaniens de franchir les limites qu'on leur avait assignées. Le consul Crassus, le proconsul Métellus et

les autres généraux se rendirent dans leur province. Plutarque se trompe, lorsqu'il dit que Crassus demeura dans l'enceinte de Rome, conformément aux lois du pontificat suprême. Ces lois n'obligeaient le grand pontife qu'à ne pas sortir de l'Italie. Cependant Magon venait de conduire de Minorque à Gênes sa flotte, composée d'environ trente vaisseaux de guerre et d'un plus grand nombre de bâtiments de transport. Il débarquait à la tête d'une armée de douze cents hommes d'infanterie et de deux cents de cavalerie. De Gênes, ville ouverte et sans défense qu'il emporta d'emblée, il descendit le long des côtes liguriennes, excitant les peuplades à la révolte. Il y trouva une guerre allumée entre les Ingauniens et les Intéméliens. La première de ces cités, *Albium Ingaunum* ou *Albingaunum*, est aujourd'hui Albenga; l'autre *Albium Intemelium* semble correspondre à Vintimiglia. Tite-Live dit: *Ingauni bellum gerebant cum Epanteriis*; ce dernier mot est probablement une faute de copiste, au lieu de *Intemeliis*; car il n'est fait mention des Épantériens en aucun autre ancien texte. Magon entra dans Savone, qui devint sa place d'armes; il y déposa ses provisions, ses ustensiles, et y laissa dix de ses galères. Il fit prendre aux vingt autres la route de Carthage, sur le faux avis qu'il reçut du départ de Scipion pour l'Afrique. Toujours garda-t-il les quatorze mille soldats débarqués avec lui, les joignit aux Ingauniens, dont il préféra le parti, et guerroya avec les Intéméliens. Beaucoup de Cisalpins, éternels ennemis de Rome, se rendirent au camp des Carthaginois. Le préteur Spurius Lucrétius, qui veillait sur la Gaule Cisalpine, informa le sénat de ces mouvements; et cette nouvelle répandit l'alarme.

Voici, disait-on, un autre Asdrubal : la race d'Amilcar est-elle donc une hydre dont les têtes repoussent à mesure qu'on les coupe? Livius, proconsul en Étrurie, eut ordre de faire avancer ses volons vers Ariminum (Rimini), où campait Lucrétius; et l'on permit au préteur urbain, Servilius, d'envoyer ce qui lui restait de milices romaines pour grossir les troupes destinées à repousser Magon. Ces milices partirent sous la conduite de Lévinus. De si sages dispositions et les lenteurs du général africain calmèrent les inquiétudes qu'une plus heureuse nouvelle acheva de dissiper. On apprit qu'Octavius, préteur en Sardaigne, avait attaqué un convoi de quatre-vingts bâtiments, qui portaient des munitions à Magon ou à Annibal. Valérius Antias supposait, au contraire, que ce convoi, expédié par Magon d'un port de la Ligurie ou de l'Étrurie, transportait à Carthage le butin et les captifs pris dans les montagnes liguriennes. Du reste, le bruit courait que, des quatre-vingts ou cent barques, Octavius en avait pris soixante, et coulé bas une vingtaine. Les troupes de Crassus et de Métellus dans le Bruttium n'obtenaient pas autant de succès : la peste infectait leur camp et les condamnait à l'inaction. Il est vrai qu'elle affligeait aussi l'armée carthaginoise, qui endurait de plus une famine désolante. Annibal, forcé de passer tout l'été près du temple de Junon Lacinia, à l'extrémité du golfe de Tarente, y érigea un autel à cette divinité, et y fit graver en deux langues, la punique et la grecque, une inscription où il étalait ses propres titres, et se prodiguait à lui-même de pompeux éloges.

En Sicile, le consul Scipion, quoique le sénat, où dominaient ses envieux, lui refusât tout secours d'hom-

mes et d'argent, se disposait à saisir la première occasion d'une descente à Carthage. Il disciplinait ses troupes : il organisa spécialement les volontaires qu'il avait amenés d'Italie, les distribua en bataillons, en manipules, leur imposa des centurions, et choisit enfin parmi eux trois cents guerriers, jeunes, dispos et robustes, dont il fit sa garde personnelle, sans leur dévoiler néanmoins le service auquel il les destinait. Son dessein était de les mettre à cheval, d'en former un escadron invincible; mais il n'avait point de chevaux à leur fournir. Pour s'en procurer, il exigea que trois cents jeunes Siciliens, nobles et riches, montés, équipés, armés à leurs frais, vinssent lui prêter serment et servir sous ses ordres. Cet enrôlement forcé excita les plaintes des familles et surtout des mères, qui frémissaient à l'idée de voir cette jeunesse passer et périr en Afrique. Scipion tira parti de ces alarmes : à la première revue qu'il fit des trois cents cavaliers siciliens, il leur déclara qu'il s'apercevait bien de leur répugnance à le suivre; qu'il n'entendait point les y contraindre; qu'il voulait au contraire prévenir leurs regrets et leurs murmures; qu'ainsi chacun d'eux n'avait qu'à s'expliquer d'avance avec franchise sur le service auquel ils étaient appelés. L'un d'eux ayant avoué qu'il aimerait beaucoup mieux rester en Sicile, « Je vais donc, répondit « Scipion, vous trouver un remplaçant : vous lui donnerez « vos armes et votre cheval ; vous l'instruirez à en faire « usage, et vous retournerez dans vos foyers. » Le jeune Sicilien, et, à son exemple, tous ses camarades l'un après l'autre, acceptèrent ces conditions; et Scipion sut ainsi monter, armer, exercer sans frais ses trois cents volontaires d'élite. Il en fit un corps de cavalerie

qui s'est distingué depuis dans les armées romaines. Il s'appliquait à bien composer la sienne; il y faisait entrer de préférence de vieux soldats, surtout ceux qui avaient, sous Marcellus, assiégé Syracuse. Il cantonna ensuite ses meilleures troupes dans les bourgades de l'île : les villes lui fournissaient des blés, et il mettait en réserve les provisions apportées du continent. Le port de Panorme, ou Palerme, recevait les nouveaux bâtiments avec lesquels il était venu; et l'on radoubait les vieilles galères trouvées en Sicile. Quand elles furent réparées, il en confia le commandement à son ami Lélius, qu'il chargea de ravager les côtes africaines. Pour lui, il se rendit à Syracuse, afin d'y rétablir l'ordre et la tranquillité. Les habitants de cette cité se plaignaient des exactions de quelques Romains, qui abusaient des droits qu'on leur avait cédés sur certains domaines. Scipion réprima ces usurpations : un édit et des sentences particulières rendirent aux possesseurs légitimes ce qu'ils avaient perdu, rétablirent la réputation de la loyauté romaine, et acquirent au consul l'estime, le respect, l'affection des insulaires.

Lélius arriva de nuit à Hippone; et, dès l'aurore, il débarqua ses troupes réglées et ses rameurs. La ville ne s'attendait à aucune attaque; les Romains y firent, ainsi que dans les campagnes voisines, tout le dégât qui leur convint. Nous avons déjà, Messieurs, distingué deux Hippones, l'*Hippo Regius*, aujourd'hui *Bone*; et l'*Hippo Diarrhytos* près d'Utique. Malgré le texte de Tite-Live, peut-être s'agit-il ici de cette deuxième Hippone, aujourd'hui Biserte, château dépendant du royaume de Tunis. Au lieu de Lélius, on crut que c'était Scipion lui-même qui venait de descendre en Afrique;

l'alarme se répandit sur toutes les côtes, et gagna Carthage. Le peuple de cette ville se lamentait, attroupé sur les places publiques. Il accusait l'infidélité de Syphax et de Masinissa, l'inaction de Magon et d'Annibal. Le sénat ordonna des levées, fortifia les remparts, demanda des secours aux cités voisines, amassa des munitions, arma des galères pour les envoyer à Hippone. On apprit cependant que Scipion n'avait pas quitté la Sicile; et, quoique cette assurance amortît les inquiétudes, on redoubla les précautions, on expédia des ambassades à Syphax et à d'autres princes africains; à Philippe, roi de Macédoine, pour l'inviter ou à venir au secours de l'Afrique, ou à descendre en Sicile, avec promesse de deux cents talents, s'il exauçait l'une ou l'autre de ces prières; à Magon et à Annibal, pour les presser d'opérer leur jonction, et d'arrêter les renforts que Rome destinerait à son armée sicilienne. En même temps, Carthage envoyait en Ligurie vingt-cinq galères, qui portaient six mille fantassins, huit cents cavaliers, sept éléphants, et des sommes d'argent pour acheter des soldats dans la Gaule Cisalpine.

Lélius, ayant amassé un très-riche butin, s'apprêtait à le rapporter en Sicile, lorsqu'il reçut à Hippone la visite de Masinissa, qui, suivi de quelques Numides, lui demandait une conférence. Ce prince venait d'être dépouillé à plusieurs reprises des États qui semblaient lui appartenir. Narva, son aïeul, avait eu deux fils, Gala et Œsalcès. En qualité d'aîné, Gala, quand Narva mourut, occupa le trône des Massyliens. A sa mort, il eut pour successeur, non son fils Masinissa, mais le second fils de Narva, Œsalcès: tel était le droit ou l'usage du pays. Ce même droit eût appelé Masinissa à régner après son oncle Œsalcès, s'il n'eût été absent

au moment de cette troisième vacance du trône. Capusa, fils aîné d'OEsalcès, profita de cette circonstance pour usurper le pouvoir suprême : il avait un frère encore enfant, nommé Lacumacès : leur mère était nièce d'Annibal. Un ambitieux, appelé Mézétule, issu de la famille royale de Massylie, souleva le peuple contre le nouveau roi, leva une armée, et livra une bataille, où Capusa périt. Mézétule laissa proclamer roi l'impubère Lacumacès, se déclara son tuteur, et épousa sa mère. Il acquérait ainsi un protecteur dans Annibal, et, en même temps, il renouvelait une ancienne alliance avec Syphax. Masinissa faisait alors la guerre en Espagne, et déjà on le soupçonnait de quelque penchant à embrasser le parti romain. On assure qu'Asdrubal conçut alors le projet de le mettre à mort. Cette tentative, et par conséquent l'usurpation de Mézétule, seraient antérieures à l'an 207. Asdrubal donc, quoiqu'il eût promis sa fille Sophonisbe à Masinissa, donna l'ordre d'assassiner ou d'empoisonner ce prince aux cavaliers qui l'escortaient, lorsqu'il retournait dans sa patrie pour y régner après son oncle OEsalcès. Masinissa, soupçonnant l'attentat qu'on méditait contre ses jours, se sépara de son escorte, se retira d'abord en Mauritanie, y obtint du roi Bocchar, à force de prières, un secours de quatre mille hommes, qui l'accompagnèrent jusqu'à sa rentrée en Numidie. Là, impatient de remonter sur le trône de ses pères, il rassembla des cavaliers, dont le nombre s'éleva par degrés de quinze cents à vingt mille. Ne disposant pas des revenus de son royaume, il ne leva point d'infanterie : sa cavalerie, beaucoup moins dispendieuse dans les champs fertiles qu'elle allait parcourir avec lui, devait lui suffire. Précipitamment levée,

elle se montra tout à coup formidable à Mézétule, à Syphax, aux Carthaginois. Ces divers ennemis réunirent leurs forces; et, bien plus riches que lui en hommes, en provisions, en charriots, en bagages, ils concertèrent ou plutôt confondirent leurs mouvements. Sa ressource et son art consistèrent à éviter les batailles rangées, à n'attaquer ses adversaires qu'à l'improviste, à fondre sur eux du haut des monts et des rocs, à les surprendre en des gorges, à leur enlever des détachements et des convois. Jamais ses troupes ne campaient ensemble en un même lieu. Il les divisait; et chaque jour elles changeaient de postes. Il savait les diriger, caché lui-même dans les creux des rochers, n'ayant quelquefois auprès de lui que deux gardes, et ne laissant pas connaître le lieu de sa retraite. Au milieu des nuits, il rassemblait ses guerriers, et leur prescrivait les expéditions du jour suivant, les escarmouches inopinées, où ils avaient presque toujours l'avantage. Dans ses courses nocturnes, il ravageait les villages et les villes ouvertes; le butin qu'il en rapportait se partageait entre ses cavaliers. Un jour, il surprit, dans les États de Syphax, l'escorte de Lacumacès, la battit, la mit en déroute; et peu s'en fallut qu'il ne s'emparât de la personne de ce jeune prince. Tite-Live dit que cette action eut lieu près de Thapse, ville maritime, voisine d'Hadrumette et de la petite Syrte. La troupe de Lacumacès se réfugia en désordre dans les murs de Thapse; Masinissa l'y poursuivit, assiégea la place, la prit du premier assaut, et passa au fil de l'épée tous ceux des vaincus qui refusèrent de mettre bas les armes.

Ses succès lui valurent des renforts : de vieux soldats qui avaient servi sous son père accoururent de

toutes parts pour contribuer au triomphe de ses droits. Il eut dès lors une armée proprement dite, presque égale en infanterie, et supérieure en cavalerie à celle de l'usurpateur, que Tite-Live compose de quinze mille fantassins et dix mille cavaliers, y compris les troupes que Syphax fournissait à Lacumacès. Masinissa ne craignit plus d'engager une de ces batailles réglées dont il avait étudié l'art en Espagne. Il vainquit Mézétule et Lacumacès, les força de se retirer sur le territoire de Carthage, et s'installa, par droit de conquête, sur le trône qui lui appartenait par droit de naissance. Pour s'y affermir, pour se mieux défendre contre Syphax, son plus dangereux ennemi, il entama des négociations avec Mézétule et Lacumacès, promettant au premier une amnistie absolue et la restitution de ses biens; au second, un rang honorable, pareil à celui dont avait joui Œsalcès avant de succéder à Gala. Le jeune prince et son tuteur acceptèrent ces conditions; et Syphax lui-même se montrait peu disposé à troubler cet accord : après tout, que lui importait-il que le roi des Massyliens s'appelât Lacumacès ou Masinissa? Mais Asdrubal Giscon, qui par hasard se trouvait à la cour de Syphax, usa de l'ascendant d'un beau-père sur un gendre : « Croyez-vous donc, » dit-il à l'époux de Sophonisbe, car il paraît que ce mariage était déjà contracté, « croyez-« vous que le belliqueux Masinissa se contente d'un « règne aussi paisible que celui d'Œsalcès? et faut-il « attendre que, s'alliant aux Romains, il vienne vous « accabler de ses forces et de leur puissance? » Depuis longtemps une province restait en litige entre le roi des Massyliens et celui des Massésyliens. Syphax y vint camper, à l'instigation d'Asdrubal; Masinissa accourut

pour l'en chasser, perdit une bataille, et n'échappa de la mêlée qu'avec une faible escorte de cavaliers. Le roi vaincu ne trouva d'asile que sur un mont Balbus, dont la position n'est pas déterminée par les anciens géographes. Il y séjourna, dit-on, entouré de pâtres qui gardaient ses bestiaux, pâtres hamaxobiens, c'est-à-dire vivant dans des chariots ou maisons roulantes qui se transportaient d'un village à l'autre. Leur fidélité le soutint dans cette humble retraite; il y vécut du lait et de la chair de ses troupeaux. Reprenant ses habitudes de roi détrôné, il recommença ses incursions nocturnes, acquit des forces, reçut des renforts, pénétra dans les contrées carthaginoises, y recueillit de jour en jour une plus riche proie, dont il retira beaucoup d'argent. Il s'avançait jusque sur les bords de la mer, où des barques venaient acheter, à bon compte, les bestiaux, les meubles, les ustensiles qu'il avait enlevés. Carthage, dont il dépouillait et dépeuplait les campagnes, pressa Syphax de terminer une guerre dont le fléau retombait sur elle; et aussitôt Bocchar, non le roi de Mauritanie, mais l'un des officiers généraux du roi de Massésylie et alors aussi de Massylie, reçut l'ordre d'investir le mont Balbus. Bocchar partit avec six mille soldats, quatre d'infanterie, deux de cavalerie : il avait commission d'apporter la tête de Masinissa, ou de l'amener captif. L'ayant contraint à gagner le sommet de la montagne pour s'y fortifier, il se croyait si sûr de le saisir, qu'il renvoya la plus grande partie des six mille hommes; il ne retint que deux cents cavaliers et cinq cents fantassins. Il surprit en effet dans un défilé Masinissa, qui, après un combat sanglant, échappa néanmoins, accompagné de cinquante cavaliers, par des

détours qui n'étaient connus que de lui. Bocchar poursuit le malheureux prince; il l'atteint, il massacre sa faible escorte. Ce second engagement eut lieu dans une plaine découverte, près de Clypée. Il ne restait plus à Masinissa blessé que quatre compagnons, avec lesquels il avait à traverser un fleuve; deux s'y noyèrent. Pour lui, en poussant son cheval à travers les ondes, il ne prit pas la plus droite ligne; mais il chercha un courant qui l'entraîna jusqu'à l'autre rive, bordée de joncs et de broussailles. Il s'y cacha; les deux derniers compagnons de son désastre l'y rejoignirent. Ses vainqueurs le crurent noyé; ils cessèrent de le poursuivre. Le bruit de sa mort se répandit à Carthage et à la cour de Syphax, tandis qu'au fond d'une grotte il pansait sa plaie avec des herbes dont il connaissait la vertu, et vivait de la proie que lui rapportaient ses deux camarades.

Dès qu'il se sentit guéri, il reprit la route de ses États, et parvint d'abord à s'environner de quarante cavaliers, à la tête desquels il parut sur la frontière. Il en eut bientôt quatre mille, et six mille hommes de pied. On explique la formation si rapide d'une telle armée en disant que, la nouvelle de sa mort ayant excité de profonds regrets, sa résurrection causa un vif enthousiasme. Les nouveaux ravages qu'il exerça autour de Carthage et dans les États de Syphax alarmèrent le roi numide, qui cette fois commanda lui-même les troupes qu'il mit en mouvement, et vint camper entre Cirtha et Hippone. Il s'agit maintenant de l'Hippone dont saint Augustin a été depuis évêque, et qui, dans les temps modernes, a pris le nom de Bone. Quant à Cirtha, on la fait correspondre à Constantine au royaume d'Alger.

Il existait une autre Cirtha, voisine de Carthagène en Espagne, et qu'on croit retrouver dans Aresgol. Mais la ville près de laquelle campait Syphax est désignée comme la capitale de son royaume de Massésylie. Ce monarque envoya son fils Vermina prendre en queue l'armée de Masinissa, pendant qu'elle serait attaquée de front par le père. Vermina partit de nuit avec un fort détachement; et Syphax, après lui avoir laissé le temps de se rendre au poste assigné, descendit en ordre de bataille d'une montagne qui couvrait le camp de Masinissa. L'action engagée par Syphax semblait incertaine, quand les mouvements de Vermina décidèrent la victoire. Masinissa essuie encore une défaite : en fuyant, il n'a plus aûtour de lui que deux cents cavaliers : il les partage en trois bandes, et leur donne un rendez-vous commun, lorsqu'ils auraient pu se faire jour, par différents côtés, à travers les rangs ennemis. Il échappe lui-même à la tête de l'une de ces bandes; mais il attend en vain les deux autres : l'une s'est rendue à discrétion, l'autre a été exterminée. Il sut du moins, à force de vitesse et de détours, fatiguer ceux qui le poursuivaient et se dérober à leurs coups. Suivi de soixante cavaliers au plus, il se retira dans le port le plus voisin de la petite Syrte. Tite-Live dit : *Inter punica Emporia gentemque Garamantum*, « entre les Empories puniques et la « nation des Garamantes. » Chez Strabon et Ptolémée, ce peuple habite la Libye méridionale ou intérieure; et de là plusieurs commentateurs, particulièrement Gronovius, concluent que l'historien latin s'est trompé en rapprochant les Garamantes de la petite Syrte et des Empories. Mais Ptolémée étend leur territoire depuis les sources du Bagrada jusqu'au lac de Nuba ou Nutha,

et il n'y a pas très-loin de là aux Empories. Toutefois, Messieurs, la distance demeure plus considérable qu'on ne voudrait jusqu'à l'Hippo Diarrhytos, où nous avons placé la conférence de Masinissa et de Lélius. C'est à propos de cet entretien que j'ai dû vous exposer ce qu'on raconte des aventures du prince détrôné; j'ai extrait ce récit de Tite-Live, d'Appien et de Zonaras. Ces trois auteurs ont recueilli des traditions dont nous ne retrouvons presque aucune trace dans Polybe, contemporain de Masinissa. Il est vrai que nous n'avons plus ce que Polybe avait écrit sur ce sujet dans son huitième livre : toujours est-il fort à craindre que les écrivains des siècles suivants aient reproduit trop complaisamment et embelli peut-être les narrations populaires qui concernaient les infortunes de ce prince. Bien d'autres histoires du même genre ont été surchargées de pareils détails. Parmi ceux que vous venez d'entendre, il n'en est aucun qui soit rigoureusement impossible et incroyable; mais je pense que vous en aurez remarqué plusieurs qui manquent de vraisemblance, ou qui sont au moins suspects d'exagération.

Masinissa conjura Lélius de hâter le départ de Scipion pour l'Afrique. « Oui, disait-il, le moment de cette « expédition est arrivé; toutes les circonstances comman-« dent de l'entreprendre: Carthage est alarmée; Syphax, « en guerre avec ses voisins, hésite encore entre vous et « vos ennemis. Si la victoire affermit sa puissance, il se « déclarera contre Rome. Pour moi, quoiqu'on ait usurpé « ma couronne, je ne suis pas sans ressources : le con-« sul en jugera par le grand nombre de cavaliers et de « fantassins que je saurai mettre à sa disposition. Retour-« nez donc vers lui, Lélius, et partez sans délai; car

« déjà la flotte carthaginoise est sortie du port pour traverser votre retour. » Lélius, en effet, mit à la voile dès le lendemain, et sa flotte, chargée des dépouilles africaines, regagna heureusement la Sicile, où, par le récit de cet entretien avec Masinissa, il redoubla l'impatiente ardeur qui entraînait Scipion en Afrique. Alors apparaissaient sur la côte de Gênes les vingt-cinq galères expédiées de Carthage pour la Ligurie, tandis que Magon, descendu en ce pays et armé en faveur des Ingauniens, tenait dix de ses vaisseaux en sûreté au port de Savone. Ce général, ayant reçu de sa république l'ordre exprès de rejoindre sans plus de retard son frère Annibal et de lui amener une forte armée, assembla les chefs des Liguriens et des Cisalpins. Il s'efforça de leur persuader qu'il n'avait débarqué chez eux qu'afin de les affranchir de la tyrannie romaine, et les pressa de lui fournir assez de troupes pour tenir tête aux deux armées réunies de Lucrétius et de Livius. Les Gaulois répondirent qu'en se déclarant trop ouvertement en faveur de Carthage et en faisant des levées pour elle, ils s'exposeraient à voir bientôt leurs provinces saccagées, leurs maisons pillées ou incendiées par les Romains, qui les obsédaient de toutes parts, et dont les légions campaient à la fois autour d'Ariminum et en Étrurie; que Magon ne devait donc attendre des Cisalpins que des secours secrets, mais qu'il en obtiendrait sans doute de plus directs et de plus efficaces des Liguriens, que la république dominatrice ne menaçait pas de si près. Effectivement, les Liguriens s'armèrent; ils employèrent deux mois à faire des enrôlements, dont la publicité signala leur révolte. Dans la Cisalpine, il ne s'en fit que de clandestins, qui furent cependant

très-nombreux. Des agents de Magon y recrutaient sans bruit des soldats à prix d'argent. Les Gaulois fournissaient aussi, à l'insu de Rome, des provisions de tous genres au général carthaginois, qui, acquérant ainsi des forces considérables, se préparait à rejoindre son frère le plus tôt possible. Mais Livius et Lucrétius, campés ensemble près d'Ariminum, se tenaient en état d'aller à sa rencontre s'il s'avançait vers Rome, ou de le resserrer de plus en plus contre les Alpes, s'il ne se hâtait pas d'en quitter le voisinage. Ils le forcèrent ainsi de rester dans la Ligurie.

Scipion, toujours occupé en Sicile de son projet de descente en Afrique, et ne voulant pas néanmoins en compromettre le succès par trop de précipitation, conçut, en attendant, l'idée de reprendre sur Annibal la ville de Locres, comprise dans le territoire bruttien, et située sur la côte d'Italie. Il avait été informé, à Messane ou Messine, d'une intrigue formée par des Locriens exilés, pour remettre Rome en possession de leur patrie. Ces bannis vivaient à Rhégium : un détachement ramena captifs des ouvriers, charpentiers ou maçons, sortis de Locres, où les chefs de la garnison les employaient à des constructions militaires. Ces mercenaires promirent de livrer la place, si on leur rendait la liberté d'y retourner. Cet avis, transmis à Scipion par les Locriens réfugiés à Rhégium, lui parut digne d'attention. Sa flotte était oisive : il résolut de l'employer à surprendre celle des deux citadelles de Locres qui défendait la ville du côté de la mer. Il envoya d'abord à Rhégium deux tribuns légionnaires, Sergius et Matiénus, par lesquels il fit parvenir au propréteur Pléminius l'ordre de conduire devant Lo-

cres trois mille guerriers. On se munit d'échelles; on convint de signaux. Vers minuit, Pléminius arrive, et l'on dresse les échelles. Au signal donné, les ouvriers rentrés dans la ville font descendre d'autres échelles du haut des murs, et à l'instant une partie des soldats romains monte sur les remparts : aidés par les artisans toujours fidèles à leurs promesses, ils s'introduisent dans la citadelle, et y massacrent la garde carthaginoise, qu'ils trouvent endormie. Les cris des mourants éveillent les autres défenseurs de la place, qui prennent aussitôt les armes, et se réunissent en assez grand nombre pour écraser une poignée d'assaillants. Mais le reste de l'armée romaine, qui n'a pas quitté le pied du mur, mêle ses clameurs à celles du détachement déjà maître de la forteresse. Les assiégés la croient occupée par des milliers de Romains, et se retirent, sous les ordres d'un officier carthaginois nommé Amilcar, dans la seconde citadelle : il n'y a plus, entre l'une et l'autre, que des bourgeois non armés. Annibal n'était pas loin : il campait aux bords d'une rivière que Tite-Live nomme Butrote; probablement il faut entendre l'Alex, ὁ Ἄληξ, qui séparait le territoire de Locres de celui de Rhégium. Annibal accourut; mais, d'une part, les bourgeois s'étaient déclarés pour Pléminius; et, de l'autre, le propréteur avait donné avis de l'état du siége à Scipion, qui se tenait à Messane, prêt à s'embarquer au besoin.

Amilcar reçut l'ordre d'attaquer la citadelle envahie par les Romains, tandis qu'Annibal, en dehors de la ville, leur livrerait un plus rude assaut. A défaut d'échelles, Annibal fit construire une sorte de tortue avec des monceaux de bagages : cet essai n'ayant pas réussi,

il se contenta de parcourir l'enceinte de la place, observant les endroits faibles, et s'approchant si près des murs, qu'un trait lancé de la première forteresse étendit par terre un des guerriers de sa suite. Cet accident effraya le général, qui fit sonner la retraite et alla camper plus loin. Scipion profita de ces délais pour opérer sa descente, au moment où Amilcar, dans l'intérieur de la ville, et, au dehors, Annibal muni alors d'échelles, renouvelaient leurs attaques. Le consul, survenu à l'insu de l'un et de l'autre, à ce qu'il semble, fondit sur les Carthaginois, et en extermina deux cents. Annibal comprit que Scipion conduisait en personne cette entreprise, et retourna camper auprès de l'Alex, en laissant aux Carthaginois enfermés dans la seconde forteresse le soin de pourvoir comme ils pourraient à leur sûreté : ils ne trouvèrent pas d'autre expédient que d'allumer un incendie, à la faveur duquel ils s'échappèrent, et rejoignirent Annibal avant la nuit. Le consul demeura maître des deux citadelles et de la ville. Son premier soin fut de convoquer les Locriens dans leur place publique : après leur avoir reproché leur défection, il ordonna le supplice de ceux qui passaient pour en avoir été les promoteurs; et, ce qui pouvait sembler beaucoup plus sage, il rappela les exilés que le parti carthaginois avait forcés de se réfugier soit en Sicile, soit à Rhégium. Non content de leur restituer leurs biens, il leur distribua ceux des partisans d'Annibal, soumettant toutefois cette disposition à la ratification du sénat et du peuple de Rome.

En partant, il laissa le commandement de Locres au préteur Pléminius, qui, par les excès de sa cruauté, de sa rapacité, fit bientôt regretter les Carthaginois

eux-mêmes. Il livra la ville au pillage; et ses soldats n'épargnèrent aux habitants aucune des vexations et des infamies qu'on redoute après une prise d'assaut. Ils ne respectèrent pas même les temples; et, comme autrefois Pyrrhus, ils attentèrent au trésor enfoui dans le sanctuaire de Proserpine. On dit que, cette fois encore, la déesse en tira une vengeance éclatante. Ce qui est certain, c'est que la discorde se mit entre les ravisseurs. La garnison romaine de Locres était composée de deux corps, dont l'un obéissait à Pléminius, l'autre aux tribuns Matiénus et Sergius. Un soldat du propréteur s'enfuyait, portant un vase d'argent qu'il venait d'enlever d'une maison. Les deux tribuns le rencontrèrent, et lui arrachèrent sa proie. Le soldat implora le secours de ses camarades; les tribuns ameutèrent les leurs. Un combat s'engagea; la troupe de Pléminius succomba, et le commandant lui-même fut accablé d'injures. Dans le premier transport de sa colère, il condamna les deux tribuns à être battus de verges. L'apprêt et le commencement de ce supplice soulevèrent leurs soldats, qui, après avoir maltraité ses licteurs, s'élancèrent sur le commandant, l'arrachèrent de son tribunal, lui coupèrent le nez et les oreilles. A la nouvelle de ces désordres, Scipion revint de Messane, approuva, peut-être sans assez de réserve, la conduite du propréteur, ordonna d'enchaîner les deux tribuns, et de les conduire à Rome pour y être jugés. Mais Pléminius ne se crut point assez vengé : dès que le consul fut reparti, il prononça, de sa pleine autorité, un arrêt de mort contre les deux accusés; ils expirèrent au milieu des plus horribles tourments. L'implacable propréteur refusa la sépulture à leurs cadavres défigurés : il les exposa, en

proie aux vautours; et, tournant ensuite sa fureur contre les Locriens, qui s'étaient plaints de lui au consul, il recommença le cours des violences au sein de leur ville. Nous verrons, Messieurs, les reproches que tant d'excès avaient mérités retomber en partie sur Scipion. Mais, auparavant, il nous faudra terminer, dans notre prochaine séance, l'histoire de son consulat.

CENT SEIZIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 205 ET 204 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, la défaite des Ilergètes révoltés, un nouveau pardon accordé à leurs roitelets Mandonius et Indibilis, un entretien avec Masinissa, et un traité secret conclu avec ce prince numide, sont les derniers actes du proconsulat de Scipion en Espagne. Magon, l'un des frères d'Annibal, quittait cette péninsule, en signalant son départ par des violences et des infidélités nouvelles. Rome rappelait dans son sein Scipion, dont les grands enviaient la gloire, mais dont les services trouvaient leur récompense, à défaut du triomphe, dans les suffrages du peuple. Investi avec Licinius Crassus Divès de la puissance consulaire, il en prit possession le 13 février julien 205. Il n'obtint pas les moyens d'exécuter son projet de descente en Afrique; le vieux Fabius s'y opposa. On envoya Scipion en Sicile. Il partit avec des forces que plusieurs cités s'étaient à l'envi empressées d'accroître, en même temps que Magon, débarqué de Minorque à Gênes, sollicitait les secours des Liguriens et des Gaulois Cisalpins. En Sicile, le jeune consul disciplina sa troupe, et parvint à se former une garde de trois cents cavaliers d'élite, chargée par lui de ravager les côtes africaines. Lélius reçut à Hippone la visite de Masinissa, dont, à cette occasion, je vous ai raconté les aventures personnelles, d'après des traditions suspectes au moins

de quelque exagération. Les malheurs de ce roi détrôné le disposaient à s'allier aux Romains. Notre dernière séance s'est terminée par le récit de la prise de Locres, et des excès qu'y commit le propréteur Pléminius; je vous ai prévenus qu'on reprocherait un jour à Scipion de ne les avoir pas réprimés.

Ce général n'avait point renoncé à son projet d'expédition contre Carthage : il espérait qu'au moins il lui serait permis de l'entreprendre l'année suivante, après son consulat. Il s'y préparait par des exercices militaires, par des constructions de machines; et, pour remplir les loisirs que ces occupations lui laissaient, il cultivait son esprit en étudiant les livres grecs, fort répandus alors en Sicile. Il apprit que, depuis son départ de l'Espagne, Indibilis et Mandonius y avaient excité de nouveaux troubles; qu'ils s'étaient révoltés contre les proconsuls Lentulus et Acidinus. Les deux rois assuraient que Rome épuisée n'avait plus que Scipion à opposer à Annibal, et que l'Espagne, délivrée des Carthaginois par les Romains, pourrait, quand elle le voudrait, s'affranchir du joug de ces Romains eux-mêmes. Ces discours séduisaient les Ilergètes, les Lacétans, les Ausétans, d'autres peuplades voisines. Indibilis rassembla une armée de trente mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie, et donna rendez-vous aux confédérés dans le pays des Sédétans, encore fidèles à Rome. Les deux proconsuls, indignés du mépris qu'on leur témoignait, unirent leurs forces, et les tournèrent contre les révoltés. Entrés d'abord dans le territoire des Ausétans, ils s'y conduisirent avec une modération qu'ils croyaient propre à ramener les esprits au devoir. Ils adressèrent ensuite des dé-

putés aux deux roitelets, pour les inviter à la paix. La réponse à ce message consista dans l'envoi d'un détachement espagnol contre des fourrageurs romains : un léger combat de cavalerie servit de prélude à une guerre. Dès le lendemain, toute l'armée rebelle se disposa en bon ordre, à mille pas du camp des proconsuls : les Ausétans au centre, les Ilergètes à l'aile droite, les troupes des autres peuples à la gauche, et vers le milieu un grand intervalle qui donnerait un passage libre à la cavalerie. Les Romains avaient ménagé de pareilles issues à leurs escadrons. Le tribun qui les commandait reçut de Lentulus l'ordre de fondre à bride abattue sur les cavaliers ennemis dès qu'ils se montreraient. Le choc commença par l'infanterie, et courageusement des deux parts. Les Ilergètes se distinguèrent : ils pressèrent si vivement la douzième légion, postée à l'aile gauche romaine, qu'ils allaient l'enfoncer, si Lentulus, en faisant avancer la treizième, n'eût rétabli l'équilibre. Après cette manœuvre, le proconsul rejoignit son collègue, et les cavaliers romains s'élancèrent par les intervalles sur l'armée ennemie. Les Espagnols, débandés, se portèrent dans l'espace que leurs chefs avaient laissé vide, et fermèrent ainsi le passage à la cavalerie qui accourait pour les secourir. Les légions, encouragées par leurs deux généraux, profitaient de ce désordre, lorsque Indibilis et, à son exemple, tous ses cavaliers mirent pied à terre, et combattirent comme fantassins en désespérés. Un javelot perçà Indibilis; ceux qui l'entouraient se firent massacrer sur la place, et ne lui survécurent que fort peu d'instants. La déroute des Espagnols devint générale; il en périt treize mille, outre huit cents prisonniers;

leur camp fut envahi et pillé. Les vainqueurs n'avaient perdu que deux cents guerriers de leur aile gauche. Ce qui restait des vaincus se dispersa dans les campagnes, se réfugia en des bourgades. Mandonius les rassembla, et tint conseil avec eux sur le parti à prendre; il les trouva peu disposés à courir d'autres périls Ils se plaignirent amèrement des promoteurs de leur défection, et résolurent d'envoyer aux proconsuls des députés qui imploreraient leur clémence, qui ne demanderaient que la vie sauve et la liberté individuelle. Ils consentaient à déposer les armes, et à ne les reprendre que par ordre de la république, leur souveraine.

Les proconsuls exigèrent qu'on leur livrât Mandonius vivant et ses principaux complices : autrement les campagnes allaient être dévastées et incendiées. Les confédérés n'hésitèrent point à saisir Mandonius et les chefs de la sédition : ils les envoyèrent sous bonne et sûre garde au camp romain. Ce qu'ils devinrent, l'histoire ne nous l'apprend pas : on peut croire qu'ils ont été transférés à Rome. Mais les Espagnols désarmés demeurèrent obligés de payer une double solde à leurs vainqueurs, de fournir à chaque soldat un corset, une saie, du blé pour six mois; et les trente peuples révoltés, de livrer des otages.

Ces nouvelles consolaient Scipion de celles qu'il recevait en même temps de l'Italie méridionale. Son collègue Crassus y avait fait une campagne malheureuse; la peste continuait de régner en ce pays au mois de novembre, et l'époque des élections allait arriver. Crassus n'était point en état de se transporter à Rome pour y présider les centuries. Il proposa au sénat de rappeler du Bruttium les troupes affaiblies de Cécilius Mé-

tellus, et de trouver bon que ce proconsul fût nommé dictateur pour tenir les comices. Les pères conscrits y consentirent: mais la superstition prescrivit auparavant d'autres soins : les quindécemvirs déclarèrent avoir lu dans les livres sibyllins que, si jamais un étranger venait porter la guerre en Italie, on ne pourrait l'en chasser qu'en faisant venir de l'Asie une divinité étrangère. Ils ajoutaient que les livres sacrés désignaient expressément la déesse Cybèle et la ville de Pessinonte. C'était une cité limitrophe entre la Galatie et la Phrygie, et représentée aujourd'hui par le bourg de Possène ou de Balahissar en Anatolie. Cybèle est qualifiée par Lucrèce la mère des dieux et des bêtes sauvages,

... magna deum mater, materque ferarum.

Elle semble correspondre à l'Isis des Égyptiens. Elle porte différents noms, par exemple ceux d'Ops, de Rhéa, de Tellus, de Bérécynthia, de Dindymène, de Mère Idéenne. Les mythographes la peignent sous la figure d'une femme couronnée de tours; ils la placent quelquefois sur un char traîné par des lions. Ils lui donnent pour époux tantôt Cœlus, tantôt Saturne. Plusieurs traits de ses légendes conviendraient plus ou moins à d'autres déités féminines, telles que Junon, Cérès, Proserpine, la Lune, Hécate, Vesta, Téthys, Bellone, Minerve et Vénus. Ceux qui cherchent dans l'ancienne mythologie un système métaphysique ou cosmogonique font de Cybèle le principe passif dont l'union avec le principe actif produit le cosmos ou le monde. D'autres rapprochent son histoire de celle d'une princesse phrygienne, fille du roi Méon et de Dindyme, exposée sur le mont Cybèle, nourrie par

une lionne, élevée par des bergères, aimée d'Atys, puis d'Apollon, et morte dans une contrée septentrionale où elle avait suivi ce dieu. Les Phrygiens lui ont depuis décerné les honneurs divins, et consacré un temple à Pessinonte. C'était à ces conditions qu'ils se délivraient d'une horrible peste; un oracle leur avait prescrit ce remède. Je supprime les détails fort variables des aventures d'Atys, premier amant de Cybèle. J'écarte l'opuscule de Lucien sur la déesse syrienne, et sur Combabus son serviteur. Il nous suffit d'avoir reconnu qu'une Cybèle était adorée en Syrie et en Phrygie; qu'elle avait un temple et une statue à Pessinonte. Les Romains voulurent, en 205, enrichir leur ville de ce simulacre, ainsi qu'ils avaient introduit Esculape dans leurs murs en 291. Dès que les prêtres sibyllins eurent divulgué l'oracle qu'ils disaient avoir trouvé dans leurs livres, il parut certain qu'Annibal était l'étranger désigné en ce texte prophétique, et l'on n'hésita point à prendre les mesures convenables pour se mettre en possession de la déesse étrangère. On s'y déterminait avec d'autant plus d'empressement que des orages et des grêles désolaient toutes les campagnes. Tite-Live parle de ces grêles comme des pluies de pierres : *Crebrius eo anno de cælo lapidatum.* Pouvait-on se passer d'une nouvelle protectrice? D'ailleurs les députés qui étaient allés offrir une couronne d'or au dieu de Delphes rapportaient la promesse d'une victoire plus insigne qu'aucune des précédentes. Sans doute il s'agissait de celle qu'on remporterait en Afrique, et que les dieux révélaient à Scipion par les inspirations surnaturelles dont ils continuaient de le favoriser. La difficulté consistait à savoir comment ou

disposerait les Asiatiques à céder la Mère Idéenne, qui n'était pourtant qu'une grosse pierre, tombée, disait-on, du ciel sur le mont Ida. On se flatta d'y réussir par l'entremise du roi de Pergame Attale, l'allié de Rome contre Philippe de Macédoine. On lui députa, sur une escadre de cinq quinquérèmes, cinq ambassadeurs, dont le chef était Lévinus, qui avait été, comme vous l'avez vu, Messieurs, son compagnon d'armes. A ce Lévinus ancien consul on adjoignait Métellus ancien préteur, Sulpicius jadis édile, et deux ci-devant questeurs, Trémellius Flaccus et Valérius Falto. En passant à Delphes, ils consultèrent de nouveau l'oracle, qui leur répondit qu'Attale leur rendrait immanquablement le service qu'ils attendaient de lui; mais que, lorsqu'ils auraient transporté la déesse à Rome, il fallait ne la remettre qu'aux mains du plus honnête homme de la république. Débarqués en un port d'Asie, ils se rendirent par terre à Pergame, où le roi les accueillit avec bienveillance. Il les conduisit lui-même à Pessinonte, sur les bords du Sangarius. Les Pessinontins leur remirent sans la moindre difficulté la mère de tous les dieux, la souveraine de toutes les cités; complaisance qui ne semble explicable qu'en supposant que ces Asiatiques étaient beaucoup moins superstitieux que les Romains, qu'ils savaient mieux estimer à sa juste valeur une pierre informe et massive. Embarquée avec les heureux ambassadeurs, elle ne fit son entrée à Rome que sous le consulat suivant; mais je n'interromprai point le récit des faits qui concernent une si précieuse acquisition. Quand les galères approchèrent des côtes de l'Italie, l'un des cinq députés, Valérius Falto, prit les devants, et annonça que la déesse allait arriver au

port d'Ostie. En effet, les quatre autres vaisseaux étaient à la hauteur d'Anxur ou Terracine. Le sénat, solennellement convoqué, entendit le rapport de Falto, l'avis donné par l'oracle de Delphes, et se trouva fort embarrassé à choisir, parmi tant de citoyens vertueux, le plus digne de recevoir le dépôt sacré. Les pères conscrits se déclarèrent, dans leur sagesse, en faveur de Publius Cornélius Scipion Nasica, cousin germain du consul Scipion, et fils de Cnéius Scipion mort en Espagne l'an 212. Les historiens nous laissent ignorer quels titres pouvait avoir à cette préférence Nasica, parvenu à peine à sa trentième année en 204. Tite-Live avoue qu'il ne la saurait expliquer; et, les contemporains ne lui en disant rien, il s'abstient de proposer ses propres conjectures : *Id quibus virtutibus inducti ita judicarint, sicut proditum a proximis memoriæ temporum illorum scriptoribus, libens posteris traderem; ita meas opiniones, conjectando rem vetustate obrutam, non interponam.* Nous savons seulement que Nasica reçut à Ostie la Mère Idéenne, et lui rendit les premiers hommages. Il était suivi des dames romaines les plus vénérables, et de quelques vestales, parmi lesquelles on distinguait Quinta Claudia. Le prénom Quinta qu'elle portait, apparemment comme cinquième enfant de Claudius, a été quelquefois changé mal à propos en Quinctia : la famille des Quinctius ne tenait aucunement à celle des Claudius. La présence de Quinta Claudia peut ici sembler surprenante; car il s'en fallait que la réputation de cette vestale fût restée intacte : on lui reprochait des manières libres, et trop de goût pour les parures mondaines. On ne la vit pas moins au nombre des personnages qui entouraient

Nasica, lorsque, monté sur une galère, il reçut la déesse de la main des prêtres idéens, des *galli*, qui l'avaient escortée. Nous avons lieu de croire que ces prêtres demeurèrent et se perpétuèrent à Rome ; car Cicéron cite une loi qui leur réservait exclusivement, mais seulement à certains jours, le privilége de la mendicité : *Præter Ideæ Matris famulos, eosque justis diebus, ne quis stipem cogito.* Il y aurait lieu à beaucoup de détails sur les pratiques et les déréglements des *galli*; mais j'achève l'histoire du voyage de leur divinité.

La galère qui portait Nasica s'avança vers l'embouchure du Tibre, et vint échouer sur un banc de sable que les chaleurs et la sécheresse de la saison avaient formé. On raconte que Quinta Claudia saisit cette occasion de dissiper les soupçons élevés contre elle : elle supplia la déesse de lui rendre un éclatant témoignage. Plusieurs paires de bœufs et un grand nombre d'ouvriers robustes venaient d'épuiser en vain toutes leurs forces pour remettre le navire à l'eau : la vestale y attacha sa ceinture, et le dégagea sans efforts. Les auteurs païens ont admiré, à ce propos, l'équité, la bonté, la toute-puissance ou, comme on parle aujourd'hui, l'omnipotence de la Mère des dieux ; quelques Pères de l'Église ont admis ce miracle, en l'expliquant d'une autre manière. La critique moderne a bien le droit d'en contester la réalité, surtout quand nous voyons Ovide n'invoquer sur ce point que le témoignage des poëtes dramatiques :

Mira, sed et scena testificata loquar.

Des interprètes ont entendu ici, par *scena*, le lieu où le prodige s'était accompli ; mais il n'en restait, en ce lieu, aucun vestige, en sorte que *scena* ne peut signi-

fier que le théâtre, où l'on mettait en scène ce merveilleux récit. Du reste, Ovide, au quatrième livre de ses Fastes, a chanté la Mère Idéenne, sa translation à Rome, et l'intervention de Claudia, non pourtant sans ajouter, omettre et modifier quelques circonstances. Voici, Messieurs, ce morceau, traduit par Saint-Ange.

Un prêtre consulta les vers de la Sibylle,
Et l'on y lut ces mots, énigme difficile :
« Cherchez la mère absente ; amenez-la, Romains ;
« Mais pour la recevoir il faut de chastes mains. »
Sur cet oracle obscur le sénat délibère.
En quels lieux la chercher? et quelle est cette mère?
On consulte Apollon : « C'est la mère des dieux ;
« Elle habite l'Ida. Partez, et dans ces lieux
« Amenez, répond-il, sa poupe triomphale. »
Dans les champs de Phrygie alors régnait Attale.
On députe vers lui ; mais, rebelle aux destins,
Attale se refuse aux désirs des Latins.
O prodige! Cybèle ébranle au loin la terre,
Et prononce ces mots sortis du sanctuaire :
« Contentez les Romains, leurs désirs sont mes vœux ;
« Ne me retardez pas, donnez-moi, je le veux.
« Rome est de tous les dieux le temple le plus digne.
« — Eh bien! s'écrie Attale, allez, je me résigne :
« Vous nous appartiendrez aux champs ausoniens ;
« Rome par ses aïeux remonte aux Phrygiens... »
Sur les flots de son fils, Cybèle triomphante
Du long détroit d'Hellé fend la vague écumante ;
Elle laisse Rhété, Sigée et Ténédos ;
Les Cyclades loin d'elle ont vu s'enfuir Lesbos.
Elle passe la mer qui vit tomber Icare,
Et les marais de Lerne, et l'antre du Ténare...
Des rochers de Libye elle évite les bords,
Découvre la Sardaigne et touche enfin nos ports.
Elle entre dans Ostie, où le fleuve du Tibre,
Épanché dans la mer, roule en un champ plus libre.
Elle voit s'avancer les ordres de l'État,
Les chevaliers romains, le peuple et le sénat,
Les vieillards, les enfants, les mères et les filles,

Et les vierges encore, honneur de leurs familles,
Qui, par de chastes soins à Vesta consacrés,
Entretiennent le feu dans les foyers sacrés.
La poupe hospitalière, en nos murs attendue,
Contre la corde, en vain par mille bras tendue,
Lutte, et du Tibre à peine elle monte le cours :
La terre était aride ; un long hâle en ces jours
Avait tari le fleuve, et, stable sur sa base,
La carène s'enfonce en une épaisse vase.
On s'obstine à tenter des efforts plus qu'humains,
Et la voix encourage et les bras et les mains.
Mais la nef, aux regards de la foule surprise,
Semble une île des mers sur ces rochers assise.
Claudia, digne sang de l'antique Clausus,
Possède des attraits égaux à ses vertus;
Mais de ses envieux la langue envenimée
Osa de sa pudeur ternir la renommée.
Plaire et par sa parure attirer les regards,
Dans sa libre gaité plaisanter les vieillards,
Voilà son crime : un cœur sûr deson innocence,
Sourd à la calomnie, en croit sa conscience.
Mais, trop enclin au mal, l'homme faible ou méchant
A toujours pour y croire un facile penchant.
Elle sort de son rang, et sa main virginale
Se plonge dans le fleuve, y puise une eau lustrale...
« Mère auguste des dieux, à tes pieds tu me vois :
« D'une humble suppliante écoute ici la voix.
« On m'accuse : à tes yeux si je suis condamnable,
« Prête à subir la mort, je m'avouerai coupable.
« Si je ne le suis pas, toi qui lis dans les cœurs,
« Tu dois d'un faux soupçon justifier mes mœurs;
« Toi, la chasteté même, ô déesse puissante,
« Suis-moi, cède à la main d'une vierge innocente! »
Elle dit, prend le câble, et, marchant sur le bord,
S'avance d'un pas libre et tire sans effort.
Ce que je vais conter tient au pouvoir céleste;
Mais le prodige est sûr, le théâtre l'atteste.
Cybèle suit alors la main qui la conduit,
Et proclame l'honneur du guide qu'elle suit...
La nuit vient; le vaisseau que la vestale entraîne
Est lié par un câble au tronc noueux d'un chêne.

Après un long repas on se livre au sommeil,
On attend en repos le retour du soleil.
Le jour renaît : la poupe est ceinte de guirlandes;
L'encens sur un autel exhale ses offrandes.
Du joug et de Lucine ignorant les travaux,
Une blanche victime a rougi les couteaux;
Puis, de l'arbre noueux qui l'enchaîne au rivage,
Claudia du vaisseau détache le cordage.
On s'arrête au bocage où le limpide Almon
Vient perdre dans le Tibre et son onde et son nom.
Le prêtre aux cheveux blancs, à l'étole empourprée,
Lave dans ces flots purs la statue adorée.
Les Phrygiens, en chœur, hurlent des chants pieux;
La flûte aux sons aigus, à leurs cris furieux,
S'anime, et sous leurs mains retentit la timbale.
Claudia, précédant la pompe triomphale,
Du geste et des regards voit applaudir au loin
Sa vertu, dont Cybèle est l'auguste témoin.
Assise sur un char, par la porte Capène
Cybèle entre, et du char qui lentement la traîne
On couronne les bœufs de guirlandes de fleurs.
Nasica, de nos murs tu lui fis les honneurs.
Métellus lui bâtit un édifice auguste.

Je ne m'arrêterai point, Messieurs, à discuter les variantes d'une tradition plus ou moins fabuleuse, surtout en ce qui concerne Claudia. En de telles matières, les récits des poëtes valent à peu près ceux des historiens. Tite-Live continue le sien en disant que les dames romaines se disputèrent l'honneur de porter le brancard où l'on posa la pierre divine; qu'elles remplirent successivement ce ministère assez laborieux dans tout le cours de la route, qui se fit à pied, d'Ostie à Rome; que tous les habitants de cette capitale coururent en foule à la rencontre de la déesse; que sur son passage l'encens brûlait devant toutes les portes; qu'on la supplia d'être à jamais propice à la république; qu'on la

déposa au temple de la Victoire, sur le mont Palatin, en attendant qu'elle eût un sanctuaire; qu'on lui dressa un lectisterne; qu'enfin on lui consacra une fête annuelle où se célébreraient les jeux mégalésiens, c'est-à-dire de la Grande Mère, Μεγάλης Μητρός. Ce nom, comme Cicéron l'a remarqué, indiquait leur origine grecque : *Qui uni ludi ne verbo quidem appellantur latino, ut vocabulo ipso et appetita religio externa, et Matris Magnæ nomine suscepta declaretur.* D'autres font venir ce nom d'un temple appelé *Mégalésion* à Pessinonte, et consacré à Cybèle. Domat et quelques-uns des grammairiens venus après lui ont confondu ces jeux avec les grands jeux institués en l'honneur de Jupiter, de Junon et des autres divinités de première classe. Ces jeux-là se pratiquaient en septembre; les mégalésiens en avril, non aux ides, comme le suppose Tite-Live, ni le huitième jour avant les ides, comme le dit Spartien, mais la veille des nones, c'est-à-dire le quatrième jour d'avril, ainsi que nous l'apprennent les Fastes d'Ovide et les anciens calendriers. En laissant aux *galli* leurs cérémonies indécentes ou ignobles, les Romains s'en réservaient de plus dignes, à ce qu'ils croyaient, d'une telle solennité. Les dames chantaient et dansaient devant la statue de Cybèle; les citoyens se donnaient mutuellement des gages d'amitié, et des repas où la frugalité régnait. Les magistrats faisaient représenter des pièces de théâtre, ainsi que l'attestent les inscriptions antiques qui précèdent les comédies de Térence. Neuf jours avant les jeux mégalésiens, les prêtres *galli*, les quindécemvirs sibyllins et les magistrats de Rome se rendaient au confluent de l'Almon ou Acquataccio et du Tibre, pour y laver le char qui

avait transporté la Mère Idéenne, cette déesse elle-même et les ornements qui la paraient. Hérodien rapporte de plus que, vers la fin du mois de mars, la statue de Cybèle, portée sur un riche brancard, parcourait les rues, et attirait par la magnificence de son cortége les regards des spectateurs; que cette procession était suivie de mascarades, où l'on voyait les plébéiens des plus basses classes travestis en magistrats. Saint Augustin reproche aux Romains les chansons obscènes et les attitudes licencieuses qui déshonoraient cette fête. C'est celle que Macrobe appelle *Hilaria*, et qu'il place au huitième jour avant les calendes d'avril, c'est-à-dire à l'équinoxe présumé. Un pin, arbre consacré à Cybèle, y figurait : on le portait dans son sanctuaire; le tronc était enveloppé de laine, et orné de couronnes de violettes; et l'on posait au milieu une figure d'Atys, le bien-aimé de la mère ou aïeule des dieux. De vieux calendriers indiquent cette cérémonie par les mots *arbor intrat*, et la fixent au 21 mars. *Quid sibi vult*, dit Arnobe, *illa pinus quam semper, statis diebus, in deum matris intromittitis sanctuarium?*

Avant l'entrée de la déesse idéenne à Rome, Cécilius Métellus, nommé dictateur, comme je l'ai dit, par le consul Crassus, avait présidé les comices où les faisceaux furent décernés à Marcus Cornélius Céthégus et à Publius Sempronius Tuditanus, alors absent comme chef de l'armée, et qui surveillait en Grèce les démarches du roi de Macédoine. Les élections et le sort assignèrent la préture urbaine à Marcius Ralla, dont les trois collègues, Scribonius Libon, Pomponius Matho, et Tibérius Claudius Néron, furent destinés à commander, le premier dans la Gaule Cisalpine, le second en Sicile, le troisième

en Sardaigne. On attendit, pour nommer les proconsuls, le retour de Sempronius, l'un des consuls nouveaux. Il était en Grèce, où depuis deux ans la négligence de Sulpicius avait compromis les intérêts de Rome et servi ceux du roi de Macédoine. Ce prince s'était réconcilié avec les Étoliens; il les avait réduits à traiter avec lui; et cette paix venait de se conclure, lorsque Sempronius, commandant trente-cinq galères, dix mille fantassins, mille cavaliers, parut à Dyrrachium (aujourd'hui Durazzo). Quelques jours plus tôt, ce renfort aurait conservé l'Étolie aux Romains. La ressource du consul fut de susciter d'autres ennemis à Philippe, de soulever les peuplades macédoniennes les plus voisines de l'Illyrie, particulièrement les Parthins situés sur les bords de l'Aoüs, et d'assiéger Dimalle. Le roi vint camper près de l'Apollonie des Taulantiens, sur la côte occidentale de la Macédoine, et présenta la bataille à Sempronius, qui s'était enfermé dans cette place, et avait envoyé Létorius, un de ses lieutenants, en Étolie, pour troubler, à la tête de quinze galères, une paix encore mal affermie. Le consul aima mieux soutenir un siége que de risquer une action en pleine campagne; et Philippe, qui manquait de provisions, qui n'avait pas non plus assez de troupes, conçut d'autres desseins. Il songeait à traiter avec Rome, à obtenir au moins une trêve : il décampa, et s'enfonça dans son royaume. Des députés épirotes vinrent lui annoncer qu'un simple entretien entre lui et Sempronius rendrait la tranquillité à ses États. La conférence eut lieu dans la ville de Phœnice, depuis Adrianople. Philippe, les chefs de l'Épire, après eux le consul, le roi des Athamancs Amynander, et des députés

de l'Acarnanie, s'y rendirent. Un Épirote, au nom de toute sa nation, exhorta Sempronius et Philippe à la paix. Le consul y consentit; il céda même l'Atintanie aux Macédoniens, à condition que Dimalle et deux villes dont on ne reconnaît pas bien la position, Bargule et Eugénium, appartiendraient à Rome, et que l'on comprendrait dans le traité Attale, Pleuratus, Nabis roi de Lacédémone, les Illiens, les Éléens, les Messéniens, les Athéniens. De son côté, Philippe y fit comprendre, avec l'Épire et l'Acarnanie, l'Achaïe, la Béotie, la Thessalie, et le roi de Bithynie Prusias. On signa les articles, et l'on convint d'une trêve de deux mois, pour laisser le temps de porter le traité à Rome, de le faire ratifier par le sénat, et de le rapporter à Phœnice.

Sempronius revint à Rome; et les comices par tribus nommèrent des proconsuls. Les deux consuls de l'année précédente conservèrent leurs commandements militaires : Scipion en Sicile; Licinius avec ses deux légions dans le Bruttium. On maintint Acidinus et Lentulus en Espagne, Livius dans la Gaule Cisalpine avec deux légions. Les propréteurs étaient Lucrétius Gallus près d'Ariminum, Hostilius Tubulus sur le territoire capouan, Flamininus à Tarente et chez les Sallentins, Octavius Népos sur la côte de la Sardaigne, à la tête d'une flotte de quarante vaisseaux. Les commandements étant ainsi distribués, on s'occupa de jeux publics et de cérémonies religieuses. Marcellus le fils dédia les temples voués par son père à l'Honneur et à la Vertu. Les prodiges annoncés en cette année 204 étaient deux soleils en plein jour, une vive lumière en pleine nuit, une trace de feu de l'est à l'ouest, aperçue à Sétia; une porte d'Anxur frappée de la foudre, une

porte encore et un pan de rempart renversés par le tonnerre à Anagni, un bruit surnaturel dans le temple de Junon à Lanuvium. Vous remarquez, Messieurs, que ces prodiges varient assez peu d'une année à l'autre : c'est toujours aussi le même genre d'expiation. Neuf jours de sacrifices détournèrent les effets de ces funestes présages, et surtout d'une grêle qu'on prenait pour une pluie de pierres.

Au milieu des délibérations du sénat sur les enrôlements à faire en différentes provinces, l'un des pères conscrits se plaignit avec amertume des douze colonies qui ne fournissaient plus de contingents. Il proposa de réprimer enfin cette désobéissance, qui tournait au détriment des colonies fidèles. On décréta que les consuls manderaient à Rome les décurions d'Albe, de Népété, de Sutrium, d'Ardée, de Calès, de Sétia, de Suessa, de Sora, de Carséoles, d'Intéramna, de Circée et de Narnie; qu'on les obligerait à lever un nombre de fantassins double de celui que ces villes fournissaient autrefois, et de plus cent vingt cavaliers chacune, ou trois piétons en remplacement de chaque cavalier manquant; que cette milice, choisie dans la plus riche bourgeoisie, servirait la république hors de l'Italie; qu'en cas de refus, on retiendrait les décurions sans leur donner audience; que des tributs annuels payés par ces colonies seraient employés à l'entretien de leurs soldats; et que les censeurs établis chez elles enverraient, avant la fin de leur magistrature, un dénombrement exact de leurs concitoyens en état de porter les armes. Les décurions se présentèrent, mais pour protester contre la rigueur du décret. Comme ils s'obstinaient à réclamer, et les consuls à leur refuser la faculté d'adresser leurs plaintes à l'as-

semblée des sénateurs, on les retint à Rome, et l'on envoya dans les douze cités des officiers, qui levèrent, en fort peu de temps, le nombre d'hommes qu'on avait déterminé.

Vous vous souvenez, Messieurs, que, sous le consulat de Lévinus, en 210, les citoyens romains s'étaient empressés de subvenir aux besoins du trésor public. Jamais, depuis six ans, ils n'avaient réclamé le payement des sommes avancées par eux : on ne se souvenait plus de cette dette. Lévinus, en 204, crut à propos d'en rappeler la mémoire; et, s'autorisant de la prospérité présente de la république, il demanda et obtint le remboursement de ces emprunts en trois termes, le premier au moment même, le second trois ans après, le troisième en la cinquième année. Enhardis par cet acte de justice et de générosité, les Locriens vinrent se plaindre des vexations tyranniques exercées sur eux par Pléminius et tolérées par Scipion. Ils étaient soutenus, excités peut-être par le vieux Fabius et par Caton, depuis censeur célèbre, mais alors âgé de trente ans et homme nouveau, né, à Tusculum, d'un père qui, bien que distingué par d'honorables services, n'était pas d'une famille illustre. Je vous ai fait remarquer, Messieurs, le jeune Caton servant sous Fabius aux siéges de Capoue et de Tarente : il acquérait déjà quelque réputation comme guerrier, comme orateur ou avocat, comme républicain loyal, intègre et austère. Ses relations avec le pythagoricien Néarque et avec le sénateur Valérius Flaccus contribuèrent à développer ses talents, son activité, son ambition. De tribun légionnaire il devint questeur militaire, et il exerçait cette fonction en Sicile pendant le proconsulat de Scipion.

Les goûts, les penchants, les mœurs du général et du trésorier ne s'accordaient guère, et il n'existait entre eux aucune sorte de sympathie. Caton osa reprocher à Scipion ses profusions, sa magnificence : « Vos « prodigalités, lui disait-il, épuisent le trésor public, re« lâchent la discipline, amollissent les soldats, énervent « les légions. » Le proconsul répondit : « Je dois compte « à la république de mes exploits, non des largesses « qui lui attachent ses guerriers et les disposent à vain« cre pour elle. Votre devoir est de m'obéir, et vos avis « sont au moins superflus. » Offensé de ce langage, plus hautain que prudent, Caton quitta brusquement la Sicile, revint à Rome, et s'y ligua contre Scipion avec Fabius. Ils allaient disant qu'une armée destinée à porter la guerre en Afrique ne pouvait que s'affaiblir de jour en jour sous un tel général, dont les dépenses n'avaient plus de bornes, qui passait au théâtre et consacrait aux jeux, aux plaisirs, les moments réclamés par les besoins du service. Ces propos commençaient à faire quelque impression sur les esprits, quand les dix députés de Locres arrivèrent, vêtus d'habits lugubres, portant à la main des branches d'olivier, et demandant aux consuls une audience devant le sénat. Il fallut bien la leur accorder. Leur chef, après avoir exposé les circonstances de la défection de Locres, montré que les magistrats de cette ville en étaient innocents, et n'avaient coopéré qu'à la replacer sous les lois de Rome, traça le tableau des violences de Pléminius : « Oui, disait-il, la tyrannie d'Amilcar et « de ses Africains nous avait indignés; mais Plémi« nius et les siens les ont surpassés. Cependant nous « n'invoquons le secours ni des peuples étrangers, ni

« même des dieux immortels; nous n'adressons nos « plaintes et nos prières qu'au sénat romain. Nous rougirions même de lui retracer les détails des excès in« fâmes, des attentats exécrables commis sur nos biens, « sur nos familles, sur nos divinités tutélaires, et jus« que sur le sanctuaire de Proserpine. La piété ro« maine voudra, nous n'en doutons point, expier ces « profanations : rappelez votre commandant; nous ne « demandons pas que vous le condamniez sans l'en« tendre; s'il se justifie, vous nous le renverrez; ce sera « bien assez nous punir. » Fabius, qui, en qualité de prince du sénat, avait à répondre à cette harangue, commença par demander aux députés si les Locriens n'avaient pas dénoncé à Scipion les méfaits de Pléminius. « Certes, répliquèrent-ils, nous n'y avons pas man« qué; mais le général s'occupait des préparatifs de sa « descente en Afrique; il n'écoutait que le comman« dant. » C'était là précisément la réponse que Fabius désirait. Dès qu'il l'eut entendue, il fit sortir les députés, et accusa Scipion de mollesse, de complaisance, de prodigalité. Il lui reprocha d'avoir quitté la Sicile, et d'être venu assiéger Locres, qui n'était pas de son département. Il proposa de le rappeler, et de prendre avec les tribuns du peuple les mesures nécessaires pour le faire dépouiller par les comices du titre de proconsul; d'arrêter Pléminius, de le charger de chaînes, de le transporter à Rome, de l'entendre et de le condamner à mort, avec confiscation de ses biens, si les plaintes portées contre lui se trouvaient justes; de réparer, autant qu'il était possible, les iniquités commises contre les Locriens, en leur donnant le titre d'amis et d'alliés fidèles, en leur rendant leurs enfants et leurs *fem-*

mes, en restituant au trésor de Proserpine le double des valeurs enlevées, en expiant par des sacrifices, tels que les régleraient les pontifes, les outrages faits à la déesse; enfin en transférant en Sicile la garnison de Locres, et en la remplaçant par des troupes latines.

Des sénateurs, sans doute à l'instigation de Caton, ajoutèrent que le proconsul renonçait aux mœurs romaines, dédaignait la toge, prenait le manteau ou le *pallium* des Grecs, portait leur chaussure, la *crepida*, simple semelle attachée par des ligatures qui se croisaient, qui couvraient par intervalles le dessus du pied et se nouaient sur la jambe; qu'il ne fréquentait que les gymnases, n'étudiait que des livres grecs, ne songeait plus ni à vaincre Carthage, ni à réprimer la licence de ses propres soldats, de peur de compromettre la sienne. Cependant il restait à Scipion des amis et des défenseurs au sein du sénat; les débats qui le concernaient remplirent plusieurs séances, à la fin desquelles on adopta l'avis de Quintus Métellus : punir Pléminius, donner satisfaction aux Locriens, et, avant de prononcer sur le proconsul, entreprendre une information régulière, en charger le préteur Marcus Pomponius qui se dispose à partir pour la Sicile, lui adjoindre dix commissaires pris parmi les sénateurs, deux tribuns du peuple et un édile; fixer leur départ à trois jours : s'ils trouvent Scipion en Sicile et s'ils le jugent complice de Pléminius, le transférer à Rome; s'il est déjà parti pour l'Afrique, et s'il paraît coupable, envoyer dans son camp l'édile, les deux tribuns du peuple et deux sénateurs; le contraindre à repasser la mer, et à remettre aux deux pères conscrits le commandement de son armée. Le collége tribunitien tira au sort

deux de ses membres, qui furent un Marcus Claudius Marcellus, et un Lucius Cincius Alimentus. Leur départ est une exception à la règle commune, qui retenait les tribuns dans l'enceinte de Rome. Après qu'on eut consulté les pontifes sur les cérémonies expiatoires les plus convenables pour apaiser Proserpine, les commissaires allèrent s'embarquer à Rhégium. Auparavant, ils s'arrêtèrent à Locres pour instruire le procès de Pléminius. On dit qu'avant leur arrivée, Scipion, pour se mettre en règle, avait envoyé un de ses lieutenants et trente chevaliers pour juger ce commandant, et que déjà il était mis aux fers. D'autres historiens disent que, relégué à Naples, il fut rencontré sur la route par Pomponius, l'un des commissaires, qui le fit reconduire à Locres. Voilà des variantes; mais on s'accorde assez à dire que Pléminius, jeté dans une prison de Rhégium, y attendit le moment où il serait transféré à Rome.

Ces mesures prises, le soin le plus pressé parut être de réparer les profanations sacriléges. On obligea tous les ravisseurs à rapporter leur proie dans le sanctuaire; le surplus des rapines se compensa par l'or et l'argent apportés de Rome, et l'on célébra les sacrifices expiatoires. Tous les soldats de la garnison reçurent l'ordre de sortir de Locres et de venir camper dans la plaine, sans rien emporter qui eût appartenu aux habitants, sans emmener avec eux aucune personne de condition libre. On remit en liberté tous les prisonniers locriens, et l'on rendit aux habitants de cette ville la faculté de vivre sous l'empire de leurs propres lois. Interrogés sur la conduite qu'avaient tenue Pléminius et Scipion, ils déclarèrent qu'ils iraient volontiers à Rhégium dé-

poser contre le commandant; mais qu'il leur semblait inutile de se rendre à Messane pour y être entendus au sujet du proconsul. Ils attestaient que Scipion n'était point coupable d'un sacrilége commis à son insu; qu'on ne pouvait lui reprocher qu'un peu trop de confiance aux paroles de Pléminius, et pas assez aux leurs; qu'ennemi du désordre, il avait trop tardé à le reconnaître et à le punir; qu'au surplus, on ne voudrait pas sans doute les exposer à encourir la disgrâce d'un personnage si noble, si célèbre et si puissant. Quoiqu'un tel témoignage n'offrît point, à beaucoup près, une pleine justification de la conduite du proconsul, les commissaires se persuadèrent qu'il suffisait pour les dispenser d'une poursuite périlleuse. Après avoir enchaîné et envoyé à Rome Pléminius et trente-deux de ses principaux complices, ils partirent pour la Sicile, où les deux tribuns et l'édile devaient exécuter ce que prescriraient contre Scipion le préteur et les dix commissaires, seuls investis, à ce qu'il semble, des pouvoirs de juges d'instruction dans cette procédure extraordinaire. On ne voit pas d'autre exemple d'une commission exerçant hors de l'Italie de pareilles fonctions à l'égard d'un général romain.

Scipion fit bonne contenance : il n'alla pas à la rencontre des commissaires; il les attendit à Syracuse, et ne se prépara point du tout à leur adresser une harangue apologétique. Mais toutes ses troupes, cantonnées en divers quartiers de l'île, venaient d'être rassemblées par ses ordres, et tous les vaisseaux de sa flotte s'étaient rendus de divers ports dans celui de Syracuse. Le préteur, les dix sénateurs, les deux tribuns et l'édile trouvèrent tout en ordre de bataille sur

terre et sur mer : le général les reçut chez lui, les logea honorablement, et leur servit des festins splendides. Il paraît qu'ils s'accommodèrent assez de sa magnificence, et qu'ils se sentirent peu disposés à condamner un amphitryon chez lequel on dînait si bien. La première journée se passa en réjouissances, le lendemain en exercices de l'armée de terre. On vit ensuite des courses de galères et des représentations de batailles navales. Puis on visita les greniers publics, les arsenaux, les chantiers, les machines de siége. « Vous voyez, dit le général à ses hôtes, que « je dépense beaucoup d'argent, et que les spectacles « somptueux que mes troupes me donnent leur plai« sent presque autant qu'à moi. » Il n'y eut pas d'autres procédures. Les commissaires prirent congé du proconsul, en l'invitant à partir pour l'Afrique aussitôt qu'il en aurait obtenu la permission : une armée telle que la sienne serait infailliblement victorieuse; ils allaient en porter l'assurance au sénat et au peuple romain. Leur rapport déconcerta Fabius et Caton: il n'était plus question d'intenter un procès sérieux au général; mais on poursuivit celui de Pléminius et de ses complices; le collége des tribuns les produisit devant les comices. Les mouvements de colère et d'indignation qui éclatèrent à leur première comparution s'apaisèrent par degrés. La face mutilée de Pléminius, à qui ses soldats avaient coupé, comme je vous l'ai dit, le nez et les oreilles, inspirait la pitié; il était d'ailleurs protégé par le grand nom de ce Scipion qui avait eu pour lui tant d'indulgence. Jamais on ne put réunir contre le gouverneur de Locres assez de suffrages pour le condamner à la mort.

Il fallut, après plusieurs assemblées des tribus, le reconduire en prison, où, selon la tradition la plus commune, il mourut de maladie. Cependant l'historien Claudius Licinius, cité par Tite-Live, disait que Pléminius était resté incarcéré jusqu'au second consulat de Scipion (en 195); qu'alors, profitant d'une célébration de jeux publics, il avait, à force d'argent, aposté des troupes de bandits pour mettre le feu, durant la nuit, aux divers quartiers de la ville, espérant de s'évader à la faveur de l'incendie et des ténèbres; que ces brigands, effrayés eux-mêmes d'un si horrible dessein, l'avaient révélé aux magistrats, et, par cette dénonciation, provoqué le supplice capital du prisonnier. Je n'ai pas besoin de remarquer les invraisemblances de ce récit : comment Pléminius disposait-il encore de tant d'argent? et, si sa détention s'est prolongée jusqu'au second consulat de Scipion, comment n'a-t-il pas obtenu de la bienveillance de cet éminent personnage, son ancien général et presque son ancien complice, la fin d'une captivité si longue et si peu légale, puisqu'il n'y avait pas eu de jugement? Revenons à l'an 204 : les sénateurs, loin de songer à mettre Scipion en cause, l'autorisèrent à entreprendre sans délai son expédition d'Afrique, à choisir, en Sicile, parmi les troupes romaines celles qui lui conviendraient le mieux. Il résolut donc de s'embarquer aussitôt; mais son départ faillit être retardé par d'autres conjonctures.

Nous avons vu, Messieurs, que Syphax, roi des Numides Massésyliens, avait d'abord embrassé le parti de Rome; mais qu'Asdrubal, fils de Giscon et père de Sophonisbe, était parvenu à l'en détacher. A toutes les

grâces de son sexe, Sophonisbe joignait un courage viril et des talents cultivés par une éducation excellente; elle passait surtout pour une très-habile musicienne. Son père, après l'avoir promise à Masinissa, l'avait accordée à Syphax, dont il espérait tirer un meilleur parti, et qui en effet signa une ligue offensive et défensive avec Carthage. Sophonisbe prit un tel ascendant sur son époux, qu'elle lui dicta une lettre à Scipion, conçue en ces termes : « Si vous comptez sur « mon assistance, désabusez-vous. Songez que la reine « de Massésylie est Carthaginoise; épargnez-moi la « dure nécessité de combattre en Afrique dans les « rangs de vos ennemis. » Le proconsul reçut cette lettre à Syracuse, et y fit aussitôt une très-courte réponse, où il engageait Syphax à ne pas violer les droits sacrés de l'hospitalité, à craindre le courroux des dieux et la vengeance des hommes. Scipion pourtant ne laissa point transpirer cette nouvelle, qui aurait pu décourager ses soldats; et, pour en prévenir les effets, il eut recours à l'artifice, ou, puisqu'il faut le dire, au mensonge. Il assembla ses troupes, et leur dit : « Les deux rois « numides me pressent de hâter la descente. Masinissa « s'est plaint à Lélius de mes lenteurs; aujourd'hui Syphax m'exhorte à ne plus différer, parce que, si je « changeais de résolution, il se verrait contraint de traiter avec Carthage. Tout est prêt; je vais rassembler « et ma flotte et mon armée de terre à Lilybée. » Ayant ainsi rallumé l'ardeur des soldats, il invita le préteur Pomponius à se rendre en ce même lieu, où ils concerteraient ensemble le partage des légions entre la Sicile et l'Afrique. Bientôt tant de bataillons, de vaisseaux et de barques se réunirent à Lilybée, que la ville

et le port ne pouvaient plus les contenir. Tous les guerriers, tous les marins sollicitaient l'honneur de prendre part à une expédition dont le succès leur semblait certain. Les soldats qui restaient échappés du désastre de Cannes entrevoyaient une fin glorieuse de leur ignominieux exil. Scipion ne les dédaigna point; il choisit la cinquième et la sixième légion dont ils faisaient partie. Il fit la revue de toutes les autres troupes romaines et alliées, et augmenta chaque légion jusqu'à six mille deux cents hommes de pied et trois cents cavaliers. Quel nombre total de soldats emmenait-il en Afrique? Quelques historiens disent seulement dix mille d'infanterie et deux mille deux cents de cavalerie; Appien dit seize mille fantassins et seize cents chevaux; d'autres, trente-cinq mille hommes en tout. Cœlius, dans Tite-Live, affirme que la Sicile resta déserte, et que la flotte était chargée d'une telle multitude de guerriers et de nautoniers, que leurs cris faisaient tomber les oiseaux du ciel. En écartant ces exagérations, nous voyons au moins que l'armement était fort considérable, quoiqu'il se soit accompli avec beaucoup d'ordre. Lélius, créé amiral, fit embarquer et retint à bord les gens de mer. Le préteur Pomponius opéra le chargement des vivres, des machines et des outils; Scipion distribua les troupes de terre sur les vaisseaux, et convoqua ensuite dans la grande place de Lilybée, pour y recevoir ses derniers ordres, tous les capitaines de vaisseaux, tous les pilotes, et deux soldats de chaque bord. Il s'assura par leur témoignage que chaque bâtiment était approvisionné d'eau, de blé pour quarante jours, de pain cuit pour quinze. Il recommanda la concorde entre les matelots

et les soldats; ceux-ci devaient faire la manœuvre sous les ordres des pilotes. Toutes ces précautions étant prises, il mit la flotte en ordre de bataille. Il commandait, avec son frère Lucius, l'aile droite, composée de vingt galères. Un égal nombre de vaisseaux formait l'aile gauche, conduite par Lélius et par Caton, revenu de Rome pour être questeur en Afrique. Ces deux ailes couvraient les barques et les bâtiments de transport, placés au centre. Trois fanaux devaient brûler sur chaque galère portant un commandant, deux sur chaque navire de transport, un sur chaque vaisseau à proue; les pilotes avaient ordre de se diriger vers les Empories, près de la petite Syrte; mais, soit que cet ordre fût déguisé, soit que Scipion, après l'avoir donné, ait changé de dessein, il est sûr que la flotte n'aborda point aux Empories.

Appien la compose de cinquante-deux galères et de quatre cents bâtiments de transport, sans compter les chaloupes ni les brigantins; Tite-Live la réduit à cinquante galères. Lorsqu'elle fut sur le point de mettre à la voile, les habitants de Lilybée et des députés de toutes les villes siciliennes vinrent lui souhaiter un heureux voyage; les troupes qui devaient rester dans l'île bordaient la côte. On passa la nuit à considérer cette armée navale; les fanaux réfléchis par l'onde formaient une illumination brillante. Au point du jour, Scipion parut sur la poupe de sa galère; et, après avoir commandé le silence par le ministère d'un héraut, il adressa une prière fervente aux dieux de la mer et du ciel, fit égorger une victime, et en jeta les entrailles dans les flots. Au son de la trompette, on leva l'ancre; et, le vent étant favorable, on perdit bientôt de vue les

rivages. Vers midi, il s'éleva un brouillard qui pouvait causer du désordre. Les vaisseaux commençaient de s'entre-choquer. Heureusement la mer devint plus calme ; et l'on vogua sans péril durant la nuit, que néanmoins les brouillards rendaient plus obscure. Le soleil à son lever les dissipa, et le vent souffla plus fort. On entrevoyait les côtes africaines; et le premier pilote vint avertir Scipion qu'on n'était plus qu'à cinq milles du promontoire de Mercure, aujourd'hui le cap Bon. Le proconsul adressa aux dieux une nouvelle prière, et fit déployer les voiles : il cherchait un lieu commode pour le débarquement. Tout à coup un brouillard, semblable à celui de la veille, lui déroba la vue de la côte; le vent tomba, la nuit survint : il fallut jeter l'ancre. Le lever du soleil éclaircit l'atmosphère, ramena un vent favorable, et montra l'Afrique à tous les regards. Le général demanda le nom du cap le plus voisin; c'est, lui répondit-on, le Beau promontoire : « Heureux augure! répliqua-t-il : c'est là que nous abordons. » En effet, le débarquement s'y opéra sans dommage et sans obstacle. Tel est, Messieurs, le récit le plus accrédité de cette navigation. Tite-Live lisait néanmoins dans Cœlius que Scipion avait éprouvé le courroux de la mer, des vents et des dieux; que ses vaisseaux, repoussés vers l'île d'Égimure, y avaient été presque fracassés, et que la descente en Afrique ne s'était faite que sur des chaloupes et en désordre.

Pendant que Scipion préparait et conduisait cette expédition, Annibal continuait d'occuper une partie du Bruttium, et Magon d'agiter la Ligurie, la Cisalpine, la Toscane. Le sort assigna l'Étrurie au consul Sempronius, et à son collègue l'Italie méridionale. Sempro-

nius marcha donc sur Crotone, où Annibal était campé, et rencontra l'armée carthaginoise. Il n'y eut pas de bataille rangée; mais quelques manipules furent battus par un corps d'Africains, et se retirèrent dans leur camp, après avoir essuyé une perte d'environ douze cents hommes. Annibal n'essaya point de compléter sa victoire par une action plus décisive; et le consul crut à propos de se poster un peu plus loin de l'ennemi. Il attendit là un renfort que lui amena le proconsul Licinius, et revint défier Annibal, qui ne refusa point le combat. Sempronius plaça en premières lignes ses propres légions, employa celle de Licinius comme corps de réserve, et fit vœu de bâtir un temple à la Fortune, si elle favorisait ses armes. Heureux en effet ce jour-là, ou plutôt secondé par la valeur de ses guerriers, il mit l'armée carthaginoise en déroute, lui tua quatre mille hommes, en prit trois cents, et enleva onze étendards. Annibal, forcé de se resserrer plus étroitement, ne reparut plus en campagne de toute cette année. Le consul prit d'assaut Pétélie, et reçut à discrétion quelques autres villes du Bruttium, Clampétie ou Lampétie, Consentia, Pandosie, qui semblent correspondre à Amantea, Cosenza et Castel Franco ou Mendocino en Calabre. Rentré dans Rome, Sempronius fit marché avec des entrepreneurs pour la construction du temple qu'il avait voué.

Son collègue Céthégus ne trouvait pas l'occasion de se mesurer avec Magon, qui ne hasardait point de batailles, et qui se bornait à des intrigues secrètes pour soulever contre Rome les Cisalpins et les Gaulois. La sagesse et la modération de Céthégus déjouèrent ces manœuvres ténébreuses. Plusieurs personnages émi-

nents avaient pratiqué des intelligences avec Magon, soit en allant le visiter, soit en lui adressant des messages. Le consul les jugea, les condamna, et leur laissa le temps de s'exiler; il se contenta de confisquer leurs biens.

Au sein de Rome, Livius et Néron, anciens ennemis, anciens collègues, que vous avez vus consuls ensemble en 207, se trouvaient associés de nouveau dans la fonction de censeurs. On ne se plaignit pas de la liste des sénateurs qu'ils publièrent : ils s'étaient accordés à maintenir à la tête de ce tableau Fabius, presque centenaire en 204, et à exclure sept personnages, peu estimés à ce qu'il semble, et dont aucun n'avait encore exercé de charges curules. Mais, en faisant la révision de l'ordre équestre, auquel ils appartenaient l'un et l'autre, ils s'abandonnèrent, sans réserve et sans pudeur, aux mouvements de leur vieille inimitié : on vit Néron ôter à Livius, et Livius à Néron, le cheval public; ils se dégradèrent réciproquement, et se dépouillèrent même l'un l'autre de tous les droits de cité. A ce scandale, Livius en ajouta un plus odieux encore : il déclara déchues du rang de citoyens romains, et réduites à la condition de tributaires, *ærarii*, les trente-quatre tribus qui l'avaient condamné en 219, y compris la sienne et celle de son collègue, l'Arniensis et la Pollia : il n'en exceptait qu'une trente-cinquième, la Mæcia, la seule qui l'eût absous. Cet acte étrange a été cité par Montesquieu en ces termes : « Livius nota le « peuple même; et, de trente-cinq tribus, il en mit « trente-quatre au rang de ceux qui n'avaient point de « part aux priviléges de la ville. Car, disait-il, après

« m'avoir condamné, vous m'avez fait consul et cen-
« seur : il faut donc que vous ayez prévariqué, ou une
« fois en m'infligeant une peine, ou deux fois en me
« créant consul et censeur. » On a besoin, Messieurs, pour admettre un tel article dans l'histoire, de s'assurer que ces lignes de Montesquieu ne sont en effet qu'une traduction fidèle de l'historien latin : *Livius... præter Mæciam tribum...populum romanum omnem, quatuor et triginta tribus, ærarios reliquit; quod et innocentem se condemnassent, et condemnatum consulem et censorem fecissent, neque infitiari possent aut judicio semel, aut comitiis bis ab se peccatum esse.* C'est pourtant après avoir rapporté cet acte de la censure, que Montesquieu s'écrie : « C'étoit une institution « bien sage. » Il faut, Messieurs, qu'il y ait des manières bien diverses d'envisager l'état social; car la dégradation de tout un peuple par un de ses magistrats ne me semblerait qu'un acte de démence, ou que la plus indécente dérision. Ce fait et les sentences des deux censeurs l'un contre l'autre ne seraient que des extravagances ; j'aime mieux les révoquer en doute, quoique Tite-Live les raconte : non, de tels excès ne sont pas croyables!

On rapporte aussi que Livius, durant sa censure, établit un impôt sur le sel, et rendit cette denrée beaucoup plus chère en certains lieux qu'en d'autres. On explique par là son surnom de *Salinator*, qui resta depuis attaché à l'une des branches de la famille Livia. Les autres actes attribués à ce censeur et à son collègue sont une ordonnance qui fit payer plus exactement le tribut destiné à la construction des temples et des édi-

fices publics, l'ouverture d'une rue depuis la place aux Bœufs jusqu'au temple de Vénus, un marché passé avec des entrepreneurs pour bâtir un temple à la Cybèle venue de Pessinonte; enfin un dénombrement qui donna un total de deux cent quinze mille, ou, selon quelques manuscrits de Tite-Live, de deux cent quatorze mille deux cents citoyens en état de porter les armes. Ces censeurs réglèrent aussi que, désormais, les colonies enverraient des tables de leur population, avec indication des âges et des conditions requises pour le service militaire.

En 220, deux ans avant la seconde guerre punique, on avait compté à Rome deux cent soixante-dix mille deux cent treize citoyens capables de ce service; maintenant il ne s'en retrouve que deux cent quinze mille: quatorze ans de guerre en ont diminué le nombre de plus de cinquante-cinq mille.

Je dois faire mention aussi, sous l'an 204, de la célébration des jeux romains par les édiles curules Caius Livius et Marcus Servilius Géminus; des jeux plébéiens par les édiles plébéiens Publius Ælius et Publius Villius. Ces fêtes furent accompagnées d'un lectisterne ou banquet sacré à Jupiter, dont le temple capitolin avait été auparavant enrichi d'un quadrige d'or. On élut en cette même année quelques pontifes : Tibérius Véturius Philo devint grand prêtre de Mars, *flamen martialis*, en remplacement d'Æmilius Régulus décédé. Aurélius Cotta succéda de même à Pomponius Matho dans le collége des quindécemvirs. Ce Matho, qui était de plus augure, eut, en cette qualité, pour successeur Tibérius Sempronius Gracchus, qui avait

à peine l'âge de puberté, et qui fut, depuis, l'un des deux Gracques si célèbres comme tribuns du peuple.

Nous achèverons la prochaine fois l'histoire du consulat de Céthégus et de Sempronius jusqu'au 14 février de l'an 203 avant l'ère vulgaire.

CENT DIX-SEPTIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 204 ET 203 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, nous avons commencé notre dernière séance par le récit des troubles que suscitèrent en Espagne les rois Indibilis et Mandonius. Les proconsuls Lentulus et Acidinus vainquirent ces deux chefs de la rébellion : Indibilis périt, Mandonius tomba au pouvoir des Romains. Une peste qui désolait l'Italie méridionale, où commandait le consul Crassus, disposa les esprits à de nouvelles pratiques superstitieuses. On fit venir de Pessinonte une pierre qualifiée Cybèle ou la Mère Idéenne. J'ai recueilli les détails relatifs à cette déesse et à son entrée dans Rome, où il existait déjà bien assez d'autres idoles. Métellus présida, en qualité de dictateur, les comices qui élurent les consuls de l'an 204, Céthégus et Sempronius Tuditanus. Ce dernier, avant de se rendre à Rome, termina en Grèce des négociations qui détachèrent du parti de Carthage le roi de Macédoine Philippe. On distribua les commandements militaires, on leva des soldats, on prit des mesures pour contraindre les colonies à fournir des contingents, et l'on remboursa les sommes avancées en 210 par les citoyens pour subvenir aux besoins du trésor public. Scipion, depuis l'expiration de ses fonctions consulaires, restait en Sicile comme proconsul. Caton, questeur militaire dans cette île, revint à Rome, et seconda les manœuvres du vieux Fabius contre Scipion : ils espé-

raient que ce général se trouverait compromis par les poursuites qu'on allait exercer contre Pléminius accusé par les Locriens. Pléminius fut condamné; mais les commissaires envoyés en Sicile pour instruire le procès de Scipion lui rendirent de si honorables témoignages, que le sénat l'autorisa enfin à descendre en Afrique. Je vous ai exposé ce qu'on sait des préparatifs de son expédition, et des circonstances de sa traversée de Lilybée au Beau promontoire. Les récits que vous avez ensuite entendus concernaient d'une part les opérations militaires des deux consuls de 204, savoir de Sempronius dans le Bruttium, où il vainquit Annibal, et de Céthégus, qui déconcerta en Étrurie les manœuvres secrètes de Magon; de l'autre, les abus inouïs et presque incroyables qu'on suppose que les censeurs Claudius Néron et Livius Salinator ont faits de leur autorité.

Vous avez vu aussi, Messieurs, que Syphax, l'un des rois numides, était devenu l'époux de la fille d'Asdrubal, Sophonisbe, auparavant promise à Masinissa; et, dans l'une de nos séances précédentes, je vous ai entretenus des aventures de Masinissa lui-même, de son détrônement, et des obstacles qui s'opposaient encore à sa restauration, au moment de sa conférence avec Lélius. L'effroi que son courage inspirait aux Carthaginois, et la nouvelle qu'ils reçurent du débarquement de Scipion, les portèrent à ménager entre les deux princes numides une réconciliation au moins apparente. Sophonisbe, par ordre de son père, y disposa son époux Syphax. Tite-Live donne ici à Masinissa une escorte de deux mille cavaliers, qui paraît peu conciliable avec la position de ce monarque errant et dépouillé. Quoi qu'il en soit, Syphax le remet en possession du trône

de la Massylie, garde en otage la reine mère, et se confie aux paroles de Carthage, qui a promis secrètement de renverser Masinissa aussitôt après le départ de Scipion. Mais le roi massylien, qui a pénétré le mystère de cette intrigue, s'est aussi concerté en secret avec le général romain; et, de tous les côtés, la négociation est frauduleuse. Asdrubal, Syphax et Masinissa commandent chacun une armée; ils forment trois camps séparés aux environs d'Utique, et doivent se réunir contre l'armée du proconsul. Syphax néanmoins fait semblant de tenir encore à son ancienne alliance avec Rome, et Masinissa d'être tout dévoué à Carthage. Scipion, trop éclairé pour être dupe de ces artifices, accordait une pleine et juste confiance à Masinissa, et ne voyait dans Syphax qu'un ennemi déguisé; mais il feignait aussi de prendre au sérieux leur langage, et songeait à profiter de la terreur que sa descente soudaine avait répandue. Depuis cinquante ans, dit Tite-Live, et plus réellement depuis cinquante-deux, l'Afrique n'avait pas vu débarquer sur ses rivages une armée romaine aussi imposante. On désertait les campagnes; les chemins se couvraient de fugitifs, hommes, femmes, enfants et bestiaux; et les villes qui leur servaient de refuges se livraient aux plus funestes alarmes. Carthage surtout se croyait menacée de sa ruine. Qu'étaient-ce qu'un Asdrubal Giscon, qu'un Syphax, et qu'une armée novice, en présence de légions romaines commandées par Scipion? Les Carthaginois coururent aux armes, bordèrent leurs remparts, fermèrent leurs portes, posèrent des sentinelles sur les murs, des gardes avancées en dehors. Scipion cependant était encore loin; sa flotte se dirigeait vers Utique; son armée

marchait à peu de distance de la mer, et occupait des hauteurs qui dominaient la plaine. Carthage expédia un camp volant, sous la conduite d'un jeune capitaine nommé Hannon, chargé d'observer l'ennemi, et destiné à périr dans le premier combat. Sa troupe, composée de cinq cents hommes, tomba dans un détachement de fourrageurs romains, succomba, et perdit son jeune commandant. Le proconsul profita d'un si favorable augure, prit et pilla une cité opulente. Appien nomme ici la ville de Locha, peut-être la même qui est appelée Élica ou Ilica par Ptolémée; et il ajoute que le vainqueur accorda la vie et la liberté à ceux des habitants que la fureur des soldats avait épargnés. Au contraire, chez Tite-Live, qui n'indique pas le nom de la place, huit mille des assiégés sont réduits en captivité. Il est vrai qu'un héraut ayant demandé pour eux la vie sauve, et la permission de sortir de leurs murs en les abandonnant aux Romains, Scipion avait fait sonner la retraite, pour ne pas commencer sa conquête par une exécution cruelle; mais ses soldats, altérés de pillage, refusèrent de lui obéir, continuèrent l'escalade, forcèrent la place, s'y répandirent, passèrent au fil de l'épée tous les habitants, jusqu'aux enfants et aux femmes. Il se peut que le général ait traité avec bienveillance ceux qui avaient échappé en petit nombre à ce carnage, et qu'il les ait fait transporter sur des barques en Sicile. On dit qu'il punit sévèrement la désobéissance qui venait d'avoir de si atroces effets; que, les centurions ayant été reconnus pour les promoteurs de ces attentats, trois d'entre eux, désignés par le sort, subirent le dernier supplice, et que les soldats se virent frustrés de toute part au butin. Le fruit le plus heureux de cette

première conquête était de recouvrer un grand nombre de guerriers romains, qu'Annibal et Asdrubal avaient faits prisonniers en Italie ou en Espagne, et condamnés à labourer, comme esclaves, les terres d'Afrique.

Masinissa eut une conférence clandestine avec Scipion, qui lui recommanda de persévérer dans son déguisement, et d'abuser quelque temps encore les Carthaginois; de ne se déclarer ouvertement pour Rome que lorsqu'il les aurait entraînés dans un piége. Le roi de Massylie, indigné surtout de la détention de sa mère, attendait avec impatience l'occasion de se venger. Le récit de ces faits et de ceux qui vont suivre se complique de tant de variantes et de contradictions dans les livres de Tite-Live, d'Appien, de Zonaras, qu'il ne suffirait pas d'en recueillir de simples extraits; il faut les choisir, les coordonner, les accorder, établir entre les détails l'enchaînement le plus naturel ou le plus plausible. C'est ce que nous tâcherons de faire, sans entrer dans toutes les discussions qu'une telle matière pourrait entraîner.

Scipion, après son entrevue avec Masinissa, s'approcha d'Utique; et le prince numide rejoignit Asdrubal Giscon, chef d'une armée de trente mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, selon Tite-Live. Appien réduit le premier de ces nombres à vingt mille, élève le second à sept mille, et y ajoute cent quarante éléphants. Admis dans tous les conseils de guerre d'Asdrubal, Masinissa lui persuada d'envoyer un jeune officier, nommé encore Hannon, à la tête d'un petit corps de fantassins et de mille cavaliers, afin de reconnaître les mouvements de l'armée romaine. Nous supposerons avec Appien que ce jeune Hannon était un

fils d'Asdrubal Giscon, et non le fils d'un Amilcar indiqué par Tite-Live. Nous distinguerons aussi ce détachement carthaginois de celui qui avait été mis en campagne et battu avant la prise de Locha. J'avouerai pourtant que les deux faits se ressemblent assez pour qu'il soit permis de les confondre; car c'est de part et d'autre un jeune Hannon, et un combat où les Africains succombent. Masinissa, en conseillant la deuxième entreprise, promettait de la seconder avec sa cavalerie numide: il suivit en effet le fils d'Asdrubal, mais pour lui tendre un piége. Dès la veille, Scipion avait été averti par Masinissa de cette tentative, et invité à embusquer cinq mille hommes près de la tour d'Agathocle, à trente stades d'Utique. Hannon ne rencontra d'abord qu'un très-petit corps de Romains, dont il ne devait pas s'effrayer; il l'attaqua, le mit en fuite, le poursuivit jusqu'à la tour. Tout à coup les cinq mille enveloppent les Carthaginois; et Masinissa, qui suit, joint ses forces à celles des Romains. Tout le détachement africain est exterminé, hormis quatre cents hommes qui demeurent prisonniers, et au nombre desquels est leur jeune chef. Masinissa veille avec un grand soin sur les jours d'Hannon, le prend par la main et le conduit à Scipion, le destinant à être échangé contre la reine mère de Massylie, que Syphax retient captive. Asdrubal en effet redemande son fils; Masinissa réclame sa mère : l'échange se consomme; le monarque massylien se déclare ouvertement l'allié de Rome, et joint sa cavalerie à l'armée de Scipion.

Les choses ne se passent pas tout à fait ainsi dans Tite-Live. Là, Scipion s'est avancé jusqu'au voisinage d'Utique, et il campe à mille pas de cette ville, lorsque

Hannon, fils d'Amilcar, se met en campagne à la tête d'une faible troupe, recrute des Numides, forme un corps de quatre mille cavaliers, et se cantonne dans Salère, ville située à quinze milles du camp romain. Scipion s'étonne de l'audace d'un si petit nombre d'ennemis, et s'adresse à Masinissa, qui, selon ce récit, s'est déjà rangé sous les étendards romains. Le roi de Massylie conduit l'élite de ses cavaliers jusqu'aux portes de Salère, pour attirer Hannon dans la plaine; et Scipion marche à la suite de Masinissa. Hannon sort de la place : on le défie; on l'amorce, en lui laissant obtenir quelques avantages, jusqu'à ce qu'il soit enveloppé par des troupes beaucoup plus nombreuses que les siennes. Mille de ses soldats périssent avec lui sur le champ de bataille; deux mille autres, qui prennent la fuite, sont atteints et massacrés par les vainqueurs; et, parmi tant de morts, on en distingue deux cents qui, par leur naissance ou leurs richesses, tiennent un rang éminent dans Carthage.

Jusqu'à ce temps, Syphax avait paru garder une sorte de neutralité : mais, lorsqu'il vit son rival dans le parti des Romains, il n'hésita plus à se montrer leur ennemi; et, renonçant à son prétendu rôle de médiateur, il promit de tenir à la disposition des Carthaginois son armée, composée de cinquante mille hommes de pied et dix mille chevaux. Scipion, sans s'épouvanter de cet appareil, s'empara de Salère ou Salarca, selon quelques manuscrits de Tite-Live, y établit une garnison, força des villes et des bourgs, dévasta les champs, frappa d'effroi toute la contrée, et, pour la seconde fois, envoya en Sicile des vaisseaux chargés de butin. Asdrubal résolut de lui livrer une bataille, et le prit en queue, tan-

dis que le lieutenant Magon l'attaquait de front. Scipion sut se défendre des deux côtés : il commanda lui-même une partie de ses troupes, et confia l'autre à Masinissa. L'ennemi sonna la retraite, après avoir perdu dans l'action cinq mille hommes, outre dix-huit cents prisonniers. Ce n'était là qu'un prélude de l'expédition : il s'agissait d'assiéger par terre et par mer la ville d'Utique, la plus opulente et la plus forte que possédassent les Carthaginois après leur capitale. La flotte et l'armée de Rome s'avancèrent en même temps, munies de toutes les machines de siége, tours roulantes, béliers, balistes, galeries couvertes. Sur deux galères s'élevait une très-haute tour, chargée de balistes et de catapultes; elle lançait sur les murs des traits longs de trois coudées et d'énormes pierres. Du côté de la terre le bélier frappait avec violence, les terrasses plaçaient les assiégeants au niveau des toits, et les faux moissonnaient les têtes de ceux qui défendaient les remparts. Cependant les assiégés parvinrent à désunir les deux galères, à fracasser la grande tour, à en renverser plusieurs autres, à détourner l'action des faux par des crocs, celle du bélier par des poutres. Ils sortaient armés de torches, et, à l'aide du vent, incendiaient les machines. Syphax se tenait encore tranquille; et, comme s'il eût continué de remplir l'office de médiateur, il proposait des conditions de paix : qu'Annibal évacuât l'Italie, et Scipion l'Afrique; que Rome conservât la Sicile, les autres îles de la Méditerranée et l'Espagne. Par ces négociations artificieuses, il voulait gagner le temps nécessaire pour équiper la flotte carthaginoise, et lever des soldats mercenaires sur les côtes, en Ligurie et dans la Gaule Cisalpine. Il s'avisa aussi d'envoyer à Masinissa un

messager déguisé en transfuge; il lui offrait une de ses trois filles, celle qui lui plairait le mieux, et l'espoir d'être affermi par ce mariage sur le trône de Massylie. On a quelque peine à comprendre comment Syphax avait alors trois filles nubiles, à moins que ce ne fût d'une première épouse antérieure à Sophonisbe, alors âgée de trente ans au plus. Au surplus, le messager avait ordre de corrompre un des officiers de Masinissa, et de payer libéralement celui qui assassinerait ce prince. Un serviteur fidèle se chargea de cette commission, en reçut même le salaire, et révéla l'exécrable perfidie de Syphax, qui dès lors, n'ayant plus de mesure à garder avec les Romains, s'arma publiquement contre eux. Il surprit par trahison la ville de Tholus, où ils avaient leurs magasins de blé, et passa au fil de l'épée leur garnison. Cette place, qui n'est nommée que par Appien, était apparemment voisine d'Utique.

Aux approches de l'hiver, Scipion leva le siége qu'il avait entrepris, et se retira sur un promontoire, espèce de presqu'île qu'une langue de terre joignait au continent. Il y abrita sa flotte; il y enferma ses troupes, les légions au centre sur une hauteur, sa cavalerie au bas de ce tertre, les équipages vers le port, où ses galères étaient à l'ancre. Il reçut là des provisions, des vivres, des blés envoyés d'Italie, de Sicile et de Sardaigne, en une telle abondance, qu'il fallut construire de nouveaux magasins. L'armée ne manquait plus que d'habits. Le préteur de Sardaigne, Tibérius Claudius, envoya douze cents toges et douze mille tuniques. Rome témoignait à Scipion une profonde estime, une pleine confiance. Fabius néanmoins persistait à dire qu'il fallait le rappeler, parce qu'ayant épuisé toutes les fa-

veurs de la Fortune, il ne pouvait plus être destiné qu'à des revers.

Nous terminons ici, Messieurs, l'histoire du consulat de Sempronius Tuditanus et de Céthégus, année principalement remplie des entreprises et de la gloire de Scipion. C'est à ce général que sont en grande partie consacrés les trois derniers livres du poëme de Silius Italicus. Le quinzième remonte au moment où l'on suppose que la Vertu et la Volupté apparurent au jeune héros, pour s'entre-disputer son cœur.

Quum subito assistunt, dextra lævaque per auras
Allapsæ, haud paulum mortali major imago,
Hinc Virtus, illinc Virtuti inimica Voluptas.

Ce morceau a de la célébrité, et ne présente cependant que fort peu d'idées originales et d'expressions vives; la Volupté s'autorise des exemples d'Anchise, le père des Romains, et de Jupiter même, le père des dieux:

Illa ego sum, Anchisæ Venerem Simoentis ad undas
Quæ junxi, generis vobis unde editus auctor.
Illa ego sum, verti Superum quæ sæpe parentem,
Nunc avis in formam, nunc torvi in cornua tauri.

Elle invite Scipion à user avec elle des rapides instants de la vie:

Huc adverte aures. Currit mortalibus ævum,
Nec nasci bis posse datur: fugit hora, rapitque
Tartareus torrens; ac secum ferre sub umbras,
Si qua animo placuere, negat. Quis, luce suprema,
Dimisisse meas sero non ingemit horas?

La Vertu décrit son propre cortége, et l'oppose à celui de la Volupté, qu'elle interpelle en ces termes :

Ebrietas tibi fida comes, tibi Luxus, et atris
Circa te semper volitans Infamia pennis :
Mecum Honor, ac Laudes, et læto Gloria vultu,
Et Decus, ac niveis Victoria concolor alis.
Me cinctus lauro producit ad astra triumphus.

Elle ne dissimule point les efforts et les fatigues qu'elle commande, mais qui sont compensés par ses bienfaits :

Asper principio (nec enim mihi fallere mos est)
Prosequitur labor. Annitendum intrare volenti.
... Mox celsus ab alto
Infra te cernes hominum genus.

Il est superflu de dire que Scipion préfère la Vertu. Silius se met ensuite à célébrer les exploits de cet illustre général, à versifier ses prières, ses discours, ses entretiens. A ces détails s'entremêlent ceux qui concernent divers événements qui vous ont été racontés, par exemple la translation de la déesse idéenne, le prodige opéré par la vestale Claudia, le déplorable état de Carthage, qui n'est plus soutenue que par le nom d'Annibal absent. On rencontre ces trois vers énergiques et pittoresques :

Stabat Carthago, truncatis undique membris,
Uni nixa viro; tantoque fragore ruentem
Hannibal absenti retinebat nomine molem.

La suite du dix-septième livre conduit l'histoire jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, et par conséquent au delà du terme auquel nous sommes arrivés, 14 février 203.

C'est l'époque de l'ouverture du consulat de Cnéius Servilius Cæpio et de Caius Servilius Géminus. Au lieu de ce dernier surnom *Geminus*, les Fastes capitolins portent *Nepos*, que Sigonius préfère comme plus plébéien. Il y avait deux familles Servilius, l'une patricienne, à laquelle appartenait Servilius Cæpio, et la seconde plébéienne, de laquelle devait être issu l'autre Servilius; car le patriciat ne fournissait plus que l'un des deux consuls de chaque année. Mais on

trouve dans les Fastes quelques Servilius qui, bien que plébéiens, sont surnommés Géminus, ce qui nous suffira pour conserver ce surnom au second consul de l'an 203. Les quatre préteurs furent Cornélius Lentulus, Quintilius Varus, Ælius Pætus, Villius Tappulus. Le sort assigna au premier la Sardaigne; au deuxième, les deux légions que Spurius Lucrétius venait de commander près d'Ariminum; au troisième, les fonctions de préteur urbain; au quatrième, la Sicile et le soin d'y lever trois mille hommes, qui renforceraient en Afrique l'armée de Scipion. On équipa une flotte de quarante galères, dont treize, conduites en Sicile par Villius, se joignirent à vingt-sept, qu'il fit radouber dans les ports de cette île; et l'on confia le commandement de cette flotte à Marcus Pomponius. Cnéius Octavius garda les côtes de la Sicile avec un même nombre de vaisseaux et deux mille soldats; Marcus Marcius, chargé de garantir les côtes d'Italie, eut sous ses ordres un corps de trois mille hommes, qu'il distribua sur quarante galères. L'Espagne citérieure continua d'être gouvernée par Lucius Cornélius Lentulus, et l'ultérieure par Acidinus, qui fit passer à Rome une grande quantité de blé.

Le sénat avait permis aux deux consuls de s'accorder sur le choix de leurs provinces : ils aimèrent mieux s'en rapporter au sort, qui attribua le Bruttium à Servilius Cæpio, l'Étrurie et la Ligurie à Géminus. Sempronius restait, comme proconsul, dans l'Italie méridionale, à la tête des deux légions qui avaient eu Licinius Crassus pour chef. Celui-ci rentra dans Rome, où l'on sentait le besoin de son expérience et de ses conseils. Tite-Live le représente comme un citoyen d'un mérite éminent, comblé de tous les dons de la

nature et de la fortune : beauté, vigueur, activité, naissance illustre, et richesses. Ses vertus civiles et militaires, ses talents, son éloquence, lui avaient acquis un très-haut crédit au sein des comices, du sénat et des armées. Il était grand pontife, et passait pour très-habile dans le droit sacré, genre d'expertise dont les superstitieux Romains lui tenaient bien plus de compte que de ses lumières réelles. De nouveaux récits de prodiges entretenaient, comme aux années précédentes, la crédulité vulgaire. Des corbeaux avaient brisé à coups de bec des pièces d'or du Capitole, et dévoré même une partie de cette monnaie. Une couronne d'or venait d'être rongée par des rats dans la ville d'Antium, et la campagne de Capoue d'être désolée par des sauterelles. A Réaté, un poulain était né avec cinq pieds; les habitants d'Anagni avaient vu le ciel enflammé par de petits tourbillons de feu, suivis d'un corps lumineux, d'une espèce de torche; et les gens de Frusinone, un arc et un cercle autour du soleil. Ne serait-ce pas l'éclipse fixée par les tables astronomiques au 6 mai julien de l'an 203 avant J. C.? Près d'Arpinum, la terre s'était entr'ouverte, ou tellement affaissée, qu'il s'y formait un gouffre. Pour comble d'effroi, la première victime immolée par l'un des deux nouveaux consuls avait offert un foie sans tête. Il fallut d'autres sacrifices : le collége pontifical désigna les divinités qu'il s'agissait de fléchir, et les cérémonies à pratiquer pour se les rendre propices. Voilà, Messieurs, de quelles puérilités s'occupait un grand peuple qui armait vingt légions et cent soixante vaisseaux de guerre.

On rapporte à ce consulat ou au précédent la promulgation de la loi Cincia, proposée par le tribun du

peuple Marcus Cincius Alimentus, et fort appuyée par Fabius, à ce que dit Cicéron dans son traité de la Vieillesse : *Et Fabius Maximus, admodum senex, suasor legis Cinciæ de donis et muneribus fuit.* Il s'agissait de mettre un frein à l'avidité des patrons et des sénateurs, qui rançonnaient leurs clients, et réduisaient ainsi les plébéiens à la condition de tributaires. La loi obligea les avocats à plaider gratuitement, et leur défendit même d'accepter l'argent offert par les parties. Des édits impériaux ont depuis renouvelé cette défense, en condamnant les délinquants à payer le quadruple des sommes reçues : *Pœnaque Cinciæ legis adversus eos qui pretio causas oravissent*, dit Tacite. Plus tard, on permit aux avocats de recevoir jusqu'à dix mille sesterces, somme évaluable à dix-neuf cent cinquante francs. La loi Cincia contenait-elle des dispositions contre les ambitieux qui, dans les comices, achetaient les suffrages, et contre ceux qui les leur vendaient? C'est ce qu'ont affirmé des auteurs modernes, mais sans alléguer assez d'anciens documents. On apprend, par un texte d'Ulpien, que cette même loi limitait à deux *aurei* les donations qu'on pouvait faire à des personnes d'une autre famille. Plaute et Festus désignent par le terme de *lex muneralis* la loi dont nous venons de parler.

Je viens, Messieurs, à l'expédition d'Afrique, qui, plus qu'aucune autre affaire intérieure ou extérieure, attirait l'attention et occupait la pensée des Romains. Elle était toujours dirigée par Scipion, maintenu dans ce commandement malgré l'opiniâtre opposition de Fabius. Le sénat ordonna des prières publiques pour attirer les secours des dieux sur cette entreprise, et la

multitude inonda tous les temples. Le général, largement pourvu d'armes, de machines, de provisions, d'habits et de subsistances, n'hiverna que le moins possible. Asdrubal et Syphax avaient établi leur camp à peu de distance du sien : il lui tardait de surprendre Asdrubal, de battre Syphax, et de le ramener au parti de Rome. Ce prince semblait chanceler encore, tant par l'inconstance naturelle aux Numides qu'à cause de l'incertitude des chances que ses intérêts pouvaient courir. Scipion lui envoya des députés escortés des soldats qui devaient observer les dispositions du camp de Syphax. Ils rapportèrent que les baraques n'étaient construites qu'en bois, couvertes qu'en joncs ou en chaume; que les huttes ne consistaient qu'en claies, recouvertes de nattes ou de feuillages, et dispersées sans alignement et sans ordre; qu'enfin beaucoup de soldats logeaient hors de l'enceinte du camp. Selon Valérius Antias, ce serait Syphax qui se transporterait au camp des Romains. Il est plus vraisemblable que Scipion expédia au roi numide une première ambassade, et peu après une seconde, accompagnée de soldats, de centurions, d'officiers experts déguisés en valets. Comme les députés étaient aussi porteurs de propositions pour Asdrubal, l'escorte romaine s'introduisit dans le camp des Carthaginois comme dans celui des Numides, mesura la distance entre l'un et l'autre, dix stades selon Polybe, observa les entrées, les issues, la hauteur des remparts, la profondeur des fossés, les postes des gardes avancées et des sentinelles. Pour donner aux observateurs le temps d'achever des perquisitions exactes, les prétendus négociateurs prolongeaient exprès leur séjour, et multipliaient les contestations sur chaque point, quoi-

qu'en feignant de désirer la paix avec ardeur. Abusés par ces artifices, Asdrubal et Syphax se montraient de plus en plus exigeants; et c'était précisément ce qui convenait à leurs ennemis. Les ambassadeurs prirent enfin congé, en feignant de se retirer fort mécontents; et, après leur retour, Scipion signifia au roi Syphax que la guerre allait recommencer, s'il ne se hâtait de se déclarer pour Rome. Les refus du Numide rompirent la trêve, et rendirent à Scipion la liberté d'exécuter ses projets. Il envoya des détachements saisir les postes que les Romains avaient occupés près d'Utique, et le tertre où avaient commencé les attaques. Africains et Romains, tous se persuadèrent qu'aux premiers jours du printemps les légions allaient défiler vers Utique, et reprendre le siége de cette place. Les Carthaginois se confiaient à la supériorité de leur nombre; et les officiers romains concevaient des craintes fort voisines du découragement. Scipion les convoqua, et leur dévoila son véritable plan. « Voilà, dit-il, les Africains qui « se préparent à nous livrer bataille : prévenons-les, « et qu'ils sachent, dès la nuit prochaine, que le nom- « bre cède à la valeur. Nous n'attaquerons d'abord que « le camp de Syphax, et peut-être tournerons-nous « ensuite nos bras victorieux sur celui d'Asdrubal. » Il était midi : il se tint un conseil de guerre, où l'on entendit les officiers qui avaient étudié les deux camps ennemis, puis Masinissa, qui connaissait immédiatement le terrain et les habitudes militaires des Numides. Scipion offrit un sacrifice à l'Audace et à la Crainte; à la première de ces deux divinités pour invoquer sa présence, à l'autre pour la détourner d'intervenir dans l'affaire. Il prescrivit aux tribuns légionnaires et aux

centurions de faire prendre aux soldats de la nourriture et du repos jusqu'à la première veille de la nuit. Les troupes, au premier son des trompettes, devaient toutes sortir en bon ordre, ne laisser qu'un petit nombre d'hommes pour garder le camp, et se munir de matières combustibles. Le général confia une partie de l'armée à Lélius, l'autre à Masinissa; il leur expliqua en secret comment il fallait investir de plusieurs côtés le camp de Syphax, et mettre le feu aux baraques. Il les prévint qu'il se réservait le commandement d'un corps qui observerait en silence le camp d'Asdrubal, pour y pénétrer quand il en serait temps.

Vers huit ou neuf heures du soir, Scipion se mit en marche, et franchit lentement, par diverses routes, le court espace qui le séparait de l'ennemi, soixante stades selon Polybe, cinquante-six selon Tite-Live; il n'arriva que vers minuit. Lélius et Masinissa engagèrent l'action; leurs troupes dispersèrent les gardes avancés, comblèrent le fossé de fascines, arrachèrent les palissades, entrèrent dans le camp, mirent le feu aux premières baraques. Le bois, les claies, les nattes s'embrasèrent rapidement de huttes en huttes, jusqu'aux plus éloignées. Les Romains n'étant pas encore aperçus, les Numides prirent cet incendie pour un effet du hasard; ils coururent, à demi vêtus et sans armes, pour l'éteindre. Masinissa, qui connaissait leurs usages, les tailla en pièces. Il avait aposté de petits corps de troupes aux endroits où il prévoyait que les Africains s'attrouperaient pour éviter les flammes et s'enfuir. Ceux qui échappèrent au carnage, et qui gagnèrent la plaine, y tombèrent sous les coups des soldats de Lélius; ceux qui ne sortirent pas du camp y péri-

rent, brûlés vifs dans leurs lits, ou suffoqués par la fumée, ou étouffés par la foule en se pressant de courir aux portes. Du camp d'Asdrubal, on découvrit les flammes qui surmontaient la hauteur des remparts, et l'on entendit des cris lamentables qui semblaient poussés par les victimes d'un embrasement fortuit, ou par des hommes qui s'agitaient pour l'éteindre; on ne soupçonnait pas l'intervention des Romains. Les Africains, réunis dans ce second camp, s'émeuvent : les uns contemplent ce funeste spectacle; les autres, impatients de secourir les incendiés, s'élancent hors des portes. Autant il en sort, autant les Romains en massacrent au sein des ténèbres, sans en épargner un seul, de peur que l'arrivée de Scipion ne se divulgue chez l'ennemi. Ce général se hâte d'occuper toutes les issues du camp d'Asdrubal; il y pose des détachements; il fait mettre le feu aux premières tentes; et, de proche en proche, toutes les baraques carthaginoises sont bientôt consumées, comme viennent de l'être celles des Numides. Tout périt dans les flammes ou par le glaive, soldats, chevaux, éléphants, bêtes de charge; de ces deux camps si formidables, il ne reste que deux bûchers, que deux vastes amas de cendres et d'ossements calcinés, et la plaine qui les sépare s'est couverte de cadavres. Asdrubal et Syphax survivent; mais ils ne rallient autour d'eux que cinq cents cavaliers et deux mille hommes de pied, la plupart blessés ou atteints par le feu. On porte le nombre des morts à quarante mille, celui des prisonniers à cinq mille, y compris onze sénateurs de Carthage et d'autres personnages distingués. Appien ne compte que deux mille quatre cents captifs et que trente mille morts, ou même un peu

moins ; et il ajoute que six cents cavaliers numides abandonnèrent Syphax pour passer dans l'armée de Rome. Celle-ci avait enlevé soixante-quatre étendards, pris six éléphants vivants après en avoir tué huit, et n'avait perdu que cent guerriers. Le général, au point du jour, rassembla toutes les dépouilles, armes, chevaux, éléphants et soldats, et en fit, dit-on, un sacrifice à Vulcain : ce serait le dernier excès de la plus barbare superstition. Appien dit que les objets précieux furent mis en réserve, pour être en partie distribués aux troupes, en partie transportés à Rome. Voilà toutes les forces africaines anéanties par la prudence et l'activité de Scipion : un jour plus tard, il lui eût fallu ou livrer bataille à une armée plus forte que la sienne, ou compromettre sa gloire en refusant un défi. Le succès de son entreprise nocturne ne laissait de ressources à Carthage que dans Magon et Annibal, déjà si affaiblis en Italie.

Asdrubal, que sa blessure empêchait de s'enfoncer dans les terres, se retira au sein d'une ville à laquelle Polybe et Tite-Live ne donnent point de nom, qu'Appien appelle Anda, et dont nous ignorons la position précise. Scipion, après avoir en peu d'instants distribué des prix à ses braves et donné des instructions à ses tribuns légionnaires, s'avança vers cette place. Asdrubal y aurait soutenu un siége, s'il n'avait craint d'être trahi par les habitants, qui en effet, aussitôt après son départ, ouvrirent leurs portes aux Romains. Ils sauvèrent, par cette soumission, leur vie et leurs biens. Deux autres villes voisines n'eurent pas le même bonheur. Le proconsul les livra au pillage, apparemment pour dédommager ses soldats des sacrifices qu'il

avait exigés d'eux. Le général carthaginois fuyait, suivi d'une faible escorte de quelques Numides, de quelques mercenaires. Lorsqu'il rentra dans Carthage avec de si misérables débris d'une grande armée, l'alarme se répandit dans tous les quartiers de cette cité. Le port contenait une flotte bien équipée et formidable encore, mais devenue presque inutile par le désastre des troupes de terre. Les suffètes convoquèrent le sénat, où les uns proposèrent de rappeler Annibal en Afrique; les autres, de demander à Scipion une trêve, durant laquelle on négocierait la paix; plusieurs, de s'adresser à Syphax pour l'inviter à ne pas se décourager, et à continuer la guerre. Ce monarque s'était retiré, avec les restes de ses troupes, à huit milles du lieu de son désastre, dans une ville qui est appelée par Polybe Abba, par Tite-Live Obba, et dans quelques manuscrits Olba, la même peut-être que Ptolémée nomme Thabba. Il y reçut les ambassadeurs carthaginois; ils lui annonçaient l'arrivée de quatre mille Celtibériens, auxiliaires des Africains. La faction barcine prévalait encore; elle repoussa victorieusement les projets de négociations avec Rome. Polybe et Tite-Live assurent qu'Asdrubal conserva le commandement suprême en Afrique, et qu'ayant joint ses armes à celles de Syphax, il continua de servir sa patrie. Polybe ajoute qu'il leva de nouvelles troupes. Dans Appien, au contraire, on le dépose, on le condamne à la mort; il s'évade, il se maintient, de sa propre autorité, dans la fonction de général, et beaucoup de soldats demeurent sous ses enseignes, quoiqu'on lui ait donné pour successeur un Hannon, fils de Bomilcar, et inconnu aux autres historiens. Asdrubal, pour grossir sa troupe, rassemble des

bandits, des malfaiteurs qu'il trouve sur son passage, et que l'espoir du butin attire auprès de lui; il commande ainsi trente-huit mille hommes, savoir huit de cavalerie, et trente d'infanterie; et, se passant des munitions que le sénat lui refuse, il campe en des plaines fertiles, protégé apparemment, dans sa désobéissance, par le nom de son gendre, le roi Syphax, que Carthage avait tant d'intérêt à ménager. Ce prince ne savait trop quel parti prendre : la neutralité lui eût fort convenu. Son épouse et les ambassadeurs de Carthage le décidèrent à rester l'ennemi de Rome. Sophonisbe, quoique ses attraits n'eussent pas conservé tout leur pouvoir, avait pris sur l'esprit de Syphax un ascendant dont elle fit usage en une conjoncture si critique. Aux pleurs, aux caresses, elle joignit les plus vives supplications : « Quoi, seigneur, vous abandonnerez mon « père et ma patrie dans leurs malheurs! Vous verrez « sans pitié la ruine et l'embrasement de Carthage, ma « ville natale, le sanctuaire des dieux de l'Afrique! »

Ému par de si tendres prières, entraîné par l'annonce du concours des Celtibériens, dont on élevait le nombre de quatre mille à dix mille, et qu'on représentait comme des guerriers invincibles, Syphax rassembla une multitude de Numides. « Non, disait-il, nous n'a« vons pas été vaincus. Un incendie nocturne n'est pas « une victoire. C'est le fer, c'est une bataille qui doit « décider entre Rome et l'Afrique. » Informé de cette résolution du roi, Asdrubal s'empressa de le rejoindre pour se remettre avec lui en campagne, soit au nom et de l'aveu de Carthage, soit malgré les décrets du sénat; car, même en cette seconde hypothèse, Appien nous montre toujours dans Asdrubal un Carthagi-

nois fidèle, un implacable ennemi des Romains. Le beau-père et le gendre campèrent ensemble, avec trente mille hommes, dans un pays découvert qu'on appelait la Grande Plaine. A la nouvelle de leur réunion, le proconsul, qui avait repris le siége d'Utique, le changea en blocus, y laissa un détachement, et conduisit le gros de son armée vers cette plaine, qui n'était qu'à une distance de cinq jours de marche. Il s'arrêta sur une hauteur à trente stades du camp ennemi, en descendit dès l'aurore du jour suivant, et rangea ses troupes en bataille, en ordonnant à sa cavalerie d'avancer à sept stades des Africains. Durant deux jours, il n'y eut que des escarmouches. Pour l'action générale, Scipion plaça les hastats à la première ligne, les princes à la seconde, les triaires à la troisième, la cavalerie aux deux ailes. Lélius commandait l'une, composée d'Italiens; Masinissa l'autre, formée de Numides; Scipion se réserva le corps de bataille. Dans l'armée ennemie, les Celtibériens occupaient le centre, les Carthaginois l'aile droite, les Numides la gauche. Au premier choc, ces deux ailes plièrent: les Celtibériens, enveloppés par les triaires et les princes, opposèrent aux hastats, qui les combattaient de front, une résistance héroïque, mais impuissante. Tandis qu'ils se faisaient mettre en pièces, Syphax et Asdrubal eurent le temps de s'enfuir, le premier avec la plupart de ses cavaliers, le second avec la plus grande partie de ses troupes: l'un regagna la Numidie, et l'autre Carthage, si nous en croyons Polybe et Tite-Live. Selon Appien, Asdrubal ne conserva qu'un commandement usurpé : Amilcar fut amiral de la flotte, et Hannon général des troupes de terre.

Après cette seconde victoire, Scipion pouvait, ce sem-

ble, fondre sur Carthage. Il tint un conseil, où l'on résolut, d'une part, que Lélius et Masinissa poursuivraient Syphax, sans lui laisser le temps de respirer et de réparer ses fautes; de l'autre, que le proconsul irait surprendre ou forcer les places voisines de Carthage, afin de l'isoler et de la réduire à ses propres moyens. Scipion se pressa d'envahir Tunis, ville alors sans défense, et que sa garnison abandonna dès que les Romains approchèrent. Tunis n'était éloignée de Carthage que de cent vingt stades, et de l'une on découvrait l'autre. Les Romains virent les mouvements que se donnaient les soldats, matelots et ouvriers carthaginois, pour équiper leur flotte dans le port de leur capitale. Leur sénat s'assemblait chaque jour, et l'on continuait d'y parler de paix; mais le plus grand nombre soutenait l'avis contraire, et redemandait Magon, surtout Annibal, capable de défendre lui seul ses compatriotes, et de les préserver des derniers malheurs. En conséquence, on dépêcha pour la Ligurie et pour le Bruttium des légats chargés d'ordres qui rappelaient les deux généraux. On décrétait en même temps que la flotte irait sans délai investir et brûler celle des Romains, restée à l'abri du Beau promontoire. Tous les habitants concouraient à l'envi à l'équipement des navires, à l'armement des galères, dont le nombre s'élevait à cent. A l'aspect de cette armée navale, qui s'avançait en bon ordre, qui cinglait vers le promontoire, Scipion sentit le besoin de voler au secours de ses vaisseaux, qui allaient être inopinément accablés par des forces supérieures. Quittant les environs de Tunis, il mit son armée en marche, et arriva avec elle au promontoire, avant les cent galères que commandait Amilcar. Cependant, Mes-

sieurs, il y a là quelque difficulté; car, si nous en croyons Tite-Live, la flotte d'Amilcar n'employa qu'un seul jour à passer du port de Carthage à la rade d'Utique. Est-il croyable que ce temps ait suffi à l'armée entière du proconsul pour se porter, par terre, de Tunis au promontoire, distance estimée par les géographes à vingt-deux de nos lieues ou à dix-sept, et en toute hypothèse, par le chemin le plus court, à dix au moins? Ne vaut-il pas mieux supposer que Scipion laissa en arrière le gros de ses troupes, et qu'il prit les devants à toute bride, avec une escorte de cavaliers? ou bien dire, comme Appien, qu'il expédia des courriers, porteurs des instructions nécessaires à la défense et au salut des vaisseaux romains, dont le nombre n'est ici porté qu'à vingt par les historiens? C'est un autre embarras, puisqu'il nous a été dit que Scipion, en débarquant en Afrique, commandait cinquante galères. Peut-être en avait-il employé plus de la moitié à la poursuite des pirates d'Utique et de Carthage, qui infestaient la Méditerranée. Cette conjecture, très-hasardée d'ailleurs, expliquerait comment il ne restait près du promontoire que vingt vaisseaux de guerre, avec un grand nombre de brigantins, de barques et de bâtiments de transport. Les plus fortes de ces vingt galères étaient chargées de catapultes, de balistes, de béliers, de tours, de toutes les machines préparées pour recommencer le siége d'Utique. Comment vont-elles, avec de tels embarras, se mettre en ligne, et faire face aux cent vaisseaux africains? Scipion, prévoyant les périls qu'elles allaient courir, les adossa près des terres, en les laissant néanmoins à flot, et en les couvrant des barques et autres petits bâtiments. Il disposa sur quatre rangs ses bateaux de

charge; et, de peur que le tumulte du combat ne vînt à les séparer, il fit croiser les mâts et les antennes, en les attachant les uns aux autres par de gros câbles; ensuite il les couvrit de planches, qui facilitaient les communications; et, sous ces espèces de ponts, il laissa des intervalles par lesquels les esquifs pouvaient sortir et rentrer en sûreté. Ces mesures prises avec une extrême rapidité, mille guerriers d'élite montèrent sur les vaisseaux de charge, où s'entassait une telle quantité de traits et de javelots, que le plus long combat n'aurait pu l'épuiser.

Les Romains, ainsi préparés, attendaient l'ennemi, qui eût pu, avec plus d'activité, les prévenir et les accabler : il n'arriva qu'après le coucher du soleil au port de Ruscinon, *in portum* (*Ruscinona Afri vocant*), dit Tite-Live. Voilà, Messieurs, encore un nom difficile à expliquer; il ne se lit pas dans les anciens livres de géographie. Quelques modernes le font correspondre au lieu où est présentement Marsa. Ortélius et d'autres auteurs confondent ce Ruscinon de Tite-Live avec la ville que Ptolémée appelle Rustonium, dans la Mauritanie Césarienne; mais ce n'est pas là un port intermédiaire entre Utique et Carthage. Ce serait, selon Marmol, la ville actuelle de Métafus, au royaume d'Alger, lieu trop éloigné de celui où nous devons placer Scipion et Amilcar. Celui-ci rangea sa flotte en bataille dès le lendemain, espérant que le proconsul paraîtrait en pleine mer avec la sienne. Aucun vaisseau romain ne s'y présentant, l'amiral carthaginois résolut de s'approcher des terres, et engagea une action qui ressemblait moins à une bataille navale qu'à l'attaque d'une place par une flotte. Les bâtiments de transport,

qui formaient la première ligne ou en quelque sorte la première muraille de Scipion, étaient plus hauts de bord que les galères carthaginoises; en sorte que les javelots lancés de dessus les ponts de planches par les légionnaires tombaient de haut en bas, tandis que les Africains lançaient leurs traits de bas en haut, et ne pouvaient guère viser juste, à cause du balancement de leurs galères. De temps en temps, Scipion détachait des esquifs armés en guerre, qui, par les intervalles ménagés exprès, venaient prendre en flanc les assaillants, et rentraient aussitôt qu'il y avait péril d'être coulé à fond. Un de ces esquifs saisit une galère africaine, et, l'attachant à sa poupe, la remorqua jusque dans le port. Cette première journée tourna donc à l'avantage des Romains; la seconde leur fut beaucoup moins heureuse. Amilcar munit ses soldats de longues perches, de chaînes armées de crocs et de crampons, afin de désunir les bâtiments dont les Romains avaient composé leur première digue ou estacade. Les mains de fer accrochèrent en effet quelques-uns de ces bateaux, les détachèrent; et les Africains, à force de bras et de rames, les attirèrent à eux. La défense vigoureuse des Romains n'aboutit qu'à leur donner les moyens de regagner dans des chaloupes leur seconde ligne. Heureusement Amilcar n'acheva point sa victoire. Fier d'avoir enlevé six bâtiments de transport, il les fit entrer pompeusement dans le port de Carthage, où ce spectacle calma les alarmes et ranima les espérances. Toujours était-ce pour les Romains un échec qui les força de mettre leur faible flotte plus à couvert.

Lélius et Masinissa poursuivaient Syphax : en quinze jours de marche, ils pénétrèrent au fond de la Numi-

die; et Masinissa se replaça enfin sur le trône de ses ancêtres. Les Massyliens, ses sujets, l'accueillirent avec des transports d'allégresse, et lui fournirent les moyens de porter la guerre au cœur des États de Syphax. Il eut dès lors une armée considérable, et à laquelle les légions de Lélius ajoutaient une force invincible. De son côté, Syphax venait de faire d'énormes levées. Depuis quelques années, la population de son royaume, la Massésylie, s'était fort accrue, et il avait préparé ses sujets à se mesurer avec les Romains, en les exerçant à combattre à leur manière. Plein d'espoir dans ses propres forces, et toujours asservi aux volontés de sa femme Sophonisbe, il n'hésita plus à marcher contre Lélius et Masinissa. Il alla camper près d'un fleuve qui semble être celui qui se nomme aujourd'hui El-Kébir ou Rummel, et qui, appelé jadis Ampsagas, arrosait la Massésylie et particulièrement la ville de Cirta, capitale de cette contrée. A l'approche de Masinissa, il rangea son armée en bataille : les légions romaines s'avançaient plus lentement; elles ne paraissaient point encore. Le combat, dont la date est fixée au 23 juin romain par un vers d'Ovide :

Postera lux melior; superat Masinissa Syphacem;

le combat, dis-je, commença entre des escadrons numides qui se lançaient des dards les uns aux autres, sans mêlée et sans faire encore usage du glaive. Pendant ce premier choc arrivèrent les Romains, dont la cavalerie et l'infanterie savaient combiner et pour ainsi dire confondre leurs mouvements. Déjà les Massésyliens, déconcertés, ne gardaient plus leurs rangs, lorsque Syphax, apercevant Masinissa escorté d'un gros de cavaliers, s'efforça de pénétrer jusqu'à lui. Repoussé,

mis en fuite, poursuivi jusqu'aux rives du fleuve, renversé par les mouvements de son cheval blessé, Syphax tomba entre les mains de son adversaire, qui le fit prisonnier. C'est ainsi du moins que le fait est raconté par Appien. Tite-Live, au contraire, fait honneur de la prise de Syphax aux légionnaires, et non à Masinissa : il dit que ce dernier courut à la tente de Lélius, où l'on avait conduit le prisonnier, et y jouit avec délices du spectacle des humiliations de son rival. Les Romains avaient perdu seulement soixante-cinq hommes, Masinissa trois cents. Les Massésyliens en laissaient cinq mille sur le champ de bataille, outre deux mille cinq cents prisonniers selon Tite-Live, quatre mille selon Appien. Parmi ces captifs, on distinguait un fils de Syphax ; et l'historien grec y comprend deux mille cinq cents Massyliens transfuges, qui s'étaient livrés au roi de Massésylie, et que Masinissa, dit-on, fit tous égorger sous ses yeux ; massacre horrible, qui, s'il était avéré, devrait flétrir à jamais la mémoire du roi qui l'aurait ordonné. Ce prince n'est-il remonté qu'après cette journée sur le trône de ses aïeux ? On le croirait en lisant Appien ; mais Tite-Live l'y a déjà placé, comme nous venons de le voir : c'est encore une variante. Chez l'auteur latin, Masinissa demande à Lélius la permission de prendre les devants, d'entrer dans Cirta, d'y traîner Syphax enchaîné, de s'emparer, au profit des vainqueurs, de son palais et de ses trésors. Lélius y ayant consenti, le roi des Massyliens s'élança sur la capitale de la Massésylie : elle refusa de lui ouvrir ses portes ; mais, lorsqu'il eut montré Syphax chargé de fers, on renonça bientôt à soutenir un siége pour un monarque détrôné. Ses sujets les plus fidèles déplorè-

rent son infortune, et, de peur de la partager, se réfugièrent dans les campagnes. Le plus grand nombre de ses courtisans vint se prosterner aux pieds du vainqueur, et applaudir à une si heureuse révolution. On assure même, et ce fait n'est pas non plus incroyable, que Sophonisbe adressa un message à son ancien amant, et se déclara prête à quitter pour lui un époux qu'elle n'avait accepté que par force. C'était surtout Sophonisbe que Masinissa venait chercher à Cirta. Quand il entra au palais, elle s'offrit la première à ses regards, et, embrassant ses genoux, prononça un discours, recueilli ou embelli par Tite-Live : « Tout pouvoir sur « nous t'est donné par les dieux, par ta valeur, par « ta fortune. Mais, s'il est permis à une captive de tou« cher en suppliante la main victorieuse de son maî« tre, de l'arbitre absolu de sa vie ou de sa mort, je « t'en conjure par tous les titres qui nous sont com« muns, la majesté royale, le nom des Numides, la « protection des mêmes dieux, de ces dieux qui te re« cevront, s'ils m'exaucent, sous de plus heureux aus« pices qu'ils n'ont laissé partir Syphax, je te con« jure (et c'est l'unique objet de mes humbles prières) « de disposer toi-même de ton esclave, et de ne la point « livrer aux superbes et cruels Romains. Quand je ne « serais que l'épouse d'un roi numide, je devrais con« fier mon sort à un Africain comme moi, plutôt qu'à « des étrangers, qu'à des barbares. Mais je suis Car« thaginoise et la fille d'Asdrubal : dois-tu m'exposer « aux ressentiments de Rome? Non! Si la mort peut « seule m'y soustraire, je la demande, et je la recevrai « de toi comme un bienfait. » Sophonisbe parlait ainsi, armée de tous ses attraits. Le Massylien oublia qu'elle

l'avait jadis trahi; il sentit renaître dans son cœur tous les feux dont il avait brûlé pour elle, et lui présenta la main. Ce n'était point là chez les anciens un geste sans conséquence, mais le symbole d'un engagement sacré. Cependant il n'appartenait point à Masinissa de fixer le sort de la princesse; elle était une partie de la proie acquise aux Romains, qui faisaient cette guerre pour leur compte, et qui ne laissaient point de pareils droits à un simple auxiliaire. Masinissa, profitant de leur absence et croyant éluder leur autorité, ne prit conseil que de sa passion; il épousa Sophonisbe dès le jour même; et les fêtes du mariage duraient encore, lorsque Lélius survint. Rompre à l'instant ces nœuds illégitimes, contraires aux intérêts de Rome, arracher la reine à son nouvel époux, c'eût été le désespérer: Lélius se laissa fléchir, réserva au proconsul le jugement d'une si grave affaire, et, en attendant, employa le roi de Massylie à réduire plusieurs villes qui tenaient encore pour celui de Massésylie. Syphax, envoyé avec d'autres captifs au camp de Scipion, frémissait de rage en songeant à tous les succès de son rival. Les soldats romains se rangèrent autour de la tente du proconsul, pour voir arriver enchaîné un roi dont Rome et Carthage avaient brigué l'alliance, gendre d'Asdrubal, hôte de Scipion, et longtemps vainqueur de Masinissa. Scipion lui fit un accueil bienveillant, honorable pour tous les deux, et capable de tempérer, s'il eût été possible, l'amertume de tant d'infortunes. Ils eurent ensemble plusieurs entretiens: « Quel mauvais génie, disait le général romain, a pu vous entraîner à préférer « l'alliance de Carthage à la nôtre? — Une femme, répon« dait Syphax, une enchanteresse, qui va bientôt in-

« spirer le même délire à celui qui me succède. » Cette insinuation était un moyen de se faire écouter du proconsul, déjà fort mécontent du nouveau mariage. Lélius revint, accompagné de Masinissa, qui venait d'achever de soumettre tous les cantons de la Numidie. Avec lui se présentait Sophonisbe; et le camp romain allait recevoir une reine, une Carthaginoise. Ces inconvenances déplurent à Scipion, qui, par l'empire qu'il exerçait sur ses passions personnelles, avait acquis le droit de condamner les penchants déréglés des Numides: *Genus Numidarum in Venerem præceps*, dit Tite-Live. Il s'approcha de Masinissa, le prit à l'écart, et lui dit : « Vous savez quelle amitié je vous ai vouée. « Vos vertus ont mérité mon estime; mais je vois qu'il « vous en manque une : vous avez vaincu nos enne-« mis et les vôtres; il ne reste qu'à vous vaincre vous-« même. Il est temps de vous souvenir que vous avez « combattu sous les auspices de Rome ; que vos conquê-« tes sont à elles; que les dépouilles enlevées par vous « lui appartiennent. Et Syphax et sa femme, et son « royaume et ses trésors, ont été confisqués au profit « de la république : vous ne pouvez posséder Sophonisbe « que de l'aveu du sénat et du peuple : ils ne souffriront « pas qu'une femme adultère, leur ennemie déclarée, « reste unie à leur allié le plus fidèle. Vous frémissez « du sacrifice que j'exige; mais il est indispensable. « Nous compatissons à votre faiblesse, mais votre obs-« tination serait impardonnable, et suivie d'un long re-« pentir. »

Masinissa promit d'obéir : cependant il avait tendu la main à Sophonisbe; il s'était engagé à la préserver d'un esclavage qu'elle redoutait plus que la mort. Il

crut lui tenir parole en lui annonçant l'arrêt prononcé par le proconsul. « Le dernier témoignage de ma tendresse et de ma fidélité, lui dit-il, est de vous inviter à vous montrer digne de votre père et de votre « second époux. Si vous allez prendre une place honorable parmi les ombres, je ne tarderai pas à vous « y rejoindre. » Il dit, et, les larmes aux yeux, sortit brusquement de la tente. A peine avait-il disparu, qu'un de ses esclaves vint apporter une coupe empoisonnée à la princesse, qui la prit d'une main ferme, en disant à sa nourrice : « Ne déshonore point ma mort par tes « larmes; » et à l'esclave : « Dis à mon époux que je « meurs contente, puisque je n'obéis qu'à ses ordres. J'abandonne sans regret mon corps à la fureur des Romains. » Ayant proféré ces paroles, elle but le poison et expira sur l'heure. Masinissa célébra pompeusement ses obsèques, et fit porter son corps au bûcher, avec tous les honneurs dus à la majesté royale. Vous savez, Messieurs, que cette histoire, quoique Scipion s'y montre bien cruel et Masinissa bien lâche, a fort exercé l'imagination des romanciers et des poëtes. Pour ne rien dire de Scudery, qui y a trouvé le sujet d'une harangue héroïque, et pour ne parler que des pièces de théâtre, je rappellerai d'abord la *Sophonisba* du Trissin, représentée en 1514 ou 1515, et louée par Voltaire comme la première tragédie raisonnable et purement écrite que l'Europe ait vue après tant de siècles de barbarie. Elle a rouvert sur la scène la carrière classique, c'est-à-dire celle du bon goût, ou, ce qui revient au même, celle de la raison et de la nature. Elle fait époque aussi dans les annales particulières de la versification italienne, en ce que les vers ne sont pas

rimés, excepté quelquefois dans les chœurs et en un fort petit nombre d'autres passages. Dans ces derniers temps, elle a trouvé des juges plus sévères dans Andrès, auteur d'une *Histoire générale de la littérature*, dans M. Roscoe, dans Alfieri, qui a traité, peut-être moins heureusement, le même sujet. En France, Mellin de Saint-Gelais l'a traduite en prose; il n'a versifié que les chœurs. Claude Mermet en a publié en 1584 une autre version dans notre langue; et, depuis ce temps, Montchrétien, Montreux, Mairet, Pierre Corneille, la Grange-Chancel et Voltaire ont successivement reproduit Sophonisbe sur notre théâtre. Chez Mairet, Scipion dit au roi de Massylie :

Ah! mon cher Masinisse, il falloit en effet
Vous défendre un peu mieux que vous ne l'avez fait.
Masinisse, en un jour, voit, aime et se marie!
A-t-on jamais parlé d'une telle furie?
Bien plus, l'aveuglement de son esprit est tel,
Qu'il entre dans le lit d'un ennemi mortel,
D'un Syphax, d'un tyran, de qui l'injuste épée
A, sur son père mort, la couronne usurpée...
Par quelle autorité prenez-vous le butin
Qui doit appartenir à l'empire latin?
Ne savez-vous pas bien que c'est là son partage,
Et qu'il vous rétablit dedans votre héritage?
Par le congé de qui l'avez-vous entrepris?
Non, non, notre allié, reprenez vos esprits.
La plus courte fureur est toujours la meilleure.
Quittez donc Sophonisbe, et la rendez sur l'heure.

Ce style a sans doute peu de noblesse; mais ce qui soutint longtemps la pièce, c'est, comme le reconnaît Voltaire, qu'il y a de la vraie passion, et dans le plan une régularité qui était alors un mérite nouveau. La Harpe trouve dans les deux derniers actes des sentiments élevés et des mouvements pathétiques. La pièce

de Corneille a réellement moins d'intérêt. Voltaire y remarque cependant des vers qui ne manquent ni de force ni de dignité :

N'alléguez point les dieux,

dit Lélius à Masinissa :

Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples;
Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples.
...Je sais bien que souvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive...
Mais, quand à cette ardeur un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir et non pas une affaire;
Il repousse l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'Etat.

Voltaire n'a pu traiter cet ingrat sujet qu'en modifiant beaucoup ou même en altérant l'histoire; il s'est rapproché du plan de Mairet, a profité du Trissin, et racheté souvent, par l'élégance des formes, les défauts de la matière. Les caractères sont bien tracés, dit la Harpe, les sentiments nobles; il y a des scènes entières dont le dialogue se soutient, des morceaux qui ont de la force, et de temps en temps de beaux vers. L'ouvrage n'a pourtant pas obtenu un grand succès.

Dans plusieurs de ces tragédies, Masinissa se donne la mort aussitôt que Sophonisbe vient d'expirer. Mais, dans l'histoire, il ne fait que promettre de ne pas lui survivre; et les récits que nous aurons à recueillir dans notre prochaine séance nous offriront la suite des actions et des aventures de ce prince.

CENT DIX-HUITIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 203 ET 202 AVANT J. C. — SECONDE GUERRE PUNIQUE. — BATAILLE DE ZAMA.

Messieurs, au milieu des variantes qui embarrassent l'histoire des premières opérations de Scipion en Afrique, nous avons pourtant reconnu les effets de son alliance avec Masinissa. Ce prince numide feignait de servir contre Rome les intérêts de Carthage et de Syphax, qui venaient de le rétablir sur son trône de Massylie, mais qui se disposaient à l'en faire bientôt redescendre. Il eut avec le proconsul romain une entrevue secrète, où ils concertèrent leurs démarches. Le résultat des mesures qu'ils s'accordèrent à prendre fut une victoire que Scipion remporta sur un corps d'Africains commandé par un jeune officier. Syphax, qui jusqu'alors avait prétendu garder la neutralité et joué le rôle de médiateur, se déclara ouvertement l'auxiliaire des Carthaginois, et partagea les nouveaux revers de son beau-père Asdrubal. Scipion, néanmoins, crut à propos de lever le siége d'Utique qu'il avait entrepris, et passa l'hiver dans une presqu'île, où il s'occupa des préparatifs d'une campagne plus décisive. Là s'est terminée l'histoire du consulat de Sempronius Tuditanus et de Céthégus : celui de Servilius Cæpio et de Servilius Géminus ou Népos s'est ouvert le 14 février 203. Nous avons recueilli plusieurs des faits qui le remplissent : distribution des commandements mi-

litaires; levées de troupes; cérémonies expiatoires pour détourner l'effet des prodiges; promulgation de la loi Cincia, proposée par le tribun du peuple Cincius Alimentus pour réprimer les exactions des patrons. Mais ce sont les progrès des armes romaines en Afrique qui ont principalement attiré votre attention : vous avez vu Scipion incendier les deux camps de Syphax et d'Asdrubal, ruiner leurs armées, envahir des places voisines d'Utique, et frapper Carthage d'un mortel effroi. Il a fallu tout l'ascendant de Sophonisbe sur son époux Syphax pour le retenir au rang des ennemis de Rome. Mais, quoique renforcés par quelques milliers de Celtibériens, Asdrubal et Syphax ont perdu une seconde bataille. Il ne tenait qu'à Scipion de fondre sur Utique ou sur Carthage même : il a mieux aimé continuer le cours de ses ravages et de ses conquêtes autour de ces deux cités; il a risqué une sorte de combat naval, où sa flotte, quoique inférieure en force, n'a essuyé qu'une perte modique. Une troisième victoire sur terre a signalé sa puissance et affermi celle de son allié Masinissa : Syphax est tombé entre leurs mains. Masinissa est devenu l'époux de Sophonisbe; mais Scipion n'a point toléré cette alliance, et notre dernière séance s'est terminée par le récit de la mort tragique de la princesse.

Scipion, qui avait commandé à Masinissa un si cruel sacrifice, parvint, sans trop de peine, à l'en consoler par des divertissements et par des caresses. Dès le lendemain, toutes les troupes étant convoquées devant la tente du proconsul, le prince numide y comparut à la tête des siennes, reçut la première des récompenses distribuées aux braves, et s'entendit saluer du titre de

roi, que jamais encore les Romains ne lui avaient attribué d'une manière si authentique et si solennelle. Scipion l'accabla de louanges, et lui donna une couronne d'or, une coupe d'or, une chaise curule, un sceptre garni d'ivoire, une robe brodée, une tunique ornée de palmes. Ce sont là, lui dit le proconsul, les ornements dont nous parons à Rome les triomphateurs, et dont nous n'avons honoré jusqu'à ce jour aucun prince étranger. Ces hommages et l'espoir de régner seul sur la Numidie entière effaçaient déjà, dans l'âme du monarque, le souvenir de Sophonisbe : tant il faut peu compter sur la durée des plus vives affections d'un prince ambitieux! Les autres prix militaires se partagèrent entre les guerriers, romains ou numides, dont Scipion avait distingué les services. Lélius eut pour sa part une couronne d'or, et partit peu après pour Rome, à la tête d'une escadre qui transportait Syphax, son fils, et des prisonniers de marque. Le proconsul changea de camp, revint s'établir près de Tunis, au poste qu'il avait précédemment occupé, et faillit y être la proie des flammes.

Hannon commandait un corps de troupes carthaginoises, et Asdrubal campait séparément avec son armée de volontaires. Pour se signaler par un succès important et se rétablir dans les bonnes grâces du sénat, Asdrubal corrompit, à force d'argent, quelques Espagnols incorporés dans les troupes romaines. Ils s'engagèrent à mettre le feu aux tentes du proconsul, par représailles du stratagème dont il avait lui-même usé. Les aruspices, informés apparemment de ce complot, déclarèrent que les entrailles des victimes annonçaient un incendie préparé par des traîtres : Scipion se tint

sur ses gardes, et fit rechercher les conspirateurs. Un domestique espagnol les découvrit, si nous en croyons Appien. Cet honnête esclave avait observé les mouvements, l'empressement, les réunions clandestines de quelques-uns de ses compatriotes : il y soupçonnait du mystère. Leurs démarches, leur contenance, leurs rendez-vous fréquents, lui semblaient des indices d'un mauvais dessein. Peut-être avait-il saisi quelques demimots de leurs entretiens. Pour mieux s'éclairer, il aborda les conjurés, feignit d'être instruit de leur entreprise, offrit de la seconder, et, par cet artifice, obtint des confidences positives et complètes. Surchargé d'un secret d'une telle importance, et persuadé que son affranchissement serait le prix de la révélation qu'il en pouvait faire, il dénonça les traîtres au chevalier romain qu'il servait, et, par l'entremise de celui-ci, au proconsul. Les accusés ayant été confrontés avec le délateur, le crime parut avéré : les coupables, traînés hors du camp, expirèrent dans les supplices; et sans doute l'esclave reçut une récompense, dont toutefois Appien ne fait pas mention. Pendant que Scipion prenait ces mesures, Asdrubal, qui comptait sur la pleine réussite de son projet, en instruisait Hannon, et l'invitait à s'y associer. Hannon promit des secours, du renfort pour attaquer les légions durant l'incendie, s'abstint de s'engager plus avant dans une entreprise qui pouvait échouer, et observa plus attentivement que de coutume ce qui se passait dans les retranchements romains. Au moyen d'informations exactes, il sut que l'intrigue était découverte, déjouée et punie. Les cadavres des suppliciés se voyaient exposés hors du camp du proconsul. Ce spectacle affligea vivement Asdrubal, qui, arrivé seul au

rendez-vous convenu entre lui et Hannon, se hâta de s'en retourner. Pour surcroît de malheur, il se vit accusé de ne s'être approché, de nuit, si près du camp des Romains que pour se livrer à eux, et de n'avoir pris le parti de se retirer que parce qu'ils avaient dédaigné ses ignobles services. Hannon, son rival, sema ce bruit dans l'armée africaine, et bientôt aussi dans Carthage. Asdrubal devint de plus en plus odieux aux soldats, au peuple et aux sénateurs.

Tant de revers, la captivité de Syphax, la proximité des légions de Rome, et le retard de l'arrivée d'Annibal, inspirèrent au sénat l'idée d'entamer des négociations frauduleuses, afin de gagner du temps. Une ambassade, composée de trente personnages éminents, se rendit à Tunis auprès du proconsul, se prosterna devant lui la face contre terre, et lui adressa des supplications si humbles, qu'il n'aurait pas dû les croire sincères : « Nous sommes coupables ; nous avons, par des « outrages téméraires, mérité votre courroux. Cependant, si vous remontez à la cause de nos fautes et « de nos malheurs, vous n'accuserez qu'Annibal. C'est « lui seul qui a ruiné Sagonte, franchi les Pyrénées et « les Alpes, ravagé l'Italie jusqu'aux portes de Rome ; « il a trouvé dans notre ville des protecteurs qu'il a « trompés et qui nous ont égarés : ils oubliaient que « jadis Rome nous a contraints de recevoir ses lois souveraines. Abattus encore une fois, nous recourons « à la clémence inépuisable de nos vainqueurs : c'est « à eux d'ordonner de notre sort. — Je l'ai bien entendu « ainsi, répondit Scipion. Je suis venu de Sicile pour « vous ramener au devoir, pour vous asservir, et non « pour vous apporter la paix. Rome ne refusera pour-

« tant pas de vous faire grâce, si vous remplissez religieu« sement les conditions que voici : premièrement, nous « rendre tous nos prisonniers, nos transfuges, nos « esclaves fugitifs ; en second lieu, retirer vos troupes « de l'Italie et de la Gaule Cisalpine; troisièmement, « nous céder à jamais toute l'Espagne; nous abandon« ner, en quatrième lieu, toutes les îles situées entre l'I« talie et l'Afrique; cinquièmement, nous livrer tous « vos vaisseaux, excepté vingt à l'usage du commerce; « sixièmement, fournir à mon armée cinq cent mille « muids de froment et trois cent mille d'orge; en « septième et dernier lieu, payer à mes troupes la solde « de deux années. Vous avez, pour délibérer sur ces « propositions, un délai de trois jours : si vous les ac« ceptez, je vous accorderai une trêve jusqu'au retour « des ambassadeurs que vous enverrez à Rome pour « obtenir la ratification du traité. » D'anciens auteurs, cités par Tite-Live, ajoutaient un huitième article, savoir, le payement de cinq cents talents selon les uns, de cinq mille livres en argent selon les autres, et de plus une double solde pour les légionnaires tant qu'ils resteraient en Afrique. Décidés à ne pas remplir ces engagements, les Carthaginois n'hésitèrent point à les contracter. Ils n'embarquèrent avec leurs envoyés à Rome qu'un petit nombre des prisonniers, des esclaves et des transfuges qu'ils devaient rendre, et ils se disposaient à recommencer les hostilités dès qu'Annibal et Magon rentreraient en Afrique. Ils cultivèrent leurs anciens alliés et en recherchèrent de nouveaux. A leur instigation, le roi de Macédoine Philippe épia l'occasion de rompre le pacte qu'il avait conclu avec Rome, et permit à ses soldats de piller les provinces grecques

déclarées pour elle. Il embarqua enfin pour Carthage des troupes commandées par son parent Sopater ou Sosipater, et composées de quatre mille hommes, avec des sommes d'argent destinées aux besoins de la guerre contre Scipion. Instruit par des députés de la Grèce de ces infractions aux traités, le sénat envoya vers le roi Philippe trois députés, Caius Térentius Varron, Caius Mamilius et Marcus Aurélius, chargés de vérifier les faits et de demander satisfaction, s'il y avait lieu.

L'arrivée de Lélius, qui amenait à Rome Syphax, un fils de ce roi, et d'autres prisonniers nobles, excita des transports d'allégresse; et le récit qu'il fit des exploits du proconsul redoubla l'enthousiame public. Le sénat eut à délibérer pour la première fois sur la destinée d'un monarque : il décréta que Syphax et sa suite seraient conduits à Albe, ville du pays des Marses, distincte d'Albe la Longue, et y attendraient le retour du général, dont ils devaient orner le triomphe. Lélius répéta le même récit au sein des comices convoqués par le préteur Publius Ælius; la place retentit d'acclamations; et, quand Ælius eut publié l'ordre d'ouvrir les temples et d'y rendre grâce aux dieux immortels, la multitude y accourut de toutes parts avec un empressement inouï. Le sénat entendit les ambassadeurs particuliers du roi Masinissa, lesquels demandèrent, en son nom, la restitution des captifs numides, et la confirmation du titre de roi que Scipion lui avait décerné : Masinissa ne voulait plus tenir que de Rome la couronne de Numidie. En adhérant à toutes ces propositions, on combla Masinissa de louanges; et, aux prix militaires que le proconsul lui avait adjugés, on ajouta des présents qui furent à l'instant remis aux

mains de ses ambassadeurs : un manteau de pourpre garni d'agrafes d'or, des tuniques brodées à grandes fleurs, deux chevaux superbement équipés, deux armures de cavalier avec la cuirasse, des tentes, et tout le mobilier qu'on avait coutume de fournir aux consuls et autres généraux, lorsqu'ils se mettaient en campagne. D'ailleurs, on logea les députés du prince, on les défraya pendant tout le temps de leur séjour en Italie, on leur assigna des places honorables au théâtre. C'est, à ce qu'il me semble, Messieurs, le sens le plus plausible des mots de Tite-Live, *loca legatis decreta*: je dois dire néanmoins qu'on les a quelquefois interprétés comme s'il s'agissait de jardins et de promenades particulières, où ces ambassadeurs pussent être séparés de la multitude et jouir de plus de liberté. Chacun d'eux reçut cinq mille as d'airain, outre mille as pour les gens de leur suite; à quoi il faut ajouter encore deux magnifiques robes pour chaque député, un habit complet pour chacune des personnes qui les accompagnaient, ainsi que pour chaque prisonnier numide remis en liberté.

Annibal et Magon ne soutenaient plus que bien faiblement le parti de Carthage en Italie. Le consul Servilius Cæpio avait réduit Annibal aux dernières extrémités; il lui avait tué plus de cinq mille hommes près de Crotone : voilà du moins ce que Tite-Live extrait des livres de Valérius d'Antium, sans trop oser l'affirmer. Jamais le général carthaginois ne s'était vu si étroitement resserré. Les Romains avaient repris plusieurs villes du Bruttium, Consentia ou Cosenza, Uffugum, aujourd'hui peut-être Faggiano, Verges, Bésidies ou Bisignano, Hétricule, Syphée, Argentane, Clampétie,

et d'autres places. Magon, arrêté par trois armées romaines, n'avait pu rejoindre son frère, ni osé combattre Servilius Géminus, l'autre consul, posté en Étrurie. Ce magistrat eut le bonheur de recouvrer son père et son oncle Lutatius Catulus, qui depuis seize ans demeuraient captifs chez les Boïens. Il rentra dans Rome avec eux, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, nouveau genre de triomphe, le plus doux qu'on ait jamais obtenu. Il eut néanmoins à se justifier d'avoir exercé une fonction curule durant l'esclavage de son père; car cela était interdit par une loi dont j'ai eu, Messieurs, occasion de vous parler. Mais Servilius Géminus, en prenant les faisceaux, ignorait si son père était vivant ou mort; et sa bonne foi lui servit d'excuse. Le principal résultat de sa campagne avait été de rendre l'Étrurie inaccessible à Magon, qui s'était jeté sur l'Insubrie. Deux autres généraux gardaient les passages de cette contrée, le préteur Varus et le proconsul Céthégus, chacun à la tête d'une armée. Ils se réunirent pour livrer une bataille aux Carthaginois : Varus y rangea ses légions en première ligne, et celles de Céthégus formèrent un corps de réserve. Les attaques par lesquelles l'action commença ne tournant point à l'avantage des Romains, le préteur eut recours au proconsul : « Il faut « de la cavalerie, lui dit-il, pour rompre des bataillons « que mon infanterie ne peut entamer. Choisissez, ou « de vous élancer avec vos escadrons sur l'ennemi, ou « de mettre vos cavaliers à ma disposition. » Céthégus préféra ce second parti; il prit le commandement de l'infanterie; et les cavaliers, sous les ordres de Varus et de son fils Marcus, fondirent brusquement sur les Africains. Cette charge impétueuse, animée par les ac-

clamations des légionnaires, allait mettre en pleine déroute tous les fantassins de Magon, quand ce général fit tout à coup avancer les éléphants qu'il tenait tout prêts. L'odeur et les cris de ces animaux effarouchèrent les chevaux des Romains : il fallut tourner bride et laisser des mouvements plus libres aux Numides, qui savaient lancer de loin des traits mortels. La bataille se rétablit entre les hommes de pied ; et la douzième légion, déjà fort maltraitée au premier choc, ne résistait plus que par la honte de fuir ; elle avait perdu l'espoir de vaincre. La treizième accourut ; les Gaulois de Magon s'avancèrent pour la repousser ; ils succombèrent ; et, au même instant, les hastats de la onzième légion, rassemblés en peloton, dirigèrent tous leurs efforts contre les éléphants, qui déjà portaient le trouble dans les rangs de l'infanterie romaine, serrés les uns contre les autres. Ces animaux essuyèrent une grêle de traits ; quatre tombèrent percés de coups, les autres se replièrent sur leur propre armée. Pour n'être pas écrasés sous leurs pieds, les Gaulois reculèrent, et bientôt Magon vit toute sa première ligne se dissoudre. Il ne perdit pas courage ; il eût réussi à se retirer en bon ordre, mais il reçut une blessure à la cuisse ; on l'emporta de la mêlée ; tout se débanda autour de lui ; la déroute devint générale. Il laissait cinq mille soldats sur le champ de bataille, et vingt-deux étendards entre les mains des vainqueurs. De leur côté, les Romains avaient perdu deux mille trois cents guerriers de l'armée du préteur et la plus grande partie de la douzième légion, y compris deux de ses tribuns, Cosconius et Ménius. La treizième avait à regretter aussi le tribun Helvius, vingt chevaliers illustres, et quelques centurions foulés

aux pieds des éléphants. Sans le trait qui atteignit Magon, la victoire aurait été bien plus longtemps disputée.

Magon partit dès la nuit, et, marchant à grandes journées, autant que le lui permettait sa blessure, il arriva chez les Ingauniens, où l'attendaient les envoyés de Carthage, porteurs de l'ordre qui le rappelait en Afrique : on lui annonçait que son frère Annibal recevait un pareil message. L'état des affaires ne permettant plus aux Carthaginois de se maintenir en Italie et dans la Gaule, il obéit sans délai, trop heureux de quitter un pays où sa présence devenait importune, et où il eût bientôt manqué de subsistances. Il espérait d'ailleurs que sa plaie se refermerait plus aisément durant une navigation que sur terre. Ayant donc rapidement embarqué ses troupes africaines, liguriennes, espagnoles, il mit à la voile, laissant néanmoins en Ligurie un officier nommé Amilcar, qui devait soutenir, autant qu'il serait possible, le parti de Carthage dans ce coin de l'Italie. A peine avait-on doublé l'île de Sardaigne, que Magon mourut : le roulis du vaisseau avait probablement enflammé sa plaie. Une tempête dispersa ses galères, et les Romains en prirent un grand nombre. Annibal n'avait pas reçu aussi docilement les ordres du sénat africain; il répondit aux envoyés qui les lui apportaient en se plaignant avec amertume de la malveillance des sénateurs : « Ils ont négligé, disait-il, de m'expédier les « secours et les renforts que je leur demandais; c'était « annoncer assez l'intention de me rappeler. Ce n'est « pas Rome qui me chasse de l'Italie : j'en sors vic- « time de l'envie et des intrigues de mes compatrio- « tes; et mon départ est un triomphe pour Hannon

« plutôt que pour Scipion. Hannon ensevelit ma fa« mille sous les ruines de Carthage. » Il fallut pourtant partir. Annibal laissa dans les places bruttiennes qui lui restaient une partie de ses soldats : savoir, les plus vieux, les plus infirmes, les moins valeureux; il embarqua les plus aguerris, y compris beaucoup d'Italiens et particulièrement de Bruttiens. Il s'en fallait qu'ils le suivissent de bon gré. Plusieurs se réfugièrent dans le temple de Junon Lacinienne, asile réputé inviolable : il les y fit massacrer. On eût dit qu'il prenait plaisir à ensanglanter une terre dont il ne s'éloignait qu'à contre-cœur. Il jeta sur elle plus d'un regard, du vaisseau qui le portait en pleine mer, et proféra contre les dieux, contre les hommes, contre lui-même, des imprécations horribles, se reprocha d'avoir si mal profité de ses victoires du Tésin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes; et ces transports de rage l'agitaient encore, lorsqu'il perdit de vue les côtes italiennes.

La nouvelle du départ d'Annibal et de Magon enivrait de joie la plupart des habitants de Rome. Quelques-uns, pourtant, s'affligeaient de ce que les consuls et les autres généraux n'avaient pas su les retenir en Italie, et leur avaient permis d'aller consommer la ruine des légions en Afrique. Fabius, surtout, prophétisait des malheurs : jamais, selon lui, la république n'avait couru des périls si graves, ni plus compromis son salut qu'en se confiant à un jeune présomptueux tel que Scipion. C'étaient les derniers accents de la voix de Fabius, le dernier accès de son humeur. Il mourut en cette année 203, âgé de près de cent ans, si nous en croyons Tite-Live, Valère-Maxime et Pline l'Ancien. Cette longévité

n'est pourtant pas incontestable; car le premier consulat de Fabius est de l'an 233, et il aurait eu alors soixante-dix ans s'il était né en 303. Est-il croyable qu'un citoyen si estimé, si révéré, n'ait pas obtenu les faisceaux avant d'être septuagénaire? Consul pour la cinquième fois en 209, il assiége et prend Tarente: convient-il d'attribuer une campagne si laborieuse à un vieillard de quatre-vingt-quatorze ans? C'est ce que sont obligés d'admettre ceux qui le font centenaire en 203. Il est vrai qu'il passe pour avoir été augure pendant soixante-deux ans, Pline dit même soixante-trois; et si, en arrivant à cette fonction, il était déjà d'un âge mûr, *robusta jam ætate*, comme nous le lisons dans Valère-Maxime, s'il avait trente-sept ans par exemple, le compte des cent années se retrouve. Mais ses consulats resteront toujours bien tardifs, et son activité militaire bien prolongée au delà des bornes communes. Son biographe Plutarque s'est abstenu de fixer la durée de sa carrière; et je crois qu'il est prudent, ou au moins permis, d'imiter cette réserve. Bornons-nous à dire qu'il mourut dans un âge avancé. Le peuple lui rendit d'éclatants hommages, et voulut contribuer, par tête, aux frais de ses funérailles : « non, dit Plutarque, « pour ce qu'il eust faulte de biens pour se faire inhu« mer, mais seulement pour honorer sa mémoire, en fai« sant ses obseques à leurs despens. » La contribution de chaque citoyen fut de la plus petite pièce de monnaie, soit d'un as, soit plutôt d'un quadrans, quatrième partie de l'as. Fabius, prince du sénat, était en même temps augure et pontife; il eut pour successeurs, comme augure son propre fils, comme pontife Servius Sulpicius Galba.

Les habitants de Rome ne partageaient point les préventions injustes que Fabius avait conçues contre Scipion; les sénateurs même y compris les plus vieux, se félicitaient du départ d'Annibal. Ils voulaient qu'on remerciât les dieux, qui, après seize ans d'alarmes, rendaient à Rome la sécurité. Le préteur Ælius mit en délibération la proposition de leur offrir de solennelles actions de grâces. Le sénat décréta qu'on ouvrirait tous les temples; qu'il y aurait cinq jours de prières et de processions publiques; qu'on immolerait cent vingt grandes victimes. Lélius venait de repartir de Rome avec le titre de questeur : il allait succéder en cette qualité à Caton, qui passait d'Afrique en Sardaigne. On débarrassait encore une fois Scipion de ce surveillant incommode. Mais à peine Lélius arrivait-il au port où il devait s'embarquer, que le sénat le rappela pour assister à l'audience que sollicitaient des négociateurs carthaginois, débarqués à Putéoles ou Pouzzoles. Conduits par Quintus Fulvius Gillo, officier de l'armée du proconsul, ils approchaient des murs de Rome: on les logea hors de l'enceinte, au champ de Mars, dans une maison qui appartenait à la république, et qui lui servait à recevoir les ambassadeurs étrangers. Pour entendre ceux de Carthage, les pères conscrits s'assemblèrent, selon leur usage, au temple de Bellone. Les députés y répétèrent ce qu'ils avaient déjà dit à Scipion : qu'Annibal était le seul auteur de la guerre; qu'il avait, de son propre mouvement, pris Sagonte, passé l'Èbre, traversé les monts, et porté ses armes en Italie; que le sénat de Carthage n'avait point violé les anciens traités, et n'aspirait qu'à les remettre en vigueur; qu'il s'en tiendrait à celui qui avait terminé la

première guerre punique en 242; et que, si Rome voulait conclure une seconde paix aux mêmes conditions, l'amitié des deux républiques serait désormais inaltérable. La loi ou l'usage autorisait chacun des sénateurs romains à interroger les ambassadeurs. Les plus vieux pères conscrits, après avoir obtenu du préteur Ælius, qui présidait l'assemblée, la faculté d'user de ce droit, adressèrent diverses questions aux envoyés africains, qui, jeunes encore, n'avaient aucune connaissance précise de ce qui s'était passé trente-neuf ans auparavant. Le choix de ces négociateurs inexperts parut un signe de mauvaise foi; on les fit sortir du temple, et la délibération s'ouvrit. Marcus Livius opina le premier : il invita le sénat à ne rien conclure en l'absence des deux consuls; il proposa d'en rappeler au moins un, celui qui séjournait en Étrurie, Servilius Géminus. Un ancien dictateur, depuis consul en 206, Quintus Métellus, soutint qu'il convenait d'attendre les conseils de Scipion, qui, placé si près des Carthaginois, devait connaître mieux que personne leurs intentions et les véritables motifs de leurs démarches. Lévinus, jadis revêtu deux fois de la dignité consulaire, déclara qu'il ne voyait dans ces prétendus ambassadeurs que de vils espions, que des ennemis sous un titre honorable; qu'il fallait les renvoyer surveillés par une sûre escorte, et prescrire à Scipion de poursuivre vivement la guerre. On entendit ensuite Fulvius, qui les avait accompagnés, et surtout Lélius, l'ami et l'envoyé du proconsul. Ils assurèrent qu'il n'avait lui-même incliné à la paix qu'en supposant qu'Annibal et Magon seraient retenus en Italie; ils étaient persuadés qu'aussitôt après le retour d'Annibal en Afrique, Carthage, au mépris de tous

les traités, reprendrait les armes. Selon quelques historiens, ce sentiment prévalut, et l'on congédia les négociateurs : c'est ce que Tite-Live affirme. Polybe et d'autres écrivains supposent au contraire que les pères conscrits consentirent à la paix, telle que l'avait dictée Scipion ; et cette tradition n'est pas sans vraisemblance.

Des députés sagontins arrivaient alors à Rome, traînant à leur suite et dans les fers des Carthaginois qu'ils avaient surpris en Espagne occupés à lever des troupes auxiliaires. Le sénat fit mettre ces captifs en lieu sûr, et déposer dans le vestibule du temple de Bellone deux cent cinquante livres d'or et huit cents livres d'argent qu'on leur avait enlevées. Mais il rendit bientôt ces sommes d'argent et d'or aux envoyés de Sagonte, les remercia de leur fidélité, les combla de bienfaits, et leur fournit des vaisseaux pour regagner leur patrie. Cependant Annibal faisait voile vers l'Afrique, ayant, comme je l'ai dit et comme le rapporte Appien, signalé son départ de l'Italie par des violences et des brigandages. Il craignait que les sénateurs de Carthage ne le déclarassent responsable des malheurs d'une guerre allumée par lui ; et, afin de se prémunir contre cette malveillance, il s'était appliqué à gagner l'affection de ses soldats, en leur abandonnant le pillage des villes qu'il avait subjuguées, de celles mêmes qui s'étaient livrées à lui volontairement. Toutefois, de peur de trop déshonorer son nom par tant de perfidie et de cruauté, il avait eu l'art d'employer à ces exécutions barbares un officier nommé Asdrubal, celui-là même qui était venu lui signifier l'ordre de se rendre à Carthage. Cet Africain parcourut toutes les

places encore soumises aux Carthaginois; et, sous prétexte de passer en revue les garnisons, il dépouilla les habitants de leurs biens, les chassa de leurs maisons, les força tous de s'enfuir, hommes et femmes, enfants et vieillards. On les voyait errer dans les campagnes, couverts à peine de hideux vêtements, et réduits pour toute subsistance à quelques restes d'aliments qu'ils avaient pu emporter. Le spectacle ou le récit de ces excès souleva les villes qui ne les avaient point encore essuyés. Les bourgeois s'armèrent, et se précipitèrent sur les garnisons africaines. Il s'ensuivit d'horribles massacres, accompagnés de tous les genres d'infamies. Asdrubal survenait, et mettait le comble aux attentats. Les soldats étrangers et surtout les Italiens, dont Annibal s'était fait suivre, n'eurent pas avec lui une destinée plus heureuse. Plusieurs, misérables brigands, renonçaient volontiers à leur patrie, d'où les bannissaient leurs crimes et les lois vengeresses. D'autres, plus attachés à leurs foyers, moins séduits par l'espoir des jouissances qu'on leur promettait dans une terre étrangère, refusèrent de s'embarquer. Annibal les rassembla, les fit cerner, les condamna tous à la servitude, et permit à chacun de ses soldats de choisir parmi eux des esclaves, soit pour les retenir en service, soit pour les vendre. Beaucoup de bandits italiens repoussèrent cette offre exécrable : ils ne consentirent point à prendre pour victimes des compatriotes avec lesquels ils avaient combattu sous les mêmes enseignes. Annibal, qui ne croyait point à la compassion, déclara que ceux qui témoignaient tant de pitié pour des réfractaires étaient eux-mêmes des ennemis cachés. Il commanda un affreux carnage des uns et des autres; les animaux

mêmes ressentirent, dit-on, les effets de sa fureur : on assure qu'il fit égorger quatre mille chevaux et un grand nombre de bêtes de charge. Il n'emmenait ainsi qu'un assez petit corps de troupes, que les Pételiens attaquèrent et maltraitèrent sans qu'il pût s'en venger; car ils se retirèrent en bon ordre dans leur ville, qu'il n'avait pas le temps d'assiéger. Appien ajoute à ces détails, exagérés peut-être, qu'aussitôt après le départ d'Annibal, les peuples qui avaient embrassé son parti se replacèrent sous les lois de Rome, qui leur pardonna leur défection. Les Bruttiens cependant furent exceptés de cette amnistie. Ils demeurèrent désarmés, expropriés, dégradés, exclus des corps militaires, condamnés aux œuvres serviles, aux fonctions ignobles d'appariteurs, d'huissiers, ou, comme nous l'avons déjà observé, de licteurs et de bourreaux. On prétend que leur nom originaire de Brettiens ou Brenttiens fut changé exprès en Bruttiens, pour mieux signaler leur brutalité, leur ignominie. Diodore de Sicile, Strabon, Festus, attribuent à leur alliance avec Annibal l'opprobre où Rome les a plongés; et Strabon dit qu'elle traita presque aussi rigoureusement les Lucaniens et les Picentins.

Le consul Servilius Cæpio, qui n'avait pas su contraindre Annibal à rester en Italie, résolut de le suivre sur mer. Ce dessein déplut aux pères conscrits, qui croyaient y voir l'intention de ravir à Scipion l'honneur de terminer la guerre. Le préteur Ælius eut ordre d'écrire à Cæpio déjà transporté en Sicile, et de le rappeler dans la province qu'il avait irrégulièrement quittée. Ælius s'excusa, disant qu'il n'appartenait point à un préteur de rien ordonner à un consul. Il fallut

recourir à l'autorité d'un dictateur; en conséquence, l'autre consul, Servilius Géminus, conféra ce titre à Publius Sulpicius Galba, qui choisit Marcus Servilius Pulex pour commandant de la cavalerie. Docile aux ordres du dictateur, Cæpio revint à Rome, et Scipion resta seul maître des mesures à prendre en Afrique. La trêve y durait encore; les Carthaginois attendaient, pour la rompre, l'arrivée d'Annibal et le retour de leurs ambassadeurs. Mais une occasion se présenta de manquer à leurs engagements, et ils ne résistèrent point à une telle tentation. Le proconsul avait senti le besoin d'accroître ses forces; il faisait venir de Sardaigne, sous la conduite du préteur Lentulus, vingt galères, et un convoi de cent bâtiments chargés de munitions. Cette flotte arriva sans encombre; mais celle qu'Octavius amenait de Sicile n'eut pas autant de bonheur. Des temps calmes la retardèrent; une tempête la dispersa : des bâtiments qui la composaient, trente galères et deux cents barques de transport, les uns se réfugièrent sous le promontoire d'Apollon, depuis le cap d'Acafran selon Marmol, le cap Razamuzar selon Mercator; les autres dans la petite île d'Égimure; plusieurs enfin plus près encore de Carthage, à l'endroit appelé les Sources Chaudes. La vue de tant de bâtiments exposés au pillage excita la cupidité des Carthaginois : le peuple s'attroupa aux portes du sénat, et demanda la permission d'enlever une proie que les vents et la mer leur abandonnaient. La résistance de quelques sénateurs plus sages fut aisément vaincue. Amilcar, selon Appien, ou bien, selon Tite-Live, Asdrubal fils de Giscon, reçut l'ordre de sortir du port à la tête de cinquante vaisseaux, de visiter la côte, et

de s'emparer de tous les bâtiments romains mis à l'abri dans les havres. Ceux que les flots avaient jetés sur le rivage d'Égimure ou aux Sources Chaudes tombèrent au pouvoir des ravisseurs, qui les entraînèrent au port de Carthage : les équipages romains s'étaient réfugiés dans les montagnes. Les Africains violaient ainsi une suspension d'armes qu'ils avaient eux-mêmes implorée, et dont le terme n'était point expiré. Scipion eut peine à contenir son courroux. Cependant, avant de tirer vengeance de cette infidélité, il dépêcha vers Carthage trois députés, Marcus Bæbius, Lucius Fabius et Lucius Sergius, que les copistes de Polybe ont nommé mal à propos Servius. Bæbius, chef de l'ambassade, retraça les circonstances qui avaient amené la trêve; libations religieuses, humbles supplications des Carthaginois, confession de leurs fautes, aveu de leur faiblesse. D'où leur vient aujourd'hui tant d'audace? Qu'espèrent-ils de leur Annibal, affaibli par tant de défaites? et que peuvent-ils attendre de ce nouvel attentat, sinon la vengeance de Rome et des dieux? Ces menaces irritèrent les Africains. Presque tous les sénateurs s'écrièrent que les conditions de paix qu'on prétendait leur imposer étaient trop dures pour être acceptées; et le peuple protesta qu'il ne restituerait pas le butin que la fortune venait de lui adjuger. Il fallut toute l'autorité de quelques personnages plus modérés pour arracher les ambassadeurs des mains de la populace. Le sénat les renvoya sans réponse, et, sous prétexte de pourvoir à leur sûreté, leur donna pour escorte deux vaisseaux armés en guerre, mais après en avoir informé, par des avis secrets, l'amiral de la flotte africaine qui mouillait près d'Utique. Les deux trirèmes carthaginoises accom-

pagnèrent la quinquérème romaine jusqu'à l'embouchure du Bagrada, et se retirèrent brusquement, sous prétexte qu'on apercevait de là le camp de Scipion. Alors, soit en vertu d'un ordre secret, soit par une nouvelle perfidie d'Asdrubal, trois ou quatre quadrirèmes africaines se détachèrent de la rade d'Utique, et fondirent sur la galère qui portait les députés du proconsul, au moment où elle doublait le promontoire d'Apollon. Sa vitesse la sauva plus d'une fois de leurs éperons, et sa hauteur la préserva de l'abordage. Assaillie en flanc, en queue, à la pointe, elle se défendit vigoureusement, tant qu'elle eut des traits à lancer. Quand ils vinrent à lui manquer, il ne lui restait de ressource que dans la proximité du rivage et dans les armes des Romains, qui accouraient de leur camp pour la secourir. Elle gagna la côte à force de rames, et y échoua. Là s'engagea un autre combat contre des Carthaginois, qui se précipitèrent sur les débarqués et en tuèrent plusieurs. Des trois députés, un seul, apparemment Bæbius, échappa tout à fait à leurs coups; les deux autres furent blessés, et Appien dit qu'ils en moururent.

Peu après arrivèrent Lélius et Fulvius Gillo, qui reconduisaient de Rome les négociateurs africains. Il n'eût tenu qu'aux Romains d'user de représailles; la trêve était rompue, et le droit des gens violé par Carthage. Bæbius, qui, selon Polybe, commandait en l'absence de Scipion, arrêta en effet ces députés au moment de leur débarquement; il les traita en criminels; mais Scipion ordonna de respecter leur caractère, de les recevoir, et de les renvoyer honorablement, quelque indignes qu'ils pussent sembler de tant de ménagements et d'égards. C'est, à mon avis, Messieurs, l'un des plus grands

traits de la vie de ce général; voilà le véritable héroïsme; on doit des louanges à la bravoure, des hommages à la modération et à la générosité.

Sur ces entrefaites, Annibal aborda aussi l'Afrique: dès qu'il aperçut sa terre natale après une si longue absence, il donna ordre à un matelot de monter au haut du mât pour reconnaître la côte; et, apprenant que la proue était tournée vers les ruines d'un tombeau placé sur un tertre, il s'effraya de ce présage, et enjoignit au pilote de passer outre. On descendit à la petite Leptis, située entre Susa et Adrumète. Comme Annibal et comme Scipion, la plupart des conquérants anciens et modernes ont été superstitieux, ou ont fait semblant de l'être, ce qui est plus honteux encore. Il n'est point d'entreprise ni d'institution par laquelle on puisse faire aux peuples autant de bien qu'on leur fait de mal en dégradant leur raison, et en les nourrissant d'erreurs.

Ainsi se terminait l'année consulaire des deux Servilius, Cæpio et Népos ou Géminus, dans le cours de laquelle un incendie avait consumé toutes les maisons de la rue appelée Publicius Clivus. Ce malheur parut compensé par l'envoi que firent les Espagnols d'une si grande quantité de blé, que le prix du boisseau se réduisit à quatre as. Les grands édiles, Falto et Butéo, en distribuèrent à ce prix dans tous les quartiers de la ville. On célébra joyeusement les jeux romains et les jeux plébéiens, par les soins et sous la présidence des édiles tant curules que populaires. Ceux-ci se nommaient Sextius Sabinus et Trémellius Flaccus. Le dictateur Sulpicius Galba revint de la Gaule Cisalpine et de l'Étrurie, où il avait réprimé les rebelles et apaisé les troubles: il présida les comices où l'on élut consuls Tibérius

Claudius Néron et Marcus Servilius Pulex. Tite-Live cependant ne sait trop si ces élections ont eu lieu sous la présidence du dictateur ou de l'un des consuls, dont les pouvoirs allaient expirer. Le nouvel élu, Servilius Pulex, pouvait être frère du Servilius Géminus qui déposait alors les faisceaux; car les Tables Capitolines leur donnent à l'un et à l'autre pour père un Caius, pour aïeul un Publius Servilius. Peut-être le surnom de Géminus vient-il de ce que les deux frères étaient jumeaux; et celui de Pulex, de la petite taille du consul de l'an 202. L'installation des deux nouveaux magistrats eut lieu le 15 mars romain, 4 février julien. Le sénat décréta que le sort désignerait celui des consuls qui irait commander en Afrique avec Scipion. Tous deux ambitionnaient cette commission honorable; leurs prétentions ayant été renvoyées à la décision du peuple, les comices, sur le rapport des tribuns, déclarèrent que Scipion devait demeurer seul chargé de l'expédition en Afrique. Le décret du sénat lui donnait un adjoint plutôt qu'un supérieur, quoique, à vrai dire, la constitution de la république subordonnât aux consuls tout commandant qui n'était pas dictateur. Métellus, ami de Scipion, avait surveillé la rédaction de ce décret, de telle sorte que les pouvoirs et l'indépendance même du proconsul n'y étaient aucunement compromis. Scipion devait conserver la libre direction de l'armée de terre, et le consul ne disposait que de la flotte; arrangement bizarre, et peu conciliable avec les principes d'un gouvernement régulier. Quoi qu'il en soit, Néron et Pulex tirent au sort leurs départements : Néron est envoyé en Afrique, Pulex en Étrurie. Le sort distribue aussi aux quatre préteurs des commandements et des fonctions : il ad-

juge à Marcus Sextius la Gaule Cisalpine et les deux légions de Varus; à Livius, les deux légions de Sempronius dans le Bruttium ; à Cnéius Trémellius, la Sicile; à Aurélius Cotta, l'administration de la justice au sein de la ville de Rome. On chargea Pomponius de ramener vingt navires et quinze cents soldats qui gardaient les côtes siciliennes. La république licenciait beaucoup de troupes; elle réduisait le nombre de ses légions à seize, mais elle augmentait ses forces navales. Villius, de préteur devenu propréteur en Sicile, y garda vingt galères, et en renvoya vingt pour la sûreté de l'Italie. Rome en équipa cinquante, que Néron devait conduire en Afrique, et joindre à la flotte que Scipion tenait sous ses ordres; une autre croisait vers la Sardaigne.

Ce consulat commença, ainsi que chacun des précédents, par des cérémonies religieuses ou considérées comme telles. Pour acquitter un ancien vœu du dictateur Manlius, des jeux se célébrèrent en l'honneur de certaines divinités, et durèrent quatre jours consécutifs. Ni ces spectacles, ni les victimes solennellement immolées, ne calmaient pourtant pas les alarmes publiques. On attribuait aux dernières paroles de Fabius un caractère prophétique. Il avait dit que Scipion éprouverait bientôt combien Annibal était supérieur à un Asdrubal et à un Syphax; Annibal, né au sein de Bellone, élevé dans les camps, victorieux dès son adolescence, et, depuis, la terreur de la Gaule et de l'Italie! Ces propos répétés chaque jour affaiblissaient extrêmement la confiance que les talents de Scipion avaient inspirée. Heureusement Carthage se livrait à des inquiétudes plus vives encore. Les deux batailles qui venaient d'ensanglanter l'Afrique, la captivité de Syphax,

l'alliance de Masinissa et de Rome, surtout les entreprises et les triomphes de Scipion, en Espagne, en Sicile et sur les bords africains, tous ces souvenirs prédisaient des calamités. Annibal, qui venait de s'avancer vers Adrumète, ignorait encore si Rome avait accordé ou refusé la paix; mais l'infraction récente de la trêve annonçait assez que les hostilités allaient recommencer. Il s'efforça d'attirer à son parti beaucoup de Numides. Il traita particulièrement avec un de leurs roitelets, celui qui régnait sur les Aréacides, peuplade d'ailleurs inconnue. Un autre seigneur, qu'Appien nomme Mésotule, amena un renfort de mille chevaux. Vermina, fils de Syphax, saisit cette occasion de venger son père et son frère aîné, captifs chez les Romains. Tychée, autre prince de la Numidie, s'empressa de fournir des chevaux : Annibal avait su lui inspirer la crainte d'être dépouillé de ses États, et même immolé par Masinissa, si Rome triomphait en Afrique. Tychée conduisit deux mille cavaliers au secours de Carthage. Quatre autres mille hommes de cavalerie, jadis attachés à Syphax, depuis voués à Masinissa, vinrent offrir leurs services : Annibal ne vit en eux que des traîtres; il les livra aux archers de son armée, qui les percèrent à coups de flèches. De son côté, Scipion prenait des places de vive force, et subjuguait les habitants; il expédiait des courriers à Masinissa, pour le presser d'arriver avec la plus nombreuse armée qu'il pourrait; il lui redemandait surtout dix manipules romains qui avaient aidé ce monarque à reconquérir ses provinces. Les progrès du proconsul épouvantèrent à tel point le sénat carthaginois, qu'Annibal reçut l'ordre d'y opposer enfin une résistance vigoureuse. Annibal résolut donc de

quitter le poste d'Adrumète, et de venir camper sous Zama. Polybe et Tite-Live placent cette ville à cinq journées de Carthage; Cornélius Népos, ou l'auteur des notices publiées sous son nom, à trois cents milles d'Adrumète; ce qui est tellement exagéré, qu'il faudrait y supposer quelque erreur de copiste, si ces notices ne fourmillaient pas de pareilles méprises. Strabon indique une autre Zama, renfermée dans le pays des Massésyliens, et que Ptolémée a depuis nommée Azama. Celle dont nous parlons ici d'après Polybe et Appien existait hors de la Numidie; Pline la compte au nombre des cités libres de l'Afrique, et Marmol prétend qu'elle subsiste encore sous le nom de Zamora. Pour y parvenir, il fallut pénétrer dans les terres et franchir deux cents milles. Des espions qui précédaient cette marche tombèrent au pouvoir des Romains. Scipion les remit aux tribuns légionnaires, en prescrivant à ces officiers d'en conduire un dans tous les quartiers du camp, et de lui fournir les moyens de tout observer. Quand l'espion eut achevé cette longue visite, on le reconduisit au général, qui lui demanda s'il avait tout vu. « Oui, tout, répondit-il. — Eh bien! reprit le proconsul, « retournez avec vos camarades vers celui qui vous a « envoyés, et rendez-lui le compte qu'il attend de vous. » Il ne les congédia néanmoins qu'après leur avoir fait prendre un repas, et de l'argent pour leur voyage. Des procédés si nobles obtinrent les hommages qu'ils méritaient : Annibal les admira; et l'on dit qu'il conçut alors l'idée de se ménager une entrevue avec Scipion. Tite-Live croit pourtant que cet entretien n'eut lieu que par ordre du sénat carthaginois.

Six mille hommes d'infanterie et quatre mille de ca-

valerie arrivèrent au camp romain, conduits par leur roi Masinissa. Annibal s'effraya de ce concours d'ennemis; les vivres commençaient à lui manquer : il comprit qu'il était temps de négocier. Un convoi considérable, qu'il attendait avec impatience, venait d'être intercepté, quoique escorté de plus de huit mille soldats : le tribun légionnaire Minucius Thermus en avait massacré quatre mille; il en conduisait presque un égal nombre comme prisonniers de guerre au camp du proconsul, avec les vivres destinés à celui du général carthaginois. Dans cette détresse extrême, Annibal ne rougit point d'invoquer l'intercession de Masinissa, prince africain, élevé à Carthage, ancien allié de cette cité. Le roi numide ne refusa point sa médiation; il s'empressa de demander grâce pour le peuple carthaginois; et, par égard pour une recommandation si haute, le proconsul daigna consentir à une trêve nouvelle, dont les conditions ne consistaient que dans la restitution des vaisseaux, des hommes et du butin saisis sur la flotte romaine, et dans le payement de mille talents, pour réparation de la contravention aux traités précédents. Annibal accepta ces clauses, heureux d'obtenir une suspension d'armes, et de se délivrer de la famine qui affligeait son armée. Le sénat de Carthage accédait fort volontiers à ces propositions; mais le peuple de cette ville y résista. Il accusait les grands de chercher dans la paix et dans une alliance avec Rome les moyens d'affermir et d'étendre leur tyrannie. Il menaçait particulièrement Asdrubal, qu'Hannon et ses partisans représentaient comme un traître qui avait trafiqué de la liberté publique. Asdrubal se réfugia près du tombeau de ses pères, et y termina ses jours par le poison. Les séditieux le cher-

chèrent, et ne trouvèrent que son cadavre, sur lequel s'exerça leur rage : ils lui coupèrent la tête, et la portèrent au bout d'une lance dans toutes les rues de Carthage. Ainsi mourut le père de Sophonisbe, brave et habile capitaine, mais à qui sa malheureuse destinée avait opposé partout, en Espagne, en Afrique, le plus redoutable adversaire. Échappé aux armes de Scipion, il périt victime des préventions et de la fureur de ses concitoyens.

Il n'y eut donc pas de trêve : Annibal reçut l'ordre de continuer la guerre, et de livrer sans délai une bataille décisive. Scipion recommença les hostilités par la prise d'une ville importante qu'Appien nomme Parthus, et dont la position dans l'intérieur des terres n'est pas connue d'une manière précise. Il remporta ensuite une victoire éclatante, dont Appien ne parle pas, mais dont Tite-Live fait mention d'après Valérius Antias. Douze mille Carthaginois y avaient perdu la vie, dix-sept cents autres l'avaient rachetée en se livrant à la discrétion du vainqueur; et Annibal, découragé par ce dernier coup, avait de nouveau envoyé des négociateurs ou plutôt des suppliants au proconsul. Ils étaient au nombre de onze, y compris leur chef. Tous se présentèrent à la vue du camp romain, et furent introduits dans la tente de Scipion : de part et d'autre on convint du lieu et du jour d'une conférence entre les deux généraux. Pour la rendre plus facile, les deux camps se rapprochèrent. L'armée romaine s'avança jusqu'à Naragara, et s'y fortifia. Entre les anciens géographes, quelques-uns, comme Ptolémée et Antonin, écrivent Naraggara, plusieurs autres Narangara. C'était un lieu situé sur les confins de la Numidie, entre les

fleuves Bagradas et Ampsagas, à quatre-vingt-dix milles de Carthage. Annibal vint camper à quatre milles de là, sur une hauteur dont il fallait s'éloigner un peu pour trouver de l'eau. Une plaine tout à fait découverte, et qui ne pouvait recéler aucune embûche, séparait les deux armées, et l'on y désigna le lieu de l'entrevue. Appien place ici l'aventure des espions carthaginois renvoyés par le proconsul; aventure qu'avec Polybe et Tite-Live nous venons de placer, beaucoup plus convenablement, ce me semble, avant la mort d'Asdrubal. Maintenant Annibal désirait sincèrement la paix, et n'usait plus d'artifices propres à prolonger la guerre.

Les deux généraux vinrent au rendez-vous, chacun avec une escorte égale de cavalerie. Ils s'en séparèrent lorsqu'ils furent à peu de distance l'un de l'autre; et chacun d'eux n'étant plus accompagné que d'un interprète, ils conférèrent tête à tête. Jamais encore ils ne s'étaient vus : ils passèrent quelques instants à se contempler mutuellement en silence. Annibal prit le premier la parole; et voici, Messieurs, la substance du long discours que lui prêtent Polybe et Tite-Live : « Si, « après tant de victoires, le destin devait me contraindre à demander la paix, je le remercie de ce « qu'il m'adresse à Scipion plutôt qu'à tout autre. Je « suis entré jadis en campagne en même temps que votre « père, alors consul; il est le premier général romain « avec qui je me suis mesuré. La fortune veut aujourd'hui que je me présente désarmé devant son fils. « Pourquoi faut-il que les dieux n'aient pas inspiré à « vos pères et aux miens assez de modération pour « se contenter les uns de l'Italie et les autres de l'A- « frique? La Sicile et la Sardaigne valaient-elles les

« sacrifices que nous leur avons faits de tant de flottes, d'armées et de capitaines? et devions-nous, pour de telles conquêtes, mettre nos cités elles-mêmes en péril? Rome a vu les bataillons africains à ses portes, et maintenant Carthage entend, de ses remparts, les cris menaçants de vos guerriers. Nous traitons enfin, et nous avons droit d'espérer de n'être pas désavoués par nos républiques. Mais, tandis que tout concourt à me conseiller la paix, mon âge, mes premiers succès et mes derniers revers, je crains bien que votre jeunesse et votre bonheur, constant jusqu'à ce jour, ne vous inspirent d'autres sentiments. Ce que j'étais à Trasimène, à Cannes, vous l'êtes aujourd'hui. Vous avez vengé la mort de votre père et de votre oncle, chassé de l'Espagne quatre armées carthaginoises, obtenu le consulat avant l'âge fixé par vos lois, porté vos armes en Afrique, et obligé Annibal de sortir de l'Italie. Nos camps incendiés, nos villes envahies, Syphax dans les fers, tant de succès vous en présagent d'autres; et la guerre ne doit vous sembler qu'une carrière de victoires. Hélas! les faveurs du sort m'ont autrefois séduit moi-même; et, au milieu de tant d'autres exemples, je puis vous citer le mien. Vous m'avez vu campé aux bords de l'Anio, et prêt à escalader vos murailles : vous me voyez, privé de mes deux frères, et réduit à vous supplier d'épargner à ma patrie les malheurs dont j'ai menacé la vôtre. Croyez-moi, la meilleure paix est celle qu'on donne; et celle dont on jouit vaut toujours mieux que la victoire qu'on espère. Ne hasardez pas en une heure les prospérités de plusieurs années. Vous êtes en des lieux où Régulus a suc-

« combé pour n'avoir pas su mettre un terme à ses « succès. Je sais qu'il n'appartient point à celui qui « demande la paix d'en dicter les conditions; mais « peut-être ne sommes-nous pas indignes d'indiquer « nous-mêmes les réparations qui vous sont dues : ces- « sion absolue de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Espa- « gne, des îles intermédiaires. Songez que c'est Anni- « bal qui vous propose ce traité, Annibal, qui ne le « solliciterait pas s'il ne le croyait nécessaire, et qui « désormais attachera ses intérêts et sa gloire au main- « tien d'une paix qui aura été son ouvrage. »

La réponse de Scipion est plus laconique et plus hautaine dans les deux historiens : « Le retour d'Anni- « bal, disait-il, a rompu la première trêve; et la seconde « n'aboutit plus qu'à céder aux Romains ce qui est de- « puis longtemps en leur pouvoir. De réparer les ou- « trages, d'offrir des satisfactions équitables et déjà « promises, il n'en est plus question. La fortune est « volage, je le savais avant de recevoir vos leçons; « mais il y a aussi du péril à laisser impunies des tra- « hisons telles que les vôtres. Quand vous offrirez tous « les dédommagements que j'ai exigés avant votre ar- « rivée, j'examinerai si je dois m'en contenter. Aujour- « d'hui qu'elles vous semblent trop dures, préparez- « vous à la guerre, puisque vous ne pouvez supporter « la paix. » Rentrés dans leurs camps, les deux rivaux annoncèrent que leur conférence n'avait amené aucun résultat; que le sort des armes et la volonté des dieux décideraient qui de Rome ou de Carthage donnerait des lois à l'Afrique et à l'Italie. Dès le lendemain, Scipion conduisit ses troupes dans la plaine, et s'empara d'une colline près de Cilla, bourgade voisine des

deux camps. Annibal envoya trop tard un détachement pour occuper cette hauteur. Il y eut là un premier engagement où les Romains eurent l'avantage, et qui commença la bataille plus tôt que le général carthaginois ne s'y était attendu. Ses soldats, qui manquaient d'eau, comme nous l'avons remarqué, passaient la nuit à creuser des puits; fatigués de ce travail, ils avaient besoin de sommeil, au moment où Scipion les força de s'armer. Annibal établit au front de son armée plus de quatre-vingts éléphants chargés de tours. Des corps de soldats mercenaires, liguriens, gaulois, espagnols, barbares, maures, macédoniens, envoyés par Philippe, formèrent une seconde ligne. La troisième se composa de Carthaginois et autres Africains. Des Italiens d'une fidélité suspecte suivaient, à une distance de plus d'un stade. L'infanterie était flanquée à droite par la cavalerie carthaginoise, à gauche par la numide. Aux côtés des trois lignes ordinaires de l'armée romaine, hastats, princes et triaires, paraissaient la cavalerie italienne à l'aile gauche, la numide à l'aile droite, la première commandée par Lélius, la seconde par Masinissa. Ainsi l'exposent Polybe et Tite-Live; et c'est sans doute par erreur qu'Appien met Lélius à droite. Pour mieux se défendre des éléphants, Scipion laissa de plus larges intervalles entre les manipules : ces animaux devaient y trouver des espaces libres, et s'avancer directement jusqu'à ce qu'enveloppés de toutes parts, ils pussent être percés aux deux flancs et mis hors de combat. Appien ajoute que le proconsul avait posté à la tête de sa première ligne des soldats armés de très-longs pieux ferrés par le bout; qu'au moment où les éléphants blessés de loin par ces armes se précipiteraient sur l'in-

fanterie, elle avait ordre de leur céder la place, et de se retirer à droite et à gauche; que de là elle devait diriger contre eux des javelines armées d'un fer à deux tranchants; qu'enfin il lui était recommandé de viser surtout à la trompe, d'approcher même le sabre à la main pour la couper, et d'exécuter ces divers mouvements avec les précautions convenables. Tout étant ainsi disposé, les deux généraux haranguèrent leurs troupes, Annibal par le ministère de plusieurs interprètes, à raison des langues diverses que parlaient ses soldats; Scipion de sa propre voix, et avec ce ton d'assurance et d'inspiration qu'il s'était rendu familier. Il retraçait vivement ses heureux exploits et les perfidies des Africains; il démontrait la nécessité de vaincre en une terre étrangère, où l'on ne trouverait point d'asile après une défaite. Annibal rappelait aussi le souvenir de ses victoires, et s'attachait surtout à persuader à ses guerriers qu'ils étaient bien plus nombreux que ceux qu'ils allaient combattre. Il commandait en effet, selon Appien, cinquante mille hommes; et le proconsul n'en avait que trente-cinq mille cent; savoir : vingt-trois mille d'infanterie, quinze cents cavaliers romains ou italiens, six cents autres amenés par un roitelet africain, nommé Lacumacès, et les dix mille auxiliaires conduits par Masinissa.

Après des escarmouches de la cavalerie numide, les éléphants s'ébranlèrent; mais, effrayés par les cris des légions romaines, ils se précipitèrent en désordre sur l'infanterie maure, sur les cavaliers numides d'Annibal. Aussitôt Masinissa, poussant ses escadrons contre l'aile ennemie que ces animaux avaient entamée, la culbuta, la mit en pleine déroute, et dégarnit de cavalerie tout

un flanc de l'armée carthaginoise. Il restait néanmoins en bataille assez d'éléphants encore pour endommager la milice légère de Scipion : elle parvint à les effaroucher à force de dards, et à les contraindre de s'engager dans les larges intervalles que le proconsul avait ménagés exprès. Buffon dit que les éléphants suivent toujours les chasseurs qui les ont blessés, et se laissent ainsi attirer dans les piéges qu'on leur a tendus. Percés de toutes parts et mis en fuite, ils sortirent de la plaine, et laissèrent le champ libre à d'autres combats. Appien nous offre des détails un peu différents : il dit que les éléphants commençaient d'enfoncer le centre des Romains et d'épouvanter les chevaux, quand, par ordre du proconsul, la cavalerie italienne mit pied à terre et lança une grêle de traits sur ces colosses; que Scipion lui-même, descendu de cheval, en blessa un; que les deux ailes romaines, imitant son exemple, les accablèrent de coups. Il y en eut qui, entraînés dans leur fuite vers la pointe droite de l'armée d'Annibal, y rompirent la cavalerie; et Lélius profita de cet instant pour fondre sur les escadrons carthaginois, ainsi que Masinissa venait de jeter la confusion à la pointe gauche. Chez Appien, Masinissa blesse de sa main un Massathès, petit roi numide, allié d'Annibal. Ce n'étaient là que les préludes de la bataille. De part et d'autre les fantassins s'avancèrent à pas lents, et leurs cris annoncèrent le choc. On remarqua que les cris de l'infanterie africaine étaient discordants, apparemment à cause du mélange de divers peuples; qu'au contraire il partait des légions romaines un cri uniforme et retentissant : cette différence leur parut un heureux présage. Les hastats, qui attaquèrent vivement, surtout à

la droite, les mercenaires d'Annibal, eurent besoin de beaucoup d'efforts pour rompre ces troupes légères, qui s'éloignaient et revenaient à la charge avec une extrême agilité. A la longue, les hastats, soutenus et encouragés par les deux lignes qui les suivaient, gagnèrent du terrain, et fatiguèrent les ennemis qu'ils avaient en tête. Les mercenaires ne recevaient aucun secours du reste de l'armée dont ils faisaient partie : ils se crurent trahis ou méprisés, se débandèrent, et tournèrent leurs armes contre la ligne carthaginoise placée derrière eux. Attaquée en même temps par les Romains, cette ligne opposa un courage héroïque à tant d'ennemis, en massacra un grand nombre, et enfonça des manipules. Scipion faisait retirer, par les intervalles, les hastats blessés; et lorsque ceux qui avaient conservé toutes leurs forces eurent enfin renversé les bataillons africains, il entreprit d'entamer la phalange qu'Annibal commandait en personne, et de laquelle il écartait les mercenaires fugitifs, en leur faisant présenter la pointe des dards. Scipion avait à traverser un espace couvert de morts, de boucliers et de javelots, un terrain imbibé de sang, et si glissant qu'on pouvait à peine s'y soutenir. Les hastats étaient fatigués et leurs rangs fort éclaircis : il les plaça au milieu des princes et des triaires, qui s'avancèrent pour prendre les premiers la droite, les seconds la gauche, en sorte que toute l'armée n'offrit plus qu'un seul front. Annibal n'ordonnait aucun mouvement. Il serrait les rangs de cette phalange, élite de ses troupes, composée de vétérans plus d'une fois victorieux dans les champs italiens. Heureusement pour Scipion, les escadrons de Lélius et de Masinissa, qui venaient de poursuivre les cavaliers carthaginois et nu-

mides, apparurent, et prirent en queue la phalange attaquée en front par l'infanterie romaine. Ce concours décida la victoire. Appien retrace d'autres incidents : il raconte qu'un gros de Gaulois et d'Espagnols s'étant réfugiés sur une hauteur voisine, Annibal y courut à toute bride pour les rappeler au combat ; que, le voyant traverser ainsi la plaine, ses troupes se figurèrent qu'il prenait lui-même la fuite, et se dispersèrent ; qu'après de vains efforts pour les rallier et pour reprendre ses premiers avantages, il se vit en effet réduit à s'enfuir ; que Masinissa, quoique blessé, le poursuivit avec acharnement, et se porta sur tous les lieux de son passage ; qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, le général carthaginois, accompagné de vingt cavaliers seulement, gagna la petite ville de Thon, où s'étaient rendus des Espagnols et des Bruttiens ; que, se défiant de ces mercenaires, il s'évada suivi d'un seul homme, parcourut à cheval, en deux jours et deux nuits, trois mille stades, jusqu'aux murs d'Adrumète ; que là il rassembla les déplorables restes de son armée, et borna ses soins à préparer les moyens de se défendre au sein de cette place. Ces détails ne semblent point assez garantis pour entrer dans le corps de l'histoire ; mais le même Appien et Zonaras en ont recueilli de moins attestés encore. Si nous les en croyons, il y eut au milieu de l'action générale un combat singulier entre Annibal et Scipion. Un dard lancé par celui-ci perce le bouclier du Carthaginois, qui, à son tour, blesse le cheval du Romain. Annibal lutte aussi corps à corps contre Masinissa, qui, renversé par terre, saisit son adversaire par la jambe et parviendrait à le démonter, si un cavalier n'accourait pour le défendre. Le prince numide pourfend ce

brave cavalier; mais Annibal disparaît ; et le roi numide, sur lequel mille traits se dirigent, se retire légèrement blessé au bras. En écartant ces vaines particularités, le résultat de la bataille de Zama demeure indubitable : elle mit fin à la seconde guerre punique, ainsi que je l'exposerai, Messieurs, dans notre prochaine séance.

CENT DIX-NEUVIÈME LEÇON.

ANNALES ROMAINES. ANNÉES 202 ET 201 AVANT J. C. — FIN DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Messieurs, après vous avoir exposé par quels honneurs, par quels bienfaits Scipion consola Masinissa de la mort de Sophonisbe, je vous ai entretenus des mouvements et des manœuvres d'Hannon et d'Asdrubal, généraux carthaginois. Asdrubal tenta vainement de faire incendier le camp romain par des Espagnols : Scipion découvrit le complot, punit les traîtres; et Asdrubal devint de plus en plus odieux, même à ses compatriotes. Carthage, partout malheureuse, envoya trente ambassadeurs au proconsul pour lui demander la paix : il la promit à des conditions fort rigoureuses, qu'on accepta dans l'espoir de s'en affranchir; et l'on obtint une trêve. En ce temps Lélius arrivait à Rome, où il amenait Syphax captif, et d'autres prisonniers africains. J'ai dit quel enthousiasme il excita par le récit des succès de Scipion, quel accueil honorable reçurent les envoyés de Masinisa, et quels présents furent adressés à ce prince lui-même. Annibal resserré dans un coin du Bruttium, et Magon vaincu, blessé dans une bataille en Insubrie, ne pouvaient plus soutenir le parti de Carthage en aucune province italienne. Magon, rappelé en Afrique, passa les Alpes, s'embarqua, et mourut sur mer, près de la Sardaigne. Annibal n'obéissait qu'à regret à l'ordre de retourner à Carthage; il signala son départ par d'effroyables violences et par des imprécations contre ses ennemis, au nombre des-

quels il comptait une partie de ses concitoyens. Quelques Romains se plaignaient de ce qu'on l'avait laissé sortir, ainsi que Magon, du territoire italien, et déploraient les malheurs qui, suivant eux, menaçaient les légions en Afrique. Fabius, principal auteur de ces tristes et vaines prophéties, mourut centenaire, à ce qu'on dit : c'est un point sur lequel nous avons élevé quelques doutes. Il en existe aussi sur la question de savoir si des négociateurs venus de Carthage ont été congédiés comme de vils espions, ou si leurs propositions pacifiques ont été accueillies par le sénat de Rome. Il est bien avéré au contraire que celui de Carthage renvoya sans réponse trois députés romains qui demandaient raison de la plus criminelle violation de la trêve. Loin d'obtenir la réparation des dommages causés à une flotte et à un convoi, ces députés, assaillis eux-mêmes sur mer pendant leur retour, devinrent les victimes d'une nouvelle perfidie. Scipion ne voulut point user de représailles ; il respecta le caractère des négociateurs africains qui rentraient dans leur patrie. Annibal aussi débarquait alors entre Susa et Adrumète. Ainsi se terminait l'année consulaire de Servilius Cæpio et de Servilius Géminus : leurs successeurs Tibérius Claudius Néron et Servilius Pulex s'installèrent le 4 février 202. Après la distribution des fonctions civiles et militaires, après des cérémonies publiques destinées à calmer les alarmes de la multitude, on entra en campagne. C'était l'Afrique qui allait être le théâtre des grands événements : des princes et des seigneurs du pays ayant fourni des renforts au général carthaginois, il vint camper sous les murs de Zama, à peu de distance de Scipion, qui, de son côté, avait pris des villes,

soldats, et à qui Masinissa en amenait dix mille. Annibal sentit le besoin de la paix, surtout lorsqu'il eut perdu un convoi considérable et environ huit mille hommes tant tués que prisonniers, dans une action particulière. Il implora la médiation de Masinissa, qui obtint du proconsul une seconde trêve, à laquelle consentait le sénat de Carthage, mais dont le peuple repoussa les conditions, plus dures encore que celles de la première. Ce débat alluma une sédition, qui se dirigea surtout contre Asdrubal, et le força de s'empoisonner. Les hostilités recommencèrent, toujours à l'avantage des Romains, et amenèrent une conférence mémorable entre les deux généraux. Je vous ai offert l'analyse des discours que les historiens leur prêtent, et j'ai recueilli les détails qui concernent les préparatifs, l'engagement, les vicissitudes et les résultats de la bataille de Zama, gagnée par Scipion. Je vais terminer aujourd'hui l'histoire de la seconde guerre punique.

Les Romains n'avaient perdu à Zama que deux mille hommes, selon Polybe et Tite-Live; Appien dit deux mille cinq cents. Ce troisième auteur compte vingt-cinq mille Africains tués, huit mille cinq cents prisonniers, outre onze cents transfuges, savoir, huit cents Numides et trois cents Espagnols; total, trente-quatre mille six cents. Chez les deux autres historiens la perte d'Annibal consiste en cent trente-trois étendards, onze éléphants et quarante mille hommes, dont la moitié reste sur le champ de bataille, et l'autre est réduite en captivité. On distinguait dans cette seconde moitié beaucoup de Macédoniens, et surtout leur chef Sosipater. Pour fixer la date de cet événement, il faut tenir compte

d'une éclipse de soleil que les historiens indiquent comme ayant coïncidé ou avec la bataille même, ou avec la reprise des hostilités. Les tables astronomiques attachent au 19 octobre julien de l'an 202 avant notre ère une éclipse de soleil visible en Afrique et en Europe; on est donc autorisé à placer entre le 19 et le 30 de ce mois d'octobre la victoire de Scipion à Zama. Le proconsul se plut à vanter la valeur et l'habileté dont Annibal avait donné en cette journée des preuves éclatantes, la disposition de ses troupes, la combinaison et l'activité de ses mouvements : un vainqueur rehausse sa propre gloire, en rendant de pareils hommages à ceux dont il a triomphé. Ce qui est certain, c'est qu'Annibal s'estima trop heureux de pouvoir, par des marches qui ne nous sont pas très-bien connues, regagner Adrumète.

Il quitta bientôt cet asile. Les sénateurs le rappelaient à Carthage, où il n'était jamais rentré depuis son enfance : il y reçut, malgré ses malheurs, un accueil honorable. Introduit dans le sénat, où l'on délibérait sur le parti à prendre en de si tristes conjonctures, il déclara qu'il ne voyait plus de ressources que dans un traité de paix. Cet avis ayant réuni tous les suffrages, on résolut de ne rien négliger pour fléchir un vainqueur naturellement enclin à la clémence, et l'on se disposait à lui adresser de nouvelles supplications. De son côté, Scipion savait profiter de ses succès : il pilla d'abord le camp ennemi, et aussitôt après se rapprochant de la mer, il vint camper à Tunis. La résolution de reprendre le plus tôt possible cet ancien poste et de l'occuper pendant quelques jours lui fut inspirée surtout par la nouvelle qu'il reçut de l'arrivée du pro-

préteur de Sardaigne, Lentulus, au port d'Utique, avec cinquante vaisseaux de guerre, et cent bâtiments de transport chargés de munitions. Ce renfort enhardit le proconsul à paraître devant Carthage; mais, auparavant, il envoya Lélius à Rome, pour y annoncer la victoire de Zama, et il ordonna au propréteur Octavius, qui de Sardaigne s'était aussi rendu en Afrique, de conduire par terre vers Carthage le corps des légions romaines. L'escadre de Lélius portait à Rome les plus riches dépouilles enlevées à l'ennemi et les prisonniers de marque, des meubles travaillés en ivoire, d'autres ouvrages précieux, deux mille cinq cent dix talents en argent et en or, destinés au trésor public. Le proconsul avait fait deux parts de tout le reste du butin. L'une, mise à l'encan, produisit des sommes à distribuer aux soldats. Entre les prix militaires, le plus magnifique fut décerné à Masinissa; c'était une couronne d'or. L'autre part de la proie servit d'offrande aux dieux et aux déesses. On la rassembla sur un bûcher, on la consuma en holocauste; et, dans cette solennité, Scipion, pour mieux témoigner sa reconnaissance aux immortels, voulut remplir lui-même la fonction de sacrificateur, ainsi que l'ont pratiqué plusieurs autres généraux romains. Appien, de qui nous tenons ces détails, parle en même temps des mesures que prenaient les Carthaginois pour se mettre en état de résister encore aux vainqueurs. Avant d'avoir appris l'événement de Zama, et, comme nous l'avons vu, dès l'an 203, ils avaient dépêché un messager à Magon, qui venait de passer dans la Gaule Cisalpine, où il s'efforçait de soulever les habitants contre Rome et d'enrôler des soldats. On informait Magon du débarquement de Scipion en Afri-

que, et on l'invitait, soit à rentrer en Italie, soit à revenir avec son armée sur les côtes africaines. Les Romains surprirent le messager, interceptèrent les lettres dont il était porteur. Scipion les envoya au sénat de Rome, qui en entendit publiquement la lecture et décréta l'équipement d'une nouvelle flotte. Mais la nouvelle de la journée de Zama et les négociations qui la suivirent arrêtèrent les préparatifs de cet armement.

Tous les mouvements de Scipion annonçaient le dessein d'assiéger Carthage; il ne songeait en effet qu'à épouvanter cette cité, et à lui inspirer, par cet effroi, un impatient désir de la paix. Il craignait que le consul Tibérius Néron ne vînt la conclure, et il ne voulait céder à personne l'honneur de terminer la guerre. L'aspect soudain de sa flotte, accrue de celle de Lentulus, frappa de consternation le peuple de Carthage et Annibal lui-même. Une galère sortit du port, ornée de banderoles, de branches d'olivier, de tous les symboles de la paix. Elle portait dix députés choisis dans les plus nobles familles; et on la vit s'approcher, à la rame, du vaisseau que montait Scipion. Les dix envoyés prodiguèrent les supplications, les prostrations, les promesses : le proconsul répondit qu'il retournait à Tunis, et que, là, il examinerait s'il devait recevoir leurs hommages et accéder à leurs demandes. L'armée de terre, commandée par Octavius, revint à Tunis, et Scipion allait s'y rendre d'Utique, où il avait conduit sa flotte. Mais il apprit que Vermina, second fils de Syphax, accourait de Numidie à la tête d'une armée considérable, surtout en cavalerie. Vermina s'était mis en marche avant d'être informé de l'affaire de Zama, qui peut-être aurait tourné tout autrement, s'il

avait pu rejoindre Annibal avant cette journée. Maintenant il n'arrivait que pour subir sa part du désastre. Un détachement de légionnaires et tout le corps des cavaliers romains allèrent à sa rencontre, l'atteignirent, exterminèrent sa cavalerie, lui tuèrent quinze mille hommes, firent douze cents prisonniers, enlevèrent quinze cents chevaux numides et soixante-douze enseignes. Ce revers redoubla les alarmes des Carthaginois : ils envoyèrent au camp de Tunis une ambassade composée cette fois de trente seigneurs, qui descendirent aux plus humbles prières, aux plus abjectes protestations de soumission et de repentance. Le proconsul n'adoucit point l'expression de son mépris pour des perfides qui l'avaient déjà trompé ; il ne laissa point voir qu'il aspirait à négocier peut-être plus ardemment qu'eux-mêmes. Il ignorait avec quel zèle, avec quelle dextérité ses amis retardaient à Rome le départ du consul Néron ; et il craignait de le voir survenir au premier jour, à la tête de cette flotte dont on avait ordonné l'équipement. Il tint un conseil de guerre, où il opina pour la paix ; et, dès le lendemain, il rappela devant lui les trente ambassadeurs africains. Il prit avec eux le ton qui convenait à sa fortune, à sa puissance et à ses desseins. Il ne leur épargna pas les reproches ; mais, à d'amères invectives contre leur mauvaise foi, succédèrent de vives exhortations à la prudence, et à la crainte des dieux vengeurs de toute infidélité. Il finit par dicter des conditions que, d'après les récits des historiens, nous comprendrons en dix articles. Le premier permet aux Carthaginois de vivre selon leurs lois et leurs coutumes ; de conserver, sans crainte d'aucun pillage, les villes et les provinces qu'ils possédaient en Afrique avant

la guerre. Le second les oblige à rendre les prisonniers romains, à livrer les déserteurs, les esclaves fugitifs, et les Italiens qu'Annibal a traînés après lui; le troisième, à remettre tous leurs vaisseaux de guerre, à l'exception de dix trirèmes, et tous leurs éléphants, sans pouvoir désormais apprivoiser un seul de ces animaux. Le quatrième leur interdit toute guerre, soit en Afrique, soit au dehors, à moins qu'ils n'obtiennent le consentement exprès du peuple romain. Par le cinquième, ils s'engagent à restituer à Masinissa tout ce qu'ils ont usurpé sur lui ou sur ses ancêtres, et à contracter une alliance avec lui; par le sixième, à fournir, jusqu'à la ratification du traité, du blé aux légions de Rome et la solde à ses auxiliaires; par le septième, à payer en cinquante années un tribut de dix mille talents en argent; et par le huitième, à livrer cent otages âgés de quatorze ans au moins, de trente au plus, et que le proconsul choisira. L'avant-dernier article porte que la trêve nouvelle ne commencera qu'après la restitution des vaisseaux et des effets déloyalement enlevés durant la précédente; et le dernier, que l'armée romaine évacuera l'Afrique dans l'intervalle de cinquante jours après l'exécution du traité. Voici, Messieurs, quelques variantes fournies par Appien : aux dix mille talents il substitue deux cent cinquante talents euboïques, payables en chacune des cinquante années; ce serait en tout douze mille cinq cents talents. Il élève le nombre des otages à cent cinquante, et n'y comprend que des enfants. Il ajoute aux dix articles les quatre suivants : 1° Magon sortira de la Ligurie dans l'espace de soixante jours (nous avons vu qu'il en était déjà sorti); 2° Carthage retirera ses garnisons de toutes les places qu'elle a con-

quises pendant la guerre; 3° l'État carthaginois se resserrera dans ses anciennes limites; 4° Carthage fournira par mer et par terre tous les secours qu'il plaira au sénat romain de requérir. Ces conditions, même réduites aux dix premiers articles, étaient si dures, qu'un sénateur carthaginois, nommé Giscon, les déclara inacceptables; et cet avis plaisait fort à la multitude. Annibal monte à la tribune, en chasse Giscon; et, d'abord déconcerté par les murmures du peuple, il s'adresse à ceux que sa brusque démarche vient d'irriter, et leur dit : « Je n'avais que neuf ans quand je sortis de ces « lieux; j'en ai passé trente-six sous les armes; j'ai ap« pris l'art de la guerre, et non la politesse des délibé« rations publiques. C'est à vous de me l'enseigner. » Cet exorde ayant calmé les esprits, il démontra la nécessité d'obtenir la paix à quelque prix que ce fût, et même l'équité des dédommagements exigés par les Romains pour les navires, les effets, les munitions qu'on leur avait pris, et dont certains bourgeois s'étaient emparés. On l'écouta, on suivit ses conseils; et plusieurs historiens lui attribuent l'honneur d'avoir ainsi préservé sa patrie d'une ruine absolue. Toutefois, nous lisons dans Appien qu'il était absent durant ces premiers débats; qu'il s'occupait à Marthama du rassemblement d'un corps d'armée, et qu'il ne rentra dans Carthage que lorsque les sénateurs eurent déclaré qu'ils ne prendraient aucun parti avant de l'avoir consulté. D'autres écrivains disent qu'après avoir rendu à ses concitoyens cet important service, il ne demeura pas un seul jour en Afrique, qu'il s'embarqua pour l'Asie, et alla se réfugier à la cour du roi de Syrie Antiochus, parce qu'il savait que Scipion demanderait qu'on

le lui livrât pour orner son triomphe. Au contraire, certains auteurs assurent qu'il ne quitta point Carthage; que, longtemps après, il y fut accusé d'avoir négligé d'envahir Rome, et d'avoir détourné à son profit les dépouilles de l'Italie; qu'absous de ces inculpations, il obtint la magistrature suprême de sa république, et que ses ressentiments contre les Romains ne se réveillèrent que pendant la guerre de Syrie. Ce sont là, Messieurs, des points fort contestés, et le moment de les éclaircir n'est pas encore venu pour nous. Il nous suffit de savoir que, soit par l'influence d'Annibal, soit par tout autre moyen, les Carthaginois résolurent de traiter avec Scipion.

Ils renvoyèrent leurs ambassadeurs au camp de ce proconsul, et l'on discuta d'abord l'article qui concernait les vaisseaux et les provisions dérobés pendant la trêve. Carthage rendit les vaisseaux; et, à l'égard des chargements, Scipion en fit lui-même l'estimation, d'une part en consultant les registres des questeurs, et de l'autre en recevant les déclarations des particuliers qui avaient contribué aux frais de certaines parties des convois. Le tout fut évalué à cinq mille livres pesant d'argent; et, cette somme ayant été payée aussitôt, la trêve commença, moyennant de nouvelles clauses qu'ajouta le proconsul; savoir: que les Carthaginois n'enverraient d'ambassades qu'à Rome, ne recevraient et ne congédieraient d'ambassadeurs étrangers qu'après qu'il aurait pris connaissance du sujet de la négociation, et qu'il y aurait consenti. Tout étant ainsi convenu et la suspension d'armes proclamée, des députés carthaginois partirent pour Rome, accompagnés de trois officiers

romains, Marcius Ralla, Véturius Philo et Lucius Scipion, frère du proconsul.

Rome, si heureuse en Afrique, s'alarmait encore au récit des prodiges imaginaires arrivés, disait-on, autour d'elle. Cette superstition, loin de s'affaiblir par l'habitude, était devenue incurable, et semblait presque nécessaire : une fausse politique l'entretenait avec un grand soin. On parlait donc d'une pluie de pierres tombée à Cumes, et d'un rétrécissement du disque solaire; c'était apparemment l'éclipse du 19 octobre. Dans les champs de Vélétri on avait vu la terre s'entr'ouvrir, et les arbres s'engloutir en des gouffres profonds. La foudre avait frappé l'une des portes de Frusinone, et renversé ou brûlé des boutiques voisines de la grande place d'Aricie. On s'effrayait davantage encore des pierres tombées du ciel autour du mont Palatin : le sénat ordonna des sacrifices, l'immolation des grandes victimes, neuf jours de supplications publiques. Ces dévotions n'empêchèrent pas le Tibre de déborder, et d'inonder le Cirque pendant qu'on se disposait à y célébrer les jeux Apollinaires; il fallut en transporter l'appareil hors de la porte Colline, près du temple de Vénus Érycine. Mais le fleuve se resserra tout à coup dans son lit; et ce témoignage de la faveur céleste rendit les jeux plus solennels. L'arrivée des ambassadeurs de Carthage mit le comble à l'allégresse de la multitude. Cependant le bruit se répandit que les Carthaginois refusaient de se soumettre aux conditions prescrites par le proconsul; et, sur cette vaine rumeur, le sénat décréta que le consul Néron partirait sans délai pour l'Afrique à la tête de la nouvelle flotte.

Ce magistrat s'embarqua en effet; une tempête l'arrêta entre les ports de Cosa et de Laurète. Ce dernier nom ne convient à aucun port connu sur la côte de l'Étrurie; mais Cosa paraît correspondre à Porto Ercole, ou à Porto di San Stefano. Néron alla mouiller près de Populonie, ville jadis florissante, dont Virgile a dit :

Sexcentos dederat Populonia mater
Expertos belli juvenes.

Populonie a tiré de son sein
De six cents combattants un généreux essaim.

Strabon la place sur un promontoire escarpé, formant une sorte de péninsule. Au temps de ce géographe, elle avait perdu son ancienne splendeur : il n'en restait qu'un petit nombre de maisons et quelques temples. Son port continua pourtant d'être fréquenté, à cause de son accès facile et de sa sûreté parfaite. C'est aujourd'hui le Porto Baratro; et le promontoire s'appelle Capo di Campana, à trois milles de Piombino. Le consul, poursuivant sa route, gagna Ilva ou l'île d'Elbe, dès lors renommée, comme aujourd'hui, par ses carrières de granit et ses mines de fer, ainsi que l'atteste Virgile :

Ast Ilva trecentos
Insula, inexhaustis Chalybum generosa metallis.

Ilva, qui des métaux est la mère féconde;
Ilva, qui pour ceinture a l'empire du monde,
Y joint trois cents guerriers exercés aux combats,
Et fournit à la fois son fer et ses soldats.

De là Néron se dirigea vers la Corse, puis vers la Sardaigne. Une autre tempête le surprit dans ces parages : des vents impétueux, soufflant des montagnes que Tite-Live appelle *Insani montes,* dispersèrent la flotte con-

sulaire, qui se rallia à *Caralis* ou Cagliari. On radouba les vaisseaux; et l'hiver se passa sans que Néron pût approcher des côtes africaines : il revint de Caralis au continent italien. Les vents, les mers et le ciel semblaient conspirer pour réserver au seul Scipion la gloire de finir la guerre par une paix avantageuse.

L'autre consul, Servilius Pulex, qui était encore en Étrurie, conféra le titre de dictateur et le droit de présider les comices d'élection à son frère Servilius Népos ou Géminus, qui choisit Ælius Pætus pour maître de la cavalerie. Cette dictature, la quatre-vingt-deuxième depuis l'origine de ce genre de magistrature, est remarquable en ce qu'elle n'a été suivie d'aucune autre dans le cours de cent vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à celle de Sylla en l'an 82: *Cujus honoris usurpatio per annos centum et viginti intermissa*, dit Velléius Paterculus. L'assemblée des centuries au champ de Mars fut, à plusieurs reprises, interrompue, séparée par des orages; ce qu'on ne manquait pas de prendre pour un sinistre augure. L'année consulaire devait expirer, selon la coutume alors établie, la veille des ides de mars. A partir de ce jour, le dictateur et le commandant des cavaliers gouvernèrent seuls, sans consuls, jusqu'au 20 avril romain. Les jeux de Cérès, qui finissaient en cette journée, se célébrèrent sous la présidence du dictateur. Ces fêtes, transmises de la Grèce à l'Italie, s'ouvraient à Rome le 12 avril ou la veille des ides par une marche de matrones, qui, dès l'aurore, habillées en blanc et tenant à la main des torches flamboyantes, parcouraient tous les quartiers de la ville, et retraçaient, à force de mouvements irréguliers et vagabonds, les voyages et les alarmes de Cérès cherchant

Proserpine enlevée par le dieu des enfers. Rome retentissait du nom de Proserpine, jusqu'à ce que les dames annonçassent son retour, en donnant un caractère joyeux à leurs contorsions et à leurs cris. Huit jours se passaient en jeux, en festins, auxquels les citoyens assistaient en habit blanc. Des chars de triomphe voituraient les statues des grandes divinités; on étalait sur des brancards les portraits et les couronnes des vainqueurs, ainsi que les dépouilles conquises au profit de la république. Macrobe fait mention d'un œuf qui figurait dans ces processions solennelles, et qui a fort exercé la sagacité des mythologistes. Était-ce une image de la sphère terrestre, ou une commémoration de Castor et Pollux, ou quelque symbole plus mystérieux? Nous ne devons point entamer ici ces questions, probablement insolubles. Comme Proserpine était occupée à cueillir des fleurs au moment de son enlèvement, on s'abstenait d'en mêler aux couronnes qui se portaient à sa fête; on n'y employait que des feuilles de myrte. Les dames immolaient à Cérès une truie, dont la fécondité représentait celle que la déesse avait procurée aux campagnes par l'invention de l'agriculture.

L'année consulaire dont nous achevons l'histoire vit mourir le pontife Lucius Manlius Torquatus, auquel Sulpicius Galba succéda. Les édiles curules, Licinius Lucullus et Quintus Fulvius, donnèrent durant trois jours le spectacle des jeux romains. On soupçonnait fort le premier de ces magistrats de connivence avec des officiers subalternes convaincus d'avoir attenté au trésor public. Les édiles plébéiens, Ælius Tubéron et Lucius Lætorius, abdiquèrent leurs fonctions, parce que leur élection semblait irrégulière; mais ils avaient pré-

sidé à des jeux publics, servi un lectisterne à Jupiter, érigé trois simulacres de ce dieu dans le Capitole, en y employant tout le produit des amendes. Scipion, toujours campé près de Tunis, maintenait l'abondance au sein de son armée. La Sardaigne et la Sicile lui avaient envoyé tant de blé, que cette denrée descendait au plus bas prix, et que les questeurs s'en servaient pour payer le fret des bâtiments de transport.

Les envoyés de Carthage et ceux du roi de Macédoine Philippe sollicitaient une audience du sénat : le dictateur leur déclara qu'ils n'y seraient introduits qu'après l'élection et l'installation des nouveaux consuls. Les comices décernèrent enfin les faisceaux à Cnéius Cornélius Lentulus et à Publius Ælius Pætus, qui entrèrent en charge le 20 avril de l'an de Rome 553, jour correspondant au 1er mars julien de l'an 201 avant l'ère vulgaire; il y avait une erreur de cinquante jours dans l'annuaire romain de cette époque. On élut quatre préteurs, Junius Pennus, Valérius Falto, Fabius Butéo, Ælius Tubéron. A ce dernier échut la Sicile; au troisième, la Sardaigne, avec une légion sous ses ordres; au second, le Bruttium avec deux légions; au premier, la préture de la ville. L'ex-consul Servilius Pulex continua de commander en Étrurie. Les deux consuls de l'année refusèrent de tirer au sort leurs départements, avant l'audience que le sénat devait accorder aux ambassadeurs africains et macédoniens. Pætus, magistrat sage et modéré, comprenait qu'il n'était ni facile ni juste de ravir à Scipion l'honneur d'achever la seconde guerre punique. Lentulus, au contraire, aspirait à cette gloire; il s'efforçait de troubler les négociations, et cachait si peu ses desseins et ses intrigues, que les tribuns du peuple, Minucius

Thermus et Manius Glabrio, s'occupèrent des moyens d'en prévenir les effets. Ils invitèrent le peuple à se conduire envers Lentulus comme on avait fait l'année précédente à l'égard de Néron, qui laissait voir les mêmes intentions. Après de vifs débats dans le sénat et dans les comices, on convint de s'en rapporter à la décision des pères conscrits; et ils décrétèrent que des deux consuls, l'un occuperait l'Italie à la tête d'une armée de terre, et l'autre prendrait le commandement d'une flotte de cinquante galères; que l'attribution de l'un ou de l'autre de ces départements à Lentulus ou à Pætus se déterminerait par leur consentement mutuel, ou par la voie du sort; que celui qui commanderait la flotte passerait en Sicile, y attendrait la conclusion ou la rupture des négociations entamées avec Carthage, et, dans le cas d'une reprise des hostilités, se transporterait en Afrique; que là il ne disposerait que des forces navales de la république, en laissant à Scipion la conduite des troupes de terre; que, si au contraire la paix venait à se conclure, le peuple romain déciderait qui du consul ou de Scipion devrait la proclamer, et reconduire en Italie l'armée victorieuse; qu'enfin, s'il arrivait que le peuple chargeât Scipion de ce soin, le consul resterait en Sicile, et s'abstiendrait de paraître sur les côtes africaines. Conformément à ce décret, les consuls tirèrent au sort : la flotte échut à Lentulus, qui, jaloux d'obtenir des pouvoirs plus larges, en appela au peuple romain. Mais le sénat, pour déjouer cette nouvelle intrigue, se hâta de donner audience aux députés étrangers, et d'abord à ceux du roi Philippe. Ce prince, malgré les engagements qu'il avait pris en acceptant la paix, se permettait beaucoup de mouvements

hostiles; et Rome, pour défendre les cités qui s'étaient placées sous sa protection, entretenait en Grèce un petit corps de troupes commandées par Aurélius. Plus d'une fois ce lieutenant général avait eu à repousser les agressions du monarque, à dissiper des bandes macédoniennes répandues sur les terres des alliés de la république. Il se douta bien que c'était surtout pour se plaindre de sa conduite que Philippe envoyait des ambassadeurs au sénat; et, afin que sa propre cause fût plaidée devant les pères conscrits, il dépêcha l'un de ses officiers, Marcus Furius. En effet, les légats macédoniens ne manquèrent pas d'accuser les Grecs d'avoir violé les traités; Aurélius, d'avoir repris les armes en pleine paix, au mépris du droit des gens. Ils se plaignaient aussi de Scipion, qui avait osé mettre au nombre de ses prisonniers Sosipater et d'autres sujets du roi Philippe; ils demandaient qu'on les lui rendît sans délai. Les sénateurs entendirent avec la dignité la plus calme ces réclamations des ambassadeurs; mais ils avaient aussi introduit Furius dans l'assemblée, et ils lui ordonnèrent de répondre. Celui-ci les pria de se souvenir des motifs qui les avaient obligés à maintenir Aurélius en Grèce, à la tête d'un corps d'armée. Chargé de protéger les alliés, de les garantir contre les tentatives d'incursions et de pillages, Aurélius a rempli ce devoir sans en dépasser les limites : il n'a pris les armes que pour s'opposer aux agressions. Quant à Sosipater, qui s'était armé pour Annibal, et qui lui amenait, au nom du roi Philippe, des secours d'hommes et d'argent, qu'était-il qu'un ennemi qu'il a fallu vaincre, et qu'on a eu le droit d'enchaîner? Le sénat adressa aux députés du prince des questions précises, auxquelles

ils ne firent que des réponses évasives et ambiguës. On leur déclara que puisque leur roi voulait la guerre, il ne tarderait point à en jouir; qu'il avait attaqué les alliés de Rome, et secouru ses ennemis; qu'Aurélius et Scipion étaient irréprochables. Ainsi s'annonçait la guerre qui allait se rallumer entre Rome et la Macédoine.

Le sénat reçut ensuite l'ambassade carthaginoise : cette fois elle était sérieuse et franche, composée de personnages d'un âge mûr et d'un rang distingué. Son chef, vieillard vénérable, nommé Asdrubal et surnommé *Hædus* ou le Bélier, depuis longtemps connu par ses intentions pacifiques et par son opposition à la faction barcine, rejeta sur Amilcar, sur Annibal, sur leur famille, sur leurs partisans, tous les torts que Rome pouvait reprocher à Carthage. Il avouait pourtant que, par faiblesse, par séduction, par la vaine confiance que de premiers succès inspirent, le peuple carthaginois n'avait que trop secondé les desseins des ambitieux qui l'égaraient. Mais Carthage était bien assez punie de ses illusions par ses malheurs; et Rome ne se laisserait pas éblouir, comme elle, par de trompeuses prospérités; Rome saurait pardonner à des peuples soumis, et garantir, consommer ses triomphes par son inaltérable modération. Les collègues d'Asdrubal Hædus s'exprimèrent plus humblement encore : ils peignirent le déplorable état de Carthage; de quel faîte de grandeur, en quel abîme de misère elle était tombée; l'empire des mers à jamais perdu; ses conquêtes en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, ravies pour toujours; l'Afrique envahie; les campagnes ravagées; les citoyens enfermés dans leurs murs, et condamnés à se voir bien-

tôt arrachés de leurs foyers paternels, si la clémence des vainqueurs ne les leur conservait. Ces paroles attendrirent la plupart des pères conscrits. Il s'en trouva néanmoins qui opinèrent pour les mesures les plus rigoureuses; mais leurs avis furent énergiquement combattus par un sénateur que l'histoire ne nomme point: peut-être était-ce Métellus, l'ami de Scipion. Il invoqua d'abord l'autorité de ce proconsul, de l'homme qui connaissait le mieux les relations de Rome avec Carthage, et qui avait le plus contribué à les établir dans la situation où elles se trouvaient. Il démontra la sûreté, les avantages du traité dont ce général avait dicté les conditions. Il prouva qu'on ne gagnerait rien de plus à prendre Carthage; car, enfin, qu'en pourrait-on faire? La donner à Masinissa, ce serait agrandir imprudemment la puissance d'un allié, qui un jour deviendrait un ennemi; la retenir comme un domaine de la république, c'est l'obliger à y entretenir à grands frais des garnisons et des armées. Une colonie qu'on voudrait y fonder exigerait autant de sacrifices, et n'exposerait pas à moins de périls. Un Lentulus, parent du consul de ce nom, soutint que le moment était venu, non d'humilier, mais d'anéantir Carthage; cité perfide et parjure, qui méprise les dieux, qui a ruiné Sagonte, massacré les habitants de Nucérie, violé les trêves, enfreint les traités, condamné les prisonniers romains aux plus cruels outrages, et donné l'exemple de tous les attentats. La magnanimité à l'égard du plus déloyal et du plus barbare des peuples ne serait qu'une duperie puérile : il n'est qu'un moyen de s'assurer de lui, c'est de l'asservir. L'orateur concluait qu'il fallait assiéger Carthage, et déployer contre elle toutes les

forces de la république. En terminant ce discours, il se tourna vers le chef de l'ambassade, et lui demanda par quels dieux les Carthaginois pourraient jamais attester la fidélité de leurs serments : « Par ceux, » répondit Asdrubal Hædus, ou bien Hannon, selon Tite-Live, « par ceux qui nous ont si sévèrement punis de « nos parjures. »

Le sénat applaudit à cette réponse, et décida qu'on exaucerait les prières des Carthaginois. Le consul Lentulus s'y opposa par un appel au peuple, juge souverain en matière de guerre et de paix. Les tribuns du peuple Acilius et Minucius ayant porté l'affaire aux comices, et posé la question de savoir si l'on permettrait au sénat de traiter avec Carthage et de désigner le général qui ramènerait l'armée romaine en Italie, les trente-cinq tribus, d'une voix unanime, déférèrent au seul Scipion le pouvoir de conclure la paix et de reconduire les vainqueurs. D'après ce plébiscite, le sénat prononça que Scipion, de concert avec dix pères conscrits députés à cet effet, rédigerait le traité, et reviendrait à la tête des troupes victorieuses. Les ambassadeurs africains, jusqu'alors logés dans un faubourg, rendirent aux pères conscrits de très-humbles actions de grâces, et obtinrent la permission d'entrer dans la ville et d'y visiter quelques-uns de leurs compatriotes détenus dans les prisons publiques. On leur rendit, sans rançon, deux cents de ces captifs qu'ils désignèrent, et qui allaient être reconduits en Afrique, pour y demeurer entre les mains du proconsul jusqu'à la proclamation définitive de la paix. Ces prisonniers donc et les députés carthaginois qui les avaient réclamés s'embarquèrent, accompagnés de dix sénateurs, qui devaient aider Scipion de

leurs conseils. Avec eux partirent les féciaux, chargés de consacrer par des cérémonies religieuses l'alliance qu'il s'agissait de contracter, et munis de tous les instruments réputés nécessaires à un tel ministère; par exemple, d'un caillou pour casser la tête de la victime à immoler, et de verveine pour servir de couronne aux sacrificateurs. La verveine était, aux yeux des Romains, une herbe sacrée; ils l'employaient dans les purifications, dans les sacrifices. L'un des féciaux, qualifié *verbenarius*, la cueillait dans un lieu saint, et devait surtout s'en pourvoir lorsqu'il fallait mettre le dernier sceau à un traité : sans verveine il n'y avait point de pacte public pleinement garanti. Ces brins d'herbes et les cailloux ayant été solennellement remis aux féciaux par l'un des consuls, il ne manquait plus, pour accomplir tous les préceptes de Numa, que le *gramen* à cueillir en Afrique, par ordre du proconsul, en un lieu pur et non profané. Quand on se fut mis bien en règle avec la superstition, rien n'arrêta le départ de ces féciaux, des dix commissaires du sénat, des ambassadeurs, et des deux cents prisonniers africains : on fit voile, et l'on arriva au camp que Scipion avait fortifié près de Tunis. L'exécution du traité commença par la tradition des esclaves fugitifs et des transfuges, tant romains que latins. On trancha la tête aux Latins, les Romains expirèrent sur la croix; inutiles et horribles supplices, que des sentiments vraiment religieux auraient interdits. Ensanglanter la paix, c'était la flétrir; et puisqu'on croyait aux auspices, il fallait mettre au nombre des plus funestes un prélude si barbare. Carthage rendit ensuite tous les prisonniers romains, parmi lesquels se rencontra un sénateur recommandable, nommé Térentius Culléo. En

troisième lieu, on livra les éléphants, et Scipion en fit deux parts; il envoya l'une à Rome, et remit l'autre à Masinissa. Le quatrième acte, l'incendie des vaisseaux carthaginois, affligea profondément les vaincus. Scipion ne leur laissa que dix trirèmes : les flammes consumèrent en pleine mer, et à leurs yeux, plus de cinq cents de leurs galères ou grands bâtiments. Un cinquième article, le payement du premier terme des tributs, n'attrista pas moins les négociants et les riches banquiers. On dit qu'Annibal, assistant à une délibération du sénat sur les moyens d'acquitter cette énorme dette, se mit à rire. « Quoi! s'écria Hædus, vous insultez à la misère « publique, vous qui l'avez causée? — Si vous lisiez au « fond de mon cœur, répondit Annibal, vous le verriez « plus navré, plus déchiré que le vôtre. Mais qu'y a-t-il « de plus risible que des larmes si mal à propos répan- « dues? Il en fallait verser quand on incendiait nos « flottes, quand on nous interdisait toute guerre, même « en Afrique. Que sont de misérables intérêts person- « nels, en comparaison des calamités et de la ruine de « l'État? » Je rapporte, Messieurs, ces derniers détails, pour ne rien omettre, et sans vous les donner pour avérés.

Après avoir exécuté tous les articles du traité qui pouvaient l'être en ce moment, Scipion n'eut rien de plus pressé que de récompenser les services de Masinissa. Le proconsul et les dix consulaires décidèrent que ce prince resterait paisible possesseur du royaume de ses ancêtres; que, de plus, Cirta et toutes les places conquises sur Syphax lui appartiendraient en propre. Masinissa recueillit ainsi, autant et peut-être plus que les Romains, les fruits d'une guerre qui avait duré dix-

huit ans, et dans laquelle il n'avait combattu pour Rome que pendant les trois dernières années. Il devint le plus puissant monarque de l'Afrique occidentale. Scipion, que rien ne retenait plus dans cette contrée, s'embarqua pour Rome, et s'arrêta quelques jours à Lilybée en Sicile. Il y laissa au consul Lentulus le commandement de la flotte jusqu'alors conduite par Octavius, embarqua autant de soldats qu'il lui fut possible, et revint en Italie. A peine y eut-il débarqué, que les citoyens des villes voisines et les habitants des campagnes accoururent en foule autour de lui. Depuis le port où il descendit, et que l'histoire ne nomme pas, jusqu'à Rome, tous les chemins se bordèrent de spectateurs, et retentirent d'acclamations : c'était le commencement de son triomphe. Ceux des Romains qui avaient le plus hautement désapprouvé son expédition en Afrique se montrèrent les plus empressés à l'en féliciter. Le sénat et le peuple lui décernèrent unanimement les plus éclatants honneurs.

Je vais, Messieurs, recueillir à la fois, dans Polybe, dans Tite-Live, dans Appien, dans Zonaras, en d'autres livres classiques, tous les détails relatifs à ce triomphe, le plus magnifique qui nous ait été décrit. En arrivant près des murs de Rome, les soldats que Scipion ramenait se ceignirent la tête de couronnes de laurier, et entendirent une harangue qu'il leur adressa, et qui ne nous a point été transmise. L'armée entra par la porte Triomphale, s'il est vrai pourtant que cette porte fût déjà bâtie; car on ignore l'époque de sa construction et sa situation précise. Il paraît que, dans les premiers temps de la république, la porte Capène servait à cet usage. Près d'elle s'élevait un temple de Mars,

où les sénateurs se transportaient pour donner audience aux ambassadeurs étrangers, et probablement aussi aux généraux victorieux. C'était d'ailleurs de cette porte que partait la marche solennelle des chevaliers, aux ides de juillet. Enfin des arcs de triomphe s'y voyaient encore au temps de Juvénal :

Substitit ad veteres arcus madidamque Capenam.

Mais il est prouvé par d'autres textes que, depuis, on a désigné comme porte Triomphale celle qui conduisait au cirque Flaminien et au champ de Mars, et de laquelle était fort voisin le temple de Bellone, où le sénat recevait les députés étrangers, et les généraux qui demandaient le triomphe. La plupart des savants sont donc persuadés qu'il s'agit ici de la porte Flaminienne; mais quelques-uns pensent qu'elle n'était point distincte de la Flumentane; et d'autres, sur l'autorité d'un ancien interprète de Suétone, placent la porte Triomphale entre la Flumentane et la Catulaire : celle-ci, selon Festus, tirait son nom de l'usage d'y sacrifier des chiens à poil roux pendant la Canicule, pour obtenir quelque tempérament des ardeurs du soleil. S'il faut l'avouer, nous n'avons aucun moyen de reconnaître le lieu de l'entrée de Scipion. Du reste, sa marche s'ouvrait par un grand nombre de trompettes, que suivaient des chariots chargés des dépouilles de l'ennemi; puis les images des villes conquises, images sculptées en ivoire, en bois de citronnier, et quelquefois en argent. Une ville ou une province était représentée par des inscriptions en grosses lettres et par ses symboles, par la figure d'une esclave ayant les mains liées derrière le dos, ou d'une femme éplorée, ou d'un personnage dans l'attitude de suppliant. Les montagnes

mêmes et les fleuves paraissaient en relief dans ces représentations. Silius Italicus ne manque pas d'y placer particulièrement la ville de Carthage, et il y joint les côtes, les monts, les rivières de l'Espagne :

Mox victas tendens Carthago ad sidera palmas
Ibat, et effigies oræ jam lenis Hiberæ,
Terrarum finis Gades, ac laudibus olim
Terminus Herculeis Calpe, Bætisque lavare
Solis equos dulci consuetus fluminis unda,
Frondosumque apicem subigens ad sidera mater
Bellorum, fera Pyrene, nec mitis Hiberus,
Qnum simul illidit ponto, quos attulit, amnes.

On portait ces sculptures sur de riches et précieux brancards; et, le pinceau ayant retracé ce que le ciseau n'avait pu imiter, les batailles du triomphateur se montraient figurées en plate peinture. Les civières qui suivaient portaient l'or et l'argent, soit monnayés, soit en barres ou en lingots, que le vainqueur avait enlevés aux ennemis. Tite-Live en estime le poids total à cent mille vingt-trois livres, huit cents talents selon la manière de compter des Grecs. Il faut noter que chaque soldat avait reçu une gratification de quarante deniers d'airain. On étalait aussi les couronnes d'or que les villes alliées et les peuples confédérés avaient offertes au général. Ces présents ont été depuis transformés en tributs exigés sous le nom d'*aurum coronarium*. A tant de richesses, qui ornaient la pompe triomphale, s'ajoutaient des vases, des tapis, des meubles, ravis à l'opulence par la victoire. Venaient ensuite des taureaux blancs à cornes dorées, choisis aux bords du Clitumne; victimes ornées de festons, de bandelettes, et accompagnées de sacrificateurs ou victimaires armés de haches, et qui, les bras nus, tenaient en main des

patères d'or et d'argent pour les libations. La marche se continuait par les éléphants et par la multitude des prisonniers, s'avançant en bon ordre et superbement vêtus, selon les modes de leurs pays, mais enchaînés et les mains liées derrière le dos. On avait fabriqué des chaînes d'or pour les rois, et d'argent pour les grands seigneurs. Polybe dit que Syphax figurait parmi ces captifs, et qu'il mourut peu de jours après en prison; mais Tite-Live et les autres historiens s'accordent à dire que Syphax était déjà mort de maladie à Tibur ou Tivoli, où il avait été transféré d'Albe, premier lieu de sa captivité; que néanmoins on voulut jouir du spectacle de ce monarque détrôné, et qu'en conséquence on lui fit des funérailles publiques : *Conspecta mors tamen ejus fuit, quia publico funere est elatus.* Quelques modernes ont conclu de ces paroles de Tite-Live que le cadavre de Syphax fut porté devant le triomphateur : c'est une interprétation que je n'oserais pas garantir. La conjecture de ceux qui placent le poëte Térence au nombre des prisonniers exposés dans cette pompe est encore plus inadmissible; car nous avons tout lieu de croire que Térence n'était pas né en l'an 201; il n'avait que huit ou neuf ans quand Plaute mourut, c'est-à-dire en 184. Après les prisonniers de guerre marchaient les licteurs du proconsul, revêtus d'habits militaires : ils précédaient un chœur de musiciens et de danseurs en costumes de Silènes ou de satyres, avec des couronnes d'or sur la tête. Leurs danses mesurées au son des instruments égayaient et animaient le spectacle. Au milieu d'eux, un pantomime, couvert d'une simarre semblable à celle des femmes, et paré de colliers et de bijoux, divertissait les vainqueurs et se moquait des vaincus par des gestes ridicules et des pos-

tures grotesques. Aux histrions succédaient les porteurs de cassolettes destinées à parfumer l'air. Les rues étaient d'ailleurs jonchées de fleurs odorantes; et des parfums brûlaient aux portes des temples, où coulait le sang des victimes. On avait orné de festons, de couronnes, de tapis et de parures diverses, les portiques et les façades des maisons. D'innombrables spectateurs qui bordaient les deux côtés de la route, et qui mêlaient leurs voix à celles des musiciens et des prêtres, formaient eux-mêmes l'une des grandes parties du spectacle. Enfin s'avançait à pas lents le char du triomphateur. Quatre chevaux blancs, couverts de lauriers et de palmes, traînaient ce char de forme ronde, espèce de tour garnie d'or et de pierreries, et qui brillait des plus riches couleurs. Des bas-reliefs offraient les images des divinités, et retraçaient les exploits du héros. Les plus jeunes de ses proches montaient les chevaux blancs; le char contenait avec lui ses enfants en bas âge, et par derrière un esclave. Vêtu d'une tunique brodée en palmes, et d'une toge de pourpre parsemée de fleurs, le héros tenait d'une main une branche de laurier, de l'autre un sceptre d'ivoire surmonté d'un aigle. Appien dit que la toge triomphale était semée d'étoiles; les anciens la nommaient *toga picta;* Vopiscus la qualifie *capitolina palmata*, parce que les Romains la conservaient dans leur Capitole, où elle parait la statue de Jupiter. On peut citer à ce sujet les vers de Juvénal :

In tunica Jovis et pictæ Sarrana ferentem
Ex humeris aulæa togæ...

Et l'esclave placé derrière servait, selon Juvénal, à tempérer la vaine gloire du vainqueur :

Et sibi consul
Ne placeat, curru servus portatur eodem.

Tertullien et Zonaras ajoutent que ce serviteur avertissait expressément le héros du néant des grandeurs humaines : *Respice post te; hominem memento te.* « Re« garde derrière toi; souviens-toi que tu n'es qu'un « homme. » Mais on doute de cette particularité, qui n'est rapportée par aucun auteur classique. Zonaras parle d'un fouet et d'une cloche qu'on attachait au char, afin que ces instruments, employés dans les supplices, rappelassent d'une manière encore plus sensible l'inconstance de la fortune, les faiblesses et les malheurs des mortels. Ailleurs, et particulièrement chez Juvénal, l'esclave porte et suspend au-dessus de la tête du grand personnage une énorme couronne d'or. Mais la tête même du victorieux n'était ceinte que de laurier; et il ne portait au doigt qu'un anneau de fer, même depuis que le luxe des anneaux d'or avait fait tant de progrès. Macrobe joint à ces ornements la bulle d'or des impubères, et Pline l'Ancien des figures obscènes, auxquelles la superstition attachait une vertu spéciale contre les traits de l'envie : *Sed et res turpiculæ sub curru suspendebantur, quibus invidiam averuncari creditum est.* Le triomphateur, dès le premier mouvement de la marche, prononçait une formule religieuse : *Dii, nutu et imperio quorum nata et aucta est res romana, tandem placidi propitiatique servate!* « Dieux bienveil« lants et tout-puissants, vous à qui Rome doit son ori« gine et ses progrès, continuez de lui être propices et « de veiller à sa conservation. » Il avait pour cortége et pour suite son secrétaire, son greffier, les officiers de sa justice, tous couronnés de lauriers; puis les consuls et les sénateurs à pied. On distinguait, à la suite de Scipion, Térentius Culléo, qui portait un chapeau symbole de sa délivrance. Le proconsul, avant de traiter de la

paix en Afrique, avait exigé qu'on lui représentât Culléo, et l'avait fait asseoir à côté de lui pendant les conférences. Les témoignages de la profonde reconnaissance de ce patricien éclatèrent au triomphe et depuis aux obsèques de son bienfaiteur. Après tout ce cortége défilait l'armée victorieuse, d'abord la cavalerie, puis l'infanterie, chaque troupe sous ses enseignes, chaque légion divisée en manipules. En ces journées solennelles, les soldats jouissaient du droit d'amuser la multitude par des traits satiriques contre les personnages éminents, même contre celui qui recevait ces grands hommages; licence empruntée des Athéniens, selon Denys d'Halicarnasse. L'armée, comme tout ce qui la précédait, fit le tour des cirques et des amphithéâtres, où le peuple assis contemplait les jeux publics. La marche se terminait au Capitole; là s'immolaient des victimes, en action de grâces des faveurs célestes. Jules César et Claude ont monté à genoux les degrés capitolins, à ce qu'assure Dion Cassius; mais cet historien ne nous apprend point si les triomphateurs précédents en avaient usé de même. Il n'y a rien non plus qui nous oblige à croire que l'horrible usage d'égorger des captifs à la fin des cérémonies d'un triomphe ait été pratiqué à celui de Scipion. La dernière scène consistait dans un festin splendide que le héros offrait à ses amis sous les portiques du temple de Jupiter, après avoir déposé dans le sanctuaire de ce dieu les dépouilles et les monuments des victoires, en prononçant une formule que l'on suppose conçue en ces termes: *Gratias tibi, Jupiter optime maxime, tibique, Juno regina, ac cæteri hujus custodes habitatoresque arcis, dii, libens lætusque ago. Re romana, in hanc diem et horam per meas, quod voluisti, manus, servata bene gesta-*

que, eamdem et servate, ut facitis, fovete, protegite propitiati, supplex oro. « Grâces à toi, Jupiter très-« bon et très-grand, à toi, reine Junon, à vous tous, « dieux gardiens et habitants de cette citadelle : agréez « les libres et joyeux témoignages de ma reconnaissance. « Cette Rome que jusqu'à ce jour, jusqu'à cette heure, il « vous a plu de sauver et de faire prospérer par mes « mains, daignez la conserver comme vous faites, la fa-« voriser, la protéger en divinités propices : je vous en « supplie humblement. » Les consuls s'abstenaient d'assister au festin, pour n'y pas disputer la première place au triomphateur.

En décrivant la mémorable pompe de Scipion en l'an 201, j'ai saisi, Messieurs, cette occasion de recueillir les détails relatifs à ce genre de solennité; et, pour en compléter l'exposé, j'ai encore à vous offrir quelques indications fournies par divers auteurs classiques. Pline affirme que la statue d'Hercule, jadis consacrée par Évandre dans le marché aux Bœufs, faisait partie de la procession triomphale, et s'y étalait revêtue de la toge et de la tunique brodées. Suivant Asconius, elle précédait immédiatement le char du général. Sénèque et Claudien parlent de traces de sang jeté sur ce char de distance en distance, pour marquer les cruels effets des batailles. Si l'on en croit Verrius cité par Pline, chaque triomphateur, à l'imitation de Camille, se peignait le visage de vermillon, afin de mieux ressembler au dieu Capitolin, dont on enluminait la statue aux jours de fête. Il est à présumer que ces divers usages n'ont pas été invariables. Mais on sait que l'honneur triomphal assurait pour toujours, à celui qui l'avait reçu, une place distinguée dans les assemblées publiques, une chaise curule au théâtre, le

droit d'y paraître couronné de lauriers, beaucoup de témoignages du respect et de l'admiration des peuples: je ne dis rien des statues, des trophées, des colonnes, des divers monuments décernés à plusieurs de ces heureux guerriers. Scipion devint, ce jour-là, le premier citoyen de sa république. On dit qu'il refusa les hommages extraordinaires que ses concitoyens lui offraient, le consulat à vie, la dictature perpétuelle, des statues dans l'enceinte des comices, près de la tribune aux harangues, près de la salle du sénat, et au Capitole. S'ils lui ont fait réellement de telles offres, ils étaient bien près et bien dignes de subir le joug de quelque soldat heureux, plus ambitieux que celui-là. Scipion n'accepta que le surnom d'Africain : encore ignore-t-on s'il le reçut du peuple ou de ses soldats, ou seulement de ses amis et de ses parents, qui le distinguaient par là de tous les autres Scipions. Toujours semble-t-il, dans l'histoire, le premier conquérant qualifié par le nom d'une contrée envahie et subjuguée. D'autres Romains, à son exemple, se sont attribué de pareils titres, sans les avoir aussi bien mérités. *Primus certe hic imperator nomine victæ ab se gentis est nobilitatus : exemplo deinde hujus, nequaquam victoria pares, insignes imaginum titulos, claraque cognomina familiæ fecere.* Ce sont, Messieurs, les derniers mots du trentième livre de Tite-Live, ou de sa troisième décade, la seconde de celles qui subsistent; et c'est ainsi que se termine l'histoire de la seconde guerre punique.

Cette guerre était à sa dix-huitième année, puisqu'elle avait commencé en 218 par la marche d'Annibal à travers les Pyrénées, la Gaule et les Alpes, et par les batailles du Tésin et de la Trébie. Je crois, Messieurs, qu'il ne nous sera pas inutile de nous retracer, mais

fort succinctement, les principaux événements de chacune des années suivantes.

217. Victoire d'Annibal au lac de Trasimène; mort du consul Flaminius; campagne des deux premiers Scipions, Cnéius et Cornélius, en Espagne.

216. Bataille de Cannes; le consul Æmilius y périt; son collègue Varron se sauve.

215. Fabius temporise; succès de Marcellus à Nole, des Scipions en Espagne; séjour d'Annibal à Capoue.

214. Victoire de Sempronius à Bénévent; Asdrubal, frère d'Annibal, est vaincu trois fois en Espagne par les Scipions; les Romains reprennent Sagonte; Marcellus commence le siége de Syracuse.

213. Le blocus de cette ville continue; le jeune Publius Scipion est élu édile; Syphax traite avec les Romains; Masinissa, autre prince numide, combat pour Carthage.

212. Prise de Tarente par Annibal, de Syracuse par Marcellus; mort d'Archimède. Les Romains assiégent Capoue; les deux Scipions périssent en Espagne.

211. Annibal s'approche de Rome; les consuls reprennent Capoue; Claudius Néron se laisse abuser en Espagne par Asdrubal; le jeune Scipion est envoyé comme proconsul dans cette contrée. Lévinus surveille et réprime, en Grèce, le roi de Macédoine Philippe, allié d'Annibal.

210. Prise de Carthagène par Publius Scipion.

209. Fabius reprend Tarente; revers du roi Philippe et succès de Sulpicius Galba en Grèce, où les Romains ont pour alliés les Étoliens et le roi de Pergame Attale; nouveaux avantages de Scipion sur Asdrubal, qui se dispose à passer les Pyrénées, pour aller rejoindre son frère en Italie.

208. Mort des deux consuls, Marcellus et Quintius Crispinus; seconde campagne de Sulpicius Galba en Grèce; progrès de Scipion en Espagne; arrivée d'Asdrubal au pied des Alpes.

207. Consulat de Claudius Néron et de Livius; bataille du Métaure, gagnée par Néron; mort d'Asdrubal; heureuse campagne de Publius Scipion, de son frère Lucius, de Marcius et de Silanus en Espagne; défaite des trois généraux carthaginois, Magon frère d'Annibal, Asdrubal fils de Giscon, et Hannon; ce dernier est envoyé captif à Rome.

206. Bataille de Bécula, gagnée par Scipion; Masinissa commence à se détacher du parti de Carthage; Syphax reçoit dans son palais, à Cirta en Numidie, Scipion et Asdrubal fils de Giscon. De retour en Espagne, Scipion y poursuit le cours de ses conquêtes; une maladie de ce proconsul provoque la défection des rois Mandonius et Indibilis, et la rébellion d'un corps de huit mille soldats romains à Sucro; défaite des deux rois; répression excessivement sévère des soldats révoltés; Scipion est rappelé en Italie; il rentre à Rome.

205. Consulat de Scipion et de Crassus Divès. Magon, après avoir passé l'hiver à Minorque, débarque à Gênes, et travaille à s'attacher les Liguriens et les Cisalpins; Scipion se rend en Sicile, et s'y occupe des préparatifs d'une expédition en Afrique; conférence de Lélius avec Masinissa, banni du royaume de ses pères; négociations et traité avec le roi de Macédoine; prise de Locres; excès commis par le propréteur Pléminius, et tolérés par Scipion.

204. Arrivée en Italie et entrée à Rome de la Mère Idéenne, c'est-à-dire, d'une statue de Cybèle venue de Pessinonte. Caton, questeur en Sicile, revient à Rome,

et y seconde les manœuvres du vieux Fabius contre Scipion, resté en Sicile comme proconsul; condamnation de Pléminius; commissaires envoyés pour examiner la conduite de Scipion. Sur leur rapport, le proconsul est autorisé à descendre en Afrique; il y débarque; Annibal est vaincu par Sempronius dans le Bruttium; Céthégus déconcerte en Étrurie les intrigues de Magon; censure scandaleuse de Claudius Néron et de Livius Salinator; alliance de Scipion avec Masinissa; siége d'Utique entrepris et interrompu.

203. Incendie des deux camps de Syphax et de son beau-père Asdrubal Giscon; deuxième et troisième défaite de leurs armées; captivité de Syphax; Masinissa devient l'époux de Sophonisbe; mort tragique de cette princesse; Carthage demande la paix; elle rappelle Magon et Annibal : le premier meurt en mer; le second débarque en Afrique; mort du vieux Fabius.

202. Troubles à Carthage; Asdrubal Giscon s'empoisonne; conférence d'Annibal et de Scipion; victoire des Romains à Zama; Scipion dicte les conditions de la paix; Annibal conseille de les accepter; quatre-vingt-deuxième dictature à Rome.

201. Le sénat romain reçoit les ambassadeurs de Philippe et les députés de Carthage; il déclare la guerre à Philippe; il accorde la paix aux Carthaginois; exécution du traité; retour et triomphe de Scipion.

Tels sont, Messieurs, les plus mémorables traits de l'histoire de cette guerre, et les noms les plus illustres ou les plus fameux que vous y avez vu figurer au milieu d'un très-grand nombre d'autres. J'ai mis sous vos yeux tous les détails de cette partie importante des annales romaines, en vous indiquant toutes les sources où je les ai puisés. Nous avons étudié ainsi dix

livres de Tite-Live; savoir : le vingt et unième et les neuf suivants; et nous en avons rapproché tous les récits qui concernent la seconde guerre punique dans les livres de Polybe et d'Appien, dans le huitième et le neuvième livre de Zonaras, dans le poëme de Silius Italicus, et dans plusieurs autres ouvrages classiques. La confrontation de ces divers témoignages ou rapports, de toutes ces traditions et des monuments relatifs aux mêmes faits, nous a servi à reconnaître ou la parfaite certitude, ou la probabilité, ou l'invraisemblance de chaque détail. Je n'ai pas négligé de vous rendre compte des recherches et des opinions de plusieurs écrivains modernes qui ont traité cette matière; j'ai tâché enfin de rassembler tous les documents nécessaires ou utiles soit pour apprécier la vérité des faits, soit pour recueillir les leçons morales et politiques auxquelles ces faits pouvaient aboutir. Cette branche d'histoire était principalement politique et militaire : cependant nous avons pu y rattacher un exposé des premiers progrès de la littérature latine, et quelques considérations sur les opinions et les mœurs des Romains de cet âge; je vous ai offert aussi un tableau plus étendu de leurs institutions religieuses et civiles, de leurs lois et de leurs magistratures.

APPENDICE

A

L'HISTOIRE ROMAINE.

NOTICES

BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

On a vu par les digressions littéraires sur la loi des Douze Tables, sur les inscriptions de Duilius et des Scipions, sur Ennius, sur Plaute, que, à certaines époques, M. Daunou suspendait le récit des faits historiques pour jeter un coup d'œil sur la marche et le progrès des lettres qui, elles aussi, tiennent une grande place dans les annales de l'humanité.

A l'époque où les Études historiques de M. Daunou s'arrêtent, la littérature des Romains est en progrès comme leur puissance et leur politique : ils ont un grand poëte, un auteur comique du premier ordre, Térence. Certainement M. Daunou allait, suivant son usage et son plan, consacrer quelques pages à l'examen des œuvres dramatiques qu'applaudissaient Lélius et Scipion. L'article biographique qu'il avait écrit sur Térence pour la *Biographie universelle* eût été en partie reproduit, parce qu'il est excellent; et c'est à ce titre, et pour continuer la méthode du savant professeur, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cette belle étude sur Térence et son théâtre. C'est également pour suivre une indication du plan que s'était tracé M. Daunou dans sa première leçon sur Hérodote (t. VIII, p. 11), et pour combler autant que possible la lacune que présente la série des historiens latins qu'il s'était proposé d'analyser et de juger, que nous donnons les vies de Trogue Pompée et de Quinte-Curce, de Suétone et de Tacite, qu'il avait aussi insérées dans la *Biographie universelle*.

Quant à l'article de Tacite, il a été revu par l'auteur lui-même pour la Collection des classiques latins de M. Nisard ; et c'est ce dernier travail que nous offrons de préférence à nos lecteurs.

TÉRENCE.

Térence (*Publius Terentius Afer*), poëte latin, est auteur de six comédies qui sont comptées parmi les chefs-d'œuvre de la littérature latine. Sa vie ne nous est connue que par la notice qu'en a rédigée Suétone et qui a été transcrite par Donat, abrégée ou modifiée par des auteurs plus modernes (1). Quand Plaute mourut, l'an 184 avant l'ère vulgaire, Térence n'avait que huit ou neuf ans, étant né vers 192 ou 193, en Afrique, et, selon toute apparence, à Carthage. Il appartenait à une famille libre sans doute, et peut-être assez distinguée, mais si peu connue, qu'on ne sait pas quel nom il a porté avant d'être affranchi de l'esclavage, où il avait eu le malheur de tomber. Nous ne connaissons pas très-bien non plus la cause et les circonstances de cette infortune. Qu'il ait été fait prisonnier par les Romains, il n'est guère permis de le supposer, puisque la paix a régné entre Rome et Carthage depuis l'an 200 jusqu'en 149, espace dans lequel toute sa vie est comprise. Il est plus probable qu'il aura été enlevé par

(1) Evanthius, Eugraphius et d'autres grammairiens, postérieurs à Donat et antérieurs au onzième siècle, ont joint quelques détails sur la vie de Térence à leurs commentaires sur ses ouvrages. — Une vie de ce poëte par Pétrarque a été plusieurs fois imprimée, et Lambecius en a fait connaître un manuscrit. Plusieurs écrivains modernes, comme Vossius (*De Poetis lat.*), Fabric. (*Bibl. lat.* t. III), Rollin (*Hist. anc.*, l. XXV, ch. 1, art. 1 et 2), Tiraboschi (*Storia della letter. ital.* t. I), le Monnier, à la tête de sa traduction des six comédies, ont diversement recueilli ce qu'on sait de l'histoire de ce poëte latin. Madame Dacier s'est contentée de traduire la notice de Suétone; mais elle y a joint des notes souvent instructives.

32.

des pirates, par des Numides ou des Gétuliens, dans une guerre particulière de ces peuples contre la république carthaginoise, et qu'ils l'auront vendu à des marchands romains. A la vérité Fénestella, cité par Suétone, dit que le commerce de Rome avec les Africains n'a commencé qu'après la ruine de Carthage; mais, comme l'observe madame Dacier, Rome a fort bien pu leur acheter accidentellement quelques esclaves avant l'époque où ses relations commerciales avec l'Afrique sont devenues plus étendues et plus habituelles; et, d'ailleurs, il n'y a guère d'autre moyen d'expliquer comment le jeune Carthaginois dont il s'agit tomba au pouvoir du sénateur *Terentius* Lucanus, qui distingua ses talents, le fit élever avec un grand soin, l'affranchit de très-bonne heure, et lui donna son nom. Térence ne tarda point d'obtenir par ses productions poétiques une réputation brillante, qui lui valut l'amitié de quelques personnages illustres, tels qu'un Lélius, un Furius et un Scipion. Ce n'est point, quoiqu'on y soit trompé quelquefois, le premier Scipion l'Africain; car il était mort avant les succès, et peut-être avant l'émancipation du poëte carthaginois. Suétone ne peut indiquer ici que Scipion Émilien et son contemporain Lélius, surnommé *Sapiens*, qui, dans le livre de Cicéron sur l'Amitié, cite un vers de l'Andrienne, en désignant l'auteur par les mots *familiaris meus*. Il convient d'observer toutefois que Lélius et Scipion Émilien ou le second Africain étaient bien jeunes encore, et n'avaient point acquis une très-grande célébrité, lorsque Térence jouissait déjà de toute la sienne; et cette considération est l'une de celles qui rendent au moins douteuse la coopération de ces deux patriciens aux compositions du poëte. On supposait pourtant qu'il leur en devait

la meilleure partie, ou même qu'il ne faisait que prêter son nom à leurs propres ouvrages. C'est ce que disait expressément Memmius à l'égard de Scipion (1); et Cornélius Népos racontait qu'un jour Lélius, à sa maison de Pouzzoles, pressé par sa femme de se mettre à table, la pria de ne pas l'interrompre; qu'arrivant enfin au souper, qu'il avait retardé, il déclara qu'il venait de travailler avec plus de succès et de plaisir que jamais; qu'on désira d'entendre quelque morceau de cette composition nouvelle, et qu'aussitôt il récita un vers qui se retrouve dans l'une des pièces de Térence (2). « De qui sont ces pièces, demandait « Valgius? Ne seraient-elles pas d'un personnage qui « s'est couvert de gloire dans l'exercice des fonctions « publiques? (3). » Mais on a sur ce sujet un texte de Térence lui-même, dans le prologue des Adelphes : « Quand des malveillants disent que d'illustres citoyens « aident le poëte et travaillent assidûment avec lui, il « se tient pour honoré par cette offense, il se glorifie « de plaire à des hommes qui plaisent à tous les Ro« mains, et qui ont servi sans relâche et sans orgueil « la république, en paix comme en guerre, et les par« ticuliers dans toutes les circonstances périlleuses. » On a pris ces paroles pour un aveu positif des emprunts qui avaient enrichi le poëte; mais nous n'y pouvons reconnaître que la modestie qui sied au talent, et que le langage d'une amitié honorable, sur laquelle néanmoins Porcius a voulu jeter d'odieux soupçons,

(1) Q. Memmius, in oratione pro se, ait : P. Africanus, qui a Terentio personam mutuatus, quæ domi luserat ipse, nomine illius, in scenam detulit. *Suet.*

(2) Satis, pol! proterve me Syri promissa huc induxerunt.
Heautont. Act. IV, sc. 3.

(3) Ces vers de Valgius, contemporain d'Horace, sont transcrits par Donat à la suite de la Notice de Suétone sur Térence.

en des vers que Suétone a recueillis (1). Le prologue de l'Heautontimorumenos parle aussi, mais plus brièvement, du reproche qu'on faisait à Térence de compter sur le génie de ses amis plus que sur ses moyens naturels (2). Sur ce point, l'auteur s'en rapporte avec confiance au jugement du public. Au fond Scipion Émilien, Lélius et Furius étaient, comme nous l'avons dit, encore si jeunes, qu'on ne pouvait, avec quelque apparence, leur attribuer de tels chefs-d'œuvre: c'est l'observation que fait, dans Suétone, un critique nommé Santra, qui ajoute que, si Térence avait eu besoin de conseils ou de secours, il en aurait plutôt demandé au savant Sulpicius Gallus, qui le premier avait fait représenter des comédies dans les jeux solennels, à Fabius Labéo et à Marcus Popilius, personnages consulaires et habiles poëtes. La seule conséquence à tirer de cette imputation de plagiat est que Térence ne manquait pas d'envieux et de détracteurs, dont le plus acharné s'appelait Lanuvinus ou Lavinius : il eut la faiblesse de s'affliger de cette malveillance. Poursuivi par des invectives calomnieuses, et réduit, si nous en croyons Porcius, à une extrême indigence (3), il sortit de Rome et disparut; d'autres supposent au contraire qu'il avait amassé une petite fortune, et qu'il la porta en Grèce (Volcatius dit en Asie), où il se promettait de vivre en paix. En y allant, ou, selon Cosconius (4), en revenant en Italie, il perdit, à ce qu'on

(1) Dum lasciviam nobilium...
Dum ad Furium se cœnitare et Lælium, pulchrum putat;
Dum se amari ab hisce credit, crebro in Albanum rapi
Ob florem ætatis suæ...

(2) Amicum ingenio fretum, haud natura sua.

(3) Suis ablatis rebus, ad summam inopiam redactus est.

(4) Donat écrit Consentius.

assure, cent huit pièces de théâtre qu'il avait traduites, extraites ou imitées de Ménandre. Quelques-uns racontent qu'il périt lui-même dans ce naufrage; d'autres qu'il mourut à Stymphale ou Leucade en Arcadie, succombant au chagrin d'avoir perdu, avec son bagage embarqué d'avance (1), les plus chères productions de son art. Suétone place sa mort sous le consulat de Cornélius Dolabella et de Fulvius Nobilior, année 159 avant notre ère, et saint Jérôme à l'an 3 de la cent cinquante-cinquième olympiade, qui répondrait à l'année 158. Il n'avait pas encore trente-cinq ans accomplis, dit l'ancienne notice; et c'est par erreur sans doute que ce nombre a été changé en trente-neuf dans certains livres modernes. Suétone donne à Térence un teint brun, un corps mince, une taille médiocre; et l'on s'est à peu près conformé à ces indications en traçant le portrait qui accompagne les six comédies dans un manuscrit du Vatican, et qui, gravé au tome III des Antiquités grecques de Gronovius, a été reproduit dans plusieurs éditions de ces poëmes. L'auteur de l'Andrienne laissait, en mourant, une fille mariée à un chevalier romain et un héritage consistant en vingt arpents de jardins, sur la voie Appienne, près de la *Villa Martis*. Ces vingt arpents sont réduits à deux dans les traductions de madame Dacier et de le Monnier; ce qui nous paraît inexact, car on a lieu de croire que le *jugerum* équivalait à peu près à vingt-cinq ares ou un quart d'hectare; en sorte que les vingt pouvaient correspondre à cinq hectares, qui valent plus de quatorze de nos anciens arpents vulgaires.

(1) Dolore ac tædio amissarum sarcinarum quas in navi præmiserat ac simul fabularum quas novas fecerat.

Dans tous les cas, cette possession démentirait ce que dit Porcius, lorsqu'il prétend que telle était la pénurie de Térence qu'il n'avait pas de quoi louer un logement (1). L'une des courtes additions que Donat fait à la notice écrite par Suétone a pour but de distinguer le poëte qui en est l'objet d'un *Terentius Libo* qui était de Frégelles, et qui composait aussi des comédies. On peut ajouter que Tite-Live parle d'un troisième Térence, surnommé *Culleo*, et affranchi par Scipion après la ruine de Carthage. Quant à plusieurs autres personnages du même nom qui sont indiqués par Fabricius, nous n'en ferons ici aucune mention, parce qu'on ne risque point de les confondre avec celui qui nous occupe. Le reste de son histoire personnelle va se rattacher à celle de ses six pièces de théâtre.

I. L'*Andrienne* : on rapporte que lorsque Térence la présenta aux édiles ils voulurent, avant de la lui acheter, qu'il la montrât à Cécilius. Ce vieux poëte était à table. Lorsqu'il vit entrer un jeune homme assez mal vêtu, il ne lui fit donner qu'un tabouret, et lui ordonna de commencer la lecture de sa pièce; mais, aussitôt qu'il en eut entendu les premiers vers, il pria l'auteur à souper; et, ayant après ce repas écouté la pièce entière, il la combla d'éloges. Il semble à propos de substituer au moins, dans ce récit, le nom d'Acilius à celui de Cécilius, qui était mort environ trois ans avant la représentation de l'Andrienne. L'inscription qui précède cette comédie nous apprend qu'elle fut jouée aux fêtes Mégalésiennes ou de Cybèle, Fulvius et Glabrion étant édiles curules, et sous le consulat de Marcellus et de Sulpicius; c'est l'an de Rome 588, 166

(1) Ne domum quidem habuit conductitiam.

avant J. C. Comme le poëte se plaint, dans le prologue, des manœuvres de ses ennemis, madame Dacier en conclut que cette comédie n'est pas la première qu'il ait mise au théâtre; mais peut-être ne veut-il signaler en effet que la cabale formée contre son début. Il répond particulièrement au reproche qu'on lui faisait d'avance d'avoir mis à la fois à contribution deux ouvrages de Ménandre, l'Andrienne et la Périnthienne. A vrai dire, il en résulte une fable un peu compliquée, mais conduite et développée avec beaucoup d'habileté, embellie surtout par la pureté, l'élégance et les grâces du style; genre de beauté dont il n'existait encore à Rome aucun modèle. Des maximes ou des observations morales d'une justesse parfaite y étaient exprimées avec une précision énergique (1). Baron, ou sous son nom le père de la Rue, a imité l'Andrienne, et en a conservé le titre et plusieurs détails sur notre théâtre.

II. L'*Hécyre* ou la Belle-Mère parut sous le consulat d'Octavius et de Manlius, l'an 165 avant l'ère chrétienne; et par conséquent Volcatius, en la comptant pour la sixième ou la dernière des pièces de Térence, avait égard, non pas aux dates, mais au mérite de ces productions. En effet, le succès de l'Hécyre demeura longtemps fort douteux. Les acteurs n'en purent achever la première représentation: le peuple alla regarder des danseurs de corde; il abandonna pareillement la deuxième pour contempler un combat de gladiateurs. Une troisième épreuve, différée probablement de plusieurs mois, fut plus heureuse, à ce qu'assure l'inscription *Tertio relata... placuit.* Le sujet, emprunté d'un drame grec

(1) Obsequium amicos, veritas odium parit.
Amantium iræ amoris integratio est.

d'Apollodore, est, aux yeux de la Harpe, le plus intéressant que Térence ait traité; et nous ne contredirons pas cette opinion, quoique des littérateurs éclairés en aient tout autrement jugé; mais la Harpe est obligé d'avouer que l'exécution est froide et dénuée de force comique. La fable de l'Hécyre se retrouve, sauf des modifications, dans l'une des nouvelles de Cervantes.

III. Sempronius et Juventius étant consuls, l'an 163 avant J.C., on joua l'*Heautontimorumenos* ou l'Homme qui se punit lui-même : c'est un père qui a forcé son fils de quitter une courtisane, et qui, désespéré du départ de ce jeune homme, se retire à la campagne et s'y condamne aux plus rudes travaux; qui, ensuite, quand son fils est de retour, flatte ses passions et encourage ses désordres. Ménandre avait fourni ce sujet; mais Térence convient, dans son prologue, qu'il a compliqué l'intrigue. On doit des éloges à l'exposition, à d'heureux détails, à l'expression vive de quelques sentiments naturels, à beaucoup de traits où se reconnaît la main d'un grand maître, surtout à celui qui excita de si vives acclamations :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto;

mais on voudrait plus d'unité dans l'action, plus d'intérêt dans les nœuds et dans le dénoûment. Cette comédie a donné lieu à une controverse littéraire entre l'abbé d'Aubignac et Ménage. Il s'agissait d'examiner si Ménédème, l'un des personnages, travaillait à la terre, tandis que Chrémès lui parlait, ou s'il était alors nuit, et si Ménédème, retournant des champs, portait sa pioche sur ses épaules : cette question tenait à celle de savoir si l'action dramatique s'étendait à plus de douze heures chez les anciens.

IV. *Phormion* est un parasite qui, de concert avec des valets, escroque de l'argent à des vieillards crédules pour servir les amours de leurs fils. De pareils stratagèmes se retrouvent dans les *Fourberies de Scapin*, où l'on peut distinguer jusqu'à sept scènes (1) que Molière a particulièrement empruntées de l'auteur latin. Mais cette ressemblance des sujets sert à rendre plus sensible la différence du génie des deux poëtes et celle des mœurs qu'ils avaient à peindre. Avec bien moins de gaieté ou de verve comique, Térence, dans un genre plus sévère, a su mieux préparer l'action, animer les dialogues, imprimer aux scènes un mouvement rapide, attacher ou ravir le spectateur par la variété des caractères et par des saillies ingénieuses : cette fois, il trace en effet un tableau plus vaste, et le remplit avec un art plus profond. Son Phormion, quoique l'intérêt ne s'y soutienne pas jusqu'à la fin du cinquième acte, attestait le progrès de son talent. Il donna cette comédie, en l'année 161 avant notre ère, sous le consulat de Fannius et de Valérius Messala. L'inscription et le prologue la disent imitée de l'Ἐπιδικαζόμενος d'Apollodore. Parmi les maximes qu'il y a fort sagement répandues, quelques savants se sont arrêtés à celle qui conseille de ne pas regimber contre l'aiguillon; et, comme ils la retrouvaient dans l'un des livres du Nouveau Testament, ils ont sérieusement examiné si Jésus-Christ et les auteurs sacrés avaient lu Térence (2).

V. Rome avait les mêmes consuls quand ce poëte

(1) Act. I, sc. 2, 4, 5, 6; act. II, sc. 8; act. III, sc. 7 et 8.

(2) Voy. les Commentaires sur les Actes des apôtres, IX, 5 : *Contra stimulum calcitrare;* le chap. 14 du traité de Jean Nicolas, *de Calcaribus;* J. Frid. Mayeri *Exercitatio, num Christus legerit Terentium,* etc.

fit représenter l'*Eunuque*, quelques mois après ou avant le Phormion; mais l'Eunuque obtint encore plus de succès : il fut joué deux fois en un seul jour, à ce qu'affirme Donat, et reproduit avant la fin de l'année. Suétone dit que le poëte y gagna huit mille pièces d'argent, *octo millia nummum*, et que jamais encore une comédie n'avait été vendue si cher. Madame Dacier réduit pourtant cette somme à deux cents écus de France; il est probable que c'était plus. D'heureux détails de cet ouvrage ont été transportés dans le *Muet* de Brueys et Palaprat; mais ces imitateurs sont bien loin, selon la Harpe, d'égaler le dialogue et la diction de l'original. Auparavant, la Fontaine avait traduit en partie l'Eunuque latin, sans même en changer le titre: « Ce n'est, disait-il ingénument, qu'une médiocre co« pie. » Quelque modeste que soit cet aveu, on est forcé d'y souscrire. Molière a tiré un meilleur parti du premier acte de la pièce latine; il y a saisi des traits qui ont embelli les divers tableaux qu'il a tracés des querelles d'amants et des dépits d'amour. Perse et Horace avaient puisé à la même source quelques morceaux de leurs satires (1). De son côté, Térence devait à Ménandre le premier fond de toute cette comédie, qui peint si vivement les mœurs antiques. On la jugerait fort mal, si on ne la comparait qu'à nos mœurs modernes. La Fontaine, en la considérant sous son véritable point de vue, y admirait la simplicité du sujet, la force et la combinaison des ressorts, la nouveauté des nœuds, la vérité des caractères, la pureté des expressions, la délicatesse des pensées. « Je n'aurais jamais fait,

(1) Porrigis irato puero... (Hor. lib. II, sat. 3.)
Dave, cito hoc credas jubeo... (Pers. sat. 5.)

« ajoutait-il, d'examiner toutes les beautés de l'Eunuque. »

VI. Térence a terminé sa carrière dramatique par les *Adelphes*, qui furent joués un an avant sa mort, l'an de Rome 594, 160 avant l'ère vulgaire, sous les consuls Anicius Gallus et Cornélius Céthégus. Donat se trompe, lorsqu'il suppose que c'est, dans l'ordre des temps, le deuxième ouvrage de l'auteur. Le sujet en était pris de Ménandre, suivant l'inscription; de Diphile, suivant le prologue. Dans tous les cas, la pièce est, comme chacune des précédentes, originairement grecque; mais c'est peut-être celle où le style de Térence atteint le plus haut degré de perfection, et celle aussi qui remplit le mieux le but de la comédie, peindre les mœurs pour les corriger : on y reconnaît l'habile moraliste et le grand écrivain. La Harpe cependant reproche au poëte de n'avoir fait qu'opposer un excès à un excès, sans marquer le terme moyen où se fixe la sagesse; et M. Lemercier a reproduit cette observation critique. Il nous semble que, loin d'avoir omis cette leçon, Térence l'a d'autant mieux donnée, qu'il n'a pas eu besoin de l'exprimer : elle sort naturellement de tout son ouvrage. C'est en offrant le tableau des caractères extrêmes, si communs parmi les hommes, et des funestes effets qui en résultent, qu'on recommande le plus efficacement la modération. Cette pièce a paru offrir le premier type de l'*École des maris*, où Molière, en effet, met en opposition deux frères, l'un enclin à des rigueurs excessives, et l'autre purement raisonnable; mais, par cette dernière circonstance, comme aussi par le fonds et tous les détails de l'intrigue, les deux ouvrages diffèrent beaucoup trop pour qu'il y ait lieu de les rapprocher. Une imi-

tation plus réelle, quoique bien moins heureuse, des Adelphes de Térence, se rencontre dans l'*École des pères* de Baron ou du père de la Rue (1). Telles sont les six comédies latines du poëte carthaginois. L'un de ses premiers successeurs dans la même carrière, Afranius, le préférait à tous les auteurs comiques : « Gardez-vous, « disait-il, de lui comparer personne. » Quelque temps après, Jules César le jugea plus sévèrement; il ne vit en lui qu'un demi-Ménandre, qui n'excellait que par les grâces du style et à qui la force comique avait manqué. Cicéron, au contraire, paraît croire qu'il a reproduit Ménandre tout entier, et loue sa philosophie profonde presque autant que sa diction élégante. En le comparant à Cécilius et à Plaute, Varron le déclare le meilleur moraliste des trois, mais inférieur à Plaute dans le dialogue, à Cécilius dans l'invention et la conduite de l'action théâtrale : il le trouve habile à peindre et à conserver les caractères des personnages, plutôt qu'à représenter et à exciter les mouvements des passions humaines. Horace lui attribue, sinon plus de génie, au moins plus d'art qu'à Cécilius. Celui-ci et Afranius lui sont associés par Velléius Paterculus, qui nous les donne tous trois pour les créateurs et les modèles des grâces de la langue latine. Quintilien rend hommage à l'urbanité de Térence, et lui reproche toutefois, ainsi qu'aux autres comiques latins, une versification irrégulière, trop peu de fidélité à la mesure du vers ïambique trimètre. Dans Aulu-Gelle, Volcatius Sédigitus ne lui assigne entre ces poëtes que la sixième

(1) M. Schoell, dans son *Histoire de la littérature latine*, a confondu en une seule les deux comédies françaises qui viennent d'être indiquées; et il a dit que *Molière* avait emprunté son *École des pères* des Adelphes de Térence.

place, après avoir décerné les deux premières à Cécilius et à Plaute. D'autres juges, plus éclairés peut-être, n'y mettaient pas tant de différence : Pline le Jeune, voulant louer des lettres qu'on venait de lui lire, disait qu'il les avait prises pour du Plaute ou du Térence mis en prose. Cependant Servius, le commentateur de Virgile, pense que, si l'auteur des Adelphes est supérieur à ses rivaux pour la convenance et la propriété des expressions, ils entendent mieux que lui les autres parties de leur art. Donat lui est plus favorable; il le félicite spécialement d'avoir bien connu son propre talent, et de s'être consacré au genre comique, sans s'essayer dans le tragique, où il n'aurait pas réussi. Le grammairien Rufin d'Antioche estime sa versification, les vers trimètres de ses prologues et son exactitude à terminer par des ïambes les vers de ses premiers actes. Ausone enfin le qualifie l'ornement du Latium par son éloquence, du théâtre par son ingénieuse précision : « Tu m'entraînes, lui dit-il, à rapprendre dans ma vieillesse tes charmants dialogues. » Nous écartons plusieurs autres anciens auteurs qui ont seulement cité ou vaguement loué Térence, sans caractériser son talent; on voit assez, par les textes que nous venons de rappeler, qu'il n'était pas jugé d'une manière très-uniforme dans l'antiquité : cette diversité d'opinions s'est renouvelée chez les littérateurs des temps modernes. Au gré d'Érasme, il n'est pas d'écrivain qui ait plus contribué à la pureté de la langue latine; il n'en est pas de plus délicieux à lire; et il y a plus de bon esprit dans une seule de ses comédies que dans toutes celles de Plaute. Les éloges de Jules Scaliger sont beaucoup plus restreints : il n'admire dans Térence

que la beauté des formes; le fond lui paraît pauvre, et l'action partout languissante. En l'envisageant comme écrivain, Vossius ne lui préfère, chez les Latins, que Cicéron. Daniel Heinsius accumule les épithètes pour vanter son jugement, son goût, son langage. Il a, selon le père Rapin, bien d'autres avantages sur Plaute : il est plus régulier; il sait mieux ordonner un drame, distribuer les actes, amener des dénoûments naturels; et, s'il est vrai qu'il complique un peu trop ses sujets, ce défaut est racheté par l'inimitable perfection de son style. L'un de ses plus rigoureux censeurs est Saint-Évremond, qui ne lui accorde que le talent de faire parler d'ignobles valets, des vieillards ridicules, de jeunes libertins, et le plaint d'avoir ignoré la langue des passions et même celle de la galanterie. Madame Dacier, qui a traduit tout Térence et trois ouvrages de Plaute, ne sait trop auquel des deux adjuger le prix; et, en dissertant fort longuement sur le mérite de l'un et de l'autre, elle ne fait guère que recueillir les observations déjà proposées. Rollin et la plupart des littérateurs modernes se sont bornés aussi à redire ce qu'on avait pensé sur ce sujet, et se sont abstenus de prononcer des jugements qui leur fussent propres. Blair néanmoins fait remarquer non-seulement la délicatesse du langage de notre poëte, mais aussi la décence de ses dialogues, la simplicité pittoresque de ses récits, la sagesse de sa morale, l'intérêt des situations qu'il invente ou qu'il perfectionne en les empruntant, la douceur des sentiments qu'il exprime et qu'il fait passer dans l'âme du spectateur et du lecteur. Blair en conclut que Térence est le père de la comédie sérieuse, et qu'il mérite de très-grands hommages, quoiqu'il manque de force

et de vivacité, et quoiqu'il y ait trop peu de variété dans les caractères et dans les intrigues qu'il met en scène. La gaieté de Plaute et la richesse de son imagination séduisent Marmontel, qui reconnaît pourtant que Térence est plus fin, plus enchanteur, plus habile à concilier l'agrément et la décence, la politesse et la plaisanterie, l'exactitude et la facilité. La Harpe, d'un ton plus décisif, et presque sans restriction, décerne la palme à Térence, « qui, dit-il, n'a pas un seul des « défauts de Plaute, si ce n'est cette teinte d'uniformité « dans les sujets, qu'il n'a pu faire disparaître entière- « ment, mais qu'il a du moins effacée autant qu'il était « possible, sur un théâtre où il ne lui était pas permis « d'établir une intrigue avec une femme libre. » En développant cette dernière idée, la Harpe s'efforce de montrer comment Térence, obligé d'employer des courtisanes, a trouvé le moyen de les ennoblir, en leur donnant des mœurs plus décentes, qui rendent vraisemblables les dénoûments où elles retrouvent des parents honorables, auxquels, dès l'enfance, elles ont été enlevées par accident ou par fraude. Voilà, suivant l'auteur du *Cours de littérature*, voilà pourquoi il ne reste, dans ces six comédies, ni caractères bas, ni aucune trace de bouffonnerie, de grossièreté ou de licence; et c'est ainsi que le poëte a su observer toutes les bienséances théâtrales dans la conduite de ses pièces, composer d'excellents dialogues, introduire sur la scène, avant lui trop dégradée, le vrai ton de la nature et la conversation des honnêtes gens, une morale instructive et des plaisanteries du meilleur goût. Rien ne manquerait à cet éloge, s'il était permis d'y comprendre la gaieté comique et le talent de l'invention. Mais M. Le-

mercier en retranche au contraire tout ce qu'il faut pour que Térence retombe au-dessous de Plaute; opinion qui doit être celle de tous les juges qui exigeront, pour première condition, qu'une comédie les divertisse. Il serait superflu d'ajouter que les littérateurs romantiques, ceux qui n'admettent à peu près aucune théorie des compositions poétiques, aucune règle constante du bon goût; ceux qui pensent que nul empire légitime n'est exercé sur les beaux-arts que par la mode, le caprice et l'enthousiasme, ne sauraient admirer un classique tel que Térence, ni lui savoir gré des exemples de sagesse, d'élégance et de régularité qu'il a laissés à la comédie moderne. Pour nous, persuadés qu'on doit de la reconnaissance à ses travaux, des hommages à son habileté dans la science des mœurs et dans l'art d'écrire, nous avouerons néanmoins qu'il n'a nulle part l'originalité comique qui distingue les chefs-d'œuvre de Plaute, l'Amphytrion, les Ménechmes, l'Aulularia, la Mostellaria. A nos yeux mêmes, les défauts reprochés à la comédie latine sont encore plus sensibles dans Térence que dans son rival : il ne peint jamais les mœurs romaines; il emprunte ses sujets aux poëtes grecs, Apollodore, Diphile et Ménandre, et y ajoute fort peu de fictions nouvelles; ses prologues sont monotones; ses dénoûments s'opèrent par des apparitions soudaines, par des révélations imprévues, par des reconnaissances peu ménagées, quoi qu'en dise la Harpe. Il fait aussi beaucoup d'usage des *a parte* ou des doubles scènes, qu'on jugerait pourtant avec moins de rigueur, si l'on se représentait mieux la construction des théâtres antiques.

La versification de Térence a été l'objet de quel-

ques recherches particulières : on a vu plus haut que Quintilien et Rufin d'Antioche en avaient parlé assez diversement; les grammairiens modernes ne sont guère plus d'accord sur cet article. La plupart cependant se sont efforcés de ramener ses vers à des ïambiques trimètres, c'est-à-dire de trois mesures ou de six pieds. La seule règle qu'il observe assez constamment est de finir chaque vers par un ïambe; encore s'en est-il souvent dispensé (1). A l'égard des autres pieds, il use amplement de la liberté de substituer à l'ïambe et au spondée, le trochée, l'anapeste, le dactyle, le double pyrrhique ou quatre brèves, le crétique ou une brève entre deux longues. On a aussi besoin de supposer fréquemment l'élision extraordinaire de quelques syllabes, surtout de l'*s* final; et, malgré tant de licences, on n'en est pas moins obligé d'admettre des vers tétramètres (de quatre mesures ou huit pieds), entremêlés aux trimètres. Ce n'est qu'au moyen de ces commodes hypothèses qu'on trouve un système de versification dans les six comédies de cet écrivain : aussi ont-elles été plus d'une fois transcrites et même imprimées sans distinction de vers et comme de la prose. Il y a des érudits qui ne les croiraient pas versifiées sans le titre de *poëte* que se donne Térence dans ses prologues; mais il nous semble que le rhythme y demeure partout sensible; qu'il y règne une harmonie douce et constante, fort distincte de celle qu'admet la prose. On aurait bien de la peine à discerner dans ces pièces les morceaux que Donat et d'autres grammairiens appellent des cantiques (*cantica*), et qui se détachaient de ceux qui

(1)... Hic consiste. — Si vis, nunc jam. — Audio violenter. — Huc adducam. — Hanc venturam, etc.

les précédaient et les suivaient, à peu près comme nos *airs* d'opéra se distinguent des récitatifs. M. Böttiger conjecture que ces *cantica* étaient joués par le principal acteur, au son de flûtes ou de quelques autres instruments. Ce serait une manière d'expliquer ce qui se lit dans les inscriptions *egit Ambivius, modos fecit Flaccus;* mais quelques-unes de ces inscriptions désignent plusieurs acteurs, *egerunt Ambivius et Atilius*, et c'est bien d'ailleurs à la pièce tout entière que paraît s'appliquer l'accompagnement, *tibiis paribus, dextris et sinistris; tibiis imparibus, deinde duabus dextris*, etc. Il est si difficile d'éclaircir ces particularités que le Monnier y a renoncé, dans la crainte d'être aussi obscur que l'avaient été ses prédécesseurs.

On a, sans ces renseignements, bien assez d'instruction littéraire à puiser dans Térence lui-même : aussi n'a-t-il jamais cessé d'être étudié dans le cours des siècles. Loué par Eusèbe, par saint Jérôme, par saint Augustin, il a été depuis connu de Cassiodore, d'Isidore de Séville, de plusieurs théologiens, grammairiens et littérateurs, jusqu'à Pétrarque. Peu d'auteurs classiques ont été plus souvent copiés au moyen âge. La Bibliothèque Royale de Paris possède plus de vingt manuscrits complets ou incomplets des comédies de ce poëte : il en est un qu'on a cru antérieur à l'an 900, et qui a fourni les figures que madame Dacier a publiées; un second a paru être du dixième siècle; d'autres du onzième ou du douzième. L'un de ceux du Vatican remonterait, si l'on en croyait Fontanini, au temps de Charlemagne; mais Ange Politien et Muret ont attaché encore plus de prix à celui qui a été possédé par Bembo, et dont il existe un spécimen dans la Diplomatique de Mabillon. On en con-

serve aussi de fort précieux à Erlang, particulièrement celui où Harles a puisé ses *Lectiones terentianæ*, imprimées en 1769, in-8°. Celui de Halle, dont on a fait usage dans l'édition de 1811, passe aussi pour très-ancien; et les vers n'y sont pas distingués. La remarque la plus fâcheuse qu'on ait faite sur les manuscrits de Térence, c'est qu'ils offrent, confrontés l'un à l'autre, vingt mille variantes (1). La souscription *Calliopius recensui*, qui s'y lit quelquefois à la fin des pièces, spécialement de l'Andrienne, est une énigme qui a fort exercé la sagacité des commentateurs : ils y ont vu, tantôt un censeur qui examinait les ouvrages du poëte avant qu'ils parussent en public, tantôt un maître d'orchestre qui présidait aux représentations, tantôt quelque grammairien du moyen âge chargé de revoir et de corriger les copies manuscrites; par exemple Alcuin qui, en remplissant cette fonction, du temps de Charlemagne, aurait emprunté de la muse Calliope ce surnom de Calliopius. On est mieux fondé à croire que les arguments ou sommaires qui précèdent les pièces dans ces mêmes manuscrits sont de Sulpice Apollinaire, grammairien loué par Aulu-Gelle. Quelques-unes de ces copies renferment de plus les gloses des anciens commentateurs de Térence, tels que Donat, Servius, Valérius Probus, Nigidius Figulus, Rufin d'Antioche, Sosipater Charisius, Hélénius Acron, Évanthe, Eugraphe, tous antérieurs au onzième siècle, et plusieurs au sixième. Leurs notes, s'il faut l'avouer, n'enrichissent pas beaucoup le texte, qui heureusement n'avait pas besoin de tant d'explications; et elles l'éclaircissent fort peu quand par hasard il est obscur. Nous en pourrions

(1) Voy. *Acta eruditorum*, jul. 1714.

dire à peu près autant du travail de la plupart des interprètes modernes, qui sont fort nombreux, et parmi lesquels il suffira de distinguer Ange Politien, Érasme, Dolet, Bembo, Mélanchthon, Gabriel Faerne, Antésignan, Muret et Vettori, avant 1600; Lindenbrog, Guyet, Daniel Heinsius et Tanneguy le Febvre, au dix-septième siècle; et depuis 1700, Bentley, Westerhovius, Wase, Zeune et M. Bruns. Dans cette liste se trouvent compris les noms des principaux éditeurs de Térence depuis 1471 jusqu'à nos jours. En 1779, on comptait déjà trois cent quatre-vingt-quinze éditions de ce classique, qui semblaient dignes d'être remarquées, et dont le catalogue se trouve dans celle des Deux-Ponts. Les trente dernières années du quinzième siècle en avaient, à elles seules, fourni soixante-quatorze. Il n'est pas très-facile de reconnaître la plus ancienne : on hésite entre celle de Venise, 1471, in-folio, et l'une de celles qui n'ont point de date, particulièrement celle qui paraît sortie vers ce même temps des presses de Mentel ou Mentellius, à Strasbourg. Sweinheym et Pannartz en ont publié une à Rome en 1472; celle de Zarot, à Milan, a longtemps passé pour la première; elle n'est réellement que de 1481; mais la suppression des deux derniers chiffres romains du millésime, opérée sur quelques exemplaires, la faisait croire de 1470. Le seizième siècle fournit les éditions des Juntes, Florence, 1505, 1517, 1565; et des Aldes, Venise, 1517, 1521, 1575, toutes in-8°; celles de Bâle, 1532, in-fol., chez Froben; de Paris, Rob. Estienne, in-4°, 1541; et d'Anvers, Plantin, 1575, in-16. Après 1600, on distingue l'édition elzévirienne de 1635, à Leyde, petit in-12; celle de Paris, à l'Imprimerie Royale, 1642, in-folio; le Térence *ad usum*

Delphini, in-4°, Paris, Léonard, 1675; et celui d'Amsterdam, 1686, in-8°, *cum notis variorum*. La série des éditions les plus remarquables du même auteur se continue au dix-huitième siècle par les deux de Tonson, à Londres, 1713, in-12, et 1724, gr. in-4°, dont Maittaire a revu la première, et Hare la seconde; puis par celles de Westerhovius, la Haye, 1726, 2 vol. in-4°, l'une des plus estimées, et en effet des plus instructives; de Bentley, in-4°, Amsterdam, 1727; de l'imprimeur Foulis, à Glasgow, 1742, in-8°; de Brindley, à Londres, 1744, in-18; de Knapton et Sandby à Londres, 1751, 2 vol. in-8°, avec figures; de Barbou à Paris, 1753, 2 vol. in-12; de Balfour et Hamilton, à Londres, 1758, in-8°; de Baskerville, à Birmingham, 1772, gr. in-4°; de 1774, à Leipzig, 2 vol. in-8°, comprenant avec le texte les notes des divers commentateurs, recueillies, choisies et augmentées par Zeune; de 1779, 2 vol. in-8°, faisant partie de la collection des Deux-Ponts, et reproduite avec des additions en 1786; de 1797, à Strasbourg, texte revu par Brunck; de 1800, à Iéna, 6 vol. in-8°; de 1806, à Berlin, in-8°, par les soins de M. F. H. Bothe; et de 1811, à Halle, 2 vol. in-8°, avec des notes rassemblées par M. P. J. Bruns. Térence a reparu depuis dans les collections de classiques latins publiées à Cambrai et à Paris. Il n'est point encore (en mars 1826) dans celle de M. Lemaire; mais on annonce qu'il y sera incessamment compris. A ces éditions de Térence, il faut ajouter celles où son texte accompagne les traductions en langues modernes. Une version belge, par H. Zwaerdecroon, recommandable, dit-on, par son élégance, a paru en 1555, in-8°, et a été reproduite à Rotterdam, en 1648,

dans le même format, avec le texte latin et des notes. Des extraits de ce poëte, traduits en langue teutonique, ont été plusieurs fois imprimés à Anvers et à Deventer, de 1487 à 1505, in-4°; mais la traduction allemande mise au jour à Strasbourg, en 1499, in-fol., est complète, ainsi que celle qui est due à Valentin Boltz, et qui parut à Tubingen, in-4°, en 1544. Jean Episcopius en publia une à Francfort en 1563, in-8°. Patzke a fait une version de Térence, Halle, 1753, in-8°, avec des notes et des figures. J. Georg. Chr. Neide en a publié une nouvelle à Leipzig en 1784; elle a été suivie de celle de Chr. Kindervater, Iéna, 1800, 2 vol. in-8°; de G. S. Köphe (l'Eunuque et Phormion), Posna, in-8°, 1805; de J. Chr. Schlüter, Munster, 1815, 2 vol. in-8°, comprenant les six pièces. Les traducteurs anglais sont un anonyme, dont l'ouvrage a vu le jour à Londres en 1520, in-4°; Nic. Udell, qui s'est borné à des morceaux choisis, Londres, 1532, in-12; Kyffin, qui n'a traduit que l'Andrienne, Londres, 1588, in-4°; Rich. Bernard, dont le travail s'est étendu aux six comédies, Cambridge, in-4°, 1598; Th. Newman, qui ne s'est exercé que sur l'Andrienne et l'Eunuque, Londres, in-8°, 1627; Webbe, dont la traduction versifiée est jointe au texte, 1629, in-8°; Charles Hoole, en 1663, 1670 et 1676, in-8°, aussi avec le latin; Laurent Échard et Lestrange, 1694 et 1729, in-12; un anonyme, en 1698, in-12; Th. Cooke, 1734, 3 vol. in-8°, ou 1755, 2 vol. in-12; J. Stirling, 1739, in-8°; Sam. Patrick, 1745 ou 1767, 2 vol. gr. in-8°; N. Gordon, 1752, in-12; George Colman, en vers blancs, 1765, in-4°, 1768, 2 vol. in-8°; et enfin Schomberg. Térence a été traduit en espagnol par P. Simon Abril, Saragosse, 1577, et Barcelone,

1699, in-8°; et, comme le latin est en regard de cette version, Gasp. Scioppius la recommande à ceux qui étudient les deux langues. Il paraît que notre poëte n'a été mis en portugais que par Leonel da Costa, à Lisbonne, en 1788 et 1789, 2 parties in-8°. Il l'était depuis longtemps en italien, tant en prose qu'en vers : en prose par Battista da Borgo Franco, (selon Fontanini) Venise, Alde, 1533, 1538, 1542, 1544, 1546, in-8°; par un anonyme, et l'Eunuque seulement, Venise, 1532, in-8°; par Francesco Corte da Lugano, les Adelphes seuls, Mantoue, 1554, in-8°; par Fabrini da Fighine, les six comédies, Venise, 1548, 1556, 1565, 1568 et 1575, in-4°; par Christophe Rosario, autre version complète, Rome, 1612, in-12 : en vers, par Giovanni Giustiniani, l'Andrienne et l'Eunuque, Venise, 1544, in-8°; par Alberto Lollio, les Adelphes seulement, Mantoue, in-8°, 1554; par la dame Fiammetta Malespina, les six pièces, mais restées manuscrites depuis 1575; par Louise Bergalli, traduction complète, Venise, 1733, in-8°; par l'abbé Bellaviti, l'Andrienne, l'Eunuque et l'Heautontimorumenos, Bassano, in-8°, 1758; et par Nicolas Fortiguerra ou Forteguerri. Cette dernière version italienne est la plus célèbre: la première édition qui en a été donnée, à Urbin, en 1736, in-folio, comprend le texte et une copie exacte des anciens masques comiques, d'après le manuscrit du Vatican. *Le grant Thérence en françois, tant en rime qu'en prose,* est le titre d'un in-folio imprimé à Paris chez Vérard, à la fin du quinzième siècle. Du Verdier suppose que le traducteur était Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême. Une autre version française vit le jour en 1574 et en 1584, in-16, avec le texte revu et corrigé

par Muret. Celles qu'on attribue à Jean Bourlier ou à Jacques Bourlé sont si peu connues, que madame Dacier ne les nomme pas, quoiqu'elle fasse entendre qu'elle a essayé de les lire. Elle ne dit rien non plus de l'*Andrie* ou l'Andrienne mise en rime française par Bonaventure Despériers, Lyon, 1537 ou 1555, in-8°; en prose par Charles Estienne, Paris, Corrozet, 1542, in-16; mais elle donne des éloges à l'Eunuque traduit en vers par J. Ant. de Baïf, Paris, in-8°, 1573. Saint-Albin, en 1648, donna l'Andrienne, les Adelphes et Phormion, *comédies traduites en français avec le latin à côté, et rendues très-honnêtes en y changeant fort peu de chose.* Martignac traduisit dans le même goût les trois autres pièces, en 1670, in-12. On a supposé quelquefois que Saint-Albin ou Saint-Aubin était un faux nom sous lequel Martignac avait caché le sien; ce qui est fort possible, s'il est né en 1620, s'il avait vingt-six ou vingt-sept ans en 1646 ou 1647, au moment de la publication des trois premières pièces. Toutes les six ont été mises en prose française par des littérateurs de Port-Royal, Lancelot, Nicole, le Maistre de Sacy, Paris, 1647, in-12, première édition qui a été suivie de plusieurs autres; par l'abbé de Marolles, 1660, in-12, 2 vol.; par Roger Sibour, Strasbourg, in-12, 1687. Madame Dacier fit paraître la sienne en 1688, 3 vol. in-12; entre les éditions suivantes, on préfère celle d'Amsterdam, 1717, 3 vol. petit in-8°, avec les figures de Bernard Picart. A tout prendre, c'est un travail qui se recommande par le savoir et par l'exactitude, malgré la sévère censure qu'en a faite J. le Clerc, dans le tome premier de son *Ars critica*. Madame Dacier ne s'est permis aucune omission, et a traité de vains scrupules

les réticences de Saint-Aubin et de Martignac : cette version est d'ailleurs l'ouvrage qu'elle a écrit avec le plus de soin; et cependant celle de Port-Royal pourrait sembler, en beaucoup d'endroits, plus élégante. Nous croyons qu'il n'a paru qu'un premier volume de celle de Ch. Hennebert, Londres, 1726, in-8°, contenant trois comédies. Le Monnier a traduit les six, Paris, 1771, 3 vol. in-8°, avec figures : une très-bonne édition du texte et des notes judicieuses et spirituelles accompagnent cette excellente traduction, qui a été réimprimée, en 1820, dans le théâtre latin de MM. Duval, et dans laquelle on regrette pourtant de rencontrer quelques expressions triviales (1); car c'est une sorte d'infidélité que de ne pas conserver partout à Térence son urbanité, sa grâce, et, comme l'a dit Voltaire (Disc. à l'Acad. franç.), sa pureté toujours élégante. En rigueur, il eût fallu le traduire en vers français; mais c'était un travail si difficile, que l'essai qu'en a fait, en 1806, H. G. Duchesne (2 vol. in-8°) n'a obtenu aucun succès.

Quel que soit le nombre des éditions, versions, notes et notices que nous avons indiquées, nous n'avons pu y comprendre une multitude d'extraits, de manuels, d'opuscules grammaticaux relatifs à l'auteur classique qui vient de nous occuper; tels que les *Phraséologies térentiennes* de Paul Tossan, de Frid. Habersach, de Barthold Feind, etc.; divers écrits, où sont exposés les avantages à retirer de la lecture des comédies de Térence : par exemple, un livre de Briegleb sur les mœurs du poëte et sur la philosophie de ses ouvrages (Cobourg,

(1) On a essayé de faire disparaître cette imperfection dans une édition récente de la traduction de Térence par le Monnier; elle est précédée d'un *Essai sur la comédie latine et en particulier sur Térence*, par M. Auger, Paris, Janet et Cotelle, 1825, 6 vol. in-18.

1769, in-8°); des observations particulières sur plusieurs de ses vers, comme celles qui se trouvent dans les œuvres de Bembo et de Castelvetro, et celles qu'ont publiées en latin Gambarella, à Bergame en 1597; Weitz, en 1610 à Leipzig; en anglais, Édm. Burton, à Cambridge, en 1763, in-8°; enfin des dissertations sur la vie et les écrits de Térence, dont l'une des plus connues est celle qu'a rédigée Gaspard Sagittarius, Altenbourg, in-8°, 1671. A vrai dire, on n'a guère besoin de recourir à tant de livres; on peut se contenter des documents historiques, et des remarques grammaticales, philologiques et critiques qui se rencontrent soit dans les meilleures éditions, par exemple dans celle de Westerhovius et des Deux-Ponts, soit à côté des traductions françaises de madame Dacier et de le Monnier. Térence instruit et intéresse bien assez par lui-même; et l'étude immédiate de ses ouvrages ne pourrait perdre ses charmes qu'aux époques où des théories fantastiques et de pernicieux exemples menaceraient la saine littérature d'une prochaine décadence.

TROGUE POMPÉE.

Pompée (Trogue), historien latin, dont les livres sont perdus, a vécu sous le règne d'Auguste. Son aïeul avait reçu de Pompée le titre de citoyen romain, au temps de la guerre de Sertorius : son oncle avait, dans la guerre de Mithridate, commandé des escadrons de cavalerie; et son père, après avoir servi sous Jules César, était devenu secrétaire de ce général. Nous tenons ces détails de Trogue Pompée lui-même, de qui Justin (liv. XLIII, c. 5) assure les avoir empruntés; nous savons, de la même manière, que la famille de Trogue Pompée habitait le pays des Vocontiens, c'est-à-dire le territoire actuel de Vaison; ce qui a autorisé les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, à compter cet historien parmi les écrivains nés dans la Gaule. Tiraboschi le réclame pour l'Italie, à cause des fonctions remplies par son père auprès de Jules César. D'autres l'ont fait Espagnol, en se fondant sur ce que son aïeul se trouvait en Espagne au temps de Sertorius, et ne dut qu'à Pompée le droit de cité. On suppose aussi que cette famille a pris le nom de Pompée en conséquence d'une telle faveur. Il y a divers systèmes sur l'époque où l'historien Trogue a écrit : quelques chronologistes ne le placent qu'au second siècle de l'ère vulgaire, et le font contemporain de son abréviateur Justin, dont ils avancent, fort gratuitement,

qu'il dirigeait les études et les travaux. Cette opinion est inconciliable avec ce qui vient d'être dit de son père, et avec les textes de Pline le Naturaliste, où Trogue Pompée l'historien est cité, apprécié, loué, comme un écrivain très-exact, *severissimum auctorem*. Justin le qualifie *virum priscæ eloquentiæ*. Vopisque, saint Jérôme, saint Augustin, Orose, Priscien, Jornandès, lui donnent aussi des éloges. Son ouvrage était une Histoire universelle, en quarante-quatre livres, depuis Ninus jusqu'à Auguste; mais, comme les affaires de la Macédoine y occupaient un très-grand espace, du septième livre au quarante-unième, il l'avait, à l'exemple de Théopompe, intitulé *Histoires Philippiques*. Ce titre, assez peu convenable, se retrouve à la tête de l'abrégé de Justin, abrégé qui nous dédommage trop peu de la perte de l'ouvrage, à laquelle il a peut-être contribué. Les chroniqueurs et les autres auteurs du moyen âge continuent de citer Trogue Pompée; mais les textes qu'ils transcrivent en y attachant ce nom sont tous de Justin. Tout annonce que les livres de Trogue avaient disparu avant le dixième siècle. Son nom seul s'est conservé dans beaucoup de manuscrits, qui ne contiennent en effet que l'abrégé. De là vient l'erreur de quelques hommes de lettres, qui, depuis le quinzième siècle, ont annoncé la découverte de manuscrits de Trogue Pompée. Alde, dans la préface de l'édition du *Cornucopia* de Perotto, assure qu'il en existe un, qu'il va bientôt mettre au jour; il n'a point tenu cette promesse, sans doute parce qu'il aura reconnu que ce n'était qu'un Justin. Il paraît qu'il y avait, dans l'ouvrage, beaucoup de notions instructives, et surtout de descriptions géographiques ou topographiques, que

l'abréviateur a omises, tronquées ou altérées. Les livres de Trogue Pompée, recommandables par le travail et le talent de l'auteur même, seraient aussi fort utiles par les traductions de fragments d'historiens grecs, aujourd'hui perdus, qu'il y avait, à ce qu'il semble, insérés. (Voy., dans les *Comment. societ. Gotting.*, tome XV, la dissertation d'A.-H.-L. Heeren : *De Trogi Pompeii ejusque epitomatoris fontibus et auctoritate.*)

QUINTE-CURCE.

Quinte-Curce (*Quintus Curtius Rufus*), auteur latin d'une histoire d'Alexandre le Grand, a vécu probablement au premier siècle de l'ère vulgaire. Toutefois il y a des savants qui le croient contemporain de Constantin ou de Théodose : quelques-uns même prétendent que son ouvrage porte un nom supposé, et n'est qu'une production du moyen âge. On peut compter jusqu'à treize opinions sur l'époque où il a écrit : c'est le règne d'Auguste, selon P. Pithou; de Tibère, selon Périzonius; de Caligula, selon Sainte-Croix; de Claude, selon le P. Tellier, Tillemont, Dubos et Tiraboschi; de Vespasien, selon Vossius; de Trajan, selon d'autres. Un littérateur italien, nommé Baguolo, a publié, en 1741, une dissertation à l'appui du système qui fait vivre Quinte-Curce sous Constantin, et qui a été adopté par M. Cunze, éditeur de cet historien, en 1795. Bartz s'était persuadé que cette vie d'Alexandre n'avait été composée que sous l'un des Théodoses. Enfin, elle aurait été fabriquée, sous le nom imaginaire de Quintus Curtius, par quelque auteur du douzième ou du treizième siècle, ou par un Italien du quatorzième, ou même au quinzième, par un contemporain de Platina, s'il en fallait croire Bodin, Gui Patin et Jean Leclerc.

Pour se déterminer entre tant d'hypothèses, on est

réduit, faute de données positives, à de simples considérations sur les personnages divers appelés *Quintus Curtius Rufus,* sur certaines lignes de l'ouvrage, sur les manuscrits qui le contiennent, et sur les citations qui en ont été faites. Cicéron parle de plusieurs Curtius, et donne à l'un d'eux le prénom de Quintus; mais il n'en désigne aucun comme auteur de livres historiques. Dans Tacite, un Curtius Rufus, fils d'une gladiateur, disait-on, devient questeur, puis consul, obtient les honneurs du triomphe en l'année 47 de notre ère, va gouverner l'Afrique, et y meurt fort âgé, toujours adulateur des grands, oppresseur des faibles, et incommode à ses égaux. Pline le Jeune fait mention de lui : mais, quoi qu'en aient dit Juste-Lipse, Brisson, Crévier, etc., on n'a aucune raison de présumer que ce soit là l'historien d'Alexandre; et il serait bien plus naturel de le trouver dans le Quintus Curtius Rufus inscrit parmi les rhéteurs sur lesquels Suétone avait rédigé des notices. Cependant celle qui le concernait ne s'est point conservée; et l'on ne croit qu'elle a existé que sur la foi d'un manuscrit où se lisait ce catalogue de rhéteurs. Quant aux manuscrits de l'ouvrage même de Quinte-Curce, Luc Holstenius et Wagenseil assurent qu'il en subsiste un du dixième siècle à Florence; Montfaucon en cite un du même âge, appartenant à la bibliothèque de Colbert; Bongars en a possédé un pareil, déposé depuis dans la bibliothèque de Berne. Aussi voyons-nous que Jean de Salisbury, Pierre de Blois, Jacques de Vitri, Vincent de Beauvais, ont connu et cité Quinte-Curce. Alphonse X, qui commença de régner en 1252, fut, dit-on, guéri d'une maladie par le plaisir que lui causa la lecture des livres de cet histo-

rien ; c'est Antoine de Palerme qui rapporte cette anecdote. On peut la révoquer en doute; mais les manuscrits et les citations immédiates faites par les quatre auteurs du douzième et du treizième siècle que nous venons de nommer suffisent pour démontrer que la composition de cette histoire n'est pas postérieure à l'an 1000. Il est moins facile de réfuter l'opinion qui la place aux temps de Théodose et de Constantin, puisqu'on n'y peut opposer que la trace bien légère d'un texte de Suétone et quelques passages de Quinte-Curce lui-même, qui sont fort énigmatiques, de l'aveu de Tiraboschi. Le principal (l. X, c. 9) porte « que « le peuple romain dut son salut à un prince qui, « comme un nouvel astre, lui apparut dans une nuit « qu'on croyait la dernière de toutes. Le lever de cet « astre, non celui du soleil, rendit le jour au monde, etc. » Quel est ce prince? C'est une question que les érudits modernes ont laissée plus indécise, par les efforts mêmes qu'ils ont faits pour l'éclaircir et par la diversité des solutions qu'ils ont proposées. Seulement, nous reconnaîtrons, avec Sainte-Croix, que le ton de flatterie et de bassesse qui règne dans cette digression, montre que l'auteur a vécu sous le régime impérial, probablement au premier siècle de l'ère vulgaire. On peut le supposer né en Italie, ou même habitant de Rome. Voilà tout ce que nous avons à dire de sa personne : cependant, pour lui assigner une époque et une patrie, on se détermine aussi par l'opinion bonne ou mauvaise qu'on se forme de son ouvrage; on déclare l'auteur plus ou moins ancien, selon qu'on le juge plus ou moins habile. Aucun écrivain antérieur à l'an 1100 n'a fait mention de cette histoire d'Alexandre. Mais la

plupart des modernes l'ont admirée : du Perron en préférait une seule page à trente de Tacite; aux yeux de Vossius, elle est digne du siècle d'Auguste; la Mothe le Vayer, Rapin, Bayle, Tiraboschi, la Harpe, Sainte-Croix, y trouvent plus à louer qu'à reprendre. Au contraire, Bodin, Moller, Mascardi, J. le Clerc, Jacq. Brucker, Rollin même et plusieurs autres en ont amèrement critiqué le fond et les formes. Le Clerc surtout en a relevé ou exagéré tous les défauts dans une section entière de son *Ars critica*. Sans doute on a droit de reprocher à Quinte-Curce des erreurs énormes en géographie et trop d'ignorance de la tactique pour l'historien d'un conquérant. Il néglige la chronologie, et ne se montre point assez attentif ou assez éclairé dans le choix des faits. Les ornements de son style ne sont pas sans affectation; ses réflexions trop fréquentes sont rarement profondes; il prodigue les harangues; et, si l'on excepte celle de Philotas, qui est fort pathétique, et celle des Scythes, qui se recommande par une véritable énergie et que Dorat a imitée en vers français, ces morceaux ressemblent plus aux déclamations d'un rhéteur qu'à l'expression naturelle des idées et des sentiments de chaque personnage. L'ouvrage n'en a pas moins un caractère classique; et, comme l'a dit Bayle, les reproches qu'il peut subir s'adressent aussi bien à presque toutes les compositions historiques de l'antiquité. L'auteur a le talent de peindre : il intéresse constamment par l'éclat de ses récits. On doit lui savoir gré de n'avoir vanté Alexandre qu'avec quelque réserve. Les deux premiers livres étant perdus, l'ouvrage commence pour nous par le conte du nœud gordien et par la maladie d'Alexandre, après

qu'il s'est baigné dans le Cydnus. Il y a une lacune à la fin du livre V, et deux autres dans le X. On croyait avoir retrouvé le premier livre dans un manuscrit de Saint-Victor; mais c'était un supplément, composé, a-t-on dit, par Pétrarque. Brunon, professeur de belles-lettres à Munich, a essayé, en 1545, de compléter l'ouvrage. Quintianus Stoa s'était aussi occupé du même soin, mais son travail est tombé dans l'oubli. Les suppléments que Freinsheim a publiés en 1648 ont reparu fort souvent depuis; ceux de Christophe Cellarius, mis au jour en 1688, sont recommandables par leur concision et leur élégance; néanmoins on ne les a pas autant réimprimés, non plus que ceux de Junker, composés en 1700. Les éditions de Quinte-Curce, avec ou sans suppléments, avec ou sans commentaires, sont innombrables : en écartant celles qui ont peu de valeur, on en compterait encore cent cinquante qui mériteraient à divers égards de fixer l'attention des bibliographes. Il y en a douze du quinzième siècle. Les deux premières sont celles de Rome (1470) et de Venise (1470 ou 1471), l'une et l'autre in-4°. De 1500 à 1600 nous n'en distinguerons que huit : celle de Bologne en 1502, in-fol., augmentée d'épîtres attribuées à Quinte-Curce; celle des Juntes, à Florence, in-8°, en 1507 et 1517; de Bâle, en 1517, in-fol., la première avec les notes d'Érasme; des Aldes, avec de nouvelles leçons, à Venise, in-8°, 1520; de Paris, Simon Colines, 1533, in-8°; de Bâle, en 1545, in-fol., avec les suppléments de Brunon; de Lyon, chez Antoine Gryphe, in-12, en 1584, avec les corrections de Fr. Modius. Le dix-septième siècle fournit celle de Cologne, 1628, in-fol., enrichie du commentaire de

Martin Rader; de Leyde, Elzévir, 1633, petit in-12, recherchée pour son élégance; de Strasbourg, 1646, 2 vol. in-8°, où parurent pour la première fois les suppléments de Freinsheim; de 1670, in-4°, à Strasbourg, édition plus correcte qu'aucune des précédentes; celles d'Amsterdam, Elzévir, 1673, in-8°; la quatrième de Schrévélius, *cum notis variorum*; de Paris, 1678, in-4°, *ad usum Delphini*, donnée par le père Michel Tellier, jésuite, et à laquelle on croit que Huet a coopéré; de Leipzig, 1688, in-12, avec les suppléments de Ch. Cellarius, et des cartes géographiques; de 1700, in-12, à Dresde, avec les suppléments de Junker. Au dix-huitième siècle, on peut remarquer les éditions de la Haye, 1708, in-8°, avec le commentaire de Pitiscus; de Londres, 1716, petit in-12, par les soins de Maittaire; de Delft, 1724, in-4°, où Henri Snakenburg a réuni à un texte soigneusement revu tout ce que les éditions antérieures contenaient de variantes, de suppléments et de notes instructives. Le Quinte-Curce de Brindley a paru à Londres, en 1748, 2 vol. in-18; celui de Barbou, en 1757, in-12; celui des Deux-Ponts, en 1782, 2 vol. in-8°, reproduits avec des additions, à Strasbourg, en 1802; celui de de D. J. T. Cunze, Helmstadt, 1795-1802, 3 vol. in-8°; et celui de J. C. Coker, Leipzig, 1818, grand in-8°. L'édition, aujourd'hui la plus récente, est celle qui fait partie de la collection des classiques latins de M. Lemaire, Paris, 1822, in-8°, 2 vol.

Candido Decembrio avait composé, avant 1438, une traduction italienne de Quinte-Curce; elle a été imprimée à Florence, en 1478, in-fol.; à Milan, in-fol., 1481; à Florence, chez les Juntes, en 1519 et en 1530,

in-8°, etc. La version de Tommaso Porcacchi fut publiée à Venise en 1558 et 1559, in-4°; en 1561, in-12; et celle de Niccolo Castelli, à Leipzig, in-8°, en 1698. L'Histoire d'Alexandre a été traduite en espagnol, par Fenollet, Barcelone, 1481, in-fol.; par Gabriel de Castaneda, Séville, in-fol., 1534; par Ybannès de Ségovie, Madrid, in-fol., 1699. On cite d'anciennes versions françaises, dont l'une, présentée par Vasquès de Lucène à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, au quinzième siècle, se conserve manuscrite à la Bibliothèque du Roi : Sainte-Croix dit qu'elle a été imprimée en 1503. On connaît mieux un Quinte-Curce français sorti, vers 1490, des presses d'Antoine Vérard, in-fol., et celui de 1530, Paris, Galliot Dupré, même format. La version de Nic. Séguier, Paris, 1613, se reproduisit l'année suivante à Genève. Celle de Vaugelas parut en 1647, in-4° ; et l'édition qui en fut donnée en 1659, in-4° encore, était déjà la cinquième : elle contenait les suppléments de Freinsheim, traduits par du Ryer. On dit que Vaugelas avait passé trente ans à composer cette version; Balzac écrivait que l'Alexandre de Quinte-Curce était invincible, et celui de Vaugelas inimitable. C'était un chef-d'œuvre, aux yeux de Tannegui Le Fèvre, dont pourtant la fille, madame Dacier, ne partageait point cette admiration. Sans parler des expressions qui ont vieilli, il s'y rencontre des contre-sens assez graves, dont quelques-uns ont été relevés par Dupuy (t. XXIX du *Recueil de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*). Deux nouvelles traductions françaises ont été publiées à Paris en 1781, l'une par l'abbé Mignot, 2 vol. in-8°; l'autre par Beauzée, 2 vol. in-12 : celle-ci a eu une seconde édition en 1789.

L'historien latin d'Alexandre a été traduit en anglais par J. Brende, Londres, 1553, 1561, 1592, in-4°; par Rob. Codrington, 1652, etc., in-12; par Nahum Tale, 1690, 1694, in-8°; par Jean Digby, Londres, 1714, 2 vol. in-12; cette dernière version a été revue par Young, en 1747. Les traducteurs allemands du même auteur sont Von Lebsten, Francfort, 1653, in-8°, 1696, in-4°; Léon Chr. Rulh, Hall, 1720, in-8°; Chr. Guillaume Khritsinger, Bade, 1748, 2 vol. in-8°; J. Fr. Wagner, Lemgo, 1768, in-8°; P. A. Deling, Augsbourg, 1775, in-8°; J. Phil. Ostergag, Francfort, 1799, 2 vol. in-8°, et A. de Rainer, Vienne, 1806, 2 vol. in-8°. Enfin, Quinte-Curce a été traduit en polonais, Cracovie; 1624, in-fol.; en langue belgique, par Glasemaker, 1663 et 1728, in-8°; en suédois par J. Sylvius, Stockholm, 1695, in-8°; en danois, par Wingaard, Copenhague, 1704, in-4°; et en russe par Kopvewitz, Moscou, in-4°, 1710.

On ne doit tenir aucun compte des lettres publiées sous le nom de Quinte-Curce à Reggio, en 1500, in-4°, et réimprimées à la suite de l'Histoire d'Alexandre, à Venise, en 1502, in-fol. Elles sont divisées en cinq livres, et il n'y en a qu'une partie qui soit attribuée à Quinte-Curce lui-même. Les autres portent les noms de Numa Pompilius, de Brutus le premier consul, de Cincinnatus, de Fabius Maximus, d'Annibal, de Masinissa, de Caton d'Utique, etc. C'est un de ces recueils épistolaires que des oisifs se sont amusés à fabriquer après le quatrième siècle; celui-ci est d'une insignifiance extrême, et pourrait bien n'appartenir qu'aux plus déplorables époques du moyen âge. Aux yeux de J. Fréd. Gronovius et de tous les hommes

instruits, il n'a aucune sorte de valeur, et l'on a peine à comprendre comment Fabricius s'était déterminé à l'insérer dans quelques éditions de sa *Bibliotheca latina*. Ernesti l'a exclu de celle de 1773. Il suffit, dit Tiraboschi, de jeter les yeux sur ces épîtres, pour reconnaître l'imposture.

Les écrits à consulter sur la vie et l'ouvrage de cet historien, sont : *Dan. Molleri Dissertatio de Q. Curtio Rufo*, Altdorf, 1683, in-4°; Nuremberg, 1726, in-4°; — Hermann Brever : *Dissert. de Curtii ætate*, Altdorf, 1683, in-4°; — la section III de la troisième partie de l'*Ars critica* de J. le Clerc; l'article *Quinte-Curce* du Dict. de Bayle; un article de Jac. Brucker, dans le tom. IX des *Miscellanea Lipsiensia*; — le chap. XVIII du second livre de la Bibliothèque latine de Fabricius, édit. d'Ernesti; — *Ragionamento di Giov. Franc. Giust. Bagnolo, della gente Curzia e dell' età di Q. Curzio*, Bologna, 1741, in-4°; Tiraboschi, t. II, l. I, c. 4; — Sainte-Croix, *Examen des historiens d'Alexandre*, p. 102-115, etc.

SUÉTONE.

Suétone (*Caius Suetonius Tranquillus*), historien latin, naquit au premier siècle de l'ère vulgaire, et mourut au deuxième, on ne sait pas en quelle année. Seulement, comme il dit qu'il était fort jeune encore sous Domitien, vingt ans après la mort de Néron, c'est-à-dire en 88, on a lieu de le croire né sous Vespasien, entre 64 et 79. Il nous apprend aussi que son père, *Suetonius Lenis*, était tribun de la treizième légion, et combattait à Bédriac, où Vitellius vainquit Othon. Muret dit avoir lu, dans un manuscrit, *Linus* au lieu de *Lenis*; et il conjecture que les syllabes *Linus*, précédées d'une petite lacune, sont les dernières de *Paullinus*, d'où il conclut que l'historien Suétone était fils du général Suétone Paulin. Cette opinion, quoique soutenue par quelques auteurs modernes avant et après Muret, est généralement abandonnée, comme inconciliable avec diverses circonstances des récits de Suétone et de Tacite. Paulin était général, sénateur, consulaire; *Lenis* n'est désigné par son fils que comme un simple chevalier, *angusticlavius*. D'autres ont prétendu que l'historien Suétone était petit-fils de Paulin: ce qui est fort peu vraisemblable encore; car Suétone parle de son propre aïeul sans le désigner comme un personnage célèbre. Il faut donc se contenter de savoir qu'il était fils de *Lenis* : Bayle a remarqué la con-

formité de ce surnom avec celui de *Tranquillus*. L'intime et inaltérable amitié qui a régné entre Suétone et Pline le Jeune a fait conjecturer qu'ils étaient compatriotes, tous deux nés dans la Gaule Cisalpine. C'est un point sur lequel on n'a point non plus de renseignements positifs à l'égard de Suétone; mais quatre lettres de Pline lui sont en effet adressées. La première (l. I, ep. 18) tend à dissiper les alarmes qu'un songe avait inspirées au jeune Suétone, la veille du jour où il devait plaider une cause. Il était donc alors avocat; peut-être même avait-il aussi donné des leçons de grammaire, de rhétorique, et plaidé dans les écoles des causes imaginaires: c'est du moins ce que l'on pourrait conclure d'un texte de Suidas et de quelques mots d'une lettre de Pline à Hispanus (l. I, ep. 24). Par la seconde de celles qui sont écrites à Suétone lui-même (l. III, ep. 8), on voit que celui-ci avait été nommé tribun militaire à la sollicitation de son ami, mais qu'il consentit à céder cet honneur à Cæsennius Silvanus. Dans une troisième épître (V, 11), Pline le presse de publier des ouvrages déjà composés et impatiemment attendus. La quatrième (IX, 34) ne tient point à l'histoire personnelle de Suétone; mais c'est pour lui que Pline le Jeune écrit à Trajan la quatre-vingt-quinzième lettre du livre X. Nous y apprenons que Suétone s'était marié et n'avait point eu d'enfants: l'empereur est supplié de lui accorder le *jus trium liberorum*, c'est-à-dire les exemptions et priviléges de ceux qui avaient trois fils. C'était une faveur difficile à obtenir, et que pourtant l'empereur ne refusa point. Suétone demeurait alors chez Pline, qui, en le voyant de plus près, l'estimait et le chérissait davantage:

Suetonium tr. probissimum, honestissimum, eruditissimum virum jam pridem in contubernium accepi, tantoque magis diligere cœpi quanto hunc propius inspexi. Nous ne savons rien du surplus de sa vie, sinon par quelques lignes de Spartien, où il est dit qu'étant devenu secrétaire (*magister epistolarum*) de l'empereur Adrien, il perdit cette place pour s'être conduit, à l'égard de l'impératrice Sabine, avec plus de familiarité qu'il ne convenait. Moréri et d'autres biographes emploient le terme de *privautés* en traduisant ce passage : mais Tillemont observe judicieusement que l'histoire ne s'explique pas sur la nature des libertés que Suétone et d'autres officiers avaient pu prendre avec Sabine; et d'ailleurs, si les mots *injussu ejus*, qui se trouvent dans le texte de Spartien, signifient sans l'ordre de l'empereur, le sens qu'on a voulu donner à *familiarius egerant* n'est aucunement admissible. Quoi qu'il en soit, Suétone fut renvoyé de la cour impériale en l'année 121; et nous ignorons combien de temps il survécut à cette disgrâce.

Dans la liste assez longue de ses écrits, on a placé un livre sur les hommes illustres, et même celui que Lactance indique en disant que *Tarquitius*, dissertant sur les personnages célèbres, *de illustribus viris disserens*, rapporte qu'Esculape fut exposé aussitôt après sa naissance, et allaité par une chienne. On veut que *Tarquitius* soit une altération de *Tranquillus*. Vossius, pour réfuter cette opinion, observe qu'il y a eu un auteur réellement nommé *Tarquitius*, dont les livres sont cités, non-seulement par Lactance, mais aussi par Ammien Marcellin. Cependant saint Jérôme et Vincent de Beauvais font mention d'un livre ou d'un catalogue *virorum*

illustrium, rédigé par Suétone, et où se trouvait un article sur Pline l'Ancien. On a, d'après ces indications, attribué quelquefois à Suétone, ainsi qu'à Pline et à Cornélius Népos, le recueil de notices historiques qui a été reconnu depuis pour une production d'Aurélius Victor. Mais Suétone avait écrit en effet plusieurs livres qui ne subsistent plus : un sur les jeux (ou les écoles) des Grecs, deux sur les spectacles des Romains, deux sur les lois et les coutumes de Rome, un sur la vie de Cicéron ou sur son traité de la République, trois sur les rois, un sur les offices, et, selon Priscien, jusqu'à huit sur les préteurs; de plus, des tableaux généalogiques; des traités sur l'année romaine, sur les noms propres, sur les paroles de mauvais augure, sur les notes dont se servaient les grammairiens ou critiques; sur les défauts corporels, sur les différentes formes d'habillement; enfin des mélanges intitulés *De rebus variis*, ou *Prata* ou *Parerga*. Les auteurs qui citent ces ouvrages avec plus ou moins de précision sont Aulu-Gelle, Tertullien, Charisius, Servius, Ausone, Priscien, Isidore de Séville, Tzetzès et Suidas. Nous ne tenons pas compte d'une *Historia ludicra*, qui semble n'être, sous un autre titre, que l'ouvrage sur les jeux des Grecs et des Romains, ni d'un traité *de Lusibus puerorum*, ce dernier mot n'étant, selon toute apparence, qu'une faute des copistes de Servius, au lieu de *Græcorum*. Il ne reste aujourd'hui de Suétone, outre les Vies des douze Césars, que de très-courtes notices sur les grammairiens, sur les rhéteurs, sur Térence, Horace, Lucain, Perse, Juvénal et Pline l'Ancien; encore ce dernier article, qui ne consiste qu'en douze ou quinze lignes est-il évi-

demment supposé; car l'auteur paraît y confondre les deux Pline, erreur dans laquelle ne pouvait tomber l'intime ami du second. Les doutes qu'on a élevés sur les articles de Juvénal, Perse et Lucain, sont beaucoup moins fondés : on y retrouve la diction de Suétone, ainsi que l'a prouvé Saumaise. L'authenticité des pages qui concernent Horace et Térence n'a point été contestée. Ces deux notices faisaient partie d'un traité historique sur tous les poëtes latins, qui comprenait une vie de Virgile, dont le grammairien Donat a extrait quelques lignes. Le livre des Rhéteurs illustres ne nous est parvenu que réduit à six chapitres, où l'on rencontre néanmoins plusieurs faits d'histoire littéraire qui ne se lisent point autre part. Il en faut dire autant du livre des grammairiens (romains), qui est d'ailleurs plus étendu et peut-être même complet.

C'est par son Histoire des douze Césars que Suétone est principalement connu : cet ouvrage, naturellement divisé en douze parties, l'a été quelquefois en huit, dont les six premières correspondaient aux six premiers empereurs : Jules César, Octave, Tibère, Caligula, Claude et Néron ; la septième comprenait Galba, Othon et Vitellius ; et la huitième, les empereurs de la famille Flavienne, Vespasien, Titus et Domitien. Mais cette division n'appartenait qu'aux copistes, et elle n'était point uniforme ; car Loup de Ferrières ne partageait l'ouvrage qu'en deux livres, et Vincent de Beauvais en comptait douze. Comme les premières lignes de la vie de Jules César se rapportent à une époque où il est âgé déjà de seize ans, on a supposé, non sans quelque probabilité, que le commencement de ce livre était perdu; et Louis Vivès a pris la peine d'en rétablir les premiè-

res pages. Suétone s'est proposé de tracer le tableau des mœurs privées, de la conduite personnelle de chacun de ces douze princes, plutôt que celui des affaires politiques et militaires de leurs règnes. Il ne suit pas rigoureusement l'ordre chronologique des faits; et néanmoins, ainsi que le cardinal Noris l'a remarqué, il ne s'en écarte pas autant qu'on le pourrait croire: il fait correspondre, le plus qu'il peut, la distribution des matières à la succession des temps. En général, on rend hommage à l'exactitude, à la véracité de cet historien : Linguet, qui l'a dans le dernier siècle accusé de mensonge et de calomnie, a été victorieusement réfuté par Tiraboschi et par la Harpe. On a reproché, avec plus de justice, à Suétone, d'avoir fait un recueil d'anecdotes souvent scandaleuses, et quelquefois si scandaleusement racontées, qu'il y a presque autant de licence dans les récits que dans les actions mêmes, comme le disait saint Jérôme. De telles peintures, en effet, ne sont profitables que lorsqu'elles sont décentes; et, pour montrer à nu la dépravation et l'ignominie des Tibère et des Néron, il fallait une sagesse, un goût, un art, qui manquaient à Suétone. Mais Tillemont et d'autres censeurs, qui se plaignent de son excessive liberté, conviennent du moins qu'il est véridique. On a vu quelle idée avait conçue de sa probité son contemporain Pline le Jeune. Vopisque l'a depuis qualifié *emendatissimus et candidissimus*. Au renouvellement des lettres, Ange Politien, Érasme, Bodin, Vivès, Juste-Lipse, etc., ont décerné à son ouvrage de magnifiques éloges, auxquels peut-être ils n'ont pas mis assez de restrictions. Nous le trouverions mieux apprécié par la Harpe (*Lycée*, part. I, liv. III, c. I,

sect. 1) : « Il est exact jusqu'au scrupule et rigoureu-
« sement méthodique ; il n'omet rien de ce qui concerne
« l'homme dont il écrit la vie ; il rapporte tout, mais
« il ne peint rien. C'est proprement un *anecdotier*, si
« l'on peut se servir de ce terme, mais fort curieux à
« lire et à consulter. » De nombreux manuscrits de ses douze vies se conservent à Rome, à Paris, à Turin, à Zurich, à Berne, et ont servi à préparer des éditions qui se sont extrêmement multipliées. Les dix-huit premières ont été publiées avant l'année 1500 ; et, depuis ce temps, on en compterait plus de cent autres, en écartant celles qui ne se recommandent à aucun titre. Nous ne pourrons indiquer ici que les plus précieuses et les plus utiles : Rome, 1470, au mois d'août, in-fol. (c'est la première de toutes) ; Rome, Sweynheim et Pannartz, 1470, in-fol. ; Venise, Janson, 1471, in-folio ; Venise, Alde, 1516, in-8° ; Genève, 1595, in-4° ; Paris, Imprimerie Royale, 1644, in-12 ; Amsterdam, Elzévir, 1650, in-12 ; Utrecht, 1672, in-4° ; Paris, 1684, in-4°, à l'usage du Dauphin ; Utrecht, 1690, 2 vol. in-8° ; Leuwarde, 1714, 2 vol. in-4° ; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4° ; Leipzig, 1748, in-8° ; Leyde, 1751, in-8° ; Deux-Ponts, 1800, in-8° ; Leipzig, 1804, 2 vol. in-8°. Les principaux éditeurs de Suétone ont été G. Ant. Campanus, J. J. André, évêque d'Alérie, Egnatius, Érasme, Isaac Casaubon, Gruter, Grævius, Pitiscus, Oudendorp, Ernesti ; mais plusieurs autres savants, Phil. Beroaldo, H. Lorit (*Glareanus*), Torrentius, Juste-Lipse, Boxhorn, Pierre d'Almeida, etc., ont contribué, par des recherches et par des notes, à éclaircir le texte de cet auteur. Il a été traduit en italien par Paul del Rosso, dont la ver-

sion, publiée en 1554, a été réimprimée à Venise en 1738, in-4°; en espagnol, par Jaimo Bartholomeo, Tarragone, 1595; en anglais, par Philémon Toland, Londres, 1666, in-fol.; par J. Hughes, 1717-1726, 2 vol. in-12; par J. Clarke, 1733, in-8°; enfin par Alexandre Thompson, 1795, in-8°; en allemand, par Wagner, 1771, in-8°; en danois par H. D. Holk; en langue belge par Abrah. Bogaert., etc. Quant aux versions françaises, la Harpe, qui donnait la sienne pour la troisième, était dans l'erreur : on avait déjà celles de Michel de Tours, Paris, 1520, in-fol.; de George de la Boutière, Lyon, 1556, in-4°; de J. Baudouin, Paris, 1628, in-4°; d'un anonyme, Amsterdam, Elzévir, 1665, in-12; et de Bernard du Theil, Paris, 1670, in-12. La traduction de la Harpe parut en 1770; et celle de Delisle de Sales (sous le nom de Henri Ophellot de la Pause, anagramme de *philosophe de la nature*), en 1771. Celle-ci est en quatre tomes in-8°, à cause des mélanges et des notes qui l'accompagnent; et l'autre en 2 vol., qui ont été réimprimés en 1806, et, depuis, dans la collection des œuvres de la Harpe. Ce traducteur, quoiqu'on lui ait reproché plusieurs méprises, et qu'on s'aperçoive qu'il a travaillé fort vite, est néanmoins le plus élégant et quelquefois même le plus fidèle que Suétone ait eu dans notre langue avant la fin du dernier siècle. Deux autres versions ont été publiées à Paris en 1807, l'une par M. A. L. de la Roche, in-8°; l'autre, sans aucun retranchement, par M. Maurice Lévesque, en 2 vol., du même format. Les remarques de Laisné sur la personne et les écrits de Suétone, insérées dans le nouveau recueil des pièces fugitives d'Archaimbaud (tom. I, pag. 23-67), sont

empruntées, en partie, de l'article qui concerne cet historien latin, dans le dictionnaire de Bayle.

Vopisque parle d'un Suétone surnommé *Optatianus*, qui avait écrit une vie de l'empereur Tacite.

TACITE.

Tacite (*Caius Cornelius Tacitus*), célèbre historien latin, a vécu au premier siècle de l'ère vulgaire et au commencement du second. Quelques-uns des manuscrits de ses ouvrages lui donnent le prénom de *Publius*, au lieu de *Caius*, qui paraît être le véritable. Il est invariablement appelé *Cornelius;* et néanmoins on ne le croit point issu de la famille patricienne que ce nom désigne et que le sien rendrait encore plus illustre. Parmi les *Cornelius*, si nombreux dans l'ancienne Rome, on démêle des plébéiens et même des affranchis : il est difficile et peu important de savoir desquels descendait celui qui a immortalisé le nom de Tacite. Probablement il était fils de *Cornelius Verus Tacitus*, chevalier romain, procurateur ou intendant de la Gaule Belge et contemporain de Pline l'Ancien. On connaît cet intendant par une inscription trouvée à Juliers, et par quelques lignes de Pline (1), où il est dit qu'il eut un fils qui, après avoir grandi de trois coudées en trois ans, périt d'une contraction de nerfs avant l'âge de puberté. Certains auteurs ont prétendu que cet enfant monstrueux était, non le frère, mais le fils de l'historien Tacite. Il suffit, pour écarter cette hypothèse, d'observer que Pline l'Ancien écrivait ce récit avant l'an 79, ou même avant 77, à une époque où Tacite ne pouvait

(1) Hist. Nat. VII, 17.

avoir fait un long séjour en Belgique, et avoir élevé un fils jusqu'à l'âge de plus de trois ans, ou même jusqu'à l'adolescence (1). En effet Tacite, outre qu'il ne portait pas le nom de *Verus*, avait à peine vingt-deux ou vingt-trois ans en 77, étant né en 54 ou 55, au commencement du règne de Néron, cinq ou six ans au plus avant son ami Pline le Jeune, qui était dans sa dix-huitième année en 79, au moment de l'éruption du Vésuve (2).

Tacite se dit Romain; mais c'était un titre qu'on pouvait prendre sans être né dans les murs de Rome; et, s'il fallait en croire les habitants de Terni, surtout leur historien Angeloni, ce serait à leur ville qu'appartiendrait l'honneur d'avoir produit ce grand écrivain: ils lui ont, au quinzième siècle, élevé des statues, afin de soutenir cette tradition, qui n'est d'ailleurs confirmée par aucun témoignage. On ne sait rien non plus de l'enfance et de l'éducation de Tacite. Il a pu être disciple de Quintilien: qu'il l'ait été réellement, comme le disent des auteurs modernes, c'est ce qui n'est exprimé ni indiqué nulle part dans les anciens livres. On serait plus fondé à présumer qu'il a, dans sa jeunesse suivi au barreau les plaidoiries d'Aper et de Julius Secundus, orateurs alors très-renommés. Sa correspondance avec Pline le Jeune prouve qu'il avait de bonne

(1) On lit ici dans Pline: *Ipsi non pridem vidimus*, ou *Ipsi nos pridem vidimus*: « Nous avons vu nous-mêmes « depuis peu, » ou « Nous avons vu il y a « longtemps. » Selon cette seconde leçon, il s'agirait d'un fait trop ancien pour qu'il pût jamais être appliqué à un fils de l'historien Tacite; mais, en supposant même que Pline parle d'une aventure récente, ce qui va être dit de la naissance et du mariage de Tacite prouverait encore qu'il ne pouvait être le père de cet enfant.

(2) *Agebam duodevicesimum annum*, dit Pline le Jeune, lib. VI, ep. 20. C'est par erreur que Juste-Lipse et quelques autres commentateurs ont transcrit *duo et vicesimum*.

heure cultivé la poésie; et le style de ses ouvrages en prose annonce assez avec quel soin et quel succès il s'était livré à l'étude des grands modèles de l'art d'écrire, particulièrement de Thucydide.

Entre les sectes philosophiques, il paraît avoir préféré la stoïcienne : on le trouve presque partout imbu des maximes, pénétré des sentiments qui la caractérisent. Ce fut sous le règne de Vespasien, vers l'an 73 ou 74, qu'il entra, nous ne dirons pas dans le monde, parce que nous craignons que cette expression moderne ne convienne pas assez aux mœurs antiques, mais dans la carrière qui s'ouvrait à l'émulation et aux talents de la jeunesse romaine. On a droit de conjecturer qu'il commença par porter les armes, non-seulement à cause de l'exactitude et de l'habileté qu'on remarque dans ses écrits lorsqu'il s'agit d'usages et de détails militaires, mais surtout parce que ce service était encore l'apprentissage ordinaire de ceux qui se destinaient à des fonctions civiles. On sait d'une manière plus directe qu'il embrassa la profession d'avocat peu d'années avant Pline le Jeune, qui s'honore d'avoir marché sur ses traces (1).

Depuis Auguste, il fallait, pour devenir questeur, avoir été *vigintivir* : on nommait ainsi vingt officiers de police qui surveillaient les monnaies, les prisons, l'exécution des jugements. Il est fort vraisemblable que Tacite a passé par le vigintivirat avant d'arriver à la questure, que lui conféra l'empereur Vespasien, qui mourut en 79. Il suffisait alors d'avoir vingt-quatre

(1) Ætate, dignitate, propemodum æquales.... Equidem adolescentulus, quum jam tu fama gloriaque floreres, te sequi, tibi longo, sed proximus intervallo et esse et haberi concupiscebam. (Plin. lib. VII, ep. 20.)

ans accomplis pour être questeur, ce qui suppose que Tacite l'était en 78; mais on n'a, sur ce point, aucun autre détail. Il avait le titre de chevalier, et la questure lui ouvrait l'entrée du sénat. Vers la même époque, et peut-être dès 77, il épousa la fille d'Agricola, alliance qui donne lieu de croire qu'il tenait déjà un rang honorable parmi les jeunes Romains. Il a célébré les vertus de sa belle-mère Domitia; et les biographes lui prêtent l'intention d'étendre cet éloge sur sa propre épouse, qu'il n'a cependant louée nulle part. En considérant les circonstances de sa vie, que nous venons de retracer, on ne voit pas comment, jusqu'alors, il aurait eu le temps d'administrer une province belge: ceux qui lui attribuent une telle fonction le confondent apparemment avec son père. Il nous apprend lui-même qu'il dut à Vespasien le commencement de ses honneurs publics, accrus depuis par Titus, et encore plus par Domitien (1). Il n'obtint pourtant pas sous Titus la préture qu'il avait espérée sous Vespasien même; et il ne paraît point qu'avant l'avénement de Domitien, il eût exercé d'autres charges que celles de questeur, d'édile, et peut-être de tribun. Mais aux jeux séculaires de 88 il se trouvait au nombre des quindécemvirs dépositaires des livres sibyllins : c'est lui qui nous instruit de ce détail de sa propre vie, et il ajoute que ce n'est pas pour s'en vanter qu'il le rappelle (2). En même temps, il était préteur (3); et nous manquons de renseignements sur la manière dont il s'est acquitté de cette fonction importante.

(1) Dignitatem nostram a Vespasiano inchoatam, a Tito auctam, a Domitiano longius provectam. (*Histor. lib. I, cap. I.*)

(2) Quod non jactantia refero. (*Annal. lib. XI, cap.* 11.)

(3) Ac tunc prætor. (Ibidem.)

Il sortit de Rome avec son épouse en 89 : était-ce disgrâce ou retraite volontaire, ou bien allait-il remplir quelque fonction, quelque mission dans une province? Ceux qui ont agité ces questions n'ont pu les résoudre d'une manière précise. Seulement Bayle a montré que, selon toute apparence, Tacite n'avait point été banni. C'est surtout bien mal à propos que certains auteurs prolongent pendant dix ans cet exil prétendu; car on trouve Tacite rentré dans Rome avant la mort de Domitien, qui ne vécut que huit ans après les jeux séculaires. Toutefois, en 93, lorsque Agricola périt dans la capitale de l'empire, l'absence de son gendre durait encore. « Quel surcroît de douleur, s'écrie Tacite, « pour moi et pour sa fille, de n'avoir pu soutenir sa « défaillance, jouir de ses embrassements et de ses der-« niers regards! Nous l'avons perdu quatre ans d'a-« vance par l'effet de notre éloignement. » L'historien n'ose point affirmer que Domitien ait fait empoisonner Agricola, quoique tel fût le bruit public, et que les proscriptions ordonnées peu après par le farouche empereur aient rendu ce premier crime beaucoup trop croyable. « Bientôt, dit Tacite, nos mains (sénatoriales) « conduisirent Helvidius en prison; la cruelle sépara-« tion de Mauricus et de Rusticus fut notre ouvrage; « et il fallut nous couvrir du sang de Sénécion. » En prenant ces paroles à la lettre, on a voulu en conclure que Tacite, au sein du sénat, avait cédé au torrent, et s'était prêté au bon plaisir de Domitien. Mais le style figuré, pour ne pas dire passionné, des derniers chapitres de la vie d'Agricola permet bien, ce semble, de n'appliquer les expressions collectives qu'on vient de lire qu'à l'assemblée des sénateurs, et de supposer

qu'ils n'avaient pas tous, sans exception, coopéré à ces iniquités sanguinaires. C'est pour mieux exprimer l'horreur qu'il en ressent que l'historien se place, en quelque sorte, au nombre des complices, bien sûr que les couleurs odieuses dont il a peint la tyrannie montreront assez qu'elle n'a jamais pu le compter parmi ses instruments.

On se délivra de Domitien en 96; et, dès l'année suivante, Tacite parvint au consulat : son nom ne figure point dans les Fastes, parce qu'il n'était pas consul ordinaire, mais subrogé par Nerva, nouvel empereur, à Virginius Rufus, qui venait de mourir, et dont il prononça l'éloge funèbre. « Ainsi, dit Pline le Jeune, la « fortune, toujours fidèle à Virginius, lui gardait « après sa mort, le plus éloquent des panégyristes. » C'est le seul acte qu'on connaisse de ce consulat, qui n'était au surplus qu'un vain titre, et qui laissait à Tacite assez de loisir pour qu'il se livrât à des travaux littéraires. Il composa, en 97, la Vie de son beau-père; en 98, le Tableau des Mœurs des Germains.

Avait-il visité ces peuples, parcouru leur pays, observé immédiatement leurs habitudes? Cela n'est rapporté ni indiqué nulle part; mais on serait fort tenté de le croire, à ne considérer que l'exactitude de cette description, le nombre et la précision des détails qu'elle renferme. Elle semble trop originale pour avoir été rédigée d'après des mémoires étrangers; et, d'ailleurs, comme on ne sait point où Tacite a passé les quatre années de 89 à 93, rien n'empêche de supposer qu'il ait fait, durant cette absence, quelque séjour en Germanie. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il n'eut pas plutôt achevé ce livre qu'il conçut l'idée et se traça

le plan de ses grands ouvrages historiques. Il n'avait cependant point renoncé au barreau : nous le retrouvons, en 99, chargé, avec son ami Pline le Jeune, de soutenir l'accusation intentée par les Africains contre le proconsul Marius Priscus. Cette affaire eut de l'éclat : elle nous est connue par le récit qu'en fait Pline dans une de ses lettres (*lib. II, ep.* 11) : « Le sénat, dit-« il, nous ordonna, à moi et à Cornélius Tacitus, de « prendre la cause des Africains contre le proconsul « qui, dénoncé par eux, se retranchait à demander « des juges ordinaires, sans proposer aucune défense. « Notre premier soin fut de montrer que l'énormité des « crimes dont il s'agissait ne permettait pas de civiliser « l'affaire; car Priscus était prévenu d'avoir reçu de « l'argent pour condamner à mort des innocents. » Son avocat, Fronto Catius, voulait qu'on se restreignît à examiner s'il y avait eu péculat. Mais le sénat, en donnant des juges chargés de prononcer sur ce chef d'accusation, décida aussi que ceux à qui l'on disait que Priscus avait vendu le sang de plusieurs victimes innocentes seraient assignés et entendus. Il ne comparut qu'un seul de ses complices, Flavius Martianus; un autre venait de mourir fort à propos. Une assemblée se tint, présidée par l'empereur Trajan, qui était alors consul; c'était au commencement de janvier, époque où Rome voyait le plus de sénateurs réunis. Là et en présence de l'accusé Priscus, sénateur lui-même, et de Martianus, duquel il avait reçu sept cent mille sesterces pour flétrir et faire étrangler en prison un chevalier romain, Pline parla le premier durant plus de cinq heures, et l'on entendit ensuite Marcellin, défenseur de Martianus. Le lendemain, Salvius Libéralis

plaida pour le proconsul; et Tacite répondit avec l'énergie et la gravité majestueuse qui caractérisaient son éloquence (1). Le plaidoyer de Fronto pour Priscus dura jusqu'à la nuit, et ne se termina que dans une troisième séance, où les accusés furent condamnés à des peines assez douces pour des attentats énormes : mais on déclara que Pline et Tacite avaient rempli dignement leur ministère et l'attente du sénat.

On voit, par d'autres lettres de Pline, que Tacite composait aussi des pièces de vers, et que les hommes les plus instruits de ce temps recherchaient sa société. Celui avec lequel il entretenait le commerce le plus intime, était Pline lui-même, qui lui a écrit onze épîtres (2), ou du moins dix; car il en est une qui semble être plutôt une réponse de Tacite. Ces lettres nous apprennent qu'ils se communiquaient réciproquement leurs ouvrages, qu'ils mettaient en commun tout ce qu'ils avaient de lumières, de talents et de gloire. C'est à la prière de l'historien que Pline le Jeune fait une relation détaillée de la mort de son oncle et des autres circonstances de l'éruption du Vésuve.

Il sait que l'éloquence de son ami peut, mieux qu'aucune autre, immortaliser ces tristes souvenirs; et il espère qu'elle sera aussi employée à jeter quelque éclat sur la conduite que Pline vient de tenir lui-même dans l'affaire de Babius Massa; non pourtant qu'il demande qu'on altère ou qu'on amplifie la vérité; il est persuadé qu'un récit fidèle suffit aux actions honorables, et il

(1) Respondit Corn. Tacitus eloquentissime, et quod eximium orationi ejus inest, σεμνῶς.

(2) *Lib. I, ep.* 69 *et* 20; *lib. IV, ep.* 13; *lib. VI, ep.* 9, 16 *et* 20; *lib. VII, ep.* 20 *et* 33; *lib. VIII, ep.* 7; *lib. IX, ep.* 10 *et* 14. Mais l'avant-dernière de ces épîtres pourrait être de Tacite à Pline.

n'attend de Tacite ni exagérations ni réticences officieuses. Cicéron n'avait pas porté si loin la délicatesse, en priant Luccéius d'écrire l'histoire de son consulat.

Dans une lettre adressée à Maxime, Pline raconte un fait dont il a été, depuis peu de jours, informé par Corneille Tacite. Celui-ci assistait aux jeux du Cirque, à côté d'un chevalier romain qui, à la suite d'un entretien savant et varié, lui demanda s'il était d'Italie ou d'une autre province : « Vous me connaissez, répondit l'historien, et j'en ai l'obligation aux belles-lettres. » A quoi le chevalier répliqua : « Êtes-vous Tacite ou Pline ? » — « Je ne puis exprimer, ajoute ce dernier, avec quels délices nous avons vu nos deux noms ainsi rapprochés et confondus en quelque sorte avec celui de la littérature elle-même. »

L'un des deux illustres amis mourut vers l'an 103 : il paraît que Tacite lui survécut longtemps. On suppose qu'il est mort octogénaire; ce qui étendrait sa carrière jusque vers l'an 134 ou 135; mais nous n'avons, sur ce point, aucun renseignement positif. Il n'est rien dit de ses enfants; et, néanmoins, on a lieu de croire qu'il laissait une postérité, puisqu'au troisième siècle, l'empereur Tacite se glorifiait de descendre de ce grand historien, et qu'au cinquième, un préfet des Gaules, nommé Polémius, le comptait parmi ses aïeux. C'est ce que nous apprenons de Sidoine Apollinaire, qui dit que ce préfet, né au sein d'une famille gauloise très-illustre, était poëte, orateur, philosophe platonicien, et vivait sous le règne de Julius Népos, prédécesseur immédiat d'Augustule.

On ne rapporte aucun fait de la vie de Tacite après la fin du premier siècle de l'ère vulgaire; il a proba-

blement consacré les années suivantes à la composition et à la révision de ses ouvrages. Nous ne possédons qu'une partie de ses écrits; car, sans parler encore de la perte qu'on a faite de plusieurs livres de ses Annales et de ses Histoires, il ne subsiste rien de son Panégyrique de Virginius, ni de son Discours contre le proconsul Priscus, ni de ses autres plaidoyers, ni de ses poésies, ni d'un livre de facéties dont Fulgence Planciadès le déclare auteur. Au troisième livre de ses Annales (chap. 24), il annonce qu'après avoir achevé les travaux qu'il a entrepris, il écrira, s'il en a le temps, l'Histoire du règne d'Auguste. Ce livre nous manque aussi, soit qu'il n'ait jamais été composé, soit qu'il ait disparu comme tant d'autres. Au nombre de ceux qui nous restent de cet illustre écrivain, on comprend quelquefois le Dialogue sur les Orateurs ou sur les Causes de la corruption de l'éloquence, excellent opuscule que des savants ont attribué, soit à Quintilien, soit à Suétone; mais Tacite, outre que son nom se lit sur plusieurs anciens manuscrits de ce livre, serait encore assez désigné par le caractère des idées et même du style. On y a remarqué des tours et des expressions qui se retrouvent dans ses autres ouvrages. Le grammairien Pomponius Sabinus a cité, comme énoncée par cet écrivain, une observation critique sur les faux ornements des productions de Mécène, *calamistros Mæcenatis*; et c'est en propres termes ce qui se lit au vingt-sixième chapitre du Dialogue. L'auteur dit qu'il était dans sa première jeunesse lorsqu'il entendit cette conversation (1); et il en fixe la date à peu près à

(1) Un de ses traducteurs nous dit, *était fort jeune lorsqu'il composait ce* en le prenant lui-même à témoin, qu'*il* *dialogue*. Cela nous paraît inexact; car

l'an 75 de notre ère, lorsqu'en effet Tacite n'avait qu'environ vingt ans, ou moins même, si l'on adoptait l'opinion, un peu hasardée, de Juste-Lipse et de Dodwell, qui ne le font naître qu'en 59 ou 60. Toutes ces circonstances suffiraient pour le désigner; mais il est particulièrement reconnaissable au soin que prend l'auteur de ce dialogue de rattacher partout à l'histoire politique et à la science des mœurs sociales la théorie de l'art oratoire. Cette littérature, forte et profonde, est celle qui convient à l'historien des empereurs. Si les formes et les mouvements du discours n'y sont pas toujours les mêmes que dans ses livres purement historiques, il ne faut pas s'en étonner : un écrivain tel que lui sait prendre plus d'un ton, donner à un entretien d'autres couleurs qu'à un simple récit, et parler le langage des orateurs quand il les met en scène.

Nous devons dire cependant que tous les modernes ne s'accordent pas à lui attribuer cette production : Béatus Rhénanus a le premier élevé des doutes sur ce point; Juste-Lipse, Gaspar Barth et Vossius ont laissé la question indécise; Henri Estienne, Boxhorn, Freinsheim, Grævius, Pichon, etc., ont pensé qu'elle devait se résoudre en faveur de Quintilien; Morabin, la Bléterie, Tiraboschi, ne veulent pas qu'on la décide pour Tacite. Mais c'est pour lui que se déclarent ou qu'inclinent P. Pithou, Colomiez, Dodwell, Schürzfleisch, Sigrais, Brotier, Schulz, Oberlin, Dureau de la Malle, M. Burnouf; et cette opinion nous paraît de

Tacite ne parle que du temps où il prétend l'avoir entendu, et il déclare qu'il a besoin que sa mémoire lui en retrace tous les détails. *Juvenis admodum audivi... Memoria ac recordatione opus est, ut... iisdem nunc numeris, iisdem rationibus persequar.*

beaucoup la plus vraisemblable. Du reste, le mérite du Dialogue sur les Orateurs est généralement reconnu; et il suffit de prendre une idée sommaire du sujet pour en sentir l'importance.

Doit-on préférer l'éloquence à la poésie? Les anciens orateurs valaient-ils mieux que ceux du temps de Vespasien? et, si l'éloquence a dégénéré, quelles en sont les causes? Ces questions débattues, la décadence du genre oratoire demeure avérée, et imputable à la mauvaise éducation, à l'impéritie des maîtres, à la nonchalance de la jeunesse. Chacun des interlocuteurs soutient constamment son caractère : le poëte Maternus y parle de son art avec enthousiasme; l'avocat Aper a de la rudesse, son éloquence de barreau est véhémente, mais son style a souvent de l'élévation; Messala est un patricien qui se possède davantage, il se contient dans les bornes d'une discussion grave.

Des portraits fidèles, des parallèles ingénieux, des contrastes habilement ménagés, des tours variés et toujours justes, donnent un grand intérêt à cet opuscule. Il est compris dans la première édition des œuvres de Tacite; mais il manque dans un grand nombre des suivantes. On l'a joint quelquefois aux Institutions oratoires de Quintilien; et il a été imprimé à part, in-8°, à Upsal, en 1706; à Gœttingue, en 1719; à Leipzig, en 1788. Fauchet, L. Giry, Maucroix, Morabin, Bourdon de Sigrais, Dureau de la Malle, Chénier, M. Dallier et M. Burnouf l'ont traduit en français. Entre ces versions, celles de Dureau de la Malle, de Chénier et de M. Burnouf nous semblent les plus fidèles, les plus élégantes et, à tous égards, les plus dignes du texte.

Nous avons indiqué déjà un autre écrit qu'on n'a

pas coutume d'insérer dans le recueil des ouvrages de Tacite, et qui se place dans celui des Lettres de Pline : c'est une très-courte épître, que la Bléterie regarde, non sans quelque fondement, comme une réponse à celle où Pline avait conseillé à son ami d'associer l'exercice de la chasse à ses travaux littéraires. « J'aurais « bien envie, répond Tacite (du moins nous le supposons ainsi), « de suivre vos leçons ; mais les sangliers « sont si rares ici, qu'il n'y a pas moyen de réunir « Minerve et Diane, que vous me dites de servir à la « fois. Il faut donc ne rendre hommage qu'à Minerve, « encore avec ménagement, comme il convient dans « une campagne et pendant l'été. Sur la route même, « j'ai esquissé quelques bagatelles, qui ne sont bonnes « qu'à effacer aussitôt ; pur babillage, pareil aux con« versations que l'on tient dans une voiture. J'y ai ajouté « quelque chose depuis mon arrivée, ne me sentant « pas disposé à un autre travail. Ainsi je laisse en re« pos les poëmes qui, selon vous, ne s'achèvent nulle « part plus heureusement qu'au milieu des forêts. J'ai « retouché une ou deux petites harangues, quoique « ce genre d'occupation soit peu aimable, peu attrayant, « et qu'il ressemble plus aux travaux qu'aux plaisirs « de la vie champêtre (1). » On ne conteste pas l'authenticité des autres écrits qui subsistent sous le nom de Tacite. Telle est d'abord la Vie d'Agricola, que Thomas admire comme le chef-d'œuvre et le modèle des éloges historiques. Ce livre contient de vives peintures

(1) Dans l'édition elzévirienne de 1669, cette lettre est précédée de l'inscription : *Cornelio Tacito suo C. Plinius S.*, tandis qu'ailleurs on lit toujours *C. Plinius Tacito suo*. Il est fort probable que les plus anciens manuscrits portaient : *Corn. Tac. C. Plin. S. S.*, et que les copistes auraient dû lire *Cornelius Tacitus Caio Plinio suo, salutem.*

et d'éloquents discours : il offre l'expression, toujours noble et vraie, des sentiments les plus fiers et des affections les plus tendres. L'auteur se montre tour à tour énergique et pathétique, avec une convenance parfaite. La diction est partout savante; mais l'art profond qu'elle recèle dans la structure des phrases, dans le choix et l'arrangement des mots ou même des syllabes, ne se manifeste que par les grands et rapides effets qu'il produit. Quel que soit pourtant l'éclat de cet ouvrage si justement célèbre, nous doutons qu'il porte, autant que ceux qui l'ont suivi, l'empreinte du goût sévère et du génie pénétrant de Tacite. Ce n'est pas non plus celui qui a fixé le premier les regards et l'attention des hommes de lettres du quinzième siècle. Il manque dans les premières éditions de cet historien; il ne paraît que dans celles de Milan vers 1496, et de Venise en 1497. Depuis, il en a été fait plusieurs réimpressions et traductions, même particulières. Pour ne rien dire d'une première version française, publiée à Paris, en 1656, in-12, ni de celles qui embrassent, avec la Vie d'Agricola, d'autres livres de son gendre, nous n'indiquerons ici que deux traducteurs français, Desrenaudes en 1797, et M. Mollevaut, en 1822. Ces deux versions, imprimées à Paris, in-18, sont accompagnées du texte; et l'on a joint de plus à celle de M. Mollevaut une carte dressée par M. Walckenaer, et représentant l'état de l'Angleterre au temps où Agricola la subjuguait et la gouvernait. En effet, l'ouvrage latin, outre le mérite éminent qu'il a comme production littéraire, a aussi l'avantage d'éclairer l'histoire ancienne des Iles Britanniques : mais Tacite a jeté bien plus de lumière encore sur la géographie et les mœurs primitives de la Ger-

manie. « Ce livre si court, sur un vaste sujet, est d'un « homme qui abrége tout, parce qu'il voit tout, » dit Montesquieu. C'est une admirable introduction à l'histoire d'Allemagne, ou plus généralement de l'Europe moyenne et occidentale. On y retrouve les premiers germes des coutumes et des lois de plusieurs siècles; et, dans ce tableau des habitudes privées, des opinions communes et du régime civil, il y a des traits si caractéristiques et si profonds, que, d'âge en âge, et de nos jours même, ils demeurent reconnaissables, quoique modifiés ou affaiblis par le temps.

Quiconque veut rechercher les origines des institutions modernes, militaires, féodales, a besoin de recourir, avant tout, à cet antique exposé des mœurs des Germains; et s'il nous fallait dire quel est le plus instructif des livres de Tacite, nous serions tenté de nommer celui-là. Il y règne une méthode si lumineuse et si naturelle, que les transitions, quoique bien fréquentes, ne s'y laissent jamais apercevoir. De tant de détails rapidement parcourus, aucun n'est inutile, ni obscur, ni déplacé : la précision du style, toujours élégante, devient énergique ou pittoresque, toutes les fois qu'il le faut. L'antiquité ne nous a pas laissé un plus parfait modèle de description; et pour sentir tout le prix de cet opuscule il suffirait de le comparer aux morceaux du même genre qui se rencontrent dans les livres de Diodore de Sicile. On a cependant accusé Tacite de n'avoir peint et loué des peuples barbares que pour faire la satire des Romains : Voltaire a fort accrédité cette prévention; il a comparé l'historien « à ces « pédagogues qui pour donner de l'émulation à leurs « disciples prodiguent, en leur présence, des louan-

« ges à des enfants étrangers, quelque grossiers qu'ils « puissent être. »

Cette relation a, sans doute, des intentions morales; mais, à nos yeux, son caractère le plus sensible est une exactitude scrupuleuse : elle ne ressemble assurément point à un panégyrique; et la satire, s'il y en a, demeure indirecte et sage. De tous les écrits de Tacite, nous croyons que c'est celui qui a été le plus souvent publié : il est joint aux autres dans la plupart des éditions, à partir de la première; et il a été assez fréquemment imprimé sans eux, soit à part, soit avec Diodore de Sicile, soit en différentes collections relatives aux peuples germains.

Entre les éditions particulières, nous indiquerons seulement celles de Nuremberg, vers 1473, in-fol.; de Rome, vers 1474, in-4°; de Leipzig, in-4°, en 1509; de Bâle, 1519, même format; d'Augsbourg, 1580, in-8°; de Strasbourg, in-8°, 1594; de Wittemberg, in-8°, 1664; d'Erlang, 1618, in-4°; de Francfort, in-8°, 1725. M. Renouard en a donné, en 1795, une édition in-18, qui renferme de plus la Vie d'Agricola. Ces deux livres ont été traduits en anglais par J. Aikin, l'un en 1774, in-8°; l'autre, in-4°, en 1778. Nous n'entrerons pas dans le détail des versions allemandes; et, à l'égard des traducteurs français, nous nous bornerons en ce moment à tenir compte de ceux qui n'ont travaillé que sur cette description de la Germanie. Le roi d'Espagne Philippe V s'était exercé à la rendre dans notre langue, pendant son éducation à la cour de son aïeul Louis XIV. Nous ignorons quel est l'auteur d'une version imprimée à Lyon, in-8°, en 1706; celle qui a été publiée in-12, à Paris, en 1776, est de M. Boucher, procu-

reur au parlement. M. C. L. F. Panckoucke en a mis au jour une nouvelle en 1824, avec une introduction, un commentaire et le texte latin, grand in-8°, accompagné d'un atlas. M. Graberg a joint un lexique à une version italienne des Mœurs des Germains et de la Vie d'Agricola, Gênes, 1814, in-8°.

Les deux ouvrages de Tacite qui ont le plus d'étendue sont ses Annales et ses Histoires : on a quelquefois prétendu qu'ils ne formaient originairement qu'un seul et même corps. Allacci attribue cette opinion à Quarengus, qui la fondait apparemment sur un texte de saint Jérôme, où il est dit que l'Histoire des Empereurs, depuis l'avénement de Tibère jusqu'à la mort de Domitien, était comprise en vingt livres; mais Tertullien, en citant le livre V, parle précisément de celui que nous appelons le cinquième des Histoires : il est vrai que ailleurs ce même cinquième livre est désigné comme le seizième par Tertullien, ce qui prouve ou qu'on mettait peu d'exactitude dans les citations, ou que la distinction et la numération des livres de Tacite n'étaient pas très-bien connues. Depuis qu'on n'hésite plus à séparer les deux ouvrages, la plupart des savants sont persuadés que les Histoires ont été composées avant les Annales. Vossius, Bayle, Rollin, la Bléterie, Tiraboschi, Brotier, en jugent ainsi d'après un passage du livre onzième des Annales, où l'auteur renvoie à ce qu'il a raconté dans l'histoire du règne de Domitien : *Narratas libris quibus res imperatoris Domitiani composui.* Quelques-uns aiment mieux croire que l'historien a suivi dans son travail l'ordre des événements; qu'en conséquence, il a commencé par le règne de Tibère, sujet des premiers livres des Annales;

et, quoique cette conjecture ne soit pas la plus vraisemblable, il a convenu aux éditeurs et aux lecteurs de s'y conformer dans la publication et l'étude de tous ces livres. On croit que l'historien ne les a entrepris qu'après la mort de Nerva, qu'il qualifie *Divus*, et sous le règne de Trajan, au nom duquel il n'ajoute point un pareil titre : *Principatum Divi Nervæ, et imperium Trajani.* Aulu-Gelle a écrit un chapitre sur la signification des mots *histoire* et *annales* : il n'en explique pas la différence d'une manière très-constante et très-précise. Seulement il semble assez que les Annales devaient procéder toujours par années, et que l'Histoire n'était point assujettie à une chronologie si rigoureuse. Mais, en comparant les deux ouvrages de Tacite, on voit qu'à cet égard il s'est donné à peu près la même liberté dans l'un et dans l'autre, et qu'il s'y est permis presque également d'achever de grands récits en se portant un peu au delà des dates auxquelles il allait être obligé de revenir. Chez lui, la distinction consisterait plutôt en ce que les faits se pressent davantage dans les Annales, et que les narrations prennent plus d'étendue dans les Histoires, ainsi qu'on va le voir par l'exposé de la matière et de l'état de ces deux grandes compositions.

Les quatre premiers livres des Annales, que l'on possède entiers, le cinquième, qui est mutilé, et le sixième, dont il ne s'est rien perdu, contiennent le règne de Tibère depuis l'an 14 jusqu'en 37. Les quatre livres suivants, dans lesquels était compris le règne de Caligula, nous manquent, ainsi que le commencement du onzième; en sorte qu'en ouvrant ce qui reste de celui-ci, on est transporté à l'année 47, cinquième de Claude : la lacune est d'environ dix ans.

On n'en remarque plus de très-sensible ou de très-importante jusqu'au chapitre 35 du livre XVI. Mais ce chapitre ne nous conduit qu'à l'an 66; et la perte de la fin de ce dernier livre des Annales nous prive du tableau des deux dernières années de Néron. Les seize livres embrassaient donc cinquante-deux ans : dans les vingt livres d'Histoires, s'ils nous avaient été tous conservés, Tacite continuerait ses récits depuis la mort de Néron, en 68, jusqu'à celle de Domitien, en 96; espace de vingt-huit années seulement. Il ne reste que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième. Ils correspondent aux règnes éphémères de Galba, Othon, Vitellius, et à celui de Vespasien jusqu'à la guerre de Civilis, en 70. Les livres suivants achevaient l'Histoire de Vespasien, et y ajoutaient celle de Titus et de Domitien. Quant aux règnes de Nerva et de Trajan, l'historien semblait les avoir réservés pour servir de matière à un troisième ouvrage.

Il destinait à sa vieillesse ce doux et consolant travail; mais on a lieu de croire qu'il n'a pas eu le temps de s'y livrer : il n'en est fait aucune mention dans le cours des siècles qui ont suivi le sien. Toujours venons-nous de voir que, de trente-six livres historiques qu'il avait composés, il en subsiste à peine dix-sept. Plus d'une fois on s'est empressé d'annoncer la découverte de quelque partie des dix-neuf autres; en 1606, des Napolitains conçurent ou inspirèrent cet espoir : leurs promesses ont été vaines, comme la plupart de celles du même genre, et nous devons nous résigner à regretter toujours ces trésors, dévorés par le temps ou détruits par l'ignorance, à moins que des palimpsestes ne nous en restituent quelques débris. Mais les livres qui nous

restent de Tacite, s'ils ne suffisent point à notre instruction, suffiront du moins pour perpétuer sa gloire.

Les lettres de Pline ne nous laissent aucun doute sur la célébrité dont cet historien a joui de son vivant. Quelques-uns pensent que c'était lui que Quintilien désignait par ces paroles du livre X, chap. I, des Institutions oratoires : « Pour l'honneur de notre âge, « un écrivain vit encore, qui sera nommé un jour, « que chacun reconnaît assez aujourd'hui (*qui olim « nominabitur, nunc intelligitur*). Il a plus d'admira« teurs que d'imitateurs : sa liberté lui a nui; on a « mutilé ses ouvrages; mais ce qui en demeure porte « l'empreinte ineffaçable de son génie et de la hardiesse « généreuse de ses sentiments. » Il n'est pas certain, ni même probable, que cet éloge doive s'appliquer à Tacite; et nous devons d'ailleurs avouer que, depuis sa mort, cet historien a été fort diversement jugé.

D'un côté, Vopisque et Tertullien l'accusent de mensonge; de l'autre, Spartien, Orose, Sidoine Apollinaire, louent sa bonne foi aussi bien que son talent. L'empereur qui, au troisième siècle, portait son nom ordonna de placer ses livres dans toutes les bibliothèques, et d'en tirer un très-grand nombre de copies. Ce deuxième ordre n'aura sans doute eu qu'une exécution fort imparfaite dans l'étroit espace d'un règne de six mois : autrement on ne concevrait pas comment auraient pu disparaître tant de parties de ces ouvrages. Quoiqu'ils aient continué d'être cités par quelques écrivains, comme saint Jérôme, Sulpice Sévère, Cassiodore, Jornandès, Fréculphe, Jean de Salisbury, on peut dire qu'en général ils ont été fort peu étudiés pendant le moyen âge. Mais, depuis le renouvellement des lettres, ils sont de-

venus l'objet d'une sorte de controverse qui peut-être dure encore.

Si Cosme de Médicis et le pape Paul III ont cherché dans Tacite les leçons de la plus profonde politique ; si Bodin, Muret, Juste-Lipse, ont révéré en lui l'un des grands maîtres de l'art d'écrire ; si Montaigne l'*a couru d'un fil ;* et si enfin la plupart des savants du seizième siècle ont contribué à expliquer, répandre ou recommander ses écrits, il faut dire aussi qu'Alciat et Ferret critiquaient sa latinité, que Casaubon le reléguait parmi les auteurs du second ordre, et que Budé l'accusait d'imposture, de perversité, ou, en propres termes, de scélératesse. Dans l'âge suivant, il a trouvé encore des censeurs rigides, tels que du Perron, Strada, Rapin, Saint-Évremont ; mais il recevait les hommages de la reine Christine, de Balzac, de Guy Patin, de la Mothe le Vayer, de Tillemont et de Racine, qui l'appelait *le plus grand peintre de l'antiquité*. Au dix-huitième siècle, tandis que Rollin, Voltaire, Mably, lui adressent beaucoup de reproches, et Linguet presque autant d'injures qu'à un contemporain, il retrouve tant d'admirateurs, que nous n'en pouvons nommer qu'un fort petit nombre : en Angleterre, Gordon et Gibbon ; en France, la Bletterie, Brotier, d'Alembert, Thomas et la Harpe. Il est, aux yeux de d'Alembert, « le premier des « historiens ; » « il n'a fait que des chefs-d'œuvre, » ajoute la Harpe (1) : « c'est lui, » selon Thomas (*Essai sur les Éloges*, chap. XXV), « qui est descendu le plus « avant dans les profondeurs de la politique, et qui a « donné le caractère le plus imposant à l'histoire. »

(1) Voyez un excellent exposé des motifs de ce jugement, dans le *Lycée ou Cours de littérature* de la Harpe. (Part. I, liv. III, chap. 1 sect. 1.)

Quels sont maintenant les défauts si graves que lui imputent ses censeurs modernes? D'abord sa latinité leur paraît suspecte; et cette critique étrange s'est reproduite, même depuis qu'elle a été réfutée par Muret, dont l'autorité est d'un si grand poids en pareille matière. Il nous semble que, après tout, c'est une langue assez riche et assez pure que celle qui exprime les plus fortes pensées et les plus vifs sentiments, qui colore les détails, qui peint les caractères, qui anime les récits, qui rend sensibles les nuances les plus délicates. Nous ne saurions nous plaindre non plus de la précision et de la rapidité du style, quand l'expression demeure partout juste et complète, nerveuse sans effort, claire par son énergie même, et moins figurée que pittoresque. S'il y reste quelques traces d'affectation, comme le soupçonnait Montaigne, nous devons avouer qu'elles ne nous sont pas sensibles.

Tacite craignait à tel point d'altérer l'histoire en la chargeant d'ornements étrangers, qu'il n'y insérait d'autres harangues que celles qui avaient été réellement prononcées. Il ne les transcrivait pas littéralement : il élaguait les détails superflus, et supprimait les digressions prolixes, resserrait et enchaînait les idées, afin de leur donner plus de force et de clarté; mais il en conservait le fond et ne l'inventait pas. C'est, à notre avis, ce qu'on doit reconnaître en comparant le discours que tient l'empereur Claude au chap. XXIV du livre XI des Annales, avec le texte qui se lit sur deux tables de bronze retrouvées à Lyon et regardées comme antiques. De part et d'autre, l'empereur s'élève contre le préjugé qui proscrit les innovations; il rappelle les changements politiques qui se sont opérés successivement dans l'État romain; il soutient qu'il est avanta-

geux d'acquérir en Italie, hors de l'Italie, des citoyens distingués, des sénateurs illustres; et il fait particulièrement l'éloge des Gaulois, dont la fidélité ne s'est pas démentie depuis qu'on a traité avec eux. La différence ne consiste qu'en ce que l'historien a retranché quelques détails locaux et personnels, et une dissertation plus inutile sur l'origine du roi Servius, et sur les noms du mont Cælius. Mais il est, dit-on, des faits bien plus importants que Tacite a mal connus ou infidèlement retracés.

En effet, les fausses idées qu'il donne des Juifs et des Chrétiens sont, à notre avis, sans excuse; puisqu'il écrivait l'histoire, il devait s'éclairer assez pour ne point partager des préjugés populaires si odieusement injustes. Nous regrettons aussi qu'en rapportant de prétendus miracles de Vespasien, il se laisse soupçonner d'y ajouter foi.

Doit-on dire aussi que son humeur indépendante et satirique l'entraîne au delà des bornes de la vérité, quand il s'agit des mœurs et des actions des maîtres du monde? Nous ne le pensons point. Il n'est pas sans doute impartial entre la tyrannie et la liberté, entre le vice et la vertu; mais Tibère, Claude et Néron ne pouvaient être calomniés : quelque affreuses que soient les couleurs dont il les peint, ils ne s'offrent pas sous des jours plus favorables dans les récits de Suétone, ni dans les autres monuments historiques de ce siècle, ni dans les traditions perpétuées durant les âges suivants; aucune des flétrissures qu'il leur imprime n'est effacée ou affaiblie par des témoignages de quelque valeur; et jusqu'ici l'on n'a su opposer aux siens que de pures dénégations ou des considérations vagues sur l'invraisemblance des excès monstrueux qu'il signale; comme

si la perversité humaine, exaltée par l'usage du pouvoir absolu, enhardie par l'impunité, encouragée par l'adulation, devait reconnaître des limites!

A vrai dire, les premiers à qui ces morceaux de Tacite ont déplu étaient des personnages qui s'y croyaient dénoncés d'avance. Thomas a dit que Louis XI, Henri VIII, Philippe II, n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque sans une espèce d'effroi; et, lorsque cette observation eut été confirmée, il y a vingt ans, par les aveux d'un usurpateur et de ses flatteurs, un poëte (Chénier) s'empressa de la reproduire :

Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans;
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans.

Toutefois, sauf les pertes que nous avons indiquées, ces redoutables livres ont traversé les âges, et retrouvé, depuis quatre siècles, plus de lecteurs que jamais. Il s'en conserve deux anciens manuscrits à Florence. L'un serait de l'an 395, si l'on s'en rapportait à la note qui le termine; mais les Bénédictins (*Nouveau traité de diplomatique*, III, 278-280) y ont reconnu une écriture lombarde du dixième ou du onzième siècle; et cette remarque paraît fort juste, quoiqu'elle ait été modifiée par Ernesti et par quelques autres, qui, en avouant que ce n'est qu'une copie faite sur l'exemplaire de 395, la font remonter au neuvième siècle, au septième et même au sixième. Le second manuscrit de Florence vient de Corbie ou Corwey en Westphalie, où il a été trouvé par un receveur nommé Archimbold. Léon X paya cette découverte d'une gratification de cinq cents écus; et les premiers livres des Annales ont été fournis par ce manuscrit, dont l'âge n'est pas non plus très-bien déterminé. On en cite quatre de la bibliothèque du

Vatican : l'un de la fin du quatorzième siècle; les autres, plus modernes. Béatus Rhénanus en possédait un qui avait été conservé auparavant à Bude, et dont il exagérait fort l'autorité.

Ceux de Paris ne jouissent pas d'un très-grand renom : l'un pourtant, celui qui existait à l'Institution de l'Oratoire, et que Dotteville a décrit, se recommande par sa beauté. Il est d'ailleurs défectueux, incorrect, et semble assez peu antérieur aux éditions. La première de celles-ci parut à Venise, chez Vendelin de Spire, vers 1469; et le quinzième siècle en fournit cinq autres, publiées, soit dans cette même ville, soit à Rome et à Milan. Toutes sont in-folio, et elles comprennent, sous la dénomination d'*Histoire Auguste*, plusieurs livres, tant des Histoires que des Annales.

Il en est de même des éditions de Venise, 1512; de Rome, 1514 : mais celle de 1515, dans cette dernière ville, a été revue par Béroalde le Jeune. Elle est remarquable, en ce que les premiers livres des Annales récemment découverts y étaient pour la première fois imprimés. Les précédentes éditions commençaient par ces mots : *Nam Valerium...*, du onzième livre. Après 1515, on distingue celles de Rome, 1516; de Milan, 1517; de Bâle, chez Froben, 1519; toutes trois in-folio encore; puis celles des Juntes à Florence, en 1527, in-8°; et des Aldes, à Venise, en 1534, in-4°, avec des notes de Béatus Rhénanus et d'Alciat. Le travail de Rhénanus se retrouve dans plusieurs éditions de Bâle, particulièrement dans celle de 1543, in-fol. Il en existe une sous la même date, publiée à Lyon, in-8°, chez les Gryphes, avec les remarques de Ferret.

Les corrections et les notes de Juste-Lipse ont enri-

chi les éditions d'Anvers, 1574, in-8°; 1600, in-4°. Vers le même temps, Pichena et Gruter travaillaient aussi sur Tacite. Les résultats de leurs recherches ont été joints au texte de cet historien, en 1600, à Florence; en 1607, à Francfort, in-8°, et à Anvers, in-fol.; en 1608, à Paris, dans ce même format. Les trois principales éditions elzéviriennes sont celles de 1634, à Leyde, 2 tomes in-12; de 1640, dans la même ville, et pareillement en 2 vol.; de 1672-1673, à Amsterdam, 2 vol. in-8°. Dans la première, on a suivi celle de Juste-Lipse; la seconde a été revue et annotée par Grotius; et l'on y a joint un troisième tome imprimé à Amsterdam, en 1649, et contenant le commentaire de Henri Savile; dans la troisième, Fréd. Gronovius a réuni ses propres notes à celles de divers commentateurs, y compris Bernegger, qui avait publié les siennes, avec le texte de Tacite, à Strasbourg, en 1638 et 1664, in-8°. Le Tacite *ad usum Delphini*, donné par Pichon, à Paris, 1682-1687, 4 vol. in-4°, n'a de valeur que parce que les exemplaires n'en sont pas très-communs. On estime davantage l'édition de Leyde, 1687, 2 vol. in-8°, préparée par Théod. Ryckius, et enrichie de ses remarques. Elle a été reproduite à Dublin, en 1730, en 3 tomes in-8°. Neuf ans auparavant, Jacq. Gronovius avait fait paraître à Utrecht, en 2 volumes in-4°, un Tacite *cum notis variorum*, qui diffère assez peu de celui de 1672, et que les Foulis ont réimprimé à Glasgow, 4 vol. in-12, en 1753. Ernesti venait de publier, en 1752, à Leipzig, 2 vol. in-8°, l'édition qui a reparu en 1772, et dans laquelle sont comprises les notes de Juste-Lipse, de J. Fréd. Gronovius, de Nicolas Heinsius, avec celles d'Ernesti lui-même. En 1760, Brind-

ley réimprimait à Londres, en 4 vol. in-18, le Tacite de Ryckius, en même temps que Barbou donnait à Paris, en 3 vol. in-12, une édition de ce classique revue par Lallemand.

Celle de Brotier, en 4 tomes in-4°, est de 1772; elle a été renouvelée en 1776, avec des additions, 7 vol. in-12. Brotier n'a pas seulement commenté Tacite, il a osé remplir les trop grandes lacunes qui interrompent et décomplètent les récits de cet historien; et il a aussi ajouté un supplément au Dialogue des Orateurs.

Parmi les éditions publiées depuis 1786, nous indiquerons celle de Londres, 1790, disposée par H. Homer; des Deux-Ponts, 1792, 4 vol. in-8°; de Parme, chez Bodoni, 1795, 3 vol. in-4°, qui ne contiennent que les Annales; d'Édimbourg, 1798, 4 vol. in-4°: c'est une copie du Tacite de Brotier; de Leipzig, 1801, 2 vol. in-8°, édition d'Ernesti, revue et augmentée par Oberlin; de Londres, chez Valpy, 5 vol. in-8°, où se trouvent les notes et les dissertations de Brotier, avec des extraits de plusieurs autres commentaires et quelques remarques de Porson. Enfin, de 1819 à 1821, M. Lemaire a publié, à Paris, pour entrer dans sa collection des classiques latins, 6 vol. in-8°, intitulés : *Corn. Tacitus, qualem omni parte illustratum, postremo publicavit, J. Jac. Oberlin, cui selecta additamenta subjunxit Jos. Naudet.* On y a reproduit le texte et les notes d'Ernesti, plutôt que de Brotier, dont le travail a essuyé, en 1801, une critique amère, et en général assez juste, dans les observations de M. Ferlet sur Tacite, 2 vol. in-8°.

Nous avons, dans cette liste des plus importantes éditions de l'historien des Césars, nommé ses principaux

commentateurs : il convient d'y joindre Muret, qui n'a point été employé par les imprimeurs à revoir le texte, mais qui l'a publiquement expliqué, et à qui l'on doit un Commentaire sur les Annales, de courtes Notes sur les autres livres, outre trois Harangues sur le caractère de ces chefs-d'œuvre.

On rencontre aussi des observations critiques et historiques à la suite de quelques-unes des traductions qui vont être indiquées. Ayant déjà fait mention des versions particulières de la Vie d'Agricola, du tableau des Mœurs des Germains, et du Dialogue sur l'Éloquence, nous n'avons à nous occuper ici que de celles des Annales, des Histoires ou de la totalité des ouvrages de Tacite. Ils ont été traduits en langue polonaise, en 1775, 3 vol. in-8°; et Baden a donné une version danoise des Annales, qui passe pour excellente : elle a paru à Copenhague en 1773 et 1778, in-8°, 2 vol. Les Flamands en ont deux anciennes, l'une de Groznewagen, l'autre de J. Léonard Fénacol : Delft, 1616, in-4°; Amsterdam, 1645, in-8°; mais ils ne lisent plus que celle de P. Corn. Hooft, publiée en 1684, in-fol., et réimprimée dans le même format, avec les œuvres du traducteur, en 1704. Micyllus a mis au jour un Tacite allemand, en 1535 : c'est un volume in-fol., imprimé à Mayence, et décrit par Freytag (*Analect.*, II, 923, 931) : cette version et celle de Grotnitz, Francfort, 1657, in-8°, ont été remplacées par celle de J. Sam. Müller, Hambourg, 1705, 3 vol. in-8°; de Patzke, Magdebourg et Halle, 1765-1777, 6 tomes in-8°; de Ch. Fr. Barth, Halle, 1780 et 1781, in-8°, 2 vol.; et par de plus nouvelles.

Richard Grenewey a traduit en anglais les Annales,

et Henri Savile les Histoires : on a réuni l'un et l'autre travail dans l'édition in-folio de Londres, 1612. La version de Thomas Gordon, publiée en 1728, 1731, 2 vol. in-fol., a été souvent réimprimée: 1737, 4 vol. in-8°; 1753, 5 vol. in-12; 1757, 4 vol. in-8°; 1770, 5 vol. in-12. Elle est accompagnée de discours historiques, critiques et politiques, qui ont eu assez de succès, et qui ont été traduits en français, Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12; Paris, 1794, 3 vol. in-8°; mais en elle-même elle n'est pas d'un très-grand mérite, non plus que celle d'Arthur Murphy, dédiée à Burke, en 1793, 4 vol. in-4°, et réimprimée en 8 tomes in-8°, en 1805. Murphy a joint aussi à son travail des réflexions politiques, qui ont paru suggérées par les circonstances où il écrivait, plutôt que par les récits de l'historien latin. Les traducteurs espagnols de Tacite sont Alamos de Barrientos (Madrid, 1614, in-fol.), Emmanuel Sueyro (Anvers, 1619, in-8°), Léandre de Saint-Martin (Douai 1629, in-4°).

On ne connait pas bien l'auteur de la version italienne, imprimée à Venise, en 1544; George Dati donna la sienne en 1563, in-4°, et elle eut plusieurs éditions jusqu'à celle de Francfort, en 1612. Le premier essai de la traduction célèbre de Davanzati parut à Florence, in-4°, en 1596: elle a été publiée ensuite chez les Juntes, en 1600, in-4°; chez Nesti, aussi à Florence, en 1637, in-fol.; à Venise, en 1677, in-4°; à Padoue, chez Comino, en 1755, 2 tomes in-4°; à Paris, chez Quillau, en 1760, 2 vol. in-12; à Bassano, en 1790 et en 1803, 3 vol. in-4°, y compris des additions; à Milan, 1799, 9 vol. in-12, avec le texte; à Paris, 1804, 3 volumes in-12, revus par M. Biagioli.

Quoique Davanzati lutte de fort près avec Tacite, il y a bien, de temps en temps, quelques idées qu'il ne parvient pas à exprimer; mais cette traduction n'en est pas moins, comme l'a dit Ginguené, un chef-d'œuvre de pureté de style, de force, de précision et d'élégance. On ne saurait faire le même éloge de celle d'Adriano Politi, imprimée à Rome, en 1603, in-8°; à Venise, en 1604, in-12, et quelques autres fois jusqu'en 1644 : les éditions de 1618, de 1620 et de 1628, in-4°, comprennent une version des aphorismes politiques qu'Alamos Barientos avait joints à son Tacite espagnol.

Peut-être n'est-il pas de langue moderne qui puisse aussi bien que la française représenter les pensées de l'ingénieux et éloquent historien des premiers empereurs, imiter sa précision, atteindre son élégance, aspirer à son énergie. Cependant Marmontel et la Harpe l'ont déclaré intraduisible dans notre langue; ce qui montre au moins qu'ils n'avaient pas une très-haute idée des tentatives faites avant 1790. Il semble en effet presque inutile de rappeler les plus anciennes, c'est-à-dire, du seizième et même du dix-septième siècle. Après Ange Capelle, qui s'engagea le premier chez nous dans cette carrière, Estienne de la Planche publia les *cinq livres d'Annales tournés en français*, Paris, 1548, 1555 et 1581, in-4°.

Le président Claude Fauchet donna en 1582, in-fol., une version complète qui ne satisfit point Pasquier, quoiqu'elle vînt d'un *personnage d'honneur*, et qu'elle ait eu plusieurs éditions. La traduction mise au jour en 1619 et 1628, par Jehan Baudoin, l'un des premiers membres de l'Académie française, n'a pas eu un long succès; et l'on ne se souvient pas davantage

de celle de Raoul Lemaître, imprimée en 1636, in-fol., ni de celle d'Achille de Harlay de Chanvalon, qui parut dans le même format, en 1644. Perrot d'Ablancourt en composa une qui fixa l'attention publique durant un demi-siècle : la première édition, en 3 vol. in-12, fut achevée en 1651, et suivie d'environ dix autres. On la trouvait belle et infidèle, comme toutes les productions du même traducteur; aujourd'hui l'on n'adopterait guère que la seconde partie de ce jugement. Amelot de la Houssaye la critiqua vivement, dans un volume in-12, imprimé en 1686, sous le titre de *Morale de Tacite :* un neveu de Perrot prit sa défense, et défia le censeur d'en faire une aussi bonne. Amelot accepta le défi, et traduisit les six premiers livres des Annales, en y ajoutant des notes historiques et politiques. Cet ouvrage, qui ne formait en 1690 qu'un volume in-4°, en remplit dix in-12 dans l'édition d'Amsterdam, en 1731, parce qu'on y a fait entrer la suite des Annales, déplorablement traduite par François Bruys, ou par un anonyme que les lettres initiales C de G ne font pas connaître.

Le professeur Guérin offrit au public, en 1742, 3 vol. in-12, dignes au plus de servir aux études de ses élèves : c'était une interprétation scolastique et inanimée des Annales, des Histoires et de la Vie d'Agricola. Jean-Jacques Rousseau s'essaya, en 1754, sur le premier livre des Histoires seulement : il aspirait à traduire le style de Tacite; mais il avoue qu'un si rude jouteur l'eût bientôt lassé. Peut-être néanmoins a-t-il lui-même un peu trop déprécié ce travail, et l'en a-t-on beaucoup trop cru sur sa parole. S'il n'a que rarement vaincu les difficultés, il les a toujours senties; et, pour la pre-

mière fois, Tacite aurait pu se reconnaître de temps en temps dans notre langue.

Une fidélité plus constante et plus sévère distingue la traduction que d'Alembert a donnée de morceaux choisis dans les divers ouvrages de l'historien latin : elle est d'un goût très-pur ; et si les couleurs n'en paraissent pas assez vives, on doit convenir au moins qu'il était fort difficile de mieux faire. C'est ce qu'a prouvé la Bletterie, lorsque, après dix ans de veilles, il a mis en lumière sa pénible et rampante version des Annales (Paris, 1768, 3 vol. in-12). Elle n'est guère connue aujourd'hui que par ces deux vers de Voltaire :

Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.

Dotteville a traduit d'abord les Histoires (1772, 2 tomes in-12), puis les six derniers livres des Annales (1774, 2 vol. in-12), ensuite les six premiers (2 vol. in-12, 1779). A l'égard de la vie d'Agricola et des Mœurs des Germains, que la Bletterie avait tolérablement traduites en 1755, Dotteville s'est borné à retoucher ce travail dans ses éditions de 1792 (7 vol. in-12) et de 1799 (7 vol. in-8°), qui contiennent ainsi tout Tacite en latin et en français, excepté pourtant le Dialogue des Orateurs, mais avec de très-bonnes notes et des suppléments historiques pour remplir les lacunes des textes. Cette traduction est fort estimée : cependant Dureau de la Malle en avait composé une nouvelle qui parut en 1790 (3 vol. in-8°), et qui se reproduisit en 1808, un an après la mort du traducteur, corrigée par lui, et revue par son fils : cette seconde édition est en 5 volumes in-8° ; elle comprend le texte latin, une introduction, des remarques historiques et

littéraires, un tableau chronologique des événements rapportés par Tacite, etc.; un tableau généalogique de la famille des Césars, une table des matières, et une carte de l'empire romain. Une troisième édition, publiée en 1817, est augmentée des suppléments de Brotier, qui portent le nombre des volumes à six : la quatrième édition a paru en 1826, par les soins de M. Noël. Le mérite de ce travail est assez attesté par l'accueil qu'il a reçu, par le succès toujours croissant qu'il obtient chaque fois que la publication s'en renouvelle; d'unanimes et justes hommages ont été rendus à l'élégance et à la fidélité de cette traduction. En profitant, comme il l'avoue, de tout ce qu'il y avait d'heureux dans les précédentes, surtout dans celle de Dotteville, Dureau de la Malle en a fait une meilleure, et qui, très-précieuse par elle-même, se recommande encore par la correction parfaite du texte qui l'accompagne, et par tous les autres accessoires. La dernière édition est accompagnée des suppléments de Brotier, traduits par M. Noël.

Il nous reste à indiquer un essai de traduction des Annales par M. Senac de Meilhan, Paris, 1789, in-8°; une version complète de Tacite, par M. Gallon de la Bastide, Paris, 1812 (3 vol. in-12); les extraits des Annales, des Histoires et de la Vie d'Agricola, traduits par M. Letellier en 1825 (2 vol. in-8°); et surtout la savante traduction de M. Burnouf, 6 volumes in-8°, imprimés en 1828-1833.

Les notes de la plupart des traducteurs et des commentateurs de Tacite sont historiques ou philologiques, plutôt que politiques et morales; mais d'autres écrivains se sont spécialement appliqués à recueillir les le-

çons que les livres de cet historien peuvent offrir aux princes, aux hommes d'État, aux citoyens. C'est le sujet de quelques livres de Scipione Ammirato, de Filippo Cavriana, de Vergilio Malvezzi, de Trajano Boccalini, etc., en langue italienne; de Ch. P. Forstner, de J. H. Bœcler, en latin; d'Amelot de la Houssaye, en français; de Thomas Gordon, en anglais. Nous en omettons un grand nombre d'autres, et nous n'ajouterons à cette liste que le nom de Véguelin, qui a inséré dans les Mémoires de l'Académie de Berlin des dissertations sur ce qu'il appelait l'*art psychologique*, l'*art caractéristique, moral et politique de Tacite* : c'est l'un des premiers essais d'une école qui croit approfondir ce qu'elle obscurcit, et qui replongerait les principes et les détails mêmes des sciences morales dans les plus épaisses ténèbres, si leur lumière pouvait s'éteindre au cœur de l'homme, et si les écrivains classiques, anciens et modernes, Tacite peut-être plus qu'aucun autre, n'avaient su les revêtir d'un immortel éclat. Ernesti et d'autres philologues ont fort déprécié tout ce qu'on a publié d'observations morales sur l'histoire des Césars; de son côté, Gordon et d'autres écrivains politiques ont parlé avec peu de respect des commentaires grammaticaux : la vérité est que le premier service à rendre à l'instruction classique est de bien établir les textes, de les vérifier et de les interpréter avec une exactitude rigoureuse; que nous devons à ces travaux difficiles beaucoup de reconnaissance et d'estime; mais que pourtant ce ne serait pas faire un usage raisonnable des livres historiques que de n'y point étudier la science des mœurs et des sociétés, puisque après tout ils n'ont d'utilité réelle qu'en per-

fectionnant les théories, qu'en les rendant sensibles, qu'en servant à les étendre, et au besoin à les rectifier par l'expérience. C'est visiblement la destination que Tacite a donnée à ses écrits; et tous ceux qui les ont ou loués ou censurés sont d'accord sur ce point.

Nous venons de recueillir plusieurs de ces jugements; il en existe un tel nombre d'autres, au milieu des livres de littérature et d'histoire, que nous n'entreprenons point ici de les indiquer : l'un des plus remarquables se trouve dans les Mémoires de M. Ancillon. Les Vies de Tacite, soit abrégées comme celle qu'a rédigée Juste-Lipse, soit verbeuses comme celle que la Bletterie a mise à la tête de ses traductions, soit précises et savantes comme celle que l'on doit à Brotier, sont trop nombreuses pour qu'on nous en demande le catalogue. Nous désignerons néanmoins les notes qui concernent notre historien dans le second volume de l'*Histoire des Empereurs* par Tillemont, et l'article que Bayle lui a consacré. Mais son caractère, son génie, et, à vrai dire, tout ce qu'il y a de mémorable dans sa vie, il faut le chercher dans ses ouvrages : c'est là qu'il continue de vivre pour les délices des hommes sages, pour l'effroi des pervers, et pour l'instruction de la plus lointaine postérité.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME DIX-NEUVIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.